NOTRE SEIGNEUR
JÉSUS CHRIST
DANS
SON SAINT ÉVANGILE



Je suis l'*alpha* et l'*oméga*, le principe et la fin. A qui a soif je donnerai l'eau de la source de vie sans qu'il lui en coûte. Le vainqueur en aura la jouissance; je serai son Dieu et il sera mon fils.

APOCALYPSE, XXI, 6, 7.

H. LESÊTRE
du clergé de Paris

NOTRE SEIGNEUR JÉSUS CHRIST DANS SON SAINT ÉVANGILE

SEPTIÈME MILLE

PARIS
P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10
1893

RAPPORT DE L'EXAMINATEUR

A SON ÉMINENCE MONSEIGNEUR RICHARD

CARDINAL-ARCHEVÊQUE DE PARIS

Éminence,

J'ai examiné l'ouvrage intitulé : NOTRE SEIGNEUR JÉSUS CHRIST DANS SON SAINT ÉVANGILE, *et je l'ai lu avec intérêt et édification. Monsieur l'abbé Lesêtre raconte la vie du divin Maître avec une pleine connaissance de son sujet, avec une grande clarté et une élégante simplicité, sans détails inutiles, sans discussions scientifiques et sans étalage d'érudition.*

Il traduit les paroles mêmes du texte sacré, et s'efforce de les rendre plus faciles à comprendre, et de les mettre à la portée de toutes les intelligences par quelques explications sobres.

Son œuvre ne s'adresse pas aux savants et aux critiques, mais aux chrétiens, aux âmes droites et simples qui désirent connaître la vérité de Notre Seigneur Jésus Christ. La doctrine en est exacte, et ce livre ne pourra que faire beaucoup de bien à ses lecteurs.

Daignez agréer l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monseigneur,

De Votre Éminence,

Le très humble et très obéissant serviteur,

Rome, 26 *avril* 1892. *F. M. VIGOUROUX, pr.*

IMPRIMATUR :

Sur le rapport très favorable qui Nous a été adressé par l'examinateur, Nous autorisons volontiers l'impression.

Paris, le 30 *avril* 1892.

† FRANÇOIS, CARDINAL RICHARD

Archevêque de Paris



Un jour que le Sauveur Jésus avait publiquement annoncé l'intention où il était de faire de son corps la nourriture surnaturelle de ses enfants, la plupart de ses disciples l'abandonnèrent. Ils n'avaient pas encore l'idée de ce que peut l'amour infini d'un Dieu. Se tournant alors vers ses apôtres, restés presque seuls à ses côtés, le Sauveur leur dit : Et vous, voulez-vous aussi me quitter? Pierre prit la parole au nom de tous et répondit : Seigneur, à qui donc irions-nous? Vous avez les paroles de la vie éternelle.

Après l'Ascension du Sauveur Jésus, ces paroles de la vie éternelle ont été consignées dans le saint Évangile. Quatre hommes choisis de Dieu, deux apôtres et deux disciples, ont écrit, sous l'inspiration de l'Esprit Saint, la divine histoire de ce que le Seigneur Jésus a fait et a dit au milieu des hommes. Saint Matthieu a transcrit ce que lui-même avait l'habitude de raconter aux premiers chrétiens, sur les actions et les paroles du Sauveur. Saint Marc a

écrit ce qu'il entendait dire par saint Pierre, dont il était le disciple. Saint Luc, médecin et écrivain distingué, a puisé les éléments de son récit dans les communications dont l'honora la très Sainte Vierge Marie, dans les souvenirs des disciples qui avaient vu et entendu le Sauveur, et dans les prédications de son maître saint Paul, instruit directement par Jésus Christ. Enfin saint Jean, le dernier survivant de la génération apostolique, nous a conservé dans son livre un certain nombre d'actions et surtout de discours du divin Maître, laissés de côté par les précédents évangélistes.

Dans tous les temps ces quatre évangiles, ou, pour mieux dire, ces quatre formes à la fois différentes et concordantes du même Évangile, ont été l'objet de la profonde vénération des chrétiens, et ont fourni à leurs méditations un inépuisable aliment. Dans tous les temps aussi, l'erreur, l'incrédulité et l'impiété se sont coalisées pour essayer de ruiner l'autorité de ces récits sacrés, et faire croire au monde que Dieu n'était pour rien, tant dans la vie du Seigneur Jésus, que dans l'histoire qui en a été écrite. Mais les efforts les plus acharnés n'ont pas réussi à faire tomber une seule lettre du livre divin. Nous le possédons tel que les évangélistes l'ont transmis aux premiers chrétiens ; et si aujourd'hui une science mal informée, ou aveuglée par de tristes préjugés, redouble d'audace pour en mettre en pièces toutes les pages, de savants et éloquents défenseurs se lèvent chaque jour et le vengent noblement de toutes les attaques. D'ailleurs, Dieu lui-même veille sur son œuvre, et ce que Dieu garde est bien gardé.

Le fidèle disciple du Sauveur peut donc, en toute assurance et au mépris des vains bruits du dehors, ouvrir le livre sacré, le lire et le relire avec amour, en méditer les

moindres traits, en savourer toutes les paroles, jouir en paix, comme Marie Madeleine, de « cette meilleure part qui ne lui sera pas ôtée », et qui consiste à contempler et à entendre Celui qui a les paroles de la vie éternelle.

Sans doute, le saint Évangile n'est pas, comme le pensent de pauvres égarés, le fondement exclusif de la foi. Sa lecture n'est même point essentielle à la vie chrétienne, puisque la doctrine qu'il renferme est infailliblement enseignée par l'Église catholique à ses enfants. Mais l'intention de l'Esprit Saint, en faisant écrire le saint Évangile, était qu'il fût lu. Le vœu formel de la sainte Église est que les chrétiens d'aujourd'hui, comme ceux des premiers siècles, en fassent leur lecture de prédilection et y cherchent, sous sa direction maternelle, la lumière, l'encouragement, la consolation, l'excitation puissante aux nobles efforts de la vertu et au fervent amour du Seigneur Jésus. Le saint Évangile forme ainsi, avec la croix et la divine Eucharistie, le « triple lien difficile à rompre » qui nous rattache à la personne sacrée du Rédempteur.

Nous avons là comme trois livres écrits en caractères différents, mais parlant du même Dieu Sauveur. L'Évangile, dit le vénérable Olier, est le livre écrit à l'extérieur; l'Eucharistie, le livre écrit à l'intérieur; le crucifix, le livre écrit à l'extérieur et à l'intérieur. L'Évangile, en effet, montre le Seigneur Jésus, sans le contenir; l'Eucharistie le contient sans le montrer; la croix du Calvaire, dont nous vénérons l'image, le contenait et le montrait. Dans ces trois livres, le Sauveur se présente à nous comme la source de toute vie surnaturelle et l'unique cause du salut éternel.

La sainte Eucharistie ne fait plus aujourd'hui, dans la demeure du chrétien, que de rares apparitions, provoquées par la divine condescendance du Sauveur en faveur

des infirmes et des malades. Mais le crucifix et l'Évangile y ont leur place marquée; ils s'appellent et s'expliquent l'un et l'autre. En les étudiant, on entre de plus en plus dans l'intimité du Seigneur Jésus, et l'on apprend, par la plus douce des expériences, qu'il n'y a « pas d'amertume à converser avec lui, point d'ennui à rester en sa compagnie ».

Dans cette exposition du saint Évangile de Notre Seigneur Jésus Christ, on s'est proposé d'atteindre un double résultat :

1° Reproduire intégralement le texte sacré des évangiles, en le traduisant aussi fidèlement que possible, et en présentant les évènements dans l'ordre qui paraît le plus naturel. Quand plusieurs évangélistes rapportent les mêmes faits ou les mêmes paroles, leurs textes ont dû être combinés en un seul, de manière à ce qu'aucun des traits particuliers à chaque écrivain ne soit négligé. Les évangélistes se complètent ainsi et s'éclairent l'un par l'autre.

Des guillemets continus permettent de distinguer le texte sacré à première vue, et d'en suivre aisément la trame à travers le commentaire explicatif.

2° Aider à l'intelligence du texte évangélique par des explications claires, concises et substantielles, tout en laissant au lecteur chrétien l'honneur et la joie de l'approfondir lui-même par ses méditations personnelles. Ces explications s'inspirent, en général, des meilleurs travaux sur le saint Évangile. Elles portent sur les questions de théologie, d'histoire, d'archéologie et autres, qui sont de nature à intéresser le lecteur, à lui faciliter la connaissance des hommes, des lieux, des faits, des choses évangéliques, enfin à lui présenter en plus vive lumière les divins enseignements du Sauveur.

Dans un travail destiné aux croyants, il était inutile de faire une place à la polémique. Ce livre s'adresse en effet à ceux qui veulent mieux connaître ce que le divin Sauveur a dit et a fait pour nous, et qui s'inquiètent peu de savoir ce que les incrédules ont fait ou ont dit contre lui. Néanmoins, comme la foi chrétienne a souvent besoin de se mettre sur la défensive, on n'a point négligé d'appuyer sur de sérieuses autorités et de solides raisons l'interprétation des passages les plus fréquemment attaqués.

A la table analytique qui termine l'ouvrage, s'en ajoutent deux autres. L'une permet de trouver l'endroit où sont traduits et expliqués les chapitres et versets de chaque évangéliste. L'autre renvoie aux passages où sont donnés des éclaircissements sur les hommes ou les choses évangéliques moins connus du commun des lecteurs.

L'auteur ne s'excuse pas d'avoir entrepris une œuvre que cent autres avant lui ont menée à bonne fin, avec une science et une éloquence dont ils ne lui ont pas laissé le secret. Son travail ne saurait être totalement inutile, tant que le texte du saint Évangile ne sera pas possédé, lu et médité au sein de toutes les familles chrétiennes. Chacune d'elles fait une place d'honneur au crucifix. Parfois la divine image est finement ciselée dans l'ivoire ou le métal précieux ; le plus souvent elle est grossièrement taillée dans le bois, ou façonnée sans grand art dans une matière commune. Mais qu'importe ! C'est toujours l'image du divin Rédempteur, et il n'est pas rare que l'informe crucifix du pauvre paysan entende plus de prières, et voie couler plus de larmes d'amour que l'incomparable chef-d'œuvre de l'artiste en renom.

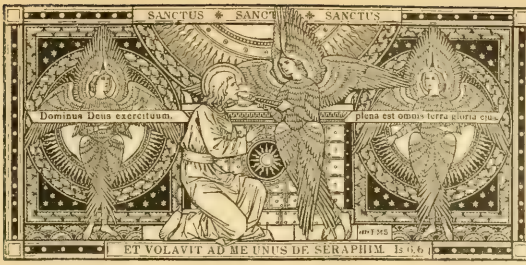
Au pied du crucifix d'or ou d'ivoire, s'offre aux yeux émerveillés la Vie de Notre Seigneur Jésus Christ, éloquem-

ment et dignement commentée par les docteurs de la science catholique, ou splendidement illustrée par les princes de l'art chrétien.

Ce que réclame ce modeste livre sur *Notre Seigneur Jésus Christ dans son Saint Évangile,* c'est une place auprès du crucifix de bois.



Gravé par J. Geisendörfer, 2 r. de Mézières. Paris.
P. Lethielleux, Editeur.
Paris Imp. Dufrenoy



PREMIÈRE PARTIE

L'ENFANCE ET LA VIE CACHÉE DE NOTRE SEIGNEUR.

CHAPITRE PREMIER.

L'ATTENTE DU RÉDEMPTEUR.

Les prophéties sur le Messie chez les Juifs et chez les autres peuples. — La société païenne. — Les siècles d'attente. — L'apparition de l'ange à Zacharie. — L'annonciation de S. Jean.

Vers le milieu du huitième siècle depuis la fondation de Rome, six années environ avant l'ère chrétienne, une grande espérance faisait tressaillir tous les cœurs qui avaient gardé quelque notion de la divinité. Le centre de cette émotion universelle était la Palestine; de tous les rivages de la Méditerranée, les regards se tournaient vers l'Orient; des bords de l'Euphrate et du pays des Parthes, les yeux interrogeaient l'horizon, du côté où se couche le soleil : partout on attendait le Rédempteur.

Les enfants d'Israël avaient en main le Livre sacré, dans lequel étaient fixées les traditions des anciens âges et les promesses faites aux aïeux. Mais beaucoup déjà ne savaient plus en lire toutes les pages, et, se bornant aux oracles qui parlaient de

grandeur et de prospérité, attendaient un Messie qui les mettrait pour toujours en possession des biens de la terre. D'autres, au cœur plus pur et à l'esprit plus humble, s'élevaient au-dessus des pensées terrestres, et appelaient de leurs vœux les plus ardents le Sauveur qui affranchirait les âmes du joug de l'erreur et du vice.

On était alors à la dernière période des semaines d'années prédites par Daniel[1]. Quatre siècles et demi environ s'étaient écoulés depuis la restauration des murs de Jérusalem, après le retour de l'exil. Le prophète avait annoncé qu'à dater de cet événement, 69 semaines d'années seraient comptées, et qu'au milieu de la soixante dixième, le Messie serait mis à mort : le moment où celui-ci devait naître était donc imminent.

Quinze cents ans avant Daniel, Jacob mourant avait fait cette autre prédiction : « Le sceptre ne sortira pas de Juda, ni le bâton de commandement d'entre ses pieds, jusqu'à ce que vienne Schiloh », c'est-à-dire le Pacifique, le Messie, « auquel les peuples obéiront »[2]. On avait toujours cru que cet oracle regardait aussi l'époque où paraîtrait le Rédempteur. Or, à la fin de l'an 38 av. J.-C., le dernier représentant de l'autorité souveraine promise à la descendance de Juda, Antigone, avait été mis à mort et remplacé par l'iduméen Hérode. C'était maintenant l'usurpateur étranger qui régnait à Jérusalem, sous le protectorat de la puissance romaine.

Les temps semblaient donc arrivés. Les pieux Israélites redisaient les prières que leur avaient apprises les anciens prophètes : « O cieux, laissez tomber votre rosée et que les nuées fassent pleuvoir le Juste; que la terre ouvre son sein et fasse germer le Sauveur... Seigneur, regardez du haut du ciel; de votre sainte et glorieuse demeure, jetez les yeux sur nous... Vous êtes notre père; Abraham ne pense pas à nous, Jacob ne sait pas qui nous sommes; mais vous, Seigneur, dont le nom est éternel, vous êtes notre père, notre Rédempteur... Tournez-vous vers vos serviteurs, vers les tribus de votre héritage... Ah! si vous vouliez briser les cieux et descendre[3]!... Ayez pitié de nous, Dieu de l'univers, jetez les yeux

1. Daniel, IX, 25-27.
2. Genèse, XLIX, 10.
3. Isaïe, XLV, 8; LXIII, 15; LXIV, 1.

sur nous, et faites briller à nos yeux la lumière de vos miséricordes... Renouvelez les prodiges, reproduisez les merveilles... Hâtez le temps et songez à en finir... Ayez pitié de ce peuple qu'on appelle de votre nom, et d'Israël que vous avez traité comme votre fils aîné. Remplissez Sion de vos ineffables oracles et votre peuple de votre gloire. Rendez témoignage à ceux qui sont vos créatures depuis le commencement, et accomplissez les prédictions que les anciens prophètes ont publiées en votre nom »[1].

Ces solennelles invocations avaient leur écho même dans le cœur de ceux qui adoraient les idoles. Transmise par les générations primitives, altérée dans sa forme avec le cours des âges, mais toujours présente au fond des traditions de chaque peuple, l'idée de la rédemption future s'était puissamment ravivée, depuis quelques siècles, au contact des véritables prophéties. La captivité avait providentiellement disséminé les Juifs dans les grandes monarchies de l'Orient. L'édit de Cyrus permit ensuite aux exilés de retourner dans leur patrie; mais un assez petit nombre d'entre eux mit à profit la clémence royale. Beaucoup de familles préférèrent s'établir définitivement au milieu des nations; leur intérêt, en réalité le secret dessein de Dieu, les fixa au milieu des Chaldéens, des Perses, des Égyptiens. Bientôt la route de l'Occident s'ouvrit devant les enfants d'Israël, et ils peuplèrent de puissantes colonies l'Asie Mineure, la Grèce, les îles de la Méditerranée, les côtes africaines, enfin Rome elle-même. On appelait ces exilés volontaires les Juifs de la dispersion. Ils emportaient partout avec eux et lisaient chaque jour les paroles de leur Loi, de leurs Prophètes et de leurs Psaumes. Même dans le monde étranger au milieu duquel ils vivaient, il se trouvait toujours des oreilles curieuses pour les écouter, des esprits sérieux pour les comprendre, quelques cœurs bien préparés pour partager leur foi et leur espérance. Les Juifs étaient ainsi partout comme le souffle qui réveille la faible étincelle endormie sous la cendre, et les précurseurs providentiels de Celui qui allait venir pour racheter tous les hommes. Platon disait aux Grecs qu'il fallait « différer les sacrifices, et attendre que vienne Dieu lui-même dans sa pitié, ou du moins un envoyé du ciel...

1. Ecclésiastique, XXXVI, 1-19.

pour nous instruire de nos devoirs envers les hommes et envers Dieu », et il osait leur assurer que ce Dieu « veillait sur les hommes, et déjà était plein pour eux d'un merveilleux amour »[1]. Le grand poète de Rome, plus voisin de la Rédemption, chantait à son tour : « Voici le terme du temps marqué par les oracles de la prophétesse; voici que commence la grande série des siècles nouveaux, voici qu'une nouvelle race descend des hauteurs des cieux.... L'âge d'or va renaître dans le monde entier... Les traces qui restent de nos anciens crimes vont être effacées, et la terre sera délivrée de sa trop longue épouvante »[2]. — Mais son espérance s'égarait sur le chétif rejeton d'un consul!

Depuis de trop longs siècles, en effet, le genre humain gémissait. Le Seigneur avait planté une vigne de choix, aux rejetons vigoureux, aux fruits savoureux et abondants; un jour, « la clôture qui la gardait avait été détruite, et tous ceux qui passaient le long du chemin la vendangeaient; le sanglier de la forêt la ravageait, et une bête sauvage sans pareille la dévorait »[3]. C'est le péché d'Adam qui avait renversé la haie protectrice dont la bonté divine s'était plu à entourer l'humanité, et depuis lors, la bête sauvage sans pareille, Satan, avait déchaîné contre elle toute ses fureurs; il l'avait trompée par tous les mensonges, souillée et dégradée par tous les vices, tant pour assouvir sa haine contre Dieu, en détruisant l'ouvrage des mains divines, que pour rendre inexécutable le projet divin de l'incarnation du Verbe. Le Fils de Dieu consentirait-il un jour à s'unir cette humanité, quand il la verrait abîmée dans toutes les hontes?

Longtemps Dieu parut abandonner le genre humain à la tyrannie du maître qu'il s'était choisi au paradis terrestre. Le spectacle du monde païen est la démonstration lamentable de ce que Satan eût fait de la pauvre humanité, si Dieu lui eût laissé libre carrière. Sans doute, ce monde a eu ses grandeurs. Chez les Assyriens et chez les Égyptiens, les sciences et les arts furent cultivés avec succès et l'organisation sociale atteignit un certain

1. *Apologie de Socrate; Alcibiade* II.
2. Virgile, *Eglogue* IV.
3. Psaume LXXIX, 13.

degré de perfection. Les Grecs ont été les interprètes admirables du beau; ils nous en ont laissé la merveilleuse expression dans leur littérature et dans les monuments qui ornaient leurs cités. Les Romains les ont imités avec quelque bonheur, se sont illustrés par leur génie à conduire les affaires de la guerre et de la paix, et ont contribué au progrès de la civilisation par cette « habileté » et cette « patience » auxquelles le Livre sacré rend lui-même hommage[1]. Chez tous les peuples anciens, la vertu a eu ses admirateurs, et les historiens ont mis quelque complaisance à raconter les actions des hommes de bien. Mais, même chez ces héros de la vertu, que de défaillances déplorables! que d'orgueil, que d'égoïsme, que de sacrifices volontaires aux pires préjugés et aux moins honorables passions! Quelle opposition entre les belles maximes et la vie privée des sages qui les dictaient! « Ils sont inexcusables, dit saint Paul, parce qu'après avoir connu Dieu, ils lui ont refusé l'hommage et la reconnaissance qu'on doit à Dieu. Leurs pensées se sont égarées dans le néant, et leur cœur insensé a été enveloppé de ténèbres. Ils se prétendaient sages, mais n'ont été que des fous. Ils ont transporté la gloire du Dieu incorruptible à des simulacres d'hommes corruptibles, d'oiseaux, de quadrupèdes, de serpents. C'est pourquoi Dieu les a livrés aux convoitises de leur cœur et à l'immoralité, en sorte qu'ils en sont venus à abuser honteusement d'eux-mêmes. Au vrai Dieu ils ont substitué l'idole mensongère : ils ont adoré et servi la créature plutôt que le Créateur. Voilà pourquoi Dieu les a abandonnés aux honteuses passions »[2]. L'apôtre continue ensuite, en termes indignés, le portrait de ces sages du paganisme, tels qu'il les connaissait et les voyait, tels que nous les laissent deviner les écrits et les monuments du passé.

Au dessous de cette élite de la société, la masse des petits et des faibles était le plus souvent la proie du vice ou de la violence. Les esclaves, qui, chez les Grecs et les Romains, dépassaient de beaucoup en nombre les hommes libres, étaient considérés comme des bêtes de somme, souvent même comme des choses dont le maître usait et abusait à son gré. Tous les droits leur étaient

1. I Machabées, VIII, 3.
2. Romains, I, 20-26.

soustraits. La famille, la liberté, l'honneur, la vertu, la vie même n'étaient pas des biens à leur usage. Caton l'ancien, cet illustre modèle de la vertu romaine, refusait de les regarder comme des créatures raisonnables; il les faisait dresser comme des chiens et des chevaux, et ensuite les revendait avec profit, pour qu'ils servissent aux exigences du luxe et du vice[1]. La haine débordait du cœur de ces malheureux, et les passions brutales achevaient de dégrader en eux ce qui les rendait supérieurs aux êtres sans raison. « Ils ne sont tels que parce que nous les forçons à le devenir », avouait un philosophe païen qui entrevoyait les premières lueurs du christianisme[2].

La femme, chez les Grecs, était moins la compagne de l'homme, qu'un être inférieur, qu'on ne se donnait la peine ni d'élever honorablement, ni d'instruire, et qu'on jugeait incapable d'exercer aucun droit. A Rome, sa situation était plus humiliante encore. Sur un caprice, on la répudiait sans tenir aucun compte de ses titres d'épouse et de mère, et les empereurs mêmes, qui, comme Auguste, s'érigeaient en censeurs austères des mœurs publiques, donnaient l'exemple des licences les plus éhontées[3].

Non moins triste était le sort de l'enfant. Naissait-il chétif ou mal conformé, on l'exposait ou on le mettait à mort[4]. « On assomme les chiens enragés », disait encore Sénèque[5], « on tue le bœuf farouche et dangereux, on noie de même les enfants qui viennent au monde faibles et estropiés. Se débarrasser des êtres inutiles, ce n'est pas de la cruauté, c'est du bon sens ». Si l'on jugeait à propos de les laisser vivre, les enfants avaient des esclaves vicieux pour éducateurs, grandissaient au milieu de toutes les hontes qu'étalait à leurs yeux le paganisme, se familiarisaient de bonne heure avec toutes les turpitudes morales, et, s'ils échappaient par bonheur aux infâmes corrupteurs qu'on rencontrait alors dans tous les rangs de la société, c'était pour devenir à leur tour ces maîtres orgueilleux, égoïstes, cruels, dépravés, qui faisaient l'effroi du monde asservi.

1. Plutarque, *Caton*, x, 21.
2. Sénèque, *Lettre* 47.
3. Dion Cassius, LVI, 43.
4. Tertullien, *Apologétique*, IX.
5. *De la Colère*, I,15.

Quant aux pauvres, aux victimes de la misère et de la souffrance, que pouvait pour eux une société sans entrailles? « Avoir pitié, c'est un vice que les honnêtes gens doivent éviter, et qui se rencontre surtout chez les méchants. Le sage est sans pitié [1]. Pour compatir, il faut être un sot ou un étourdi. C'est un crime, c'est un forfait que d'avoir compassion »[2]. Telles sont les maximes qui ont cours au sein du paganisme; et quand Virgile, le grand poète de la religion romaine, veut célébrer le bonheur de la vie des champs, il ne manque pas de noter qu'on y est exempt à la fois « de la compassion pénible pour le malheureux, et de l'envie à l'égard du riche » [3].

L'artisan n'était pas l'objet d'un moindre mépris. Tous les peuples de l'antiquité, Égyptiens, Grecs et Romains, Germains et Gaulois, ont regardé le travail manuel comme une honte. C'était le lot obligé des esclaves et des femmes; il eût été indigne d'un homme libre de s'y astreindre.

Tel était le lamentable état moral des peuples païens que nous connaissons le mieux. Que ne faudrait-il pas dire de ces autres nations qui avaient précédé les Grecs et les Romains, ou qui s'agitaient autour d'eux, plongées elles aussi dans les ténèbres de l'idolâtrie, et victimes de tous les maux qu'enfante l'ignorance du vrai Dieu? Le prophète avait résumé en quelques mots ce navrant tableau, dont les traits, hélas! se reproduisent à toutes les époques de l'histoire, chaque fois que les peuples ou les individus oublient le Dieu qui leur a été révélé : « L'insensé a dit dans son cœur : Point de Dieu! Ils ont corrompu et rendu abominables leurs actions, aucun ne fait le bien. Du haut des cieux, Jéhovah jette les yeux sur les enfants des hommes, pour voir si quelqu'un a l'intelligence de chercher le Seigneur. Mais chacun s'est détourné, tous ensemble se sont corrompus; personne ne fait le bien, pas même un seul »[4]!

Ainsi la sagesse humaine avait fait ses preuves. De la vérité, il ne lui restait que quelques lambeaux épars; de la vertu, elle

1. Sénèque, *de la Clémence.*
2. Cicéron, *pour Muréna.*
3. *Géorgiques,* II, 497.
4. Psaume XIII, 1-3.

avait fait presque un vain nom, tant l'absence de convictions supérieures et l'affaissement des volontés rendaient étrangère au païen la pratique du bien sincère et constante. A l'homme, elle n'avait su ni donner l'intelligence de son origine et de sa fin, ni inspirer le respect de lui-même et des autres, ni découvrir les lumineux horizons de l'immortalité. Elle avait rabaissé Dieu au niveau de la créature la moins noble; fait de la société un champ-clos où ne pouvait trouver place ni ce qui était faible, ni surtout ce qui était honnête; enfin réduit l'homme à un état de tristesse, de malaise, d'angoisse indéfinissable, qui lui faisait chercher dans la mort volontaire ou dans les jouissances éperdues l'oubli de son mal inconnu.

Pendant de longs siècles, l'humanité eut donc faim et soif de vérité, d'espérance, de paix, de consolation, de justice, de charité. Dieu seul pouvait procurer tous ces biens. Mais il se fit attendre. Il fallait que l'expérience fût complète et universellement constatée, et que l'homme restât à jamais convaincu de son impuissance à recouvrer par lui-même les dons de la grâce, et même à jouir dignement de tous ceux de la nature.

Il fallait d'autre part que le Fils de Dieu n'apparût pas à l'improviste sur la terre. Il n'entrait pas dans ses desseins de se montrer avec tout l'éclat de sa majesté divine; son plan était d'expier l'orgueil par l'humilité, la révolte par l'obéissance, la jouissance coupable par la douleur volontaire; il avait résolu d'être en tout semblable à ses frères adoptifs, à l'exclusion du péché, et de porter avec eux, plus qu'eux encore, le deuil du bonheur perdu. Comment donc reconnaître, quand il viendrait, celui qui, pour être le Dieu Sauveur, voulait être le Dieu caché? Le Père éternel y pourvut. Pendant les siècles de l'attente, il se plut à esquisser sous les yeux des hommes les traits du Rédempteur à venir. Par les promesses faites aux patriarches, il s'engagea solennellement à le donner un jour; par les figures de l'ancienne Loi, il laissa entrevoir aux âmes attentives ce que seraient le caractère, la mission, la vie du Messie promis; enfin par les prophéties, il raconta à l'avance tout ce qui concernait l'Emmanuel : quand il paraîtrait, de qui il naîtrait et en quel endroit, ce qu'il ferait, ce

qu'il dirait, ce qu'il souffrirait, sa mort, sa résurrection, son triomphe, son règne sur la terre et dans le ciel. Avec quel amour, de quelle main délicate ce portrait avait été tracé! C'était le divin signalement du Fils dicté par le Père. Les hommes n'auraient plus qu'à comparer les traits de l'original avec ceux du portrait pour dire, sans crainte de se tromper : C'est le Christ, c'est le Fils du Dieu vivant!

Pendant les cinq cents ans qui précédèrent la venue du Messie sur la terre, rien ne fut plus montré aux prophètes, et ils se turent. Ce long silence était dû à la majesté de celui qui allait venir. Quelques siècles étaient laissés aux hommes pour que la contemplation du tableau placé devant leurs regards leur rendît familière la physionomie divine du Rédempteur, et les aidât à le reconnaître plus sûrement.

« En ces jours-là, pendant que régnait Hérode, il y avait « un prêtre nommé Zacharie, de la famille d'Abia. Sa femme « était de la descendance d'Aaron et s'appelait Élisabeth. Tous « deux étaient justes aux yeux de Dieu et vivaient en tout selon « les préceptes et les enseignements du Seigneur, et sans re- « proche. Ils n'avaient point d'enfants ». L'espérance de donner le jour au Messie faisait attacher alors un très grand prix à l'honneur de la maternité. Mais « Élisabeth était stérile, et « les deux époux étaient avancés en âge ».

Un jour, vers le commencement de l'automne, « Zacharie « s'acquittait de ses fonctions sacerdotales devant Dieu. C'était « le tour de sa famille, et, conformément à l'usage des prê- « tres, il fut désigné par le sort pour offrir l'encens », comme on le faisait chaque jour, le matin et le soir. « Il entra donc « dans le temple du Seigneur », dans cette partie de l'édifice appelée le Saint, où se trouvait l'autel des parfums, en avant du Saint des saints. « Toute la multitude du peuple était « dehors », dans les divers parvis du temple, « et y priait pen- « dant la durée de l'encensement. Or l'ange du Seigneur lui « apparut debout, à la droite de l'autel des parfums. Zacharie « fut troublé à cette vue et la crainte le saisit. Mais l'ange lui « dit : Ne crains pas, Zacharie, car ta prière a été exaucée. Ta

« femme Élisabeth t'enfantera un fils, auquel tu donneras le « nom de Jean. Tu seras dans la joie et dans l'allégresse, et « beaucoup se réjouiront à sa naissance, car il sera grand aux « yeux du Seigneur. Il ne boira ni vin ni rien qui puisse eni- « vrer, et il sera rempli de l'Esprit Saint dès le sein de sa mère. « Il ramènera au Seigneur leur Dieu beaucoup des enfants « d'Israël, et il le précèdera lui-même avec l'esprit et la vertu « d'Élie, pour réconcilier le cœur des pères avec les fils, don- « ner aux incrédules la sagesse des justes et préparer au Sei- « gneur un peuple parfait ».

« Zacharie dit à l'ange : Comment en aurai-je l'assurance? « Car je suis vieux et ma femme est avancée en âge ». Zacharie hésitait à croire, malgré les paroles formelles de l'envoyé divin. Il était pieux et fidèle; mais la promptitude et la simplicité de sa foi subissaient l'influence de l'esprit d'incrédulité qui régnait alors dans les rangs les plus élevés du sacerdoce juif. « L'ange lui répondit donc en ces termes : Je « suis Gabriel, et ma place est devant Dieu même. J'ai été « envoyé pour te parler et te faire cette heureuse annonce. « Mais voici que tu seras muet, sans pouvoir dire un mot, « jusqu'au jour où ces choses arriveront, pour n'avoir pas « cru à mes paroles, qui auront leur accomplissement en leur « temps ».

« Cependant le peuple attendait Zacharie, et l'on s'étonnait « qu'il restât si longtemps dans le temple. Il sortit enfin, mais « sans pouvoir parler aux autres. On reconnut par là qu'il « avait eu une vision dans le temple. Lui-même ne pouvait « que faire des signes, et il resta muet. Lorsque les jours de « son ministère furent écoulés, il s'en retourna dans sa maison. « Dans les jours qui suivirent, sa femme Élisabeth conçut. « Mais elle se tint cachée pendant cinq mois; elle disait : « Voilà l'œuvre accomplie par le Seigneur en ma faveur, au « jour où il a jeté les yeux sur moi pour faire cesser mon « déshonneur aux yeux des hommes »[1].

Les deux époux demeuraient vraisemblablement dans les

1. S. Luc, I, 5-25.

montagnes qui sont à l'ouest de Jérusalem, à Aïn-Kârem, où la tradition fixe le lieu de la naissance du précurseur. Cette localité se trouve à une quinzaine de kilomètres de la capitale. Les vingt quatre familles sacerdotales faisaient à tour de rôle le service hebdomadaire du temple; le tour de Zacharie ne devait donc revenir que six mois plus tard.

Maintenant le précurseur était annoncé; plus qu'Élisée, il hériterait de l'esprit et de la puissance du grand prophète Élie; il rétablirait l'union entre les fils et les pères, en aidant ses contemporains à reconnaître pour le Messie celui qui avait été promis aux anciens patriarches. Tout était donc prêt; la plénitude des temps touchait à son terme, le Rédempteur pouvait descendre sur la terre.



Vous êtes toute belle, ma bien-aimée, et il n'y a pas de tache en vous.

Cantique, IV, 7.



CHAPITRE II.

L'INCARNATION.

La Vierge de Nazareth. — L'Immaculée-Conception. — Le mariage avec saint Joseph. — La salutation de l'ange et l'annonciation de Notre Seigneur. — La génération éternelle du Verbe. — Le mystère de l'Incarnation. — L'union des deux natures en une seule personne. — Marie, mère de Dieu. — La sainte âme de Notre Seigneur.

Sur le flanc d'une des montagnes qui bornent au nord la plaine d'Esdrelon ou de Jésraël, est bâtie la petite ville de Nazareth. Ses blanches maisons, aux formes cubiques, ne sont séparées que par les sentiers pierreux qui servent de rues et aboutissent parfois à d'étroits carrefours. La ville est comme assise au milieu d'un berceau de verdure, et de loin son air riant et gracieux contraste avec l'aspect ordinaire des arides paysages de la Palestine. Nazareth appartenait à l'ancienne tribu de Zabulon et se trouvait presque au sud de la Galilée, entre la chaîne du Carmel et le lac de Tibériade, à vingt sept lieues environ de Jérusalem.

C'est là qu'habitait une jeune fille, parente d'Élisabeth. La jeune fille s'appelait Marie. Elle était de la tribu de Juda et de race royale. Sa parenté avec Élisabeth supposait donc une alliance entre les deux familles, car Zacharie était de la

tribu de Lévi. La tradition seule a conservé le nom du père et de la mère de Marie; c'étaient Joachim et Anne. Ils n'avaient point hérité de la grandeur de leurs royaux ancêtres; mais les vertus des anciens patriarches et des princes les plus pieux de Juda étaient restées dans leur patrimoine. Marie fut leur fille aînée, très probablement même leur fille unique.

Nous savons aujourd'hui, sur l'origine de cette glorieuse enfant, ce qu'ignoraient peut-être ses parents eux-mêmes. « Par un privilège unique et une grâce du Tout-Puissant, en considération des mérites de Jésus Christ, Sauveur du genre humain, la Vierge Marie avait été préservée, dès le premier instant de sa conception, de toute atteinte de la souillure originelle »[1]. Cet insigne privilège accordé à Marie s'explique par le rang qu'elle occupe dans la hiérarchie des êtres créés, en sa qualité de Mère de Dieu. Ce qui fait l'importance des êtres, ce n'est pas l'ordre de leur apparition dans le temps, mais la place que Dieu leur assigne dans ses plans éternels. L'artiste qui veut tailler dans le marbre le portrait d'un héros, voit tout d'abord dans son idée sa statue achevée, parfaite, vivante; c'est seulement ensuite qu'il songe aux moyens d'arriver à son but. S'agit-il de l'exécution? Il suivra un ordre tout inverse : il commencera par choisir le marbre, le tirera de la carrière, le dégrossira, l'ébauchera, le polira, et après de longs efforts en fera sortir le chef-d'œuvre de ses rêves. Ainsi en est-il de la création : Dieu, s'assujétissant aux conditions du temps, suit dans l'exécution de ses desseins un ordre qui n'est plus celui de ses pensées éternelles. Adam paraît le premier sur la terre, puis, après une longue suite de générations humaines, Joachim et Anne, Marie et enfin Jésus Christ. Dans le plan divin, Jésus Christ est au contraire « le premier-né de toute la création »[2], et, dans son humanité sainte, le chef-d'œuvre de la puissance divine, auquel tout le reste des créatures est subordonné. Après lui vient la Vierge Marie, sa mère, que l'Église nous représente comme déjà « possédée par le Seigneur au commencement de toutes ses œuvres,

1. *Bulle de l'Immaculée-Conception.*
2. Colossiens, I, 15.

et dès l'origine, avant qu'il fît quoi que ce fût »[1]. Les anges n'occupent que le troisième rang et, après eux, suivent les hommes. Mais Jésus Christ est la source de toute vie surnaturelle et de toute sainteté. Parti de lui, le fleuve de la grâce inonde l'âme de Marie, qui se trouve à cette place éminente non par elle-même, mais « en considération des mérites de Jésus Christ, Sauveur du genre humain ». Plus bas, le fleuve rencontre Adam, par lequel il doit passer avant de vivifier l'humanité; mais, par son péché, Adam prévaricateur détourne les eaux vives de la grâce, pour leur substituer un poison qui infectera toute sa race. Toutefois le poison ne pouvait remonter le cours du fleuve; il n'a donc point atteint Marie; et si par sa vie naturelle la glorieuse Vierge a été fille d'Adam, par la grâce divine elle a été soustraite à toute influence du venin originel.

Le premier ange et le premier homme étaient, eux aussi, sortis saints et purs des mains du Créateur. Plus fidèle et plus humble qu'eux, Marie sut faire hommage à son Dieu des dons qu'elle avait reçus de lui. Dès ses plus tendres années, elle se fit conduire au temple et se consacra au Seigneur. Elle ignorait la grandeur de ses destinées, mais elle donna à l'humilité la garde des trésors que la munificence divine avait versés dans son âme; sans se douter de leur incomparable richesse, elle les fit encore fructifier par la générosité et l'amour qui animaient toute sa vie, par la prière et le travail qui la sanctifiaient. L'auguste Trinité prenait plaisir à contempler son œuvre, et à embellir chaque jour de nouveaux dons cette jeune âme qui se laissait attirer si docilement vers les plus hauts sommets de la perfection.

Les évangélistes sont très sobres de détails sur la très Sainte Vierge; ils ne parlent de la Mère que quand la gloire du Fils souffrirait de leur silence. La main de l'humble Marie a sans doute elle-même arrêté leur plume. Saint Luc, le seul qui nous raconte les origines de l'incarnation, nous montre, dès le début, Marie unie à Joseph par les liens du mariage.

Saint Joseph apparaît ici tout d'un coup sans autre indication.

1. Proverbes, VIII, 22, et *Épître de la messe de l'Immaculée-Conception.*

Lui aussi est de la tribu de Juda et de la famille de David. A lui se rapportent très probablement les deux généalogies soigneusement transcrites par saint Matthieu et saint Luc. Ces deux listes assignent à Joseph David pour ancêtre; mais la plupart des noms cités depuis ce roi diffèrent d'une liste à l'autre. Nous sommes autorisés par là à penser que, dans cette longue descendance qui embrasse dix siècles, la loi mosaïque du lévirat avait été plusieurs fois appliquée. Cette loi portait que si un homme marié mourait sans enfants, son frère était obligé d'épouser la veuve; le premier enfant issu du nouveau mariage héritait du nom et des biens du défunt[1]. Il pouvait donc arriver qu'on eût à la fois un père naturel et un père légal. Ce fut vraisemblablement le cas de saint Joseph. Il est même à croire qu'il était le frère de Joachim, père de Marie. Les mariages entre oncle et nièce n'étaient pas défendus par la loi; bien plus, la jeune fille qui était héritière était obligée de prendre un époux dans sa parenté, pour que l'héritage ne sortît pas de la famille[2]. C'est par une circonstance de cette sorte que Marie aurait été amenée à épouser Joseph. Celui-ci, plus jeune sans doute que Joachim, n'était pas séparé de la Sainte Vierge par une très grande différence d'âge. Il ne fallait pas que cette union, destinée à voiler aux yeux des contemporains le grand mystère de l'incarnation, choquât par la moindre singularité. Plus tard d'ailleurs, Jésus passa pour le fils de Joseph, sans que personne s'étonnât. Quand on représente l'époux de Marie sous les traits d'un vieillard, c'est donc moins pour indiquer le nombre de ses années, que pour donner une idée de la maturité de son caractère et de la perfection de sa vertu.

C'était la coutume des Juifs de faire précéder le mariage par des fiançailles. Sitôt fiancée, la jeune fille appartenait à son époux[3]; mais, au temps de Notre Seigneur, elle restait encore toute une année dans sa famille, et ne voyait pas celui dont elle devait partager la vie. Suivant la croyance des anciens, Marie « avait voué à Dieu sa virginité; mais comme ce vœu

1. Deutéronome, xxv, 5, 6.
2. Nombres, xxxvi, 8.
3. Deutéronome, xx, 7; xxii, 23-27.

n'était point en harmonie avec les mœurs des Israélites, elle fut mariée à un homme juste, qui ne devait pas lui arracher par la violence, mais bien plutôt garder contre les violents ce qu'elle avait voué »[1]. Dans sa réponse à l'ange, elle attestera elle-même la réalité de ce vœu. Dieu inclina le cœur de Joseph non seulement à respecter le désir de Marie, mais encore à se consacrer comme elle corps et âme au Seigneur. Le mariage des deux saints époux n'en fut pas moins véritable; jamais affection plus douce, plus étroite et plus sainte n'unit deux cœurs; jamais la tendresse et le dévouement d'un père et d'une mère pour leur enfant n'approcheront du dévouement et de la tendresse de Marie et de Joseph à l'égard de Jésus; enfin chacun des deux époux n'accomplit son sacrifice qu'avec le libre et joyeux consentement de l'autre.

Marie était fiancée à Joseph, peut-être même déjà mariée, quand elle reçut la visite de l'ange. En tous cas, si la célébration du mariage n'avait pas encore eu lieu, elle dut suivre de très près le moment de l'incarnation. Il fallait en effet que la maternité divine, tout en restant ignorée des hommes, fût entourée des garanties d'honneur exigées par le milieu social. Ce mariage devait aussi cacher aux yeux de Satan le mystère qui venait d'être opéré. « Il fallait que le démon ignorât la naissance du Sauveur, et que, ne pouvant pénétrer le mystère, il crût que celui qu'il voyait semblable aux autres n'était point né autrement que les autres »[2]. Dieu ne voulait pas que son ennemi fût initié avant le temps au chef-d'œuvre de son amour. Les hommes devaient s'y tromper aussi, au moins jusqu'à la démonstration publique que Jésus Christ ferait de sa divinité, quand il sortirait de sa longue obscurité. Mais pour le moment, observe saint Ambroise[3], « le Seigneur aima mieux que le doute portât sur le caractère de sa propre naissance que sur l'honneur de sa Mère ». Les évangélistes donnent indifféremment à Marie le titre d'épouse ou celui de fiancée. Ces deux mots sont d'ailleurs assez souvent employés

1. S. Augustin, *de la sainte Virginité*, IV.
2. S. Léon, *Sermon* II *sur la Nativité du Seigneur*, 3.
3. *Sur saint Luc*, I.

l'un pour l'autre par les écrivains hébreux. Mais qui ne voit combien le nom de fiancée convenait parfaitement à l'épouse de Joseph? Cette alliance devait-elle être autre chose que de glorieuses et perpétuelles fiançailles, couronnées par la plus magnifique bénédiction qui soit jamais descendue sur l'union de deux époux?

Leur vie s'écoulait doucement à Nazareth. Joseph, ce descendant des rois, travaillait le bois; Marie vaquait aux soins du modeste intérieur; tous deux consacraient de douces heures à la prière et à la méditation des Saintes Écritures. Les vœux des patriarches, les supplications des prophètes, les instances du monde entier, impatient de voir descendre son Sauveur, trouvaient dans leur cœur un puissant écho, et s'élevaient de là jusqu'au ciel avec des désirs si ardents, que jamais les anges n'avaient porté au trône de Dieu de plus pressants appels.

Il y avait un peu plus de six mois déjà que l'ange Gabriel était apparu dans le temple à Zacharie. Ce bienheureux messager avait été destiné à l'honneur d'annoncer l'incarnation. C'était lui qui, cinq siècles auparavant, avait indiqué à Daniel la date du grand événement; c'était lui qui venait de saluer la prochaine naissance du précurseur. La plus glorieuse partie de sa mission lui restait à remplir. « Il fut donc envoyé par « Dieu dans une ville de Galilée, appelée Nazareth, auprès « d'une vierge fiancée à un homme du nom de Joseph, de la « maison de David. La vierge s'appelait Marie. L'ange entra « auprès d'elle et lui dit : Je vous salue, pleine de grâce; le Sei- « gneur est avec vous; vous êtes bénie entre les femmes! En « entendant ces paroles, elle fut troublée de son langage et se « demandait ce qu'était cette salutation. Mais l'ange lui dit : « Ne craignez pas, Marie, car vous avez trouvé grâce auprès « de Dieu. Vous allez concevoir dans votre sein et enfanter un « fils auquel vous donnerez le nom de Jésus. Il sera grand, on « l'appellera le fils du Très-Haut; le Seigneur Dieu lui donnera « le trône de David son père, il règnera éternellement sur la « maison de Jacob et son règne n'aura point de fin ».

L'ange venait d'indiquer à Marie le sens de la salutation qu'il

lui avait adressée : si l'humble vierge était pleine de grâce aux yeux de Dieu, c'est qu'elle était choisie pour être la mère d'un fils qui serait le Fils même du Très-Haut, l'héritier de David et le Sauveur du monde. A l'annonce de cette maternité merveilleuse, elle n'est point incrédule, comme l'avait été Zacharie ; mais elle se rappelle son vœu de virginité. L'inspiration qui le lui a suggéré, lui a toujours paru venir du ciel, et elle en est plus assurée que jamais, maintenant que l'ange lui affirme qu'elle a trouvé grâce devant Dieu. L'œuvre divine ne s'accomplira donc pas selon les lois habituelles de la nature. Marie le comprend; mais pour se prêter avec une docilité plus parfaite à la volonté du Seigneur, elle veut savoir quelle sorte de concours il attend d'elle, et elle dit à l'ange, en se servant d'une expression familière aux Hébreux, pour rappeler l'engagement qu'elle a contracté : « Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais « point d'homme? L'ange lui répondit en disant : L'Esprit « Saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous cou- « vrira de son ombre; c'est pourquoi le Saint qui naîtra de vous « sera appelé le Fils de Dieu. D'ailleurs, voilà que, dans sa « vieillesse, Élisabeth votre parente a conçu un fils, elle aussi, « et celle qui passe pour stérile en est à son sixième mois. Rien « n'est donc impossible à Dieu. Marie dit alors : Voici la ser- « vante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. Et « l'ange la quitta » [1].

Voici la servante du Seigneur! A ces paroles, les cieux s'entr'ouvrent, comme l'avait souhaité l'ancien prophète, et Dieu descend. Ce Dieu, c'est la seconde personne de la sainte Trinité, le Fils éternel du Père, celui que saint Jean appelle le Verbe ou la Parole, parce qu'il est engendré par le Père comme la pensée et la parole sont engendrées par l'intelligence. Il est lui-même une personne infinie, éternelle et égale à celui qui l'engendre. Ce mystère, que la raison de l'homme ne peut comprendre, que sa parole peut à peine exprimer, est rappelé par saint Jean au début de son Évangile; l'apôtre en fait comme la

1. S. Luc, I, 26-38.

préface majestueuse de l'histoire de l'incarnation. « De toute « éternité était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe « était Dieu. C'est dès le commencement qu'il était en Dieu. « Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a « été fait n'a été fait sans lui. En lui était la vie, et la vie « était la lumière des hommes, cette lumière qui brille au mi- « lieu des ténèbres et que les ténèbres n'ont point comprise. « Il était la vraie lumière qui illumine tout homme venant en « ce monde. Il était dans le monde, dans ce monde qui a été « fait par lui, et le monde ne l'a pas connu. Il est venu dans « son propre domaine, et les siens ne l'ont point reçu. Mais il a « donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu à tous ceux qui « l'ont reçu, à ceux qui croient en son nom, qui ne sont point « nés du sang, ni de la convoitise de la chair, ni de la volonté « de l'homme, mais de Dieu lui-même. Et le Verbe s'est fait « chair, et il a habité parmi nous. Nous avons vu sa gloire, qui « est la gloire du Fils unique du Père. Il est venu plein de « grâce et de vérité »[1].

Il est permis de croire, avec plusieurs docteurs de l'Église et de grands théologiens, que cette merveille de l'incarnation avait été résolue de Dieu de toute éternité, indépendamment même de la chute de l'homme, et que le péché qui survint, au lieu d'arrêter le grand dessein que Dieu avait conçu de s'unir la nature humaine, ne servit qu'à faire éclater davantage sa bonté et sa miséricorde. « Voici, » écrit saint François de Sales, « l'ordre de sa Providence à ce sujet, autant que, en faisant attention aux saintes Écritures et à la doctrine des anciens, nous pouvons le découvrir et que notre faiblesse nous permet d'en parler. Dieu, considérant qu'entre toutes les manières de se communiquer, il n'y avait rien de si excellent que de se joindre à quelque nature créée, se résolut et se détermina à en faire une de cette manière, de sorte que la nature créée et la divinité, gardant chacune leurs propriétés, fussent néanmoins tellement unies ensemble qu'elles ne fissent qu'une même personne. Or, entre toutes les créatures

1. S. Jean, I, 1-14.

que cette souveraine toute-puissance pouvait produire, elle trouva bon de choisir l'humanité, à laquelle elle destina cet honneur incomparable de l'union personnelle à sa divine majesté. Puis, ayant ainsi préféré pour ce bonheur l'humanité sacrée de notre Sauveur, la suprême Providence décida de ne point borner sa bonté à la personne de ce Fils bien-aimé, mais de la répandre en son honneur sur plusieurs autres créatures; et parmi la quantité innombrable des êtres qu'elle pouvait créer, elle choisit les hommes et les anges, comme pour tenir compagnie à son Fils, participer à ses grâces et à sa gloire, et l'adorer et louer éternellement.

« Dieu voulut créer tant les anges que les hommes libres d'une vraie liberté pour choisir le bien et le mal. Toutefois, pour témoigner que, dans la pensée de la bonté divine, ils étaient tous destinés au bien et à la gloire, il les créa tous avec la justice originelle, amour très doux qui les disposait et acheminait à la félicité éternelle. Il prévit qu'une partie de la nature angélique, la plus petite, il est vrai, quittant volontairement le saint amour, perdrait par conséquent la gloire. Comme elle ne pouvait faire ce péché que par malice expresse, sans tentation ni motif quelconque qui la pût excuser, Dieu résolut d'abandonner à jamais cette triste et malheureuse troupe de perfides.

« Il prévit bien aussi que le premier homme abuserait de sa liberté et que, quittant la grâce, il perdrait la gloire. Mais il ne voulut pas traiter la nature humaine si rigoureusement qu'il avait décidé de traiter la nature angélique. C'était cette nature humaine qu'il avait résolu de prendre pour l'unir à sa divinité. Il vit que c'était une nature faible; il eut égard à la surprise que le malin et pervers Satan avait faite au premier homme, et à la grandeur de la tentation qui le ruina. Pour ces raisons, il regarda notre nature avec miséricorde, et se résolut à la prendre en pitié. Il établit que son Fils rachèterait les hommes par les innombrables actions d'amour qu'il ferait et les douleurs qu'il souffrirait jusqu'à la mort, et la mort de la croix »[1].

Le décret éternel une fois posé, il convenait que, des trois per-

1. Saint François de Sales, *Traité de l'amour de Dieu,* II, 4.

sonnes divines, ce fût la seconde qui s'incarnât. « Le Verbe a en effet une sorte d'affinité non seulement avec la nature raisonnable, mais même avec toute créature en général. Car c'est le Verbe qui contient les raisons d'être de toutes les créatures de Dieu, de même que l'artiste renferme dans la conception de son intelligence les raisons d'être de tous ses ouvrages. Toutes les créatures ne sont donc, pour ainsi dire, autre chose que l'expression réelle et la représentation de ce qui est contenu dans la conception du Verbe divin. C'est pourquoi il est dit que toutes ces choses ont été faites par le Verbe » [1].

En s'incarnant, le Fils de Dieu prend une nature humaine complète, avec un corps et une âme comme le corps et l'âme des autres hommes; et si l'on résume le mystère en ces simples mots: « le Verbe s'est fait chair », c'est que la chair est le terme le plus visible et surtout le plus humble de cette union. La production de cette nature humaine, dans le sein de la bienheureuse Vierge, a été une œuvre d'amour, une œuvre de grâce et une œuvre de sanctification, puisque le Fils de Dieu se faisait homme pour rendre les hommes « participants de la nature divine » [2]. Cette œuvre rentrait donc dans les attributions du Saint Esprit, et c'est pourquoi l'ange dit que tout se fera par son opération, bien que la création de cette âme et de ce corps, destinés au Verbe éternel, soit l'ouvrage de la Trinité tout entière, comme toutes les autres créations. Par l'incarnation, cette nature humaine est devenue néanmoins la propriété exclusive du Fils de Dieu, et a été mise pour toujours à son service, non pas comme l'instrument qui est dans la main de l'ouvrier, mais comme la main elle-même, qui est animée directement par l'âme et fait partie d'une même personne avec elle.

Enfin, les deux natures gardent chacune leur volonté et leur action particulière, sans cesser d'être indissolublement unies l'une à l'autre. « Mais chaque nature agit avec le concours de l'autre. Quand la nature humaine agit, la nature divine est en communication avec elle; car alors la volonté divine lui permet

1. Saint Thomas, *Somme philosophique*, IV, 42.
2. II Pierre, I, 4. Saint Thomas, *Somme théologique*, III, XXXII, I.

de souffrir et d'accomplir ce qui est de son ressort, ou encore elle rend l'action de la nature humaine capable de produire un effet qui dépend de la seule nature divine, le salut des hommes. La nature humaine entre en communication avec la divinité du Verbe, qui mène, dispose et gouverne toutes choses, parce qu'elle-même comprend, connaît et se comporte, non comme ferait un simple esprit humain, mais comme un esprit uni personnellement à Dieu et devenu sien » [1].

Voici en quels termes le grand pape saint Léon [2] résume les merveilles accomplies dans ce glorieux mystère : « Bien qu'unies en une seule personne, chacune des deux natures et des deux substances conserve ce qui lui est propre; mais c'est la majesté, la puissance, l'éternité divines qui élèvent jusqu'à elles l'humilité, la faiblesse, la mortalité humaines. Pour payer notre dette, la nature inaltérable s'unit à une nature capable de souffrir, et, comme le réclamait notre salut, le seul et unique médiateur de Dieu et des hommes, Jésus Christ homme, pouvait à la fois et mourir et rester immortel. Il est donc né Dieu véritable dans la nature complète et parfaite d'un homme véritable, avec tout ce qui est à lui, et tout ce qui est à nous, c'est-à-dire tout ce que le Créateur a mis en nous à l'origine, et ce qu'il a voulu prendre lui-même afin de le racheter. Toutefois, dans le Sauveur, il n'y a nulle trace de ce que le tentateur a introduit dans l'homme en le trompant. Il partage les infirmités humaines sans participer à nos fautes. Il a pris la forme de serviteur sans la souillure du péché, enrichissant l'humanité sans appauvrir la divinité. Par cet anéantissement, l'invisible s'est rendu visible, et le Créateur et Seigneur de toutes choses a voulu prendre rang parmi les mortels; mais c'est là une condescendance de la miséricorde, et non une défaillance de la puissance. Celui-là même qui avait fait l'homme, sans sortir de ses attributs divins, se fit donc homme, en prenant la forme de serviteur. Chacune des deux natures conserve l'intégrité de ses propriétés : la divinité ne soustrait rien à l'humanité, et l'humanité ne porte aucun préjudice à la divinité ».

1. Saint Jean Damascène, *de la Foi orthodoxe,* III, 19.
2. *Lettre* XXVIII à Flavien, évêque de Constantinople.

« Le démon se glorifiait de ce que l'homme, trompé par son mensonge, était privé des dons divins, dépouillé du privilège de l'immortalité, et soumis à une cruelle sentence de mort. Au milieu de ses tourments, il trouvait une sorte de soulagement à avoir un complice de sa révolte, et à penser que Dieu, sur les exigences de sa justice, changerait ses desseins à l'égard de l'homme qu'il avait comblé d'honneur en le créant. Mais Dieu ne change pas, et sa volonté ne peut être privée de sa miséricorde. Il fallut donc que, par une disposition secrète et un mystère caché, il assurât l'accomplissement de ses desseins miséricordieux à notre égard ».

Quant à la Vierge Marie qui « enfantait selon la chair le Verbe de Dieu fait chair », elle devenait « par le fait même mère de Dieu, aussi vraiment que l'Emmanuel était Dieu » [1]. Son titre de Mère s'étendait en effet à la personne unique et indivisible envers laquelle elle avait l'incomparable honneur d'exercer tous les droits et tous les devoirs de la maternité. Le Très-Haut, « pour prendre cette nature humaine qu'il devait sauver, n'eut pas en horreur le sein de la Vierge » [2], et « l'architecte ne regarda pas comme un déshonneur d'habiter dans la maison qu'il avait construite » [3].

Dans ce sanctuaire intime, sa sainte âme, unie au corps dès le premier instant de l'incarnation, fut illuminée par les splendeurs de la divinité. Sous ce rapport, le Sauveur n'était pas, comme les autres hommes, en chemin vers le ciel; il possédait déjà ce qui constitue essentiellement l'éternelle béatitude. « Sans quitter la droite du Père » [4], le divin Fils ne faisait qu'une seule personne avec cette âme et ce corps présents en ce monde, et leur communiquait, bien que d'une manière encore mystérieuse et inconnue des hommes, tout ce qui fait la gloire et le bonheur des habitants du ciel. Sans doute, la sainte humanité n'en restait pas moins sujette à la souffrance et à la mort. Mais cet assujettisse-

1. Concile d'Éphèse, *canon* 1.
2. *Te Deum.*
3. Saint Proclus, archevêque de Constantinople, *Discours sur la sainte Mère de Dieu.*
4. Saint Thomas, Hymne *Verbum supernum*, à Laudes du Saint-Sacrement.

ment était tout volontaire de la part du Verbe incarné, et l'abandon momentané de sa gloire extérieure, la recherche de l'humiliation et de la douleur, ce que saint Paul appelle « un anéantissement » [1], n'était possible que par un miracle de puissance et d'amour.

En Notre Seigneur, l'âme jouissait dès lors de toute la plénitude de ses facultés humaines. Le corps, au contraire, bien qu'uni directement au Verbe, restait soumis aux conditions ordinaires du développement humain, et, par son infirmité même, allait servir de démonstration à la réalité de cette nature inférieure prise par le Fils de Dieu.

Tel était ce chef-d'œuvre divin qui, de toute éternité, avait fait l'objet des complaisances du Père, du Fils et du Saint Esprit. Maintenant les anges l'adoraient et bénissaient en lui le roi de toutes les créatures, leur chef glorieux, dont les mérites infinis allaient mettre le comble à leur félicité.

Sur la terre, Marie était encore seule à le connaître.

1. Philippiens, II, 7.



CHAPITRE III.

JÉSUS VIVANT EN MARIE.

Les actes du Verbe incarné. — La visitation. — Le cantique de Marie. — La naissance de saint Jean. — Le cantique de Zacharie. — L'hésitation de saint Joseph.

A peine le Verbe de Dieu est-il incarné, que dans sa bienheureuse âme éclatent ces transports d'amour, de joie et de reconnaissance qui ne s'arrêteront plus jamais. C'est d'abord cette adoration du Père, qui dépasse de l'infini tous les hommages angéliques, et égale enfin l'honneur à la majesté de celui qui en est l'objet. C'est ce cantique d'action de grâces qui, entonné dans le temps, retentira désormais dans les siècles des siècles. C'est cette ardente supplication qui doit faire descendre sur le genre humain toutes les grâces du salut. C'est cet appel invincible à la souveraine pitié, en faveur d'une race coupable et déchue. « En entrant dans le monde, il dit : Vous n'avez pas voulu de la victime ni de l'offrande, mais vous m'avez formé un corps. Les holocaustes pour le péché n'ont pu vous plaire; à présent je dis : Me voici, moi de qui il est écrit en tête du livre, me voici, ô Dieu, pour faire votre volonté » [1] ! Ce sont enfin ces

1. Hébreux, x, 5-7.

devoirs inconnus qu'un tel Fils rend à un tel Père, et dont la créature n'aura jamais le secret. Une prière aussi parfaite n'était pas encore montée du sein de la création jusqu'au trône du Père. Offerte par une personne dont la dignité était celle même d'un Dieu, cette adoration reconnaissante, suppliante et réparatrice avait un mérite infini; à peine commencée, elle suffisait déjà au rachat de mille mondes.

Le rayonnement de la divinité s'étendait à l'âme de la très Sainte Vierge. L'Église compare Marie au buisson ardent que vit Moïse : le feu le pénétrait sans le consumer. Ainsi le Verbe incarné sanctifiait de plus en plus sa sainte Mère; il faisait naître en elle des sentiments analogues à ceux qui l'animaient lui-même; et Marie, sans atteindre à l'infinie perfection du Fils de Dieu, dépassait cependant de très loin tout ce qu'il y avait de plus saint, de plus pur, de plus aimant dans les autres créatures réunies.

Joseph profitait aussi du voisinage de la divinité; mais c'était à son insu. Marie ne lui avait pas parlé de la visite de l'ange; elle laissait à Dieu le soin d'éclairer son époux, quand il le jugerait à propos.

Le messager céleste avait averti Marie de la faveur inattendue accordée à sa parente Élisabeth. La bienheureuse Vierge vit dans cet avertissement une indication de la Providence, et « se levant en ces jours-là, elle se hâta de partir pour la ville « de Juda, dans les montagnes ». On était alors à la fin de mars, et à l'époque de la Pâque. Joseph allait se rendre à Jérusalem pour la fête, et Marie, après lui avoir fait part, peut-être, de la révélation qu'elle avait eue au sujet de sa cousine, s'empressa de l'accompagner. Au temple, les saints époux durent trouver Zacharie, rappelé quelques jours auparavant par les exigences de son ministère. Le vieux prêtre ne manqua pas de faire connaître à Joseph la cause miraculeuse de son mutisme, et l'informa de son bonheur.

Quand ils eurent satisfait aux prescriptions de la loi, ils prirent la route des montagnes, à l'ouest de Jérusalem, et arrivèrent à la maison d'Aïn-Kârem. Joseph ne songeait qu'à remplir un devoir de bienséance et d'affection; Marie obéissait

à l'impulsion du Dieu qu'elle portait. « Elle entra dans la mai-« son de Zacharie et salua Élisabeth. Aussitôt qu'Élisabeth eut « entendu la salutation de Marie, son enfant tressaillit dans son « sein ; Élisabeth fut remplie de l'Esprit Saint, et poussant une « vive exclamation, elle dit : Vous êtes bénie entre les femmes, « et le fruit de vos entrailles est béni ! Et d'où me vient donc « que la mère de mon Seigneur arrive à moi? Car sitôt que « votre voix s'est fait entendre à mes oreilles pour me saluer, « mon enfant a tressailli d'allégresse dans mon sein. Que vous « êtes heureuse d'avoir cru ! Car les choses qui vous ont été « dites par le Seigneur s'accompliront »[1].

L'Esprit Saint, poursuivant le cours de ses révélations, faisait continuer par Élisabeth ce qui avait été commencé par l'ange à Nazareth. Les paroles : « Vous êtes bénie entre les femmes », servaient de trait d'union entre les deux parties du message. Il convenait aussi qu'Élisabeth saluât la reine des hommes, comme Gabriel avait salué la reine des anges, et que la mère du précurseur fût la première à féliciter la mère du Sauveur. Cependant, une invisible merveille s'était accomplie. L'ange avait promis à Zacharie que son fils serait rempli du Saint Esprit dès le sein de sa mère : à l'approche du Fils de Dieu, la promesse venait d'être réalisée, et celui qui devait être le plus grand parmi les enfants des hommes avait tressailli de joie, sous l'action de la grâce qui sanctifiait son âme.

Ce mystère de la visitation était la première manifestation de l'incarnation. Marie n'avait pas attendu jusqu'à cette heure pour chanter sa reconnaissance. Éclairée par Celui qui vivait en elle, elle avait emprunté aux divines Écritures, en leur donnant un sens encore plus élevé, les termes mêmes de son cantique d'action de grâces. Avec quel amour elle l'avait redit dans le secret de son cœur, depuis la visite de l'ange ! Avec quelle humble allégresse, maintenant que le glorieux mystère est dévoilé, elle le fait retentir dans la maison de Zacharie !

« Mon âme glorifie le Seigneur,
Et mon esprit tressaille en Dieu mon Sauveur.

1. S. Luc, I, 39-45.

Car il a jeté les yeux sur la petitesse de sa servante,
Et voici que, de ce jour, toutes les générations me diront bienheureuse.
Celui qui est puissant a fait pour moi de grandes choses,
Lui dont le nom est saint,
Et dont la miséricorde, d'âge en âge,
Se répand sur ceux qui le craignent.
Il a déployé la force de son bras,
Il a dispersé ceux qui sont orgueilleux dans les pensées de leur cœur;
Il a renversé les puissants de leur siège,
Et il a élevé les humbles;
Il a comblé de biens les affamés,
Et a renvoyé les riches privés de tout.
Il a relevé Israël son serviteur,
En se souvenant de sa miséricorde,
Selon la parole donnée à nos pères,
A Abraham et à sa race, pour toujours »[1].

Le cantique de Marie est la grande action de grâces adressée à Dieu, pour le don qu'il a fait de son Fils au monde. Les siècles ne se lasseront pas de le répéter, et Dieu l'écoutera toujours avec d'autant plus de faveur, que l'humanité reconnaissante s'associera plus étroitement aux sentiments de Marie.

L'humble Vierge se sent transportée d'allégresse, à la pensée de celui qui est son Sauveur, son Jésus, car l'ange lui a déjà appris le nom qu'il faudra donner à cet enfant béni. Elle confesse joyeusement sa petitesse, qui fait si magnifiquement ressortir la grandeur du Tout-Puissant, dans l'œuvre qu'il vient d'entreprendre. Car « la nature toute-puissante ayant pu descendre jusqu'à la bassesse de la nature humaine, il y a là une plus grande preuve de puissance que dans les miracles les plus étonnants. L'immensité des globes célestes, les splendeurs sidérales, la magnificence de l'univers, le gouvernement perpétuel des êtres manifestent moins bien la supériorité de la puissance divine, que cet abaissement de Dieu jusqu'à l'infirmité de notre nature »[2]. Cette puissance, qui a fait en Marie de grandes choses, a été dirigée dans son action par deux autres attributs divins. C'est au nom de la sainteté qu'elle a dispersé les esprits orgueilleux, renversé les puissants de leur trône et chassé les riches, réduits au dénuement; c'est au nom de la miséricorde

1. S. Luc, I, 46-55.
2. Saint Grégoire de Nysse, *Catéchèse* XXIV.

qu'elle a élevé les humbles et comblé de biens les affamés. Sans doute, la terre, bouleversée par le péché originel, verra le redressement de toutes choses s'opérer à la suite de la rédemption, au moins dans le monde spirituel. Mais Marie parle d'une œuvre déjà accomplie. Il faut remonter jusqu'au ciel pour découvrir ce mystère.

D'après une belle doctrine, qu'ont autorisée quelques saints Pères et de grands théologiens, Dieu, pour éprouver les anges du ciel avant d'assurer leur bonheur définitif, les initia au grand dessein qu'il avait d'unir un jour son Fils à une nature créée. Cette nature ne devait pas être la nature angélique, qui tient le premier rang dans la création, mais la nature inférieure de l'homme, qui est à la fois esprit et corps. Les esprits célestes furent invités à présenter leurs adorations au Dieu incarné. C'est alors que Lucifer et d'autres anges oublièrent qu'en se faisant homme le Verbe ne cessait pas d'être Dieu; ils refusèrent de l'adorer. La punition ne tarda pas. Ces esprits orgueilleux furent chassés du ciel; ces puissants furent précipités de leur trône de gloire; ces riches furent condamnés à la privation de Dieu, c'est-à-dire à la faim et au dénuement le plus absolu. Ainsi était vengée la sainteté divine.

Mais la puissance avait encore à donner satisfaction à la miséricorde : c'est ce que venait d'opérer l'incarnation. Le Fils de Dieu avait pris cette nature humaine, objet de la jalousie des mauvais anges, occasion de leur révolte et de leur chute, victime de leur malice au paradis terrestre. Satan avait cru la dégrader assez pour faire renoncer Dieu au dessein qu'il avait de l'unir à la personne de son Fils; mais « Dieu ne peut changer, et sa volonté ne peut être dépouillée de sa bonté; il sut pourvoir à l'exécution de son secret dessein et accomplir par un mystère plus caché la résolution primitive de son amour, de manière à ce que l'homme, poussé au péché par la ruse et la méchanceté du démon, ne se perdît pas, contrairement à la volonté divine » [1]. En se faisant homme, le Fils de Dieu appelait donc les humbles à occuper les trônes dont les orgueilleux avaient été dépossédés,

1. Saint Léon, *Sermon* VII *sur la Nativité.*

et les affamés à s'asseoir au festin d'où les riches avaient été bannis.

Telles étaient, sans doute, quelques-unes des pensées de Marie. La bienheureuse Vierge, qui avait reçu de l'Esprit Saint une si parfaite intelligence des Écritures, voyait dans les divins oracles bien des clartés qui échappent à des yeux moins purs. Son cantique, en quelques paroles aussi simples que sublimes, exprimait l'allégresse que lui causait l'accomplissement des promesses et des prophéties tant de fois méditées depuis son enfance. Fille d'Abraham et de David, elle aimait à proclamer qu'Israël n'avait pas attendu en vain pendant de longs siècles, et que le Sauveur lui était enfin envoyé.

Saint Luc dit que « Marie demeura environ trois mois avec Élisabeth; ensuite elle retourna dans sa maison »[1]. Ce renseignement, sans importance en lui-même, est consigné ici pour nous laisser entendre que la Sainte Vierge assista à la naissance de saint Jean. Il était peu naturel qu'elle quittât sa parente presque à la veille d'un événement qui l'intéressait à tant de titres. Si l'évangéliste, avant de raconter la naissance du précurseur, dit que Marie retourna dans sa maison, c'est afin de terminer complètement l'épisode de la visitation. Il procède ainsi assez souvent.

Cependant « quand le temps d'enfanter fut arrivé pour Élisa-« beth, elle mit au monde un fils. Ses voisins et ses parents, « informés que le Seigneur avait exercé envers elle la grandeur « de sa miséricorde, la félicitèrent à l'envi. Quand le huitième « jour fut arrivé, on vint pour circoncire l'enfant, et on l'appe-« lait Zacharie, du nom de son père. Mais sa mère prit la « parole et dit : Non, il s'appellera Jean. — Mais, lui fit-on ob-« server, il n'y a personne dans votre famille qui soit appelé de « ce nom. Alors on s'adressa par signes au père, pour savoir « comment il voulait le nommer. Zacharie demanda des tablet-« tes et écrivit ces mots : Son nom est Jean. Tous furent dans « l'étonnement. Aussitôt sa bouche s'ouvrit, sa langue put « parler et il bénissait Dieu. La crainte saisit alors tous les voi-« sins, et le bruit de ces choses se répandit dans toutes les « montagnes de Judée. Tous ceux qui en entendirent parler les

1 S. Luc, I, 56.

« recueillirent dans leur cœur et disaient : Qu'en pensez-vous?
« que sera cet enfant? car la main du Seigneur est avec lui.
« Quant à Zacharie, son père, il fut rempli de l'Esprit Saint,
« et fit entendre ces paroles prophétiques :

« Béni soit le Seigneur, Dieu d'Israël,
Parce qu'il a visité et racheté son peuple.
Il a dressé pour nous une corne de salut
Dans la maison de David, son serviteur.
C'est ce qu'il avait promis par la bouche
De ses saints prophètes des siècles passés :
Il nous sauverait de nos ennemis,
Et de la main de tous ceux qui nous haïssent;
Il exercerait la miséricorde à l'égard de nos pères,
Il se souviendrait de sa sainte alliance,
Et du serment juré à notre père Abraham;
Il ferait en sorte que, délivrés de la main de nos ennemis,
Nous le servions sans crainte,
Et que nous vivions sous ses yeux dans la sainteté
Et dans la justice jusqu'à la fin de nos jours.
Quant à toi, enfant, tu seras appelé le prophète du Très-Haut,
Car tu marcheras devant la face du Seigneur,
Pour préparer ses voies,
Et donner à son peuple la science du salut,
Pour la rémission de leurs péchés.
C'est à cause des entrailles de la miséricorde de notre Dieu
Qu'est venu nous visiter celui qui se lève d'en haut,
Pour illuminer ceux qui sont assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort,
Pour diriger nos pas dans le chemin de la paix » [1].

Élisabeth avait continué la salutation de l'ange; toujours sous l'inspiration du même Esprit, Zacharie reprend le chant de l'action de grâces là où Marie s'est arrêtée. Le vieux prêtre rappelle les promesses et les serments de Dieu. La parole divine a été tenue : voici que dans la maison de David se dresse la corne du salut, c'est-à-dire, dans le langage des Hébreux, la puissance rédemptrice. Elle est déjà présente, elle a visité le peuple d'Israël; l'enfant qui vient de naître en sera le hérault. C'est l'aurore du grand règne messianique qui vient illuminer les ténèbres et les ombres de la mort. Toutefois, dès ce premier instant, Israël est averti que de ce règne il ne doit pas attendre la

1. S. Luc, I, 57-79.

domination temporelle, mais la rémission des péchés, la lumière et la paix.

« Cependant l'enfant croissait et son esprit se fortifiait; il « demeurait dans les déserts jusqu'au jour où il devait se mon- « trer à Israël » [1]. Les hommes ne pouvaient achever en saint Jean ce que le Saint Esprit avait si merveilleusement commencé. Devenu plus grand et privé de ses parents, qui étaient déjà d'un âge avancé à sa naissance, l'enfant se retira dans la solitude, loin des habitations des hommes, et se mit à l'école du Maître invisible qu'il avait mission de montrer au monde.

Marie et Joseph avaient repris à Nazareth leur vie ordinaire. Or « bien qu'ils fussent restés l'un et l'autre fidèles à leur vœu, « on put s'apercevoir que Marie portait dans son sein ce qui « lui venait du Saint Esprit. Comme Joseph, son époux, était « juste, il se refusait à la dénoncer, mais il avait l'intention de « la renvoyer en secret » [2].

Si Joseph a accompagné sa sainte épouse à Hébron, comme il semble naturel de le supposer et comme le silence de l'Évangile laisse le droit de le croire, il a dû entendre les paroles échangées entre Élisabeth et la très Sainte Vierge. Il est peu probable d'ailleurs que l'époux de Marie ignorât ce que connaissaient déjà des parents plus éloignés. Du moins est-il assuré qu'il ne conçut aucun soupçon défavorable à la mère du Sauveur, car l'évangéliste donne assez à entendre que, quand le mystère commença à se découvrir, on reconnut pour auteur le Saint Esprit lui-même. Joseph « qui était juste » ne pouvait donc avoir même la pensée de traduire Marie devant les magistrats, comme s'il l'eût crue digne de reproche [3]. Sa sainteté parfaite ne faisait aucun doute pour lui. « S'il voulut renvoyer la bienheureuse Vierge, ce ne fut pas par défiance à son égard; mais ce fut par respect pour sa sainteté qu'il craignit d'habiter avec elle » [4].

1. S. Luc, I, 80.
2. S. Matthieu, I, 18, 19.
3. Deutéronome, XXII, 20, 21.
4. Saint Thomas, *Somme théologique, supplément*, LXII, III.

Il connaissait l'oracle prophétique sur la maternité de la Vierge, et tout l'avertissait que, dans la très sainte compagne de sa vie, il se passait quelque chose de divin. Mais dans ces conditions, si différentes de celles qu'il avait prévues à son mariage, devait-il rester l'époux de Marie ? Pouvait-il passer aux yeux des hommes pour le mari d'une telle Vierge? Pouvait-il se laisser appeler bientôt le père de l'Emmanuel qui allait naître? A vrai dire, Marie elle-même n'avait reçu sur ces questions aucune lumière d'en haut, et elle comptait avec raison que la Providence trancherait la difficulté quand il le faudrait. De son côté, Joseph imitant la parfaite discrétion de son épouse, se contenta de réfléchir en lui-même et se décida dans le sens de sa justice et de son humilité. La justice lui défendait de dénoncer Marie, si parfaitement sainte; l'humilité ne lui permettait pas de s'attribuer à lui-même un rôle dont toute la sublimité venait de lui apparaître; il ne lui restait donc qu'à renvoyer Marie chez ses parents.

« Pendant que Joseph agitait ces pensées, l'ange du Seigneur « lui apparut pendant son sommeil et lui dit : Joseph, fils de « David, ne crains pas de prendre Marie pour ton épouse. Ce « qui est né en elle vient du Saint Esprit. Elle enfantera un « fils, et tu l'appelleras du nom de Jésus : car c'est lui qui sau- « vera son peuple de ses péchés. Or, tout ceci arriva pour l'ac- « complissement de ce qu'avait dit le Seigneur par la voix de « son prophète : Voici qu'une Vierge portera dans son sein et « enfantera un fils, et on lui donnera le nom d'Emmanuel, qui « signifie Dieu avec nous. Quand Joseph se leva de son som- « meil, il fit comme l'ange du Seigneur lui avait commandé, et « reçut son épouse; mais il resta fidèle à son vœu. Quand « ensuite Marie enfanta son fils premier-né, il l'appela du nom « de Jésus » [1].

Joseph était désormais fixé. Il pouvait vénérer en Marie la Vierge-Mère annoncée par Isaïe depuis sept cents ans, et adorer sans hésitation le Rédempteur dont le Saint Esprit préparait la naissance. De plus, la volonté divine se présentait à son esprit

1. S. Matthieu, I, 20-25; Isaïe, VII, 14.

avec une clarté parfaite. Le Seigneur voulait que Joseph restât l'époux de Marie, et qu'il exerçât ensuite à l'égard de l'enfant tous les droits paternels, à commencer par l'imposition du nom. L'humilité du bienheureux était, non pas vaincue, mais éclairée, comme l'avait été celle de la Vierge au jour de l'annonciation : il sera donc sur la terre, auprès du Sauveur enfant, le représentant visible du Père qui restait dans les cieux. Quelle gloire pour l'humble artisan! Mais quelles grâces incomparables allaient l'aider à remplir saintement la charge dont il était investi!

Les deux saints époux attendaient patiemment à Nazareth la naissance du divin Enfant. Sans être pauvres, ils vivaient cependant du travail de leurs mains. Mais ils comprenaient la vanité des biens et des honneurs de ce monde, et ils ne s'étonnaient pas que le Verbe de Dieu préférât leur modeste et paisible demeure aux palais les plus opulents. Sans nul doute, ils disposaient tout pour recevoir dignement le nouveau-né, et, de ses mains virginales, Marie tissait les langes de l'Enfant attendu.

Tous deux savaient bien que la prophétie désignait Bethléem comme le lieu de la naissance du Messie; mais, selon leur coutume, ils attendaient que la Providence, soit par un message direct, soit par le cours des événements, leur indiquât ce qu'ils avaient à faire.



Elle mit au monde son fils premier-né, l'enveloppa de langes et le coucha dans la crèche.

Saint Luc, II, 7.



CHAPITRE IV.

LA NAISSANCE DU SAUVEUR.

Le dénombrement. — Voyage de Marie et de Joseph à Bethléem. — La naissance de Notre Seigneur. — L'apparition des anges. — L'adoration des bergers. — La circoncision. — La présentation au temple. — Le cantique et la prophétie de Siméon. — Anne la prophétesse.

L'année de Rome 746, huitième avant l'ère chrétienne, « parut « un édit de César Auguste ordonnant le dénombrement de tout « l'univers », c'est-à-dire de toutes les contrées d'Europe, d'Asie ou d'Afrique, soumises à un titre quelconque au gouvernement impérial. Ce dénombrement se fit, pour les citoyens romains, du mois de septembre 746 au mois d'août 747; l'opération fut ensuite étendue aux provinces. La Judée, depuis la conquête que Pompée en avait faite, l'an 63 av. J. C., était en réalité une province romaine. Hérode la gouvernait avec le titre de roi, mais ses pouvoirs étaient à peine supérieurs à ceux d'un simple procurateur. Il était obligé de veiller au recouvrement des impôts pour le compte des Romains, et au besoin de leur fournir des troupes; du reste, les Juifs prêtaient serment de fidélité à l'empereur aussi bien qu'à Hérode. En Palestine, « ce premier dénombrement fut fait par le légat de Syrie, Quirinius ». Une inscription trouvée à Tivoli nous apprend que ce personnage exerça par deux fois la charge de légat de Syrie. En 759, an 5 de l'ère chrétienne,

il eut à faire un dénombrement de la population et une répartition des impôts, au moment où l'administration des procurateurs romains fut substituée à celle du fils d'Hérode. Mais une dizaine d'années auparavant, il avait présidé en Palestine, comme le raconte saint Luc, au recensement ordonné par Auguste pour tout l'empire. Cette première opération s'effectua conformément à la coutume des Juifs, parce qu'alors il s'agissait surtout de fixer le chiffre de la population. Chacun eut à se rendre dans la ville d'où sa famille était originaire, pour y satisfaire au décret impérial.

« Tous s'en allaient donc chacun dans leur ville pour y faire « leur déclaration. Joseph partit de la ville de Nazareth, en « Galilée, et monta en Judée, dans la ville de David qui s'appelle « Bethléem. Il était en effet de la maison et de la famille de David, « et il devait faire sa déclaration avec Marie, son épouse sur le « point de devenir mère »[1]. C'est probablement comme héritière que Marie dut accompagner Joseph. Tous deux partirent de Nazareth avec empressement. La main de la Providence était trop visible en ce qui arrivait, pour que l'ombre d'une hésitation retardât leur départ. Ne comprenaient-ils pas que, si le monde entier était mis en mouvement par l'édit d'Auguste, c'était pour procurer l'accomplissement d'une prophétie qu'ils connaissaient bien?

Le voyage se fit de la manière habituelle au commun des familles juives. Marie, pourvue du strict nécessaire en prévision du grand événement, était montée sur un âne que conduisait Joseph. Sur la route, on rencontrait d'assez nombreux Israélites qui se rendaient dans différentes villes pour le recensement; mais personne ne se doutait que celle qui cheminait si simplement allait donner au monde son Sauveur.

Après avoir traversé Jérusalem, l'humble cortège arriva à Bethléem, vraisemblablement dans la soirée du 24 décembre, en l'an de Rome 748 ou 749, 6 ou 5 avant l'ère chrétienne. Dieu n'a point permis que nous puissions préciser dans le temps la date d'un événement dont la préparation et les conséquences

1. S. Luc, II, 1-5.

occupent toute l'éternité. A Bethléem, petite ville qui ne comptait guère plus d'un millier d'habitants, l'encombrement était grand. En temps ordinaire, les voyageurs trouvaient partout en Palestine une hospitalité assurée; mais le recensement avait amené dans la patrie de David bon nombre d'étrangers; toutes les maisons étaient occupées par les nouveaux venus, et, sans qu'on soit en droit de taxer les gens de la ville d'une mauvaise volonté absolument contraire aux mœurs du pays, il arriva que Marie et Joseph, d'ailleurs inconnus, ne trouvèrent point d'asile. L'heure était tardive; il fallait au moins un abri pour passer la nuit.

A l'entrée des villes se voyait d'habitude un khan ou caravansérail, sorte de cour autour de laquelle régnait une galerie un peu élevée au dessus du sol et munie d'un toit rudimentaire. Bethléem avait un khan, que les traducteurs de saint Luc ont appelé une hôtellerie. Les caravanes qui ne faisaient que passer s'y arrêtaient pour la nuit; les animaux étaient alors parqués dans la cour, et les voyageurs, enveloppés de leurs couvertures, dormaient sous la galerie. Mais ce soir-là, il y avait affluence dans le khan aussi bien que dans la ville. Marie et Joseph durent donc passer outre. Dans le flanc des collines calcaires, sur l'une desquelles se dresse Bethléem, s'ouvraient plusieurs grottes peu profondes, pourvues en avant d'une toiture rustique; elles servaient parfois d'abri aux pasteurs et à leurs troupeaux. Il est possible qu'à Bethléem on ait utilisé quelqu'une de ces grottes naturelles pour servir de khan. Joseph avisa l'une d'entre elles. Il y avait là une crèche, ou auge en bois pour contenir la nourriture des animaux, de la paille, et probablement aussi un bœuf attaché pour la nuit. Les voyageurs y pénétrèrent. Les anges invisibles s'y trouvaient déjà. C'était le palais que le Père éternel avait choisi pour y faire naître son Fils.

« Pendant qu'ils étaient là, arriva le terme auquel Marie « devait enfanter. Elle mit au monde son fils premier-né, l'en« veloppa de langes et le coucha dans la crèche, parce qu'il n'y « avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie » [1]. Il était mi-

1. S. Luc, II, 6, 7.

nuit, comme le chante l'Église : « Pendant que toutes choses se tenaient dans un profond silence, et que la nuit dans son cours atteignait le milieu de sa route, votre Verbe tout puissant, Seigneur, vint de sa royale demeure » [1].

Au milieu de ce silence et de ces ténèbres, le divin Enfant « sort comme un trait de lumière, comme un rayon de soleil. Sa mère est tout étonnée de le voir paraître tout à coup. Cet enfantement est exempt de cris, comme de douleur et de violence; miraculeusement conçu, il naît encore plus miraculeusement, et les saints ont trouvé encore plus étonnant d'être né que d'être conçu d'une vierge » [2]. Le Fils de Dieu opère en ce premier instant « un acte de cette puissance qui plus tard le fera pénétrer à travers les portes fermées du cénacle. En de tels mystères, toute la raison de l'acte est dans la puissance de celui qui agit » [3].

Marie adore. Plus que jamais, son âme glorifie le Seigneur, et son esprit tressaille d'allégresse, à la vue de celui qui est son Sauveur, et qui maintenant est étendu sur la paille de la crèche. Mais déjà l'âpre froid de la nuit se fait sentir aux membres délicats de celui qui vient pour souffrir. Marie, vaillante à la crèche comme elle le sera plus tard à la croix, enveloppe de langes le petit Enfant. Il pleure, lui qui est la joie de toute la création; elle le console de ses maternelles caresses. Il ressent la faim, lui « qui empêche le petit oiseau d'en souffrir » [4]; elle va l'allaiter de son lait virginal. Il a besoin de tout, lui qui comble de biens tous les êtres. Quelle humiliation! Quel anéantissement! Mais « Dieu ne pouvait entreprendre de se faire homme sans s'assujettir aux sentiments et aux besoins de l'homme, afin de tempérer par cet abaissement la grandeur de sa majesté, que l'infirmité humaine était incapable de supporter. Cette humiliation était indigne de Dieu, mais nécessaire à l'homme, et dès lors digne de Dieu; car rien n'est aussi digne de Dieu que le salut de l'homme » [5].

Joseph s'associe humblement à ces hommages et à ces soins

1. Sagesse, XVIII, 14, 15; *Antienne* du Dimanche après Noël.
2. Bossuet, *Elévations sur les mystères*, XVI, 6.
3. Saint Augustin, *Lettre à Volusien.*
4. Sedulius, *Hymne de Noël*, à Laudes.
5. Tertullien, *contre Marcion*, II, 27.

de Marie. Pendant quelques instants, il forme avec elle toute la cour du nouveau Roi. Dans la suite des siècles, le Sauveur aura de nombreux adorateurs : il n'en verra jamais de plus fervents dans leur amour, de plus humbles dans leur dévouement, de plus désintéressés dans leur service, que Marie et Joseph. En ce moment, ils contemplent et adorent en silence le « Verbe silencieux »; il est tout à eux, et les autres hommes connaissent moins leur Seigneur que l'âne et le bœuf, ces témoins inconscients de tant de merveilles, qui dans la froide nuit réchauffent un peu l'étable où naît leur Créateur.

« Cependant il y avait à quelque distance des bergers qui « veillaient, et pendant les heures de la nuit restaient à garder « leur troupeau. Tout à coup l'ange du Seigneur apparut auprès « d'eux, et la clarté de Dieu les illumina. Ils furent saisis d'une « grande frayeur, mais l'ange leur dit : Ne craignez rien. Je « viens vous annoncer une grande joie, qui sera aussi pour tout « le peuple. Il vient de vous naître aujourd'hui un Sauveur, qui « est le Christ, le Seigneur, dans la ville de Bethléem. En voici « pour vous le signe : Vous trouverez un enfant enveloppé de « langes et couché dans une crèche. Et soudain se joignit à « l'ange la multitude des esprits célestes qui louaient Dieu et « disaient : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la « terre aux hommes de bonne volonté »[1].

Voilà que la bonne nouvelle retentit dans le monde pour la première fois. Les plus parfaites créatures de Dieu viennent du ciel pour l'apprendre aux plus humbles des hommes. Les anges fidèles ont eu la permission de descendre, pour adorer dans son misérable réduit le Verbe dont l'humanité leur a été montrée dans l'éternité. Sa pauvre naissance est le triomphe de Dieu sur les esprits rebelles; ils la chantent, en redisant à leur manière le cantique admirable de Marie : Gloire à Dieu qui, par l'accomplissement de ce mystère, reçoit au plus haut des cieux un hommage infiniment supérieur à celui que les orgueilleux lui ont refusé; sur la terre, paix aux hommes, auxquels Dieu veut tant

1. S. Luc, II, 8-14.

de bien, et dont le Sauveur va si puissamment incliner la volonté à bien faire !

Entonné près de la grotte, l'hymne angélique emporte ses joyeux échos dans les hauteurs du firmament. « Quand les anges « se furent retirés dans le ciel, les bergers se disaient l'un à « l'autre : Passons jusqu'à Bethléem, et voyons ce qui est arrivé, « ce que le Seigneur nous a indiqué. Ils accoururent donc, et « trouvèrent Marie et Joseph, et l'Enfant placé dans la crèche. « A cette vue, ils se rendirent compte de ce qu'on leur avait dit « de cet Enfant » [1]. Ils l'adorèrent, eux aussi, lui dirent leurs naïves prières et lui offrirent leurs modestes présents, par dessus tout leur cœur simple et droit. Le Sauveur les récompensa divinement, et à eux put s'appliquer la parole écrite plus tard par saint Jean : « A tous ceux qui l'ont reçu et qui croient en son nom, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu » [2]. L'ange avait dit que la grande joie de cette bienheureuse nuit serait pour tout le peuple. Les bergers se firent les messagers de la joyeuse nouvelle. « Tous ceux qui l'apprirent en furent dans l'admira- « tion, ainsi que des paroles qui leur avaient été dites par les « bergers. Quant à Marie, elle recueillait toutes ces choses et « les repassait dans son cœur. Les bergers s'en retournèrent « glorifiant et louant Dieu de tout ce qu'ils avaient entendu et « vu, selon ce qui leur avait été dit » [3].

Toutefois, dans la grotte même, aucune merveille apparente ne frappait les yeux ; tout y était ombre, simplicité, mystère. Il avait fallu la parole de l'ange et la radieuse apparition des milices célestes pour éveiller la foi des bergers. Ils ne manquèrent pas de raconter à Marie et à Joseph ce qu'ils avaient vu et entendu ; mais la mère de l'Enfant et son saint époux voyaient au fond de leur cœur des splendeurs plus brillantes que celles qui avaient illuminé le ciel. Les bergers durent ensuite répandre la nouvelle dans Bethléem et attester la réalité de ce qu'ils avaient vu pendant la nuit, pour que de nouveaux adorateurs

1. S. Luc, II, 15-17.
2. S. Jean, I, 12.
3. S. Luc, II, 18-20.

vinssent à la crèche. Combien regrettèrent alors amèrement de n'avoir point discerné la veille ce qu'étaient Marie et Joseph! Mais la volonté formelle du Sauveur avait été de naître dans cet abandon, dans cette pauvreté, dans ce silence. A l'étable il lui fallait déjà quelque chose du Calvaire, et rien ne semblait tant lui tarder que de faire l'apprentissage de la souffrance. Il naissait hors des maisons de Bethléem, comme plus tard il devait mourir hors des murs de Jérusalem. Au premier jour, ses membres étaient couchés sur le bois d'une crèche, comme au dernier ils seraient étendus sur le bois d'une croix; et encore cette crèche était d'emprunt et cette croix ne devait pas être à lui. A l'étable, il avait pour compagnie Joseph et Marie; à la croix, il devait avoir Marie et saint Jean. En naissant, il semblait quitter son Père éternel pour être à sa mère selon la chair; en mourant, il abandonnerait cette mère pour retourner au Père du ciel. C'est une harmonie parfaite entre sa naissance et sa mort.

Il n'est pas à croire que la sainte Famille soit restée bien longtemps dans l'étable. L'humanité faisait aux gens de Bethléem un devoir de ménager à la jeune mère et au nouveau-né une demeure plus convenable que la grotte. Ils n'y manquèrent certainement pas, surtout quand ils eurent appris les événements de la nuit.

« Lorsqu'au bout de huit jours fut arrivé le temps de cir« concire l'enfant, on l'appela du nom de Jésus, qui avait « été indiqué par l'ange avant son incarnation » [1]. Le Fils de Dieu devait être aussi fils d'Abraham; or, la circoncision était le signe de l'alliance contractée entre Dieu et le patriarche, et tout jeune Israélite devait y être soumis dès le huitième jour après sa naissance, sous peine de mort [2]. Cette loi de sang n'était pas applicable au Dieu fait homme; mais pouvait-il laisser échapper cette occasion de souffrir et de préluder à son sanglant sacrifice? D'ailleurs il voulait être en tout « soumis à « la loi, afin de racheter ceux qui étaient sous le joug de la loi » [3].

Le nom de Jésus qu'on lui donna avait été apporté du cie

1. S. Luc, II, 21.
2. Genèse, XVII, 12-14.
3. Galates, IV, 4, 5.

et notifié à Marie et à Joseph. Il résumait tous les autres noms donnés au Messie par le prophète : « Emmanuel, l'Admirable, « le Conseiller, le Dieu fort, le Père du siècle à venir, le Prince « de la paix »[1]. Il avait été porté déjà par un bon nombre d'Hébreux; mais aucun ne put jamais en justifier pleinement la signification : Jésus seul devait être, comme l'indiquait son nom, le Sauveur; seul il pouvait arracher les hommes à l'esclavage du péché, les sauver de l'enfer, les défendre efficacement contre les puissances du mal, et les introduire dans la vraie terre promise, son Église militante ici-bas, et là-haut son Église triomphante. L'illustre guerrier, successeur de Moïse, qui avait introduit, l'épée à la main, les douze tribus dans la terre de Chanaan, s'appelait aussi Josué, nom identique à celui de Jésus dans la langue des Hébreux. Aussi, par son nom comme par sa mission, ce conquérant fut-il la figure du Sauveur.

En ces jours, Joseph dut remplir à Bethléem les formalités exigées par l'édit de recensement. Jésus était « le Seigneur à « qui appartiennent la terre et ce qui la remplit, l'univers et tous « ceux qui l'habitent »[2]; mais son royaume n'était pas de ce monde; il fut inscrit sur les registres publics comme sujet d'Auguste, et celui qui avait été la cause principale d'un si grand mouvement dans tout l'empire, fut à peine remarqué par le scribe de Bethléem.

La sainte Famille resta quelques semaines dans cette ville. Le quarantième jour après la naissance de l'enfant, elle avait à se présenter au temple pour obéir à une double prescription de la loi mosaïque. La mère devait se purifier de la souillure légale qui résultait de la naissance de l'enfant, à cause du péché originel, et offrir son premier-né au Seigneur à qui il appartenait de droit. La première loi ne concernait Marie à aucun titre; mais la Vierge bénie entre toutes les femmes pouvait-elle hésiter à se mettre au même rang que les autres mères, quand elle voyait son divin Fils descendre volontairement aux derniers degrés de l'humiliation?

1. Isaïe, VII, 14; IX, 6.
2. Psaume XXIII, 1.

Quant à Jésus, son apparition dans le temple était prédite et attendue. Lorsque les Juifs, revenus de l'exil sous la conduite de Zorobabel, mettaient la dernière main à la construction du second temple, ils pleuraient au souvenir des splendeurs qu'ils avaient admirées dans l'édifice élevé par Salomon, mais qu'ils ne pouvaient reproduire. Le prophète Aggée les avait alors consolés par cette annonce : « Encore un peu de temps, et j'ébranlerai le ciel, la terre, la mer et le désert; je mettrai en mouvement tous les peuples : alors viendra le Désiré de toutes les nations. Je remplirai cette maison de gloire, dit le Seigneur des armées. L'or est à moi, l'argent est à moi, dit le Seigneur des armées. La gloire de cette dernière maison sera plus grande que celle de la première, dit le Seigneur des armées, et en ce lieu je donnerai la paix » [1]. Malachie, le dernier des prophètes, avait dit aussi : « Voici que j'envoie mon ange pour préparer la voie devant ma face, et aussitôt viendra à son temple le Dominateur que vous cherchez, et l'Ange de l'alliance que vous désirez » [2].

Le même prophète avait encore prédit le grand sacrifice que le Messie devait substituer aux vains holocaustes de l'ancienne loi. Or, Jésus était la victime désignée pour ce sacrifice. Toute victime, après avoir été choisie, devait être offerte au Seigneur, et ensuite, à cause du péché, immolée et partagée pour servir d'aliment à ceux qui la présentaient. La divine victime du salut avait été prédestinée par Dieu lui-même de toute éternité; au paradis terrestre, Dieu annonça qu'il la prendrait dans la descendance d'Ève; puis, par une sélection providentielle, il désigna pour la fournir la race d'Abraham, la tribu de Juda, la famille de David. Enfin cette victime venait de paraître, et au moment de l'incarnation elle s'était offerte elle-même au Père éternel. Mais il convenait que, destinée à une immolation publique, elle fût publiquement et officiellement présentée à Dieu dans son temple. Marie fut le prêtre qui fit cette offrande, et ses mains très pures portèrent à l'autel du Seigneur le divin Agneau, qui venait s'immoler pour le salut du monde.

« Lors donc que furent arrivés les jours de la purification de

1. Aggée, II, 7-10.
2. Malachie, III, 1.

« Marie, conformément à la loi de Moïse, ils portèrent l'enfant « à Jérusalem pour le présenter au Seigneur. Car il est écrit « dans la loi du Seigneur : Tout fils premier-né de sa mère sera « consacré au Seigneur. Ils devaient aussi, comme il est mar- « qué dans la loi du Seigneur, offrir pour le sacrifice une paire « de tourterelles ou deux petites colombes » [1]. C'est à ce prix qu'il fallut racheter celui qui venait racheter le monde.

Toute cette cérémonie s'accomplit dans les parvis du temple, pendant qu'un grand nombre d'Israélites allaient et venaient dans la maison du Seigneur, pour prier, offrir des sacrifices, remplir quelque fonction lévitique ou s'entretenir de la loi. La sainte Famille eût passé inaperçue, et l'offrande préparatoire au sacrifice rédempteur se fût faite sans que personne s'en doutât, si le Saint Esprit n'eût conduit dans le temple, à cette heure, quelques saintes âmes dignes de contempler le divin Enfant, et marquées dans les conseils éternels, pour intervenir dans l'acte solennel de sa présentation.

« Il y avait à Jérusalem un homme nommé Siméon. Cet « homme était juste et craignant Dieu. Il attendait la consola- « tion d'Israël et l'Esprit Saint était en lui » [2]. L'attente de cette consolation faisait alors tressaillir tous les cœurs des vrais Israélites. Elle avait été autrefois promise par le prophète : « Console-toi, console-toi, mon peuple, dit votre Dieu. Parlez au cœur de Jérusalem et appelez-la, car ses maux sont finis, son péché lui est remis... Voici la voix qui crie dans le désert : Préparez le chemin du Seigneur... Le Seigneur Dieu va venir avec sa puissance, son bras déploiera sa vigueur... Semblable au pasteur, il fera paître son troupeau; il recueillera les agneaux dans ses bras, il les élèvera dans son sein et lui-même portera les brebis » [3].

« Siméon avait reçu avis du Saint Esprit qu'il ne verrait pas « la mort avant d'avoir vu le Christ du Seigneur. Il vint donc « dans le temple, guidé par cet Esprit, et quand les parents de

1. S. Luc, II, 22-24.
2. S. Luc, II, 25.
3. Isaïe, XL, 1-11.

« l'enfant Jésus l'amenèrent afin d'accomplir à son sujet ce qui « était prescrit d'ordinaire, il le prit dans ses bras, et bénit « Dieu en disant :

« Maintenant, Seigneur, laissez votre serviteur
Aller en paix, selon votre parole;
Car mes yeux ont vu
Le Sauveur que vous nous donnez,
Celui que vous avez préparé
En vue de tous les peuples,
Lumière pour éclairer les nations,
Et gloire pour votre peuple Israël »[1].

Un grand dessein de Dieu est rappelé par le Saint Esprit dans ce cantique de Siméon : le Sauveur ne sera pas seulement pour Israël, mais encore pour tous les peuples. Les prophètes l'avaient maintes fois annoncé, mais c'était là une prédiction que les Juifs, avec leur esprit d'exclusivisme national, s'obstinaient à ne pas vouloir entendre.

« Le père et la mère de Jésus étaient dans l'admiration sur « tout ce qu'on disait à son sujet. Siméon les bénit et dit à « Marie, sa mère : Cet enfant est établi pour la ruine et la ré- « surrection d'un grand nombre en Israël; il sera un signe au- « quel on contredira, et quant à vous, un glaive transpercera « votre âme : par là seront révélées les pensées qui sont dans « bien des cœurs » [2].

Quel menaçant horizon ouvert tout d'un coup aux yeux de la joyeuse Mère! Ce Sauveur vient pour le salut de tous : on le contestera, et plusieurs trouveront la mort à la source même de la vie. On l'avait encore prédit de l'Emmanuel : « Il sera une pierre d'achoppement, une pierre de scandale pour les deux maisons d'Israël, un piège et une cause de ruine pour les habitants de Jérusalem : beaucoup d'entre eux se heurteront, tomberont, seront écrasés, seront enlacés et seront pris »[3]. La pauvre mère, si étroitement associée au mystère de l'incarnation, devra l'être aussi au mystère de la rédemption. Le glaive de la douleur trans-

1. S. Luc, II, 26-32.
2. S. Luc, II, 33-35.
3. Isaïe, VIII, 14, 15.

percera son âme, quand elle verra son divin Fils méconnu, haï, persécuté, condamné, crucifié, et tant d'âmes, au sein même de son peuple, fermant les yeux à la lumière et périssant par leur obstination. Marie a déjà entrevu cet avenir dans les oracles prophétiques; un dernier envoyé de Dieu vient tout exprès pour lui dire qu'elle a bien compris. Elle aime à recueillir dans son cœur et à méditer toutes les paroles qui sont dites au sujet du divin Enfant : elle aura trente trois ans pour savourer l'amère prédiction de Siméon, tant celle qui a enfanté Jésus sans douleur aura de souffrance à endurer pour devenir la mère des hommes!

Avant la rédemption, Satan était le prince de ce monde; mais le moment est venu où son empire va prendre fin. Bientôt, Jésus sera sur sa croix un étendard levé au milieu des hommes; les uns prendront parti pour lui, les autres contre lui. Il ne sera pas permis de rester neutre, il faudra que les pensées qui sont au fond des cœurs se dévoilent, et quiconque ne sera pas un ami déclaré, sera un adversaire. Ainsi le Verbe incarné qui a partagé les anges du ciel en deux camps opposés, divisera également les hommes en ces deux cités qu'a décrites saint Augustin, la cité de ceux qui aiment Dieu jusqu'à la haine d'eux-mêmes, la cité de ceux qui s'aiment eux-mêmes jusqu'à la haine de Dieu. Au fond, le Sauveur est la clef de voûte de toute l'histoire du monde, et depuis la chute des anges jusqu'à la fin des siècles, tout s'explique par la lutte des êtres libres, avec lui contre le mal, ou contre lui avec Satan. L'éternité même, heureuse ou malheureuse, ne sera pour eux que la conséquence nécessaire et irrévocable de l'attitude qu'ils auront librement prise vis-à-vis du signe de contradiction. C'est pourquoi saint Paul a écrit que « Jésus Christ est hier, et aujourd'hui, et encore pour les siècles »[1]. Il remplit le temps et l'espace de sa présence invisible; sa pensée s'impose à tous les esprits, son amour sollicite tous les cœurs, sa miséricorde ou sa justice atteindront un jour toutes les âmes pour l'éternité.

Siméon n'avait pas été seul à recevoir des lumières surnaturelles sur l'enfant offert au temple par Marie. Une sainte femme

1. Hébreux, XIII, 8.

fut aussi favorisée de révélations analogues à celles des prophètes. « C'était Anne la prophétesse, fille de Phanuel, de « la tribu d'Aser. Elle était fort avancée en âge. Elle n'avait « vécu que sept ans dans le mariage, et ensuite était restée « veuve jusqu'à quatre-vingt-quatre ans. Elle ne quittait point « le temple, et servait Dieu jour et nuit par les jeûnes et les « prières. Survenue elle aussi à cette même heure, elle rendait « gloire au Seigneur et parlait de l'enfant à tous ceux qui atten- « daient la rédemption d'Israël »[1]. La longue persévérance de cette pieuse femme dans la pénitence et la prière avait donc sa récompense. Comme Siméon, elle voyait le Sauveur et pouvait dire : Laissez maintenant, Seigneur, votre servante s'en aller en paix.

« Quand ils eurent tout accompli selon la loi du Seigneur, « ils retournèrent en Galilée, dans leur ville de Nazareth »[2]. Il y avait cinquante jours environ que Marie et Joseph avaient quitté leur séjour habituel; ils y retournaient, heureux de pouvoir montrer à leur parenté le divin Enfant. Mais il ressort de la suite de l'Évangile qu'ils n'avaient pas dessein de se fixer en Galilée. Joseph, chef de la sainte Famille, avait dû conférer avec Marie au sujet de la ville où il convenait d'élever l'enfant Jésus, et Bethléem leur semblait la demeure indiquée par la Providence. C'était la patrie de David, c'était là que le Sauveur avait voulu naître; n'était-ce point là aussi qu'il devait grandir, et de là qu'il partirait un jour pour se manifester au monde? Marie et Joseph le crurent. Revenus à Nazareth dans la première quinzaine de février, ils prirent toutes leurs dispositions pour un changement de séjour, et, probablement sur la fin de mars, à l'occasion de la Pâque, ils reprirent la route de Jérusalem et de Bethléem.

1. S. Luc, II, 36-38.
2. S. Luc, II, 39.



Ils trouvèrent l'enfant avec Marie, sa mère, et, se prosternant, ils l'adorèrent.

S. Matthieu, II, 11.



CHAPITRE V.

LA VISITE DES MAGES.

L'arrivée des mages à Jérusalem. — L'adoration et les présents des mages. — La fuite en Égypte. — Le massacre des innocents. — Retour de la sainte Famille à Nazareth.

« Quand donc Jésus fut venu au monde à Bethléem de Juda, « aux jours du roi Hérode, voici que des mages arrivèrent d'O- « rient à Jérusalem et dirent : Où est le roi des Juifs qui vient « de naître? Car nous avons vu son étoile en Orient et nous « sommes venus l'adorer »[1].

Rien de plus merveilleux et de plus inattendu que l'épisode de la visite des mages, dont saint Matthieu a consigné le récit dans l'Évangile. Le nom de mages désignait les membres de la caste sacerdotale chez les Mèdes et chez les Perses; de ces peuples, les mages s'étaient répandus dans tout l'Orient, et Daniel en trouva beaucoup à la cour du roi de Babylone. Il y avait parmi eux des hommes très instruits dans toutes les sciences profanes et sacrées, alors fort en honneur au delà de l'Euphrate. Aussi n'est-il pas étonnant qu'au temps de Notre Seigneur plusieurs attendissent le Messie avec une foi assez éclairée et de

1. S. Matthieu, II, 1, 2.

saints désirs. Les traditions primitives sur la rédemption future avaient été moins dénaturées qu'ailleurs dans ces pays voisins du berceau de l'humanité, et au contact des Juifs dispersés dans ces contrées par la captivité, les antiques espérances s'étaient puissamment ravivées. Chez les Perses, en particulier, comme le prouve l'histoire d'Esther, les fils d'Israël s'établirent en grand nombre, et leur influence fut si salutaire, que l'ange préposé à la garde de la nation persane combattit longtemps pour qu'ils ne quittassent pas le royaume [1].

Des mages attendaient donc le Messie; ils savaient qu'il naîtrait parmi les Juifs dont il serait roi, et ils comptaient qu'un signe providentiel les avertirait de sa naissance. Une nuit, le signe espéré apparut à leurs yeux : c'était un astre jusqu'alors inconnu. En même temps, la grâce divine faisait luire dans leurs cœurs une lumière plus vive et leur inspirait la résolution de se mettre en route pour aller présenter leurs hommages au nouveau roi. Ils étaient au nombre de trois, s'il faut en croire les plus anciennes traditions. Bientôt leur caravane fut en état de s'ébranler. Des serviteurs les accompagnaient; des dromadaires portaient les présents destinés au nouveau-né et les provisions nécessaires à une traversée de quelques semaines, de quelques mois peut-être, à travers le désert et dans des pays étrangers.

Pendant que les mages cheminaient vers l'Occident, Jérusalem et la Palestine gémissaient sous l'odieuse tyrannie de l'Iduméen Hérode. Depuis plus de trente ans qu'il régnait, cet usurpateur ne cessait de verser le sang : les derniers représentants de la famille des Machabées, la plus grande partie des membres du sanhédrin juif, ses propres parents, des Israélites sans nombre avaient été mis à mort sous l'empire de la peur, de la jalousie ou du caprice. En vain Hérode réparait somptueusement le temple de Jérusalem pour se faire accepter de ses sujets; en vain il multipliait les adulations à l'adresse des puissants de Rome; en vain il s'entourait de courtisans qui tentaient de le faire passer pour le Messie : la majeure partie des Juifs ne pouvait oublier que le sceptre était sorti de Juda, et que le vrai

1. Daniel, x, 13-20.

Messie allait venir. Tous les yeux interrogeaient l'horizon, toutes les oreilles étaient attentives, et impatientes de la grande nouvelle. Hérode sentait son trône trembler sous lui, et l'excès de la débauche, qui déjà tourmentait son corps, contribuait à rendre plus fréquentes et plus redoutables les fureurs séniles du tyran.

C'est dans la capitale d'un tel prince que la caravane des mages apparut un jour à l'improviste. Jérusalem se trouvait sur la route qui relie les contrées de l'Asie à l'Égypte; les caravanes y étaient un spectacle accoutumé. Celle des mages n'eût causé aucun émoi, sans la question que les étrangers adressèrent à tous les échos : « Où est le roi des Juifs qui vient de naître »? Ils cherchaient un roi des Juifs nouveau-né, et les fils d'Hérode avaient l'âge d'homme. Personne ne se méprit; ce roi des Juifs, c'était le Messie. Les mages ajoutaient en effet : « Nous avons « vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer. A « cette annonce, le roi Hérode fut déconcerté, et toute la ville « de Jérusalem avec lui »[1].

Le prince, qui avait cru conjurer tous les périls du dedans, en voyait subitement un nouveau fondre sur lui du dehors; le peuple, de son côté, attendait avec anxiété la venue de son Messie et comptait sur ses prêtres et sur ses docteurs pour le lui révéler; tous se berçaient de l'idée que ce Messie serait exclusivement juif et qu'il apparaîtrait tout à coup avec grand éclat. Et c'étaient des étrangers, des païens, qui venaient du fond de l'Orient pour annoncer à la capitale du peuple élu que son Sauveur était né! Le trouble était à son comble dans tous les esprits. Hérode « assemblant les princes des prêtres et les scribes « du peuple les pressait de lui faire savoir où le Christ devait « naître, et ils lui dirent : C'est à Bethléem de Juda. Voici en « effet ce qui a été écrit par le prophète : Et toi, Bethléem, terre « de Juda, tu n'es pas la moindre parmi les principales villes de « Juda; car c'est de toi que sortira le chef qui doit gouverner « mon peuple Israël. Alors Hérode, faisant venir les mages en « secret, s'enquit d'eux minutieusement du temps où l'étoile leur « était apparue, et, les envoyant à Bethléem, il dit : Allez et prenez

1. S. Matthieu, II, 2, 3.

« des informations exactes sur l'enfant, et quand vous l'aurez « trouvé, annoncez-le moi, afin que moi aussi j'aille l'adorer ». Le fourbe avait son plan; il éprouvait en effet un vif désir de savoir exactement où demeurait ce compétiteur inattendu.

« Quand ils eurent entendu le roi, ils s'en allèrent », assez étonnés sans doute de trouver inconnu dans sa propre patrie celui qu'ils venaient adorer de si loin, poursuivis peut-être par les moqueries des courtisans. L'entourage du prince pouvait-il se soucier d'un Sauveur si bien caché que, pour découvrir sa retraite, on en était réduit à consulter le livre du prophète Michée, mort depuis sept cents ans? La foi des mages triompha de cette épreuve; elle eut aussitôt sa récompense. « Voici que l'étoile « qu'ils avaient vue en Orient les précédait, jusqu'à ce qu'elle « arrivât au lieu où était l'enfant et s'arrêtât au dessus. A la « vue de l'étoile, ils furent transportés d'une joie extrême ». Ils ne s'étaient donc pas trompés; ils avaient raison contre tout un peuple incrédule ou hésitant. Le brillant météore qui les avait invités au départ en Orient, se montrait de nouveau, et s'abaissant pour se mettre à leur portée, avançait comme autrefois la nuée lumineuse devant les Hébreux au désert. C'était la nuit. La lumière céleste les guida jusqu'à Bethléem et s'arrêta sur la maison qui abritait le divin Enfant.

La caravane fit halte au khan de Bethléem, et, quand leurs dispositions furent prises, les mages « entrèrent dans la maison, « trouvèrent l'enfant avec Marie, sa mère, et se prosternant ils « l'adorèrent. Ils ouvrirent ensuite leurs trésors et lui offrirent « des présents, de l'or, de l'encens et de la myrrhe » [1]. Les mages voyaient dans l'humble demeure à peu près ce que les bergers avaient vu dans l'étable; leur foi était trop généreuse pour hésiter un seul instant. Ils adorèrent en silence, mais leurs présents parlèrent pour eux : c'était l'or, le roi des métaux, par lequel ils honoraient la royauté du Sauveur; c'était l'encens qui brûle à l'autel, et par lequel ils confessaient sa divinité; c'était la myrrhe, le parfum précieux qui sert à embaumer les morts,

1. S. Matthieu, II, 4-11.

et par lequel ils saluaient son humanité destinée à mourir.

Ces offrandes étaient riches de symbolisme. L'Église remarque que « par ces présents, l'or, l'encens et la myrrhe, c'est Jésus Christ lui-même qui est proclamé, immolé et reçu »[1]. L'or proclame le roi du ciel et de la terre; l'encens consumé sur l'autel figure l'immolation de l'auguste victime; la myrrhe qui conserve les corps est le symbole de Jésus Christ reçu dans l'Eucharistie, comme gage de la glorieuse immortalité. Enfin, saint Grégoire le Grand voit encore dans ces trois présents l'image de la sagesse, de la prière et de la mortification, conditions d'une sincère adoration du Sauveur.

Mais l'arrivée des mages tire surtout son importance de ce fait capital que des étrangers ont été appelés, aussi bien que les Juifs, à adorer le Messie. Ils sont les prémices de la gentilité, c'est-à-dire les premiers de cette longue suite de païens qui plus tard se convertiront à la religion de Jésus Christ et afflueront dans son Église. Les prophètes n'avaient pas manqué de chanter ce glorieux événement : le Messie « régnera de la mer à la mer, et du fleuve aux extrémités de l'univers. Les Éthiopiens se prosterneront devant lui, et ses ennemis s'inclineront jusqu'à terre. Les rois de Tharsis et les îles lui offriront des présents, les rois d'Arabie et de Saba apporteront leurs dons. Tous les rois de la terre l'adoreront, toutes les nations le serviront[2]. Debout, Jérusalem! sois illuminée, car voici ta lumière, et la gloire du Seigneur se lève sur toi... Les nations vont marcher à ta lumière, et les rois à la splendeur de ton levant. Lève les yeux autour de toi et vois : tous ceux-ci se sont assemblés pour venir à toi; des fils t'arrivent de loin et des filles se lèvent à ton côté. Maintenant tu vas voir, tu seras riche, ton cœur admirera et se dilatera, quand les richesses de la mer viendront à toi et que la force des nations t'arrivera. Comme une inondation, les chameaux te couvriront, ainsi que les dromadaires de Madian et d'Epha. Tous viendront de Saba, apportant l'or et l'encens, et publiant la gloire du Seigneur »[3].

1. *Secrète* de l'Épiphanie.
2. Psaume LXXI, 8-11.
3. Isaïe, LX, 1-6.

Les mages furent peut-être à peine remarqués à Bethléem, que tant d'étrangers traversaient pour aller en Égypte par Hébron. L'étoile leur avait d'ailleurs indiqué la maison de l'Enfant, sans qu'ils eussent d'informations à prendre pour la trouver. Dès la nuit suivante, « ils reçurent avis dans leur som- « meil de ne pas retourner vers Hérode, et ils repartirent pour « leur pays par un autre chemin »[1]. Au lieu de repasser par Jérusalem, ils gagnèrent directement le gué du Jourdain, un peu au dessus de la mer Morte.

Cette nuit-là même, sans doute, ou au moins la suivante, « quand les mages furent partis, l'ange du Seigneur apparut à « Joseph pendant son sommeil et lui dit : Lève-toi, prends l'en- « fant et sa mère, et fuis en Égypte ; sois-y jusqu'à ce que je te le « dise. Voici en effet ce qui va arriver : Hérode cherchera l'en- « fant pour le faire périr. Joseph se leva, prit l'enfant et sa mère « la nuit même et se retira en Égypte »[2]. C'était un long et pénible voyage à travers le désert. De Bethléem à la rivière d'Égypte qui marquait la frontière où cessait le pouvoir d'Hérode, la route passait par Hébron, atteignait la Méditerranée à Raphia, et la suivait jusqu'à la première ville égyptienne, Rhinocolura, à une quarantaine de lieues du point de départ. De là jusqu'à Héliopolis, près de laquelle la tradition fixe communément le séjour de la sainte Famille, il y avait encore une cinquantaine de lieues.

L'Égypte était alors une province entièrement soumise aux Romains et administrée par un préfet sous l'autorité directe de l'empereur. Les Juifs, au nombre d'un million, y formaient un huitième de la population ; ils s'étaient bâti à Léontopolis un temple qui remplaçait pour eux celui de Jérusalem. Marie et Joseph pouvaient donc compter dans ce pays, non seulement sur un refuge, mais encore sur l'aide et la sympathie de leurs compatriotes. Les présents apportés par les mages étaient d'ailleurs la ressource ménagée par la Providence, pour subvenir à leurs besoins dans cette contrée étrangère.

1. S. Mathieu, II, 12.
2. S. Mathieu, II, 13, 14.

Jésus resta inconnu en Égypte; mais, outre la facilité d'y trouver un refuge, il avait eu des raisons mystérieuses pour s'y rendre. « Il s'était fait porter par ses parents en Égypte, afin d'aller retrouver l'antique berceau du peuple hébreu, et asseoir la domination du vrai Joseph par la puissance d'une providence supérieure à la première. Une famine plus cruelle que toutes les disettes sévissait dans les âmes des Égyptiens privés de la vérité : le pain de vie, et l'aliment spirituel venait du ciel pour la faire disparaître. Il ne voulait pas non plus que la victime mystérieuse fût préparée sans le concours du pays où, pour la première fois, le signe salutaire de la croix et la pâque du Seigneur avaient été figurés par l'immolation de l'agneau »[1].

Cependant Hérode, en envoyant les mages à Bethléem, n'avait confié à personne le projet de son âme cauteleuse; il voulait faire périr en secret dans son berceau l'enfant dont le titre seul était, croyait-il, une menace pour son trône. Il se résolut donc à dissimuler jusqu'au retour des mages. Ceux-ci tardaient. N'avaient-ils point trouvé le roi attendu? Poursuivaient-ils la minutieuse enquête qu'on leur avait ordonnée? Hérode put le penser d'abord; toutefois, l'attente se prolongeait au delà de sa patience. Bethléem n'était guère qu'à deux lieues et demie de Jérusalem; le roi envoya aux informations, et on lui apprit du même coup l'arrivée et le départ précipité des étrangers. Les soupçons avaient donc été éveillés dans la petite ville.

Alors « voyant qu'il avait été joué par les mages, il entra « dans une violente colère, et il envoya tuer tous les enfants « qui étaient à Bethléem et dans tous ses environs, depuis « l'âge de deux ans et au-dessous, selon le temps dont il s'était « informé auprès des mages ». Peut-être ces derniers avaient-ils aperçu l'étoile dès l'époque de l'annonciation, c'est-à-dire près d'une année et demie avant leur visite. Il est beaucoup plus à croire toutefois que l'apparition de l'étoile ne précéda point la naissance du divin Enfant, mais que le vieux roi, pour être plus sûr de ne pas manquer sa victime, voulut en-

1. Saint Léon, *Sermon* XXXIII, *sur l'Épiphanie*..

velopper dans la proscription des enfants plus âgés que celui dont la naissance le gênait. « Alors fut accompli ce qui avait été « dit par le prophète Jérémie en ces termes : Une voix s'est « fait entendre dans Rama; ce sont des pleurs et des sanglots « sans nombre : Rachel pleure ses fils et ne veut pas être con- « solée, parce qu'ils ne sont plus »[1]. Rachel, morte en donnant le jour à Benjamin, avait été ensevelie tout près de Bethléem[2]. Les enfants de la petite ville étaient comme ses enfants, puisqu'ils avaient vu le jour sur le territoire de l'ancienne tribu de Benjamin; elle-même représentait donc les mères éplorées des jeunes victimes, et ses sanglots étaient assez puissants pour retentir jusqu'à Rama, au delà de Jérusalem, dans l'ancienne tribu de Juda.

Pauvres mères, mais heureux enfants, immolés comme naguère les deux colombes du temple à la place du Fils de Dieu! A un âge où ils n'étaient encore capables ni de connaître, ni de vouloir le bien, Dieu qui est libre de ses dons leur accordait la gloire et la récompense du martyre, pour honorer l'enfance de son Fils. Le Sauveur pouvait-il moins faire en faveur de ceux qui mouraient pour sa cause, lui qui plus tard priera sur la croix pour les auteurs de son supplice?

Les innocents furent environ de vingt à trente, dans une petite ville dont les habitants n'étaient guère plus d'un millier. Mais déjà Hérode portait le châtiment de ses crimes. Son corps, dévoré tout vivant par la corruption du tombeau, comme autrefois celui du persécuteur Antiochus Épiphane, lui faisait endurer des tourments intolérables. Il voulut être porté aux eaux thermales de Callirhoé, de l'autre côté du Jourdain; mais il n'en éprouva aucun soulagement et revint dans son superbe palais de Jéricho. La cruauté du vieux tyran survivait en lui à tout le reste. Deux scribes de Jérusalem, croyant à sa mort, avaient abattu la grande aigle d'or placée par lui sur la porte du temple : il les fit brûler vifs, avec quarante de leurs partisans. Cinq jours avant sa mort, il fit périr son fils Antipater. Dans l'excès de ses tortures, il voulait se poignarder; on l'en empêcha.

1. S. Mathieu, II, 16-18; Jérémie, XXXI, 15.
2. Genèse, XXXV, 19.

Il expira enfin, un des derniers jours de mars de l'an de Rome 750, 4 avant l'ère chrétienne. Cette date est la seule de tout l'Évangile qu'on puisse fixer avec précision.

La mort d'Hérode était une délivrance pour toute la nation; peu s'en fallut qu'elle ne causât un terrible deuil. Le tyran voulait qu'on pleurât à ses funérailles; il avait fait enfermer dans son splendide amphithéâtre de Jéricho les personnages les plus marquants d'entre les Juifs, afin qu'on les égorgeât sitôt qu'il aurait expiré. L'ordre ne fut pas exécuté.

Quelques flatteurs de sa famille essayèrent de donner au prince le nom de grand; le bon sens chrétien, d'accord avec la justice, ne le connaît que sous le titre de « cruel Hérode »[1].

Il semblerait qu'à la mort du persécuteur le peuple dût se souvenir de ce roi des Juifs dont les mages avaient publié la naissance. Il n'en fut rien. Peut-être croyait-on qu'il avait péri dans le massacre de Bethléem. Cependant l'enfant Jésus « resta « en Égypte jusqu'à la mort d'Hérode, pour l'accomplissement « de ce que le Seigneur avait dit par son prophète : J'ai appelé « mon fils de l'Égypte »[2]. Cet oracle d'Osée, allégué par saint Matthieu, se rapportait directement au peuple hébreu tiré par Moïse de la terre de servitude; en cette circonstance, Israël, fils adoptif de Dieu avait été la figure du Sauveur.

« Hérode mort, l'ange du Seigneur apparut en Égypte à « Joseph pendant son sommeil et lui dit : Lève-toi, prends « l'enfant et sa mère et va dans la terre d'Israël; car ceux qui « en voulaient à la vie de l'enfant sont morts. Il se leva donc, « prit l'enfant et sa mère, et vint sur la terre d'Israël. Mais ap- « prenant qu'Archélaüs régnait en Judée à la place d'Hérode « son père, il craignit d'y aller, et averti pendant son sommeil, « il se retira dans le pays de Galilée. Il vint habiter dans la « ville appelée Nazareth, pour que fût accompli ce qui avait été « dit par les prophètes : Il sera appelé Nazaréen »[3]. Joseph avait donc l'intention de revenir se fixer en Judée, à Bethléem;

1. *Hymne de l'Épiphanie.*
2. S. Matthieu, II, 15.
3. S. Matthieu, II, 19-23.

mais les événements qui suivirent la mort d'Hérode étaient bien de nature à le faire hésiter.

Cette mort arriva pendant les fêtes même de la Pâque. A peine les funérailles furent-elles achevées, que les Juifs réclamèrent à Archélaüs, fils d'Hérode, la punition des délateurs et des meurtriers employés par son père, et la diminution des impôts qui écrasaient la nation. Le nouveau prince n'ayant pas répondu au gré des solliciteurs, une émeute s'ensuivit, au cours de laquelle 3,000 Juifs furent massacrés. On dut interrompre la solennité pascale. Le vieil Hérode obtenait le deuil qu'avait rêvé sa cruauté. Pendant qu'Archélaüs courait à Rome pour se faire confirmer dans la possession du royaume, un envoyé de l'empereur, Sabinus, vint mettre la main sur les biens légués à Auguste par le défunt roi. Sous prétexte d'une nouvelle insurrection, Sabinus osa profaner et piller le temple. En un instant, toute la Judée fut sous les armes, à l'appel de Juda le Gaulonite. Le légat de Syrie, Varus, que devait rendre célèbre l'écrasement des légions romaines par les Germains sur les bords du Rhin, accourut à la tête de ses troupes, étouffa la révolte et fit crucifier 2,000 Juifs.

Un pays en butte à de telles horreurs n'offrait point un séjour assez sûr ni assez paisible à la sainte Famille. Ce n'était point sur un sol arrosé de sang que devait grandir celui que les prophètes avaient appelé « la tige sortie de la racine de Jessé »[1], le « germe suscité à David »[2]. Comme dans les occasions où Joseph ne pouvait connaître par lui-même la volonté divine, la Providence intervint et lui fit savoir que le séjour de son choix était la ville même de l'incarnation, Nazareth, dont le nom hébreu a le sens de « rejeton », et rappelle ainsi le titre donné au Messie par les anciens prophètes. L'humble petite ville allait donc devenir le « jardin fermé »[3] à l'abri duquel s'épanouirait « la fleur »[4] promise à l'antique rameau d'Abraham et de David.

1. Isaïe, XI, 1, 10.
2. Jérémie, XXIII, 5; XXXIII, 15.
3. Cantique, IV, 12.
4. Isaïe, XI, 1.



CHAPITRE VI.

LA VIE CACHÉE.

Le Dieu caché. — L'enfant Jésus au temple de Jérusalem. — Il est retrouvé par ses parents. — Soumission et travail. — La croissance de l'enfant Jésus. — La Sainte Vierge à Nazareth. — Les frères de Jésus. — Saint Joseph. — Jésus seul avec Marie.

Après la mort d'Hérode, la Galilée était échue avec la Pérée à Antipas, un autre de ses fils. Ce prince, ami avant tout de son repos et de son plaisir, laissa ses sujets assez tranquilles pendant son long règne de quarante trois ans. On pouvait donc vivre en paix à Nazareth.

Le choix de cette ville répondait à un dessein particulier de Dieu. Il fallait que le Messie fût à la fois visible et caché, que le grand mystère de l'incarnation restât pour un temps voilé aux yeux des hommes, et que la divinité du Sauveur fût plus tard une vérité déduite, par les âmes loyales, de ses œuvres mêmes et de ses affirmations. Ce dessein est très visible dans les mystères de l'enfance. « Le Verbe fait chair a ménagé les premiers événements de sa vie de telle sorte qu'à sa naissance Jésus fût manifeste aux croyants et caché aux persécuteurs » [1].

1. Saint Léon, *Sermon sur l'Épiphanie*, II.



Ils le trouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant.

S. Luc, ii, 46.

Ainsi Jésus naît d'une Vierge, mais avec l'apparence d'un enfant ordinaire. Les anges chantent au dessus de sa crèche, et l'étoile apparaît aux mages, mais l'Enfant fuit de Bethléem et est bientôt oublié. Il est le Fils de Dieu, mais à Nazareth on ignore les merveilles qui ont accompagné son incarnation et sa naissance, et il passe pour le fils de Joseph. Dieu l'a voulu ainsi, parce que si la divinité de Jésus Christ avait paru d'une manière trop éclatante, on n'aurait pas osé le crucifier et la rédemption fût devenue impossible. Il fallait aussi laisser aux hommes le mérite de la foi, et par conséquent ne pas leur montrer sans voile ce qu'ils avaient à croire. Enfin aucun doute ne devait planer sur la réalité de la nature humaine prise par le Sauveur, et, observe saint Augustin, « si le merveilleux eût accompagné tous ses actes, il n'eût plus laissé de place à la miséricorde » [1].

A Nazareth, « l'enfant grandissait et se fortifiait; il était « plein de sagesse et la grâce de Dieu était en lui » [2]. La divinité communiquait à son âme tous les trésors de la sagesse infinie, et l'élevait au plus haut degré de grâce et de sainteté compatible avec l'infériorité d'une nature créée par rapport au Créateur. Le Fils de Dieu ne pouvait davantage pour une âme que de l'appeler à faire partie de sa propre personne; et l'âme élevée à cette dignité ne pouvait moins recevoir que la communication de tous les dons divins et la plénitude de toutes les grâces.

Cette longue période qui s'étend du retour d'Égypte au baptême de Notre Seigneur est à proprement parler sa vie cachée. Les évangélistes la passent complètement sous silence, sauf saint Luc qui en relève un seul épisode.

« Ses parents allaient chaque année à Jérusalem pour la « solennité de la Pâque ». Les femmes et les enfants n'étaient pas obligés à ce pèlerinage. La Sainte Vierge pourtant n'y manquait pas; quelles actions de grâces n'avait-elle pas à offrir au Seigneur dans son temple! La maison de Dieu lui rappelait

1. *Lettre à Volusien;* Saint Thomas, *Somme théologique,* III, XXXVI, 1.
2. S. Luc, II, 40.

d'ailleurs deux circonstances mémorables de sa vie : sa présentation et sa consécration personnelle, et l'offrande qu'elle avait faite de son Fils au Père éternel, en ce jour mêlé de joie et de douleur où Siméon lui avait révélé l'avenir. L'enfant Jésus était naturellement du voyage. L'incident que mentionne saint Luc se rapporte à sa douzième année. A cet âge, le jeune Israélite devenait « fils de la loi », c'est-à-dire qu'il commençait à être astreint à toutes les obligations de la loi mosaïque.

« Lors donc qu'il fut âgé de douze ans, ses parents montèrent à Jérusalem, comme on avait coutume de le faire au « jour de la fête ». Les Juifs parlaient toujours de monter, quand il s'agissait d'un voyage à Jérusalem. La ville est en effet à une altitude de 750 mètres; la plaine de Jesraël, par laquelle il faut passer en venant de Nazareth, n'est qu'à 180 mètres au dessus du niveau de la mer; si on arrive du côté du Jourdain, la pente à gravir est de 1200 mètres, à cause de la dépression considérable du fleuve et de la mer Morte. Au moment de la Pâque, on partait en troupes des différentes villes de Palestine, et c'est par centaines de mille que se mettaient en route les pèlerins de la Galilée, où la population était très dense. Chemin faisant, on chantait les « psaumes des montées » [1], qui expriment des sentiments de confiance dans le Seigneur, et de joie à la pensée qu'on va visiter son temple. Ces pèlerinages s'accomplissaient à l'occasion des trois grandes fêtes de la Pâque, de la Pentecôte et des Tabernacles, qui duraient chacune huit jours. Mais c'est surtout pour la Pâque que des multitudes accouraient de toutes parts à Jérusalem; les Juifs de la dispersion eux-mêmes se faisaient une obligation de venir à Jérusalem des contrées les plus éloignées, au moins une fois dans leur vie. L'historien juif, Josèphe, parle de 256,000 agneaux immolés pour la Pâque, ce qui suppose une affluence d'environ trois millions d'hommes, puisqu'on était au moins dix, et généralement beaucoup plus pour manger l'agneau pascal. Tant d'étrangers ne pouvaient loger dans une ville qui comptait au plus de 100,000 à 150,000 habitants : ils refluaient dans les

1. Psaumes CXIX-CXXXIII.

bourgs des environs et campaient sur toutes les collines d'alentour. Mais on conçoit quel encombrement ce devait être, et avec quelle facilité on pouvait être séparé des siens, au milieu d'une pareille foule.

« Quand les jours de la fête furent passés, tandis que Marie « et Joseph s'en retournaient, l'enfant Jésus resta à Jérusalem, « à l'insu de ses parents. Pensant qu'il était dans la caravane, « ils marchèrent tout un jour ; ils le cherchaient ensuite parmi « ceux de leur parenté et de leur connaissance. Ne le trouvant « pas, ils revinrent à Jérusalem en le cherchant ». Quelle épreuve pour Marie et pour Joseph ! L'enfant Jésus ne pouvait se perdre comme un enfant ordinaire, ils le savaient; mais comment lui, si soumis, si tendre, si prévenant, si volontairement caché depuis douze ans, se dérobait-il subitement à ses parents sans les avoir avertis? Pauvre Marie ! est-ce déjà le glaive de douleur qui vient transpercer son âme? La voilà par les chemins de Judée, par les rues de Jérusalem, éplorée comme l'épouse du saint Cantique : « J'ai cherché celui que chérit mon cœur; je l'ai cherché et ne l'ai point trouvé. Je vais me lever et parcourir la cité; par les rues et les places, je vais chercher celui que chérit mon cœur; je le cherche et ne le trouve pas. Les gardes qui veillent sur la cité m'ont rencontrée : Celui que chérit mon cœur, l'avez-vous vu? » [1].

Pendant ce temps, l'enfant Jésus passait sans doute la plus grande partie de ses journées dans le temple. N'était-ce pas la maison de son Père? Peut-être y vécut-il pendant trois jours d'un pain demandé à la charité : déjà pourtant sa principale « nourriture était de faire la volonté de celui qui l'avait envoyé, et d'accomplir son œuvre » [2].

Dans les bâtiments qui entouraient les parvis sacrés avaient été ménagées des salles où les docteurs d'Israël enseignaient et expliquaient la loi du Seigneur. Chacun pouvait y pénétrer, prendre place à côté des sages, les écouter et les interroger. Jésus enfant fit aux docteurs l'honneur de venir entendre leurs leçons, et ces jours-là, il donna aux disciples de tous les maî-

1. Cantique des cantiques, III, 1-3.
2. S. Jean, IV, 34.

tres l'exemple du respect et de la docilité dus à ceux qui enseignent le bien. Il n'est pas à croire qu'il se soit départi en cette occasion de la réserve qu'il s'était imposée pour tout le temps de sa vie cachée. Il écoutait, il interrogeait, il répondait de manière à étonner les plus instruits, sans cependant livrer à personne le secret de sa divinité. La question qu'on mettait le plus communément à l'ordre du jour était la question du Messie. On aimait à parler de sa puissance, de sa royauté, de ses gloires, de sa venue imminente. On approfondissait moins et on laissait volontiers dans l'ombre ce que les prophètes avaient écrit de ses humiliations, de ses souffrances et de sa mort.

Plus tard, dans ses discussions avec les pharisiens, les docteurs et les scribes, le Sauveur leur opposera sans cesse les Écritures. Dans une circonstance plus touchante, après sa résurrection, voulant prouver aux disciples d'Emmaüs que « le Christ a dû souffrir et ainsi entrer dans sa gloire », il se mettra à « leur expliquer, dans toutes les Écritures, ce qui le concernait, à partir de Moïse et dans tous les prophètes » [1]. Il semble que le divin Enfant dut inaugurer cette méthode dans le temple; par ses questions, par ses citations du texte sacré, il éveilla l'attention des docteurs sur une doctrine qui leur échappait. Ceux-ci ne le reconnurent pas plus que ne firent plus tard les deux disciples; mais le cœur de ces sages devait aussi être ardent pendant que l'Enfant parlait, ou plutôt pendant que, s'effaçant lui-même, il faisait parler les Écritures. Il conversait avec tant de modestie, tant de candeur et tant de grâce, il proportionnait si merveilleusement son infinie sagesse à la mesure de ce que peut en montrer un enfant de douze ans, qu'on ne se fût point lassé de l'entendre, si l'heure n'était arrivée de laisser retomber le voile un instant soulevé, et d'atténuer par l'intervention d'un père et d'une mère d'apparence ordinaire ce que cette manifestation passagère avait eu de divin.

Marie et Joseph, qui avaient voyagé tout un jour sans Jésus, employèrent la journée suivante à revenir sur leurs pas; le troi-

1. S. Luc, xxiv, 26, 27.

sième jour ils poursuivirent leurs recherches dans Jérusalem et revinrent dans le temple. C'est ainsi qu'« après trois jours, ils le « trouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, les « écoutant et les interrogeant; et tous ceux qui l'entendaient « étaient dans la stupéfaction, à cause de sa sagesse et de ses « réponses. A cette vue, ses parents furent étonnés, et sa mère « lui dit : Pourquoi avez-vous agi ainsi à notre égard? Voilà « que votre père et moi, fort en peine, nous vous cherchions. « Et il leur dit : Qu'aviez-vous donc à me chercher? Ne saviez- « vous pas qu'il me faut être aux affaires de mon Père »[1]? Marie et Joseph savent bien quelles sont les affaires du Père céleste : elles ont toutes rapport à la gloire de Dieu et au salut des hommes. Mais l'anxiété par laquelle ils viennent de passer les a émus vivement. Joseph, qui commandait d'habitude à Nazareth, n'ose point prendre sur lui d'interpeller l'Enfant qui vient d'agir en vertu de sa divine initiative. Marie est sa mère; elle a plus de droits à faire entendre sa plainte et le cri de la nature s'échappe de son cœur affligé. En présence des docteurs, elle parle de sa peine et de celle de Joseph, auquel elle donne publiquement le nom de père.

La réponse de l'enfant Jésus est la première parole que nous ayons de lui : elle est adressée aux deux personnes qui sont ses plus chères affections sur la terre, et elle évoque le souvenir du Père, qui est dans le ciel l'objet de son éternel amour. Toutefois c'est une parole mystérieuse. Marie et Joseph entendirent, mais « quant à eux, ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait »[2]; ils ne saisirent pas le rapport qu'il y avait entre la conduite de Jésus et les intérêts de son Père. Qui oserait approfondir une réponse que Marie déclare n'avoir point comprise alors? Car c'est elle qui a dicté cette réflexion à l'évangéliste.

Jésus devait donc être aux affaires de son Père. Comment va-t-il s'en occuper désormais? « Il descendit avec eux, il vint à « Nazareth et il leur était soumis. Sa mère conservait toutes « ces choses en son cœur. Pour Jésus, il avançait en sagesse, en

1. S. Luc, II, 41-49.
2. S. Luc, II, 50.

« âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes » [1]. Jusqu'à trente ans, il glorifiera le Père et il sauvera les hommes par cette vie cachée, toute de soumission et de travail; et puisqu'il l'a choisie, nous sommes obligés de convenir que ces trente ans d'obscurité ont fait plus d'honneur à Dieu et valu plus de grâces au monde, que trente ans de prédications et de miracles.

« Il leur était soumis ». L'Évangile mentionne la soumission de Jésus précisément à l'âge où, semble-t-il, il aurait pu commencer à s'en affranchir. A Dieu, outragé par l'orgueil et la désobéissance des anges déchus et de l'homme entraîné à leur suite, Jésus offrait en réparation son humilité profonde et sa soumission vis-à-vis de simples créatures; à l'homme impatient du joug divin, il ménageait cet exemple d'une longue obéissance à ses parents, dépositaires de l'autorité divine.

Si, à la soumission, nous ajoutons la prière et le travail, nous avons toute la vie du Sauveur à Nazareth. Sa prière procurait au Père la gloire la plus parfaite et la satisfaction la plus complète; à l'avance, elle fécondait merveilleusement le champ dans lequel le divin Maître devait jeter la semence, pendant les trois dernières années de sa vie.

A l'exemple des autres enfants de son âge, Jésus avait dû commencer à apprendre la lecture de la Loi sainte, d'abord sur les genoux de sa mère, puis dans l'une des écoles de Nazareth. Lui, qui était la science infinie, ne dédaignait pas de se faire l'humble et docile disciple de ses créatures. Quand il eut grandi, il lui fallut songer à gagner de ses mains le pain de chaque jour. Le travail manuel était fort en honneur chez les Juifs; chaque enfant devait apprendre un état, et les plus célèbres docteurs se faisaient gloire de travailler de leurs mains. On verra saint Pierre et d'autres apôtres exercer leur métier de pêcheurs, même après la résurrection, et saint Paul fabriquer des tentes. Saint Joseph était charpentier; l'enfant Jésus daigna se laisser initier au même état. « Qu'il était admirable de voir le Créateur du monde servir un artisan, lui tendre ses outils, sur son ordre, fendre,

1. S. Luc, II, 51, 52.

raboter, ajuster les bois, conduire l'autre côté de la scie, soulever les poutres avec des leviers, les mettre en place, les assembler, et faire les ouvrages qui conviennent au servant et à l'apprenti ! Quelle modestie, quelle promptitude, quelle douceur dans le plus obéissant des fils et des serviteurs! En agissant ainsi, il voilait la majesté de sa divinité; en se montrant sous la forme d'un serviteur aux ordres d'un homme ordinaire, il nous donnait l'exemple de l'obéissance. Avant de prêcher toutes les vertus par sa parole, il voulait les faire paraître dans sa vie » [1].

On dira plus tard de Jésus : « N'est-ce pas le charpentier, fils de Marie » [2]? Saint Justin, qui vivait en Palestine au commencement du second siècle, raconte [3] que les premiers chrétiens se souvenaient encore des jougs et des charrues fabriqués par le divin ouvrier. C'est avec une secrète prédilection que le Sauveur travaillait ainsi le bois : un jour le bois devait lui servir à payer la rançon du monde! En attendant, il régénérait, anoblissait et sanctifiait le travail manuel, comme il sanctifiera pendant trois ans le travail intellectuel. La tâche quotidienne était primitivement pour l'homme une glorieuse participation à l'activité divine; après le péché, le caractère d'expiation s'ajouta au travail, parce que la créature méritait de manger son pain à la sueur de son front. En s'y appliquant lui-même, le Fils de Dieu faisait du travail un titre de noblesse morale et un acte de vertu capable d'ouvrir le ciel.

Dans l'atelier de Joseph, le divin Enfant grandissait à la manière des autres enfants. En parcourant les différentes années de l'enfance, de la jeunesse et de la maturité, il voulait laisser à chaque étape de la vie des grâces et des exemples pour tous ceux qui passeraient par le même chemin. L'enfant à l'heure de sa formation, le jeune homme à la saison des passions naissantes, l'homme à l'époque des résolutions viriles et des nobles dévouements, ont le devoir de se dire : Qu'était-il, que faisait-il à mon âge? Comment aujourd'hui se conduirait-il à ma place?

1. Lessius, *des Perfections divines*, XII, 136.
2. S. Marc, VI, 3.
3. *Dialogue contre Tryphon*, 88.

L'Évangile dit aussi qu'il progressait en sagesse et en grâce. « Il croissait en sagesse dans sa nature humaine, non qu'il devînt plus sage avec le temps, lui qui depuis le premier instant de l'incarnation était resté rempli de l'Esprit de sagesse; mais peu à peu, suivant l'âge, il manifestait aux autres cette sagesse dont il était plein. Dans sa nature humaine il croissait en grâce, non qu'il reçût avec le progrès des années ce qu'il n'avait pas, mais parce qu'il découvrait le don de grâce qu'il possédait devant Dieu et devant les hommes. Plus il dévoilait aux yeux des hommes, à mesure que l'âge avançait, les dons de grâce et de sagesse qui étaient en lui, plus il les excitait à la louange de Dieu par le spectacle de cette sagesse et de cette grâce que Dieu lui avait données. C'est ainsi qu'il y avait progrès dans la manière dont il procurait la gloire de Dieu le Père et le salut des hommes » [1]. En un mot, il n'y avait pas progrès réel, mais seulement révélation progressive de dons parfaits.

« En lui étaient cachés tous les trésors de la sagesse et de la science » [2]. Par son union personnelle avec la divinité, sa bienheureuse âme jouissait de la vue de Dieu, et avait de lui une connaissance incomparablement supérieure à celle qui avait été accordée aux anges et même à la très Sainte Vierge Marie. Elle puisait à la même source la science totale de tous les êtres créés, dans l'ordre de la grâce aussi bien que dans l'ordre de la nature.

Mais cette âme avait à son service des sens qui la mettaient en relation avec le monde extérieur, et par ce moyen elle pouvait acquérir et développer en elle une science expérimentale. De ce côté, le progrès réel était possible. Mais cette science expérimentale ne fournissait à Notre Seigneur, sur les êtres créés et sur les phénomènes de la nature, que la contre-épreuve des notions puisées directement à la source même du pouvoir créateur. Le savant qui connaît dans sa cause et dans ses effets la loi de la pesanteur, n'est ni instruit, ni étonné, en voyant tomber sur le sol la pierre que sa main a cessé de soutenir. Ainsi en était-il de Notre Seigneur : connaissant tout à l'avance, n'igno-

1. Vénérable Bède, *Homélie pour le Dimanche après l'Épiphanie.*
2. Colossiens, II, 3.

rant absolument rien des causes et des effets, il n'avait rien à apprendre ni des leçons de ses parents, ni de l'enseignement qui pouvait se donner à Nazareth, ni du spectacle des hommes et des choses. L'expérience ne lui amenait, par une voie nouvelle, que ce qu'il trouvait déjà dans son intelligence. « S'il interrogeait, ce n'était pas pour apprendre, mais pour enseigner en interrogeant, et la sagesse de ses interrogations et de ses réponses venait toujours de la source de science qui était en lui » [1].

Il serait donc inexact de croire à une influence quelconque des hommes, des circonstances, de la nature, sur les pensées et les actes de Notre Seigneur. Tout en lui procédait de sa science absolue et de son initiative souveraine; il ne cherchait pas en dehors de lui les causes, mais seulement les occasions de ses actes.

La très Sainte Vierge Marie, au contraire, pendant toute cette période de la vie à Nazareth, croissait véritablement en grâce et en sagesse. Les dons qui lui avaient été départis dans son immaculée Conception n'avaient pas épuisé la munificence divine. Exempte du péché originel, elle fut si fidèle à la grâce de Dieu qu'elle ne connut pas davantage le péché actuel, même véniel, en sorte que, « pour l'honneur de Notre Seigneur, quand on parle de péché, il n'est pas permis de songer un seul instant à la Sainte Vierge Marie » [2]. Mais à l'école du divin Maître, sous l'action de ce courant intense de grâce qui allait sans cesse du cœur de Jésus au cœur de sa Mère, celle-ci se rapprochait de plus en plus du modèle souverainement aimable qui était sous ses yeux.

Le premier effet de la grâce divine fut de conserver en elle, pendant toute sa vie, cette sainte virginité qui avait tant plu au Seigneur, et qui, couronnée par le miracle de sa maternité, était l'apanage inaliénable de l'auguste Marie. C'est la foi de l'Église catholique que « cette bienheureuse Vierge Marie, véritable Mère de Dieu, garda toujours sa virginité intacte, avant, pendant et après son enfantement jusqu'à la fin de sa vie » [3].

1. Origène, *Homélies* 18 *et* 19 *sur saint Luc.*
2. Saint Augustin, *de la Nature et de la Grâce*, XXXVI
3. *Constitution de Paul IV contre les Sociniens.*

L'Évangile, il est vrai, parle à plusieurs reprises de « frères de Jésus ». Quatre personnages, saint Jacques le Mineur, Josès, saint Simon et saint Jude, ont revendiqué ce nom, et saint Matthieu appelle Notre Seigneur le « premier-né » de Marie. La délicatesse instinctive de la conscience chrétienne a toujours su entendre ces expressions dans le sens le plus conforme à l'honneur de Jésus, de Marie et de Joseph. Il n'est pas permis d'ignorer d'ailleurs que, dans le langage des Hébreux, le mot « frère » ne désignait pas seulement ceux qui sont nés du même père ou de la même mère, mais encore ceux qui ont des ancêtres communs, ou même n'ont entre eux d'autre lien que l'amitié ou la similitude des goûts. Les personnages cités plus haut sont simplement des fils de Cléophas, frère de saint Joseph, par conséquent les cousins de Notre Seigneur. Quant au titre de premier-né, il était consacré par la loi qui prescrivait d'offrir au temple le premier fils de chaque famille, et il n'impliquait nullement la naissance d'autres enfants venus après lui. Aussi verrons-nous Notre Seigneur mourant léguer sa mère au disciple bien-aimé, ce qu'il n'eût pu faire convenablement, si Marie avait eu d'autres fils.

Dans la sainte Famille, saint Joseph représentait l'autorité du Père éternel. Il fallait apprendre aux hommes que celui qui commande ici-bas, le doit moins à sa dignité personnelle et à son propre mérite qu'à la puissance souveraine dont il est le représentant. Joseph commandait donc à Jésus, son Dieu, à Marie son épouse, mais aussi la mère de son Dieu. Comme il devait se commander à lui-même pour consentir à exercer une pareille charge!

La vie du bienheureux fut toute d'humilité, d'abnégation, de silence, de confiance, de dévouement, d'incomparable amour. Jésus grandit sous ses yeux, mangea le pain qu'il gagnait, travailla sous ses ordres. Si saint Jean fut la voix criant dans le désert, saint Joseph fut la nuée qui, pendant près de trente ans, cacha aux yeux des hommes le mystère du Verbe incarné. Quand le soleil voulut se montrer, la nuée se dissipa sans laisser de traces. Saint Joseph n'apparaissant plus dans la suite des récits

de l'Évangile, on en conclut qu'il mourut à Nazareth, quand le divin Enfant, devenu homme, fut capable de subvenir par son travail à ses besoins et à ceux de sa mère. Mais nulle mort ne fut plus douce et plus enviable que la sienne. Jésus et Marie étaient là pour l'assister et lui fermer les yeux. Sa sainte âme, toute rayonnante des bénédictions de son Dieu, descendit dans les limbes pour annoncer aux patriarches et aux prophètes que le Rédempteur avait grandi à ses côtés et que l'heure du salut était proche.

Jésus et Marie restaient donc seuls dans l'humble maison de Nazareth. Personne n'avait pénétré le secret du grand mystère. Pour tous, même pour ses proches, Jésus n'était qu'un artisan comme les autres, exécutant les ouvrages qu'on lui commandait, allant et venant pour les nécessités de son travail, et recevant le modeste salaire de sa peine. Que de fois il eut à souffrir de la rudesse des hommes! Que de fois sa sainte majesté fut cruellement froissée par les fautes qui se commettaient auprès de lui! Que de fois surtout son tendre cœur fut affligé de la contrainte qu'il était obligé d'imposer à sa divine puissance, à la vue des misères physiques et morales qui l'entouraient! Quelques rayons de son incomparable bonté devaient pourtant s'échapper et répandre autour de lui la paix, la confiance en Dieu, le goût de la vertu, la vive espérance du salut promis. Les âmes plus attentives et plus pures éprouvaient en sa douce compagnie ce que le saint Livre disait de la Sagesse : « Il n'y a point d'amertume à converser avec lui, point d'ennui à vivre à ses côtés, mais seulement de la joie et de l'allégresse » [1].

Quant à lui, il attendait pour se révéler au monde « les temps et les moments que le Père a gardés en sa puissance » [2].

1. Sagesse, VIII, 16.
2. Actes, I, 7.

DEUXIÈME PARTIE.

LA VIE PUBLIQUE DE NOTRE SEIGNEUR.

I

DE LA PRÉDICATION DE SAINT JEAN-BAPTISTE A LA PREMIÈRE PAQUE.

CHAPITRE PREMIER.

LA PRÉDICATION DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

Le procurateur de Judée. — Les grands-prêtres. — Saint Jean prêche et baptise. — Les saducéens et les pharisiens. — Avis aux foules, aux publicains et aux soldats. — Saint Jean n'est pas le Christ.

Depuis les jours de l'enfance de Notre Seigneur, de notables changements étaient survenus dans la Palestine.

Le fils d'Hérode, Archélaüs, poursuivi jusqu'à Rome par les récriminations des Juifs, n'en était revenu qu'avec l'humble titre d'ethnarque, au lieu du titre de roi que portait son père. La Judée, la Samarie, au nord, et l'Idumée, au sud, restaient seules confiées à son administration. Il s'acquitta si mal de sa tâche qu'au bout de neuf ans, sur de nouvelles plaintes de ses sujets, il fut exilé à Vienne, dans les Gaules. C'était en l'an 6. A dater de cette époque, les trois provinces furent directement admi-

nistrées par un gouverneur romain. Quirinius, légat de Syrie pour la seconde fois, fut chargé d'installer en Judée le nouvel ordre de choses, et, à cette occasion, il eut à faire un nouveau recensement pour déterminer la quotité et la répartition des impôts. Cette opération était singulièrement dangereuse, dans un pays aussi remuant et aussi impatient de la domination étrangère que l'était la Judée. Quirinius, grâce à sa fermeté et à sa modération, l'exécuta cependant sans trop de difficultés.

Le gouverneur romain qu'il établit avait le titre officiel de procurateur. Il résidait habituellement à Césarée, autrefois Tour de Straton, petite localité maritime au sud du Carmel, dont Hérode avait fait un port magnifique et une ville toute romaine. Mais, quand les circonstances le réclamaient, et particulièrement pendant les fêtes de la Pâque, il se transportait à Jérusalem pour y maintenir l'ordre. Là il avait à ses ordres la garnison d'auxiliaires casernée dans la tour Antonia, sorte de fort contigu au temple, qu'Hérode avait mis en communication directe avec les parvis par un passage souterrain.

Le cinquième procurateur fut Ponce-Pilate, qui resta en fonction près de six ans, de 26 à 31. A de sérieuses qualités, il joignait une volonté bien arrêtée de conserver sa place par tous les moyens, problème peu aisé à résoudre; car il fallait être à la fois assez ferme pour contenir les Juifs, et assez modéré pour ne pas les mécontenter à l'excès. Pilate ne fut pas à la hauteur d'une situation si délicate; il provoqua inutilement, par de notables maladresses et parfois par de sanglantes répressions, la susceptibilité des Juifs, et se fit détester, non moins par son caractère personnel, qu'à raison de l'autorité étrangère dont il était le représentant.

Les autres parties de l'ancien royaume d'Hérode restaient au pouvoir de ses autres fils Ceux-ci, comme Archélaüs, ne portaient qu'un titre amoindri. Hérode Antipas était tétrarque de la Galilée et de la Pérée, située sur la rive gauche du Jourdain; il se construisit un somptueux palais à Tibériade, sur le bord sud-ouest du lac de Génézareth ou de Tibériade, appelé parfois aussi mer de Galilée. A Philippe étaient échues, au nord-est de la Galilée, la Gaulanite, l'Iturée, la Trachonite et la Batanée,

avec Césarée pour résidence. Enfin, au nord de la tétrarchie de Philippe, Lysanias gouvernait le pays d'Abila.

L'administration religieuse de la Palestine avait subi le contre-coup des révolutions politiques. Le souverain pontificat était autrefois à vie. Hérode s'arrogea le droit de nommer et de déposer les grands-prêtres à son gré, et les procurateurs suivirent son exemple. Cette fonction auguste devint ainsi une situation politique briguée par les ambitieux et obtenue par les flatteurs du pouvoir. Elle restait si bien à la merci de l'autorité civile, qu'Hérode, et plus tard le procurateur, gardait en sa possession les ornements pontificaux, et ne les livrait qu'aux grandes solennités. En 57 ans, d'Hérode à Ponce-Pilate, il y eut treize grands-prêtres. Anne, le neuvième de cette série, avait été nommé par Quirinius, au moment de l'installation des procurateurs. Il exerça sa charge pendant neuf ans; mais il sut si habilement ménager son influence, que parmi ses successeurs on compte cinq de ses fils, son gendre et un petit-fils. Joseph Caïphe, son gendre, fut grand-prêtre pendant dix huit ans, de 18 à 36, par conséquent pendant toute la vie publique de Notre Seigneur.

A Rome, Tibère avait succédé à Auguste, le premier empereur. Son règne durait depuis quinze ans quand commença la prédication de saint Jean-Baptiste. On était donc alors en 26 ou en 28, selon qu'on date ce règne de l'association de Tibère à l'empire, en 765 de Rome, ou de la mort d'Auguste, en 767. Les deux manières de compter sont également plausibles.

Donc « la quinzième année de l'empire de Tibère César, « Ponce-Pilate étant procurateur de Judée, Hérode tétrarque « de Galilée, Philippe, son frère, tétrarque de l'Iturée et de la « Trachonite, et Lysanias tétrarque d'Abilène, sous les princes « des prêtres Anne et Caïphe, la parole du Seigneur descendit « sur Jean, fils de Zacharie, dans le désert ». C'est là, dans cette solitude, patrie des forts, que le précurseur vivait retiré depuis sa jeunesse, non comme un rêveur qui s'inspire d'une

nature sauvage pour donner à son esprit une trempe originale, mais comme un prophète qui livre son âme toute entière à l'action divine et ne subit d'autre direction que celle de l'Esprit Saint.

Quand cet Esprit le lui ordonna, « il se mit à parcourir toute « la région du Jourdain, prêchant un baptême de pénitence « pour la rémission des péchés et disant : Faites pénitence, « car le royaume des cieux est proche. Il était celui dont le « prophète a dit : Voici que j'envoie mon ange devant ta face, « pour préparer le chemin devant toi; c'est la voix de celui qui « crie dans le désert : Préparez le chemin du Seigneur, rendez « droits ses sentiers; que toute vallée soit comblée, que toute « montagne et toute colline soit abaissée; que les chemins tor- « tueux deviennent droits, que les sentiers raboteux s'apla- « nissent : tout homme verra alors le salut qui vient de « Dieu ».

Appelé à remplir cette mission prédite par Isaïe, saint Jean ne prêchait pas dans les villes; il se tenait aux abords de cette route qui côtoie la rive gauche du Jourdain et traverse le fleuve à la hauteur de Jéricho. Par là passaient une foule de Galiléens qui se rendaient à Jérusalem ou en revenaient; car l'hostilité des Samaritains rendait habituellement impraticable à ceux qui ne voyageaient pas en nombre la route qui se déroule au centre du pays.

L'endroit où résidait le précurseur prêtait par lui-même aux pensées sérieuses, et favorisait le recueillement et la prière. Au fond d'une vallée profondément encaissée, coulait le Jourdain, le fleuve « qui descend ». Il avait déjà calmé sa fougue, et laissait dormir ses eaux, entre des rives bordées de rochers abrupts et d'une sombre verdure. Non loin de là s'étendait la mer Morte, dont les eaux maudites et les rivages désolés rappelaient d'antiques iniquités et de terribles châtiments. C'est là que saint Jean prêchait la pénitence et la réforme de la vie. Ces vallées à combler, ces montagnes à abaisser, ces chemins à redresser étaient le symbole des cœurs enfoncés dans la corruption du péché, des esprits hautains, des âmes égarées par les doctrines de mensonge et les illusions volontaires. La lutte contre soi-

même par la pénitence serait le remède à tous ces maux; la victoire contre tous les penchants pervers de la nature devait « préparer au Seigneur le peuple parfait » dont l'ange Gabriel avait parlé à Zacharie.

Saint Jean exhortait autant par l'exemple que par la parole. « Il avait un vêtement en poils de chameau et une ceinture de « cuir autour des reins, pour nourriture les sauterelles et le « miel des bois ». Ce costume, qui était celui des pauvres gens, ces aliments fournis par la nature marquaient le cas que le saint précurseur faisait des aises de la vie. Des dehors si austères accréditèrent vite sa prédication. « On se rendait vers lui de tout « le pays de Judée, de Jérusalem et de toute la contrée qui « avoisine le Jourdain ». Cette annonce : « Le royaume de Dieu est proche », était d'ailleurs assez significative par elle-même; tous comprenaient que Jean parlait du Messie, et les âmes bien disposées sentaient la nécessité de faire pénitence pour se préparer à sa venue.

Cette pénitence devait être effective et sincère; ceux qui entendaient s'y soumettre « étaient baptisés dans l'eau du Jour- « dain et confessaient leurs péchés » [1]. Les ablutions ont toujours été familières aux Juifs; ils en saisissaient la signification morale. Le baptême de Jean n'avait point d'efficacité par lui-même; mais c'était comme une initiation à la vie de pénitence, et la confession des péchés, sans doute avec quelque détail, aidait au repentir. Ce double rite faisait naître de salutaires dispositions dans les cœurs, et quand elles se trouvaient suffisantes, la grâce de Dieu purifiait les âmes comme l'eau du fleuve avait purifié les corps.

Cette apparition du précurseur et le succès de sa prédication ne laissèrent pas de causer grand émoi parmi les autorités religieuses du pays. Deux sectes, dont il sera souvent question dans l'Évangile, se partageaient alors l'élite des esprits, la secte des pharisiens et celle des saducéens.

Les pharisiens remontent à l'époque qui suivit le retour de

1. S. Matthieu, III, 1-6; S. Marc, I, 1-6; S. Luc, III, 1-6.

la captivité de Babylone. C'étaient à l'origine de pieux observateurs de la loi, se tenant scrupuleusement à l'écart de ceux qui n'adoraient pas le vrai Dieu; de là leur nom de pharisiens qui signifie les « séparés ». Les saducéens, dont le nom veut dire probablement les « justes », étaient primitivement des Juifs hellénistes, c'est-à-dire vivant parmi les nations; comme ils se trouvaient en contact continuel avec les étrangers, leurs tendances étaient naturellement opposées à celles des pharisiens. De là, avec le temps, des antipathies et même une rivalité qui dégénéra souvent en luttes sanglantes. A partir d'Hérode les violences devinrent plus rares, mais l'antagonisme ne fit que s'accentuer.

Les saducéens s'accommodèrent de la domination étrangère et s'acquirent à ce prix la faveur du pouvoir. Les fonctions officielles et le souverain pontificat leur furent réservés; ils composèrent la grande majorité du conseil de la nation, le sanhédrin. Satisfaits du présent, ils réprouvaient toute aspiration à la vie future qu'ils niaient, et même au règne messianique, qui ne pouvait manquer d'apporter de grands bouleversements dans l'ordre établi. De pareilles idées les rendaient souverainement impopulaires, mais les honneurs et les jouissances suffisaient à leur ambition.

Les pharisiens au contraire étaient l'âme de la nation, pour laquelle ils ne cessaient de rêver l'indépendance; ils attendaient du Messie l'affranchissement temporel. Plusieurs d'entre eux avaient une piété sincère, et Notre Seigneur ne dédaignera pas de s'asseoir à leur table. Mais les tendances exclusivistes persisteront, chez le plus grand nombre, et les pharisiens feront un crime au divin Maître de ses relations avec les étrangers. Toutefois c'était là le moindre de leurs torts. Sous prétexte de diriger le peuple dans l'accomplissement de ses devoirs, les docteurs pharisiens avaient surchargé le code mosaïque d'une multitude de prescriptions qu'ils prétendaient transmises par les anciens, et qu'ils appelaient la « haie de la loi ». Le pire est qu'ils les égalaient en importance à la loi elle-même et qu'ils faisaient du service de Dieu un joug impossible à porter. Leur orgueil allait loin, et quand ils s'étaient acquittés ponctuel-

lement des formalités minutieuses ou ridicules sur lesquelles ils étayaient leur religion, ils se persuadaient volontiers que leur sainteté atteignait la perfection.

Ces deux sectes avaient une influence pernicieuse sur la nation. L'une prêchait l'asservissement au pouvoir, l'autre la révolte; l'une minait par la base toute la religion, l'autre en rendait la pratique impossible; l'une inclinait vers le sensualisme et l'indifférence religieuse des païens, l'autre s'égarait dans un formalisme intolérable où tout l'esprit de la loi était sacrifié à la lettre.

Cependant on accourait de toutes parts auprès du précurseur. De tous côtés débouchaient dans la vallée des troupes d'hommes qu'amenait le besoin de lumière et de purification, ou même qu'entraînait le mouvement général. Riches et pauvres, marchands et cultivateurs, soldats et percepteurs des impôts, gens du menu peuple et personnages de haut rang, tous se pressaient sur le bord du fleuve. Chacun tenait à considérer l'austère prédicateur, à l'entendre, à recevoir le baptême de sa main. Un jour, Jean « vit un grand nombre de pharisiens et de sa-« ducéens qui venaient à son baptême, et il leur dit : Race de « vipères! qui donc vous a appris à fuir devant la colère qui « approche? Faites de dignes fruits de pénitence, sans dire en « vous-mêmes : Nous avons Abraham pour père. Car je vous « le dis : Dieu a le pouvoir de faire surgir de ces pierres des « enfants d'Abraham. Déjà la cognée est mise à la racine de « l'arbre, et tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera « coupé et jeté au feu »[1]. Ces orgueilleux croient que Dieu leur doit tout parce qu'ils sont de la race d'Abraham; Jean leur déclare qu'ils ne valent pas mieux que ces vipères errantes parmi les pierres au bord du fleuve; ils répandent sur le peuple le venin de leurs exemples et de leurs doctrines.

Le précurseur a reconnu les saducéens à leur costume plus élégant, et les pharisiens aux bandes de parchemin attachées à leurs mains et à leur front et couvertes par les paroles de la loi. Il s'est étonné que ces hommes, si orgueilleusement retranchés

1. S. Matthieu, III, 7-10; S. Luc, III, 7-9.

derrière leurs préjugés, soient venus jusqu'à lui. Peut-être ont-ils été conduits par une crainte salutaire. La pénitence ne leur est pas interdite; mais que la crainte achève ce qu'elle a commencé. Ils se prennent pour la vraie race d'Abraham, pour l'arbre vivace et fertile : le Messie va venir qui suscitera de meilleurs enfants à Abraham, et qui coupera pour le feu éternel l'arbre stérile et desséché, qui n'a de la vie que l'apparence.

Ce langage sévère était nécessaire, non seulement pour faire rentrer en eux-mêmes les hautains sectaires, mais aussi pour affirmer publiquement que le précurseur ne se recommandait d'aucune autorité humaine et ne se rattachait à aucune école de docteurs.

« Les foules l'interrogeaient aussi et disaient : Qu'avons-« nous donc à faire? Il leur répondait : Que celui qui a deux « tuniques en donne à celui qui n'en a pas, et que celui qui a « des vivres fasse de même ». C'était la charité fraternelle montrée comme le premier fruit de la pénitence, et comme le plus sûr acheminement à l'amour de Dieu. Rien de plus immédiatement pratique que ce conseil de partager sur place, en plein désert, vivres et vêtements entre riches et pauvres.

Des hommes de toutes les classes de la société se présentaient au baptême de pénitence. Sur la route qui passait d'une rive du Jourdain à l'autre avaient été établis des postes de douane, où l'on percevait les droits de péage sur les marchandises transportées. Les employés qui faisaient ce service de perception dans tout l'empire romain s'appelaient des publicains. Ils étaient honnis des Juifs, à cause des droits qu'ils percevaient, des abus qu'ils se permettaient et du pouvoir étranger qu'ils servaient. Il passait aussi par là des soldats, gens de Samarie ou de Syrie faisant partie des cohortes d'auxiliaires qui tenaient garnison dans le pays. Ils étaient naturellement fort mal vus en Judée. Saint Jean leur faisait bon accueil à tous. « Des publicains vinrent « pour être baptisés et lui dirent : Maître, qu'avons-nous à faire? « Et il leur dit : N'allez pas au delà de ce qui vous est prescrit. « Des soldats l'interrogeaient aussi en ces termes : Et nous, « qu'avons-nous à faire? Et il leur dit : Ne vous permettez ni

« violence, ni délation envers qui que ce soit, et contentez-vous « de votre solde »[1]. Chacun recevait donc les avis appropriés à son état. En les suivant docilement, on pouvait à la fois se bien acquitter de ses fonctions, se faire supporter par tout le monde et se préparer à l'arrivée du Messie.

« Le peuple se persuadait et tous pensaient en eux-mêmes « que Jean était peut-être le Christ. Mais à tous Jean adres- « sait ces paroles : Pour moi, je donne avec l'eau un baptême « de pénitence; mais celui qui doit venir après moi est plus « puissant que moi. Je ne suis pas digne de porter ses chaus- « sures, ni d'en délier la courroie. C'est lui qui vous baptisera « dans l'Esprit Saint et dans le feu. Il a son van en main; il « nettoiera son aire et amassera le froment dans son grenier; « mais il brûlera la paille dans le feu qui ne s'éteint pas. Il « adressait encore au peuple beaucoup d'autres exhortations »[2]. Dans son langage imagé, il rappelait ainsi aux foules les plus terribles vérités : le jugement de Dieu, qui démêlera les bons des méchants, comme le van, agité par la main du laboureur, sépare la paille du grain; puis, le feu éternel qui consumera l'impie, comme l'inutile rebut de la moisson. La conclusion était toujours la même : après le baptême de l'eau, signe extérieur par lequel on s'engageait à faire pénitence, il faudrait recevoir le baptême du Messie, qui serait accompagné de la grâce de l'Esprit Saint, et purifierait les âmes comme le feu purifie les corps dans leurs plus intimes profondeurs.

Quant au précurseur, s'apercevait-il que sa personnalité empêchait quelques esprits de penser à celle du Christ, prenant aussitôt les devants, il protestait de toute son énergie que lui-même n'était que le dernier des serviteurs, comparé à celui qu'il précédait.

1. S. Luc, III, 10-14.
2. S. Matthieu, III, 11, 12; S. Marc, I, 6-8; S. Luc, III, 15-18.



Alors le démon s'éloigna de lui; les anges s'approchèrent et se mirent à le servir.

S. Matthieu, vi, 11.



CHAPITRE II.

LE BAPTÊME ET LA TENTATION DE NOTRE SEIGNEUR.

Jésus est baptisé par saint Jean. — Son jeûne au désert. — Satan intéressé à connaître Notre Seigneur. — Les trois tentations. — Jésus servi par les anges.

La prédication de Jean se prolongea durant quelques mois. Pendant ce temps, Notre Seigneur vivait encore inconnu dans son atelier de Nazareth. Un jour, le divin Ouvrier termina les travaux qu'il avait entrepris, laissa reposer les outils dont il s'était servi pendant tant d'années, dit à sa mère un affectueux adieu, lui annonça que désormais il allait être exclusivement « aux affaires de son Père », et partit. Il accompagnait peut-être des hommes du pays, attirés au Jourdain par les choses extraordinaires qu'on racontait de Jean.

Le précurseur avait-il eu l'habitude de quitter son désert pour se rendre à Jérusalem, au moins à l'époque des grandes fêtes, et s'était-il déjà rencontré avec le Sauveur? Ou bien n'avait-il jamais entrevu auparavant celui qu'il devait révéler au monde? Connaissait-il à l'avance son caractère de Messie et de Fils de Dieu, ou n'avait-il entendu parler de lui que comme d'un homme d'une sainteté éminente? On l'ignore. Ce qui est certain du moins, c'est que Jean devait attendre l'heure que lui

avait marquée la Providence, pour montrer aux hommes leur Sauveur.

« Jésus vint donc de Nazareth, en Galilée, jusqu'au Jourdain, « auprès de Jean qui baptisait tout le peuple, afin d'être aussi « baptisé par lui. Jean s'en défendait en disant : C'est à moi « d'être baptisé par vous, et c'est vous qui venez à moi ! Mais « Jésus lui répondit : Fais comme je dis, car il convient que « nous accomplissions ainsi toute justice. Jean le laissa faire. « Quand Jésus fut baptisé, il remonta aussitôt de l'eau et se mit « en prière. Alors les cieux s'ouvrirent, et il vit le Saint Esprit « descendre sur lui sous la forme corporelle d'une colombe, et « s'y arrêter. En même temps, une voix du ciel disait : Tu es « mon Fils bien-aimé, c'est en toi que je me complais »[1].

L'acte d'humilité auquel le Sauveur vient de se soumettre pour « accomplir toute justice », comme s'il était un pécheur, lui attire une glorification immédiate. L'auguste Trinité se manifeste toute entière. Le Père fait entendre sa voix pour saluer son Fils bien-aimé en cet homme qui passe encore inaperçu au milieu des autres. Le Saint Esprit emprunte une forme visible pour attester sa présence, et « de même qu'après le déluge la colombe rapporta le rameau d'olivier et annonça que le calme était revenu à la surface de la terre, ainsi elle apparaît au baptême du Sauveur pour annoncer le Libérateur »[2]. Dès le premier instant de l'incarnation, l'Esprit divin avait pris pleine possession de l'âme de Notre Seigneur, et par l'onction d'une grâce parfaite, l'avait sacré pour être le Messie, le Christ, c'est-à-dire l'Oint du Seigneur et le souverain prêtre du Très-Haut. « Aussi, en descendant sur lui au moment du baptême, il n'avait pas à sanctifier celui qui possédait toute sainteté dès le sein de Marie; mais son apparition était un signe offert à Jean-Baptiste »[3]. Le précurseur en effet avait été témoin de l'apparition et en avait compris le sens. Désormais il savait que Jésus était celui dont il devait préparer la mission, et il pouvait le présenter aux foules comme le Messie promis.

1. S. Matthieu, III, 13-17; S. Marc, I, 9-11; S. Luc, III, 21-23.
2. Saint Jean Chrysostome, *sur ce passage*.
3. Saint Cyrille d'Alexandrie, *sur saint Jean*, II.

« A ce commencement » de sa vie publique, « Jésus, qui passait pour le fils de Joseph, avait environ trente ans »[1]. C'est à cet âge que les prêtres commençaient d'exercer leurs fonctions[2], et que les docteurs pouvaient se mettre à enseigner.

En recevant le baptême de Jean, on s'engageait à faire pénitence. Pour « accomplir toute justice », Notre Seigneur devait donc tenir cet engagement. Comme d'autre part « le Fils de Dieu était apparu pour détruire les œuvres du démon »[3], il lui fallait aussi inaugurer son ministère public par une déclaration de guerre à l'ennemi du salut. Voilà pourquoi « il revint tout « aussitôt du Jourdain, et l'Esprit Saint, dont il était rempli, le « poussa au désert où il devait être tenté par le démon. Il y jeûna « pendant quarante jours et quarante nuits, et vécut au milieu « des bêtes sauvages. Au bout de ce temps, il eut faim : alors « le tentateur s'approcha ». Ce désert est la région rocheuse et désolée qui s'étend à l'ouest du Jourdain, à la hauteur de Jéricho. Notre Seigneur y fit pénitence par un jeûne de quarante jours, semblable à celui que s'étaient imposés autrefois Moïse et Élie.

Il devait aussi y être tenté. Aux premiers jours de l'humanité, le premier homme, placé dans le jardin de délices, avait été tenté par le démon, mais s'était misérablement laissé vaincre; après une longue privation, subie au milieu des horreurs d'une solitude sauvage, le nouvel Adam voulait passer par cette même épreuve de la tentation. Toutefois elle ne pouvait être pour lui ce qu'elle est pour les autres hommes. Ceux-ci sont assaillis à la fois par le dehors, quand le démon se sert des choses sensibles pour les attirer au mal, et par le dedans, quand il met à profit la connivence des instincts pervers que le péché originel a laissés dans toutes les âmes. Adam innocent n'avait pu être attaqué que par l'extérieur, et pourtant il avait succombé. Notre Seigneur, lui aussi, ne pouvait subir que les assauts du dehors, mais sa victoire était assurée.

1. S. Luc, III, 23.
2. Nombres, IV, 3.
3. I. Jean, III, 8.

Si juste que paraisse un homme, « il est nécessaire que la tentation le mette à l'épreuve »[1].

Jésus Christ n'avait nul besoin d'être éprouvé; sa sainteté était parfaite, et nulle puissance ne pouvait la lui ravir. Mais, au mérite de la patience en face de l'impudent tentateur, il voulait joindre celui de l'humiliation subie par amour pour nous. Voilà pourquoi « il n'y avait pas d'inconvenance à ce que notre Rédempteur, qui venait pour être mis à mort, souffrît la tentation. Il était juste en effet qu'il fût vainqueur de nos tentations par la sienne, comme par sa mort il devait vaincre notre mort »[2]. D'ailleurs son amour lui faisait une loi de prendre sur lui toutes les misères qui nous affligent, afin de nous en délivrer. « Il dut être en tout, hormis le péché, semblable à ses frères; il a souffert lui-même, il a été tenté, et par là s'est acquis le pouvoir de porter secours à ceux qui sont tentés »[3].

De son côté, Satan avait le plus grand intérêt à tenter Notre Seigneur. « Le Verbe, Fils unique de Dieu, a toujours eu et aura toujours le démon sous sa puissance; mais après s'être revêtu de l'humanité, il voulut soumettre le démon à l'homme lui-même, non pas en lui arrachant sa proie par la force, mais en triomphant de lui selon les lois de la justice. Satan avait trompé la femme, et par la femme il avait renversé l'homme; aussi tenait-il toute leur race pécheresse captive sous les lois de la mort. Il suivait en cela l'instinct cruel qui le porte à nuire; néanmoins il usait d'un véritable droit. Mais sa puissance ne devait subsister que jusqu'au jour où il immolerait le Juste, en qui il ne pouvait rien trouver qui méritât la mort »[4]. Adam perdit tout son empire sur la création le jour où il osa toucher au fruit défendu; Satan perdra le sien s'il met la main sur le Fils de Dieu incarné, pour le frapper de mort comme les hommes coupables. C'est ainsi que la sagesse divine tirera vengeance de la malice du démon.

1. Tobie, XII, 13.
2. Saint Grégoire le Grand, *Homélie* 16 *sur l'Évangile.*
3. Hébreux, II, 17; IV, 15.
4. Saint Augustin, *du libre Arbitre,* III, 31.

Satan n'ignorait pas le dessein que Dieu avait d'unir à son Fils une nature humaine : la révélation de ce projet divin fut même l'occasion de sa révolte et de son châtiment. Au paradis terrestre, il avait été averti que Dieu ne renonçait pas à son dessein primitif, et qu'un fils de la femme serait un jour assez puissant pour lui écraser la tête. Satan comprit. Son intelligence merveilleuse lui permit ensuite d'entrevoir assez nettement le sens des prophéties, du moins quand elles annonçaient les gloires de ce Dieu qui allait descendre sur la terre. Deux causes pourtant devaient l'empêcher de reconnaître sûrement celui qu'il n'avait pas droit de toucher.

Dieu d'abord interdit au démon la connaissance du mystère de l'incarnation, dans la mesure où il le jugea à propos. « Le Christ n'a été connu des démons qu'autant qu'il l'a voulu, et il ne l'a voulu qu'autant qu'il l'a fallu. Il ne s'est fait connaître à eux que par quelques effets temporels de sa puissance, et par des signes de sa présence si cachés, qu'ils échappaient à la faiblesse des hommes, et ne pouvaient être aperçus que par des esprits angéliques, même mauvais. Quand il crut bon de les supprimer peu à peu, et de se cacher un peu plus profondément, le prince des démons douta de lui et le tenta pour savoir s'il était le Christ » [1].

Mais c'était surtout par son orgueil que le démon devait être égaré dans son jugement sur Notre Seigneur : il ne put jamais croire que le Verbe de Dieu s'abaissât à toutes les humiliations qui remplissent sa vie mortelle. Les prodiges de Bethléem lui donnèrent l'éveil; mais la pauvreté de la crèche, la fuite en Égypte, les longues années de silence, d'obscurité et de travail à Nazareth étaient-elles compatibles avec la présence de la divinité? Satan décidait que non. Pourtant il se tenait sur ses gardes, et la manifestation du Jourdain, au moment du baptême du Sauveur, l'ayant intrigué, il le suivit au désert. « Pour le provoquer au combat, Notre Seigneur lui fit connaître la faim qu'il éprouvait, ce qui renouvela les doutes de Satan. Il ne pouvait croire que celui qui avait reçu de saint Jean-Baptiste

1. Saint Augustin, *de la Cité de Dieu*, IX, 21.

et de Dieu lui-même un si glorieux témoignage, fût un pur homme; mais il ne pouvait croire non plus que celui qu'il voyait souffrir de la faim fût véritablement le Fils de Dieu. Il veut donc le tenter pour découvrir le mystère, et le doute de son esprit se reflète dans le doute de ses paroles »[1].

« Le tentateur s'approcha et lui dit : Si vous êtes le Fils de « Dieu, dites à ces pierres de devenir des pains. Mais Jésus lui « répondit : Il est écrit : L'homme ne vit pas seulement de pain, « mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu ». Cette réponse avait déjà été adressée aux Hébreux, à la fin de leur séjour de quarante ans au désert, pour leur rappeler qu'il y a une chose plus importante que le pain matériel, même pour la vie présente : l'obéissance à la parole de Dieu[2]. A la tentation de sensualité, naturellement suggérée par la rigueur de son jeûne, Notre Seigneur oppose donc un acte de confiance en la divine Providence; à l'appel fait à sa puissance, il répond par la continuation de son abstinence; à la curiosité du démon, il ne donne pas la moindre satisfaction.

« Le démon le transporta alors dans la ville sainte, à Jéru- « salem, le plaça sur le pinacle du temple et lui dit : Si vous « êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas; car il est écrit : Il a « donné des ordres à ses anges à votre sujet, et ils vous porte- « ront entre leurs mains, de peur que vous ne heurtiez votre « pied à la pierre. Mais Jésus lui dit : Il est aussi écrit : Tu ne « tenteras pas le Seigneur ton Dieu ». Le Sauveur qui veut permettre un jour à ses ennemis de le saisir, de le frapper, de le crucifier, se laisse transporter par la puissance de l'esprit impur. Le voilà sur le pinacle du temple, sur un de ces hauts sommets qui couronnent l'édifice sacré. Quel étonnant spectacle si, porté doucement par les anges invisibles, Jésus descendait au milieu de cette foule qui allait et venait dans les parvis de la maison de Dieu! Comme on l'eût acclamé! Comme on se fût prosterné devant ce Messie qui venait du ciel!

Pour déterminer le Sauveur à se jeter en bas, Satan lui cite

1. Saint Jean Chrysostome, *sur saint Matthieu*, XIII, 2.
2. Deutéronome, VIII, 1-3.

à son tour un passage de l'Écriture. Le démon aime à copier Dieu, mais la copie se reconnaît toujours à quelque infidélité. Ici, il tronque volontairement le texte du psaume. Les anges ont la garde de l'homme, mais seulement « dans toutes ses voies »[1], c'est-à-dire dans les voies que le Seigneur lui ordonne ou lui permet de suivre, non dans celles où l'entraînent la présomption et la passion. Notre Seigneur, sans répondre cette fois encore à la principale préoccupation de Satan, prend dans la sainte Écriture une nouvelle arme contre lui. Le texte sacré, quand on le détourne de son véritable sens, comme fait ici le démon, semble autoriser tous les écarts de croyance ou de conduite; compris dans le sens que Dieu a voulu y mettre, il est une lumière et une arme défensive au temps de la tentation.

De l'indifférence avec laquelle le Sauveur paraît entendre les paroles : « Si vous êtes le Fils de Dieu », le démon conclut qu'il a devant lui une simple créature, mais toutefois un saint, un homme de Dieu. S'il peut réussir, par une séduction entraînante, à le faire tomber dans le piège, il saura sûrement à quoi s'en tenir sur le mystère qu'il a tant intérêt à percer. « De « nouveau, le démon le transporta sur une montagne très élevée; « il lui montra en un instant tous les royaumes du monde « avec leur splendeur, et il lui dit : Je vous donnerai toute « leur puissance et toute leur gloire; car tout cela m'appar- « tient et je le donne à qui je veux. Je vous donnerai tout, « si vous vous prosternez devant moi et si vous m'adorez. « Jésus lui dit alors : Arrière, Satan ! car il est écrit : Tu ado- « reras le Seigneur ton Dieu et tu ne serviras que lui seul ».

Par ses artifices, le tentateur avait fait passer sous les yeux du Sauveur toutes les magnificences des royaumes de la terre; ce spectacle était bien fait pour éveiller à la fois dans le cœur d'un homme toutes les convoitises de l'orgueil, de l'ambition et de la cupidité. Mais, pour posséder toutes ces splendeurs, il fallait d'abord s'abaisser devant Satan et l'adorer. Combien chaque jour les achètent à ce prix !

1. Psaume XC, 11.

Un seul mot triomphe de Satan : Arrière ! Le Sauveur ne supporte pas un instant l'outrage qui s'adresse à la divinité même. Trop longtemps le démon s'est fait adorer, puisque « les dieux des nations ne sont tous que des démons »[1]; il est temps que la loi divine prévale. Le Fils de Dieu la rappelle à l'ange rebelle : « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, tu ne serviras que lui seul, tu jureras par son nom, mais vous n'irez pas à la suite des dieux étrangers de toutes nations qui sont autour de vous »[2]. Cette fois encore, « Notre Seigneur terrassa son adversaire par le témoignage de la loi, et non par la force de sa puissance, afin de procurer par là plus d'honneur à l'homme et plus de honte à l'adversaire, puisque l'ennemi du genre humain semble vaincu par un homme et non par un Dieu »[3].

« Alors quand toute la tentation fut terminée, le démon « s'éloigna de lui pour un temps; les anges s'approchèrent et « se mirent à le servir »[4]. L'audacieuse curiosité de Satan fut donc déçue; « la sagesse de Dieu rendit vaine l'habileté du démon, afin que l'orgueilleux ennemi fût lié lui-même par celui qu'il avait lié autrefois, et qu'il ne craignît pas de persécuter celui dont la mort était nécessaire au monde »[5]. Tout ce qu'il put conclure, c'est qu'il avait devant lui un adversaire difficile à vaincre; il ne s'éloigna que pour un temps, se promettant bien de le surveiller de près et de recommencer l'épreuve au moment propice. Quant aux saints anges, ils s'empressèrent autour du Seigneur, l'emportèrent de ce pic élevé où Satan l'avait posé, et lui offrirent ce pain qu'il ne voulait devoir qu'à la providence de son Père. Comme ils étaient heureux de pouvoir prodiguer leurs soins et leurs services au Verbe incarné! Ce désert était pour eux un autre ciel.

1. Psaume xcv, 5.
2. Deutéronome, vi, 13,14.
3. Saint Léon, *Sermon* 39 *sur le carême*.
4. S. Matthieu, iv, 1-11; S. Marc, i, 12, 13; S. Luc, iv, 1-13.
5. Saint Léon, *Sermon* 42 *sur le carême*.

CHAPITRE III.

NOTRE SEIGNEUR ET SES PREMIERS DISCIPLES.

Jean-Baptiste témoigne qu'il n'est pas le Christ. — Il répond aux envoyés du sanhédrin. — Il montre l'Agneau de Dieu. — Les cinq premiers disciples du Sauveur. — Le premier miracle aux noces de Cana.

Pendant le séjour de Notre Seigneur au désert, saint Jean continuait sa prédication sur le bord du Jourdain; mais il s'appliquait avec le plus grand soin à effacer sa personnalité devant celle du Sauveur dont l'apparition était imminente. « Il avait « été envoyé de Dieu comme témoin, afin de rendre témoi« gnage à la lumière pour aider tous les hommes à croire. Lui« même n'était pas la lumière, il venait seulement rendre té« moignage à la lumière. Voici le témoignage que Jean rendait « sur le Verbe fait chair; il disait bien haut : C'est celui dont je « vous ai dit : Celui qui va venir après moi a été mis au dessus « de moi, car il était avant moi ». Saint Jean révélait, mais à termes couverts, l'éternité et par conséquent la divinité du Sauveur.

Des révélations plus complètes, ménagées graduellement, devaient résulter des miracles et des affirmations de Notre Seigneur lui-même, et l'évangéliste pourra dire un jour : « Nous « avons reçu de sa plénitude, et grâce sur grâce. La loi a été « donnée par Moïse, mais la grâce et la vérité sont l'œuvre de « Jésus Christ. Personne n'a jamais vu Dieu ; son Fils unique, « qui habite dans le sein du Père, l'a lui-même fait connaître » [1].

1. S. Jean, I, 6-8, 15-18.

Depuis plusieurs mois déjà, la prédication de Jean faisait grand bruit; il était temps que l'autorité religieuse de Jérusalem s'en rendît un compte exact. Cette autorité était aux mains des membres du sanhédrin. On appelait de ce nom une assemblée chargée des intérêts religieux de la nation. C'était elle qu'autrefois Hérode avait consultée à l'arrivée des mages. Elle se composait de soixante et onze membres. Le grand-prêtre en exercice présidait. L'assemblée comprenait les anciens grands-prêtres et les chefs des vingt quatre familles sacerdotales; des scribes ou docteurs, chargés d'interpréter et de commenter la loi et les traditions; enfin des anciens ou notables du peuple. Le sanhédrin pouvait seul autoriser les nouveaux docteurs à parler en public, et il avait droit de leur demander compte de leur enseignement. Aussi se décida-t-il à députer quelques-uns de ses membres auprès de Jean-Baptiste, pour s'informer officiellement de la nature de sa mission.

« Or voici le témoignage de Jean, quand les Juifs envoyèrent « de Jérusalem des prêtres et des lévites pour lui poser cette « question : Qui es-tu? Il fit sa déclaration sans détour. Il dé- « clara : Je ne suis pas le Christ. On l'interrogea alors : Quoi « donc? Es-tu Élie? Il dit : Je ne le suis pas. — Es-tu le pro- « phète? Il répondit : Non ». Élie, enlevé au ciel sur les bords mêmes de ce Jourdain où Jean baptisait [1], devait revenir un jour pour précéder le souverain Juge; mais si Jean avait « l'esprit et la vertu d'Élie », selon la promesse de l'ange à Zacharie, il n'était point Élie en personne, et précédait le Sauveur, non le Juge. Moïse avait dit aussi : « Le Seigneur ton Dieu suscitera de ta nation et du milieu de tes frères un prophète semblable à moi : écoute-le » [2]. Ce prophète était le Messie; mais les Juifs croyaient communément qu'il en différait, et qu'il serait peut-être un des anciens prophètes reparaissant sur la terre. Le précurseur répond négativement à toutes ces questions, « et son humilité a le plus grand mérite : il pouvait tromper les hommes, passer pour le Christ et être traité comme tel, tant

1. IV Rois, II, 7-12.
2. Deutéronome, XVIII, 15.

étaient grandes la grâce et la perfection qui éclataient en lui »[1].

« Ils lui dirent donc : Qui es-tu? afin que nous puissions « rendre réponse à ceux qui nous ont envoyés; que dis-tu de « toi-même? Il dit : Je suis la voix de celui qui crie dans le « désert : Dressez le chemin du Seigneur, comme l'a dit le pro- « phète Isaïe. Or ceux qui avaient été envoyés étaient des pha- « risiens », par conséquent des hommes attachés aux traditions et ennemis des innovations. « Ils l'interrogèrent et lui dirent : « Pourquoi donc baptises-tu, si tu n'es pas le Christ, ni Élie, « ni le prophète? Jean leur répondit : Pour moi, je baptise dans « l'eau; mais au milieu de vous se trouve quelqu'un que vous « ne connaissez pas; c'est celui qui doit venir après moi. Il a « été mis au dessus de moi, et je ne suis pas digne de délier « la courroie de sa chaussure. Ces choses se passèrent à Beth- « anie, de l'autre côté du Jourdain, où Jean baptisait »[2]. Le précurseur n'a pas à recourir à l'autorité du sanhédrin pour prêcher et pour baptiser : il relève d'une puissance plus haute.

Il était alors un peu au dessus de l'embouchure du Jourdain dans la mer Morte, près d'une localité appelée Bethanie, la « maison du bac », probablement identique avec Bethabara, la « maison du passage ».

« Le lendemain, Jean vit venir à lui Jésus, et il dit : Voici « l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte le péché du monde. C'est « celui dont j'ai dit : Après moi vient un homme qui a été mis « au dessus de moi, parce qu'il était avant moi. Pour moi, je ne « le connaissais pas; mais il fallait qu'il fût manifesté en Israël, « et c'est pour cela que je suis venu baptiser dans l'eau. Et Jean « rendit témoignage en ces termes : J'ai vu l'Esprit descendre « du ciel sous forme de colombe, et il s'est reposé sur lui. Pour « moi, je ne le connaissais pas; mais celui qui m'a envoyé bap- « tiser dans l'eau m'avait dit : Celui sur qui tu verras descendre « l'Esprit, celui sur qui il se reposera, c'est lui qui baptise « dans le Saint Esprit. Or j'ai vu, et j'ai rendu témoignage qu'il « est le Fils de Dieu »[3].

1. Saint Augustin, *sur saint Jean*, IV, 6.
2. S. Jean, I, 19-28.
3. S. Jean, I, 29-34.

A la première entrevue, le jour du baptême, tout s'était passé entre Jésus et saint Jean ; personne autre n'avait été témoin de la descente du Saint Esprit. Depuis ce jour, le précurseur connaissait comme Messie, comme Fils de Dieu, celui qu'il était chargé de montrer, après avoir préparé les cœurs à sa venue. Maintenant, il atteignait l'apogée de son ministère. Il avait d'abord dit : « Un autre viendra après moi »; puis : « Il est au milieu de vous » ; il ajoutait enfin en le montrant : « Voici l'Agneau de Dieu! ».

En ce jour fut exaucée la prière de l'ancien prophète : « Seigneur, envoyez l'Agneau qui doit dominer la terre » [1]. Cet Agneau, dont l'apôtre saint Jean chantera, dans son Apocalypse, l'éternelle et triomphante domination, est donc enfin au milieu des hommes. Mais l'immolation précèdera la victoire, et bientôt le Sauveur, présenté au monde sous le symbole de la plus aimable douceur, « sera mené comme une brebis pour être mis à mort, et, comme l'agneau devant celui qui le tond, il se taira sans faire entendre une plainte » [2]. Ainsi, dès ce jour, est insinué par le précurseur le mystère sanglant qui va remplacer les sacrifices impuissants du temple.

« Le jour suivant, Jean se trouvait encore là avec deux de « ses disciples ». Plusieurs, après avoir reçu son baptême, s'étaient attachés à lui pour pratiquer la pénitence à son école. « Et voyant s'avancer Jésus, il dit : Voici l'Agneau de Dieu. « Les deux disciples l'entendirent parler ainsi et suivirent Jésus. « Mais Jésus se retournant et les voyant à sa suite, leur dit : « Que cherchez-vous? Ils lui dirent : Rabbi (ce qu'on traduit « par cette parole : Maître), où demeurez-vous? Il leur dit : « Venez et voyez. Ils allèrent et virent où il demeurait, et ils « restèrent avec lui ce jour-là. C'était environ la dixième « heure », soit quatre heures du soir, suivant la manière de compter des Juifs.

Les deux disciples eurent un entretien prolongé avec le divin Maître. Pour la première fois, Jésus travaillait directement par

1. Isaïe, XVI, 1.
2. Isaïe, LIII, 7.

sa parole à la conquête des âmes. Heureux disciples, qui furent les prémices du divin apostolat, gagnés à Notre Seigneur par ce doux entretien du soir! C'étaient André et un autre qui ne se nomme pas. Mais il raconte lui-même cette histoire dans le détail, et fut initié ce premier soir à un commerce d'intimité qui devait l'amener, le dernier soir, à reposer sa tête sur le sein de Jésus : cet autre était saint Jean, le futur évangéliste.

« Or André, frère de Simon-Pierre, était l'un des deux qui, « après avoir entendu la parole de Jean, avaient suivi Jésus. Il « rencontra tout d'abord son frère Simon, et lui dit : Nous « avons trouvé le Messie ! (ce qui signifie : le Christ), et il le mena « à Jésus. Jésus le regarda et lui dit : Tu es Simon, fils de « Jona : tu t'appelleras Céphas (ce qui signifie : Pierre) ». Notre Seigneur change le nom pour le mettre en rapport avec la fonction. Plus tard, il expliquera à Simon comment il est Pierre, cette « pierre » sur laquelle doit reposer l'édifice de l'Église. Mais dès ce jour il exerce son autorité sur celui qui sera son premier remplaçant sur la terre.

« Le lendemain, il voulut s'en aller en Galilée, et il rencontra « Philippe; et Jésus lui dit : Suis-moi. Or Philippe était de « Bethsaïde, la ville d'André et de Pierre ». Jésus quitte le Jourdain, sans avoir eu d'entretien avec Jean-Baptiste, et le précurseur, avec une humilité et une abnégation admirables, ne cherche pas à voir plus longuement le Sauveur, ni à le suivre. Il ne faut pas qu'on puisse dire que Jésus est le disciple de Jean. Jésus est le Maître, Jean n'est que le serviteur, et, sa mission remplie, il va disparaître : les consolations et la récompense lui sont réservées dans l'autre vie.

Chemin faisant, « Philippe rencontra Nathanaël et lui dit : « Nous avons trouvé celui dont il a été écrit par Moïse, dans « la loi, et par les prophètes : c'est Jésus, fils de Joseph, de « Nazareth. Mais Nathanaël lui dit : Peut-il sortir quelque « chose de bon de Nazareth? ». Nathanaël était originaire de Cana, en Galilée, petite ville toute voisine de Nazareth. Venu sans doute lui aussi pour recevoir le baptême de Jean, il s'en retournait, et en ce moment se reposait sous un figuier, tout en réfléchissant aux choses dont il avait été témoin près du Jour-

dain. L'annonce de Philippe excite son étonnement. Lui-même aurait-il vécu si près de Nazareth sans entendre parler du Messie, si celui-ci était originaire de cette ville, comme le prétend Philippe? Est-il d'ailleurs sorti rien de bon de cette localité ignorée? Néanmoins, Nathanaël est une âme droite, sans parti pris; il ne croit pas qu'un fait soit impossible, par cela seul qu'il choque une idée reçue. « Philippe lui dit : Viens et vois. Jésus vit venir « à lui Nathanaël, et il dit de lui : Voici un véritable Israélite, « un homme sans artifice. Nathanaël lui dit : D'où me connais- « sez-vous? Jésus lui répondit : Avant que Philippe ne t'appelât, « tandis que tu étais sous le figuier, je t'ai vu ». Cette simple remarque répondait probablement à une pensée secrète du voyageur, car aussitôt « Nathanaël lui répondit : Maître, vous « êtes le Fils de Dieu, vous êtes le roi d'Israël. Mais Jésus re- « partit : Parce que je t'ai dit : Je t'ai vu sous le figuier, tu « crois; tu verras de plus grandes choses. Et il ajouta : En « vérité, en vérité, je vous le dis, vous verrez le ciel ouvert « et les anges de Dieu montant et descendant sur le Fils de « l'homme »[1].

Nathanaël a appelé Notre Seigneur Fils de Dieu et roi d'Israël, noms sous lesquels les vrais Israélites attendaient le Messie. Le Sauveur, de son côté, prend le titre de Fils de l'homme, qui est attribué au Messie par le prophète Daniel, quand il montre l'Ancien des jours, le Père donnant à ce Fils de l'homme « une puissance qui sera éternelle, et un royaume qui ne sera jamais détruit »[2]. Ces deux noms, Fils de Dieu et Fils de l'homme, indiquent clairement la double nature de Jésus Christ; à la fois Dieu et homme, il est par là même le médiateur qui unit Dieu et l'humanité, et comme une nouvelle échelle de Jacob sur laquelle les anges montent et descendent, pour porter au ciel les hommages et les supplications de la terre, et pour transmettre à la terre les bénédictions du ciel[3]. C'est là un spectacle dont les nouveaux disciples sont appelés à contempler non plus le symbole mystérieux, comme autrefois Jacob, mais

1. S. Jean, I, 35-51.
2. Daniel, VII, 13, 14.
3. Genèse, XXVIII, 12.

la vivante réalité en Jésus, pendant les années de son ministère au milieu des hommes.

Notre Seigneur a donc maintenant autour de lui cinq disciples : Jean et André, venus sur l'indication du précurseur; Simon-Pierre, amené par son frère André; Philippe, appelé directement par le Sauveur; et enfin Nathanaël, conduit à Jésus par le précédent. Ce dernier, croit-on, n'est autre que Barthélemy, dont le nom plus usuel veut dire fils de Tholmaï, comme le surnom de Pierre, Barjona, veut dire fils de Jona. Ces premières conquêtes ont été rapides. Le Sauveur a parlé en maître, et la grâce qui émanait de lui a fait son œuvre, tout en laissant aux disciples le mérite d'une obéissance volontaire. Jésus va maintenant, par le spectacle d'un premier miracle, récompenser leur docilité et affermir leur foi.

« Trois jours après, des noces eurent lieu à Cana en Galilée, « et la mère de Jésus s'y trouvait ». Cana, aujourd'hui Kefr Kenna, est à environ sept kilomètres au nord-est de Nazareth. Il y avait là une famille bien connue de la très Sainte Vierge et de Notre Seigneur. C'est pourquoi « Jésus fut aussi convié « aux noces avec ses disciples », parmi lesquels était Nathanaël, originaire du pays. Peut-être n'avait-on point compté à l'avance sur l'arrivée de ces nouveaux-venus; car on ignorait qu'ils se fussent attachés à la personne de Jésus, et le voyage du Jourdain à Cana s'était fait trop rapidement pour qu'un messager pût devancer la petite troupe. Aussi « le vin ayant fait défaut, « la mère de Jésus lui dit : Ils n'ont pas de vin. Jésus lui dit : « Femme, que me voulez-vous? Mon heure n'est pas encore « venue ».

Avec quelle discrétion la Sainte Vierge a formulé sa demande, et dans les trois mots qu'elle prononce, quelle révélation de la puissance, de la bonté, de la délicatesse de son divin Fils! Notre Seigneur l'appelle « femme », comme il fera plus tard sur la croix; mais ce mot ainsi employé n'a rien que de très courtois dans la langue des Hébreux. La question qui suit, très usitée dans la sainte Écriture, y marque toujours une certaine divergence de vues, mais s'allie très bien avec le sentiment du respect.

Le divin Maître veut sans doute faire entendre à sa mère qu'il doit agir ici en Fils de Dieu, non en fils de Marie, et que l'heure d'accomplir un miracle n'est pas encore arrivée. Toutefois, la très Sainte Vierge comprend qu'elle est exaucée et que, par égard pour son intercession, le Sauveur est disposé à mettre sa puissance divine au service des jeunes époux.

« Sa mère dit aux serviteurs : Faites tout ce qu'il vous dira. « Or, il se trouvait là six urnes de pierre, pour l'ablution des « Juifs; elles contenaient chacune deux ou trois métrètes », soit de 80 à 120 litres. « Jésus leur dit : Emplissez d'eau les urnes, « et ils les remplirent jusqu'au bord. Jésus ajouta alors : Pui- « sez maintenant, et portez-en à l'intendant. Ils en portèrent. « L'intendant goûta cette eau changée en vin. Il ignorait d'où « elle provenait; mais les serviteurs le savaient bien, eux qui « avaient puisé l'eau. Aussitôt l'intendant appela l'époux et lui « dit : On sert d'abord le bon vin, puis, après qu'on a bien bu, « celui qui est moins bon; toi, au contraire, tu as gardé le bon « vin jusqu'à ce moment ». Le miracle est ainsi constaté par l'intendant du festin, par les serviteurs et ensuite par tous les convives. Notre Seigneur a changé une substance en une autre; sa puissance a produit en un seul instant ce qu'elle fait accomplir d'ordinaire en plusieurs mois par les forces de la nature; sa bonté, qui ne connaît pas la parcimonie, a offert aux jeunes époux un présent vraiment royal.

« Ce fut le commencement des signes de Jésus; il le fit à Cana, « en Galilée. Par là, il manifesta sa gloire, et ses disciples cru- « rent en lui » [1]. Ce miracle est donc un signe, comme tous les miracles qui suivront. La merveille extérieure révèle la gloire cachée de la divinité qui est en Notre Seigneur. Le miracle, constaté par les témoins qui entourent le Sauveur, démontre qu'il agit en maître absolu au milieu de la création, sans jamais rencontrer de résistance; et comme Dieu permet parfois à des puissances subalternes de produire des effets qui dépassent les forces ordinaires de la nature, et jettent l'homme dans l'étonnement, Notre Seigneur donnera à ses miracles un tel caractère

1. S. Jean, II, 1-11.

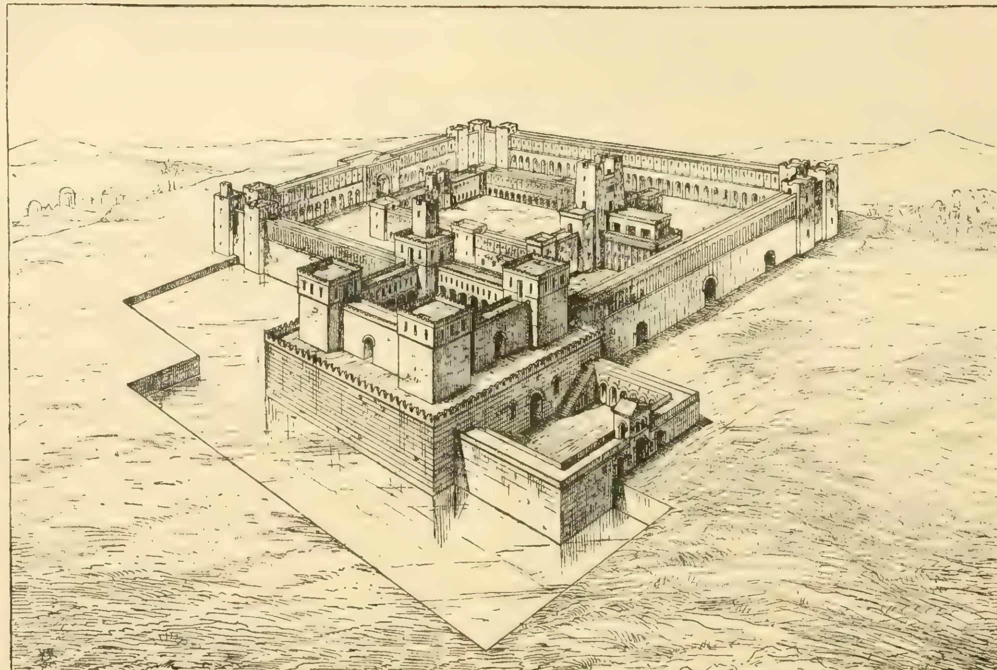
de spontanéité, d'absolue indépendance, d'inimitable bonté, que les hommes ne pourront s'y tromper, surtout quand celui qui fera ces merveilles dira en même temps : Je suis le Fils de Dieu. Les premiers disciples du Sauveur, avec leur âme simple et exempte de préjugés, vont tout droit à la lumière, et, guidés à la fois par le bon sens et par la grâce, ils croient en lui.

Mais, tout en étant le signe éclatant de sa divinité, les miracles de Notre Seigneur sont aussi le symbole de réalités invisibles produites dans le monde de la grâce. A ce point de vue plus particulier, quelle touchante harmonie entre le premier miracle du Sauveur et le dernier! Le festin de Cana présage celui du cénacle; le mariage qu'il honore et sanctifie par sa présence est l'image de l'union qu'il contractera avec son Église; si l'eau est changée en vin, c'est pour préluder à cet autre changement plus merveilleux du pain au corps du Seigneur et du vin en son sang. Avec quelle joie Jésus dut céder à l'invitation de Marie! Il entrevoyait déjà son Eucharistie, l'incomparable présent nuptial qu'il se proposait d'offrir à son Épouse bien-aimée, la sainte Église.

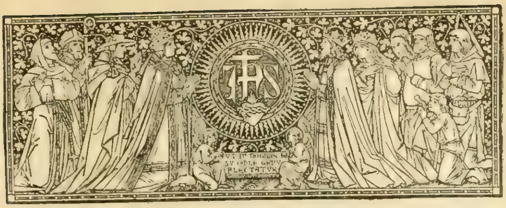
« Il descendit ensuite à Capharnaüm, avec sa mère, ses frères « et ses disciples, et ils y demeurèrent quelques jours » [1]. Capharnaüm était une petite ville assise sur le rivage nord-ouest du lac de Tibériade; elle devait être comme la capitale du royaume évangélique pendant toute la vie publique du Sauveur, et c'est de là qu'il allait rayonner pour annoncer la bonne nouvelle dans toutes les directions. La petite armée qu'il destine à la conquête du monde a déjà ses cadres formés. Il y a là les frères et les disciples du Seigneur : ils seront plus tard les apôtres et les missionnaires évangéliques. Marie, qui sera bientôt rejointe par quelques femmes saintes et dévouées, veillera pour assurer à chacun les soins que réclame la vie matérielle. Elle a jadis nourri l'enfant Jésus : quelle mère plus tendre pourrait pourvoir aux besoins de l'Église à son berceau!

Ce premier séjour à Capharnaüm fut de courte durée : la Pâque approchait, et il fallait se rendre à Jérusalem.

1. S. Jean, II, 12.



La forteresse Antonia et le Temple d'Hérode. Vue prise de l'ouest.



II

DE LA PREMIÈRE A LA DEUXIÈME PAQUE.

CHAPITRE PREMIER.

LE PREMIER VOYAGE A JÉRUSALEM.

Le temple de Jérusalem. — Jésus en chasse les marchands. — Miracles à Jérusalem. — Entretien avec Nicodème.

Désigné par saint Jean sur les bords du Jourdain comme l'Agneau de Dieu, Jésus était revenu manifester sa gloire à ses premiers disciples, dans cette Galilée où pendant trente ans il avait vécu ignoré. Durant cette longue période, ses voyages à Jérusalem furent fréquents; mais si, à douze ans, le Sauveur laissa quelques rayons de sa divinité percer à travers le voile de son humanité, la radieuse apparition n'eut qu'une courte durée, et, les années suivantes, personne ne put distinguer le Fils de Dieu de la foule des Galiléens. Le prophète avait pourtant prédit une visite terrible du Dominateur, de l'Ange de l'alliance, dans son temple : « Voici qu'il vient, dit le Seigneur des armées. Qui pourra songer au jour de son avénement? Qui sera capable d'en soutenir la vue? Il est comme le feu du fondeur, comme l'herbe mordante du foulon. Il va s'asseoir comme le fondeur pour raffiner l'argent; il va purifier les fils de Lévi, les passer au creuset comme l'or, pour qu'ensuite ils offrent au Seigneur des

sacrifices selon la justice » [1]. Les fonctions messianiques du Sauveur étant inaugurées, il convenait qu'il fît enfin acte d'autorité dans le temple, la maison de son Père.

« La Pâque des Juifs était proche, et Jésus monta à Jérusa-« lem », avec les caravanes qui partaient de tous les points de la Galilée pour s'acquitter du saint pèlerinage. La première visite des pieux pèlerins était pour le temple.

Le temple de Jésusalem ne ressemblait en rien aux monuments élevés depuis en l'honneur de Dieu. C'était une série de constructions très diverses, séparées par des cours ou parvis en plein air. Il occupait un vaste quadrilatère sur le petit plateau du mont Moria, à l'est de Jérusalem. Cet espace était d'abord entouré par un mur puissant, descendant de trois côtés le long des flancs de profondes vallées. Plusieurs portes donnaient accès dans l'enceinte. A l'intérieur du mur courait un magnifique portique, avec des colonnes de marbre et des toits en bois de cèdre. Le portique oriental, le long de la vallée du Cédron, s'appelait le portique de Salomon; celui du midi portait le nom de portique royal; il aboutissait à un pont qui faisait communiquer la colline du temple à la partie de la ville située sur le mont Sion, plus élevé de 30 mètres que le plateau du Moria. Le portique royal formait trois allées, les autres deux seulement. Ces abris défendaient contre la pluie et contre le soleil, et servaient de rendez-vous à tous ceux qui aimaient à discuter sur les questions religieuses.

A l'intérieur du quadrilatère fermé par les portiques, une balustrade circonscrivait un rectangle occupant à peu près le quart de l'espace total. Ce rectangle constituait la partie du temple exclusivement réservée aux Israélites. Des inscriptions avertissaient les étrangers qu'ils ne pouvaient franchir la barrière sans péril de mort. Tout l'espace non réservé s'appelait le parvis des gentils. L'accès n'en était interdit à personne. Sous le règne d'Hérode, des marchands avaient commencé à s'y installer, sous prétexte de mettre à la portée des pèlerins les animaux nécessaires pour les sacrifices. Des changeurs avaient aussi in-

1. Malachie, III, 1-3.

troduit leurs comptoirs. Les monnaies païennes, avec leurs symboles idolâtriques, ne pouvaient être présentées ni pour l'impôt du temple, ni pour les offrandes volontaires ; on les échangeait contre des pièces juives, non sans avoir à subir une retenue excessive dont les Israélites venus de l'étranger ne pouvaient guère contrôler la légitimité.

Les constructions du temple proprement dit occupaient l'emplacement circonscrit par la balustrade. « Rien ne manquait à l'aspect extérieur du temple pour étonner l'âme et les yeux; car il était de tous côtés recouvert d'épaisses lames d'or, et dès que le soleil se levait, l'édifice devenait éblouissant. A l'étranger qui approchait de la ville, il apparaissait de loin comme une montagne couverte de neige, tant sa blancheur était éclatante partout où il n'était pas doré » [1]. A droite et à gauche s'élevaient deux séries de bâtiments parallèles, formant des salles et des chambres pour le service du culte. L'une de ces salles servait de lieu de réunion au sanhédrin. Par treize perrons de quatorze degrés, on accédait à l'intérieur de la balustrade sacrée, et de là neuf portes, dont le seuil était encore élevé de cinq degrés, conduisaient à travers les bâtiments parallèles jusqu'au parvis des femmes, ainsi nommé parce que les femmes ne pouvaient le dépasser. Là se trouvaient treize troncs destinés à recevoir les différentes offrandes.

Quinze degrés d'un perron semi-circulaire menaient de ce parvis à une porte de bronze, par laquelle on pénétrait dans un autre parvis aussi large que le précédent, mais beaucoup moins long, appelé cour d'Israël, et réservé aux hommes qui n'étaient pas lévites. Enfin venait le parvis des prêtres, dans lequel on pouvait arriver par six portes surmontées de tours. Au milieu se dressait l'autel des holocaustes, qui avait sept mètres de haut environ, et auquel on montait par un plan incliné.

A l'extrémité du parvis des prêtres s'élevait le sanctuaire proprement dit. On y parvenait par treize nouveaux degrés. Au premier plan, le Saint, salle fermée par un rideau en tapisserie, contenait la table des pains de proposition ou d'offrande, le

1. Josèphe, *Guerre de Judée*, V, v 6.

chandelier d'or et le petit autel des parfums. En arrière se trouvait le Saint des saints, avec une porte fermée par un rideau précieux. C'était une salle plus petite que la précédente, mais absolument vide; car l'arche d'alliance, qui reposait dans le Saint des saints du temple de Salomon, avait disparu avant la captivité.

Chacun priait dans les différents parvis où il lui était permis de pénétrer. Mais il n'était guère possible de le faire dans le parvis des gentils, depuis que les marchands avaient pris l'habitude de s'y installer à l'époque où affluaient les étrangers pour les solennités de la Pâque. Les cris des vendeurs, des acheteurs et des animaux, les bruyantes discussions qui s'entamaient entre les changeurs, âpres au gain, et leurs clients forcés, le va-et-vient que nécessitait tout ce trafic, faisaient de la maison de Dieu un véritable caravansérail. L'abus était d'autant plus lamentable que les fêtes à l'occasion desquelles il se produisait attiraient plus de pèlerins, et réclamaient d'eux une piété plus grande. Sans doute, il ne manquait pas d'Israélites zélés pour protester intérieurement contre cet état de choses; mais personne n'osait agir. Les princes des prêtres, plus soucieux de leurs intérêts que de ceux de Dieu, gardaient un silence intéressé; car les marchands et les changeurs n'étaient sans doute pas là à titre gratuit.

A son arrivée, cette année-là comme les précédentes, Jésus « trouva dans le temple des gens qui vendaient des bœufs, des « brebis et des colombes, et des changeurs assis. Il fit une « sorte de fouet avec des cordes, les chassa tous du temple avec « leurs brebis et leurs bœufs, répandit la monnaie des changeurs « et renversa leurs tables, et dit à ceux qui vendaient des colom- « bes : Emportez cela d'ici, et ne faites pas de la maison de mon « Père une maison de trafic. Quant à ses disciples, ils se rap- « pelèrent ce qui est écrit : Le zèle de votre maison me dévore ».

Au moment où il agit avec tant d'autorité, Notre Seigneur est encore inconnu de cette multitude qui encombre alors Jérusalem; d'autre part, le fouet qu'il a improvisé ne paraît guère redoutable. Cependant, aucune résistance ne se produit : les

marchands d'animaux s'enfuient sans songer à protester, les changeurs ramassent à la hâte ce qu'ils peuvent de leur monnaie éparse, et quittent le parvis; la foule se tait stupéfaite. C'est que le Sauveur vient d'agir en Dieu, et qu'une terreur surnaturelle accompagne sa parole et ses coups. Il ne fallait rien moins pour imposer silence aux intérêts lésés de tant de gens sans scrupule. Le prophète Zacharie avait entrevu cette exécution, quand il terminait toute sa prophétie par ces mots : « Ce jour-là, il n'y aura plus de trafiquants dans la maison du seigneur des armées ».

Les disciples ne furent pas les moins étonnés de la sévérité du Sauveur. L'Agneau de Dieu montré par saint Jean, l'aimable et généreux convive de Cana, leur apparut alors sous un autre aspect, et en le voyant travailler avec tant d'ardeur à la gloire du Père, ils comprirent une des paroles du saint roi David [1].

Les Juifs, c'est-à-dire, dans le langage de l'apôtre saint Jean, les autorités nationales, ne laissèrent point passer sans protestation ce qu'ils regardaient comme une atteinte à leurs droits. « Les Juifs l'interpellèrent donc en ces termes : Quel signe nous « montrez-vous qui vous autorise à agir de la sorte? Jésus leur « répondit : Détruisez ce temple, et en trois jours je le relève- « rai ». L'animosité des Juifs contre Notre Seigneur vient de se manifester pour la première fois; un jour elle ira jusqu'à le mettre à mort. Le Sauveur voit cet avenir, et il y fait allusion, mais d'une manière énigmatique. Il n'est pas utile que ses futurs ennemis aient en ce moment le signe qu'ils réclament; la résurrection succédant à la mort violente sera la grande preuve de sa divinité.

Les Juifs furent frappés de la réponse du Sauveur, et ils la firent rappeler au tribunal qui le condamna. Pour le moment, « ils lui dirent : On a mis quarante six ans à bâtir ce temple, « et vous prétendez le relever en trois jours! ». C'est en effet depuis ce temps qu'Hérode avait commencé les nouvelles constructions, destinées à agrandir et à embellir le modeste édifice de Zorobabel. L'œuvre encore inachevée se poursuivit jusqu'en

1. Psaume LXVIII, 10.

64, six ans seulement avant sa ruine définitive. « Mais il par-« lait du temple de son corps. Lorsqu'il fut ressuscité d'entre « les morts, ses disciples se souvinrent de ce qu'il avait dit, et « ils crurent à l'Écriture et aux paroles qu'avait proférées « Jésus ». La réponse resta donc un mystère, même pour les disciples.

Toutefois le divin Maître, après avoir refusé aux Juifs un signe immédiat, ne laissa pas de faire d'autres miracles, en faveur d'âmes bien disposées. « Pendant qu'il était à Jérusalem, « pour la Pâque, au jour de fête, beaucoup crurent en son nom « à la vue des miracles qu'il faisait. Mais Jésus ne se fiait pas « à eux, parce qu'il connaissait tous les hommes, et n'avait pas « besoin qu'on lui rendît témoignage d'aucun : il savait bien « lui-même ce qu'il y avait en chacun » [1].

Les Juifs de Jérusalem eurent toujours une arrière-pensée; ce Messie pauvre, humble, ne parlant que de pénitence, de renoncement, de vertus, ne promettant que grâces spirituelles, venant fonder un royaume étranger à ce monde, ne fut jamais le Messie de leurs rêves. Au lieu d'accueillir la vérité, telle que Dieu la leur envoyait, ils auraient souhaité qu'elle s'accommodât à leurs conceptions étroites. Jésus garda ses révélations plus complètes pour les âmes dont son regard divin discernait la loyale bonne volonté. Un des principaux de Jérusalem eut le bonheur de se trouver dans ces conditions.

C'était « un pharisien, appelé Nicodème, prince des Juifs », c'est-à-dire membre du sanhédrin. « Il vint trouver Jésus de « nuit et lui dit : Maître, nous savons que vous êtes venu de Dieu « pour enseigner; car personne ne peut opérer les miracles que « vous faites, si Dieu n'est avec lui. Jésus lui répondit : En vérité, « en vérité, je te le dis : Si l'on ne renaît une seconde fois, on « ne peut voir le royaume de Dieu. Nicodème lui dit : Comment « peut-on naître quand on est vieux? Peut-on entrer de nouveau « dans le sein de sa mère et renaître? Jésus répondit : En

1. S. Jean, II, 13-25.

« vérité, en vérité, je te le dis, si l'on ne renaît par l'eau et le « Saint Esprit, on ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Ce « qui est né de la chair, est chair; ce qui est né de l'Esprit est « esprit. Ne t'étonne donc pas si je t'ai dit : Il vous faut naître « de nouveau. Le vent souffle où il veut; tu en entends le bruit, « sans savoir d'où il vient, ni où il va : ainsi en est-il de tout « homme qui est né de l'Esprit.

« Nicodème repartit : Comment ces choses peuvent-elles se « faire? Jésus répondit : Tu es docteur en Israël, et tu ignores « ces choses! En vérité, en vérité, je te le dis, nous parlons de « ce que nous savons, et nous attestons ce que nous avons vu; « mais, vous autres, vous n'acceptez pas notre témoignage. Je « vous ai parlé des choses de la terre, et vous ne croyez pas; « comment donc croirez-vous, si je vous parle des choses du « ciel? Car personne n'est monté au ciel que celui qui est des- « cendu du ciel, le Fils de l'homme, qui est dans le ciel; et de « même que Moïse a élevé le serpent dans le désert, ainsi faut- « il que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit « en lui ne périsse pas, mais obtienne la vie éternelle. Dieu en « effet a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin « que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais obtienne la vie « éternelle. Et si Dieu a envoyé son Fils dans le monde, ce n'est « pas pour juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé « par lui. Celui qui croit en lui n'est pas jugé, celui qui ne croit « pas est déjà jugé, parce qu'il ne croit pas au nom du Fils unique « de Dieu. Or, voici l'objet de ce jugement : La lumière est venue « en ce monde, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que « la lumière; car leurs œuvres étaient mauvaises, et quiconque « fait le mal déteste la lumière et ne vient pas à la lumière, de « peur que ses œuvres ne soient condamnées. Mais celui qui prati- « que la vérité vient à la lumière, de telle sorte que ses œuvres « soient manifestées, parce qu'elles sont faites en Dieu »[1].

Par cet entretien du Sauveur, le timide docteur venait d'être initié aux plus grands mystères du salut et de la grâce. Nous n'avons là que le résumé des paroles proférées par le divin Maître;

1. S. Jean, III,1-21.

mais combien ce résumé porte avec lui de lumière! Nicodème en est ébloui. Lui qui représente la science d'Israël, n'a rien compris aux livres sapientiaux et aux prophéties, dans lesquels il est parlé si souvent de la présence de la Sagesse en l'homme et de l'effusion de l'Esprit divin dans les âmes; il prend dans le sens d'une naissance toute naturelle ce que le divin Maître lui enseigne sur la régénération spirituelle.

Notre Seigneur lui fait remarquer son ignorance, et l'amène ensuite peu à peu à la connaissance des plus sublimes vérités. C'est d'abord la vie surnaturelle, que l'eau et la grâce du Saint Esprit communiqueront à l'homme, dans le sacrement de baptême; mais cette vie est si supérieure à la nature de l'homme, qu'elle échappe à sa perception, comme le vent échappe au regard. Cette vie est un don du Père qui, dans son amour pour le monde, a envoyé son Fils l'apporter sur la terre. Le Fils de Dieu, devenu Fils de l'homme en s'incarnant, mais toujours présent au ciel à la droite du Père, transmet donc cette vie divine aux créatures : il leur révèle ce qu'il sait, il leur atteste ce qu'il a vu près du Père et de l'Esprit Saint, parlant tous deux en lui et avec lui. Aussi la volonté de Dieu est maintenant que son amour ne soit pas méconnu : c'est pour les hommes que son Fils est venu, c'est pour eux qu'un jour il sera élevé sur le gibet, comme le serpent d'airain. Mais là surtout il sera le signe auquel on contredira. Les uns croiront en lui, marcheront à la lumière, pratiqueront la vérité et le bien, et seront sauvés; les autres ne croiront pas, préféreront les ténèbres à la lumière, feront le mal, seront jugés et condamnés.

Mais, terrible mystère de la grâce et de la liberté! « Dieu, qui a créé l'homme au commencement, l'a laissé au pouvoir de sa volonté »[1]; il peut choisir entre la perte et le salut. Pourtant la grâce est toujours là, qui prévient ses déterminations et fait naître en lui les bons désirs. Qu'il la mette à profit pour pratiquer la vérité dans la mesure où il la connaît : il viendra à la lumière, lumière d'autant plus vive que la vérité sera plus généreusement acceptée et pratiquée. Qu'il y résiste volontairement : il com-

1. Ecclésiastique, xv, 14.

mettra le mal et, dès cette vie, se condamnera aux ténèbres de l'ignorance, de l'erreur, de l'illusion funeste, cette « voie qui paraît droite, et dont l'extrémité aboutit à la mort »[1]. Le mal qu'il a commis, bien plus encore le mal qu'il veut commettre, sera toujours pour l'homme le principal, très souvent même l'unique obstacle à la foi, à la paix de la conscience et au salut.

Notre Seigneur prévoit que le dernier parti, celui de l'opposition volontaire à la vérité, sera choisi par beaucoup des chefs et des docteurs d'Israël. Comment accepteraient-ils les révélations célestes, eux qui n'ont pas cru quand, au temple, le Sauveur a manifesté sa puissance, parlé de la nécessité de respecter la maison de son Père, et prédit ce qu'il accomplira en relevant au bout de trois jours le temple renversé par la haine de ses ennemis? Nicodème, du moins, devait être du petit nombre des fidèles. Il parvint à la lumière, timidement d'abord s'attacha à Notre Seigneur, et au jour de la grande persécution se déclara ouvertement pour lui.

1. Proverbes, XVI, 25.

CHAPITRE II.

LE SÉJOUR EN JUDÉE ET EN SAMARIE.

Jésus baptise en Judée. — Témoignage de Jean sur Jésus. — Emprisonnement de Jean-Baptiste. — Jésus quitte la Judée. — Les Samaritains. — Entretien avec la Samaritaine. — Séjour à Sichar.

« Jésus vint ensuite avec ses disciples dans la terre de Judée. « Il y séjourna avec eux et il baptisait ». Jérusalem n'était pas un terrain bien préparé pour recevoir la semence évangélique. L'antagonisme des docteurs et des princes des prêtres eût obligé Notre Seigneur à se tenir toujours sur la défensive, et à donner à sa prédication un caractère polémique, qui ne pouvait être habituel dans la publication de la bonne nouvelle. Il préféra donc s'adresser d'abord aux âmes moins orgueilleuses et mieux préparées; ainsi il établirait son œuvre sur sa véritable base, et, quand il le faudrait, il saurait la défendre à Jérusalem. Dès lors, il fit donner par ses disciples un baptême, probablement semblable à celui de Jean, pour initier les hommes à la vie de pénitence.

« Quant à Jean, il baptisait à Ennon, près de Salim, parce « qu'il y avait là beaucoup d'eau. On y venait et on s'y faisait « baptiser; car Jean n'avait pas encore été mis en prison ». Ennon était dans le voisinage du Jourdain, mais plus au nord que Bethanie, où Jean avait baptisé Notre Seigneur.

« Or les disciples de Jean et les Juifs eurent ensemble une « discussion, au sujet de la purification ». Ces derniers, baptisés par les disciples du Sauveur, inauguraient déjà les disputes qui éclateront plus tard entre les disciples des différents apôtres. Pour eux, sans doute, le baptême du précurseur était insignifiant. Les disciples de Jean « vinrent donc à lui et dirent : « Maître, celui qui était avec vous, de l'autre côté du Jourdain, « et à qui vous avez rendu témoignage, voici maintenant qu'il « baptise et que tous vont à lui. Jean leur répondit : L'homme « ne peut recevoir que ce qui lui a été donné du ciel. Vous-« mêmes, vous me rendez témoignage que j'ai dit : Je ne suis « pas le Christ, mais je suis envoyé devant lui. Celui qui pos-« sède l'épouse, est l'époux; mais l'ami de l'époux, qui est là « et l'entend, est rempli de joie à la voix de l'époux : c'est cette « joie qui m'a été accordée toute entière. Maintenant il faut « qu'il croisse et que je diminue.

« Celui qui vient d'en haut est au dessus de tous; celui qui « vient de la terre appartient à la terre et parle de la terre. « Celui qui vient du ciel est au dessus de tous; il atteste ce « qu'il a vu et ce qu'il a entendu, mais personne n'accepte son « témoignage. Celui qui a accepté son témoignage a attesté que « Dieu est véritable. Celui que Dieu a envoyé profère les pa-« roles de Dieu, car Dieu ne mesure pas le don qu'il fait de « l'Esprit : le Père aime le Fils, et il a tout mis entre ses « mains. Celui qui croit au Fils a la vie éternelle; mais celui qui « est incrédule vis-à-vis du Fils, n'aura pas la vie : sur lui « demeure la colère de Dieu »[1].

Par ce nouveau témoignage, le précurseur déclare humblement que son rôle est fini; la grâce reçue du ciel ne s'étendait pour lui qu'à cette mission : préparer les hommes à l'apparition du Messie et le montrer lui-même. Pour le faire comprendre, saint Jean se sert d'une gracieuse comparaison. Entre les fiançailles et les noces, les futurs époux ne communiquaient entre eux que par un intermédiaire, qu'on appelait l'ami de l'époux. Cet ami veillait aussi à la bonne ordonnance des fêtes nuptiales,

1. S. Jean, III, 22-36.

et il s'estimait payé de ses peines quand il voyait l'époux en possession de son épouse, et entendait ses paroles de ravissement. Le Fils de Dieu est venu épouser notre pauvre humanité : saint Jean a été envoyé sur les bords du Jourdain pour parler à l'épouse de celui qui allait venir, et quand il a entendu sa voix, il s'est tenu pour satisfait. Il n'a plus qu'à s'éclipser devant celui qui vient du ciel avec toutes les grâces et toute la puissance du Père, avec toute la plénitude de l'Esprit, qu'il a reçu sans mesure. Jean sait bien, hélas! que dès ses premières avances, l'Époux s'est heurté à des rebelles, sur la tête desquels la colère de Dieu est suspendue. Que ses propres disciples soient mieux avisés; qu'ils quittent l'ami de l'époux pour l'époux lui-même : c'est ce dernier seul qui donne la vie éternelle.

A la suite de ce colloque, Jean-Baptiste remonta vers la Galilée, où régnait Hérode Antipas. Ce prince voluptueux n'avait pas l'énergie nécessaire pour défendre ses frontières de la Pérée contre les incursions de ses voisins, les Arabes Nabathéens. Pour se débarrasser de tout souci de ce côté, il épousa la fille de leur roi Arétas. Dans un voyage qu'il fit à Rome quelque temps après, il vit un de ses frères, Philippe Boéthus, qui n'avait eu qu'une part pécuniaire dans l'héritage paternel, et vivait à la capitale dans une opulente obscurité. Celui-ci avait épousé une de ses nièces, Hérodiade, femme ambitieuse qui s'accommodait mal de la position effacée de son mari. La brillante situation du tétrarque Antipas répondait bien mieux à ses goûts. Elle le suivit à Tibériade. La fille d'Arétas répudiée retourna chez son père qui, pour venger cette injure, envahit les états d'Antipas. Il fallut l'intervention armée du légat de Syrie, Vitellius, pour tirer le tétrarque des plus sérieux embarras.

L'union d'Antipas et d'Hérodiade était triplement criminelle; l'un et l'autre en effet étaient encore engagés dans les liens d'un mariage antérieur, et, d'autre part, la loi défendait formellement l'union entre beau-frère et belle-sœur, hors le cas du lévirat. Saint Jean, qui prêchait à tous la pénitence, ne pouvait laisser passer un tel scandale sans le stigmatiser; d'ailleurs la vie de désordres que menait le prince était du plus déplorable exemple

pour ses sujets. Le précurseur lui adressa donc de sévères remontrances. Alors « le tétrarque Hérode, se voyant repris par « lui au sujet d'Hérodiade, femme de son frère, et de tous les « autres forfaits qu'il avait commis, ajouta au reste l'incarcéra- « tion de Jean »[1].

La suite de l'Évangile donne à penser que cette mesure fut prise à l'instigation d'Hérodiade. La prison se trouvait à Machéronte, où Hérode avait fait reconstruire une forteresse, au nord-est de la mer Morte, en Pérée. Le site était des plus sauvages : un rocher élevé, aux abords presque inaccessibles; tout autour, des vallées profondes et de sombres abîmes. Par contraste, sur le rocher même, une enceinte flanquée de hautes tours, et un palais où le prince s'était ménagé une luxueuse retraite. Cette prison isolée convenait bien à celui qui avait passé toute sa vie au désert. Le précurseur disparaissait ainsi au moment où son rôle providentiel se terminait. Il n'y aura plus de raison désormais pour s'attacher à lui, même contre son gré. Ses disciples iront à celui qu'il leur a montré, au Messie lui-même.

Cependant, « les pharisiens apprirent que Jésus faisait plus « de disciples et baptisait plus que Jean (bien que ce ne fût pas « Jésus qui baptisât, mais ses disciples); sitôt que Jésus en fut « informé, il quitta la Judée et partit de nouveau pour la Ga- « lilée ». En faisant administrer en son nom un rite d'initiation, Notre Seigneur s'attribuait une mission dont les docteurs de Jérusalem se croyaient en droit de lui demander compte, comme ils l'avaient fait pour Jean-Baptiste. Voulant éviter toute discussion prématurée, le Sauveur se mit en route pour le pays qui devait être le théâtre principal de la prédication évangélique.

Trois routes menaient de Judée en Galilée. L'une passait par la Pérée et côtoyait la rive gauche du Jourdain; elle était la plus fréquentée. La seconde traversait la plaine de Saron, du côté de la Méditerranée; c'était la plus longue. La troisième allait à travers la Samarie; mais, bien qu'elle fût la plus courte, les Juifs et les Galiléens l'évitaient d'ordinaire, à cause de l'hos-

1. S. Luc, III, 19, 20.

tilité des Samaritains. Cette hostilité remontait à huit siècles en arrière, au temps où les Israélites de Samarie, déportés par Sargon, avaient été remplacés dans le pays par des étrangers amenés du fond de l'Assyrie. Ces idolâtres adoptèrent la religion de Moïse, mais n'en furent pas mieux vus par leurs voisins. Au retour de la captivité, ils offrirent leur concours pour la reconstruction des murs de Jérusalem et du temple; on les rebuta, sur quoi ils tentèrent de s'opposer, les armes à la main, à l'entreprise dont on les excluait. Sous Alexandre le Grand, ils obtinrent d'élever sur le mont Garizim un temple rival de celui de Jérusalem; Jean Hyrcan le détruisit deux cents ans après. Depuis lors, la haine n'en devint que plus vivace entre les deux peuples, et les Samaritains ne manquèrent aucune occasion d'exercer des représailles contre les Juifs. Sous l'administration du premier procurateur romain, ils souillèrent le temple de Jérusalem en y jetant des ossements de morts; et, comme c'était pendant les solennités pascales, on dut interrompre la fête. Chaque année, quand les veilleurs du temple avaient signalé l'apparition de la lune pascale, des feux allumés sur les hauteurs transmettaient la nouvelle de proche en proche à travers toute la Palestine; les gens de Samarie se faisaient un jeu d'allumer de faux signaux, pour tromper les Galiléens. Aussi étaient-ils profondément détestés, et le nom de Samaritain constituait la suprême injure qu'on pût adresser à un Israélite.

Notre Seigneur aurait pu éviter de prendre la route qui traversait leur territoire : « mais il lui fallait passer par la Samarie », parce que, venu pour apporter le salut à tous, il ne voulait pas en priver, parmi les Samaritains, les âmes bien préparées pour la semence évangélique. Le séjour en Judée avait été de quelques semaines, et l'on se trouvait alors en mai, époque où les blés sont déjà mûrs en Palestine, et où la verdure n'a encore rien perdu de sa fraîcheur. La route suivie par le Sauveur et ses disciples courait au fond d'une profonde vallée, entre les vignes et les plants d'oliviers. C'est en cet endroit que Jacob s'établit autrefois avec ses nombreux troupeaux, et qu'il creusa un puits, encore visible aujourd'hui. A cette même place

fut posée jadis l'arche d'alliance, pendant que les enfants d'Israël, debout sur les deux montagnes voisines, le Garizim et le Hébal, acclamaient les bénédictions et les malédictions de la Loi.

« Il vint donc dans une ville de Samarie, qui est appelée Si-« char, près du domaine que Jacob donna à son fils Joseph. « Là était le puits de Jacob », creusé jadis par le patriarche pour s'assurer l'eau nécessaire à ses troupeaux. « Or Jésus, fa-« tigué de la route, s'assit simplement sur le bord du puits. C'é-« tait environ la sixième heure », c'est-à-dire midi. « Une « femme de Samarie vint pour puiser de l'eau. Jésus lui dit : « Donne-moi à boire (car ses disciples étaient partis à la ville « pour acheter des aliments). Mais cette femme de Samarie lui « dit : Comment vous, qui êtes Juif, me demandez-vous à « boire, à moi qui suis une femme de Samarie? Car les Juifs « n'ont pas de rapports avec les Samaritains. Jésus lui répondit : « Si tu connaissais le don de Dieu, et quel est celui qui te dit : « Donne-moi à boire, c'est toi peut-être qui le lui eusses de-« mandé, et il t'aurait donné de l'eau vive. La femme lui dit : « Seigneur, vous n'avez rien pour en tirer, et le puits est pro-« fond. D'où avez-vous donc de l'eau vive? Êtes-vous plus grand « que notre père Jacob, lui qui nous a donné ce puits, après « en avoir bu lui-même, et ses fils, et ses troupeaux ?

« Jésus lui répondit : Si on boit de cette eau, on aura encore « soif; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura « plus jamais soif; bien plus, l'eau que je lui donnerai devien-« dra en lui une source d'eau jaillissant pour la vie éternelle. « La femme lui dit : Seigneur, donnez-moi de cette eau, pour « que je n'aie plus soif et que je ne vienne plus en puiser ici. « Jésus lui dit : Va, appelle ton mari, et reviens ici. La femme « répondit. Je n'ai pas de mari. Jésus lui dit : Tu as raison de « dire : Je n'ai pas de mari; car tu as eu cinq maris, et celui « que tu as maintenant n'est pas ton mari, tu as dit vrai. La « femme lui dit : Seigneur, je vois bien que vous êtes un pro-« phète. Nos pères ont adoré sur cette montagne, et vous autres, « vous dites que Jérusalem est l'endroit où il faut adorer. Jésus « lui dit : Femme, crois-moi, l'heure arrive où ce n'est plus sur « cette montagne ni à Jérusalem que vous adorerez le Père

« Vous, vous adorez ce que vous ne connaissez pas; nous, nous « adorons ce que nous savons, car le salut vient des Juifs. « Mais l'heure arrive, et c'est maintenant, que les vrais adora- « teurs adoreront le Père en esprit et en vérité; car le Père en « cherche de tels pour l'adorer. Dieu est Esprit, et ceux qui l'a- « dorent doivent l'adorer en esprit et en vérité. La femme lui « dit : Je sais que le Messie (c'est-à-dire le Christ) va venir; « lors donc qu'il sera venu, il nous enseignera toutes choses. « Jésus lui dit : Je le suis, moi qui te parle ».

Cette révélation suprême a été amenée avec un art tout divin; mais avant d'en venir là, quelle condescendance, quelle délicatesse à l'égard d'une pauvre femme pécheresse! Notre Seigneur a commencé par lui demander un service : c'était faire appel à ce qu'il y avait de généreux dans le cœur de la Samaritaine, lui ménager cette sorte de supériorité que le bienfaiteur croit avoir sur son obligé, et lui faire sentir cette joie dont a parlé le Sauveur lui-même : « Il y a bien plus de bonheur à donner qu'à recevoir »[1]. La Samaritaine, étonnée d'abord, est cependant gagnée par la confiance qu'on lui témoigne. Notre Seigneur lui insinue qu'il n'est pas un Juif ordinaire et lui parle, comme à Nicodème, mais en termes bien plus familiers, de la vie de la grâce qu'il apporte aux hommes, pour les conduire à la vie éternelle. Puis il lui prouve ce qu'il a avancé, en dévoilant à la malheureuse le secret de sa conduite. Aussitôt elle est éclairée, reconnaît le prophète, et transporte la question sur le terrain religieux. Comme ses compatriotes schismatiques, elle en appelle aux anciens qui adoraient sur le mont Garizim. Moïse avait ordonné de faire du Garizim la montagne des bénédictions[2], et les Samaritains, qui ne recevaient d'autres livres sacrés que le Pentateuque, s'en tenaient là. Mais l'Esprit qui inspirait Moïse ne lui avait pas tout dit; il avait depuis parlé aux prophètes. Les Samaritains étaient donc en retard pour la connaissance de la révélation, comme le sont aujourd'hui, au mépris de l'Esprit qui inspire l'Église, ceux qui refusent leur adhésion à des vérités plus récemment tirées de l'antique dépôt de la foi chrétienne.

1. Actes, xx, 35.
2. Deutéronome, xi, 29.

Du reste, la question soulevée par la Samaritaine allait perdre toute son importance. Une fois le salut venu des Juifs, comme le marquaient les prophéties, tous, Juifs, Samaritains, étrangers, adoreront en commun le Père. Cette adoration sera en esprit et en vérité, c'est-à-dire intérieure et sincère. Le culte extérieur ne sera pas supprimé, puisque l'homme restera toujours corps et âme, et que le Sauveur, non content de prescrire certaines pratiques extérieures, donnera lui-même l'exemple de la fidélité avec laquelle le corps doit être associé à l'âme dans le service de Dieu : il jeûnera, il priera à genoux, il baptisera après avoir reçu le baptême, il instituera les rites eucharistiques, il fréquentera le temple comme tous les Israélites. Mais le culte intérieur prendra définitivement le pas sur le culte extérieur qui, par la faute des hommes, dégénérait trop souvent en pur formalisme. Au moment où parlait Notre Seigneur, les princes des prêtres n'étaient-ils pas pour la plupart saducéens, c'est-à-dire hypocrites observateurs des rites extérieurs du culte, mais sans foi ni au Messie à venir, ni à la vie future? Les pharisiens, eux aussi, comme le leur reprochera si souvent le divin Maître, ne sacrifiaient-ils pas habituellement l'intérieur à l'extérieur, l'esprit à la lettre, l'amour sincère à la froide observance?

Disposée par les paroles du divin Docteur, la Samaritaine reçoit dans son cœur les grâces de la foi et du repentir, et, animée de saints désirs, elle va se faire l'apôtre du Messie qu'elle a eu le bonheur de rencontrer. Jamais femme d'Israël n'avait eu comme elle l'honneur d'être instruite par un docteur; car d'après les maximes en vigueur chez les Juifs, « un docteur ne doit jamais converser publiquement avec une femme », et « mieux vaut brûler la loi que l'expliquer à une femme ». Or c'est le Seigneur en personne qui venait d'expliquer la loi nouvelle à la pauvre femme de Samarie.

« Au même instant ses disciples arrivèrent, et ils s'étonnaient « qu'il parlât avec une femme. Personne pourtant ne dit : Que « demandez-vous, et pourquoi parlez-vous avec elle ? Quant à la « femme, laissant là sa cruche, elle s'en alla dans la ville et dit « aux hommes : Venez voir quelqu'un qui m'a dit tout ce que « j'ai fait. Ne serait-ce point le Christ? ». Elle n'ose encore ré-

véler aux autres tout ce qu'elle croit; elle se contente de les attirer au Sauveur, pour que lui-même se manifeste à eux. « Ils « sortirent donc de la ville, et vinrent à lui.

« Pendant ce temps, ses disciples lui faisaient cette invita- « tion : Maître, mangez. Mais il leur dit : J'ai pour me nourrir « un aliment que vous ne connaissez pas. Ses disciples se di- « saient donc l'un à l'autre : Quelqu'un lui aurait-il apporté à « manger? » — « Tout à l'heure, la femme ne comprenait rien à cette eau dont parlait le Sauveur; faut-il s'en étonner, quand les disciples ne comprennent rien non plus à la nourriture dont il parle »[1]? — « Jésus leur dit : Ma nourriture est de faire la vo- « lonté de celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre. Ne « dites-vous pas : Quatre mois encore, et c'est la moisson? Et « moi je vous dis : Levez les yeux et voyez les campagnes : « elles sont déjà blanches pour la moisson. Celui qui moissonne « reçoit sa récompense, et recueille du fruit pour la vie éternelle, « de sorte que la joie est en même temps pour celui qui sème « et pour celui qui moissonne. Car ce qu'on dit est bien vrai : « C'est l'un qui sème, c'est l'autre qui moissonne. Moi-même je « vous envoie moissonner ce que vous n'avez pas travaillé. D'au- « tres ont travaillé, et vous, vous n'avez qu'à entrer dans leurs « travaux ».

Ces avis devaient donner aux disciples l'intelligence de leur rôle dans l'œuvre de la conquête des âmes. Dans le champ spirituel, le grand et même le seul semeur, c'est Dieu, source unique de la grâce. En Palestine, où l'orge est mûre à la Pâque et le blé à la Pentecôte, on pouvait dire, à l'époque des semailles qui se faisaient en décembre : Encore quatre mois et l'on moissonnera. Mais la semence de la grâce n'est point tributaire du temps : sitôt qu'elle est tombée dans une âme, elle porte des fruits; la conversion de la Samaritaine en a été un exemple. Quant aux ouvriers évangéliques, ils ne sont que des moissonneurs, appelés à recueillir ce que les divins semeurs, le Père, le Fils et le Saint Esprit, inséparables dans l'œuvre de la sanctification, ont fait germer et mûrir dans les âmes. Ainsi associés à l'œuvre

1. Saint Augustin, *sur saint Jean*, xv.

divine, les moissonneurs auront une récompense digne de leur labeur : un jour ils entreront dans la joie de leur Seigneur.

La moisson blanchissait à Sichar, comme l'avait dit le Sauveur. « Beaucoup des Samaritains de cette ville crurent en lui, « sur la parole de la femme qui rendait ce témoignage : Il m'a « dit tout ce que j'ai fait. Lors donc qu'ils furent arrivés jusqu'à « lui, ils le prièrent de rester dans le pays. Il y demeura deux « jours, et un bien plus grand nombre crurent en lui, à la suite de « ses entretiens. Et ils disaient à la femme : Maintenant ce n'est « plus sur ta parole que nous croyons, car nous-mêmes nous « avons entendu, et nous savons qu'il est vraiment le Sauveur « du monde.

« Deux jours après, il partit de là pour s'en aller en Galilée »[1].

1. S. Jean, IV, 1-42.



CHAPITRE III.

PRÉDICATION DE L'ÉVANGILE EN GALILÉE.

La Galilée. — Guérison à distance du fils d'un officier. — Prédication à Nazareth. — Les synagogues. — Attentat des Nazaréens. — Capharnaüm. — Évangélisation de la Galilée.

« Sous la conduite de l'Esprit, Jésus était parti pour la Ga-
« lilée, après que Jean avait été mis en prison ». Il ne voulut point se rendre tout droit à Nazareth, « déclarant lui-même
« qu'un prophète n'est pas en honneur dans son pays. Mais il
« se mit à prêcher l'Évangile du royaume de Dieu : Le temps
« est accompli, répétait-il, le royaume de Dieu est arrivé : faites
« pénitence et croyez à la bonne nouvelle! Sa réputation se ré-
« pandit dans toute la région, et les Galiléens lui firent accueil;
« car ils avaient vu tout ce qu'il avait fait à Jérusalem, quand
« ils y étaient allés au jour de la fête. Pour lui, il enseignait
« dans leurs synagogues, et tous le louaient à l'envi »[1].

La Galilée devait être le séjour préféré du Sauveur, pendant les trois années de sa vie publique. C'est un riant et fertile pays, où la nature revêt les aspects les plus pittoresques. Le sol, très accidenté, est coupé de vallées verdoyantes et de montagnes

1. S. Matthieu, IV, 12; S. Marc, I, 14, 15; S. Luc, IV, 14, 15; S. Jean, IV, 43-45.

couvertes d'arbres à fruits. Les champs féconds alternent avec de merveilleux vignobles. Partout c'est la vie, l'expansion, l'activité d'une exubérante nature et d'un peuple nombreux et vaillant. Par sa simplicité, sa bonne volonté, son désir vivement ressenti de la rédemption, la population de cette province représentait bien mieux l'ensemble du genre humain que le peuple de la Judée proprement dite. Ce dernier, jaloux de ses prérogatives anciennes, infatué de ses traditions et des mille préjugés issus de son orgueilleux entêtement, restait fort peu disposé à supporter un Messie qui contredirait à ses aspirations de domination temporelle. La Galilée, dont le nom signifie « cercle des « nations », avait des habitants d'origines multiples. Après la déportation qui suivit la ruine du royaume d'Israël, des idolâtres venus d'Assyrie s'étaient installés dans le pays. Néanmoins la religion juive, dans toute l'intégrité de ses croyances et de ses observances, était restée celle du plus grand nombre, et avait été embrassée à la longue par la plupart des étrangers. Aussi les Juifs ne regardaient pas la Galilée comme un territoire païen; la Samarie seule était notée comme telle en Palestine. Toutefois ils témoignaient aux Galiléens une sorte d'antipathie méprisante, raillaient leur parler rude et campagnard, et se scandalisaient de leurs rapports plus fréquents avec les étrangers.

Notre Seigneur prêcha son Évangile aux Galiléens, selon toute l'élévation du dogme et la perfection de la morale, mais sous cette forme populaire, vivante, attrayante, qui devait séduire plus tard les hommes de tous les siècles et de tous les pays. Les hommes de Galilée eurent donc l'honneur de recevoir les premiers l'enseignement destiné à l'universalité du genre humain. Cette prédication fait le fond des trois premiers évangiles : saint Matthieu a écrit ce que lui-même en répétait aux premiers chrétiens, après avoir vu de ses yeux et entendu de ses oreilles; saint Marc a reproduit ce qu'en racontait saint Pierre; saint Luc a mis en ordre ce que saint Paul, instruit par révélation divine, en disait de son côté aux fidèles qu'il avait convertis.

Notre Seigneur s'était contenté, pour ainsi dire, de prendre position à Jérusalem, en Judée et en Samarie. La Galilée fut le pays prédestiné à recevoir la semence évangélique : là se

trouvaient les futurs apôtres du Sauveur et des disciples capables d'apporter plus tard à la propagation de l'Évangile la générosité, l'ardeur, la ténacité, la joyeuse humeur du caractère galiléen. Toute la première année du ministère public de Notre Seigneur, de son retour de Samarie jusqu'à la seconde Pâque, fut employée en missions dans ce pays.

Les évangélistes donnent en peu de mots l'idée de la divine activité du Sauveur pendant cette période ; mais ils ne racontent avec quelque détail que huit épisodes.

Le premier fut un miracle accompli à distance, vraisemblablement pour préparer les voies à l'évangélisation de Capharnaüm. Notre Seigneur « vint de nouveau à Cana de Galilée, où il « avait changé l'eau en vin. Or un officier royal avait son fils « malade à Capharnaüm ». Cet officier était au service d'Hérode Antipas, auquel on donnait couramment le titre de roi, bien qu'il ne fût officiellement que tétrarque. « Quand il eut ap« pris que Jésus arrivait de Judée en Galilée, l'officier s'en alla « le trouver, et le suppliait de descendre et de guérir son fils, « car celui-ci était sur le point de mourir. Jésus lui dit : Si « vous ne voyez des signes et des prodiges, vous ne croyez pas ». Cette réponse ne s'adressait pas à l'officier seul, mais à tous ceux qui ne se contentaient pas des miracles déjà opérés, et voulaient en voir par eux-mêmes avant de croire. La foi perdait alors le meilleur de son mérite.

Sans se laisser décourager par cette remarque, « l'officier « repartit : Seigneur, descendez avant que mon fils ne meure. « Jésus lui dit : Va, ton fils est sauvé. Cet homme crut à la « parole que lui dit Jésus et il se mit en route », pour retourner de Cana, qui était dans la montagne, jusqu'à Capharnaüm, au bord du lac. « Il descendait déjà, quand des serviteurs ac« coururent à sa rencontre et lui apportèrent la nouvelle que son « fils était guéri. Il leur demandait donc à quelle heure il s'était « mis à aller mieux. Ils lui dirent : C'est hier, à la septième « heure, que la fièvre l'a quitté. Le père reconnut que c'était « précisément l'heure où Jésus lui avait dit : Ton fils est sauvé; « et il crut, lui et toute sa famille ». La distance de Cana à

Capharnaüm est d'environ quarante kilomètres; parti à la septième heure, c'est-à-dire vers une heure du soir, l'officier rencontra ses serviteurs à la nuit tombée, et comme en Palestine on comptait les jours d'un coucher de soleil à l'autre, dès sept heures du soir on pouvait appeler « hier » l'après-midi précédent.

« Jésus fit ce nouveau miracle à l'époque de son second re- « tour de Judée en Galilée »[1]. En l'opérant, Notre Seigneur n'avait donné aucune satisfaction à la vaine curiosité de ceux qui étaient plus sensibles aux prodiges qu'à la prédication de la pénitence. Pourtant le miracle revêtait un caractère qu'on n'avait pas encore remarqué dans les précédents : la guérison s'était produite à distance et subitement. L'espace ni le temps ne pouvaient donc être des obstacles pour le Sauveur. Ce bienfait lui assura des disciples jusque dans l'entourage du tétrarque.

Il fallait pourtant que Nazareth, cette ville que Jésus chérissait à tant de titres, eût quelque part dans les prémices de son ministère. Il résolut d'en faire le but d'une de ses courses. Il y était déjà précédé par le bruit de ses miracles et les échos de sa prédication en Judée et en Galilée. Il n'avait donc rien à demander au pays témoin de sa vie cachée; il lui apportait au contraire l'honneur de sa visite et la grâce de la foi en sa mission rédemptrice. Toutefois il n'entrait pas dans ses desseins de faire alors des miracles dans cette petite ville, déjà favorisée de l'inestimable bonheur de sa présence pendant tant d'années.

« Il vint donc à Nazareth, où il avait été élevé, et le jour du « sabbat, suivant sa coutume, il entra dans la synagogue ». On appelait de ce nom le lieu où l'on se réunissait pour réciter des prières, et entendre la lecture et l'explication de la Sainte Écriture. C'était ordinairement une salle rectangulaire, d'architecture plus ou moins somptueuse. L'abside ménagée au fond abritait une armoire recouverte d'un voile, dans laquelle restaient enfermés les rouleaux de la Sainte Écriture; une lampe brûlait devant, le jour et la nuit; autour de l'abside étaient disposés des sièges pour

1. S. Jean, IV, 46-54.

les docteurs et les plus notables personnages. Le reste de l'édifice se remplissait d'assistants, hommes et femmes, séparés par une barrière. Sur une estrade placée au milieu, montaient ceux qui devaient faire la lecture ou le commentaire de la loi et des prophètes. L'honneur de donner ce commentaire, naturellement réservé aux docteurs, pouvait cependant être déféré aux personnes marquantes qui se trouvaient dans l'assemblée. Les moindres villages avaient leur synagogue, pourvu qu'il se rencontrât dix hommes pour la constituer; les villes en comptaient un plus ou moins grand nombre, suivant leur importance. On s'y réunissait le jour du sabbat, le deuxième et le cinquième jour de la semaine, soit le samedi, le lundi et le jeudi. Le service religieux se composait d'abord de prières, puis d'une première lecture dans le Pentateuque et d'une autre dans l'un des prophètes. Ensuite, un docteur ou quelque personnage de marque expliquait le texte sacré et adressait une allocution à l'auditoire.

Quand Jésus fut entré dans la synagogue de Nazareth, « il se « leva pour lire, et on lui présenta le rouleau du prophète Isaïe. « Dès qu'il eut développé le rouleau, il tomba sur l'endroit où il « était écrit : L'Esprit du Seigneur est sur moi : c'est pourquoi il « m'a conféré l'onction, m'a envoyé évangéliser les pauvres, « guérir ceux dont le cœur est brisé, annoncer aux captifs la « délivrance et aux aveugles le retour à la vue, mettre en liberté « ceux qui sont à la torture, publier l'année favorable du Seigneur « et le jour des justices. Quand il eut replié le rouleau, il le « rendit au servant et s'assit. Dans la synagogue, tous les yeux « étaient fixés sur lui. Alors il commença à leur adresser la parole : « C'est aujourd'hui, dit-il, que cette Écriture s'accomplit pendant « que vous m'écoutez. Tous marquaient leur assentiment, « admiraient les paroles de grâce qui sortaient de sa bouche et « disaient : N'est-ce pas le fils de Joseph ? ».

Cette dernière réflexion indique l'état des esprits. On fut émerveillé en l'entendant parler si bien; on avait quelque fierté de la célébrité déjà acquise par un enfant du pays; mais ces sentiments humains n'allaient pas jusqu'à la foi. Il n'est point douteux qu'en commentant le passage d'Isaïe, Notre Seigneur ne se soit présenté lui-même comme le Messie dont parlait le

prophète, c'est-à-dire comme l'Oint par excellence, celui qui avait reçu du Père l'onction divine par laquelle il était sacré Roi et Pontife. Le mot hébreu « Messie » et le mot grec « Christ » signifient en effet « celui qui a reçu l'onction ». C'est précisément cette annonce qui choquait les gens de Nazareth, surtout les notables, habitués à dominer dans la bourgade, et jaloux de l'influence naissante du nouveau docteur. Si la prétention qu'il affichait inopinément avait quelque fondement, c'était à lui de la justifier séance tenante par quelque prodige comme il en avait déjà fait, racontait-on, à Cana, à Jésusalem, à Capharnaüm.

Le regard divin de Notre Seigneur lisait au fond des cœurs, et très fréquemment ses paroles répondaient à un doute, à une inquiétude, à une pensée qu'on n'osait exprimer tout haut. Les sentiments des Nazaréens n'avaient donc rien de caché pour lui. Aussi, continuant son entretien, « il leur dit : Sans doute, vous « m'allèguerez ce proverbe : Médecin, guéris-toi toi-même. Nous « avons appris que vous avez accompli de grandes choses à Ca- « pharnaüm; faites-en autant ici dans votre patrie. Mais il reprit : « En vérité, je vous le dis, un prophète n'est jamais bien accueilli « dans son pays. Je vous le dis en vérité, il ne manquait pas de « veuves en Israël, aux jours d'Élie, quand le ciel fut fermé trois « ans et six mois et qu'une grande famine se fit sentir sur toute « la terre; or Élie ne fut pas envoyé à l'une d'elles, mais à une « veuve de Sarepta en Sidonie. Il y avait beaucoup de lépreux « en Israël au temps du prophète Élisée; ce ne fut pas l'un d'eux « qui fut guéri, mais Naaman le Syrien ».

Les dons divins ne sont donc pas des privilèges dus à une race ou à un pays; Dieu en dispose à son gré, et, dans la distribution qu'il en fait, il tient compte surtout de la foi des suppliants. Or, rien ne manquait davantage aux Nazaréens que cette humble foi. En ce Jésus qu'ils avaient connu ouvrier, ils se refusaient à voir le Messie attendu. A leur incrédulité s'ajoutait le sentiment de mesquine jalousie, familier aux gens de petit esprit et de cœur égoïste, quand un homme qu'ils croyaient à leur niveau manifeste tout à coup une éclatante supériorité. Ordinairement les reproches adressés par le Sauveur à ceux qui lui demandaient une

faveur ne servaient qu'à rendre leur foi plus vive. Ainsi en avait-il été déjà pour l'officier de Capharnaüm. Les auditeurs de Jésus à la synagogue sont trop mal disposés pour profiter de sa remontrance. « A ces paroles, tous dans la synagogue furent « outrés de colère. Ils se levèrent, le chassèrent hors de la ville « et le menèrent jusqu'à un précipice formé par la montagne sur « laquelle la ville est bâtie. Ils voulaient le jeter en bas; mais lui, « passant au milieu d'eux, s'en alla »[1].

Étrange contraste! Les trois villes que Notre Seigneur a le plus honorées de sa présence sont celles où il a été le plus violemment persécuté : à Bethléem, Hérode fait tout pour le mettre à mort; à Nazareth, ses compatriotes ne sont arrêtés dans leurs projets homicides que par la puissance de Dieu; à Jérusalem, les Juifs l'attacheront à la croix. Notre Seigneur s'abandonne un instant à la fureur des Nazaréens; sans droit, sans honte, sans pitié, ils vont précipiter dans l'abîme celui qui, pendant près de trente ans, leur a donné tant d'exemples de douce et aimable vertu. Mais l'heure du sacrifice n'est pas encore venue; au moment où ils vont consommer leur forfait, la force de leurs bras est paralysée, leur esprit frappé de stupeur, et Jésus passe au milieu d'eux, ne leur laissant que leurs remords et sa compassion. Que de fois, dans le cours des siècles, Jésus Christ vivant dans son Église déjouera de même les complots de ses ennemis, sans qu'on puisse expliquer naturellement l'insuccès des plans les mieux concertés!

« Quittant la ville de Nazareth, il vint habiter à Capharnaüm, « au bord de la mer, sur les frontières de Zabulon et de Nephthali, pour l'accomplissement de ce qui avait été dit par Isaïe : « La terre de Zabulon, la terre de Nephthali, le chemin de la mer « au delà du Jourdain, la Galilée des nations, le peuple assis « dans les ténèbres a vu une grande lumière, et le jour s'est levé « pour ceux qui habitent dans les sombres régions de la mort ». Le prophète ajoutait : « Vous multiplierez le peuple et lui donnerez une grande joie; il se réjouira devant vous comme se réjouissent ceux qui ont moissonné, et comme triomphent les

1. S. Luc, IV, 16-30.

vainqueurs qui ont pris le butin et se partagent les dépouilles »[1].

« Dès lors, Jésus se mit à prêcher et à dire : Faites pénitence, « car le royaume des cieux est arrivé »[2].

Capharnaüm était merveilleusement situé pour devenir le centre de l'action évangélique du Sauveur. La ville se trouvait dans la partie la plus peuplée de la Galilée, au croisement des routes qui allaient des pays de l'Euphrate et de la Syrie aux ports de Ptolémaïs et de Césarée, à Jérusalem et en Égypte. Le lac de Tibériade qui s'étendait à ses pieds, la mettait en communication facile avec les villes importantes de Tibériade, résidence d'Antipas, de Tarichée, avec la Gaulanite et la Pérée, au delà du Jourdain. Le commerce y était très actif, et l'industrie y avait un assez grand développement; on fabriquait surtout des étoffes qu'on expédiait ensuite aux teintureries phéniciennes. Les Romains y entretenaient une petite garnison militaire et un poste de douane important, pour percevoir les droits divers sur les marchandises transportées. Capharnaüm s'étageait sur l'escarpement basaltique qui forme de ce côté la rive du lac. Il n'en reste plus aujourd'hui que des ruines méconnaissables. La population y comprenait un grand nombre d'étrangers, venus pour les intérêts de leur commerce. Si préoccupés qu'ils fussent de leurs affaires, ces hommes n'étaient pas sans entendre parler des miracles accomplis par le Sauveur, et ils ne manquaient pas d'en porter la nouvelle dans tous les pays d'où ils venaient.

Dans ce milieu assez mouvementé, Notre Seigneur commença à prêcher la pénitence, pour préparer les âmes à la venue du royaume de Dieu. Ces prédications par la ville et à travers le pays montagneux de la Galilée, n'allaient pas sans grandes fatigues pour le divin Maître. Que d'exhortations, que d'instructions générales et spéciales réclamait la conversion des âmes! Il fallait pourvoir à la réconciliation des ennemis, à la réparation de tous les torts, à la répression des vices, à l'aveu des fautes, au regret sincère du passé et à la constance des résolutions pour l'avenir. Le désir de la rédemption avait besoin, sinon d'être éveillé par-

1. Isaïe, IX, 1-3.
2. S. Matthieu, IV, 13-17.

tout, du moins d'être dirigé du côté d'un règne purement spirituel du Messie. Pour en arriver là, c'étaient des courses incessantes dans les villes et les bourgades, de fréquents retours aux mêmes endroits pour encourager les conversions commencées, presser doucement les retardataires, donner à celui-ci les avis que comportait sa situation personnelle, répondre aux doutes ou aux difficultés de celui-là, subir parfois l'empressement indiscret des uns, ou affronter les mauvaises dispositions des autres. Le sermon sur la montagne, qui est comme le résumé de tout l'enseignement moral du Sauveur, donne l'idée de ce qu'il dut déployer de zèle pour rendre les Galiléens accessibles à une pareille doctrine.

Sans doute, le divin Maître avait la grâce à sa disposition; mais cette grâce, comme toujours, prévenait et aidait les volontés, sans les violenter; aussi se heurtait-elle à bien des résistances, qui ménageaient au Sauveur des insuccès semblables à celui de Nazareth. Puis, après ces longues journées de prédication, rendues plus pénibles encore par la vie pauvre et mortifiée qu'il s'imposait, il passait la plus grande partie des nuits en prière, pour adorer son Père, le remercier des résultats obtenus, et solliciter humblement, comme s'il n'en possédait pas la source en lui-même, les grâces nécessaires à l'œuvre du lendemain.

Notre Seigneur réalisait alors ce que Salomon avait entrevu autrefois : « N'entendez-vous pas la Sagesse qui crie et fait retentir sa voix? La voici debout au sommet de la route qui monte, à la jonction des chemins, près des portes de la ville, à l'entrée même, et elle dit : Hommes, c'est à vous que je crie, fils des hommes, c'est pour vous que je parle. Écoutez, car j'ai de grandes choses à révéler, et mes lèvres vont s'ouvrir pour prêcher la vérité. A moi sont le conseil et l'équité, la prudence et la force. J'aime ceux qui m'aiment, et ceux qui veillent dès le matin pour me chercher me trouveront. Quiconque me trouvera, trouvera la vie, et puisera le salut dans le Seigneur. Mais celui qui péchera contre moi blessera son âme : me haïr, c'est aimer la mort » [1].

1. Proverbes, VIII, 1-5, 14, 17, 35, 36.



CHAPITRE IV.

MIRACLES SYMBOLISANT LA PUISSANCE DE L'ÉVANGILE.

Le lac de Génésareth. — La pêche miraculeuse. — Les pêcheurs d'hommes. — Notre Seigneur enseigne avec autorité. — Les possédés du démon. — Guérison du possédé de Capharnaüm. — Guérison de la belle-mère de Pierre. — Guérison de nombreux malades. — Prédications et guérisons dans toute la Galilée.

Tout en préparant les âmes à entrer dans le royaume de Dieu, Notre Seigneur savait qu'il n'aurait que trois ans pour le prêcher, et que son œuvre serait ensuite continuée par des hommes. Il importait donc que ces hommes, les futurs apôtres, fussent initiés à l'avance à la mission qui leur serait confiée un jour. Cinq ont été déjà désignés sur les bords du Jourdain : Nathanaël a repris le chemin de Cana, sa ville natale, et attend l'appel définitif du divin Maître; les quatre autres, Pierre et André, Jean et Jacques, sont retournés à Capharnaüm; car ils sont originaires du pays et exercent le métier de pêcheurs sur le lac.

Le lac de Tibériade, dont Notre Seigneur parcourut les rivages et traversa les flots si fréquemment, est une belle nappe d'eau de cinq lieues de long et d'environ deux et demie de large. Son niveau est à 208 mètres au dessous du niveau de la Méditerranée, et sa plus grande profondeur atteint 50 mètres. Ses eaux, d'un bleu grisâtre, sont parfois soulevées par de subites

et violentes tempêtes. Le poisson y est fort abondant. Les bords du lac sont ravissants, et devaient l'être encore davantage à l'époque du Sauveur, quand l'animation y régnait, et qu'une culture soignée entretenait de luxuriants vergers jusqu'à la grève baignée par les flots.

De Capharnaüm, on embrassait d'un seul coup d'œil les montagnes aux sommets dénudés, aux flancs découpés de ravins, à la base verdoyante, qui encadrent le lac presque de tous les côtés. En partant de cette ville, pour contourner la mer de Tibériade vers le sud, on rencontrait bientôt la plaine extraordinairement fertile de Génézareth, dont le sol est peu élevé au dessus du niveau des eaux, et qui s'appelait jadis plaine de Kinnereth, ou de la « Harpe », à cause de sa configuration. C'était ensuite Magdala, assise au bord du lac, puis Tibériade, la résidence du tétrarque, la ville païenne abhorrée des Juifs, le rendez-vous des courtisans, des hommes de plaisir, et aussi des riches malades, qui venaient demander leur guérison aux eaux chaudes et sulfureuses du voisinage. Il ne paraît pas que Notre Seigneur ait jamais mis le pied dans cette ville. Au sud, Tarichée commandait la sortie du Jourdain. Enfin, sur la rive orientale, une route solitaire serpentait au pied des monts, car l'emplacement était trop resserré pour y bâtir des villes.

En Palestine, surtout dans la vallée encaissée du Jourdain, les journées sont très chaudes et les nuits très fraîches. Sur le lac, les nuits sont au contraire d'une grande douceur. Aussi les pêcheurs les mettaient-ils volontiers à profit pour se livrer à leur travail. Leurs barques, à cette époque, étaient nombreuses et sillonnaient les flots dans tous les sens. Aujourd'hui, c'est à peine si l'on en aperçoit quelqu'une, égarée sur le lac désert.

Un jour donc que Notre Seigneur se trouvait à Capharnaüm, « comme les foules se précipitaient vers lui pour entendre la parole de Dieu, il se tenait auprès du lac de Génésareth. Il vit « deux barques arrêtées au bord du lac; les pêcheurs en étaient « descendus et lavaient leurs filets. Il monta dans l'une d'elles, « qui était à Simon, et le pria de l'éloigner un peu du rivage; « puis, du bateau où il s'était assis, il instruisait les foules.

« Quand il eut cessé de parler, il dit à Simon : Mène au large, « et jetez vos filets pour la pêche. Simon lui répondit : Maître, « nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre; mais, « sur votre parole, je vais jeter le filet. Simon Pierre et André, « son frère, jetèrent donc leur filet à la mer. Quand ce fut fait, « ils saisirent une si grande quantité de poissons que leur filet « se rompait. Alors ils firent des signaux à leurs compagnons, « qui étaient dans une autre barque, pour qu'ils vinssent à leur « aide; c'étaient les deux frères Jacques et Jean, fils de Zébédée. « Ils arrivèrent, et l'on remplit les deux barques au point qu'elles « étaient près de couler. A cette vue, Simon se prosterna aux « genoux de Jésus, en disant : Éloignez-vous de moi, Seigneur, « car je suis un pécheur. La stupeur s'était emparée de lui, et « de tous ceux qui étaient avec lui, à la suite de la pêche qu'ils « venaient de faire. Mais Jésus dit à Simon : Ne crains rien, « désormais ce sont des hommes que tu prendras. Et s'adressant « en même temps à André : Venez avec moi, dit-il, je ferai de « vous des pêcheurs d'hommes. Alors ils tirèrent leur barque « sur le rivage, et quittèrent tout pour le suivre. A quelques pas « de là, Jacques et Jean sur leur bateau, avec leur père Zébédée, « arrangeaient leurs filets. Il les appela aussi sur-le-champ. « Abandonnant leurs filets, ils laissèrent sur la barque leur père « Zébédée avec ses aides, et suivirent Jésus » [1].

Le miracle de la pêche miraculeuse est destiné à éclairer les futurs apôtres sur la nature de leur glorieuse vocation. Cette barque de Simon, d'où Jésus a prêché, deviendra plus tard la chaire de Pierre, ballottée par les flots mouvants de ce monde, mais d'où le Sauveur ne cessera d'enseigner les hommes par la voix de son vicaire. Seuls, dans la nuit, les pêcheurs n'ont rien pris; sur la parole et avec la présence du Maître, ils font une pêche miraculeuse. La prédication évangélique est une pêche aux hommes; sans Jésus, elle est stérile; avec Jésus, elle saisit les hommes pour les faire vivre. « Ces filets représentent bien les moyens dont les apôtres se serviront pour leur pêche : les filets ne tuent pas ceux qu'ils prennent, mais les conservent; du

1. S. Matthieu, IV, 18-22; S. Marc, I, 16-20; S. Luc, V, 1-11.

fond de l'abîme, ils les amènent à la lumière; des profondeurs où ils s'agitent, ils les conduisent aux régions supérieures »[1]. Enfin l'apôtre ne travaille pas dans l'isolement; la grâce de Dieu pousse les âmes vers lui, mais il lui faut le secours de ses frères pour les tirer du péché, les porter à la lumière, leur communiquer la vie.

Ni Pierre ni ses compagnons ne saisissent encore toute la portée de ce qu'ils viennent de voir; mais leur foi est vivement émue par le spectacle du miracle. A peine sont-ils sur le rivage que Pierre, mesurant la distance qui sépare Dieu de la créature, conjure le Sauveur de ne point attacher à sa personne un pécheur comme lui; ses compagnons ont au fond du cœur les mêmes sentiments. Le Seigneur goûte cette humilité; il en récompense aussitôt les quatre disciples en les appelant définitivement à lui, et en leur accordant la grâce du plus complet renoncement.

Pendant son séjour à Capharnaüm, Notre Seigneur, « aux « jours de sabbat, entrait à la synagogue et y prêchait. On était « ravi de son enseignement, parce qu'il instruisait comme in« vesti d'autorité, et non comme les scribes ». Les docteurs juifs n'avaient pas de doctrine personnelle; ils ne savaient que s'en référer aux traditions des anciens ou aux opinions de docteurs plus célèbres. Deux maîtres en renom avaient paru aux jours d'Hérode, et leurs idées faisaient encore loi parmi les scribes; ils s'appelaient Hillel et Schammaï. Mais ces deux personnages étaient en opposition absolue de doctrine et de tendances; autant Schammaï se montrait rigoriste dans ses prescriptions et littéral dans ses interprétations, autant Hillel favorisait le relâchement par la manière trop large dont il entendait les préceptes de la loi. L'enseignement des scribes, appuyé sur de pareilles autorités, restait donc nécessairement contradictoire, hésitant, obscur, sans intérêt et sans force.

Notre Seigneur, au contraire, parlait en maître; il n'en appelait point à l'opinion des autres. Sa doctrine trouvait un écho vibrant dans les consciences, éclairait les esprits, et mettait en

1. Saint Ambroise, *sur saint Luc*, IV, 72.

mouvement les volontés. Sans toujours s'en rendre compte, on sentait en celui qui parlait l'auteur même de la loi, et comme la grâce accompagnait ses paroles, tous étaient sous le charme.

La vertu de la prédication évangélique ne pouvait attirer les hommes au royaume de Dieu sans ruiner du même coup l'empire de Satan. Avant la rédemption, cet empire s'exerçait non seulement sur les âmes, mais aussi sur les corps, quand Dieu le permettait. Par là, le démon cherchait à assouvir sa haine contre Dieu, en se substituant à lui dans le cœur des créatures, et en remplaçant l'action extérieure de la Providence par la sienne. « Il a toujours affecté de faire ce que Dieu faisait, non pas pour se rapprocher en quelque sorte de la sainteté, c'est sa capitale ennemie, mais comme un sujet rebelle qui, par mépris et par insolence, affecte la même pompe que son souverain »[1].

Dieu, par les prévenances et les secours de sa grâce, excite les hommes au bien et les aide à l'accomplir; le démon, par la tentation, les sollicite au mal. Dieu, par les signes extérieurs de sa puissance, de sa justice ou de sa bonté, et, depuis la rédemption, par les sacrements de son Église, attire à lui les cœurs et se les attache pour les conduire au bonheur éternel; le démon, par l'obsession, assiège violemment les corps, afin que l'âme, séduite ou terrifiée, le prenne pour le souverain maître et se donne à lui. Dieu, par la vie surnaturelle, contracte avec l'homme une union si intime, que celui-ci peut dire avec saint Paul : « C'est Jésus Christ qui vit en moi ». Cette union atteint même en Notre Seigneur son plus haut degré d'intimité et de perfection, puisqu'en lui la divinité et l'humanité ne forment qu'une seule personne. Par le péché, le démon insinue sa vie diabolique dans l'âme de l'homme; par la possession, il se rend maître du corps, en dirige les organes comme s'ils étaient à lui, et s'y installe comme dans une propriété qui lui est personnelle. Toutefois, si Dieu permet cette intrusion pour le châtiment d'un coupable, l'épreuve d'un juste, ou tel autre motif connu de lui seul, la volonté libre de l'homme reste toujours in-

1. Bossuet, *Premier sermon sur les démons*, 1.

tacte malgré la possession, et Satan ne s'en empare que quand, de son plein gré, elle s'est elle-même abandonnée à lui.

Au temps de Notre Seigneur, les possédés étaient nombreux en Palestine, et plus encore dans le monde païen. Le démon, qui porte partout son enfer avec lui, trouvait une sorte de joie maligne à tourmenter les hommes, bien que ses attentats dussent tourner à sa confusion. Pour marquer sa prise de possession, il infligeait souvent une infirmité aux malheureux qu'il asservissait, de sorte que ceux-ci avaient besoin à la fois de délivrance et de guérison.

Un jour de sabbat que le divin Maître enseignait dans la synagogue de Capharnaüm, « il se trouva là un homme possédé « par un démon impur, et il se mit à crier à haute voix : Ah! « que nous voulez-vous donc, Jésus de Nazareth? Êtes-vous « venu pour nous perdre? Je sais bien qui vous êtes, le Saint « de Dieu ». Le démon continuait sa tactique du désert. Les merveilles déjà opérées par le Sauveur l'intriguaient puissamment; il aurait voulu savoir positivement quel était cet homme extraordinaire, et il parlait avec une feinte assurance, afin d'obtenir soit un démenti, soit une approbation. Il ne convenait point au Sauveur de tirer Satan de son embarras, pas plus que de recevoir de lui le moindre témoignage. Il était venu pour le poursuivre et le terrasser. L'ayant donc reconnu, « Jésus le « reprit par ces paroles menaçantes : Tais-toi, et sors de cet « homme. Alors l'esprit immonde jeta brutalement celui-ci à « terre, au milieu de l'assemblée, et s'en échappa en poussant « de grands cris, mais sans lui faire aucun mal. Tous furent « saisis d'étonnement et de crainte, et ils se demandaient les « uns aux autres : Qu'est-ce donc? Quelle est cette doctrine nou- « velle? Voilà qu'avec autorité et puissance il commande même « aux esprits impurs : ils lui obéissent et s'en vont! Et aussitôt « sa renommée se répandait dans tous le pays de Galilée »[1].

Le pouvoir de se faire obéir par les démons se révélait en effet pour la première fois dans le Sauveur. Quelques prêtres

1. S. Marc, I, 21-28; S. Luc, IV, 31-37.

juifs, parmi les plus pieux, réussissaient parfois à chasser les démons par des exorcismes. Mais Jésus venait d'en chasser un par une seule parole; et encore ce démon s'était d'abord adressé à lui avec crainte, et l'avait appelé le Saint de Dieu. Toute cette scène avait vivement frappé les esprits, et comme, par toute la Galilée, on était attentif aux moindres actes du Sauveur, cette nouvelle manifestation fit grand bruit. La puissance du Maître ne connaissait donc d'obstacles, ni du côté de la nature, ni du côté des démons.

Ce pouvoir de réduire Satan était un de ceux que Notre Seigneur devait transmettre aux prédicateurs de son Évangile.

Avec les disciples qui l'accompagnaient, « Jésus sortit aussi« tôt de la synagogue, et se rendit dans la maison de Simon « et d'André. La belle-mère de Simon était alitée et en proie « à une fièvre violente. On lui parla d'elle immédiatement, et « on le pria en sa faveur. Il s'approcha, la souleva en la pre« nant par la main et commanda à la fièvre. La maladie la « quitta sur-le-champ, et, se levant elle-même, elle se mit à les « servir »[1].

Pierre avait tout quitté pour suivre le Seigneur; par une touchante délicatesse, le Seigneur voulut opérer un miracle sur une personne appartenant à la famille de son disciple. Il la guérit d'une de ces fièvres fréquentes à Capharnaüm, à cause du voisinage des marécages malsains qui bordent le Jourdain à son embouchure dans le lac.

Pour montrer qu'il était le maître du sabbat, Notre Seigneur venait de guérir publiquement deux malades ce jour-là. On le sut bientôt dans la ville et aux environs, et quand le repos du saint jour eut cessé, « le soir, sitôt le soleil couché, tous ceux « qui avaient des infirmes affligés de différents maux et des pos« sédés du démon, les lui amenaient, de sorte que toute la ville « se trouva rassemblée à sa porte. Il imposait les mains à « chacun et les guérissait tous. D'un mot il chassait les démons, « et ceux-ci sortaient d'un grand nombre en s'écriant : Vous

1. S. Matthieu, VIII, 14, 15; S. Marc, I, 29-31; S. Luc. IV, 38, 39.

« êtes le Fils de Dieu. Mais il les réprimandait et leur défendait « de dire : Nous savons que vous êtes le Christ. Ainsi s'accom- « plissait ce qui a été dit par le prophète Isaïe : Lui-même a « pris nos infirmités et il s'est chargé de nos maladies »[1]. Isaïe avait parlé surtout des maladies morales, le péché et ses suites; l'évangéliste rapporte ici sa prophétie, parce que la guérison des corps n'est que le symbole de la guérison des âmes.

Dans cette bienheureuse soirée, Notre Seigneur multiplia donc les miracles avec une compatissante prodigalité; sa puissance ne se lassait pas plus que sa bonté. Toutefois, si les miracles servaient à accréditer et à faire comprendre la mission du Sauveur, ils ne constituaient pas l'œuvre principale de son ministère. Aussi, après quelques courts moments de repos, « de « très grand matin, il se leva et sortit pour aller dans un endroit « désert; là il se mit en prière. Simon vint l'y retrouver, ainsi « que ceux qui étaient avec lui. Quand ils l'eurent rencontré, « ils lui dirent : Tout le monde vous cherche. Les foules en « effet s'étaient mises à sa recherche, et elles arrivèrent jusqu'à « lui. Tous voulaient le retenir, pour qu'il ne les quittât pas. « Mais il leur dit : Il faut aussi que j'aille annoncer le royaume « de Dieu aux autres villes, car c'est pour cela que j'ai été envoyé. « Et s'adressant à ses disciples : Allons, dit-il, aux bourgs et aux « villes des environs, pour que j'y prêche aussi, car je suis venu « dans ce but. Jésus parcourait donc toute la Galilée, ensei- « gnant dans leurs synagogues et dans tout le pays, prêchant « l'Évangile du royaume, guérissant toutes les maladies et « toutes les infirmités parmi le peuple, et chassant les dé- « mons »[2].

La journée de Capharnaüm, dont les évangélistes ont donné le détail, se renouvelait partout où passait le Sauveur. Mais le bruit de tant de merveilles se répandait bien au delà des limites de la Galilée. « Sa réputation se propagea dans toute la Syrie, « et on lui présenta tous les malades, ceux qui étaient atteints « de diverses infirmités et de douleurs, des lunatiques et des « paralytiques : il les guérit. Une grande multitude se mit à le

1. S. Matthieu, VIII, 16, 17; S. Marc, I, 32-34; S. Luc, IV, 40, 41.
2. S. Matthieu, IV, 23; S. Marc, I, 35-39; S. Luc, IV, 42-44.

« suivre de la Galilée, de la Décapole, de Jérusalem, de la Judée « et d'au delà du Jourdain »[1]. La Samarie et la Phénicie seules n'étaient pas encore ébranlées; de partout ailleurs, les foules accouraient avec enthousiasme sur les pas de celui qui guérissait avec tant de puissance et instruisait avec tant de bonté.

Saint Pierre, qui accompagnait alors le Sauveur, résuma plus tard en un mot les effets de cette activité bienfaisante : « Il a passé en faisant le bien, et en guérissant tous ceux qui étaient asservis par le démon »[2].

1. S. Matthieu, IV, 24, 25.
2. Actes, X, 38.

CHAPITRE V.

MIRACLES SYMBOLISANT LA RÉMISSION DES PÉCHÉS.

La lèpre. — Guérison d'un lépreux. — Jésus poursuivi partout par les foules. — Le paralytique de Capharnaüm. — Les péchés remis. — Vocation de Matthieu. — Le festin chez Matthieu. — Jésus venu pour les pécheurs. — Les disciples ne doivent pas jeûner tant que l'époux est avec eux. — L'œuvre de la première année de ministère public.

Une des maladies qui excitèrent le plus vivement la compassion du Sauveur fut la lèpre, commune encore aujourd'hui dans certaines contrées. Ce terrible mal est l'effet d'un virus qui décompose le sang, ronge peu à peu la peau et les chairs, produit des tubercules et des ulcères qui ôtent au malheureux jusqu'à l'aspect d'un être humain. Son haleine devient fétide, sa vue répugnante, et son voisinage absolument insupportable, même à ses plus proches parents. Parfois la lèpre va jusqu'à faire perdre toute sensibilité; elle détruit alors les organes des sens et s'attaque aux articulations, jusqu'à ce que les doigts des mains et des pieds se détachent comme des fruits pourris. Cette maladie, endémique dans certains pays, n'est point regardée comme contagieuse aujourd'hui; il est très douteux qu'elle fût considérée comme telle par les Juifs. Elle est quelquefois mortelle; plus ordinairement elle épargne la vie et dure alors une dizaine d'années, à moins qu'elle n'affecte la sensibilité, ce qui la prolonge d'environ neuf ans.

La loi de Moïse s'occupait en grand détail des pauvres lé-

preux. Les prêtres étaient chargés de constater la maladie; sitôt la constatation faite, le lépreux devait quitter la société de ses semblables, et, s'il en apercevait par les chemins, il était obligé de leur crier de loin : Impur! impur! pour qu'ils se tinssent à l'écart. Le contact d'un lépreux faisait en effet contracter une impureté légale. Ainsi séquestrés de tout commerce avec les autres hommes, les malheureux pouvaient se réunir entre eux, sans être les victimes et les témoins continuels du dégoût que leur mal inspirait. On avait soin d'ailleurs de déposer en des endroits convenus les aliments et les objets qui leur étaient nécessaires. S'ils appartenaient à une famille plus aisée, ils se contentaient d'habiter à part, dans quelque réduit isolé de la propriété. Quand la lèpre disparaissait, il fallait que le malade retournât se montrer aux prêtres, qui constataient la guérison. Le lépreux faisait alors offrir un sacrifice expiatoire et un holocauste, et il était autorisé à rentrer dans la société de ses semblables, sans crainte d'être inquiété.

A cause de son caractère terrible et répugnant, la lèpre était considérée comme un mal directement envoyé de Dieu. Les siècles chrétiens l'appelèrent même « le présent de Dieu », et prirent soin des pauvres lépreux comme d'enfants chéris de la Providence. Ce qui les détermina surtout, c'est que, la lèpre étant une image frappante du péché dans ses effets sur les âmes, le Sauveur avait voulu être traité comme un lépreux : « Et nous, dit le prophète, nous l'avons pris pour un lépreux, pour un homme frappé de Dieu et humilié; car il a été blessé pour nos iniquités, et écrasé pour nos crimes » [1].

Au cours de ses prédications en Galilée, Notre Seigneur « se « trouvait dans une ville, lorsqu'un homme couvert de lèpre « l'aperçut, s'approcha, et, se prosternant la face contre terre, « le suppliait en disant : Seigneur, si vous voulez, vous pouvez « me guérir. Jésus, prenant pitié de lui, étendit la main, le tou- « cha et dit : Je le veux, sois guéri. A peine eut-il parlé que la « lèpre disparut et que le malade fut purifié. Aussitôt il le « renvoya en lui faisant cette sévère injonction : Aie soin de

1. Isaïe, LIII, 4, 5,

« n'en parler à personne; mais va, montre-toi au chef des prê-« tres, et offre pour ta purification le présent que Moïse a pres-« crit, afin qu'il leur serve de témoignage ».

Le malade avait adressé au Sauveur une prière pleine de réserve, de foi et d'espérance. Il savait son mal incurable pour longtemps, mais il avait une haute idée de la puissance et de la bonté du divin Maître. Notre Seigneur n'eut pas à souhaiter de lui de plus parfaits sentiments. Supérieur à toutes les lois, à celles de Moïse comme à celles de la nature, il se contenta de le toucher et de prononcer une parole. Cet attouchement divin était à la fois une marque de tendre bonté et une indication du rôle que devait jouer la sainte humanité du Sauveur, dans la guérison de tous les maux du corps et de l'âme. Le malheureux fut donc délivré de son horrible mal.

Mais la loi qui obligeait les lépreux à se tenir loin de leurs semblables avait de sérieuses raisons d'être. Aussi Notre Seigneur ne voulut-il pas que le bruit du miracle attirât sur ses pas, au milieu des populations, tous ceux qui étaient atteints de ce mal. Il se réserva d'aller à eux quand il le jugerait à propos, et intima à celui qu'il venait de guérir l'ordre de se taire. La reconnaissance fut en ce dernier plus forte que l'obéissance. « En « s'en allant, il se mit à publier et à raconter partout ce qui « était arrivé, de sorte que Jésus, ne pouvant plus entrer pu-« bliquement dans une ville, se tenait en dehors, dans les « lieux inhabités. Néanmoins, on accourait à lui de toutes parts, « chacun voulait l'entendre et être guéri de ses maladies. Pour « lui, il cherchait la solitude et priait » [1].

Le divin Maître ne pouvait s'appartenir : tout le pays était en émoi sur son passage, et chacun de ses miracles excitait une recrudescence d'enthousiasme parmi le peuple. Pour modérer ce que cet empressement avait de trop humain, ne point porter ombrage à la susceptibilité jalouse d'Antipas, ni surexciter prématurément le mauvais vouloir des autorités religieuses, et enfin pour ménager aux esprits le calme sans lequel ils ne pouvaient se rendre compte du caractère spirituel

1. S. Matthieu, VIII, 2-4; S. Marc, I, 40-45; S. Luc, V, 12-16

de sa mission, Jésus se dérobait; mais, dans la solitude, il avançait son œuvre par la prière.

A Jérusalem, on se tenait au courant de ce qui se passait en Galilée; sans croire à la mission du Sauveur, on ne laissait pas d'être inquiet de l'enthousiasme qu'il soulevait. Les docteurs se doutaient bien, du reste, que son enseignement ne relevait pas du leur. Ils se résolurent donc à faire surveiller de près ses actes et ses paroles, par des hommes plus à même d'en juger, croyaient-ils, que les simples montagnards galiléens.

Un certain temps après la guérison du lépreux, Notre Seigneur se trouvait de l'autre côté du lac de Génésareth, et voulait revenir à son séjour le plus habituel. « Il monta « dans une barque, fit la traversée et arriva dans la ville de « Capharnaüm. Dans la maison où il était assis et enseignait, « avaient pris place aussi des pharisiens et des docteurs de la « loi, venus de tous les villages de la Galilée, de la Judée « et de Jérusalem. Quand on sut qu'il était là, les gens ac- « coururent en si grand nombre que la maison ne suffisait pas « à contenir la foule, même en avant de la porte. Il leur adressait « la parole, et la puissance du Seigneur agissait pour les guérir ».

Les maisons ordinaires, en Palestine, n'avaient qu'un simple rez-de-chaussée, auquel on accédait habituellement par une cour intérieure. Un escalier, partant de cette cour, conduisait au toit. Le toit était plat et formait par conséquent terrasse. Une solide balustrade l'entourait. Sur cette terrasse, appelée chambre haute, et abritée à volonté par des toiles tendues au-dessus, on se retirait pour prier, converser, prendre son repos ou respirer l'air frais du soir. Quand les maisons étaient contiguës, on pouvait passer facilement d'une terrasse à l'autre. Pour établir ce toit, on étendait sur les solives de la chambre inférieure des branchages, de la terre pilée avec de la paille, et parfois de grossières dalles en argile cuite. Cette couverture ne mettait pas très à l'abri dans la saison des pluies, et par deux fois Salomon compare la femme querelleuse au toit qui laisse goutter l'eau pendant l'hiver[1].

1. Proverbes, XIX, 13; XXVII, 15.

Dans les maisons plus riches, on employait naturellement un dallage mieux soigné.

Pendant que Jésus parlait, « arrivèrent quatre hommes por-« tant un paralytique sur un brancard. Ils cherchèrent à le faire « pénétrer, pour le placer devant lui; mais la foule était telle « qu'ils ne parvinrent à l'introduire d'aucun côté. Alors ils « montèrent sur le toit de la maison où Jésus se trouvait, en « otèrent les tuiles, et firent descendre au milieu, devant Jésus, « le grabat sur lequel le paralytique était étendu ». Les alentours de la maison étant encombrés, les porteurs montèrent sans doute par l'escalier d'une maison voisine, et arrivèrent de toit en toit jusqu'à l'endroit propice.

« A la vue de leur foi, Jésus dit au paralytique : Mon fils, « aie confiance, tes péchés te sont remis ». Au lieu du bien visible qu'on attend de lui, il accorde un bien invisible qu'on n'avait guère songé jusqu'alors à solliciter de sa bonté. Désigné par Jean-Baptiste comme « l'Agneau qui ôte le péché du monde », il saisit cette occasion solennelle pour revendiquer et exercer ce pouvoir libérateur. Sa parole indique que le repentir et ensuite le pardon sont descendus dans l'âme de ce pauvre paralytique, abîmé dans un humble silence, mais préparé par la grâce aux merveilles qui s'accomplissent en lui. Le mal qui liait ses membres impuissants n'était-il pas l'indice de cet esclavage du péché qui paralysait son âme?

Tous sont saisis d'étonnement; mais tandis que les simples admirent l'œuvre de Dieu, les savants orgueilleux se scandalisent. « Les scribes et les pharisiens, qui étaient assis là, se disaient « au fond de leurs cœurs : Que dit-il donc? Il blasphème! « Quel autre que Dieu seul peut remettre les péchés? Aussitôt « Jésus connut de lui-même les pensées qu'ils avaient dans « l'esprit, et prenant la parole, il leur dit : Pourquoi de telles « pensées au fond de vos cœurs? Lequel est le plus facile, de « dire au paralytique : Tes péchés te sont remis, ou de dire : « Lève-toi, prends ton grabat et marche? Mais pour que vous « sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de « remettre les péchés : Je te l'ordonne, dit-il alors au paraly-

« tique, lève-toi, prends ton grabat, et va dans ta maison. Sur « le champ, celui-ci se leva, enleva le lit sur lequel il était « étendu, et, aux yeux de tous, partit dans sa maison en glori- « fiant Dieu. La foule, saisie de crainte et d'admiration, louait « Dieu d'avoir donné aux hommes une telle puissance, et cha- « cun disait avec étonnement : Nous avons été témoins de mer- « veilles aujourd'hui; on n'a jamais rien vu de pareil! »[1].

Les docteurs ont raison de croire que Dieu seul peut remettre les péchés. En dévoilant leurs pensées intimes, et en guérissant d'un mot le paralytique, Notre Seigneur leur prouve qu'il a le pouvoir de rendre la santé aux âmes aussi bien qu'aux corps. Il ne leur reste donc qu'à conclure que Jésus est Dieu. Cette conclusion effraye les esprits prévenus et superbes; ils chercheront des détours pour y échapper. Les âmes humbles ne ferment pas les yeux à la lumière; elles ont compris qu'une immense faveur est accordée à la terre, et que la puissance de remettre les péchés, au nom de Dieu, est apportée aux hommes. Elles en bénissent le Seigneur.

Pendant que les pharisiens et les scribes étaient laissés à leurs réflexions, « Jésus sortit de la maison pour aller du côté de la « mer. Toute la foule accourait à lui, et il l'instruisait. Or en « passant, il vit assis à son bureau un publicain nommé Lévi, « fils d'Alphée, et il lui dit : Suis-moi. Quittant tout, celui-ci « se leva et le suivit ». La classe des publicains était honnie parmi les Juifs; tout publicain passait pour un pécheur, et ce n'était pas toujours sans raison. Notre Seigneur prend un publicain pour en faire un disciple, un futur apôtre, plus tard un ministre de la rémission des péchés. Dieu est libre de ses dons; mais ceux qui passaient alors pour pécheurs étaient-ils beaucoup plus coupables que ceux qui s'attribuaient le titre de justes, de saints, de purs? En mémoire de sa vocation, Lévi adopta lui-même ou reçut du Sauveur le nom de Matthieu, qui signifie « don de Dieu », et sous lequel il fut désormais connu.

Matthieu avait une certaine aisance. Avant de renoncer à tout,

1. S. Matthieu, IX, 1-8; S. Marc, II, 1-12; S. Luc, V, 17-26.

par amour pour ce Maître dont il avait si souvent entendu parler à Capharnaüm, et qui lui faisait maintenant l'honneur de l'appeler à sa suite, il eut l'idée de lui offrir un solennel repas. Il voulait par là témoigner sa reconnaissance à Notre Seigneur, et lui ménager l'occasion d'étendre sa bénédiction sur les nombreux publicains qu'il se proposait d'inviter. Le Sauveur se prêta de la meilleure grâce au désir de son nouveau disciple : il avait ses raisons pour le faire.

Au jour convenu, Matthieu « fit donc un grand festin dans sa « maison, et beaucoup de publicains et de pécheurs se trou- « vaient à table avec Jésus et ses disciples ». La familiarité des mœurs orientales permettait à chacun de pénétrer librement dans la salle du banquet. « Les scribes et les pharisiens virent « qu'il mangeait avec des publicains et des pécheurs, et ils dirent « à ses disciples : Pourquoi votre Maître et vous-mêmes « mangez-vous et buvez-vous avec des publicains et des pé- « cheurs? Jésus entendit la question et leur dit : Ce ne sont pas « ceux qui se portent bien qui ont besoin de médecin, mais « ceux qui sont malades. Allez donc et apprenez ce que veut « dire : Je préfère la miséricorde au sacrifice; car je ne suis pas « venu pour appeler les justes, mais les pécheurs ».

Les questionneurs sont pris dans leurs propres filets. Notre Seigneur vient guérir les maladies du corps et de l'âme : doivent-ils s'étonner que le médecin aille au malade, et laisse à sa propre satisfaction le pharisien qui se croit parfait? A en croire ce dernier, sans doute, le publicain ne mérite pas d'attirer l'attention; mais le Seigneur n'a-t-il pas déclaré par son prophète que l'exercice de la miséricorde lui plaît davantage que l'offrande d'une victime pour le sacrifice[1]? D'ailleurs, le Sauveur a une mission, qu'il tient d'une autorité supérieure au sanhédrin, et ce qu'il accomplit rentre dans les termes de cette mission.

« Or, il y avait là des disciples de Jean et des pharisiens, qui « avaient l'habitude de jeûner. Ils s'approchèrent et dirent : « Pourquoi les disciples de Jean et ceux des pharisiens jeûnent-ils

1. Osée, VI, 6.

« fréquemment et font-ils des supplications, tandis que vos dis-
« ciples mangent et boivent, au lieu de jeûner? Jésus leur ré-
« pondit : Faut-il obliger les amis de l'époux à jeûner et à s'at-
« trister, pendant que l'époux est avec eux? Ils ne peuvent
« jeûner tant qu'ils le possèdent. Mais viendront des jours où
« l'époux leur sera enlevé : en ces jours-là, ils jeûneront. Et
« il se servait de cette comparaison : On ne met pas à un vieux
« manteau une pièce d'étoffe neuve; autrement ce qui est neuf
« déchire le vieux, s'enlève, et produit une plus large déchirure.
« On ne met pas non plus du vin nouveau dans de vieilles
« outres; autrement le vin nouveau fera éclater les outres, il se
« répandra et les outres seront perdues. Mais c'est dans des
« outres neuves qu'il faut mettre le vin nouveau; alors tous deux
« se conservent. Quand on a bu du vin vieux, on n'en veut
« pas du nouveau tout de suite après; car on dit : Le vieux est
« meilleur »[1].

C'est le précurseur qui avait présenté le Messie sous la figure de l'époux. L'allusion que le Sauveur fait à ses paroles était bien de nature à éclairer les disciples de Jean. Si l'époux est là, ceux qui font partie de son cortège nuptial n'ont donc qu'à se réjouir. La tristesse et le jeûne seront de mise quand l'époux sera enlevé. Notre Seigneur n'ignore pas quand et comment se produira cet enlèvement de l'époux; mais l'heure n'est pas encore venue d'attrister ses disciples par cette révélation.

Les comparaisons dont il se sert ensuite préludent aux paraboles qui tiendront bientôt tant de place dans ses discours. Elles sont pittoresques et empruntées aux choses mêmes qu'on a sous les yeux. Voici le manteau déjà vieilli d'un des convives; la pièce qu'on a cousue pour fermer une déchirure est disparate et choquante; mais de plus l'étoffe neuve est écrue, peu à peu elle se contracte, et en se retirant fait déchirer davantage le vieux vêtement auquel on l'avait adaptée. Ainsi en serait-il si à la vieille religion, que pratiquent encore ses disciples, Notre Seigneur voulait surajouter les pratiques de la religion nouvelle. La substitution d'une religion à l'autre s'effectuera intégralement

1. S. Matthieu, IX, 9-17; S. Marc, II, 13-22; S. Luc, V, 27-39.

au jour marqué, mais non pièce par pièce. Cette vieille religion est comme une outre qui a déjà fait un long service; elle éclaterait si on y versait le vin généreux des institutions nouvelles, et ce vin lui-même se perdrait, parce que les outres neuves qui doivent le contenir ne sont pas encore prêtes. Enfin, l'Évangile n'en est qu'à son début; il n'a pas encore présenté tous ses titres de créance, ni fait valoir ses droits à remplacer la loi mosaïque. Jusqu'à ce jour on est donc autorisé à s'en tenir aux anciens usages et à repousser les nouveaux, dont la supériorité n'est pas encore établie. Si le Sauveur avait imposé de nouvelles pratiques à ses disciples, les contradicteurs n'auraient pas manqué de dire : les anciennes valent mieux. Tout doit venir à son heure.

La vocation de saint Matthieu est le dernier fait raconté par les évangélistes avant la seconde Pâque de la vie publique de Notre Seigneur. Cette première année de ministère était toute de préparation. Jérusalem, la Judée, la Samarie, avaient reçu la visite du Sauveur; l'attention des autorités religieuses était éveillée sur sa mission; quelques disciples répondaient déjà à son appel. Toutefois, pendant de longs mois, le labeur du divin Maître avait eu pour unique objet la Galilée. C'est là qu'il s'était montré dans les villes et les villages, qu'il avait prêché la pénitence, annoncé l'avénement du royaume de Dieu et multiplié les miracles de toutes sortes. Le terrain est maintenant préparé pour recevoir la semence des plus hautes vérités de l'Évangile, et produire ces fruits de salut qui fourniront à leur tour une nouvelle semence, capable d'enrichir les sillons de la terre entière.

L'œuvre du Sauveur suivait donc une marche patiente, mais progressive et assurée. Cette sage et féconde lenteur caractérise les ouvrages divins; la même règle de conduite doit guider l'Église de Dieu à travers les siècles. Les hommes seuls se hâtent fiévreusement, parce qu'ils n'ont sûrement à eux ni le temps, ni l'éternité.



III

DE LA DEUXIÈME A LA TROISIÈME PAQUE

CHAPITRE PREMIER.

LA QUESTION DU SABBAT.

Seconde Pâque de Notre Seigneur à Jérusalem. — Guérison à la piscine Probatique. — Discours aux Juifs. — Mission divine de Notre Seigneur. — Les épis arrachés. — Guérison de l'homme à la main desséchée. — Complot contre Notre Seigneur. — Il se retire au bord du lac. — Empressement des foules auprès de lui.

« Après cela, c'était le jour de fête des Juifs, et Jésus monta « à Jérusalem ». Cette fête était la Pâque. Pour la seconde fois depuis sa manifestation, le Sauveur va donc se rendre au temple. Un an auparavant, il a exercé son autorité dans la maison de son Père, et depuis lors ses prédications et ses miracles en Galilée ont abondamment prouvé que la sagesse, la puissance et la bonté divines résident en lui. Cette fois, il veut pousser plus loin la démonstration ; il a fait voir qu'il était le maître du temple ; il va montrer qu'il est le maître du sabbat : la maison du Seigneur et le jour du Seigneur relèvent également de son autorité.

« Il y avait à Jérusalem », près de l'angle extérieur du temple, au nord-est, et à quelques pas de la porte des brebis, « une

« piscine appelée Probatique », nom grec qui signifie piscine des brebis. « Son nom hébreu était Bethsaïda », ou Bethesda, maison de pitié. En réalité, il se trouvait à cet endroit deux grands bassins contigus, la piscine Probatique, où on lavait les brebis destinées aux sacrifices, et celle de Bethesda, où les malades venaient chercher la guérison. Saint Jean parle de cette dernière, dont on a retrouvé les restes au nord de la précédente. « Elle avait cinq portiques, sous lesquels gisaient une multitude « considérable d'infirmes, d'aveugles, de boiteux, de paralyti- « ques, qui attendaient l'agitation de l'eau. Car un ange du « Seigneur descendait par intervalles dans la piscine, et l'eau « était mise en mouvement. Le premier qui descendait dans la « piscine après l'agitation de l'eau, recouvrait la santé, de « quelque infirmité qu'il fût atteint ». Il se produisait donc là un miracle périodique, opéré de temps à autre par le ministère invisible d'un ange. Si la vertu curative de cette eau eût été purement naturelle, son action ne se fût pas exercée avec succès sur toutes les maladies indistinctement, ni bornée à la guérison du premier malade qui descendait dans la piscine.

« Or il se trouvait là un homme qui traînait son infirmité de- « puis trente huit ans. Jésus le vit à terre, et sachant qu'il at- « tendait depuis longtemps, il lui dit : Veux-tu être guéri? Le « malade lui répondit : Seigneur, je n'ai personne pour me jeter « dans la piscine sitôt que l'eau a été agitée, et pendant que j'y « vais, un autre descend avant moi. Jésus lui dit : Lève-toi, « prends ton grabat et marche. Aussitôt cet homme fut guéri; il « enleva son grabat et se mit en marche. Or ce jour-là était un « sabbat ». Au temps de Moïse, un homme avait été lapidé, sur l'ordre du Seigneur, pour avoir ramassé du bois le jour du sabbat[1]. La loi du repos était donc rigoureuse; mais les docteurs l'avaient singulièrement aggravée, en prohibant ce jour-là le transport du moindre fardeau.

Notre Seigneur, par cette visite à la piscine, par cette guérison spontanée d'un infirme, probablement paralytique, qui ne le connaissait même pas, et par l'ordre qu'il lui donna d'em-

1. Nombres, xv, 32-36.

porter son grabat, avait le dessein très formel d'attirer sur lui-même l'attention des autorités religieuses. Les prêtres ne manquèrent pas de remarquer cet homme qui, en un pareil jour, osait publiquement porter un fardeau. « Les Juifs disaient donc « à celui qui avait été guéri : C'est le sabbat; il ne t'est pas per- « mis d'emporter ton grabat. Il leur répondit : Celui qui m'a « guéri m'a dit : Prends ton grabat et marche. Ils lui deman- « dèrent alors : Et qui donc est celui qui t'a dit : Prends ton « grabat et marche? Mais l'homme qui avait été guéri n'en sa- « vait rien; car Jésus s'était éloigné de la foule rassemblée en « ce lieu ». L'infirme, poursuivant son chemin, porta son grabat dans sa demeure, sans être autrement inquiété; puis il se hâta d'aller dans la maison du Seigneur pour y témoigner sa reconnaissance. Aussi « bientôt après, Jésus le rencontra dans le « temple et lui dit : Te voilà guéri; désormais ne pèche plus, « de peur qu'il ne t'arrive pire. Cet homme s'en alla, et apprit « aux Juifs que c'était Jésus qui l'avait guéri ».

Il tenait à prouver aux prêtres qu'il avait obéi à un ordre supérieur en portant son grabat; il pensait aussi qu'après avoir été guéri et pardonné, il contribuerait à la gloire de son bienfaiteur en dévoilant son nom, que la foule des Galiléens venus au temple lui avait appris. Il se trompait. Les autorités juives avaient déjà leur parti pris contre le Sauveur. Elles redoutaient son influence croissante parmi le peuple, et ne lui pardonnaient pas de prêcher et de faire des miracles, sans avoir soumis sa mission à leur contrôle. Le prétexte pour lui susciter une opposition acharnée était désormais trouvé.

« C'est pourquoi les Juifs poursuivaient Jésus, parce qu'il « faisait ces choses le jour du sabbat. Mais Jésus leur répondit : « Mon Père agit sans cesse, j'agis de même ». C'était en deux mots l'affirmation de l'activité éternelle commune au Père et au Fils. Sans doute, « Dieu a béni le septième jour et il l'a consacré, parce que ce jour-là il avait mis un terme à son action créatrice »[1]. Mais en imposant le repos à l'homme, qui en a

1. Genèse, II, 3.

besoin pour refaire ses forces et trouver le temps de prier son Créateur, il ne s'est pas lié lui-même par la loi qu'il portait. Dieu est en activité incessante au sein de son auguste Trinité, et, par sa Providence, il agit constamment en dehors de lui-même pour la conservation et le gouvernement des êtres créés. Or l'acte que venait d'accomplir le Fils de Dieu procédait de cette puissance providentielle qui est toujours en exercice, et dont le repos, fût-il d'un seul instant, serait l'anéantissement du monde entier.

Les princes des prêtres comprirent, mais à la manière de Satan qui tourne au mal toute sa science. Heureux d'avoir trouvé dans les paroles du Sauveur matière à un nouveau grief, « ils n'en cherchaient que davantage à le faire mourir, « non seulement parce qu'il relâchait l'obligation du sabbat, « mais encore parce qu'il disait que Dieu était son Père, et « se faisait l'égal de Dieu ». Ainsi, du premier coup, ils en arrivent aux projets homicides. Il n'est pas question pour eux d'examiner, d'interroger, de s'éclairer pour juger sainement : ils n'ont qu'un argument à opposer, la violence.

« Jésus leur répondit en ces termes : En vérité, en vérité, « je vous le dis, le Fils ne peut faire de lui-même que ce qu'il « voit faire par le Père; car tout ce que fait celui-ci, le Fils le « fait pareillement. En effet, le Père aime le Fils, et il lui « montre tout ce qu'il fait lui-même; il lui montrera même des « œuvres encore plus grandes, afin que vous soyez dans l'admi- « ration. Ainsi le Père ressuscite les morts et leur donne la vie; « de même le Fils donne la vie à ceux qu'il veut.

« Pourtant le Père ne juge personne; mais il a remis tout « jugement au Fils, afin que tous honorent le Fils comme ils « honorent le Père; par conséquent, refuser l'honneur au Fils, « c'est le refuser au Père qui l'a envoyé. En vérité, en vérité, je « vous le dis, celui qui écoute ma parole et croit à celui qui « m'a envoyé, a la vie éternelle, et au lieu d'encourir le juge- « ment, il est déjà passé de la mort à la vie. En vérité, en vérité, « je vous le dis, l'heure arrive, et c'est maintenant, que les morts « entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront

« entendue vivront. Car de même que le Père a la vie en lui, « ainsi il a donné au Fils d'avoir la vie en lui; il lui a donné « aussi le pouvoir d'exercer le jugement, parce qu'il est le Fils « de l'homme. Ne vous étonnez donc pas que l'heure arrive « où tous ceux qui sont dans les tombeaux entendront la « voix du Fils de Dieu; et ceux qui ont fait le bien viendront « ressusciter à la vie, mais ceux qui ont fait le mal ressusciteront « pour le jugement. Toutefois, de moi-même je ne puis rien « faire; je juge d'après ce que j'entends, et mon jugement est « juste, parce que je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté « de celui qui m'a envoyé.

« Si je rendais témoignage de moi-même, mon témoignage « ne serait pas vrai; mais c'en est un autre qui rend témoi- « gnage de moi, et je sais bien que le témoignage qu'il rend de « moi est vrai. Vous avez député vers Jean, et il a rendu « témoignage à la vérité. Sans doute, ce n'est pas d'un homme « que je reçois témoignage, mais j'en parle pour que vous « soyez sauvés. C'était une lampe ardente et brillante, et vous- « mêmes un moment vous avez voulu vous réjouir à sa lu- « mière. Quant à moi, j'ai un témoignage supérieur à celui « de Jean : les œuvres que mon Père m'a données à faire, les « œuvres mêmes que je fais, rendent de moi ce témoignage « que c'est le Père qui m'a envoyé. Le Père qui m'a envoyé « rend donc lui-même témoignage de moi. Jamais, il est vrai, « vous n'avez entendu sa voix, ni vu sa face; vous ne possédez « pas sa parole en résidence au-dedans de vous, parce que vous « ne croyez pas à celui qu'il a envoyé. Mais fouillez les Écritures, « puisque vous vous imaginez qu'en elles vous avez la vie éter- « nelle : ce sont elles qui rendent témoignage de moi.

« Et pourtant vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la « vie. Ce n'est pas que je reçoive ma gloire des hommes; mais « je sais que vous n'avez pas l'amour de Dieu en vous. Je « suis venu au nom de mon Père, et vous ne me recevez pas; « qu'un autre vienne en son propre nom, et vous le recevrez. « Comment pouvez-vous croire, vous qui recevez la gloire l'un « de l'autre, au lieu de chercher la gloire qui vient de Dieu « seul? Ne pensez pas toutefois que je doive vous accuser devant

« le Père. Celui qui vous accuse, c'est Moïse, en qui vous « espérez. Car si vous aviez vraiment foi en lui, peut-être « croiriez-vous aussi en moi; c'est en effet de moi qu'il a écrit. « Mais si vous ne croyez pas à ses écrits, comment croirez-« vous à mes paroles »[1] ?

Par ce discours, dont saint Jean ne donne qu'un résumé, Notre Seigneur répond à la double accusation portée contre lui.

On lui a reproché de se faire l'égal de Dieu. Le Sauveur affirme solennellement son unité d'action avec le Père, en des termes qui expriment à la fois l'égalité du Père et du Fils, la dépendance d'origine du Fils par rapport au Père qui l'engendre, et la subordination absolue de la nature humaine unie personnellement à la divinité du Fils.

On l'a accusé de relâcher l'obligation du sabbat. Il répond que tout ce qu'on fait contre le Fils est un déshonneur pour le Père dont on prétend venger les droits. Du reste, ce Fils de Dieu, en devenant Fils de l'homme, est la source de toute vie et de toute résurrection; c'est par lui que les âmes renaissent à la vie de la grâce; c'est par lui que les corps ressusciteront et revivront au sortir du tombeau. Le Sauveur fournira bientôt la preuve de cette affirmation, en rappelant des morts à la vie, l'un d'eux aux portes mêmes de Jérusalem. Principe de vie et de résurrection, le Fils de l'homme est encore établi juge des vivants et des morts. Ici, comme toujours, son action est inséparable de celle du Père; il donne la vie comme le Père la donne; il juge comme juge le Père qui l'a envoyé. Ces grandes vérités de la résurrection, du jugement, de la vie ou de la réprobation éternelle, devaient sonner terriblement aux oreilles de ces prêtres, dont beaucoup étaient saducéens et ne croyaient pas à la vie future! La conséquence s'imposait : l'acte accompli par Notre Seigneur, l'avait été en unité de volonté et d'action avec le Père, et les hommes devaient s'abstenir de juger celui qui était établi pour les juger eux-mêmes.

Jusque-là le Sauveur avait affirmé. Son témoignage, réduit à

1. S. Jean, v, 1-47.

lui-même, aurait pu ressembler à celui des docteurs qui se glorifiaient eux-mêmes; et pour ceux qui ne connaissaient pas le divin Maître, il eût paru inacceptable, tant étaient hautes les prérogatives revendiquées. Mais, pour accréditer sa mission, Notre Seigneur peut fournir aux docteurs d'Israël les témoignages les plus éclatants et les plus irrécusables.

C'est d'abord le témoignage de Jean, que les Juifs ont pris un moment pour le Messie, mais qui a désigné Jésus comme l'envoyé de Dieu. Ensuite le témoignage de Moïse et des Écritures, qui ont prédit au sujet du Christ bien des choses dont il est facile de constater l'accomplissement, dès cette première année d'apostolat. Enfin et par dessus tout, le témoignage du Père éternel lui-même. Le Père a parlé au Jourdain, et si les Juifs ne l'ont ni vu, ni entendu, ils savent du moins que cette voix du Père a retenti aux oreilles de Jean. Le Père parle à la conscience des hommes; les foules de la Galilée et les disciples du Sauveur ont entendu cette autre voix; mais les Juifs, qui ne cherchent que leur propre gloire et n'accueillent que ceux qui la leur procurent, n'ont en eux ni la parole de Dieu, ni son amour. Le Père parle surtout par les œuvres que son divin Fils accomplit en son nom : donnerait-il le pouvoir de faire tant de miracles à un imposteur qui se présenterait comme Fils de Dieu?

Notre Seigneur comparaît devant les princes des prêtres non en jeune docteur qui aspire à obtenir l'autorisation d'enseigner, mais en Messie qui tient sa mission de plus haut, et doit néanmoins proposer à la raison et à la foi des hommes les signes auxquels on doit reconnaître qu'il vient de Dieu. Les autorités religieuses sont donc saisies officiellement de la question. Mais le Sauveur sait à l'avance qu'il ne trouvera auprès d'elles qu'incrédulité, persécution et condamnation.

Il ne prolongea pas son séjour à Jérusalem; le temps n'était pas venu de laisser ses ennemis mettre leurs complots à exécution. Quelques jours après la fête, il se trouvait sur le chemin de la Galilée. « C'était le sabbat second-premier », c'est-à-dire celui qui venait après le sabbat de l'octave de la Pâque. Le sabbat qui tombait dans les fêtes de la Pâque avait une haute importance :

il était le premier des sept sabbats aboutissant à la Pentecôte; ce même jour on offrait au temple les premiers épis mûrs. Huit jours donc après le miracle de Bethsaïda, « le Seigneur Jésus « s'avançait à travers les blés, et, chemin faisant, ses disciples « pressés par la faim se mirent à arracher les épis, à les froisser « dans leurs mains et à manger ». La loi permettait en effet de pénétrer dans la propriété d'autrui pour y manger quelques raisins, ou y cueillir des épis afin de s'en nourrir sur place [1]. Cette tolérance était une conséquence des devoirs de la charité fraternelle et de l'hospitalité, prescrits par le Seigneur à son peuple. Comme, le jour du sabbat, il n'était pas permis de faire plus de deux mille coudées, soit environ un kilomètre de chemin, il est à croire que les disciples se trouvaient trop loin de tout village pour pouvoir y aller acheter de la nourriture. Mais ils se heurtaient d'autre part à cette règle posée par les docteurs pharisiens : « Celui qui le jour du sabbat moissonne du blé la grosseur d'une figue est coupable, et arracher des épis est une espèce de moisson ».

Les disciples faisaient donc leur frugal repas. Aux yeux des rigoristes, ce n'était rien moins que moisonner, battre et vanner le blé. « Quelques pharisiens s'en aperçurent et leur dirent : « Pourquoi faites-vous ce qui n'est pas permis le jour du sabbat? « Et s'adressant à Jésus : Voyez, dirent-ils, vos disciples font ce « qui n'est pas permis le jour du sabbat. Mais Jésus leur répondit : « Vous n'avez donc jamais lu ce que fit David lorsque, pressé « par la nécessité et souffrant de la faim, ainsi que ses compa- « gnons, il entra dans la maison de Dieu, sous le pontificat « d'Abiathar, prit les pains de proposition, en mangea, et en « donna à manger à ses compagnons, alors que les prêtres seuls « avaient le droit de s'en nourrir? N'avez-vous pas lu non plus « dans la loi que, dans le temple, les prêtres n'observent pas le « sabbat, et cependant ne sont pas coupables? Or, je vous le « dis, il y a ici quelqu'un qui est plus grand que le temple. D'ail- « leurs, c'est le sabbat qui a été institué pour l'homme, non « l'homme pour le sabbat. Si vous saviez ce que veut dire : Je « préfère la miséricorde au sacrifice, jamais vous n'auriez con-

1. Deutéronome, XXIII, 25.

« damné des innocents. Quant au Fils de l'homme, ajoutait-il, « il est le maître même du sabbat »[1].

Ces derniers mots résumaient le discours que Notre Seigneur avait adressé aux autorités de Jérusalem. Mais, pour éclairer les pharisiens étonnés de la conduite des disciples, il voulut bien condescendre à une justification.

D'abord toute loi cesse devant une nécessité supérieure. A chaque sabbat, on plaçait sur une table, devant le Saint des saints, douze pains qu'on y laissait toute la semaine. Les prêtres seuls pouvaient manger de ces pains consacrés au Seigneur. La faim, qui autorisa David et ses compagnons à s'en nourrir, ne peut-elle excuser les disciples d'avoir froissé quelques épis? Si les prêtres travaillent le jour du sabbat pour le service du temple, les disciples ne sont-ils pas au service du temple vivant, où réside personnellement la divinité? Les pharisiens faisaient de la loi du sabbat un joug insupportable, si bien que le jour du repos était devenu pour l'Israélite le jour le plus surchargé de règles minutieuses à observer et de défenses à ne pas transgresser. Le Sauveur leur rappelle l'esprit de l'institution sabbatique : elle doit être pour l'homme une bénédiction et non pas une charge. Prenant enfin à partie les rigides censeurs, il leur fait sentir qu'un peu d'indulgence de leur part serait plus agréable à Dieu que toutes leurs observances méticuleuses.

Le Sauveur était de retour en Galilée, quand la question du sabbat, qui jusque-là n'avait fait difficulté pour personne dans ce pays, y fut posée, mais par des ennemis venus de Jérusalem.

« C'était encore un jour de sabbat quand il entra dans une de « leurs synagogues et enseigna. Il y avait là un homme dont la « main droite était desséchée. Les scribes et les pharisiens étaient « en observation pour voir si Jésus le guérirait le jour du sab- « bat; ils l'interrogeaient même en disant : Est-il permis de « guérir le jour du sabbat? Mais c'était pour trouver prétexte à « l'accuser. Quant à lui, qui connaissait bien leurs pensées, il « dit à l'homme qui avait une main desséchée : Lève-toi, et tiens-

1. S. Matthieu, XII, 1-8; S. Marc, II, 23-28; S. Luc, VI, 1-5.

« toi au milieu. Celui-ci se tint debout. Jésus leur dit alors : « Qu'est-il permis le jour du sabbat, faire du bien ou faire du « mal, sauver une vie ou la perdre? Mais ils se turent. Il leur dit « alors : Si quelqu'un de vous a une brebis, et qu'elle vienne à « tomber dans une fosse le jour du sabbat, ne la prendra-t-il « pas pour la retirer? Or combien un homme ne vaut-il pas « mieux qu'une brebis? Il est donc permis de faire du bien le « jour du sabbat. Puis, jetant sur eux un regard de colère, il « s'attrista sur l'aveuglement de leur cœur, et dit à l'homme : « Étends la main. Il l'étendit, et elle fut remise en aussi bon état « que l'autre. Quant à eux, ils furent remplis de démence, et ils « s'entretenaient ensemble de ce qu'ils feraient contre Jésus. « Lorsqu'ils furent sortis, les pharisiens se concertaient avec les « hérodiens sur les moyens de le perdre »[1].

Voilà donc la fureur aveugle où en sont arrivés déjà les ennemis du divin Maître. Eux qui, le jour du sabbat, font tout pour venir en aide à un animal en péril, osent taxer d'œuvre servile et défendue la guérison d'un infirme par une seule parole. Ce qui montre encore plus l'étroitesse d'esprit, ou, pour mieux dire, le parti pris de ces pharisiens, c'est que ce miracle ne fournissait pas même aux censeurs le futile prétexte qu'ils avaient découvert dans le transport du grabat et le froissement des épis. C'était en effet d'une seule parole que Notre Seigneur avait guéri l'infirme.

Comme en Galilée on ne pouvait mettre personne à mort sans l'autorisation du tétrarque, les pharisiens, qui visent déjà ce but, entrent en rapports avec leurs ennemis jurés, les hérodiens, serviteurs et partisans zélés d'Antipas. Ils ont contre eux le bon sens, la justice, l'intérêt et l'honneur de leur patrie, la faveur dont le peuple entoure Jésus, la puissance même de Dieu. Qu'importe, s'il est possible d'assouvir cette haine aveugle et brutale qui est inspirée au mal par le bien, à l'erreur par la vérité, à la rage de Satan par la bonté triomphante du Sauveur! Ce honteux spectacle se renouvellera souvent dans le cours des siècles. Raison, pudeur, justice, vérité, honneur, patrie, cons-

1. S. Matthieu, XII, 9-14; S. Marc, III, 1-6; S. Luc, VI, 6-11.

cience, tout pourra être sacrifié, pourvu que guerre soit faite au Christ et à son Église.

« Jésus, sachant ce qui se tramait, partit de là, et se retira « dans les plaines qui sont au bord du lac. Il y fut suivi par la « foule de ses disciples et par une grande multitude de peuple, « accourue de la Galilée, de la Judée, de Jérusalem, de l'Idumée « et d'au delà du Jourdain. On arrivait aussi en troupes nom- « breuses des pays maritimes, de Tyr et de Sidon, à la nouvelle « de ce qu'il faisait. Aussi dit-il à ses disciples de mettre une « barque à sa disposition, pour ne pas être écrasé par la foule. « Car il guérissait beaucoup de malades, si bien que tous ceux « qui avaient des plaies se précipitaient sur lui pour le toucher, « parce qu'il émanait de lui une vertu qui guérissait tout le « monde. Et quand les esprits immondes l'apercevaient, ils se « prosternaient devant lui, et poussaient des cris, en disant : « c'est vous le Fils de Dieu! Mais il leur défendait, avec de « sévères menaces, de le faire connaître. Il recommanda égale- « ment à ses disciples de ne point révéler sa retraite. Ainsi « s'accomplissait ce qui avait été dit par le prophète Isaïe : « Voici mon serviteur que j'ai choisi, mon bien-aimé en qui j'ai « mis toutes mes complaisances. Je mettrai sur lui mon Esprit, « et il prêchera la justice aux nations. Il ne disputera pas, il ne « criera pas, on n'entendra pas sa voix sur les places publiques. « Il ne brisera pas le roseau plié et n'éteindra pas la mèche « fumante, jusqu'à ce qu'il ait rendu la justice victorieuse; et les « nations espèreront en lui » [1].

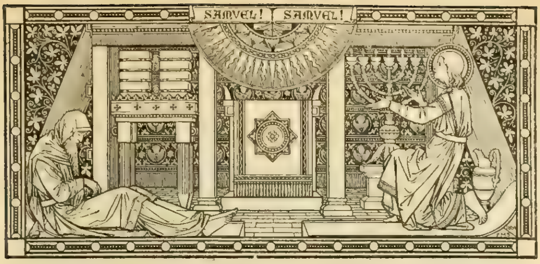
Pour éviter toute discussion violente, et ménager à ses ennemis le temps de la réflexion et du repentir, Notre Seigneur s'éloignait des villes. Sa divine compassion savait que quelques-uns de ces roseaux pliés se redresseraient, et que la flamme se ranimerait sur plusieurs mèches encore fumantes. D'ailleurs son œuvre d'évangélisation n'était point terminée, et en s'établissant lui-même sur les bords du lac, il faisait comprendre son intention de se soustraire alors aux poursuites de ses ennemis.

1. S. Matthieu, XII, 15-21; S. Marc, III, 7-12; S. Luc, VI, 17-19; Isaïe, XLII, 1-4.

La sympathie des multitudes le dédommageait de l'hostilité des docteurs et des prêtres de Jérusalem. Beaucoup, sans doute, n'étaient encore attirés que par l'espoir d'une guérison corporelle; mais d'autres, déjà en grand nombre, cherchaient le Maître qui les instruisait et prenaient goût à son enseignement. Saint Luc parle de « la foule des disciples ».

Cependant Notre Seigneur récusait énergiquement le témoignage des démons. L'intelligence de ces esprits dévoyés commençait à discerner en lui la présence de la divinité, grâce aux miracles qui se multipliaient. En leur défendant de l'appeler « le Fils de Dieu », le Sauveur interdisait aux anges du mensonge d'usurper un rôle dont ils étaient indignes. « Dieu a dit au pécheur : Qu'as-tu à parler de mes préceptes, et à avoir ma loi sur tes lèvres, tandis que tu as l'obéissance en horreur, et que tu rejettes mes paroles loin de toi »[1]? La prohibition s'adressait à plus forte raison aux démons; il ne convenait pas que leur témoignage intervînt dans la prédication de l'Évangile. Mais, dans leur orgueil, ne soupçonnant pas la raison du silence qu'on leur prescrivait, ils pouvaient croire qu'en refusant de leur part le titre de Fils de Dieu, Notre Seigneur voulait se défendre d'être autre chose qu'un homme. La tactique de ces esprits pervers tournait ainsi contre eux.

1. Psaume XLIX, 16, 17.



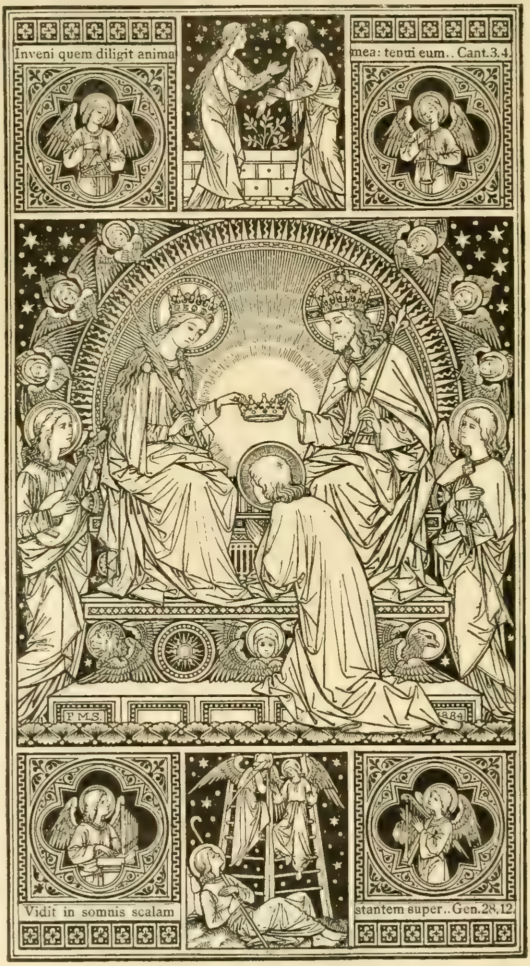
CHAPITRE II.

LE SERMON SUR LA MONTAGNE.

Choix des douze apôtres. — Les Béatitudes. — Rôle des apôtres dans le monde. — La charité fraternelle. — La pureté du cœur. — Le serment. — L'amour des ennemis. — L'humilité. — L'oraison dominicale. — Le détachement des biens terrestres. — La bienveillance dans les jugements. — La prière. — La pratique du bien. — La vraie et solide sagesse. — Conclusion du discours.

Le plan divin n'était pas que le Fils de Dieu achevât lui-même l'établissement du royaume des cieux sur la terre. Pendant trois ans de prédication, il en poserait les bases; mais la continuation et l'achèvement de l'œuvre étaient réservés au Saint Esprit. Toutefois, la troisième personne de l'auguste Trinité ne devait pas s'incarner, et il était décrété que des hommes deviendraient ses instruments pour la propagation surnaturelle de l'Évangile dans le monde entier. Après toute une année de ministère public en Galilée, Notre Seigneur voyait autour de lui un grand nombre de disciples. Il jugea le moment venu de choisir parmi eux les douze hommes qui, après le départ de sa sainte humanité pour le ciel, auraient mission de prêcher la vérité et de distribuer la grâce aux membres de la nouvelle Église.

Dans ce dessein, le Sauveur, se dérobant à la multitude qui l'entourait sur le bord du lac, « se retira sur une montagne pour



Réjouissez-vous et soyez dans l'allégresse, car il y a pour vous une riche récompense dans le ciel.

S. MATTHIEU, V, 12.

« prier, et passa la nuit en supplication devant Dieu ». La lumière ne lui faisait pas défaut, car il pénétrait de son regard divin l'intérieur de tous les hommes; mais à l'avance il voulait appeler sur les disciples de son choix les grâces de générosité, de docilité et de persévérance, dont ils avaient besoin pour répondre à leur vocation.

« Quand le jour fut arrivé, il appela ses disciples, et choisit « parmi eux ceux qu'il voulut. Il en prit douze, auxquels il donna « le nom d'apôtres, afin qu'ils fussent auprès de lui et qu'il les « envoyât prêcher, et il leur donna le pouvoir de guérir les mala- « dies et de chasser les démons. Voici leurs noms : le premier « est Simon, auquel il donna le nom de Pierre; puis André, son « frère, Jacques, fils de Zébédée, et Jean, son frère; à ces deux « derniers, il donna le nom de Boanergès, c'est-à-dire fils du « tonnerre; Philippe, Barthélemy, Matthieu le publicain et Tho- « mas; Jacques, fils d'Alphée, Simon le Cananite ou le zélé, « Thaddée appelé aussi Jude, frère de Jacques, et Judas Iscariote « qui le trahit » [1].

Ce nombre de douze apôtres reproduisait celui des douze patriarches de l'ancienne loi, et renfermait un mystérieux symbole. Aussitôt après l'Ascension, les apôtres eux-mêmes comprenant son importance, se hâtèrent de le compléter et donnèrent un remplaçant à Judas. Les douze formaient trois groupes à la tête de chacun desquels nous voyons dans toutes les listes Pierre, Philippe et Jacques, fils d'Alphée; la place de ces trois élus est invariable. Les douze reçurent du Sauveur le nom d'apôtres, qui veut dire « envoyés », et rappelle qu'ils auront à « s'acquitter d'un message au nom du Christ »[2]. La vocation des sept premiers d'entre eux remontait à quelque temps déjà. « Le plan divin est ici digne d'attention : ce ne sont pas des savants, ni des riches, ni des hommes célèbres, mais des pêcheurs et des publicains que Jésus Christ choisit pour les envoyer par le monde, de peur qu'on ne dise qu'il a sauvé par la sagesse, qu'il a racheté par la richesse, qu'il s'est attaché des disciples par l'autorité de la puissance et de la célébrité : il fallait que la victoire fût due à

1. S. Matthieu, x, 1-4; S. Marc, III, 13-19; S. Luc, VI, 12-16.
2. II Corinthiens, V, 20.

la force de la vérité, et non au mérite de ses prédicateurs »[1].

Les apôtres étaient tous de Galilée, sauf peut-être le dernier; toutefois, il n'est pas certain que Judas fût de Kériot, en Judée; le surnom d'Iscariote peut avoir d'autres significations. Quelques-uns d'entre eux portaient plusieurs noms, comme c'était assez fréquemment l'usage : Barthélemy, ou fils de Tholmaï, s'appelait aussi Nathanaël; Matthieu était le même que Lévi; Thomas avait le surnom grec de Didyme, signifiant le « jumeau », comme le nom hébreu; Jude portait encore les autres noms de Thaddée et de Lebbée, signifiant tous deux « celui qui tient au cœur ». Jacques, frère de Jean, fut appelé le Majeur, pour le distinguer de Jacques, fils d'Alphée ou Cléophas, appelé le Mineur. Ce dernier, Simon le zélé et Jude étaient frères du Seigneur, c'est-à-dire ses cousins. Judas n'avait ni moins de qualités, ni plus de défauts que les autres quand il fut choisi; il eut part aux mêmes grâces qu'eux. Plus tard, « il fut le traître ». Le Sauveur le savait dès la première heure; mais par respect pour la liberté des hommes, il agissait toujours avec eux comme si l'avenir lui était inconnu.

Quand Notre Seigneur eût désigné les douze apôtres, il quitta le sommet de la montagne, et descendit jusqu'aux pentes verdoyantes qui s'étageaient sur ses flancs. La foule de ses disciples put y trouver place et entendre commodément la parole du divin Maître. Cette montagne, située à trois heures de marche du lac, à peu près à la hauteur de Tibériade, porte à son sommet deux rochers en forme de cornes aiguës, et abrite à ses pieds le petit village d'Hattin. On l'appelle aujourd'hui les Cornes d'Hattin; la tradition chrétienne la connaît sous le nom de montagne des Béatitudes.

Le discours que le Sauveur y adressa à ses disciples était comme une récapitulation de ses prédications à travers la Galilée. Il voulut la leur faire entendre en cette occasion solennelle, pour rappeler aux uns et aux autres ce qu'ils avaient à croire et à pratiquer, et ce que plusieurs auraient à prêcher. Ce jour-là, le mont des Béatitudes devint donc comme le Sinaï de la loi nou-

1. Saint Ambroise, *sur saint Luc*, v, 44.

velle; mais quelle différence entre la promulgation de la loi de crainte et cette prédication de la loi de grâce! Là un sauvage désert, ici un gracieux paysage; là des éclairs et des tonnerres, ici les doux rayons d'un soleil printanier, et l'agréable fraîcheur de la brise matinale qui caresse les pentes de la montagne; là un peuple encore tremblant, au souvenir des prodiges effrayants qui ont accompagné le départ d'Égypte, ici des disciples joyeux et confiants, gagnés déjà par les innombrables bienfaits du divin Maître; là des prohibitions et des menaces, ici des préceptes, sans doute, mais aussi des conseils et surtout des promesses de vie éternelle; là les ordres brefs et impérieux du Seigneur tout puissant, ici les recommandations affectueuses d'un Père et d'un Sauveur; là une loi gravée sur la pierre par un serviteur, ici un Évangile écrit dans les cœurs par le Dieu de toute grâce et de toute bonté.

Quand tous eurent pris place autour du Seigneur Jésus, « ouvrant la bouche, il les enseignait en ces termes :

« Bienheureux les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux « est à eux.

« Bienheureux ceux qui sont doux, car ils possèderont la « terre.

« Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront conso- « lés.

« Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils « seront rassasiés.

« Bienheureux les miséricordieux, car eux-mêmes obtiendront « miséricorde.

« Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils ver- « ront Dieu.

« Bienheureux les pacifiques, car ils seront appelés les fils de « Dieu.

« Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, « car le royaume des cieux est à eux.

« Vous serez bienheureux quand les hommes vous haïront et « vous maudiront, quand ils vous persécuteront et vous outra- « geront, quand ils proscriront votre nom comme funeste, à « cause du Fils de l'homme, et qu'ils diront toutes sortes de

« mensonges perfides contre vous, à cause de moi. Ce jour-là, « réjouissez-vous et soyez dans l'allégresse, car il y a pour vous « une riche récompense dans le ciel. C'est ainsi d'ailleurs que « leurs pères ont persécuté les prophètes d'autrefois.

« Mais malheur à vous, riches, parce que vous avez votre « consolation. Malheur à vous qui êtes rassasiés, parce que « vous aurez faim. Malheur à vous qui riez maintenant, parce « que vous serez dans la douleur et dans les pleurs. Malheur à « vous si les hommes vous bénissent, car c'est ainsi que leurs « pères traitaient les faux prophètes »[1].

Les béatitudes embrassent tout l'ensemble des devoirs de la vie chrétienne.

Les trois premières détachent l'homme des faux biens de ce monde. La pauvreté d'esprit, c'est-à-dire le détachement au moins affectif des richesses, apprend à l'homme à n'être pas l'esclave des biens terrestres. Par la douceur, il réprime l'emportement des passions, et s'interdit les revendications violentes de l'ambition. Par la douleur, il combat l'attrait du plaisir et impose silence aux basses sollicitations de la volupté. La récompense commence dès cette vie, mais elle n'atteint sa splendeur que dans la vie future. Aux pauvres d'esprit, le royaume des cieux, c'est-à-dire la totalité des biens spirituels en ce monde et en l'autre; aux doux, la possession de la terre, c'est-à-dire la jouissance pacifique des biens légitimes d'ici-bas et l'assurance des biens éternels; à ceux qui pleurent, les consolations divines.

Délivré des faux biens, le disciple du Sauveur doit cependant vivre au sein de la grande famille humaine : la justice et la miséricorde règlent ses rapports avec ses semblables. Sa récompense consistera à recevoir de Dieu et des hommes cette justice et cette miséricorde qu'il aura fidèlement exercées.

Enfin l'homme doit orienter sa vie vers l'éternité, et commencer, déjà sur la terre, à devenir ce qu'il sera plus tard dans le ciel. La pureté du cœur est le terme de la perfection personnelle à laquelle il doit tendre; l'amour de la paix est le terme de la perfection sociale à laquelle il doit travailler. La récompense

1. S. Matthieu, v, 1-12; S. Luc, vi, 20-26.

du cœur pur est la vision de Dieu, imparfaite et voilée sur la terre, sans voile et bienheureuse dans le ciel. La récompense du pacifique est l'union avec Dieu, comme celle d'un fils avec son père.

La huitième béatitude est comme la confirmation des précédentes. Quand on est affermi dans la pauvreté d'esprit, dans la douceur, et les autres vertus, on n'est point détourné de ces biens par la persécution. Aussi la récompense qui, dès le commencement, résume toutes les autres, est-elle attribuée à la patience du persécuté [1].

Là est donc toute la vie chrétienne, avec sa fin et ses moyens. « La fin est à chacune des béatitudes, car c'est partout la félicité éternelle sous divers noms; mais comme il y a plusieurs moyens, chaque béatitude en propose un, et tous ensemble rendent l'homme heureux » [2]. Cette assurance du bonheur attaché à la pauvreté, aux pleurs, à la persécution, heurte de front les idées reçues parmi les hommes. Mais celui qui a dit : « Bienheureux les pauvres d'esprit », est le même qui disait naguère : « Je suis venu au nom de mon Père », et qui dira plus tard : « Ceci est mon corps ». Sa parole ne peut tromper, et si la raison humaine regarde la pauvreté et la souffrance comme des sources de malheur, la foi du chrétien doit reconnaître en elles des sources de bonheur, aussi fermement qu'elle reconnaît la divinité de Notre Seigneur et sa présence réelle au divin sacrement.

S'il en est ainsi, la recherche désordonnée des richesses ne mérite que réprobation. De là ces malédictions qui sont la contre-partie des béatitudes, et atteignent ceux qui sacrifient les biens éternels aux misérables jouissances d'ici-bas. Le disciple est averti par là que l'usage même légitime des jouissances terrestres n'est pas sans danger pour lui, et que lui-même augmente l'assurance de son salut dans la mesure où il multiplie ses précautions contre elles.

A ses nouveaux apôtres et aux nombreux disciples, Notre Sei-

1. S. Thomas, *Somme théologique*, I. 2., LXIX, 3, 4.
2. Bossuet, *Sermon sur la montagne*, 1er jour.

gneur parle déjà de persécution. Le royaume des cieux qu'il leur promet ne sera donc pas ce royaume de domination temporelle qu'ils ont rêvé. Ils sont appelés à régner sur le monde par tout autre chose que la puissance des rois. « Vous êtes le sel « de la terre, leur dit-il. Si le sel s'affadit, avec quoi pourra-t-on « le saler lui-même? Il n'est plus bon qu'à être jeté dehors et « foulé aux pieds des hommes. Vous êtes la lumière du monde « une ville située sur une montagne ne peut être cachée. Quand « on allume une lampe, ce n'est pas pour la placer sous le bois- « seau, mais sur le candélabre, afin qu'elle éclaire tous ceux qui « sont dans la maison. C'est ainsi que votre lumière doit briller « aux yeux des hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, « et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux »[1]. Le sel empêche la corruption et donne de la saveur aux mets : les disciples assainiront le monde moral, par leurs exemples et leurs leçons, et ils répandront parmi les hommes le goût des choses du ciel. Il faut donc qu'ils possèdent éminemment ce qu'ils doivent communiquer aux autres; autrement qui corrigerait ceux que Dieu choisit pour corriger le reste des hommes? La lumière de leurs œuvres illuminera toute la terre, et l'Église dont ils seront membres frappera tous les regards, comme cette petite ville de Safed, bâtie sur le sommet d'une montagne qu'on apercevait du mont des Béatitudes, à trois ou quatre lieues au nord. Ainsi sera procurée la gloire du Père céleste.

Le royaume nouveau allait être fondé, et plusieurs pouvaient s'imaginer que l'ancienne loi serait abolie. Notre Seigneur les détrompe tout d'abord. Il n'est pas venu pour détruire, mais pour perfectionner. « N'allez pas croire que je sois venu abolir « la loi et les prophètes. Je ne suis pas venu abolir, mais com- « pléter. Car, je vous le dis en vérité, jusqu'à ce que passent le « ciel et la terre, la moindre lettre, un simple trait, ne seront pas « ôtés de la loi, sans avoir été totalement accomplis. Celui donc « qui transgressera un seul des plus petits parmi ces préceptes, « et qui enseignera aux autres à le faire, aura la dernière place

1. S. Matthieu, v, 13-16.

« dans le royaume des cieux. Mais celui qui les accomplira et « les enseignera sera grand dans le royaume des cieux. Je vous « le dis en effet, si votre justice ne vaut pas mieux que celle des « scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume « des cieux ».

Le Sauveur venait de dire : « Bienheureux ceux qui sont doux ». Il complète par cette explication le sens de la seconde béatitude : « Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : Tu ne « tueras pas, et : Celui qui aura tué sera traduit devant le tri- « bunal. Et moi je vous dis : Quiconque s'emporte contre son « frère, sera déféré au tribunal. Celui qui dira à son frère : « Raca ! comparaîtra devant le conseil. Celui qui lui dira : Fou ! « sera condamné à la géhenne du feu. Si donc tu présentes ton « offrande à l'autel, et si là tu te souviens que ton frère a « quelque grief contre toi, laisse-là ton offrande devant l'autel, « et commence par aller te réconcilier avec ton frère; ensuite « seulement tu viendras présenter ton offrande. Accorde-toi au « plus tôt avec ton adversaire, pendant que tu es en route avec « lui, de peur que cet adversaire ne te livre au juge, et que le « juge ne te livre à l'exécuteur pour te mettre en prison. Car, je « te le dis en vérité, tu n'en sortiras pas avant d'avoir payé jus- « qu'au dernier quadrant ».

La charité fraternelle aura sous la loi nouvelle des exigences plus grandes que sous la loi ancienne. A la porte de chaque ville siégeait un tribunal qui pouvait juger l'homicide et le condamner à mort; Notre Seigneur fait comparaître à un tribunal aussi sévère celui qui s'est emporté contre son frère et n'a pas voulu se réconcilier. Le grand conseil de Jérusalem, le sanhédrin, jugeait les causes plus graves et portait des sentences plus retentissantes; pareil jugement sera réservé à qui profèrera contre son frère une parole d'injure, comme « raca », tête vide. Lui donner le nom de fou est encore plus grave, car la folie, dans la Sainte Écriture, implique ce qu'il y a de pire au point de vue de l'immoralité et de l'impiété; par cet outrage est méritée la peine du feu. Au pied du mur méridional de Jérusalem se trouvait le ghé-Hinnom, vallée de Hinnom, dont on a fait géhenne. C'est là qu'autrefois on brûla des enfants à Moloch, l'odieuse

divinité chananéenne. Ce lieu était infâme, et des feux perpétuels y consumaient les immondices de la ville; les criminels condamnés à être brûlés y subissaient leur peine. C'était l'image du feu de l'autre vie, mérité par l'insulteur de son frère. Le péché commis devra être expié jusqu'à complète satisfaction. Dans l'enfer, l'expiation durera éternellement et la satisfaction n'y sera jamais possible. Dans le purgatoire, il faudra rendre jusqu'au dernier quadrant. On nommait ainsi une petite pièce de cuivre équivalant au quart de l'as, qui correspond lui-même à six centimes. En face d'une justice aussi rigoureuse, il y a donc tout avantage à se mettre d'accord avec le prochain dès cette vie.

Le Sauveur avait dit : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur ». Il ajoute maintenant : « Vous avez entendu qu'il a été dit « aux anciens : Tu ne commettras pas d'adultère. Et moi je vous « dis : Quiconque regarde une femme avec convoitise a déjà « commis l'adultère dans son cœur. C'est pourquoi si ton œil « droit est pour toi une occasion de chute, arrache-le et jette-le « loin de toi; car il vaut mieux pour toi perdre un de tes mem- « bres, que d'être jeté dans la géhenne avec ton corps tout « entier ». Pour que le cœur soit pur, la réserve doit donc s'étendre aux regards et aux pensées mêmes, car « Dieu scrute les cœurs et le plus intime de l'être » [1]. Les plus durs sacrifices s'imposent en regard du souverain mal à éviter.

A cette occasion, Notre Seigneur redresse les idées courantes sur le mariage. Le divorce était permis dans certains cas prévus par la loi; mais les docteurs de l'école d'Hillel l'autorisaient pour les motifs les plus futiles. Voici quelle sera désormais la loi : « Il a été dit : Quiconque renverra sa femme lui donnera « un acte de répudiation. Et moi je vous dis : Quiconque ren- « verra sa femme, hors le cas d'adultère, lui fait commettre « l'adultère, et celui qui épouse la femme répudiée commet « un adultère ». Le Sauveur reviendra par la suite sur cette question.

1. Jérémie, XVII, 10.

Les Israélites, tout en croyant respecter le nom de Dieu, comme l'enjoignait le deuxième précepte, juraient avec facilité par des choses qui touchaient de près au Seigneur, ou par leur propre tête, sur laquelle ils n'avaient aucun pouvoir. Le Sauveur leur dit : « Vous avez encore entendu qu'il a été dit aux anciens : « Tu ne feras pas de faux serments, et : Tu t'acquitteras devant « le Seigneur de tes serments. Et moi, je vous dis de ne point « jurer du tout, ni par le ciel, parce qu'il est le trône de Dieu, ni « par la terre, parce qu'elle est l'escabeau de ses pieds, ni par « Jérusalem, parce qu'elle est la cité du grand roi. Tu ne jureras « pas non plus par ta tête, parce que tu n'es pas capable de faire « blanchir ou noircir un seul de tes cheveux. Mais que votre « langage soit seulement : Cela est, cela n'est pas. Ce qu'on « ajoute en plus vient de mauvaise source »[1]. Le disciple doit s'acquérir une telle réputation de sincérité, qu'en dehors des circonstances exceptionnelles, sa simple affirmation suffise.

Le Sauveur avait dit : « Bienheureux les pacifiques ». L'amour de la paix doit donc inspirer les plus généreux sacrifices. « Vous avez entendu qu'il a été dit : Œil pour œil, dent pour « dent. Et moi, je vous dis de ne pas vous venger du méchant. « Mais si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui « l'autre; et si quelqu'un veut t'appeler en jugement pour t'en« lever ta tunique, abandonne-lui aussi ton manteau. Si quel« qu'un te contraint de faire mille pas, fais-en deux mille autres « avec lui. Si l'on te demande, accorde; si l'on veut t'emprunter, « ne refuse pas; si l'on t'enlève ce qui t'appartient, ne réclame « pas; et ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, « faites-le pour eux pareillement ».

Le Sauveur avait dit : « Bienheureux ceux qui souffrent persécution ». Mais le bonheur n'est assuré aux persécutés qu'à certaines conditions. « Vous avez entendu qu'il a été dit : Tu « aimeras ton prochain, et tu détesteras ton ennemi. Et moi je « vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous « haïssent, bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux

1. S. Matthieu, v, 17-37.

« qui vous persécutent et vous calomnient. Vous serez ainsi les « enfants de votre Père qui est dans les cieux; car il fait lever « son soleil sur les bons et sur les méchants, il envoie la pluie « aux justes et aux injustes. Si vous n'aimez que ceux qui vous « aiment, quel mérite avez-vous? Les publicains et les pécheurs « n'en font-ils pas autant, et n'aiment-ils pas ceux qui les « aiment? Si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous de « plus? Les païens n'en font-ils pas autant? Si vous ne prêtez « qu'à ceux dont vous espérez quelque retour, quel gré faut-il « vous en savoir? Car les pécheurs prêtent aux pécheurs, pour « être payés de retour. Aimez donc vos ennemis, faites du bien, « prêtez sans rien en attendre : votre récompense sera grande, « et vous serez le fils du Très-Haut, qui est bienveillant même « pour les ingrats et les méchants. En un mot, soyez miséri- « cordieux comme votre Père est miséricordieux, soyez parfaits « comme votre Père céleste est parfait »[1].

Ainsi à la loi du talion, qui permettait de rendre le mal pour le mal, devra succéder la loi de la charité qui répond au mal par le bien. Du précepte qui ordonne d'aimer le prochain, les docteurs pharisiens avaient tiré cette conséquence, à laquelle ils donnaient force de loi, qu'il faut haïr celui qui n'est pas le prochain, c'est-à-dire l'étranger et surtout l'ennemi. Notre Seigneur renverse la barrière élevée par l'égoïsme. L'amour est désormais prescrit envers tous, et là où s'arrête le précepte, commencera le conseil de pousser l'amour jusqu'à des limites que n'atteint pas la raison, jusqu'aux limites marquées par la miséricorde infinie de Dieu lui-même. Quelle sérénité dans les âmes, quelle union dans les familles, quelle paix profonde dans les sociétés, si la charité inspirée par le Seigneur Jésus était pratiquée partout comme il le désire!

Le Sauveur avait dit : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice ». Mais il voulait que cette justice, qui rend à Dieu et aux hommes ce qui leur est dû, fût pratiquée en esprit et en vérité. Il réprouvait cette sainteté qui est toute d'apparence,

1. S. Matthieu, v, 38-48; S. Luc, vi, 27-36.

cette bonté qui n'est qu'ostentation, et toutes ces œuvres viciées par des intentions égoïstes. « Gardez-vous d'exercer votre justice « aux yeux des hommes, dans le but d'attirer leurs regards; « autrement vous n'aurez aucune récompense de votre Père qui « est dans les cieux. Lors donc que tu fais une aumône, ne sonne « pas la trompette devant toi, comme font les hypocrites dans « les synagogues et dans les rues, pour s'attirer l'estime des « hommes. Je vous le dis en vérité, ils ont reçu leur récompense. « Quand tu fais l'aumône, que ta main gauche ignore ce que fait « ta main droite, afin que ton aumône reste cachée; et ton Père, « qui voit dans le secret, te le rendra. Lorsque vous priez, vous « ne serez pas comme les hypocrites, qui aiment à prier debout « dans les synagogues et aux coins des places, pour être vus « des hommes. Je vous le dis en vérité, ils ont reçu leur ré« compense ».

« Quand tu prieras, entre dans ta chambre, ferme la porte, « prie ton Père dans le secret, et ton Père, qui voit dans le secret, « te le rendra. En priant, ne multipliez pas les paroles, comme les « païens; car ils s'imaginent qu'ils seront exaucés s'ils disent « beaucoup de mots. Ne les imitez pas, parce que votre Père « sait ce dont vous avez besoin, avant même que vous ne l'im« ploriez. Voici donc comme vous prierez :

« Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, « que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre « comme au ciel. Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque « jour, pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons « à ceux qui nous ont offensés, et ne nous laissez pas succomber « à la tentation, mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il.

« Si en effet vous remettez aux hommes leurs offenses, votre « Père céleste vous remettra aussi vos fautes. Mais si vous ne « pardonnez pas aux hommes, votre Père ne vous remettra pas « vos péchés ».

Notre Seigneur réprouvait donc et la prière du pharisien, qui ne prie que par ostentation, et la prière du païen, qui s'épuise en vaines formules indéfiniment répétées. Mais comment adresser au Père une prière qui aille à son cœur? Le divin Maître a daigné

lui-même nous l'enseigner. La courte formule qu'il nous a laissée « ne renferme pas seulement ce que doit spécialement contenir la prière, la vénération envers Dieu et la supplication de l'homme, mais encore presque tout l'enseignement du Seigneur et le souvenir de toute sa doctrine. Aussi est-elle l'abrégé de l'Évangile : on y honore Dieu dans le Père, on y professe la foi en son nom, on promet l'obéissance à sa volonté, on exprime l'espérance de son règne, on demande le pain pour la vie, on supplie Dieu pour les péchés que l'on confesse, et on réclame secours contre le souci des tentations. Dieu seul a pu apprendre comment il voulait être prié. C'est lui qui a réglé la religion de la prière : animée par l'Esprit qui l'a fait sortir des lèvres divines, elle monte au ciel par son propre essor, et adresse au Père les recommandations enseignées par le Fils » [1].

« Dans l'oraison dominicale, nous demandons tout ce que nous pouvons demander justement, et nous le demandons dans l'ordre où nous devons le désirer, de telle sorte que cette prière, non seulement nous apprend à demander, mais encore donne la vraie forme à tous nos désirs. Il est clair qu'elle se rapporte tout d'abord au désir que nous avons de notre fin, et ensuite aux moyens d'obtenir cette fin.

« Notre fin est Dieu même, et nous y tendons en voulant sa gloire et notre bonheur. Par la première demande, « Que votre nom soit sanctifié », nous demandons la gloire de Dieu; par la seconde, « Que votre règne arrive », nous demandons d'être associés à la gloire de son règne. Pour arriver à cette fin, nous devons mériter le bonheur en obéissant à Dieu : « Que votre volonté soit faite », et nous avons besoin d'un secours qui nous aide à mériter : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour », ce qui s'entend du pain sacramentel, dans lequel sont compris tous les autres sacrements, et du pain matériel, mis pour tout ce qui est nécessaire à la vie. Pour atteindre notre fin, nous avons encore à éloigner un triple obstacle : le péché, qui par lui-même nous exclut du royaume : « Pardonnez-nous nos offenses »; la tentation qui nous empêche d'observer la volonté

1 Tertullien, *de la Prière*, I, IX.

divine : « Ne nous induisez pas en tentation », par quoi nous demandons, non pas de n'être point tentés, mais de n'être pas vaincus par la tentation; enfin les maux du présent, qui nous privent de ce qui est nécessaire à la vie : « Délivrez-nous du mal » [1].

Cette prière est donc la prière même du Fils adressée au Père, au nom de l'humanité dont il fait partie depuis l'incarnation. C'est lui qui la redira jusqu'à la fin des temps, en se servant des lèvres de ses enfants, et les chrétiens qui lui prêteront leur cœur et leur voix, recevront en retour les trésors d'amour de Dieu et d'amour des hommes que cette prière fait descendre du ciel. En même temps, ils contribueront au développement du règne de Dieu dans les âmes par la grâce, dans le monde par la sainte Église, et assureront leur propre admission dans le royaume éternel. Il ne faut rien moins, comme le remarque la sainte liturgie, dans les prières de la messe, que l'ordre même du Sauveur et l'enseignement divin qui nous a formés, pour que nous osions donner à Dieu le nom de père. Notre Seigneur peut dire : « Mon père », étant Fils unique et éternel; unis avec lui nous disons tous ensemble : « Notre Père », comme des fils d'adoption, qui n'en portent légitimement le titre, que quand la charité les unit avec le Sauveur et avec leurs frères. « Prions donc comme Dieu notre Maître, nous l'a enseigné. Dieu a pour agréable la prière qui vient de lui, et qui fait monter à ses oreilles la supplication du Christ : elle est pour lui comme un bien de famille. Quand nous prions, que le Père reconnaisse les paroles de son Fils; que celui qui habite en notre cœur soit aussi sur nos lèvres » [2].

Le Sauveur avait dit : « Bienheureux ceux qui pleurent »; mais c'est à condition que les larmes soient sincères. « Quand « vous jeûnez, n'affichez pas la tristesse comme les hypocrites. « Ils exténuent leurs visages, afin que les hommes voient bien « qu'ils jeûnent. Je vous le dis en vérité, ils ont reçu leur récom- « pense. Pour toi, quand tu jeûnes, parfume-toi la tête et lave « ton visage, afin que ton jeûne ne soit pas remarqué des hom-

1. Saint Thomas, *Somme théologique*, 2.2., LXXXIII, 9.
2. Saint Cyprien, *de l'Oraison dominicale*, 3.

« mes, mais de ton Père pour qui rien n'est caché; et ton Père, « qui voit dans le secret, te le rendra »[1]. Les hypocrites travaillent pour la gloire humaine; une ombre de cette gloire les suit parfois un moment, mais c'est toute leur récompense et cette récompense est aussi vaine que leurs œuvres.

Le Sauveur avait dit : « Bienheureux les pauvres d'esprit », ceux qui, possédant les biens de la terre, n'y attachent pas leur cœur; ceux qui, ne les possédant pas, n'ont point le désir de les avoir; ceux surtout qui, les possédant, ou pouvant les acquérir, en font le sacrifice total. Il indique maintenant quels pressants motifs doivent faire aimer cette pauvreté : « Ne vous amassez « pas de trésors sur la terre, où la rouille et les vers les détruisent, « où les voleurs les déterrent et les dérobent, mais amassez-vous « des trésors dans le ciel, où la rouille ni les vers ne peuvent les « détruire, où les voleurs ne peuvent les déterrer ni les dérober « Car là où est ton trésor, là aussi est ton cœur. Ton œil est la « lampe de ton corps; si ton œil est net, ton corps tout entier « sera éclairé; mais si ton œil est vicié, tout ton corps sera dans « l'obscurité. Si donc la lampe qui est en toi devient ténébreuse, « que seront les ténèbres elles-mêmes! ». Le reste du corps, ne voyant pas clair par lui-même, ne pourra se conduire, si l'œil, qui en est la lampe, est éteint par la maladie; de même l'homme deviendra incapable de marcher vers sa fin, si son cœur, qui doit le guider, est vicié et aveuglé par l'amour des biens terrestres.

« Personne ne peut servir deux maîtres, car ou bien il détes- « tera l'un et aimera l'autre, ou bien il souffrira l'un et méprisera « l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et l'argent. Aussi je vous « dis : Soyez sans inquiétude sur la nourriture pour votre vie, et « sur le vêtement pour votre corps. La vie n'est-elle pas plus que « la nourriture, et le corps plus que le vêtement? Regardez les « oiseaux du ciel; ils ne sèment pas, ils ne moissonnent pas, ils « n'amassent pas dans des greniers, et votre Père céleste les nour- « rit. Ne valez-vous pas bien plus qu'eux? Et pourtant qui d'entre « vous, avec tout son esprit, peut ajouter à sa vie la longueur « d'une coudée? Quant au vêtement, pourquoi vous en inquiéter?

1. S. Mathieu, VI, 1-18.

« Considérez les lis des champs; voyez comme ils croissent, sans « travailler ni filer. Je vous le dis pourtant, Salomon dans toute « sa gloire n'a pas été vêtu comme l'un d'entre eux. Si donc « Dieu donne un pareil vêtement à l'herbe des champs, qui est « aujourd'hui, et qui demain sera jetée au brasier, combien plus « fera-t-il pour vous, hommes de peu de foi! Soyez donc sans « inquiétude, et ne dites pas : Que mangerons-nous? Que boirons-« nous? De quoi nous vêtirons-nous? Aux païens de s'enquérir « de toutes ces choses. Mais votre Père sait bien tout ce dont vous « avez besoin. Cherchez donc avant tout le royaume de Dieu et « sa justice, et toutes ces choses vous seront données par surcroît. « Soyez sans inquiétude pour le lendemain; le jour de demain « aura son souci particulier : à chaque jour suffit sa peine »[1].

Quoi de plus touchant que cette leçon de confiance filiale en la Providence! Avec quels accents le Sauveur parle de la bonté du Père qui est dans les cieux! Qui mieux que lui la connaissait et pouvait en donner l'idée aux hommes? Ceux-ci ne peuvent rien, même pour leur vie présente; ils ne sont pas capables de prolonger de quelques instants leur existence. Qu'ils s'en remettent donc, avec une affectueuse humilité, aux soins de la Providence. Celui qui donne la nourriture aux passereaux, et une si riche parure aux lis des champs, a pour l'homme bien d'autres trésors en réserve. Il les lui départira d'autant plus libéralement que l'homme s'appliquera avec plus de générosité à la recherche du royaume de Dieu et de la sainteté qu'il réclame.

Le Sauveur avait dit : « Bienheureux les miséricordieux ». C'est la miséricorde qui rend agréables et profitables les rapports des hommes entre eux. « Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés, « car comme vous aurez jugé, on vous jugera; ne condamnez pas, « et vous ne serez pas condamnés. Remettez, et l'on vous remettra; « donnez, et l'on vous donnera; on versera dans votre sein une « mesure pleine, pressée, tassée, débordante. Quand il faudra me-« surer pour vous, on se servira de la mesure avec laquelle vous « aurez mesuré pour les autres. Il leur disait aussi cette comparai-

1. S. Matthieu, VI, 19-34.

« son : Un aveugle peut-il conduire un aveugle? Ne tomberont-ils « pas tous deux dans la fosse? Le disciple n'est pas au dessus du « maître, et pour chacun la perfection, c'est de ressembler à son « maître. Pourquoi vois-tu la paille qui est dans l'œil de ton « frère, et n'aperçois-tu pas la poutre qui est dans ton œil? Com- « ment peux-tu dire à ton frère : Frère, laisse-moi ôter la paille « de ton œil, quand tu n'aperçois pas la poutre qui est dans le « tien? Hypocrite, ôte donc d'abord la poutre de ton œil, tu verras « clair ensuite pour ôter la paille de l'œil de ton frère ». Vouloir se mêler de juger les autres, c'est se poser en supérieur à leur égard. Triste supériorité pourtant, que celle d'un aveugle qui veut conduire un autre aveugle, d'un maître incapable de donner à son disciple une perfection qu'il n'a pas, d'un hypocrite indulgent pour ses propres vices et sévère pour les imperfections des autres! Le plus raisonnable et le plus chrétien est donc de juger avec bienveillance, ou de ne pas juger. Dans certains cas cependant, le devoir de juger s'impose : « Ne donnez pas les choses « saintes aux chiens, et ne jetez pas vos perles devant les pour- « ceaux, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds, et que se retour- « nant ils ne vous déchirent » [1]. Les chiens et les pourceaux sont les types de l'impudence et de la brutalité ignorante. Il y a un discernement surnaturel qui empêche les enfants de Dieu de se commettre avec certains êtres, et de leur livrer les secrets trésors de la grâce : ceux-ci n'auraient que mépris pour ces biens spirituels, et que fureur contre ceux qui les estiment.

L'accomplissement de tous ces devoirs n'est possible qu'avec le secours divin. Notre Seigneur insiste pour qu'on le sollicite. « Demandez, et l'on vous donnera; cherchez, et vous trouverez; « frappez, et l'on vous ouvrira. Car quiconque demande, reçoit; « celui qui cherche, trouve; à celui qui frappe, on ouvre. Quel « est celui d'entre vous qui, à son fils réclamant du pain, voudrait « tendre une pierre? S'il demande un poisson, lui présentera-t- « il un serpent? Si donc vous, qui êtes méchants, vous savez « donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre

1. S. Matthieu, VII, 1-6; S. Luc, VI, 37-42.

« Père, qui est dans les cieux, donnera-t-il ce qui est bon à ceux « qui le prient! En résumé, faites pour les autres tout ce que vous « voulez qu'ils fassent pour vous. Voilà la loi et les prophètes »[1]. On sera donc exaucé d'autant plus sûrement qu'on sera soi-même meilleur pour les autres. C'est là l'esprit comme la lettre de la loi divine.

Notre Seigneur a déjà parlé des persécuteurs violents. Les séducteurs hypocrites ne seront pas moins à redouter pour le disciple. Le chemin que celui-ci devra parcourir sera pénible : qu'il ne s'en laisse détourner ni par la difficulté, ni par l'exemple du grand nombre, ni par les conseils des guides pervers. « En- « trez par la porte étroite, parce que la porte large et la route « spacieuse mènent à la perdition, et nombreux sont ceux qui « passent par là. Qu'étroite est la porte, que resserrée est la « route qui mène à la vie! Combien peu la trouvent! Gardez- « vous des faux prophètes qui viennent à vous avec des peaux « de brebis, mais qui au dedans sont des loups rapaces; vous les « connaîtrez à leurs fruits. Cueille-t-on des raisins sur les épines, « et des figues sur les ronces? Ainsi tout arbre bon produit de « bons fruits, mais l'arbre mauvais produit de mauvais fruits. « L'arbre bon ne peut pas produire de mauvais fruits, ni le mau- « vais arbre de bons fruits. Tout arbre qui ne donne pas de bons « fruits, sera coupé et jeté au feu. C'est donc à leurs fruits que « vous les connaîtrez. L'homme bon tire de bonnes choses du « bon trésor de son cœur, et l'homme mauvais tire le mal de son « mauvais trésor; car la bouche parle de l'abondance du cœur ». La règle posée par le divin Maître a été d'une application constante. Ses vrais disciples ont été reconnus aux fruits d'humilité, de charité et de sainteté qu'ils ont fait admirer au monde. L'hérésie, le schisme, l'incrédulité, l'impiété ont fourni des fruits de toute autre nature; les ronces et les épines se sont toujours trahies par leurs funestes produits.

Le disciple doit veiller pourtant à ce que les fruits qu'il porte ne soient pas de trompeuses apparences. Si les hommes s'y lais-

1. S. Matthieu, VII, 7-12.

saient prendre, le Seigneur se lèverait pour condamner la fraude. La sentence serait justement sévère : « Pourquoi m'appelez-« vous : Seigneur, Seigneur, et ne faites-vous pas ce que je dis? « Ce ne sont pas tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, « qui entreront dans le royaume des cieux; mais celui qui fait « la volonté de mon Père, qui est dans les cieux; voilà celui qui « entrera dans le royaume des cieux. Beaucoup me diront ce « jour-là : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en « votre nom, chassé les démons en votre nom, accompli toutes « sortes de merveilles en votre nom? Alors je leur dirai devant « tous : Jamais je ne vous ai connus; retirez-vous de moi, arti-« sans d'iniquité! » [1]. Les privilèges et les dignités dont on est revêtu ne sont pas un titre au salut éternel; Dieu ne reconnaît pour siens que ceux qui obéissent à ses commandements. Quant à ceux qui ont refusé de s'y soumettre, de quelque génie qu'ils aient fait preuve sur la terre, de quelque gloire qu'ils se soient illustrés, quelque grande place qu'ils se soient faite parmi leurs semblables, ils ne sont rien aux yeux de Dieu. Il ne les connaît point de cette connaissance qui rend les élus éternellement heureux. Ils se sont tenus volontairement loin de Dieu dans le temps, Dieu les tient justement loin de lui dans l'éternité.

Le Sauveur avait rappelé à ses disciples les principaux articles de la loi morale à laquelle ils devaient se soumettre. En terminant son discours, il les encourage à s'en tenir fermement à sa doctrine. « Je vais vous dire à qui ressemble quiconque « vient à moi, écoute mes paroles et les pratique : il ressemble « à l'homme sage qui, pour bâtir sa maison, creuse profondément « et pose les fondations sur le roc. Par la suite, la pluie est tom-« bée, les eaux ont débordé, le fleuve est venu battre la maison, « et les vents ont soufflé; mais rien n'a pu l'ébranler, et elle ne « s'est pas écroulée, parce qu'elle était fondée sur le roc. Mais « quiconque écoute mes paroles et ne les pratique pas, est pareil « à l'insensé qui bâtit sa maison sans fondations, sur le sable. « La pluie est tombée, le fleuve s'est heurté contre elle, les vents

1. S. Matthieu, VII, 13-23; S. Luc, VI, 43-46.

« ont soufflé et se sont rués sur la maison : soudain elle s'est « écroulée, et n'a plus été qu'une grande ruine »[1].

Tel est ce discours du Sauveur, dont deux évangilistes nous ont gardé le résumé. Il y a mélé les préceptes et les conseils; il a prodigué les promesses, et à peine laissé entendre les menaces . Ses disciples savent maintenant à quoi s'en tenir : suivre jésus, ce sera se soumettre à un joug spirituel dont la grâce atténuera le poids; ce sera faire peu de cas des biens que les hommes se disputent sur la terre, et travailler pour un monde tout autre que celui des intérêts temporels; ce sera préférer la vertu à la richesse, la peine à la jouissance, l'âme au corps, Dieu à soi-même. Et toute cette belle doctrine ne restera pas à l'état de théorie; il faudra en venir à la pratique, sous peine de se voir fermer un jour la porte du ciel.

« Quand Jésus eut terminé ces paroles, les foules étaient dans « l'admiration de son enseignement; car il les instruisait comme « investi de l'autorité, et non comme leurs scribes et les phari- « siens »[2]. Habitué au langage hésitant, méticuleux et obscur de ses docteurs ordinaires, le peuple était toujours frappé de la manière dont parlait le Sauveur : tout, dans les paroles du nouveau Maître, respirait la grâce, portait la lumière et s'imposait avec une douce mais irrésistible autorité.

1. S. Matthieu, VII, 24-27; S. Luc, VI, 47-49.
2. S. Matthieu, VII, 28, 29.



Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé.

S. Luc, vii, 47.

CHAPITRE III.

L'AMBASSADE DE JEAN-BAPTISTE.

Le centurion de Capharnaüm. — Guérison de son serviteur. — Résurrection du jeune homme de Naïm. — Jean envoie deux de ses disciples interroger Notre Seigneur. — Éloge de Jean-Baptiste. — Repas chez Simon le pharisien. — Marie-Madeleine la pécheresse. — Inconvenance de plusieurs parents du Sauveur.

« Quand Jésus fut descendu de la montagne, des foules nom-« breuses se mirent à sa suite » [1]. Le séjour qu'il avait fait sur le bord du lac et à la montagne avait donné le temps de se calmer à l'émotion soulevée par les docteurs pharisiens à Capharnaüm. A raison de l'importance stratégique et commerciale de la ville, quelques auxiliaires romains y tenaient garnison, conjointement avec les soldats qui faisaient la police au nom d'Antipas. Quand Notre Seigneur, « ayant fini de donner son enseignement « au peuple, rentra à Capharnaüm », il y était attendu avec impatience par un officier romain, « un centurion, qui avait, « malade et sur le point de mourir, un serviteur auquel il tenait « beaucoup ». C'était chose rare, dans l'antiquité païenne, qu'un maître ayant souci de la vie de son esclave; mais ce centurion était une âme noble et généreuse; peut-être même connaissait-il et servait-il le vrai Dieu.

« Sitôt qu'il eut entendu parler de Jésus, il lui envoya des an-

1. S. Matthieu, VIII, 1.

« ciens d'entre les Juifs pour lui dire : Seigneur, mon serviteur est « couché sans mouvement à la maison, et tourmenté par le mal. « Il lui demandait donc de venir et de le guérir. Ceux-ci vinrent « trouver Jésus et le prièrent avec instance : Il mérite bien que « vous lui accordiez cette grâce, ajoutaient-ils, car il aime notre « nation, et nous a même bâti une synagogue. Jésus répondit : « Je vais y aller et je le guérirai; et il se mit en marche avec eux ».

Cependant l'officier, qui avait une grande délicatesse de sentiments, craignit d'avoir été indiscret, en faisant demander au Sauveur de venir. Il n'ignorait pas d'ailleurs que, l'année précédente, un mot de lui, parti de Cana, avait guéri à Capharnaüm le fils d'un officier d'Antipas. « Lors donc que Jésus n'était plus « loin de la maison, le centurion lui envoya de ses amis pour « lui dire : Seigneur, ne vous donnez point cette peine. Je ne « suis pas digne que vous entriez dans ma maison, moi qui ne « me suis même pas jugé digne de venir à vous en personne; « mais dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri. « Car moi, qui suis un homme obligé d'obéir à des supérieurs, « j'ai des soldats sous mes ordres, et je dis à celui-ci : Va, et il « va; à cet autre : Viens, et il vient; et à mon serviteur : Fais « ceci, et il le fait ». Le centurion parlait en homme habitué à donner des ordres brefs et à être obéi; il pensait que Notre Seigneur pouvait commander à la maladie, et être obéi aussi sûrement.

« En entendant ces paroles, Jésus manifesta son admiration, « et se retournant vers les foules qui le suivaient, il dit : Je vous « le dis en vérité, je n'ai jamais trouvé une foi aussi grande, « même en Israël. Je vous le dis : beaucoup viendront de l'O- « rient et de l'Occident, et prendront place avec Abraham, Isaac « et Jacob dans le royaume des cieux, tandis que les fils du « royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures, dans le « lieu des pleurs et des grincements de dents. Et Jésus fit dire « au centurion : Va, et qu'il te soit fait comme tu as cru. Le « serviteur fut guéri à l'heure même, et quand ceux qui avaient « été envoyés revinrent à la maison, ils trouvèrent le malade en « bonne santé » [1].

1. S. Matthieu, VIII, 5-13; S. Luc, VII, 1-10.

Notre Seigneur n'alla donc pas chez le centurion. Mais, s'il déféra au désir de son humilité, il ne laissa pas sa foi sans récompense. Cet officier, « en se proclamant indigne, s'était rendu digne de faire entrer le Christ non dans ses murs, mais dans son cœur. D'ailleurs il n'eût pas parlé avec tant de foi et d'humilité, s'il n'eût déjà porté dans son cœur celui qu'il se jugeait indigne de voir entrer dans sa maison »[1]. L'histoire, qui a conservé les paroles célèbres des grands capitaines, n'a rien enregistré de plus beau que l'humble protestation du centurion. Le Sauveur a voulu l'admirer, et l'Église la répète chaque jour des millions de fois, pendant l'action la plus auguste qui puisse se passer sur la terre, lorsque le prêtre et le fidèle se frappent humblement la poitrine, avant de recevoir la sainte Eucharistie.

Notre Seigneur, pendant ses courses en Galilée, avait vu bien souvent des païens venir à lui de Syrie et de Phénicie, et il les avait guéris. La foi extraordinaire du centurion lui donne occasion de révéler un des faits les plus lamentables de l'avenir. Israël ne voudra pas de son Messie; les étrangers au contraire l'accueilleront et entreront dans son royaume. Les enfants d'Abraham, infidèles à leur vocation, seront jetés dehors, dans la région ténébreuse où les incrédules sont en proie à l'éternelle douleur et à l'inconsolable désespoir.

« Quelque temps après, Jésus se rendait à une ville du nom de « Naïm », sur le versant septentrional du petit Hermon, à environ deux lieues au sud de Nazareth. La petite ville était dans un site ravissant, d'où la perspective s'étendait sur l'immense plaine d'Esdrelon et les montagnes qui l'encadrent. La beauté du paysage contrastait douloureusement avec le spectacle que le divin Maître allait avoir sous les yeux. « Ses disciples l'accompagnaient, « ainsi qu'une foule nombreuse. Comme il approchait de la ville, « il se trouva qu'on emportait un mort, fils unique de sa mère, « qui était veuve; les gens de la ville l'accompagnaient en très « grand nombre. Dès que le Seigneur l'eut aperçue, il fut ému « de compassion envers elle, et il lui dit : Ne pleure plus. Puis il

1. Saint Augustin, *Sermon*, LXII, 1.

« s'approcha et toucha le cercueil », simple coffre ouvert dans lequel était étendu le mort, voilé de son linceul. « Ceux qui le « portaient s'arrêtèrent, et il dit : Jeune homme, je te l'ordonne, « lève-toi. Celui qui était mort se redressa et se mit à parler. « Alors Jésus le rendit à sa mère. Cependant tous furent saisis « de crainte, et ils glorifiaient Dieu en disant : Un grand prophète « s'est levé parmi nous, et Dieu a visité son peuple. Le bruit de « cet événement se répandit dans toute la Judée et dans tout le « pays environnant »[1].

C'était sans doute la première fois que Notre Seigneur, après tant de merveilles accomplies, allait jusqu'à rappeler un mort à la vie. Jadis Élie et Élisée avaient chacun ressuscité un enfant, mais après de longues prières; d'un mot, le Sauveur rendait à la vie le jeune homme de Naïm. Il était donc le maître absolu de la vie et de la mort, il était Dieu. Mais aussi, comme il était homme! La douleur d'une mère avait ému son cœur si tendre. Elle lui rappelait la douleur profonde que ressentirait sa propre mère, la Vierge Marie, pendant qu'on le porterait lui-même au tombeau. Il voulut consoler divinement la pauvre veuve, et donner par là aux hommes cette assurance que, s'il les laisse souffrir parfois, ils n'en doivent accuser ni la tendresse, ni la puissance de leur Dieu. Quand la bonté divine résiste aux supplications de ceux qui souffrent, c'est qu'elle leur ménage des consolations d'un ordre supérieur à celles qu'on attend d'elle.

Ce miracle avait encore en lui-même une haute signification. « La veuve, mère du jeune homme, se réjouit de sa résurrection; chaque jour l'Église, notre mère, se réjouit de la résurrection spirituelle des hommes. Le Seigneur Jésus Christ voulait que l'on comprît spirituellement ce qu'il faisait corporellement. Il n'opérait pas seulement des miracles pour en opérer; il voulait que les œuvres accomplies fussent des merveilles pour les yeux, et des réalités pour l'intelligence. Ceux qui, à la vue des miracles du Christ, ne comprenaient pas ce qu'ils signifiaient et ce qu'ils voulaient faire entendre à l'intelligence, ne les ont admirés qu'en eux-mêmes; les autres, en admirant l'œuvre, en ont saisi la

1. S. Luc, VII, 11-17.

signification » [1]. La résurrection des corps complétait donc la démonstration du pouvoir divin du Sauveur, venu pour ressusciter les âmes.

Cette résurrection avait enfin pour but, dans le moment, de préparer la voie au témoignage que Notre Seigneur allait emprunter au prophète Isaïe, en faveur de son caractère messianique.

Jean-Baptiste était toujours dans sa prison de Machéronte. Antipas, pénétré pour lui d'un respect mêlé de crainte, lui laissait la liberté de recevoir qui bon lui semblait. Le saint précurseur continuait son œuvre par la pénitence et par la prière, et il se consolait en entendant parler des merveilles accomplies par cet Agneau de Dieu, qu'il avait montré aux hommes. A la suite de la résurection de Naïm, cause d'une si grande émotion dans tout le pays, « ses disciples lui rapportèrent tout ce que faisait « le Christ. Alors Jean fit venir deux d'entre eux et les envoya « à Jésus pour lui dire : Êtes-vous celui qui doit venir, ou en « attendons-nous un autre? » Concevait-il donc des doutes sur la divinité de celui qu'il avait baptisé? Non certes, et s'il en eût eu, ce n'est pas le miracle de Naïm qui les eût accrus. Mais le précurseur savait que de nombreux disciples restaient encore attachés à sa personne, et hésitaient à faire le pas décisif qui les eût conduits au Messie. Peut-être même quelques âmes délicates se faisaient-elles scrupule d'abandonner Jean, maintenant qu'il était dans les fers, et de se donner à un autre maître. Le saint prisonnier pensa que le Sauveur réussirait mieux que lui à éclairer ces bonnes volontés tardives.

Ceux qu'il envoyait à Jésus « vinrent donc vers lui et lui dirent : « Êtes-vous celui qui doit venir, ou en attendons-nous un autre? « A cette heure même, Jésus guérissait un grand nombre de « personnes de leurs infirmités, de leurs plaies et des esprits « mauvais, et il rendait la vue à beaucoup d'aveugles. Il leur « répondit en ces termes : Allez rapporter à Jean ce que vous « avez entendu et ce que vous avez vu : les aveugles voient, les

1. Saint Augustin, *Sermon* XLIV, *sur les Paroles du Seigneur*.

« boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, « les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés, et bien- « heureux celui qui n'aura pas été scandalisé à mon sujet ». Le prophète, en parlant du Messie, avait dit : « Dieu lui-même viendra et nous sauvera : alors les yeux des aveugles seront ouverts, les oreilles des sourds entendront, le boiteux bondira comme le cerf, la langue des muets sera déliée »[1]. A la synagogue de Nazareth, le Sauveur avait lu lui-même l'autre passage du prophète relatif à la délivrance et à l'évangélisation des petits et des humbles[2]. Les envoyés de Jean pouvaient donc comparer la réalité à la prophétie, et tirer eux-mêmes la conclusion.

Pourtant le Sauveur savait que les signes les plus manifestes trouvent toujours des esprits volontairement aveugles; lui-même était de plus en plus « le signe auquel on contredisait ». Les âmes simples et droites acceptaient sans arrière-pensée la conclusion logique qui découlait des faits, et arrivaient au salut. Au contraire, les princes des prêtres, les docteurs, bon nombre de pharisiens, plusieurs disciples de Jean, se crurent en droit d'interpréter à leur façon les œuvres du Sauveur, et, se trompant par leur propre faute, restèrent en dehors du royaume de Dieu.

L'emprisonnement de Jean et l'impuissance à laquelle il se trouvait désormais réduit étaient bien de nature à ébranler, dans l'esprit de plusieurs, la haute renommée que sa vertu lui avait acquise. C'est pourquoi, « quand les envoyés de Jean furent « partis, Jésus se mit à parler de lui aux foules : Qu'êtes-vous « allés voir dans le désert? Un roseau agité par le vent? Mais « qu'êtes-vous allés voir? Un homme vêtu de fines étoffes? Les « hommes à vêtements précieux et à bonne chère sont dans les « maisons des rois. Mais qu'êtes-vous donc allés voir? Un « prophète? Oui, je vous le dis, et plus qu'un prophète : car c'est « de lui qu'il a été écrit : Voici que j'envoie mon ange devant ta « face pour préparer le chemin devant toi. Je vous le dis en véri- « té, parmi ceux qui sont nés de la femme, il n'a point surgi de « plus grand prophète que Jean-Baptiste. Et pourtant, le plus

1. Isaïe, xxxv, 5,6.
2. Voir page 126.

« petit dans le royaume des cieux est plus grand que lui. Tout le « peuple et les publicains, en l'écoutant, ont rendu gloire à Dieu « et ont reçu le baptême de Jean; mais les pharisiens et les doc- « teurs de la loi, en ne recevant pas son baptême, ont dédaigné le « dessein que Dieu avait sur eux. Cependant, depuis les jours de « Jean-Baptiste jusqu'à ce moment, le royaume des cieux s'em- « porte par force, et ce sont les hommes d'énergie qui s'en em- « parent. Tous les prophètes et la loi ont terminé avec Jean leur « rôle prophétique, et, si vous voulez m'en croire, cet Élie qui « doit venir, c'est lui. Entende qui a des oreilles pour enten- « dre ».

Le peuple ne s'y est donc pas trompé. Ce qui l'a attiré au désert, ce n'étaient ni les folles agitations d'un histrion, ni les vaines pompes d'un grand de la terre. Jean a été vraiment un prophète, quelqu'un de supérieur aux autres prophètes, le dernier terme de cette loi ancienne qui annonçait et figurait la loi nouvelle, cet Élie envoyé pour précéder, non pas encore le souverain Juge, mais le Messie Rédempteur; en un mot le plus grand des enfants des hommes par sa sainteté personnelle. Les dispositions qu'on avait montrées vis-à-vis de son baptême indiquaient celles qu'on garderait vis-à-vis du royaume des cieux. Les pharisiens et les docteurs, appelés au salut comme tous les hommes, se cantonnaient dans leur fol orgueil et s'abstenaient. Les gens du peuple et les publicains accouraient en foule à ce Messie auquel Jean avait rendu témoignage; le nouveau royaume était assailli, on se pressait pour y entrer, et les hommes d'énergie ne manquaient pas qui, pour y être admis, secouaient leurs préjugés, faisaient pénitence, réformaient leur vie et savaient s'imposer de rudes sacrifices. Ils pénétraient ainsi dans cette société nouvelle, où les lumières et les grâces départies au plus humble membre dépasseraient ce qui avait été accordé de plus magnifique aux plus grands personnages de l'ancienne loi.

« Le Seigneur ajouta : A qui donc comparerai-je les hommes « de cette génération? A qui sont-ils semblables? Ils ressemblent « à des enfants qui, assis sur la place publique, s'interpellent les « uns les autres et crient à leurs compagnons :

Nous vous avons joué de la flûte,
Et vous n'avez pas dansé;
Nous avons chanté des lamentations,
Et vous n'avez pas pleuré.

« En effet, Jean-Baptiste est venu, sans manger de pain et sans « boire de vin, et vous dites : Il a un démon. Le Fils de l'homme « est venu, mangeant et buvant, et vous dites : C'est un grand « mangeur, un buveur de vin, un ami des publicains et des « pécheurs. Mais la sagesse a tous ses enfants pour la justifier »[1].

Les pharisiens, ces faux disciples de la sagesse, se faisaient contradicteurs de parti pris : ils reprochaient à Jean son austérité, au Sauveur sa condescendance. Ils se conduisaient en enfants. Ceux de Galilée répétaient dans leurs jeux des refrains comme on en trouve dans tous les temps et dans tous les pays. Celui que cite Notre Seigneur s'appliquait bien aux hommes qui ont le travers de prendre tout à contre sens, et de n'épargner qu'à leur propre conduite les traits de leur amère censure. Le Sauveur s'inquiétait peu de leurs propos; même à un point de vue purement humain, le grand nombre de ses disciples était sa justification.

Ce contraste entre les dispositions des pharisiens et celles des pécheurs fut bientôt après mis en vive lumière par un événement qui se passa à Capharnaüm. « Un des pharisiens pria « Jésus de venir prendre un repas chez lui ». Moins prévenu peut-être contre le Sauveur que la plupart des membres de sa secte, il se proposait de l'examiner de plus près, tout en se tenant sur la froide réserve qui convenait, croyait-il, à un homme comme lui. Notre Seigneur accepta l'invitation. « Il se rendit « dans la maison du pharisien et se mit à table. Et voilà qu'une « femme, une pécheresse de la ville, ayant vu qu'il était à un « repas dans la maison du pharisien, apporta un vase d'albâtre « plein de parfum, et se tenant en arrière à ses pieds, elle se « mit à baigner ses pieds de ses larmes, à les essuyer avec les

1. S. Matthieu, XI, 2-19; S. Luc, VII, 18-35.

« cheveux de sa tête, à les baiser, à les embaumer de son par-
« fum. Le pharisien qui l'avait invité s'en aperçut et se disait en
« lui-même : S'il était un prophète, il saurait bien qui est et que
« vaut la femme qui le touche, puisque c'est une pécheresse.

« Jésus prenant la parole lui dit : Simon, j'ai quelque chose à
« te dire. — Maître, parlez, répondit-il. Un créancier avait deux
« débiteurs; ils lui devaient l'un cent deniers, l'autre cinquante.
« Comme ils n'avaient pas de quoi rendre, il remit à chacun sa
« dette. Quel est donc celui qui l'aime davantage? Simon ré-
« pondit : C'est, je pense, celui auquel il a remis davantage.
« Jésus lui dit : Tu as bien jugé. Puis, se tournant vers la femme,
« il dit à Simon : Tu vois cette femme? Je suis entré dans ta
« maison, et tu n'as pas versé d'eau sur mes pieds; elle, au con-
« traire, a lavé mes pieds de ses larmes, et les a essuyés avec ses
« cheveux. Tu ne m'as pas donné le baiser; elle, au contraire,
« depuis qu'elle est entrée, n'a pas cessé de baiser mes pieds.
« Tu n'as pas répandu l'huile parfumée sur ma tête; elle, au
« contraire, a embaumé mes pieds de parfum. Aussi, je te le
« dis, beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beau-
« coup aimé. Mais celui auquel on remet moins a moins d'a-
« mour. Et il dit à cette femme : Tes péchés te sont remis. Sur
« quoi les convives qui étaient à table se disaient entre eux : Qui
« est-il donc pour aller jusqu'à remettre les péchés? Mais il dit
« à la femme : Ta foi t'a sauvée, va en paix »[1].

Le pharisien Simon s'était dispensé de rendre à Notre Seigneur les hommages dont on entourait d'habitude un hôte respectable : l'eau pour les pieds, l'huile parfumée pour la tête, le baiser de l'amitié, tout avait été négligé. Simon pensait sans doute que, même dans ces conditions, tout l'honneur était encore pour celui qu'il daignait inviter. Car il avait grand train de maison. Dans la salle du festin, des divans étaient disposés sur les trois côtés de la table : les convives s'y étendaient, appuyés sur le coude gauche, et les pieds à l'extrémité du divan opposée à la table, par conséquent à portée de ceux qui allaient et venaient autour des convives. Selon la coutume, la salle du festin resta ouverte

1. S. Luc, VII, 36-50.

aux curieux qui voulaient être témoins de la magnificence déployée par le riche pharisien.

L'évangéliste saint Luc ne donne pas le nom de la pécheresse qui pénétra dans la salle. Sa pieuse délicatesse se refuse à joindre ensemble un titre déshonorant et le nom de Marie Madeleine, la servante si aimante et si dévouée du Seigneur Jésus. Pourtant, c'était elle. La petite ville de Magdala, sur le bord du lac, à une lieue au nord de Tibériade, fut soit le lieu de son origine, soit le théâtre de ses premiers débordements, d'où le surnom de Magdeleine, donné à la pécheresse. Magdala n'était que trop célèbre en Palestine par la dépravation qui y régnait. Sans doute, le voisinage de la cour d'Antipas ne fut pas étranger a cette situation.

Madeleine connaissait Notre Seigneur; il l'avait délivrée de sept démons qui s'étaient emparés d'elle à trop juste titre[1], et en la guérissant, il dut lui dire probablement, selon son habitude : Désormais ne pèche plus. C'étaient donc la reconnaissance et le repentir, animés déjà par un ardent amour, qui l'amenaient aux pieds de son libérateur. Elle ne proféra pas une parole, mais son humble démarche en disait long. Elle n'était encore connue que sous le nom de pécheresse; ce jour-là, le Sauveur la réhabilita, en lui accordant publiquement un pardon proportionné à la grandeur de son amour.

Mais quelle courtoisie dans la leçon donnée à Simon! Le Seigneur, bon et doux aux pécheurs, ne veut pas humilier devant toute l'assistance le pharisien qui a mis quelque bienveillance à l'inviter. C'est une mèche qui fume encore; il ne veut pas l'éteindre; elle se rallumera un jour. Simon se croit juste : Dieu, pense-t-il, n'a que peu à lui pardonner; et comme il s'attribue à lui-même tout le mérite de sa justice, il n'a pas un sentiment suffisamment exact de tout ce qu'il doit à Dieu. Sa justice est orgueilleuse et plus apparente que réelle; son amour pour Dieu est donc faible et superficiel. Comme la pécheresse repentie sent bien au contraire tout ce qu'elle doit au Seigneur!

1. S. Marc, XVI, 9; S. Luc, VIII, 2.

Mesurant la profondeur de l'abîme d'où elle a été tirée, elle aime d'autant plus son Sauveur qu'elle se reconnaît plus redevable envers lui. En elle le pardon a fait naître l'amour, et par une réaction habituelle dans l'ordre de la grâce, l'amour a obtenu un plus profond repentir et un pardon plus complet. Si le pécheur pardonné a tant d'amour, celui qui croit être resté juste n'en devrait-il pas avoir davantage? Et même la grandeur de son amour envers Dieu ne serait-elle pas la meilleure preuve de sa justice? Simon dut réfléchir à cet enseignement, et ses réflexions furent fécondées par la grâce du Sauveur. Le divin Maître aime à rendre au centuple ce qu'on fait pour lui. Simon lui avait offert le pain matériel; Jésus donnait en retour l'aliment spirituel de la doctrine et de la grâce.

Notre Seigneur poursuivit le cours de ses prédications en Galilée. Les foules se pressaient de plus en plus nombreuses autour de lui, parfois même avec l'indiscrétion familière aux multitudes. Seuls les gens de Nazareth avaient eu jusque là le triste privilège de maltraiter brutalement le divin Maître. Toutefois, comme il arrive assez fréquemment, c'est dans sa propre famille qu'il rencontrait le plus de défiance à l'endroit de son ministère divin. Parmi ceux de ses parents qui l'accompagnaient, plusieurs n'avaient qu'une foi médiocre en sa mission, et un respect insuffisant pour sa personne. Ainsi un jour, « on arrivait à la maison, « et la foule s'y porta de nouveau, au point qu'il était impossible « même d'y manger son pain. Quand les siens l'apprirent, ils « vinrent pour s'emparer de lui, en disant : Il ne sait plus ce « qu'il fait »[1]. Ils le traitaient comme un exalté, dont la célébrité leur causait plus de souci que de profit, et dont ils s'arrogeaient la tutelle avec une présomption mêlée de bienveillance et de grossièreté. Le divin Maître endurait avec une douceur inaltérable toutes les humiliations qui n'étaient pas directement préjudiciables à son œuvre.

1. S. Marc, III. 20, 21.



CHAPITRE IV.

L'ODIEUSE CALOMNIE DES PHARISIENS.

Les saintes femmes à la suite de Jésus. — Hostilité des docteurs de Jérusalem. — Guérison d'un possédé du démon. — Le miracle attribué à l'intervention de Béelzébub. — Réplique du Sauveur. — Le miracle de Jonas. — La mère et les frères du Sauveur.

A mesure que s'étendait le cercle d'action du Sauveur, les nouveaux apôtres étaient appelés à prendre une part plus active au ministère évangélique. Il leur devint impossible de s'occuper des choses nécessaires à la vie de chaque jour. Il fut désormais pourvu aux besoins de la troupe apostolique par celles qui, à raison de leur sexe, ne pouvaient travailler directement à la propagation de l'Évangile. On était alors vers le milieu de la seconde année de la vie publique du Sauveur. A partir de cette époque, « Jésus parcourait les villes et les villages, pour prêcher « et porter la bonne nouvelle du royaume de Dieu. Il était ac- « compagné des douze, et de quelques femmes qui avaient été « guéries d'esprits malins et de maladies, Marie, surnommée « Madeleine, de qui sept démons étaient sortis, Jeanne, femme « de Chusa, intendant d'Hérode, Suzanne, et beaucoup d'au- « tres, qui l'assistaient de leurs ressources personnelles »[1].

1. S. Luc, VIII, 1-3.

Suivant l'endroit où arrivait le divin Maître avec ses apôtres, les unes ou les autres de ces saintes femmes lui rendaient leurs bons offices. Le Seigneur Jésus, qui, durant le cours de sa vie cachée, avait voulu gagner son pain de ses propres mains, daignait maintenant le recevoir de la charité. Avec quelle joie, quelle noble fierté, quel délicat, généreux et attentif dévouement les discrètes pourvoyeuses veillaient aux besoins de tous! A leur tête était habituellement la très Sainte Vierge. L'Évangile ne la mentionne pas ici; sa présence aux côtés de Jésus enseignant était trop naturelle pour qu'il fût nécessaire d'en parler. L'humble Marie ne permit d'ailleurs aux écrivains sacrés de la mettre en scène que quand la gloire de son fils s'y trouvait intéressée.

Avec la nourriture, les saintes femmes fournissaient au Sauveur et aux apôtres les vêtements dont ils avaient besoin. Voici comment, d'après les usages connus de l'époque, le divin Maître devait être vêtu. Il portait une tunique qui couvrait tout le corps et descendait jusqu'aux pieds. Cette tunique, d'une seule pièce et sans couture, était vraisemblablement l'œuvre des mains virginales de Marie. Un manteau large et flottant la recouvrait. Ces deux vêtements n'étaient point blancs, puisqu'ils le devinrent à la transfiguration; le manteau ne pouvait être rouge non plus, parce que cette couleur était réservée au manteau militaire. Les couleurs les plus communes alors pour les vêtements étaient le bleu, ou bien le blanc grisâtre, strié de rouge ou de brun. Le Sauveur avait aux pieds des sandales retenues par des courroies, et sur la tête la coiffure nationale, le kafieh, pièce d'étoffe blanche, que des cordons retenaient autour de la tête en forme de turban. Les pans de l'étoffe, ornés de franges, retombaient gracieusement sur les épaules, et pouvaient au besoin se rattacher en avant, de manière à préserver le visage de la poussière et des moustiques. En voyage, Notre Seigneur devait tenir un bâton à la main, et une ceinture serrait son manteau autour des reins.

Pendant qu'il poursuivait le cours de ses missions en Galilée, la haine des scribes et des pharisiens de Jérusalem ne restait pas endormie. Ces hommes sentaient de plus en plus combien l'in-

fluence du Sauveur était contraire à la leur, et ils croyaient avoir toutes sortes de raisons pour souhaiter qu'elle ne devînt pas prépondérante au sein de la nation. Depuis longtemps, ils avaient résolu de l'entraver, et le moyen le plus pratique pour y réussir leur était apparu dès l'abord : faire périr ce docteur incommode. Il semblait moins aisé d'en venir à l'exécution. Ces hommes avaient pour eux l'autorité officielle, le droit de contrôle sur l'enseignement religieux, et la puissance des coutumes et des lois traditionnelles, dans lesquelles leurs devanciers avaient emprisonné la nation comme dans un inextricable réseau. Notre Seigneur était fort par le caractère éminemment populaire de son enseignement, par l'appui qu'il trouvait dans toutes les consciences honnêtes, et surtout par ses miracles. Les miracles apparaissaient aux scribes comme le principal obstacle à renverser. L'incrédulité peut bien essayer de s'en débarrasser par la négation, quand le temps ou la distance semblent en atténuer la réalité. Les docteurs juifs n'avaient pas cette ressource. Les miracles du Sauveur étaient opérés par centaines, en présence d'innombrables témoins, sous les yeux mêmes des émissaires du sanhédrin, avec une facilité, une variété, une bonté qui déconcertaient toute raison. Il fallait donc se rendre à l'évidence.

Ne pouvant nier, ils se résolurent à expliquer, et crurent avoir réussi, au moins pour toute une classe de miracles. L'explication élaborée par les subtils docteurs de Jérusalem fut apportée en Galilée par d'habiles parleurs, et on la tint en réserve pour le moment propice. L'occasion se présenta bientôt.

Un jour, « on amena à Jésus un homme ayant un démon, « auquel il devait d'être aveugle et muet. Il le guérit et chassa « le démon, de sorte que l'homme put parler et voir clair. Les « foules furent saisies d'admiration et disaient : Celui-ci serait-« il le fils de David »[1]? Le nom de fils de David désignait le Messie, l'illustre rejeton qui avait été promis au saint roi. A la vue du miracle, la foule était donc portée d'instinct à saluer en Notre Seigneur celui qu'elle attendait. Ce fut le moment choisi

1. S. Matthieu, XII, 22, 23; S. Luc, XI, 14.

pour lancer parmi le peuple l'insinuation venue de la capitale.
« En entendant ces paroles, les scribes qui étaient descendus « de Jérusalem et les pharisiens se mirent à dire : S'il chasse « les démons, c'est par Béelzébub, le prince des démons, qu'il « a en lui ».

Les Juifs n'appelaient point Satan par son nom maudit, mais par celui de quelque divinité idolâtrique. Béelzébub, « le dieu des mouches », était le Baal ou dieu-soleil, honoré jadis comme préservateur des moustiques par les Philistins d'Accaron[1]. L'insinuation perfide, qui tendait à représenter le Sauveur comme associé à Satan pour une œuvre de séduction, pouvait satisfaire la jalousie haineuse des scribes; mais son inspiration venait de plus loin. L'esprit du mal avait réussi pendant de longs siècles à se substituer à Dieu même dans l'adoration des hommes. Redoutant que Jésus ne fût celui qui devait venir pour ruiner son empire, il continuait à l'examiner avec un soin jaloux, surtout depuis la tentation inutile du désert. Tantôt l'humble vie du Sauveur lui persuadait qu'il était un homme ordinaire, tantôt ses miracles éclatants et son pouvoir irrésistible contre les démons lui faisaient craindre qu'il ne fût le Fils de Dieu en personne. En attendant que son opinion fût arrêtée, il crut habile soit de détourner à son profit l'enthousiasme que Notre Seigneur soulevait par sa doctrine et par ses œuvres, en le faisant passer pour son propre instrument, soit de ruiner son influence par une infâme calomnie. Satan et les ennemis du Sauveur avaient donc égal intérêt à ce mensonge. Ils comptaient sans celui dont le regard pénétrant va jusqu'au fond de tous les esprits.

Les scribes et les pharisiens parlaient au milieu de la foule; mais « Jésus connaissait leurs pensées. Il les appela donc et leur « dit sous forme de paraboles : Comment Satan peut-il chasser « Satan? Il est donc en lutte contre lui-même, et alors comment « son royaume se maintiendra-t-il? Car tout royaume divisé

1. IV Rois, I, 2.

« contre lui-même sera ruiné; toute ville, toute maison divisée « contre elle-même ne pourra subsister. Si donc Satan s'élève « contre lui-même, c'est la division; il ne pourra se maintenir, « c'en est fait de lui. Vous dites que c'est par Béelzébub que « je chasse les démons; mais si c'est par Béelzébub que je « chasse les démons, par qui vos fils les chassent-ils? Ce sont « donc eux qui vont vous juger. Si au contraire c'est par le « doigt de Dieu et par son Esprit que je chasse les démons, « c'est donc que le royaume de Dieu est arrivé jusqu'à vous. « Quand un homme fort est en armes pour garder l'entrée de « sa maison, tout ce qu'il possède est en sûreté. Pour pénétrer « dans sa maison et piller ce qu'elle contient, il faudra d'abord « qu'un plus fort que lui le terrasse, lui ôte toutes les armes sur « lesquelles il comptait et l'enchaîne; alors il pourra piller « sa maison et en partager les dépouilles.

« Celui qui n'est pas avec moi est contre moi; celui qui n'a- « masse pas avec moi, dissipe. Aussi, je vous le dis en vérité, tout « péché et tout blasphème sera remis aux enfants des hommes; « même celui qui aura proféré quelque parole contre le Fils de « l'homme, en obtiendra le pardon. Mais celui qui aura blasphémé « contre le Saint Esprit n'en aura jamais le pardon, ni en cette vie « ni en l'autre; il sera éternellement coupable de son péché ». Notre Seigneur porta cet arrêt sévère contre les scribes et les pharisiens, « parce qu'ils disaient : Il a un esprit impur ». Il poursuivit : « Ou bien proclamez que l'arbre est bon et que « son fruit est bon, ou proclamez que l'arbre est mauvais et « que son fruit est mauvais, car c'est au fruit qu'on connaît « l'arbre. Race de vipères, comment pourriez-vous dire de « bonnes choses, puisque vous êtes mauvais? La bouche parle « de l'abondance du cœur. L'homme bon tire de bonnes choses « de son bon trésor; l'homme mauvais tire de mauvaises choses « de son mauvais trésor. Or, je vous le dis, il faudra rendre « compte, au jour du jugement, même de la parole inutile « qu'on aura proférée. C'est d'après ses paroles que chacun « sera justifié, et d'après ses paroles qu'il sera condamné »[1].

1. S. Matthieu, XII, 24-37; S. Marc, III, 22-30; S. Luc, XI, 15-23.

La réponse du Sauveur mit dans tout son jour la mauvaise foi des calomniateurs. Était-il admissible que Notre Seigneur, en chassant honteusement les démons, agît ainsi par le pouvoir de Satan ? Était-il croyable que Satan travaillât de la sorte à ruiner son propre empire? Le bon sens répondait non. A cette époque, des fils de la synagogue, prêtres ou docteurs, parvenaient parfois à chasser le démon qui, du reste, paraissait s'en venger en prenant possession d'un grand nombre d'hommes du pays et des environs. Si l'on eût attribué le succès de leurs exorcismes à une connivence quelconque avec le démon, eux-mêmes eussent énergiquement protesté et fait condamner par le sanhédrin leurs accusateurs. Or, la logique et la loyauté exigeaient que le Sauveur ne fût pas traité moins favorablement que les prêtres et les docteurs dont les exorcismes chassaient le démon. Mais si son pouvoir ne venait pas du démon, c'est donc que lui-même était plus fort que Satan, qu'il était capable de le terrasser, de lui arracher ses armes, de le dépouiller de sa puissance sur les créatures, de l'enchaîner pour toujours. Il ne restait plus qu'à conclure, comme le réclamaient tant d'autres preuves, que Jésus était le Messie.

Beaucoup tiraient cette conclusion, et devenaient disciples du divin Maître. D'autres attendaient les événements avant de se prononcer. A ceux-là, Notre Seigneur signifie que leur neutralité équivaut à une hostilité déclarée, et que n'être pas avec lui, c'est être son ennemi et perdre sa peine. Enfin plusieurs prenaient ouvertement parti contre lui. Leur crime était énorme : attribuer au démon l'œuvre de Dieu, c'est la pensée perverse par excellence, pensée d'une malice voulue et sans excuse; c'est le péché contre le Saint Esprit. Ce péché est irrémissible de sa nature, parce qu'il exclut les conditions d'humilité, de repentir et de bonne volonté nécessaires à la rémission; le pécheur fuit devant la grâce avec une opiniâtreté invincible. « Néanmoins, la rémission reste toujours possible à la toute-puissance et à la miséricorde de Dieu, qui opère parfois par miracle de ces guérisons spirituelles »[1], mais seulement en

1. Saint Thomas, *Somme théologique*, 2. 2. XIV, 3.

cette vie. Le péché contre le Saint Esprit continue à être commis par celui qui, « ne voulant pas reconnaître à l'Église le pouvoir de remettre les péchés, dédaigne l'incomparable largesse de la bonté divine, et arrive avec l'obstination de son esprit à la fin de son dernier jour »[1].

Cette obstination était alors celle des scribes et des pharisiens; les guérisons du Sauveur, déjà entachées dans leur esprit de violation du sabbat, leur semblaient les fruits mauvais d'un arbre mauvais. Mais eux-mêmes portaient de vrais fruits de mensonge et de perversion qui accusaient assez la malice de leur cœur. Si, au jour du jugement, il doit être tenu rigueur même pour une parole inutile, qu'en sera-t-il donc de la calomnie qui s'attaque à Dieu en personne et détourne de lui ses enfants! Jean-Baptiste avait déjà infligé à ces hommes un stigmate de honte, en les appelant engeance de vipères. Notre Seigneur, pour mettre le peuple en garde contre eux, leur donne aussi ce nom infamant : ils ont les allures cauteleuses de la vipère et le venin pernicieux du serpent infernal.

La discussion de ce jour n'était pas finie; mais en passant sur un autre terrain, elle allait amener le Sauveur à faire une de ses plus importantes révélations. Le divin Maître s'était retiré dans une maison. On l'y suivit en foule et tous les abords de l'habitation ne tardèrent pas à être encombrés. « Quelques-« uns des scribes et des pharisiens lui dirent alors pour le « tenter : Maître, nous voudrions vous voir opérer un signe « dans le ciel ».

La guérison du possédé, qui venait d'avoir lieu, et tous les autres miracles accomplis précédemment étaient donc non avenus pour ces docteurs. Il leur fallait un miracle de leur choix, dans les conditions posées par eux, comme si une merveille opérée dans le ciel eût pu les convaincre davantage que tant d'autres opérées sous les yeux de tous. Mais autant la divine Providence est libérale pour exaucer l'humble prière des hommes de foi, autant elle persiste à se montrer sourde aux

1. Saint Augustin, *Manuel à Laurentius*, XXII, 83.

prétentions d'une curiosité orgueilleuse et malveillante. « Comme « tous se rapprochaient alors de lui », pour voir de plus près sans doute la merveille attendue, « Jésus fit cette réponse : « Cette génération est une génération perverse et adultère. « Elle réclame un signe : il ne lui en sera pas donné d'autre « que le signe du prophète Jonas. De même que Jonas a été « un signe pour les Ninivites, ainsi le Fils de l'homme sera un « signe pour cette génération : Jonas a été dans le ventre du « monstre trois jours et trois nuits; de même le Fils de l'homme « sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre. C'est pour« quoi les hommes de Ninive se lèveront au jugement en même « temps que cette génération, et ils la condamneront; car ils « ont fait pénitence à la prédication de Jonas, et il y a ici plus « que Jonas. La reine du Midi se lèvera au jugement en même « temps que cette génération, et elle la condamnera; car elle « est venue des confins de la terre pour écouter la sagesse de « Salomon, et il y a ici plus que Salomon ».

Le Sauveur avait déjà donné à entendre qu'un jour il serait élevé de terre, comme le serpent d'airain, et que, quand on détruirait le temple de son corps, il le réparerait en trois jours. Il précise maintenant cette prédiction. On réclame un signe dans le ciel; on en aura un au sein de la terre, un signe analogue à celui de Jonas, mais plus merveilleux; car les œuvres du Messie doivent surpasser celles des prophètes, comme ses paroles doivent l'emporter en sagesse sur celles du plus sage des rois. Le signe annoncé sera plus grand que celui qu'on demande; mais il viendra à son temps. Répondra-t-il aux exigences des docteurs? Les convaincra-t-il? Ils appartiennent à une génération adultère, infidèle par sa malice à l'alliance qu'elle avait jurée à son Dieu. Cette génération se perdra après avoir eu à sa disposition bien plus de lumières et de grâces que d'autres n'en ont besoin pour se sauver.

Mais que sert la lumière à celui qui est volontairement aveugle? Le Sauveur en fait la remarque, en rappelant une observation déjà insérée dans le sermon sur la montagne : « Quand on « allume une lampe, ce n'est pas pour la mettre dans un lieu « retiré ou sous le boisseau, mais sur le candélabre, afin que

« ceux qui entrent voient clair. La lampe de ton corps, c'est ton « œil. Si ton œil est net, tout ton corps sera éclairé; mais s'il « est vicié, tout ton corps sera dans l'obscurité. Veille donc à ce « que la lumière qui est en toi ne se change pas en ténèbres. « Mais si ton corps est lumineux tout entier, sans quoi que ce soit « de ténébreux, il sera lui-même une lumière qui t'éclairera « comme une lampe éclatante ». De même en était-il pour l'âme : viciée par les préjugés, les passions, la mauvaise volonté, elle devenait aveugle et incapable de discerner la lumière de vérité.

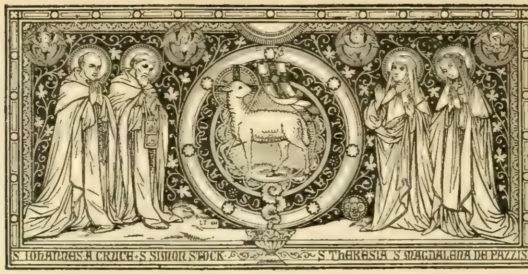
Mais c'en était fait de cette génération incrédule. Le Sauveur l'en avertit, en empruntant une image terrible à la discussion qui a précédé. « Quand l'esprit immonde est sorti d'un homme, « il erre dans les régions arides, en quête de repos. Mais il n'en « trouve pas et dit : Je vais retourner dans ma maison, d'où je « suis sorti. Il revient donc et la trouve libre, purifiée de ses « souillures et ornée. Alors il va, et prend avec lui sept autres « esprits pires que lui : ils entrent dans la maison et y habitent, « de sorte que la nouvelle condition de cet homme est pire que « la précédente. Ainsi en sera-t-il de cette abominable généra- « tion »[1]. Le démon de l'idolâtrie, qui s'était emparé du peuple juif, en avait été chassé par le repentir, né des dures épreuves de la captivité ; mais depuis, que d'autres démons étaient entrés dans cette malheureuse nation, et allaient l'empêcher de reconnaître son Messie !

« Il parlait encore quand sa mère et ses frères arrivèrent; de « la porte où ils se tenaient, ils l'appelaient et cherchaient à lui « parler, parce que la foule assise autour de lui les empêchait d'en « approcher. On lui dit donc : Voici dehors votre mère et vos frères « qui vous cherchent et veulent vous voir. Mais il répondit à « celui qui lui parlait ainsi : Qui donc est ma mère, et qui sont « mes frères? Jetant alors un regard sur tous ceux qui étaient « assis autour de lui, et étendant la main sur ses disciples, il dit : « Voilà ma mère et mes frères. Car quiconque fait la volonté de « mon Père, qui est dans les cieux, est pour moi un frère, une

1. S. Matthieu, XII, 38-45; S. Luc, XI, 24-36.

« sœur et une mère »[1] . En apprenant la vive discussion que le Sauveur vient d'avoir avec les scribes et les pharisiens, la très Sainte Vierge n'est sans doute pas sans inquiétude au sujet de son divin Fils. Elle accourt donc avec plusieurs de ses parents pour se rendre compte de ce qui se passe. Les paroles que prononce alors Notre Seigneur ne sont point faites pour contrister le cœur d'une mère si sainte et si dévouée. Marie a ce double bonheur d'être la créature la plus proche de Jésus dans l'ordre de la nature et dans celui de la grâce. Elle jouit dans un humble silence de ce bienfait incomparable, et comprend maintenant mieux que personne la nécessité pour son divin Fils d'être tout entier aux intérêts de son Père. Quant aux autres membres de la famille, ils sont avertis que la parenté spirituelle est de plus haut prix que la parenté charnelle, et que pour être le frère ou la sœur du Sauveur, il faut avant tout obéir au même Père que lui, au Père qui est dans les cieux.

1. S. Mathieu, XII, 46-50; S. Marc, III, 31-35; S. Luc, VIII, 19-21.



CHAPITRE V.

LES PARABOLES DU ROYAUME DES CIEUX.

La parabole. — Le semeur. — Raison de cette nouvelle méthode d'enseignement. — Explication de la parabole du semeur. — La semence qui croît d'elle-même. — Le bon grain et l'ivraie. — Le grain de séneyé et le levain. — Explication de la parabole de l'ivraie. — Le trésor et la perle. — La seine. — Suite doctrinale des paraboles.

Jusqu'à ce jour, Notre Seigneur avait prêché sa doctrine dans un langage dont ses auditeurs ne se lassaient pas d'admirer l'autorité. Cependant sa parole ne connaissait ni dureté, ni sécheresse; gracieuse et imagée, elle empruntait volontiers aux choses de la nature et aux usages de la vie de ravissantes comparaisons, et se rendait accessible à tous par sa merveilleuse simplicité. Sans doute, le succès d'une pareille prédication tenait surtout à l'intérêt majeur des vérités enseignées et à la grâce qui l'accompagnait; mais le charme de la forme qu'elle revêtait sur les lèvres du Sauveur contribuait aussi pour sa part à la faire bien accueillir.

Toutefois ce qu'il y a de meilleur semble perdre de son prix par l'accoutumance, et l'inconstance de l'esprit humain est telle, qu'il faut souvent du nouveau pour soutenir son attention et aiguillonner l'activité de ses réflexions. Notre Seigneur avait déjà employé la parabole au festin de Simon le pharisien et dans la

discussion que venait de soulever l'exercice de son pouvoir contre les démons. A cette époque de sa vie publique, après plus d'une année et demie de missions à travers la Galilée, il se résolut à faire de la parabole la forme préférée de son enseignement populaire.

Différente de l'apologue, qui prête le raisonnement et la parole aux créatures sans intelligence, la parabole met en scène l'homme lui-même, tel qu'il apparaît dans le cours ordinaire de la vie. C'est un récit dont tous les détails sont naturels, et qui a pour but de mettre à la portée de tous une vérité d'ordre surnaturel. Notre Seigneur, qui venait de faire allusion à sa supériorité sur Salomon, résolut de la manifester dans un genre d'enseignement où le sage roi avait excellé. Ses paraboles ne sont pourtant pas de simples traits, comme celles du fils de David, elles forment des histoires et de petits drames, vraies merveilles de vérité, de convenance et de distinction. Ce sont des vêtements qui s'ajustent à la doctrine avec une exactitude parfaite, et ont pour double effet de la voiler et de la faire reconnaître. Presque toutes les paraboles sont empruntées à la vie des champs, à la vie de famille ou à des usages sociaux communs à toute l'humanité; de la sorte elles rendent la doctrine intelligible aux plus humbles intelligences, tout en laissant ouverts aux esprits réfléchis des horizons plus étendus. Elles présentent la vérité évangélique sous une forme vivante, qui frappe l'imagination, se grave dans la mémoire, met en œuvre l'initiative intellectuelle, si bien qu'ensuite les incidents décrits dans les paraboles ne peuvent se reproduire sous les yeux de chaque homme, sans lui rappeler naturellement quelque enseignement du divin Maître.

Les foules prirent goût à cette nouvelle méthode de prédication, et les disciples s'y intéressèrent vivement, surtout quand le Sauveur les eut initiés à l'interprétation de ces merveilleux récits. En les écoutant et en les méditant, les apôtres acquirent cette profondeur de pensées et cette exquise délicatesse de langage qu'on admire dans leurs écrits, et qui contrastent si étonnamment avec la rudesse de leurs premières occupations.

Partout où se trouvait le Sauveur, « la foule se rassemblait

« nombreuse, et des villes on accourait à lui. Un jour, Jésus « sortit de la maison, et alla s'asseoir au bord de la mer pour « enseigner. Mais la multitude était si grande, qu'il dut monter « sur une barque et y prendre place. La masse du peuple resta « sur le rivage, le long de la mer. Il leur faisait alors beaucoup « d'instructions en paraboles, et leur disait dans sa prédica- « tion :

« Un semeur sortit pour jeter sa semence. Pendant qu'il se- « mait, des grains tombèrent le long du chemin ; ils furent foulés « aux pieds, et les oiseaux du ciel vinrent les manger. D'autres « tombèrent sur un sol pierreux, où ils n'avaient qu'une mince cou- « che de terre ; ce peu de profondeur de la terre fit qu'ils levèrent « promptement ; mais quand le soleil monta, la chaleur les saisit, « et privés de racine pour puiser l'humidité, ils se desséchèrent. « D'autres tombèrent parmi les épines ; mais les épines grandi- « rent en même temps qu'eux et les étouffèrent, avant qu'ils « pussent donner du fruit. D'autres tombèrent dans une bonne « terre, et amenèrent un produit qui s'éleva, grandit, et donna « trente, soixante, et cent pour un. Après ces paroles, il s'écria : « Entende qui a des oreilles pour entendre ! » Puis la foule fut laissée à ses réflexions.

« Quand ils furent seuls, les douze qui l'accompagnaient et « ses disciples s'approchèrent et lui dirent : Pourquoi donc leur « parlez-vous en paraboles ? Et ils lui demandaient la significa- « tion de celle qu'ils venaient d'entendre. Il leur répondit : Il « vous est donné de connaître les mystères du royaume de Dieu ; « mais il n'en est pas de même pour eux. Avec ceux du dehors, « tout se traite en paraboles. Car on donnera à celui qui a déjà, « et il sera dans l'abondance ; quant à celui qui n'a pas, on lui « ôtera même ce qu'il a. Voici donc pourquoi je leur parle en « paraboles : c'est parce qu'ainsi ils voient sans voir, ils enten- « dent sans entendre et sans comprendre, et en eux s'accomplit « cette prophétie d'Isaïe : Vous entendrez de vos oreilles et vous « ne comprendrez pas, vous regarderez de vos yeux et vous ne « verrez pas ; car le cœur de ce peuple s'est épaissi, leurs oreilles « se sont endurcies, leurs yeux se sont fermés, afin de ne pas voir

« avec leurs yeux, de ne pas entendre avec leurs oreilles, de ne « pas comprendre dans leur cœur, et de ne pas se convertir, « pour que je les guérisse [1]. Pour vous, vous êtes bienheureux « d'avoir des yeux qui voient et des oreilles qui entendent; car, « je vous le dis en vérité, beaucoup de prophètes et de justes ont « désiré voir ce que vous voyez, et ne l'ont pas vu, entendre ce « que vous entendez, et ne l'ont pas entendu ».

L'emploi des paraboles prenait donc le caractère de punition pour beaucoup des auditeurs du divin Maître. Dans la première, il donne à entendre qu'un trop grand nombre n'ont pas fait produire à la semence évangélique les fruits qu'on était en droit d'attendre. Or tout mépris de la grâce divine appelle un châtiment, ou au moins un retrait des faveurs surnaturelles. En effet, d'après les lois providentielles, « l'œuvre du salut comporte quatre conditions : être invité, consentir, être aidé, persévérer. La première dépend de l'inspiration divine, la seconde de la libre volonté de l'homme, la troisième de la grâce de Dieu, la quatrième du concours de l'effort de l'homme avec le secours divin » [2]. L'invitation du Sauveur retentissait depuis de longs mois; mais beaucoup fermaient leurs yeux aux miracles, leurs oreilles à la doctrine, leurs cœurs à la grâce. En ne consentant pas à répondre aux avances de Dieu, ils lui interdisaient donc volontairement de pourvoir à leur salut. C'est pourquoi l'enseignement qu'ils ont méprisé va se voiler à leurs yeux. La parabole ressemblera à cette colonne de nuée qui, à la mer Rouge, faisait la nuit pour les Égyptiens et le jour pour les Hébreux[3]. Celui qui a négligé de répondre à la grâce qui l'invitait, non seulement n'aura pas la grâce qui aide, mais encore se verra retirer l'invitation première. Celui au contraire qui aura consenti à profiter des avances de la bonté divine, recevra la grâce qui aide et celle qui fait persévérer : ce sera pour lui l'abondance spirituelle. Les disciples fidèles doivent s'estimer heureux d'être dans ce cas; mais qu'ils apprécient à sa valeur la grâce dont ils sont favorisés, car les plus saints personnages de l'Ancien Testament

1. Isaïe, VI, 9, 10.
2. Saint Bonaventure, *de la Résurrection des péchés.*
3. Exode, XIV, 20.

n'ont pu que désirer le Messie; ils ne l'ont ni vu, ni entendu.

« Vous ne comprenez pas cette parabole? ajouta Jésus; com-
« ment donc comprendrez-vous toutes les autres? Écoutez donc
« celle du semeur. Le semeur, c'est celui qui sème la parole de
« Dieu. Ceux qui reçoivent la semence le long du chemin, ce
« sont ceux qui entendent l'annonce du royaume et ne com-
« prennent pas; aussitôt Satan arrive, et enlève la parole qui a
« été semée dans leur cœur, de peur qu'en croyant ils ne soient
« sauvés. Ceux qui reçoivent la semence sur un terrain pierreux,
« ce sont ceux qui entendent la parole, et l'accueillent tout aus-
« sitôt avec joie; mais elle n'a pas de racine en eux, leur foi
« n'est que pour un temps; et quand ensuite surviennent la
« tribulation et la persécution à cause de la parole, aussitôt ils
« se heurtent à l'obstacle et se retirent. Ceux qui reçoivent la
« semence au milieu des épines, ce sont ceux qui entendent la
« parole; mais les soucis et les embarras de ce monde, le charme
« trompeur des richesses, les plaisirs de la vie et les désirs d'au-
« tres choses encore pénètrent en eux et étouffent la parole, si
« bien qu'elle ne porte aucun fruit. Ceux qui reçoivent la semence
« dans une bonne terre, ce sont ceux qui entendent la parole,
« l'accueillent, la comprennent, la conservent dans un cœur
« bon et généreux, et par la patience donnent des fruits jusqu'à
« trente, soixante et cent pour un »[1].

Dans ces multitudes qui accouraient à lui, le divin Maître avait trouvé bon nombre d'esprits légers qui ne prêtaient à sa parole qu'une attention superficielle; des volontés timides qu'effrayaient les difficultés et les persécutions; des cœurs mondains, séduits par les choses de la terre et incapables de s'en détacher. Plus rares étaient les âmes attentives, généreuses, ouvertes aux choses d'en-haut, énergiques à la lutte, patientes à la souffrance, constantes dans le long travail de la sanctification personnelle. Il en sera ainsi jusqu'à la fin des temps. Aux foules les enthousiasmes transitoires, au petit nombre l'effort soutenu jusqu'à la victoire définitive.

1. S. Mathieu, XIII, 1-23; S. Marc, IV, 1-20; S. Luc, VIII, 4-15.

Les apôtres devaient composer l'élite de cette troupe des âmes dociles à la grâce, et plus tard des semeurs de parole. Mais la doctrine que le Sauveur leur expliquait n'était pas pour eux seuls; ils n'apprenaient que pour enseigner, ils ne recevaient la lumière que pour éclairer. « Il leur disait donc : Une lampe est-elle faite « pour être placée sous un boisseau ou sous un lit? Elle doit « être posée sur le candélabre, pour que ceux qui entrent voient « la lumière. Ce ne sont pas là des choses cachées qu'on ne doive « pas révéler, ni des secrets à garder; tout est fait pour être « connu et venir au grand jour. Entende qui a des oreilles pour « entendre! Prenez garde, ajoutait-il, à ce que vous entendez et « à la manière dont vous l'entendez. La mesure avec laquelle « vous aurez mesuré servira pour vous, et on y ajoutera à votre « profit; car, encore une fois, on donnera à celui qui a déjà, et « à celui qui n'a pas, on ôtera même ce qu'il croit avoir »[1]. Les prédicateurs de l'Évangile ont donc à veiller sur eux. Leur récompense sera un jour, non seulement proportionnée, mais encore supérieure à leur mérite. Quant à l'apôtre infidèle, il perdra et l'honneur d'enseigner, et même ce qu'il croit garder encore : la grâce de la foi.

Enfin, pour bien leur inculquer que le succès de la prédication évangélique sera dû à la puissance d'en haut, « il leur disait « encore : Il en est du royaume de Dieu comme de la semence « qu'un homme jette en terre. Qu'il dorme ou se lève de nuit ou « de jour, la semence germe et grandit à son insu. Car la terre « produit d'elle-même d'abord l'herbe, puis l'épi, enfin le froment « qui emplit l'épi, et quand la moisson est mûre, on y met aus- « sitôt la faux, parce que c'est le temps de la récolte »[2]. Il y avait là pour l'apôtre une leçon d'humilité, puisque le grain germe et mûrit sans lui, et une leçon de confiance en la divine Providence, puisque c'est elle seule qui donne l'accroissement.

Dans une autre parabole, Notre Seigneur expliquait la nécessité du mélange des bons et des méchants dans le royaume des cieux, c'est-à-dire dans son Église. « Il leur proposa une autre

1. S. Marc, IV, 21-25; S. Luc, VIII, 16-18.
2. S. Marc, IV, 26-29.

« parabole et dit : Voici à quoi est semblable le royaume des « cieux : Un homme sema du bon grain dans son champ. Pendant que tous dormaient, son ennemi survint, ajouta une semence d'ivraie au milieu du froment et s'en alla. L'herbe poussa, « et sitôt qu'elle porta son fruit, l'ivraie fut aperçue. Les serviteurs du père de famille vinrent donc à lui, et lui dirent : Maître, n'avez-vous pas mis de bonne semence dans votre champ? « D'où vient donc qu'il contient de l'ivraie? Il leur dit : C'est « l'ennemi qui a fait cela. Les serviteurs lui dirent : Allons, si « vous le voulez, et arrachons-la. — Non, répondit-il, de peur « qu'en ramassant l'ivraie vous ne déraciniez aussi le froment. « Laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson, et au temps « de la moisson je dirai aux moissonneurs : Ramassez d'abord « l'ivraie, et liez-la en bottes pour la brûler. Quant au froment, « recueillez-le dans mon grenier »[1].

Il décrivait ensuite la merveilleuse croissance de son Église : « A quoi est semblable le royaume des cieux? A quoi le comparerons-nous? Le royaume des cieux est semblable à un grain « de sénevé qu'un homme a pris pour le semer dans son champ. « C'est d'abord la plus petite de toutes les semences; mais quand « il a crû, il s'élève, dépasse tous les herbages, devient un arbre, « et pousse de grandes branches où les oiseaux du ciel peuvent « venir se poser à l'ombre. Il ajouta cette autre parabole : Le « royaume des cieux est semblable à du levain qu'une femme « prend et mêle dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que le « tout soit fermenté. Jésus disait toutes ces choses aux foules, en « se servant d'un grand nombre de paraboles semblables, selon « ce qu'elles pouvaient entendre, et il ne leur parlait plus sans « paraboles, pour l'accomplissement de ce qui avait été dit par « le prophète : J'ouvrirai ma bouche pour des paraboles, je révèlerai les choses cachées depuis la formation du monde. Mais « il expliquait tout en particulier à ses disciples »[2].

Le sénevé, « sinapis nigra » ou moutarde, est une plante herbacée et annuelle qui, sur les bords du Jourdain, monte à plus

1. S. Matthieu, XIII, 24-30.
2. S. Matthieu, XIII, 31-35; S. Marc, IV, 30-34; Psaume LXXVII, 2.

de trois mètres de haut. C'est l'image de la croissance rapide de l'Église. A la mort du Sauveur, celle-ci ne comptait que quelques hommes timides; à la fin du second siècle, un apologiste chrétien pouvait écrire aux chefs de l'empire encore païen : « Nous sommes d'hier, et déjà nous remplissons tout ce qui est à vous, les villes, les maisons, les villages, les cités, les assemblées, les camps eux-mêmes, les tribus, les décuries, le palais, le sénat, le forum; nous ne vous avons laissé que vos temples »[1]. L'ouragan des persécutions n'avait donc fait que favoriser le développement de la société chrétienne, si humble à ses débuts : elle était bientôt devenue capable d'abriter tous les hommes sous l'ombrage de ses rameaux, et, comme un puissant ferment, avait introduit dans le monde une foi et une morale assez énergiques pour le transformer.

La multitude ne comprenait guère le sens de ces paraboles, dont l'intelligence était alors réservée au petit nombre, et que les événements devaient expliquer si clairement aux générations suivantes. Les apôtres eux-mêmes avaient besoin que le Sauveur leur en donnât la clef. « Quand il eut congédié la foule, il vint à « la maison, et ses disciples s'approchèrent de lui et dirent : « Expliquez-nous la parabole de l'ivraie dans le champ. Il leur « répondit : Celui qui sème le bon grain, c'est le Fils de « l'homme; le champ, c'est le monde; la bonne semence, ce « sont les fils du royaume; l'ivraie, les fils d'iniquité; l'ennemi « qui l'a semée, le diable; la moisson est la fin du monde; les « moissonneurs sont les anges. De même qu'on ramasse l'ivraie « et qu'elle est la proie du feu, il en sera ainsi à la fin du monde. « Le Fils de l'homme enverra ses anges; ils retireront de son « royaume tous les auteurs de scandales et tous les artisans d'i- « niquité, et ils les jetteront dans la fournaise de feu; c'est là « que seront les pleurs et les grincements de dents. Les justes « brilleront alors comme le soleil dans le royaume de leur Père. « Entende qui a des oreilles pour entendre »[2]!

Ainsi le mélange des bons et des méchants dans ce champ qui est le monde ne doit ni étonner, ni scandaliser. Satan mêle

1. Tertullien, *Apologétique*, XXXVII.
2. S. Matthieu, XIII, 36-43.

sa semence à celle de Dieu; mais sur la terre le triage ne pourrait s'opérer sans nuire aux bons, qui ont besoin du voisinage des méchants pour pratiquer la charité, la patience, la résignation, et acquérir la majeure partie de leurs mérites. Au jugement, la séparation définitive s'exécutera. En attendant, « nous ne devons pas nous laisser émouvoir de ce que beaucoup s'accordent avec le démon et peu obéissent à Dieu; car le froment, en comparaison des pailles, est en quantité bien inférieure. Mais de même que l'agriculteur sait bien ce qu'il doit faire de l'immense monceau de paille, ainsi la multitude des pécheurs n'est rien pour Dieu, parce qu'il sait ce qu'il en fera, pour que le gouvernement de son royaume n'en éprouve ni trouble, ni déshonneur. Il ne faut pas croire non plus que le démon est vainqueur; parce que, s'il en attire à lui un plus grand nombre, c'est pour être vaincu avec eux par le petit nombre. Il y a donc deux cités, l'une des méchants, l'autre des saints; leur durée s'étend du commencement du genre humain à la fin du monde. Actuellement il y a mélange des corps, bien qu'il y ait séparation entre les volontés; mais au jour du jugement, les corps eux-mêmes seront séparés »[1].

Pour compléter l'idée qu'il voulait donner du royaume des cieux, Notre Seigneur disait aussi : « Le royaume des cieux est « semblable à un trésor enfoui dans un champ. L'homme qui « le trouve, le recèle, et tout joyeux de sa trouvaille, s'en va, « vend tout ce qu'il possède et achète ce champ. Le royaume « des cieux est encore semblable à un trafiquant qui cherche de « vraies perles. Quand il a trouvé une perle précieuse, il s'en « va, vend tout ce qu'il possède, et l'achète ». Ce trésor découvert sans recherche, cette perle longtemps cherchée, représentent la grâce évangélique, qui s'offre d'elle-même aux uns, que les autres ne rencontrent qu'après de longs efforts, mais à la possession de laquelle tous doivent sacrifier ce qu'ils ont de plus précieux; car rien ne vaut un tel bien.

Il ajoutait enfin : « Le royaume des cieux est semblable à « une seine qu'on jette dans la mer, et qui ramasse toutes sortes

1. Saint Augustin, *de l'Instruction des ignorants*, XIX.

« de poissons. Quand elle est pleine, on la retire, on s'assied « sur le rivage, on met à part les bons dans des paniers et on « rejette les mauvais dehors. Il en sera de même à la fin du « monde; les anges viendront, sépareront les mauvais du milieu « des justes, et les jetteront dans la fournaise du feu, là où « seront les pleurs et les grincements de dents ».

Le lac de Génésareth était très poissonneux. On y pêchait abondamment le silure, dont le goût rappelle celui de l'anguille, le sparus galilæus, espèce de brême, le chabot, à la chair délicate et très estimée, et beaucoup d'autres espèces. Dans le nombre, il s'en trouvait qu'on ne pouvait ni vendre, ni manger, ceux surtout qui fréquentaient les eaux marécageuses situées au nord du lac. Les pêcheurs s'empressaient de les jeter. Ainsi feront les anges de Dieu, quand s'opèrera la séparation définitive des bons et des méchants.

Ces sept paraboles du royaume des cieux décrivent d'une manière complète les destinées futures de l'Église dans le monde. La parole de Dieu est d'abord semée; elle croît d'elle-même, sans le secours de l'homme; l'ennemi sème de son côté l'erreur et le vice; le bon grain n'en prend pas moins tout son développement, et l'Église s'étend rapidement sur toute la terre; elle fait sentir sa bienfaisante influence au monde entier qu'elle renouvelle; dès lors, à chacun d'acquérir à tout prix le trésor de la grâce et de s'assurer la possession de cette perle précieuse; car voici venir les anges pour procéder à la séparation éternelle de ceux qui ont accueilli le royaume de Dieu et de ceux qui l'ont rejeté.

Quand il eut terminé l'exposition si saisissante de ce corps de doctrine, le Sauveur demanda à ses disciples : « Avez-vous com« pris toutes ces choses? — Oui, dirent-ils. Eh bien! répliqua Jé« sus, tout scribe instruit de ce qui concerne le royaume des « cieux, est semblable à un père de famille qui tire de son trésor « le nouveau et l'ancien ». Ainsi le prédicateur de l'Évangile sera le scribe, le docteur de la loi nouvelle. Aux enseignements de Moïse et des prophètes, il joindra ceux du Sauveur, et dans le cours des siècles, s'appliquant à mettre la forme de sa prédication

en harmonie avec les changements survenus dans les mœurs et les connaissances humaines, il restera l'interprète de l'éternelle vérité toujours ancienne et toujours nouvelle.

« Lorsque Jésus eut achevé toutes ces paraboles, il partit de là »[1]. Il se trouvait en effet sur la rive occidentale du lac quand il les termina. Les terres fertiles de la plaine de Génésareth, qui rendent cent pour un, et la mer de Tibériade, sillonnée par les barques des pêcheurs, lui avaient fourni de frappants et pittoresques sujets de comparaison. Il s'achemina alors avec ses apôtres vers l'endroit où étaient amarrés leurs bateaux, dans le dessein de traverser le lac.

1. S. Matthieu, XIII, 44-53.

CHAPITRE VI.

MIRACLES DANS LA RÉGION DU LAC.

La tempête apaisée. — Les possédés de Gadara. — Les démons dans les pourceaux. — Guérison de l'hémorrhoïsse. — Résurrection de la fille de Jaïre. — Guérison de deux aveugles et d'un muet. — Signification de ces miracles. — Le martyre de saint Jean-Baptiste.

Le Sauveur venait de donner aux apôtres l'explication de ses dernières paraboles. « Ce même jour, sur le soir, il leur dit : « Passons de l'autre côté du lac. Il monta donc dans une barque, « et les disciples, laissant là toute la foule, l'emmenèrent tel qu'il était », sans aucun préparatif pour la traversée. Une distance de seize à vingt kilomètres sépare Capharnaüm du rivage de Gadara de l'autre côté du lac; on fut donc obligé de naviguer pendant la nuit. « Des disciples, montés dans d'autres « barques, étaient avec lui. Pendant la traversée, il s'endormit. « Soudain, un ouragan s'abattit sur le lac, la mer fut violem- « ment agitée, et les flots passaient par dessus la barque et la « remplissaient. Le péril était grand. Jésus dormait toujours à « l'arrière, appuyé sur un coussin. Les disciples s'approchèrent « et le réveillèrent : Maître s'écriaient-ils, au secours! Nous pé- « rissons, n'y prenez-vous point garde? Mais Jésus se levant, « commanda aux vents d'un ton menaçant, et dit à la mer en « courroux : Assez, silence! Le vent cessa, et il se fit un grand « calme. Il dit alors aux disciples : Hommes de peu de foi,

« pourquoi craindre? Où donc est votre foi? N'en avez-vous pas « encore? Saisis de la plus grande frayeur, ils se disaient les « uns aux autres dans leur étonnement : Quel est-il donc! Il « commande aux vents et à la mer, et il en est obéi »[1]!

L'étonnement des apôtres se conçoit. Jusque là ils avaient été témoins de miracles accomplis au milieu du calme de la nature, tels que la pêche miraculeuse, la résurrection de Naïm, la guérison des malades. La délivrance même des possédés s'était opérée sans que les disciples eussent rien à redouter des malins esprits. Or sur le lac venait d'éclater tout d'un coup une de ces brusques tempêtes qui sont habituelles sur la mer de Galilée; mais bientôt, en pleine nuit, l'ouragan avait fait rage avec une violence inaccoutumée, et la foi des apôtres s'était trouvée mise à une épreuve d'autant plus terrible qu'il y allait de leur vie même. Ils ne comprenaient pas encore que la présence seule du Sauveur était pour eux une assurance de salut. Comment d'ailleurs s'attendre à courir un danger aussi effrayant dans la compagnie du divin Maître, et à voir le péril conjuré par l'exercice d'une puissance si redoutable à toute la création?

Ils furent effrayés, et instruits pour l'avenir. « Cette barque était la figure de l'Église qui, sur la mer de ce monde, est ballottée par les flots des persécutions et des tentations. Le Seigneur, quand il est patient, semble dormir, jusqu'à ce qu'enfin, réveillé par les prières des saints, il réprime le monde et rend la tranquillité à ses enfants »[2]. Les apôtres sauront désormais que quand Jésus est dans une barque, même endormi, que cette barque soit l'Église de Dieu ou simplement une âme chrétienne, les furies du monde et de l'enfer ne peuvent rien contre elle.

Sur la rive orientale du lac, en Pérée, s'étendait une région nommée la Décapole, ou les Dix villes. Peuplée en majeure partie de païens grecs et syriens, elle était alors sous la domination directe des Romains. Non loin de la côte sud-est du lac se trouvait la ville de Gadara. Les disciples « continuèrent la traversée « jusqu'à l'autre côté du lac, dans le pays des Gadaréniens, en

1. S. Matthieu, VIII, 18, 23-27; S. Marc, IV, 35-40; S. Luc, VIII, 22-25
2. Tertullien, *du Baptême*, XII.

« face de la Galilée ». A cet endroit, le rivage forme une bande étroite de quelques centaines de mètres, le long de laquelle se déroule le chemin. Immédiatement après s'élèvent les pentes rapides des montagnes du Hauran, dont les crêtes atteignent dans le voisinage jusqu'à cinq cents mètres au dessus des eaux du lac. Ces pentes sont percées de nombreuses cavernes calcaires, dont plusieurs avaient été plus ou moins disposées pour servir de sépulcres.

« A peine descendaient-ils de la barque, qu'accoururent des « sépulcres où ils habitaient deux hommes qui avaient des dé- « mons, et dont la fureur était telle que personne n'osait passer « par la route ». L'un d'eux surtout, encore plus horrible que l'autre, « avait un démon depuis fort longtemps; il ne portait « aucun vêtement, et personne n'avait jamais pu l'attacher, « même avec des chaînes. Si on lui mettait des entraves et des « chaînes pour le maintenir, il brisait les chaînes, réduisait en « pièces les entraves, et il était impossible de le dompter. Inca- « pable de rester dans une maison, il passait sa vie jour et nuit « dans les sépulcres, les montagnes et les lieux déserts, hurlant « et se meurtrissant à coups de pierres. Quand les possédés « virent Jésus de loin, ils accoururent donc, se prosternèrent, et « s'écrièrent à grand bruit : Que voulez-vous de nous, Jésus, « Fils du Dieu Très-Haut? Venez-vous ici pour nous tourmen- « ter avant le temps »? C'était Satan qui parlait par la voix de ces malheureux. Témoin de ce qui s'était passé la nuit sur le lac, il redoutait plus que jamais que Jésus fût vraiment le Fils de Dieu. La seule joie des démons consiste à exercer leur pouvoir malfaisant contre les hommes, et contre toutes les créatures; aussi avaient-ils peur d'être chassés de ce pays où leur fureur se déchaînait, et d'être refoulés en eux-mêmes et dans leur enfer.

Satan se faisait donc suppliant : « Je vous conjure et vous « adjure au nom de Dieu, ne me torturez pas. Jésus lui disait « en effet : Sors de cet homme, esprit immonde. Et il lui deman- « dait : Quel est ton nom ? — Je m'appelle légion, dit-il, parce que « nous sommes nombreux en lui ». Malgré ses craintes, le démon restait arrogant. De ce que le Sauveur ne l'avait pas obligé à

sortir dès le premier mot, il croyait pouvoir l'effrayer. Il avait osé profaner le nom de Dieu, pour s'en faire comme un bouclier ; il se vantait maintenant d'être en nombre, et de former avec d'autres esprits immondes quelque chose d'analogue à ces légions romaines de six mille hommes, qui campaient en Syrie. Son insolence allait être punie par une plus profonde humiliation.

« Il y avait, à quelque distance de là, un nombreux troupeau « de pourceaux qui paissaient dans la montagne. Les démons « suppliaient donc Jésus de ne pas les chasser du pays pour les « renvoyer dans l'abîme. Si vous nous chassez d'où nous som- « mes, disaient-ils, envoyez-nous dans les pourceaux, pour que « nous entrions en eux. Jésus le leur permit sur-le-champ. Les « esprits immondes sortirent donc et entrèrent dans les pour- « ceaux ». Ce séjour, sur lequel était obligé de se rabattre leur orgueil, ne leur fut pas longtemps laissé, si humiliant qu'il fût ; car « aussitôt tout le troupeau, qui s'élevait à près de deux mille « pourceaux, se précipita d'un élan impétueux dans la mer, et « tous périrent dans les eaux.

« A cette vue, les porchers s'enfuirent, et racontèrent dans la « ville et dans la campagne ce qui s'était passé au sujet des pos- « sédés et des pourceaux. Les gens sortirent alors de la ville, « pour voir ce qui était arrivé, et ils vinrent à Jésus. Ils virent « délivré de tout mal, celui que le démon tourmentait précédem- « ment ; vêtu, et l'esprit en bon état, il restait assis aux pieds de Jé- « sus. Ils furent eux-mêmes saisis de crainte, et les témoins leur « expliquèrent comment cet homme avait été délivré de la lé- « gion. Les habitants du pays des Gadaréniens se mirent alors « tous ensemble à prier Jésus de s'éloigner d'eux ; car ils étaient « en proie à une grande épouvante. Pour lui, il monta en « barque afin de s'en retourner. Pendant qu'il s'embarquait, « l'homme de qui les démons étaient sortis lui demanda de « l'accompagner. Mais il n'y consentit pas, et le renvoya en « disant : Retourne à ta maison, auprès des tiens, et raconte-leur « tout ce que le Seigneur, dans sa miséricorde à ton égard, a « fait pour toi. Celui-ci s'en alla donc, et dans toute la ville et la

« Décapole, il publia tout ce que Jésus avait fait pour lui, et tous « étaient dans l'admiration » [1].

Cette expulsion du démon eut lieu dans des conditions particulièrement dramatiques. Satan continuait à faire donner au Sauveur le nom de Fils de Dieu, « plutôt par le soupçon qu'il avait de la vérité, que par certitude »[2]; mais il le sentait de plus en plus, il lui fallait compter avec ce puissant adversaire qui le chassait de partout, l'obligeait à se confiner dans son abîme de souffrances, et l'empêchait de se procurer aussi librement la joie maligne de nuire aux hommes. Il faut remarquer aussi que « quand Notre Seigneur permit aux démons d'aller dans les pourceaux, ce ne fut pas à la persuasion de leur demande. Il voulait par là nous instruire de plusieurs vérités : les démons, en s'attaquant aux hommes, leur causent les plùs grands dommages; ils n'osent rien cependant, même contre des pourceaux, sans la permission de Dieu, et si la Providence ne les en empêchait, ils feraient subir aux hommes des traitements bien plus rudes qu'à ces animaux » [3].

Les habitants du pays furent moins touchés des bienfaits apportés par le Sauveur que des rigueurs exercées par le démon à son occasion. Ames grossières et asservies aux intérêts matériels, ils refusèrent le salut, parce qu'ils le jugeaient incompatible avec leurs jouissances terrestres. Ils prièrent en tremblant le divin Sauveur de s'éloigner, et, pour leur punition, ils furent exaucés. Toutefois, afin de préparer le retour des ouvriers évangéliques, les deux possédés guéris furent laissés parmi les Gadaréniens, bien que le plus éprouvé des deux eût témoigné le désir de s'attacher à la personne de Notre Seigneur.

« Jésus traversa de nouveau le lac sur la barque, et à son re- « tour, la foule nombreuse qui se tenait sur le bord de la mer « accourut à lui; car tous l'attendaient. Pendant qu'il parlait, « arriva un homme appelé Jaïre, qui était un chef de synagogue. « Quand il vit Jésus, il se prosterna à ses pieds, et le conjura

1. S. Matthieu, VIII, 28-34; S. Marc, V, 1-20; S. Luc, VIII, 26-39.
2. Saint Thomas, *Somme théologique*, 3, XLIV, 1.
3. Saint Jean Chrysostome, *sur saint Matthieu, homélie* XXIX.

« avec instances de venir dans sa maison, où se mourait sa fille
« unique, âgée de douze ans : Ma fille est au plus mal, disait-
« il, mais imposez-lui la main pour la guérir et elle vivra. Jésus
« se leva et partit avec lui, suivi d'une grande foule qui se pres-
« sait contre lui.

« Or il se trouvait qu'une femme était affligée, depuis douze
« ans, d'une perte de sang. Elle avait eu beaucoup à souffrir d'un
« grand nombre de médecins, et avait dépensé tout son avoir
« sans aucun résultat. Personne ne pouvait la guérir, et le mal
« ne faisait qu'empirer. Quand elle eut entendu parler de Jésus,
« elle s'avança par derrière dans la foule, et toucha la frange de
« son vêtement. Elle se disait en effet : Si je touche seulement
« son vêtement, je serai guérie. Tout aussitôt, sa perte de sang
« fut arrêtée, et elle sentait dans son corps qu'elle était guérie de
« son mal.

« En même temps, Jésus connaissant en lui-même qu'une
« vertu était sortie de sa personne, se retourna vers la foule et
« dit : Qui a touché mon vêtement? Comme tous s'en défendaient,
« Pierre et ceux qui étaient avec lui répondirent : Maître, les
« foules vous pressent et vous accablent, et vous dites : Qui m'a
« touché? — Quelqu'un m'a touché, dit Jésus, car j'ai senti une
« vertu sortir de moi. Et il regardait autour de lui pour voir
« celle qui l'avait fait. La femme vit qu'elle n'avait pas été ina-
« perçue; et tremblant de crainte, parce qu'elle savait bien ce qui
« s'était passé en elle, elle vint se prosterner devant lui. En
« présence de tout le peuple, elle fit connaître sincèrement pour
« quelle raison elle l'avait touché, et de quelle manière elle
« avait été subitement guérie. Jésus lui dit : Aie confiance,
« ma fille, ta foi t'a sauvée; va en paix et sois guérie de ton
« mal ».

Il y a donc plusieurs manières de toucher Jésus. Les curieux et les indifférents le pressent, les ennemis le saisissent et le crucifient; seuls, ceux qui sont animés d'une humble et respectueuse confiance, reçoivent à son divin contact la guérison, la grâce et vie. L'hémorrhoïsse se tenait discrètement à l'écart : Notre Seigneur se plut à la mettre en lumière, pour faire éclater la vivacité de sa foi. De retour à Césarée de Philippe, sa patrie, cette

femme, rapporte la tradition [1], éleva un monument de bronze qui la représentait agenouillée aux pieds de son Sauveur. Julien l'Apostat fit abattre les deux statues. Qu'importe? Sa haine n'a pu atteindre la page de l'Évangile où cette guérison est rapportée, et cette page se lira jusqu'à la fin des siècles.

Le Sauveur avait été retardé dans sa route, mais la foi du pauvre père n'en était pas alarmée. Ce retard fut providentiellement ménagé pour donner occasion à une merveille plus grande que celle qu'attendait Jaïre. En effet, « Jésus parlait « encore, quand on vint de chez le chef de la synagogue pour dire « à celui-ci : Ta fille est morte; inutile de fatiguer le Maître. « Jésus, en entendant l'avis qu'on lui donnait, dit au père de la « jeune fille : Sois sans crainte; aie seulement la foi, et elle sera « sauvée. Il ne permit de le suivre qu'à Pierre, Jacques et Jean, « frère de Jacques. Quand on fut arrivé dans la maison, il vit « là une foule en tumulte et des joueurs de flûte; tous pleuraient « et poussaient de grands cris de douleur ». C'était déjà l'appareil des funérailles. Les parents, les amis, les pleureuses, les musiciens, réunis dans la maison, allaient procéder dès le jour même à la mise au tombeau, suivant l'usage des Juifs.

« En entrant, Jésus leur dit : Pourquoi ce trouble et ces « larmes? Ne pleurez plus; la jeune fille n'est pas morte, mais « elle dort. On se moquait de lui, parce qu'on savait bien qu'elle « était morte. Pour lui, faisant sortir tout le monde, il prit avec « lui le père et la mère de la jeune fille et les trois apôtres qui « l'accompagnaient. Il entra dans l'endroit où gisait l'enfant, et « la prenant par la main, il s'écria : Talitha cumi, ce qui signifie: « Jeune fille (je te l'ordonne), lève-toi. Aussitôt l'âme de l'enfant « revint en elle, elle se leva et se mit à marcher, et Jésus com- « manda de lui donner à manger. Ses parents furent saisis du « plus profond étonnement, et il leur enjoignit instamment de « ne parler à personne de ce qui était arrivé. Mais le bruit s'en « répandit dans tout le pays » [2].

La mort de la jeune fille ne fut vraiment qu'un sommeil;

1. Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, VII, 18.
2. S. Matthieu, IX, 18-26; S. Marc, V, 21-43; S. Luc, VIII, 40-56.

car la puissance du Sauveur ressuscita la pauvre enfant aussi aisément qu'elle l'eût éveillée, si celle-ci n'eût été qu'endormie. La fille unique rendue à Jaïre rappelle le fils unique rendu naguère à la veuve de Naïm. Des deux côtés, c'est la même puissance divine : c'est aussi le même symbole de l'âme rendue par la grâce à sa mère, l'Église, qui la chérit comme on chérit un unique enfant.

« Lorsque Jésus sortit de là, deux aveugles le suivirent en « criant : Ayez pitié de nous, fils de David! Quand il fut arrivé à « sa maison, les aveugles s'approchèrent de lui. Jésus leur dit : « Croyez-vous que je puisse faire cela pour vous? — Oui, Sei- « gneur, dirent-ils. Alors il toucha leurs yeux en disant : Qu'il vous « soit fait selon votre foi. Et leurs yeux furent ouverts. Jésus leur « fit cette recommandation expresse : Veillez à ce que personne « n'en sache rien. Mais eux, en s'en allant, publièrent sa renom- « mée dans toute la contrée ». Le miracle ne pouvait être dissimulé à la foule, et la reconnaissance des aveugles, qui avait déjà peine à se contenir, fut partout sollicitée à s'épancher.

« Quand ils furent sortis, on lui présenta un homme muet, qui « avait en lui un démon. Le démon fut chassé et le muet parla. « La multitude disait dans son admiration : On n'a jamais vu « pareille chose en Israël. Mais les pharisiens reprenaient : C'est « par le prince des démons qu'il chasse les démons » [1]. Rien de vivace comme la calomnie, quand le vice jaloux en a besoin contre la vertu. Aucune réfutation ne l'arrête. Le Sauveur a voulu connaître cette épreuve, pour mériter à ses enfants la grâce de la supporter.

Cette série de miracles forme un tout symbolique destiné particulièrement à l'instruction des apôtres. Ceux-ci vont être envoyés pour commencer leur ministère au milieu de leurs compatriotes. Le Sauveur veut leur montrer en action la conduite qu'ils auront à tenir. Le monde se déchaînera contre eux comme une mer furieuse, Satan mettra tout en œuvre pour les épouvanter:

1. S. Matthieu, IX, 27-34.

qu'ils ne craignent rien : bien qu'invisible, Jésus sera à leurs côtés. C'est par sa puissance qu'ils guériront les maladies du corps et de l'âme, qu'ils arracheront les hommes à la mort temporelle et à la mort spirituelle, qu'ils feront briller aux yeux de tous les aveugles les clartés de l'Évangile, et que, chassant le démon de son domaine, ils mettront sur toutes les lèvres les paroles de la foi, de la prière et du repentir.

Il faut remarquer l'instance avec laquelle le Sauveur, après avoir recommandé au possédé de Gadara de publier sa guérison, impose le silence à Jaïre et aux deux aveugles. C'est que ces derniers sont sujets d'Hérode Antipas, et que ce prince débauché et jaloux est devenu plus ombrageux que jamais, à la double instigation des pharisiens et d'Hérodiade. Les premiers manœuvrent sournoisement contre le divin Maître, et, sur le mot d'ordre arrivé de Jérusalem, veulent se débarrasser de lui. Certes, Jésus ne craint rien, ni pour lui, ni pour son œuvre. Les hommes et les choses sont en sa main, et son heure ne viendra que quand il le voudra. Il prend soin cependant que le bruit fait autour de ses miracles ne devienne pas un obstacle à sa liberté d'action, et un prétexte à inquiéter ses disciples.

Quant à Hérodiade, elle venait de réussir à se défaire du saint précurseur. Depuis son arrivée en Galilée, elle tramait la mort de celui « qui avait dit à Hérode : Il ne t'est pas permis de « garder la femme de ton frère. Hérodiade préparait sa ven- « geance contre lui, et elle voulait le faire périr ; mais elle ne « le pouvait pas. Hérode en effet craignait Jean, sachant bien « que c'était un homme juste et saint. Il le gardait donc, faisait « beaucoup de choses sur son conseil et l'écoutait volontiers. « Quand il avait la pensée de le mettre à mort, il était arrêté « par la crainte du peuple, parce qu'on regardait Jean comme un « prophète ».

Mais Hérodiade ne renonçait pas à ses projets homicides ; il lui semblait que sa place ne serait pas assurée à la cour de Tibériade, tant que vivrait le censeur importun. « Le jour favorable « s'étant présenté, Hérode, pour l'anniversaire de sa naissance, « offrit un festin aux princes, aux tribuns et aux notables de

« Galilée ». Les festins d'Hérode Antipas étaient célèbres dans l'antiquité. La fête de son anniversaire eut lieu à Machéronte, où la nécessité de la lutte contre les tribus arabes d'Arétas, dont il venait de répudier la fille, appelaient fréquemment le prince. Celui-ci réunit les hauts fonctionnaires de la cour, les officiers de l'armée et les plus éminents personnages de Galilée. Ces derniers ne seraient sans doute pas allés à Tibériade, que les Israélites regardaient comme une ville souillée, et qui n'était guère habitée que par des étrangers.

Sur la fin du festin, quand les têtes étaient déjà fort échauffées, Salomé, « la propre fille d'Hérodiade, s'avança au milieu « de la salle et dansa. Elle charma Hérode et tous les convives, « si bien que le roi dit à la jeune fille : Demande-moi ce que tu « voudras, je te le donnerai. Il lui en fit même la promesse « avec serment : Tout ce que tu me demanderas, je te le donnerai, fût-ce même la moitié de mon royaume. La jeune « fille sortit, et dit à sa mère : Que faut-il demander? — La tête « de Jean-Baptiste, lui dit celle-ci. Aussitôt elle se hâta de « rentrer auprès du roi, et lui fit cette demande : Je veux que « tu me donnes ici tout de suite, dans un plat, la tête de Jean-« Baptiste. Le roi fut contristé; mais comme il avait fait serment, et qu'il se trouvait là des convives avec lui, il ne voulut « pas lui déplaire, et commanda qu'on la lui donnât. Il en-« voya donc un exécuteur, avec ordre d'apporter la tête sur « un plat. Celui-ci trancha la tête de Jean dans la prison, et « l'apporta sur le plat. On la donna à la jeune fille, qui la « porta à sa mère.

« A cette nouvelle, les disciples de Jean arrivèrent, emportèrent son corps, l'ensevelirent et le placèrent dans un tom-« beau. Puis ils vinrent en informer Jésus »[1]. Les restes du saint précurseur furent portés à Sébaste, en Samarie, hors du territoire d'Hérode et d'Hérodiade.

Tel fut le martyre de saint Jean-Baptiste. La tête de celui qui avait défendu la sainteté du mariage fut gagnée par une danseuse impudique, et la mort du prédicateur de la pénitence

1. S. Matthieu, XIV, 3-12; S. Marc, VI, 17-29.

fut décidée au milieu d'un festin. Saint Jean a été le précurseur du Sauveur jusque dans son martyre : leurs deux fins sont étonnamment parallèles. Tous deux sont condamnés en haine de la vérité. Hérodiade trame de loin la mort de Jean, comme les pontifes juifs trameront celle de Jésus. Salomé, la danseuse, inspirée par sa mère, veut une tête sanglante dans un plat, comme la nation juive, soudoyée par les pontifes, voudra un corps déchiré sur la croix. Hérode, qui désirerait conserver Jean et qui le pourrait, le livre par faiblesse, comme Pilate livrera par lâcheté Jésus qu'il voudrait et pourrait sauver. Mais, au tombeau, le parallèle cesse. Jean reste dans son sépulcre, avec cette loi ancienne dont il a été le dernier représentant : Jésus ressuscitera pour assurer à la loi de grâce une éternelle jeunesse.



CHAPITRE VII.

LA PREMIÈRE MISSION DES APÔTRES.

Nouvelle évangélisation de la Galilée. — Seconde visite à Nazareth. — Mission des apôtres. — Instructions que leur donne le Sauveur. — Recommandations à tous les ouvriers évangéliques. — Appréhensions d'Hérode. — Retraite du Sauveur à Bethsaïda.

A la suite de la résurrection de la fille de Jaïre et des autres miracles opérés à Capharnaüm, « Jésus parcourait toutes les « villes et les villages, enseignant dans leurs synagogues, prêchant « l'Évangile du royaume et guérissant toutes les maladies et « toutes les infirmités ». C'était la quatrième fois que le Sauveur entreprenait une tournée d'évangélisation à travers la Galilée. Durant ce nouveau voyage, « en voyant les foules, il en eut « pitié; c'était partout la misère et l'abattement de brebis qui « n'ont pas de pasteur. Il dit alors à ses disciples : La moisson « est grande, mais il y a peu d'ouvriers. Priez donc le Seigneur « de la moisson d'y envoyer des ouvriers » [1]. Le bon Maître est plein de compassion pour cette pauvre humanité en proie à toutes les vexations et sans défense. Il veut toutefois que les hommes eux-mêmes sentent leurs besoins spirituels, s'intéressent à leur propre sort et à celui de leurs frères, et demandent au Père céleste des pasteurs pour leurs âmes.

1. S. Matthieu, IX, 35-38

Dans le cours de cette mission, le Sauveur daigna faire une nouvelle tentative auprès des habitants de Nazareth, pour dissiper leurs préventions et leur offrir encore une fois le salut. Après tout ce qu'ils avaient entendu rapporter de Notre Seigneur, depuis sa première visite, ils devaient être honteux de leur brutalité à son égard. Sans vouloir se la rappeler, « Jésus « se rendit dans sa patrie, suivi de ses disciples, et il enseignait « dans les synagogues des Nazaréens, à leur grand étonnement. Un jour de sabbat, beaucoup d'auditeurs, stupéfaits de « sa science, disaient entre eux : D'où lui vient donc tout cela? « Quelle est cette sagesse qui lui a été donnée? Que signifient « de tels prodiges accomplis par ses mains? Après tout, n'est-ce « pas un ouvrier, fils d'ouvrier? Sa mère ne s'appelle-t-elle pas « Marie? Ses frères ne sont-ils pas Jacques, Joseph, Simon et « Jude? Ses sœurs ne sont-elles pas toutes au milieu de nous? « D'où lui viennent donc toutes ces choses? C'est à quoi ils se « heurtaient à son sujet. Jésus leur dit : Un prophète n'est vraiment privé d'honneur que dans sa patrie, sa maison et sa « parenté. Leur incrédulité ne lui permit pas de faire parmi « eux beaucoup de miracles. Il guérit seulement quelques « infirmes, en leur imposant les mains. Mais il marqua son « étonnement de leur manque de foi, et il reprit sa tournée de « prédication dans les environs »[1].

Cette seconde visite eut une issue moins tragique que la première; néanmoins le Sauveur ne triompha pas de l'entêtement de ses compatriotes. Au lieu de juger Notre Seigneur par ses œuvres, ils s'obstinaient à vouloir le juger d'après l'origine qu'ils se croyaient en droit de lui attribuer. Sans doute, ils ne pouvaient savoir qu'il n'était pas le fils de Joseph, puisque le mystère de l'incarnation leur était encore caché; mais il ne leur était pas permis de méconnaître en Jésus, par un aveuglement volontaire, les dons divins dont il était rempli, ni la haute signification de ses miracles.

Quand le Sauveur eut terminé cette revue de la Galilée, « il fit « venir les douze apôtres, leur donna pouvoir sur tous les

1. S. Matthieu, XIII, 54-58; S. Marc, VI, 1-6.

« esprits immondes, afin de les chasser, et la puissance de guérir « toutes les maladies et toutes les infirmités. Ensuite, il les en- « voya deux par deux pour prêcher le royaume de Dieu et « guérir les malades » [1]. Jusque là, les douze avaient été témoins des miracles et de la prédication de leur Maître; ils vont maintenant appliquer, dans un premier essai, l'expérience acquise et exercer les pouvoirs reçus du Sauveur. Ils partiront deux à deux, parce que la loi exige au moins deux témoins pour qu'un témoignage soit recevable, et, afin de donner crédit à leur parole, ils auront en main la puissance miraculeuse de celui qui les envoie.

Voici les instructions que le divin Maître leur donna, d'abord pour ces premiers débuts de leur ministère apostolique.

« En envoyant les douze, Jésus leur fit ces recommandations : « N'allez pas dans le pays des païens et n'entrez pas dans les « villes des Samaritains, mais allez de préférence aux brebis « perdues de la maison d'Israël. Sur votre route prêchez en « ces termes : Le royaume des cieux est arrivé près de vous. « Guérissez les malades, ressuscitez les morts, rendez la santé « aux lépreux, chassez les démons. Ce que vous avez reçu gra- « tuitement, donnez-le gratuitement. N'ayez en votre possession « ni or, ni argent, ni autre monnaie dans vos ceintures; point « de sac pour la route, ni deux tuniques pour vous vêtir, ni « bâton, ni chaussures, ou tout au plus un appui à la main et « des sandales aux pieds; pas de pain non plus, parce que « l'ouvrier mérite bien sa nourriture. Quand vous entrerez dans « une ville ou un village, ajoutait-il, demandez où se trouve « un hôte convenable, et demeurez chez lui jusqu'à votre dé- « part. En entrant dans la maison, saluez-la en disant : Paix à « cette maison! Et si cette maison en est digne, votre paix des- « cendra sur elle; mais si elle n'est pas digne, votre paix vous « reviendra. Si l'on refuse de vous recevoir et d'écouter vos « paroles, sortez de la maison et de la ville, et secouez la pous- « sière de vos pieds, pour témoigner contre elles. En vérité, je

1. S. Matthieu, x, 1; S. Marc, vi, 7; S. Luc, ix, 1, 2.

« vous le dis, la terre de Sodome et de Gomorrhe sera traitée « moins sévèrement au jour du jugement que cette cité-là » [1].

En quittant un pays païen, les Juifs avaient l'habitude de secouer la poussière de leurs pieds, pour ne rien emporter avec eux d'une terre maudite. Plus maudite encore sera la ville qui aura fermé ses portes aux envoyés du Seigneur.

Deux grandes règles doivent donc guider les missionnaires dans cette première entreprise. En ce qui les concerne personnellement, détachement absolu de toutes les ressources temporelles; vis-à-vis des peuples, paix et charité, car c'est par la persuasion que la vérité doit étendre ses conquêtes. Mais plus tard, ils ne seront pas toujours aussi bien accueillis qu'ils vont l'être; le divin Maître ne veut pas le leur dissimuler, et, à l'avance, il leur trace les nouveaux devoirs qui résulteront pour eux de la malice des hommes.

« Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des « loups. Soyez donc prudents comme des serpents, et simples « comme des colombes. Défiez-vous des hommes. Ils vous tra- « duiront devant leurs tribunaux, et vous flagelleront dans leurs « synagogues. A cause de moi, vous serez conduits devant les « magistrats et les rois, afin de rendre témoignage devant les Juifs « et devant les païens. Quand ils vous traduiront ainsi, ne vous « inquiétez pas de ce que vous direz, ni de la manière de le « dire; car à cette heure-là ce que vous aurez à dire vous sera « inspiré. Ce n'est pas vous en effet qui parlez, c'est l'Esprit de « votre Père qui parle en vous. Cependant le frère livrera son « frère à la mort, et le père son fils; les enfants s'élèveront contre « leurs parents et les feront périr. Pour vous, vous serez détestés « de tous, à cause de mon nom. Mais celui qui aura persévéré « jusqu'à la fin, sera sauvé. Quand on vous persécutera dans une « ville, fuyez dans une autre. Je vous le dis en vérité, vous n'aurez « pas encore achevé votre œuvre dans les villes d'Israël, quand « viendra le Fils de l'homme » [2].

Le Sauveur et sa doctrine ne doivent jamais cesser d'être un signe de contradiction parmi les hommes. Les peuples, les familles

1. S. Matthieu, x, 5-15; S. Marc, vi, 8-11; S. Luc, ix, 3-5.
2. S. Matthieu, x, 16-23.

se diviseront à son sujet en camps ennemis, et toutes les violences seront osées contre les disciples de la vérité. Mais les apôtres recevront l'Esprit même de Dieu pour les inspirer, et les poursuites exercées contre eux n'auront pour résultat que de disséminer partout la semence évangélique, et de faire retentir dans tous les prétoires le nom de Jésus Christ. Qu'ils ne se découragent donc pas; l'œuvre qu'ils entreprennent est une œuvre de très longue haleine; leurs efforts communs n'auront même pas achevé la conversion des villes d'Israël, au moment de la visite vengeresse du Seigneur, quand, en 66, les légions romaines envahiront la Palestine pour préparer l'irrémédiable désastre de l'an 70.

L'œuvre des apôtres devra être continuée par d'autres après eux. Embrassant dans une même affection les ouvriers évangéliques de tous les siècles, le divin Sauveur complète ainsi ses instructions.

« Le disciple n'est pas au dessus du maître, ni le serviteur au « dessus de son seigneur; la perfection pour le disciple, c'est d'être « comme son maître, et pour le serviteur, d'être comme son « seigneur. S'ils ont donné au père de famille le nom de Béelzébub, « que ne feront-ils pas pour ceux de sa maison? Ne les craignez « donc pas, car rien n'est caché » dans ma doctrine, « tout doit « être révélé, rien n'est secret, tout doit être connu. Ce que je « vous dis dans les ténèbres, répétez-le à la lumière, et ce que vous « entendez à l'oreille, publiez-le sur les toits. N'ayez pas peur de « ceux qui tuent le corps, mais ne peuvent tuer l'âme; craignez « plutôt celui qui peut perdre l'âme et le corps dans la géhenne.

« Deux passereaux ne se vendent-ils pas un as? Un seul d'entre « eux pourtant ne tombera pas sur la terre sans la permission de « votre Père. Quant à vous, les cheveux même de votre tête sont « tous comptés. Soyez donc sans crainte : vous valez mieux que « bien des passereaux. Celui qui me rendra témoignage devant « les hommes, je le lui rendrai moi-même devant mon Père qui « est dans les cieux; mais celui qui me reniera devant les hommes, « je le renierai devant mon Père qui est dans les cieux.

« Ne vous imaginez pas que je sois venu apporter la paix sur « la terre. Ce que je suis venu apporter, ce n'est pas la paix, c'est

« le glaive. Je suis venu pour mettre l'homme en opposition avec « son père, la fille avec sa mère, la bru avec sa belle-mère; les « ennemis de l'homme sont ainsi ceux de sa maison. Celui qui « aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi. « Celui qui ne prend pas sa croix pour me suivre n'est pas digne « de moi. Celui qui conserve sa vie, la perdra, et celui qui perd « sa vie à cause de moi, la conservera.

« Qui vous reçoit, me reçoit; qui me reçoit, reçoit celui qui m'a « envoyé. Celui qui reçoit un prophète, parce que c'est un pro-« phète, recevra la récompense d'un prophète, et celui qui reçoit « un juste parce que c'est un juste, recevra la récompense d'un « juste; et quiconque donnera à boire, ne fût-ce qu'une coupe « d'eau froide, à un seul de ces petits, parce qu'il est mon disciple, « je vous le dis en vérité, il ne perdra pas sa récompense » [1].

Les ouvriers évangéliques ne peuvent s'attendre à être mieux traités que leur Maître : par conséquent, les persécutions seront leur lot. Mais rien sur la terre ne doit les arrêter dans la propagation de la vérité, et, en toutes choses, ils n'auront en vue que Dieu : Dieu, unique objet de crainte, parce que seul il peut perdre pour l'éternité le corps et l'âme du disciple infidèle, et renier devant son Père l'apôtre qui n'aura pas osé le glorifier devant les hommes; Dieu, unique objet de confiance, car celui qui veille sur le moindre passereau, saura prendre soin de ceux qui font connaître son nom; bien plus, afin de leur assurer bon accueil, il veut qu'on les reçoive comme lui-même, et promet la récompense au moindre service rendu au plus petit d'entre eux; Dieu enfin, unique objet d'amour, parce qu'il faut l'aimer plus que son père et sa mère, plus que son propre bien-être, plus que sa vie même.

Ce jour-là tombe pour la première fois des lèvres du Sauveur cette parole qui deviendra la grande loi de la vie chrétienne : Porter sa croix et le suivre. Ces deux mots en disaient plus que de longs discours. Maintes fois les apôtres avaient vu de leurs compatriotes, condamnés à mort par l'autorité romaine, porter une lourde croix sur leurs épaules jusqu'au lieu du supplice Ils

1. S. Matthieu, x, 24-42.

savaient qu'on ne portait une croix que pour y être attaché et y mourir. Telle est la perspective ouverte devant eux. Ils en tremblent maintenant; ils en tressailleront d'allégresse un jour, quand la croix leur apparaîtra non plus rude et nue, mais portant dans ses bras leur bien-aimé Maître et Sauveur. Ils comprendront mieux alors que la paix chantée par les anges à Bethléem n'est pas l'assoupissement dans la jouissance, mais la lutte infatigable contre l'erreur et le mal, pour aboutir au repos éternel.

« Quand Jésus eut achevé de faire ces recommandations à ses « douze apôtres, ils s'en allèrent et parcoururent les villages. Ils « exhortaient les hommes à faire pénitence, prêchaient l'Évangile « de tous côtés, chassaient beaucoup de démons, faisaient des « onctions avec l'huile sur beaucoup de malades et les guéris- « saient. Jésus partit de son côté pour enseigner et prêcher dans « les villes du pays »[1].

L'onction de l'huile, dont les apôtres se servaient pour guérir les malades, préludait à ce que serait un jour le sacrement de l'extrême-onction. Le thème de leur prédication était toujours la pénitence, car la réforme de la vie ne cessait pas d'être la porte par laquelle il fallait passer pour entrer dans le royaume des cieux.

Cette mission des apôtres eut lieu sur la fin de l'hiver, en février et en mars; c'était une saison favorable, car les travaux des champs n'occupaient pas alors les habitants des villages, les récoltes ne mûrissant qu'en avril. Chaque groupe d'apôtres parcourut les parties de la Galilée, de la Pérée ou de la Judée assignées à son zèle. Leur prédication fit d'autant plus d'impression qu'elle était accompagnée de miracles, comme celle de Jésus lui-même; mais elle éveilla plus vivement encore les susceptibilités de l'autorité religieuse, parce que les missionnaires n'avaient point réclamé leur agrément pour enseigner dans le pays.

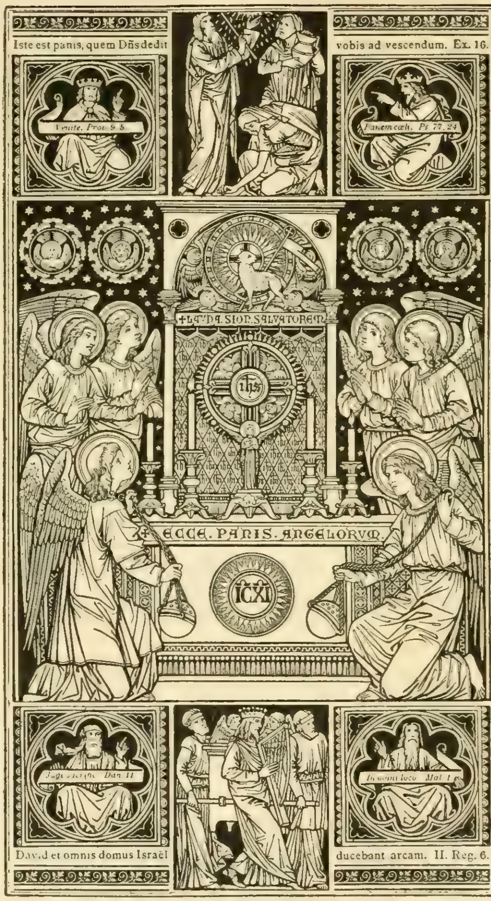
Néanmoins, le nom du Sauveur fut répété dans toutes les régions de la Palestine, et arriva jusqu'aux oreilles du voluptueux

1. S. Matthieu, XI, 1; S. Marc, VI, 12,13; S. Luc, IX,6.

et incrédule Hérode. Ce prince, qui s'était trouvé à Machéronte pour faire décapiter Jean-Baptiste, se sentait maintenant poursuivi par de lugubres pensées, à la suite de ce meurtre odieux. D'ailleurs ses affaires avec Arétas prenaient mauvaise tournure, de sorte que, pour le moment, tout contribuait à l'indisposer. Revenu à Tibériade, « le tétrarque Hérode entendit parler de Jésus et « de tout ce qu'il faisait; car son nom était publié partout. Il était « plein d'anxiété, parce que les uns disaient : C'est Jean qui est « ressuscité d'entre les morts; d'autres : C'est Élie qui est apparu; « plusieurs : C'est un prophète, un des anciens prophètes qui est « ressuscité. En entendant ces propos, Hérode disait à ses fami- « liers : J'ai tranché la tête de Jean-Baptiste; quel est donc celui « dont j'entends raconter tant de choses? C'est Jean-Baptiste lui- « même, dont j'ai tranché la tête! Le voilà ressuscité d'entre les « morts, et c'est pourquoi il opère tant de merveilles! Et il « cherchait à le voir »[1]. Confondant ensemble la foi des Juifs à la résurrection et l'idée païenne du retour des âmes dans d'autres corps, il prenait Notre Seigneur, qu'il n'avait jamais vu, pour le précurseur qu'il n'avait que trop connu. Cette crainte sinistre troubla quelque temps son esprit léger, et les ennemis du Sauveur cherchèrent à exploiter les appréhensions du prince.

« Sur ces entrefaites, les apôtres revinrent auprès de Jésus, et « lui rendirent compte de leurs actes et de leur prédication. Jésus « leur dit : Venez à l'écart, dans le désert, et reposez-vous un « peu. En effet, ceux qui allaient et venaient étaient en tel nombre « qu'on n'avait même pas le loisir de manger. Jésus, d'ailleurs, « était informé de ce qui se passait » à la cour d'Hérode. « Il « prit donc ses apôtres, s'embarqua avec eux, et se retira de « l'autre côté de la mer de Galilée, dans un endroit désert appelé « Bethsaïda »[2]. Ce désert se trouvait au nord du lac, un peu à gauche de l'embouchure du Jourdain. Quel doux repos et quelle merveilleuse révélation leur y ménageait le bon Maître!

1. S. Matthieu, xiv,1,2; S. Marc, vi, 14-16 : S. Luc, ix,7-9.
2. S. Matthieu, xiv,13; S. Marc, vi, 30-32; S. Luc,ix,10; S. Jean, vi,1.



Celui qui mangera de ce pain, vivra éternellement, et le pain que je donnerai, c'est ma chair, pour la vie du monde.

S. Jean, vi, 52.

CHAPITRE VIII.

LE PAIN DE VIE.

Les cinq mille hommes au désert. — La multiplication des pains. — La nuit sur le lac. — Jésus marche sur les eaux. — Discours dans une synagogue de Capharnaüm. — Le pain de vie, nourrissant les âmes par la vérité révélée. — Le pain de vie, nourrissant les âmes par le corps de Jésus Christ. — Défection d'un grand nombre de disciples et fidélité des apôtres. — Nouvelle attitude de la foule.

On était à quelques jours de la Pâque. Les pèlerins arrivaient en foule du nord de la Galilée et de l'Iturée à Capharnaüm, pour se rendre de là à Jérusalem. Tous voulaient voir Jésus à leur passage. Son départ pour l'autre rive du lac ne put rester caché. « On l'avait vu partir avec les disciples, et beaucoup en « furent informés. Témoins des miracles qu'il faisait en faveur « des malades, les gens partirent en grand nombre de toutes les « villes, et, se hâtant de gagner à pied l'endroit où allaient les « disciples, ils y arrivèrent avant eux. En débarquant, Jésus vit « une foule nombreuse, et se prit de pitié pour tous ces hommes « qui étaient comme des brebis sans pasteur. Il leur fit bon ac- « cueil, s'achemina vers la montagne, et là s'assit avec ses dis- « ciples. Puis il entretenait tout ce peuple du royaume de Dieu, « leur faisait beaucoup d'instructions, guérissait leurs malades « et tous ceux qui avaient besoin de son secours ». C'était un repos pour le Sauveur que de faire du bien aux corps et aux âmes. « Or, le jour de la Pâque était proche », et, dans cette réunion

au désert, Notre Seigneur se proposait de figurer par un prodige éclatant l'Eucharistie qu'il instituerait un an plus tard, à la veille de sa mort.

Pendant que le Sauveur parlait, « les heures s'écoulaient, le « jour commençait à décliner et le soir arrivait. Les douze s'ap- « prochèrent alors de lui et dirent : Le lieu est désert et l'heure « déjà avancée. Congédiez-les, pour qu'ils aillent dans les vil- « lages et les fermes du voisinage trouver à se loger et à acheter « des vivres. Jésus leur dit : Ils n'ont pas besoin d'y aller; don- « nez-leur vous-mêmes à manger; et s'adressant à Philippe : Où « achèterons-nous des pains pour qu'ils puissent manger? Il « parlait ainsi pour l'éprouver, car il savait bien ce qu'il allait « faire. Allons acheter pour deux cents deniers de pains, repar- « tirent quelques disciples, et nous leur donnerons à manger. « Philippe répondit : Deux cents deniers de pains ne leur suffi- « raient pas pour que chacun en reçoive un petit morceau. Jésus « leur dit : Combien de pains avez-vous? Allez et voyez. Quand « on s'en fut rendu compte, un des disciples, André, frère de « Simon Pierre, lui dit : Il y a ici un enfant qui a cinq pains « d'orge et deux poissons; mais qu'est-ce pour tant de monde? « — C'est tout ce que nous avons, reprirent les autres disciples, « à moins d'aller acheter des vivres pour toute cette foule ».

Voilà donc la pénurie générale bien constatée. On était parti dès le matin de Capharnaüm et des environs; après une assez longue marche, toutes les provisions se trouvèrent facilement épuisées. Avec deux cents deniers, soit 214 de nos francs, représentant probablement toute la fortune actuelle du collège apostolique, on aurait eu peine à donner à chacun la valeur de quatre ou cinq centimes de pain, en ne comptant que les hommes. Mais le Sauveur avait à sa disposition un trésor autrement magnifique. Ce jour-là, un enfant eut l'honneur d'être l'instrument de la Providence, avec ses cinq pains d'orge et ses deux poissons salés, base ordinaire de l'alimentation des pauvres gens.

Quand on lui eut parlé de ces humbles provisions, « Jésus dit : « Apportez-les moi; et il ajouta : Faites asseoir tout le monde « par groupes sur le gazon. Il y avait en effet beaucoup d'herbe

« en cet endroit. Ils s'y assirent par groupes de cent et de cin-
« quante symétriquement disposés. Alors Jésus prit les cinq « pains et les deux poissons, et levant les yeux au ciel, il les « bénit, les rompit et les partagea à ses disciples pour les dis- « tribuer à la foule. Tous mangèrent autant qu'ils voulurent et « furent rassasiés. Quand ce fut fait, il dit à ses disciples : Ra- « massez les débris qui sont restés, pour qu'ils ne soient pas « perdus. Ils les ramassèrent donc, et remplirent douze corbeilles « des débris qui étaient restés des cinq pains d'orge, après que « tous eurent mangé. Or, le nombre des convives avait été d'en- « viron cinq mille hommes, sans compter les femmes et les en- « fants » [1].

Par ce grand miracle, le Sauveur venait d'opérer en quelques instants ce que chaque année sa Providence accomplit en plusieurs mois pour nourrir tous les hommes. « Qui donc maintenant nourrit le monde tout entier, si ce n'est celui qui avec quelques grains crée les moissons? Le Sauveur a donc agi en Dieu, il a multiplié les cinq pains dans ses mains, comme il multiplie les moissons avec quelques grains. La toute-puissance était aux mains du Christ, et ces cinq pains devenaient comme des semences qui, sans être confiées à la terre, étaient pourtant multipliées par celui qui a fait la terre » [2]. Aux noces de Cana, il avait changé une substance en une autre; ici il fait mouvoir et se combiner les substances dans des conditions insolites. Empruntant invisiblement à la nature qui l'entoure les éléments constitutifs que le grain emprunte lui-même pour se multiplier, il en forme instantanément non plus des grains d'orge, mais le pain lui-même, tel que l'homme le fait quand il prépare sa nourriture. « Ce n'est pas par création, mais par addition de matériaux étrangers changés en pain » qu'il procède [3].

Le miracle lui-même était entouré de circonstances qui en rehaussaient la magnificence. Le bel ordre dans lequel les convives se rangèrent permit à tous de contempler la merveille. Leur

1. S. Matthieu, XIV, 13-21; S. Marc, VI, 30-44; S. Luc, IX, 10-17; S. Jean, VI, 1-13.
2. Saint Augustin, *sur saint Jean*, XXIV, 1.
3. Saint Thomas, *Somme théologique*, 3. XLIV, 4.

nombre extraordinaire n'avait effrayé ni la puissance, ni la générosité du Sauveur. Des débris produits par les apôtres en rompant le pain, on put remplir douze de ces paniers d'osier que les Juifs portaient toujours avec eux dans leurs voyages; tous furent amplement rassasiés, et la quantité de pain qui resta surpassa de beaucoup la petite provision de l'enfant. Heureux enfant, qui prêta ses cinq pains au Sauveur pour que la bénédiction divine les multipliât! Plus heureux le chrétien qui chaque jour voit multiplier en sa faveur un autre pain dont celui du désert n'était que la grossière image!

« Quand tous ces hommes virent le miracle que Jésus avait « fait, ils disaient : C'est bien lui le prophète qui doit venir en « ce monde. Jésus, sachant qu'ils voulaient venir pour l'enlever « et le faire roi, contraignit sur le champ ses disciples à monter « en barque, et à le précéder au delà du lac, à Bethsaïda, pen« dant qu'il congédierait la foule. Les disciples descendirent donc « à la mer le soir même, et Jésus, après avoir renvoyé la mul« titude, s'enfuit seul dans la montagne et se mit en prière ».

Il y avait deux villages du nom de Bethsaïda. L'un était situé hors de la Galilée, sur la rive gauche du Jourdain et près de son embouchure dans le lac. On l'appelait Bethsaïda-Julias. C'est à quelque distance de ce village, sur les pentes d'une montagne, que le Sauveur avait multiplié les pains, comme pour mieux faire entendre que la nourriture sacramentelle, figurée par celle du désert, ne serait pas pour les Israélites seuls, mais pour tous les hommes. L'autre Bethsaïda était un bourg de pêcheurs, situé sur le bord du lac, un peu au dessus de Capharnaüm. Notre Seigneur prescrivit à ses apôtres de s'y rendre par eau, quand il vit les hommes réunis au désert tenter de l'enlever pour le faire roi.

Cette idée de royaume temporel hantait toujours les esprits, et la plupart des Juifs, surtout des Galiléens, ne concevaient le Messie que comme un puissant libérateur qui commencerait par les délivrer de la domination des tétrarques et des procurateurs étrangers. Les apôtres étaient d'autant plus portés à seconder sur ce point l'enthousiasme populaire, qu'ils se croyaient déjà désignés pour occuper les principaux postes dans le nouveau

royaume. Notre Seigneur dut user de son autorité pour les obliger à se séparer de la foule en effervescence et à prendre la mer. Puis, à la faveur de la nuit qui tombait, lui-même se retira dans la montagne. Si ce mouvement populaire n'eût été entravé dès le début, les pharisiens faisaient immédiatement passer le Sauveur pour un de ces agitateurs qui soulevaient périodiquement la Palestine et détournaient les aspirations messianiques dans le sens de leurs visées politiques. Hérode et Pilate, prenant ombrage de cette tentative de royauté nationale, se seraient opposés par la force à la prédication de l'Évangile. Seul dans la montagne, au milieu du silence de la nuit, le Sauveur priait son Père, et avec d'autres pensées que celles des convives de cette journée, il lui disait : « Que votre règne arrive ! ».

« Cependant les apôtres étaient montés en barque, et faisaient « la traversée vers Capharnaüm, sans que Jésus, resté seul sur « la terre, fût venu les rejoindre. Les ténèbres s'étaient faites », ce qui indique qu'on était encore à plusieurs jours de la pleine lune pascale. « Le vent était contraire et soufflait très fort, la « mer grossissait, de sorte qu'au large la barque était agitée par « les flots, et qu'on avait grand'peine à ramer », la voile ne pouvant servir par un pareil temps. « C'était déjà la quatrième « veille de la nuit », de trois à six heures du matin, « et ils « n'avaient fait à la rame qu'environ vingt cinq ou trente sta- « des », soit à peu près cinq kilomètres, « quand Jésus, qui les « voyait en peine, se mit à marcher sur la mer, et passa près du « bateau, comme s'il voulait aller au delà. Tous, en le voyant, « furent bouleversés et dirent : C'est un fantôme ! Et ils pous- « sèrent des cris d'effroi. Mais aussitôt Jésus leur adressa la « parole et leur dit : Rassurez-vous, c'est moi, n'ayez pas peur. « Pierre répondit : Seigneur, si c'est vous, commandez que je « vienne à vous sur les eaux. — Viens, lui dit-il. Et Pierre, « descendant de la barque, marcha sur l'eau pour venir à « Jésus. Mais voyant la violence du vent, il eut peur, et com- « mença à s'enfoncer. Seigneur, s'écria-t-il, à mon secours ! « Aussitôt Jésus étendit la main, le saisit et lui dit : Homme de « peu de foi, pourquoi as-tu douté? Les disciples voulurent

« prendre Jésus dans leur barque : sitôt qu'il y fut monté, le « vent cessa, et le bateau se trouva immédiatement au rivage où « ils allaient. Tous ceux qui étaient de la traversée en furent « déconcertés, car déjà ils n'avaient rien compris au miracle des « pains : leur cœur était aveuglé. Ils vinrent se prosterner aux « pieds de Jésus, en disant : Vraiment vous êtes le Fils de « Dieu »[1].

Ce nouveau miracle avait eu pour but de soustraire le Sauveur à l'ovation intempestive de la foule. Il visait aussi à développer la foi des apôtres. « Peu à peu et graduellement, Notre Seigneur les habituait à tout supporter avec un courage croissant. C'est pourquoi, la première fois qu'ils furent en péril, il était avec eux, dormant, il est vrai, mais tout prêt à leur porter secours. Cette fois, pour leur ménager l'exercice d'une plus grande patience, il est absent et permet que la tempête les assaille au milieu de la mer, sans laisser presque aucun espoir de salut »[2]. Ils en sont pourtant encore à prendre son apparition pour celle d'un fantôme; la foi de Pierre lui-même a besoin d'une preuve sensible, et quand l'apôtre l'a obtenue, sa malheureuse hésitation lui attire un reproche mérité. Leur cœur ne comprenait ni le caractère de la mission du Sauveur, ni le vrai sens de ses miracles, et tout en l'adorant comme Fils de Dieu, ils ne pouvaient se départir de cette idée qu'il règnerait à la manière de David et de Salomon.

« Après la traversée, ils arrivèrent à la terre de Génézareth et « y abordèrent. A peine étaient-ils sortis du bateau que les gens « du pays reconnurent Jésus ; ils en envoyèrent répandre la nou- « velle, et parcourant eux-mêmes toute la contrée, ils lui appor- « taient de toutes parts les malades sur des grabats, là où ils « entendaient dire qu'il était. Partout où il entrait, dans les « bourgs, les fermes ou les villes, on mettait les infirmes sur les « places, et on le priait de leur laisser au moins toucher la « frange de son vêtement ; et tous ceux qui le touchaient étaient « guéris »[3].

1. S. Matthieu, XIV, 22-33 ; S. Marc, VI, 45-52 ; S. Jean, VI, 14-21.
2. Saint Jean Chrysostome, *sur saint Matthieu, homélie* L.
3. S. Matthieu, XIV, 34-36 ; S. Marc, VI, 53-56.

La plaine de Génézareth s'étendait à peu de distance au sud de Capharnaüm. Comme cette dernière ville était la résidence la plus fréquente du Sauveur, sitôt qu'il y revenait après quelqu'une de ses courses, on lui présentait les malheureux infirmes, qui, de toutes parts, affluaient dans la contrée. L'exemple de l'hémorrhoïsse avait produit son effet, et l'on se contentait de toucher le vêtement du Sauveur pour obtenir la guérison.

Cependant les cinq mille hommes nourris au désert n'étaient pas tous partis quand Notre Seigneur les avait congédiés. Le soir, « la foule restée au delà du lac vit qu'une seule barque s'y « trouvait et que Jésus n'y était pas entré avec ses disciples, mais « que ceux-ci étaient partis seuls. D'autres barques arrivèrent « ensuite de Tibériade jusqu'auprès de l'endroit où l'on avait « mangé le pain, après que le Seigneur eut rendu grâces ». Les bateliers se portaient naturellement à l'endroit où ils espéraient trouver de nombreux passagers à traverser. « Lors donc que le « lendemain la foule eut vu que Jésus n'était plus là, non plus « que ses disciples, les gens montèrent dans les barques et vin- « rent à Capharnaüm, à la recherche de Jésus. Quand ils l'eu- « rent trouvé de l'autre côté de la mer, ils lui dirent : Maître, « quand donc êtes-vous venu ici ? ». Le Sauveur était alors dans une des synagogues de la ville. Comme la question qu'ils lui posaient importait fort peu, il leur répondit : « Vous me cher- « chez, mais ce n'est pas à cause des signes que vous avez vus, « c'est à cause du pain que vous avez mangé et qui vous a ras- « sasiés. Travaillez, non pour la nourriture qui périt, mais pour « celle qui demeure jusqu'à la vie éternelle, et que le Fils de « l'homme vous donnera : car c'est lui que Dieu le Père a mar- « qué de son sceau ». Ce sceau divin, qui garantissait l'autorité et la mission du Sauveur, c'étaient ses miracles. Les Juifs bénéficiaient volontiers de leur utilité matérielle, mais ils n'en voulaient pas comprendre la valeur démonstrative : Notre Seigneur n'était pas le Messie de leurs rêves. « Combien qui cherchent Jésus, mais seulement en vue d'un avantage temporel ! Il est rare qu'on cherche Jésus pour Jésus » [1].

1. Saint Augustin, *sur saint Jean*, XXV, 10.

« Ils lui dirent donc : Qu'avons-nous à faire pour accomplir « les œuvres de Dieu? Jésus leur répondit : Faire l'œuvre de « Dieu, c'est croire en celui qu'il a envoyé. Ils lui dirent alors : « Quel miracle faites-vous donc pour que nous puissions voir « et croire? Qu'opérez-vous? Nos pères ont mangé la manne « dans le désert, ainsi qu'il est écrit : Il leur a donné à manger « un pain du ciel ». Une tradition acceptée de tous disait que, quand le Messie paraîtrait, il donnerait une nourriture miraculeuse analogue à la manne. Au jugement des auditeurs de Notre Seigneur, le pain multiplié dans le désert ne remplissait pas les conditions du signe attendu. Et en effet, c'est par une toute autre nourriture que le Sauveur se proposait de surpasser la manne.

« Jésus leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis, Moïse ne « vous a pas donné le pain du ciel; c'est mon Père qui vous « donne le vrai pain du ciel. Car le pain de Dieu est celui qui « descend du ciel et qui donne la vie au monde. Ils lui dirent « donc : Seigneur, donnez-nous toujours ce pain-là ». Ils auraient consenti sans doute à accepter comme pain venu du ciel celui qui avait été multiplié au désert, pourvu qu'il leur fût désormais donné d'une manière continue. Ils demandaient ce pain, comme jadis la samaritaine avait demandé l'eau vive, en vue d'une utilité purement matérielle.

« C'est moi le pain de vie, leur dit Jésus. Celui qui vient à « moi n'aura plus faim, et celui qui croit en moi n'aura plus « jamais soif. Mais je vous l'ai dit, vous m'avez vu et vous ne « croyez pas. Tout ce que le Père me donne viendra à moi, « et si quelqu'un vient à moi, ce n'est pas moi qui le chasserai « dehors. Car je suis descendu du ciel pour faire, non ma vo- « lonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé. Or la volonté « de mon Père qui m'a envoyé, c'est que je ne perde rien de ce « qu'il m'a donné, mais que je le ressuscite au dernier jour. La « volonté de mon Père qui m'a envoyé, c'est que quiconque voit « le Fils et croit en lui, ait la vie éternelle, et moi, je le ressusci- « terai au dernier jour.

« Les Juifs murmuraient alors contre lui, parce qu'il avait dit : « C'est moi le pain vivant qui suis descendu du ciel; et ils di-

« saient : N'est-il pas ce Jésus, fils de Joseph, dont nous avons « connu le père et la mère? Comment donc dit-il : Je suis des- « cendu du ciel? Jésus leur répliqua : Ne murmurez pas entre « vous. Personne ne peut venir à moi, si mon Père qui m'a « envoyé ne l'attire, et moi, je le ressusciterai au dernier jour. « Les prophètes l'ont écrit : Tous seront enseignés de Dieu. « Aussi quiconque a prêté l'oreille au Père et en a été instruit, « vient à moi. Personne pourtant n'a vu le Père; celui-là seul « qui vient de Dieu a vu le Père. En vérité, en vérité, je vous le « dis, celui qui croit en moi a la vie éternelle ».

Notre Seigneur se propose lui-même tout d'abord comme celui en qui il faut croire : il est ainsi la nourriture descendue du ciel pour rassasier toute âme de bonne volonté. Celui qui a la foi en lui « a la vie éternelle », parce qu'en écoutant celui qui parle et qui agit au nom du Père, il est infailliblement sûr de suivre le chemin qui mène à l'éternité bienheureuse. Comme les gens de Nazareth, les Juifs de Capharnaüm se heurtent à la difficulté apparente de la naissance purement humaine de Notre Seigneur. Si cette difficulté avait été levée pour les contemporains du Sauveur, leur foi eût été sans épreuve et sans mérite. Les miracles devaient leur suffire; ils démontraient surabondamment que Notre Seigneur méritait créance quand il se donnait comme le Fils et l'envoyé du Père. Sourds à la voix de ce Père qui leur parlait par tant de prodiges, les Juifs ne pouvaient être attirés par lui à la foi complète. Tant qu'ils résistaient aux premières avances de la grâce, la grâce ne pouvait poursuivre son œuvre en eux.

Mais Notre Seigneur n'était pas seulement le « pain de vie » qui nourrit la foi; il devait être « pain de vie » dans un sens encore bien plus magnifique. Poursuivant sa sublime révélation, il ajouta : « C'est moi le pain de vie. Vos pères ont mangé la « manne dans le désert et sont morts. Voici le pain qui descend « du ciel, afin que quiconque en mangera, ne meure point. C'est « moi le pain vivant, qui suis descendu du ciel. Celui qui man- « gera de ce pain vivra éternellement : or le pain que je donnerai, « c'est ma chair, pour la vie du monde.

« A ces paroles, les Juifs discutaient ensemble et disaient :

« Comment celui-ci peut-il nous donner sa chair à manger? « Jésus leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne « mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son « sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Celui qui mange ma « chair et qui boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusci- « terai au dernier jour. Car ma chair est vraiment une nourri- « ture, et mon sang vraiment un breuvage. Celui qui mange « ma chair et qui boit mon sang demeure en moi, et moi en lui. « De même que le Père, qui est vivant, m'a envoyé, et que je « vis par le Père, ainsi celui qui me mange vivra lui-même par « moi. Voici le pain qui est descendu du ciel. Il n'est pas comme « la manne que vos pères ont mangée, et malgré laquelle ils « sont morts : celui qui mange ce pain vivra éternelle- « ment.

« Il dit toutes ces choses en enseignant dans une synagogue « de Capharnaüm ».

Le Sauveur est le pain de vie d'une nouvelle manière : il ne s'agit plus seulement de croire, il faut manger sa chair et boire son sang. Dans la langue des Juifs, ces mots « manger la chair », outre leur sens naturel, avaient le sens figuré de « calomnier ». Il ne peut être question de calomnier le Sauveur pour avoir la vie éternelle. Il reste donc à prendre les mots dans leur sens naturel, d'autant plus qu'ils sont encore expliqués par cette autre expression « boire le sang », et que Notre Seigneur les répète cinq fois de suite, pour écarter toute équivoque. Son intention était donc de devenir lui-même nourriture dans le sens le plus réel; mais il n'indiquait pas par quels moyens il réaliserait son dessein et se contentait de proposer à la foi des Juifs la merveille par laquelle il surpasserait le prodige de la manne.

« En l'entendant, beaucoup de ses disciples dirent : Voilà « qui est inacceptable! Qui peut prêter l'oreille à pareil dis- « cours? Jésus, sachant en lui-même que ses disciples murmu- « raient à ce sujet, leur dit : Cela vous révolte? Et quand vous « verrez le Fils de l'homme monter où il était auparavant? C'est « l'Esprit qui vivifie; la chair ne sert de rien. Les paroles que « je vous ai dites sont esprit et vie. Mais il en est plusieurs parmi « vous qui ne croient point. Car Jésus connaissait bien dès le

« commencement ceux qui ne croyaient pas, et celui qui devait « le trahir. Il répétait donc : C'est pour cela que je vous ai dit « que personne ne peut venir à moi sans un don de mon « Père ».

Les disciples avaient compris que Notre Seigneur donnerait sa chair à manger et son sang à boire. Cette proposition leur fit horreur, parce qu'ils imaginèrent une manducation toute matérielle, et que leur loi leur défendait de boire le sang. « Ils disaient que cela était dur et insupportable, et il l'était en effet de la manière qu'ils l'entendaient, puisqu'ils croyaient démembrer son corps et consumer son sang. Il leur ôte ce doute en leur disant qu'avec tout cela il remonterait au ciel dans toute son intégrité, et qu'au reste ce qu'il avait dit de sa chair et de son sang, et quant au fond et dans la manière de les prendre, étaient choses au dessus des sens, et pleines d'esprit et de vie, sans rien rabattre du littéral, mais y ajoutant seulement le spirituel et le divin. — Ainsi l'œuvre de notre salut se consomme dans l'Eucharistie, en mangeant la chair du Sauveur. Il y faut apporter la foi, car c'est par là qu'elle commence; il faut croire en Jésus Christ qui donne sa chair à manger, comme il faut croire à Jésus Christ descendu du ciel et revêtu de cette chair. Ce n'est pourtant pas la foi qui fait que Jésus Christ est descendu du ciel et a paru en chair; ce n'est pas non plus la foi qui fait que cette chair est donnée à manger. Croyons ou ne croyons pas, cela est » [1].

Notre Seigneur maintint donc toutes ses affirmations : il faudra manger sa chair et boire son sang. Les disciples doivent croire à cette promesse, et désirer humblement que leur soit expliquée la manière dont elle sera réalisée. « Comment pouvaient-ils comprendre ce que c'était que manger sa chair? Il leur fallait attendre le temps opportun, et interroger, au lieu de se retirer. Comment dit-il : La chair ne sert de rien? Il ne parle pas de sa propre chair, loin de là, mais de ceux qui entendent charnellement ce qu'il a dit. Entendre charnellement, c'est voir simplement ce qui paraît aux yeux, sans penser à rien au-delà » [2]. Notre Seigneur ne fait rien pour retenir des disciples qui n'admettent

1. Bossuet, *Méditations sur l'Évangile, la Cène*, 40me et 32me jour.
2. Saint Jean Chrysostome, *sur saint Jean*, homélie XLVI.

les mystères que quand ceux-ci sont réduits à l'étroite mesure de leur esprit : il ne veut pas d'une foi qui juge sa parole au lieu de s'y soumettre.

« De ce jour, beaucoup de ses disciples se retirèrent et cessè-
« rent d'aller avec lui. Jésus dit alors aux douze : Et vous, voulez-
« vous aussi vous en aller? Simon Pierre lui répondit : Seigneur,
« à qui irons-nous? Vous avez les paroles de la vie éternelle.
« Pour nous, nous avons cru et nous avons connu que vous
« êtes le Christ, Fils de Dieu. Jésus reprit : Ne vous ai-je pas
« choisis tous les douze? Et pourtant l'un de vous est un démon.
« Il parlait de Judas Iscariote, fils de Simon, qui devait le
« trahir, bien qu'étant l'un des douze »[1].

La foi de Pierre et des apôtres fidèles console le Sauveur de la défection des disciples orgueilleux. Les Juifs ne veulent pas croire, parce qu'ils ne comprennent pas. Pierre a suivi une meilleure voie : il a cru d'abord, et ensuite il a connu, « car s'il avait voulu d'abord connaître et ensuite croire, il n'aurait pu ni connaître, ni croire »[2]. A la protestation de fidélité faite au nom des apôtres, Notre Seigneur se hâte d'apporter une terrible restriction. Tous ont été choisis par lui, et par conséquent reconnus capables de faire honneur à leur vocation, la grâce aidant. A quelle perversité pourtant l'un d'eux doit-il être déjà descendu pour mériter d'être appelé un démon? En parlant ainsi, Notre Seigneur veut montrer que les défections et les trahisons ne le surprennent pas, et ne peuvent par conséquent paralyser son action, puisqu'elles ont été prévues dans son plan. « Judas resta, mais pour trahir, et non pour comprendre. Comme il ne restait que dans ce but, le Seigneur ne voulut point le taire. Il ne le désigna pas, mais il en parla, afin que tous fussent sur leurs gardes, bien qu'un seul dût périr »[3]. La première annonce de la trahison accompagne ainsi la première annonce de l'Eucharistie, de même qu'un an plus tard le Seigneur se donnera en nourriture pendant que le traître s'emploiera à le livrer.

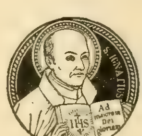
1. S. Jean, VI, 22-72.
2. Saint Augustin, *sur saint Jean*, XXVII, 9.
3. Saint Augustin, *sur saint Jean*, XXVII, 7.

Cette journée et la précédente marquent un moment décisif dans le ministère public du Sauveur. Jusque là les foules s'empressaient sur son passage, les disciples s'attachaient à lui, beaucoup saluaient en lui le grand Prophète attendu, le Messie qui allait combler son peuple de tous les biens, le puissant Roi qui devait bientôt imposer sa domination à tous les ennemis de la nation choisie. Le soir de la multiplication des pains, cet enthousiasme était à son apogée, et le divin Maître n'avait qu'un mot à dire pour être reconnu roi et soulever tout le pays. Mais cette idée d'un Messie temporel, que paraissaient favoriser les bienfaits sans nombre répandus sur ses pas par le Sauveur, n'était propre qu'à mettre obstacle au vrai règne de l'Évangile. Dès le lendemain, Notre Seigneur replace ses disciples inconsidérés au vrai point de vue : ce n'est pas le pain matériel, c'est le pain de la vérité, c'est un autre pain plus mystérieux encore que le Messie apporte au monde. Immédiatement l'enthousiasme est abattu, les disciples se retirent déçus, le Sauveur reste presque abandonné.

Pendant l'année qui va suivre, la persécution s'enhardira, et c'est au souffle de la contradiction que la semence évangélique croîtra peu à peu.

« A la suite de ces événements, Jésus demeurait en Galilée, « car il ne voulait pas se rendre en Judée, parce que les Juifs « cherchaient à le mettre à mort » [1]. Jérusalem ne le vit donc pas à la Pâque de cette année-là.

1. S. Jean, vii, 1.



IV

DE LA TROISIÈME PAQUE JUSQU'APRÈS LA FÊTE DE LA DÉDICACE (MARS-DÉCEMBRE).

CHAPITRE PREMIER.

HOSTILITÉ CROISSANTE CONTRE LE SAUVEUR.

Récriminations à propos des mains non lavées avant le repas. — Ce qui souille l'homme. — La Chananéenne. — Voyage en Phénicie. — Séjour dans la Décapole. — Guérison du sourd et muet. — Seconde multiplication des pains. — Les pharisiens demandent un signe du ciel. — Le levain des pharisiens. — L'aveugle de Bethsaïda.

Les Juifs de Jérusalem durent s'attendre sans doute à voir arriver Notre Seigneur à la ville, à l'occasion des solennités pascales. C'est à cette époque en effet que, les deux années précédentes, il s'était manifesté avec tant d'éclat. Les autorités religieuses comptaient bien mettre à profit sa présence pour arriver à se débarrasser de lui par quelque moyen que ce fût, comme le projet en était formellement arrêté. L'heure tant désirée devait tarder toute une année encore.

Déçus dans leur attente, les Juifs continuèrent à faire surveiller le Sauveur par leurs émissaires, et travaillèrent de plus en plus activement à soulever contre lui tout ce qu'il y avait d'influent dans la nation. A la suite des fêtes de la Pâque,

« des pharisiens et des scribes vinrent donc de Jérusalem ». Ils n'osèrent reprocher à Notre Seigneur son absence de la fête. Il lui eût été trop facile de répliquer en alléguant des complots homicides connus de tous. Ils attendirent l'occasion favorable pour ouvrir les hostilités. Elle se présenta bientôt.

« Ils virent quelques-uns de ses disciples qui mangeaient leur « pain avec des mains profanes, c'est-à-dire non lavées. Ils s'ap-« prochèrent et leur firent des reproches. Car les pharisiens et « les Juifs en général ne mangent pas sans s'être lavé fréquem-« ment les mains, conformément à la tradition des anciens. « S'ils reviennent de la place publique, ils font des ablutions « avant de manger. Ils observent beaucoup d'autres traditions « analogues, comme de plonger dans l'eau les coupes, les ai-« guières, les vases d'airain et les lits ». Ces coutumes ne faisaient qu'exagérer la prescription mosaïque, défendant le contact des personnes et des choses frappées d'impureté légale. Comme il était toujours possible qu'un pareil contact se fût produit, même indirectement et à l'insu de l'Israélite, les pharisiens multipliaient à plaisir les ablutions et les bains, et faisaient de ces précautions des actes religieux dont personne n'avait droit de se dispenser. A leur sens, mieux valait périr de soif que de boire l'eau avec laquelle il eût fallu se laver les mains; « quiconque mangeait son pain sans s'être lavé les mains était aussi coupable que s'il eût commis la fornication », et « ne pas se laver les mains après son repas équivalait à tuer un homme ». C'est pour faciliter ces ablutions, auxquelles le peuple se soumettait sur l'injonction des docteurs, que nous avons vu six grandes urnes de pierre dans la maison des noces de Cana. Les saducéens disaient en plaisantant que les pharisiens en viendraient à laver le globe du soleil.

A l'exemple de leur Maître, les disciples s'abstenaient de la plupart de ces ablutions. « Les pharisiens et les scribes lui posè-« rent donc cette question : Pourquoi vos disciples, au lieu de « se soumettre à la tradition des anciens, mangent-ils leur pain « sans s'être lavé les mains? Il leur répondit : Hypocrites, c'est « bien de vous qu'Isaïe a prophétisé quand il a dit : Ce peuple

« m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi. Le culte « qu'ils me rendent est vain, parce qu'ils n'enseignent que des « doctrines et des commandements humains. En effet, vous « délaissez le commandement de Dieu, et vous êtes fidèles à la « tradition des hommes, à l'ablution des aiguières et des coupes, « et à une foule d'autres pratiques du même genre. Mais pour- « quoi donc, ajoutait-il, transgressez-vous le commandement de « Dieu pour garder votre tradition? Ainsi Dieu a dit par Moïse : « Honore ton père et ta mère, et : Celui qui outragera son père « et sa mère sera puni de mort. Et vous, vous dites : Si quelqu'un « dit à son père et à sa mère : Tu auras profit au corban, c'est-à- « dire au don que j'offrirai, il n'est plus tenu de faire quoi que « ce soit pour son père ou sa mère. De la sorte, vous abrogez « le précepte de Dieu, avec votre tradition des anciens. et vous « agissez de même dans une foule d'autres cas ».

Le corban était l'argent versé pour le service du temple. Les docteurs enseignaient qu'il valait mieux donner cet emploi à l'argent que venir en aide à ses parents; ceux-ci devaient se tenir pour suffisamment soulagés par le mérite de l'œuvre accomplie. C'était sacrifier à une pratique purement rituelle la grande loi de l'amour du prochain, dans ce qu'elle a de plus impérieux. Dieu pouvait-il agréer ces offrandes impies?

Il n'y avait rien à répliquer à la réponse du Sauveur. Que valaient des traditions humaines qui prescrivaient des actes aussi révoltants? Parmi ceux qui entendaient Notre Seigneur, se trouvaient probablement quelques-uns de ces pauvres vieillards qui avaient vu réserver au corban des ressources bien nécessaires à leur soulagement. Tous approuvaient la réponse faite aux pharisiens, parce que tous la trouvaient d'accord avec le bon sens et la voix de leur conscience. Les pharisiens s'éloignèrent, sans oser relever ce nom d'hypocrites qui leur avait été infligé, et le Sauveur « rappelant de nouveau la foule autour de lui, disait : « Écoutez-moi bien tous, et comprenez. Rien de ce qui du « dehors entre dans l'homme, ne peut le souiller; mais ce qui « souille l'homme, c'est ce qui provient de lui. Entende qui a « des oreilles pour entendre. Alors il quitta la foule et entra dans « la maison. Ses disciples s'approchèrent et lui dirent : Savez-

« vous bien que les pharisiens, en entendant ce que vous avez « dit, se sont indignés? Mais il leur répondit : Toute plantation « que mon Père céleste n'a pas plantée sera arrachée. Laissez-les; « ce sont des aveugles qui conduisent des aveugles. Or quand un « aveugle se mêle d'en conduire un autre, tous deux tombent « dans la fosse ».

Les traditions purement humaines qu'enseignaient les docteurs du pharisaïsme n'étaient pas l'œuvre du Père céleste, comme cette semence évangélique que répandait le Sauveur. Leur plantation allait être arrachée; pourquoi la respecter plus longtemps? Ces docteurs ne pouvaient mener qu'à l'abîme; pourquoi les suivre davantage?

« Pierre prit la parole et dit : Expliquez-nous donc cette para- « bole. — Et vous non plus, reprit Jésus, vous ne saisissez pas « encore? Ne comprenez-vous pas que rien de ce qui du dehors « entre dans l'homme ne peut le souiller? En effet, tout ce qui « entre dans la bouche passe dans les entrailles, non dans le « cœur, et s'échappe ensuite quand le triage des aliments a été « fait. Mais ce qui sort de la bouche vient du cœur, et c'est là « ce qui souille l'homme. Car du cœur de l'homme procèdent les « pensées mauvaises, les homicides, les adultères, les fornications, « les fraudes, les faux témoignages, les blasphèmes, les péchés « d'avarice, la tromperie, les impudicités, l'envie, l'orgueil, la « folie. Ce sont toutes ces mauvaises choses venues de l'inté- « rieur qui souillent l'homme. Mais manger sans s'être lavé les « mains n'est pas une souillure pour l'homme »[1].

L'exagération de la loi de purification n'était pas seulement une gêne inutile imposée à l'Israélite; elle eût été un grave obstacle à la propagation future de l'Évangile. Si toutes ces formalités purificatrices restent nécessaires, comment les apôtres entreront-ils un jour en rapport avec le monde païen, où tout, personnes et choses, est réputé impur? Notre Seigneur renverse d'un mot cette tradition méticuleuse. L'impureté physique n'atteint point l'âme; le corps lui-même sait s'en débarrasser. L'homme n'est souillé que par l'impureté morale, c'est-à-dire par l'acte

1. S. Matthieu, XV, 1-20; S. Marc, VII, 1-23.

qui procède d'une volonté en opposition avec la volonté de Dieu. Les péchés, voilà la véritable souillure; les aliments n'en peuvent être une par eux-mêmes. Ils deviennent seulement une occasion d'impureté morale, quand ils sont pris dans des conditions que condamne la loi de Dieu. Mais aucune loi émanée de Dieu ne prescrit de se laver les mains avant de manger.

Le dépit furieux des pharisiens fut encore accru par ce nouvel incident. Les orgueilleux docteurs jouèrent l'étonnement et la douleur, en entendant le Sauveur condamner leurs traditions: au fond du cœur, ils se réjouirent d'avoir trouvé une nouvelle arme contre lui. Pour dérouter leurs complots, Notre Seigneur changea fréquemment de résidence, pendant cette dernière année; souvent on le vit chercher la retraite et le silence. L'évangélisation de la Galilée était à peu près terminée; l'instruction des apôtres devenait l'occupation la plus habituelle du divin Maître.

« Quittant cet endroit, Jésus se retira dans les parages de Tyr « et de Sidon », au nord-ouest de la Galilée, et là « il entra « dans une maison et voulut que personne ne le sût. Il ne put ce- « pendant rester caché. Une femme chananéenne, d'origine syro- « phénicienne, dont la fille avait un esprit impur, eut à peine « entendu parler de lui, qu'elle accourut de ces contrées, entra, « se jeta à ses pieds et le conjurait à grands cris de chasser le « démon de sa fille. Ayez pitié de moi, disait-elle, Seigneur, fils « de David; car ma fille est tourmentée par le démon. Il ne lui « répondit pas un mot. Ses disciples se rapprochant le priaient « aussi et disaient : Renvoyez-la, parce qu'elle crie après nous. « Il leur répondit : Je ne suis envoyé qu'aux brebis perdues de la « maison d'Israël. La femme s'avançant encore, se prosterna « de nouveau en disant : Seigneur, soyez-moi en aide. Mais il lui « dit : Attends d'abord que les enfants soient rassasiés, car il « n'est pas bon de prendre le pain des enfants pour le jeter « aux chiens. Elle répliqua : C'est vrai, Seigneur; toutefois les « petits chiens mangent sous la table de leurs maîtres les miettes « que laissent tomber les enfants. Jésus lui dit : Femme, ta foi « est grande. A cause de ce que tu viens de dire, qu'il te soit « fait comme tu veux. Va, le démon est sorti de ta fille. Elle fut

« en effet guérie à l'heure même. De retour dans sa maison, la « femme trouva l'enfant couchée sur son lit, et le démon en « était sorti »[1].

Notre Seigneur s'était montré dur en apparence envers la Chananéenne; mais avec la connaissance qu'il avait des cœurs, il voyait la foi vive dont cette femme était animée et il voulait la faire éclater davantage encore avant de la récompenser. La guérison qu'il opéra avait une haute importance. Le Sauveur déclarait que son ministère personnel devait se borner à l'évangélisation des enfants d'Israël; mais en même temps il se plaisait à faire ressortir les bonnes dispositions de ces pauvres païens. Traités de chiens par les Juifs, ces derniers désiraient ardemment les miettes tombées de la table où étaient assis les enfants, en attendant que leur foi leur fît prendre la place de ces enfants devenus ingrats et rebelles. Les apôtres leur porteront un jour la grâce de l'Évangile; dès maintenant le Sauveur pense à eux et laisse tomber à leur intention d'abondantes miettes du festin. Les pharisiens fuyaient le païen comme un être impur; Notre Seigneur va à lui pour préparer son retour à la grâce; ceux que maudissait l'orgueil humain, la compassion divine les convie au salut.

A la suite de ce miracle, la retraite du Sauveur ne fut sans doute guère respectée par la population phénicienne; mais il n'y avait là aucun inconvénient, car c'étaient surtout les gens de Galilée qu'il fallait tenir à l'écart. « Quand Jésus repartit des « confins de Tyr, il vint par Sidon vers la mer de Galilée, en « passant par le pays de la Décapole ». Ce fut un assez long voyage. Franchissant les frontières de la Phénicie, Jésus s'avança sur le territoire de Tyr, monta ensuite vers le nord dans le pays dépendant de Sidon, puis, tournant à l'est, franchit la chaîne du Liban et le fleuve Léontès; enfin, soit par les plaines de Syrie, soit par la tétrarchie de Philippe et la Gaulanite, il arriva dans la Décapole, à l'est du lac de Tibériade. Aucun des incidents de ce voyage n'est rapporté par les évangélistes.

Dans cette contrée, d'où les Gadaréniens l'avaient prié de

1. S. Matthieu, xv, 21-28; S. Marc, vii, 24-30.

partir l'année précédente, après une tragique expulsion des démons, « il gravit une montagne et s'y assit. Des foules nom-« breuses accoururent auprès de lui, amenant avec elles des « muets, des aveugles, des boiteux, des infirmes et quantité « d'autres malades. On les poussa à ses pieds et il les guérit ».

« On lui conduisit », entre autres, « un sourd et muet, en le « priant de lui imposer les mains. Il le prit hors de la foule, « mit ses doigts dans ses oreilles, lui toucha la langue avec de « la salive, et levant les yeux au ciel, soupira et lui dit : « Ephphetha, ce qui veut dire, ouvre-toi. Aussitôt ses oreilles « s'ouvrirent, le lien de sa langue se dénoua, et il parlait dis-« tinctement. Il leur commanda de n'en rien dire à personne. « Mais plus il leur commandait, plus ils le publiaient, et plus « leur admiration grandissait, à la vue des muets qui parlaient, « des boiteux qui marchaient, des aveugles qui voyaient. Ils « glorifiaient le Dieu d'Israël et disaient : Il a bien fait toutes « choses ; il a fait entendre les sourds et parler les muets »[1].

Seul le lac, toujours sillonné de barques, le séparait alors de la Galilée. Le Sauveur ne voulait pas que sa présence fût ébruitée. Comme toujours, le peuple, qui ne comprenait pas le motif du silence qu'on lui imposait, croyait que rien n'était plus légitime que l'explosion de sa reconnaissance.

Parmi tant de miracles mentionnés sommairement, l'évangéliste raconte en détail la guérison d'un sourd-muet. C'est parce que Notre Seigneur voulait, pour l'instruction de ses apôtres, en faire le type d'une guérison spirituelle opérée chaque jour dans son Église. Cet emploi de la salive, ce doigt posé sur les organes des sens, cette parole impérative, ephphetha, sont des rites qui servent à chasser le démon de celui qui demande à recevoir le baptême. Avant d'en prescrire l'usage, Notre Seigneur voulait montrer leur signification et l'efficacité surnaturelle qu'il y attacherait.

On n'était qu'à quelques lieues au sud de Bethsaïda où, plusieurs semaines auparavant, le divin Maître avait multiplié les

1. S. Matthieu, xv, 29-31 ; S. Marc, vii, 31-37

pains. Mais la foule ne se trouvait pas alors composée des mêmes éléments. Au lieu d'Israélites accourus de toute la Galilée, c'étaient maintenant des habitants de la Décapole, païens pour la plupart. Leur empressement avait été grand, leur foi sincère, leur bonne volonté persévérante. Le bon Maître voulut les récompenser, et faire entendre du même coup que ce pain de vie, offert d'abord aux Juifs et dédaigné par eux, serait servi plus tard à tous les hommes.

« Comme ces jours-là encore la foule était nombreuse, et qu'on « n'avait pas de quoi manger, Jésus appela ses disciples et leur « dit : J'ai pitié de cette multitude, car voici trois jours qu'ils « ne me quittent pas, et ils n'ont rien à manger. Je ne veux pas « les renvoyer chez eux à jeun; ils défailleraient en route, d'au- « tant que plusieurs sont venus de loin. Ses disciples lui répon- « dirent : Comment se procurer dans le désert assez de pains « pour rassasier une si grande foule? ». Ils se souvenaient de la première multiplication des pains, mais, avec une admirable délicatesse, ils voulaient laisser au Sauveur toute l'initiative d'un nouveau prodige, et ils se contentèrent de constater leur propre impuissance. Ainsi avait fait Marie aux noces de Cana.

« Jésus leur demanda donc : Combien de pains avez-vous? « — Sept, lui dirent-ils, et quelques petits poissons. Il commanda « à la foule de s'asseoir par terre, et prenant les sept pains, il « rendit grâces, les rompit et les donna à ses disciples pour les « distribuer à la multitude. Il bénit aussi les quelques petits « poissons, et les fit servir. Tous mangèrent et furent rassasiés, « et on emporta sept pleins paniers des débris qui restèrent. Or « ceux qui avaient mangé étaient au nombre d'environ quatre « mille, sans compter les enfants et les femmes. Il les congédia, « et montant aussitôt dans une barque avec ses disciples, il vint « dans les parages de Magedan et de Dalmanutha »[1].

Ceux qui profitèrent de ce miracle n'en comprirent pas le sens; la bonté du Seigneur servit seulement à disposer leur cœur au bienfait de l'Évangile. Les apôtres, seuls témoins des deux multiplications, eurent à conclure que le don du pain de vie n'aurait

1. S. Matthieu, xv, 32-39; S. Marc, viii, 1-10.

pas lieu une seule fois, mais qu'il serait fréquent, comme les autres bienfaits spirituels symbolisés par les guérisons corporelles répétées à chaque instant.

Ainsi que la première fois, le Sauveur se déroba à l'enthousiasme populaire, en traversant le lac. Il vint aux environs de Capharnaüm, au sud duquel se trouvent probablement les deux localités indiquées par l'Évangile. Il ne lui était pas nécessaire d'être présent dans le pays pour savoir les dispositions prises contre lui par ses ennemis. Mais il avait ses raisons pour y apparaître de temps en temps, afin de confondre l'orgueil des docteurs de mensonge, et montrer que si les hommes s'agitaient, c'était une volonté plus puissante qui les menait.

Quand on le sut dans le pays, « des pharisiens et des sadu- « céens s'approchèrent pour le tenter. Ils se mirent à disputer « avec lui, et lui demandèrent de leur montrer un signe dans « le ciel. Il fit entendre un profond gémissement et répondit : « Quand vient le soir, vous dites : Il fera beau, car le ciel est « rose; et le matin : Il y aura tempête aujourd'hui, car le ciel est « d'une rougeur sinistre. Vous savez donc distinguer l'aspect du « ciel; et vous n'êtes pas capables de distinguer les signes des « temps? Cette génération méchante et adultère réclame un si- « gne; mais en vérité je vous le dis, il ne lui sera point donné « d'autre signe que celui du prophète Jonas. Puis, les laissant « là, il remonta en barque, et s'en alla de l'autre côté du lac », dans les environs de Bethsaïda [1].

Les signes des temps messianiques étaient assez manifestes. Les semaines de Daniel avaient atteint leur terme, et les miracles du Sauveur frappaient tous les yeux. Mais les sectaires, aveuglés par leur orgueil, ne savaient prévoir ni la belle journée de la rédemption, ni l'orage terrible qui se déchaînerait ensuite sur la nation rebelle. A quoi bon un signe accompli dans le ciel? L'incrédulité a des explications toutes prêtes pour tous les miracles. Dieu d'ailleurs n'est pas à ses ordres. Les pharisiens et les saducéens auront pour signe la résurrection du Rédempteur

1. S. Matthieu, xvi, 1-4; S. Marc, viii, 11-13.

mis à mort. Ce signe illuminera et convertira le monde : il ne tiendra qu'à eux de le comprendre.

« En partant pour l'autre côté du lac, les disciples avaient ou-
« blié de se munir de pains. Ils n'en avaient qu'un seul avec
« eux sur le bateau. Jésus leur fit cette recommandation : Veillez
« à vous garder du levain des pharisiens et des saducéens, et
« du levain d'Hérode. Aussitôt ils se faisaient entre eux cette ré-
« flexion : Mais nous n'avons pas pris de pains, nous n'en avons
« plus. Jésus, sachant bien ce qu'ils pensaient, leur dit : Hom-
« mes de peu de foi, pourquoi songer en vous-mêmes que vous
« n'avez pas de pains? Vous ne savez ni ne comprenez donc
« rien? Votre cœur est-il encore dans l'aveuglement? Avez-vous
« des yeux pour ne pas voir, et des oreilles pour ne pas entendre?
« Ne vous rappelez-vous plus rien? Quand j'ai partagé cinq
« pains entre cinq mille hommes, combien avez-vous remporté
« de corbeilles pleines de débris? — Douze, lui dirent-ils : Et
« quand j'ai partagé sept pains entre quatre mille hommes, com-
« bien avez-vous emporté de paniers de débris? Ils lui répon-
« dirent : Sept. Il reprit : Comment donc ne comprenez-vous pas
« que je n'ai point parlé de pain quand je vous ai dit : Gardez-
« vous du levain des pharisiens et des saducéens? Ils comprirent
« alors qu'il n'avait pas parlé d'un levain de pains, mais de la
« doctrine des pharisiens et des saducéens » [1].

Les apôtres, comme tous leurs compatriotes, avaient peine à s'élever à la pensée des choses spirituelles. Pourtant les leçons déjà reçues auraient dû leur profiter davantage. C'est pourquoi le divin Maître accentue ici ses reproches. Du reste, leur inintelligence s'est compliquée d'un manque de confiance qui afflige à bon droit Notre Seigneur : ils craignent de manquer du nécessaire en compagnie de celui qui, par deux fois, vient de nourrir des milliers d'hommes! La pauvre nature humaine est toujours plus sensible aux nécessités du corps qu'à celles de l'âme.

La recommandation que fait le Sauveur trahit l'état des esprits en Galilée. Pharisiens, saducéens, hérodiens, d'ordinaire

1. S. Matthieu, xvi, 5-12; S. Marc, viii, 14-21.

ennemis jurés les uns des autres, sont maintenant coalisés contre l'Évangile. Ce dont il faut se garder, ce n'est pas du pain qu'ils fabriquent; Notre Seigneur a démontré précédemment que l'homme n'est pas souillé par ce qui entre dans son corps; c'est de leur doctrine qui, comme un levain pernicieux, excite dans les cœurs une fermentation funeste à l'action de la grâce.

« Quand ils arrivèrent à Bethsaïda, on lui présenta un aveu-« gle, en le priant de le toucher. Il prit l'aveugle par la main et « l'emmena hors du bourg; puis, mettant de la salive sur ses « yeux, il lui imposa les mains et lui demanda s'il voyait quelque « chose. Celui-ci regarda et dit : Je vois marcher des hommes « qui sont comme des arbres. Il lui imposa une seconde fois les « mains sur les yeux. L'aveugle commença à voir, et la vue lui « fut rendue de telle sorte qu'il vit les objets distinctement. Jésus « le renvoya chez lui en disant : Va dans ta maison, et si tu entres « dans le bourg, n'en parle à personne »[1].

Cet homme n'était point aveugle de naissance; aussi quand la vue commence à lui revenir, reconnaît-il confusément des formes d'arbres et d'hommes. Sa guérison paraît plus difficile à opérer, et par deux fois le Sauveur est obligé de lui imposer les mains. Cet aveugle représente en effet ceux qui, après avoir reçu la grâce de la foi, l'ont volontairement perdue. Tel est le cas des hommes de Galilée qui, après avoir acclamé le Sauveur à la suite de la première multiplication des pains, à Bethsaïda même, l'ont ensuite abandonné quand il a affirmé le caractère tout spirituel de sa mission. « Quand une fois on a reçu la lumière », dira plus tard saint Paul, « quand on a goûté le don céleste, qu'on a reçu l'Esprit Saint, et qu'on a eu part à la bonne parole de Dieu et aux merveilles du siècle futur, si ensuite on retombe, le renouvellement par la pénitence est impossible »[2], il faut un miracle de grâce pour le procurer.

1. S. Marc, VIII, 22-26.
2. Hébreux, VI, 4-6.

CHAPITRE II.

LES HUMILIATIONS FUTURES ET LA TRANSFIGURATION DU FILS DE DIEU.

La confession de saint Pierre. — Saint Pierre est constitué fondement de l'Église. Silence imposé aux apôtres sur la divinité du Sauveur. — Prédiction de la Passion. — Le salut de l'âme. — La transfiguration. — Nouvelle allusion à la Passion. — Guérison de l'épileptique possédé du démon.

De Bethsaïda, Notre Seigneur remonta vers le nord, et « se « dirigea avec ses disciples vers les bourgades de Césarée de Phi- « lippe. Il s'isola d'eux pour prier, puis, chemin faisant, il se « prit à les interroger et leur dit : Que disent les foules du Fils « de l'homme? Pour qui me prend-on? Ils lui répondirent : Les « uns pour Jean-Baptiste, les autres pour Élie, ceux-là pour Jé- « rémie ou l'un des anciens prophètes ressuscité. Jésus reprit : « Et vous, que dites-vous de moi? Simon Pierre, prenant la pa- « role, lui dit : Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. Jésus « lui répondit : Tu es heureux, Simon, fils de Jona, car ce n'est « ni la chair ni le sang qui te l'ont révélé, mais mon Père qui « est dans les cieux. Et moi, je te dis que tu es Pierre, et sur « cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne « prévaudront pas contre elle. De plus, je te donnerai les clefs « du royaume des cieux; tout ce que tu lieras sur la terre sera « lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera « délié dans les cieux »[1].

1. S. Matthieu, XVI, 13-19; S. Marc, VIII, 27-29; S. Luc, IX, 18-20.



Il fut transfiguré devant eux, et, à leurs yeux apparurent Moïse et Élie, qui conversaient avec lui.

S. Matthieu, xvii, 2, 3.

Le Sauveur n'ignorait pas ce qu'on disait de lui, ni ce qu'en pensaient les apôtres. Mais le Père céleste avait mis dans le cœur de Simon Pierre une admirable foi. Notre Seigneur veut en provoquer l'éclatant témoignage; il partira de là pour révéler son grand dessein, et expliquer pourquoi il a changé jadis le nom de Simon en celui de Pierre.

Sans hésitation, avec un généreux élan, l'apôtre salue, en son Maître bien-aimé, le Messie et le Fils de Dieu, alors qu'à l'exception des apôtres, presque tous le méconnaissent ou même le haïssent. Le Sauveur le félicite de sa foi, tout en l'avertissant qu'elle est un don venu d'en haut. « Tu es bienheureux, veut-il dire, parce que c'est mon Père qui t'a enseigné; l'opinion de la terre ne t'a pas trompé, ce n'est pas la chair et le sang », c'est-à-dire la nature avec la sagesse de sa raison ou les entraînements de ses passions, « c'est l'inspiration du ciel qui t'a instruit. C'est celui dont je suis le Fils unique qui m'a fait connaître à toi. Et voici ce que je te dis : De même que mon Père t'a manifesté ma divinité, moi je te révèle ta dignité. Tu es Pierre, c'est-à-dire, je suis moi-même la pierre inébranlable, la pierre angulaire qui unit les deux murailles en une seule, le fondement en dehors duquel personne n'en peut placer d'autre. Cependant toi aussi tu es pierre, parce que ma puissance fait ta solidité, de telle sorte que ce qui appartient en propre à mon pouvoir te devient commun avec moi par participation. C'est sur ce ferme fondement que j'établirai le temple éternel, et la sublimité de mon Église, qui doit atteindre le ciel, aura pour base la solidité de cette foi » [1].

Les paroles que le Sauveur adresse à Pierre sont le décret divin qui fonde l'Église, cette Église unique qu'il appelle « mon Église ». Aucune puissance ne pourra ni la renverser, ni même l'ébranler. Les portes de l'enfer désignent le pouvoir des démons. En Orient, les portes des villes, où se rend la justice et où s'exécutent ses arrêts, sont prises pour la puissance elle-même. Ces portes de l'enfer ne sont pas seulement la mort, qui frappe successivement tous les royaumes et toutes les institutions

1. Saint Léon, *Sermon pour le second anniversaire de son élévation.*

humaines. Ce sont surtout les puissances de Satan, et comme c'est par le mensonge et l'erreur que Satan conduit les âmes au péché et à la perdition, « les portes de l'enfer sont les hérésies » [1]. Si l'erreur ne peut rien contre l'Église, elle ne peut donc rien non plus contre la pierre fondamentale sur laquelle l'édifice est assis, parce que si le fondement était ébranlé, toute la construction le serait aussi. Par conséquent l'apôtre « est lui-même la pierre que ne peuvent vaincre les portes orgueilleuses des enfers » [2].

Les clefs sont l'insigne de la puissance souveraine. Pierre l'exercera sur le royaume des cieux, c'est-à-dire sur l'Église; et comme il agira au nom et avec l'assistance de Jésus Christ retourné au ciel, et que l'Église sera elle-même le vestibule donnant entrée au ciel, tous les actes de la juridiction de Pierre seront ratifiés au séjour éternel. Avec les clefs qui lui sont confiées, il pourra ouvrir ou fermer, délier ou lier; car ouvrir et délier sont tout un dans la langue des Hébreux. Ses arrêts ne seront jamais cassés par l'autorité divine, la seule qui lui reste supérieure dans le royaume spirituel des âmes. « O bienheureux portier du ciel, à la discrétion duquel sont remises les clefs des portes éternelles, et dont le jugement terrestre a d'avance force de loi dans le ciel, de sorte que ce qu'il lie ou délie sur la terre se trouve au ciel dans le même état! » [3].

Ainsi c'est au moment où son œuvre est le plus vivement contredite que Notre Seigneur donne l'assurance de son inébranlable stabilité. Quelques hommes seulement croient à sa divinité; leur foi sera le grain de sénevé d'où sortira le grand arbre de l'Église. Car il faut remarquer que ce n'est pas sur la sainteté de Pierre que sera fondée l'œuvre divine. Ni Pierre, ni ses successeurs ne seront impeccables; mais ni Pierre ni ses successeurs n'auront de défaillance dans leur foi. Pierre est ici l'interprète de la croyance des apôtres, comme il l'a été déjà à la suite du discours sur le pain de vie. Néanmoins, le Sauveur « prescrivit « très expressément à ses disciples de ne dire à personne qu'il était

1. Saint Grégoire, *sur le Psaume V*, 26; Saint Épiphane, *l'Ancre*, 9.
2. Saint Augustin, *Psaume contre le parti de Donat.*
3. Saint Hilaire de Poitiers, *sur ce passage de saint Matthieu.*

le Christ ». Jusque là il avait évité de le déclarer ouvertement aux foules; ses miracles avaient seuls parlé, mais leur langage était resté incompris du plus grand nombre. On consentait bien à voir en Notre Seigneur un prophète; la foi des multitudes n'allait pas au delà, et l'incrédulité des pharisiens et des princes des prêtres abaissait ce prophète au rang d'imposteur. L'affirmation des apôtres n'eût donc pas été capable de faire accepter alors une vérité que tant de miracles accomplis n'avaient pu introduire dans les esprits. D'ailleurs le divin Maître ne voulait être présenté comme Dieu à la masse des hommes que quand son rôle de Rédempteur aurait été rempli jusqu'à l'immolation. En attendant, il se contentait de préparer les hommes au salut, ne se révélant à chacun que selon ses dispositions, et laissant à l'Esprit Saint le soin de le faire connaître, servir et adorer par le monde, après sa mort et sa résurrection.

Jusqu'à ce jour, il n'avait parlé qu'à mots couverts de sa terrible fin, sans que personne comprît. « A partir de ce moment, « Jésus commença à faire cette révélation à ses disciples : Il faut « que le Fils de l'homme aille à Jérusalem, qu'il ait beaucoup à « souffrir et soit rejeté des anciens, des princes des prêtres et des « scribes, qu'il soit mis à mort, et que le troisième jour il ressus-« cite. Il leur en parlait ouvertement. Et Pierre, le prenant à « part, se mit à le reprendre : A Dieu ne plaise ! Seigneur, dit-il, « cela ne vous arrivera pas. Jésus, se retournant et voyant ses « disciples, réprimanda Pierre et lui dit : Retire-toi de moi, satan, « qui veux me faire obstacle, parce que tu n'as pas le sens des « choses de Dieu, mais des pensées tout humaines ».

« Jésus Christ, voyant sa gloire si hautement confessée par la bouche de Pierre, commence selon son style ordinaire à parler de ses abaissements, et aussitôt ce même Pierre, qui avait si bien reconnu la vérité en confessant la grandeur du Sauveur du monde ne la peut plus souffrir dans ce qu'il déclare de sa bassesse. Il n'aime pas Jésus Christ comme il faut. Il confesse avec joie ses grandeurs, mais il ne peut supporter ses humiliations, de sorte qu'il ne l'aime pas comme Sauveur, puisque ses abaissements n'ont pas moins de part à ce grand ouvrage que sa grandeur

divine et infinie. La cause de la répugnance qu'avait cet apôtre à reconnaître ce Dieu abaissé, c'était cette tendresse naturelle qu'il avait pour le Fils de Dieu, par laquelle il le voulait voir honoré à la manière que les hommes le désirent »[1]. Le Sauveur le reprit sévèrement, en lui donnant le nom de satan, qui veut dire adversaire, et en le repoussant comme il avait fait le tentateur au désert. Il importait en effet que celui qui venait d'être investi d'une si haute autorité n'en fît pas usage pour contrarier les desseins de son Maitre, et que, par un zèle indiscret et tout humain, il ne devînt pas, même contre son gré, l'auxiliaire du démon contre l'œuvre du Rédempteur. Cette salutaire correction, infligée devant tous les apôtres, fut un avertissement pour tous, et apprit à Pierre qu'en lui l'humilité devait marcher de pair avec la grandeur.

« Alors Jésus fit venir la foule avec ses disciples, et il dit à « tous : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-« même, qu'il porte sa croix et me suive. Car celui qui voudra « sauver sa vie, la perdra, et celui qui perdra sa vie à cause de « moi et de l'Évangile, la sauvera. Et que servirait donc à l'homme « de gagner l'univers tout entier, s'il se perd lui-même et cause la « ruine de son âme? Que donnera-t-il en échange de son âme? « Car le Fils de l'homme viendra dans la gloire de son Père, « avec ses saints anges, et alors il rendra à chacun selon ses « œuvres. Celui qui aura rougi de moi et de mes paroles, en « présence de cette race adultère et pécheresse, le Fils de l'homme « rougira alors de lui et le confondra. Il ajouta : Je vous le dis « en vérité, parmi ceux qui sont ici, plusieurs ne sentiront pas « l'atteinte de la mort, avant d'avoir vu le Fils de l'homme venir « dans son royaume pour y faire œuvre de puissance »[2].

Notre Seigneur doit aller à Jérusalem pour y souffrir et y mourir. Mais sa mort, qui suffira pour mériter le salut de tous, ne suffira pas pour que le salut soit appliqué à chacun. Le disciple aura, comme saint Paul, à « compléter dans sa chair ce qui manque aux souffrances du Christ »[3] ; il lui faudra partager volon-

1. Bossuet, *Panégyrique de S. Pierre*, 1er *point*.
2. S. Matthieu, XVI, 20-28; S. Marc, VIII, 30-39; S. Luc, IX, 21-27.
3. Colossiens, I, 24.

tairement les épreuves de celui dont il veut partager la gloire; se renoncer à lui-même, en cessant d'obéir à la loi tyrannique des sens, des passions et de la nature viciée par le péché d'origine; porter sa croix, en s'imposant avec courage le fardeau du devoir, de l'humiliation, de la souffrance; enfin suivre Jésus, aller où il va, vivre comme il vit, agir comme il agit, marcher derrière lui par un progrès continuel dans la pratique de la vertu. Telle est la règle imposée à tous, règle qui ne se compose pas seulement de belles formules et de superbes conseils, comme en avaient parfois donné les sages, mais règle attirant l'homme sur les pas d'un être vivant et divin qui parle et qui agit, qui éclaire et qui aide, qui commande et qui jugera. Car c'est à cette sanction suprême qu'il faut songer. Le nouveau royaume ne sera pas comme ceux de la terre, où l'on ne rêve que glorieuses conquêtes, ambitieuse domination sur de nombreux sujets, et jouissance de tous les biens de la vie. On n'y dominera que sur soi-même, on n'y fera d'autre butin que celui de ses mérites chèrement acquis, on n'y aura d'autre jouissance solide que celle du devoir accompli et du souverain bonheur espéré dans une autre vie. Agir ainsi sera sauver son âme, c'est-à-dire s'assurer le bonheur éternel; agir autrement sera folie, car tous les biens gagnés sur la terre ne pourront servir dans l'éternité à racheter l'âme quand elle se sera volontairement perdue, au mépris de celui qui, Sauveur aujourd'hui, sera demain un Juge.

Mais le Sauveur n'attendra pas la fin des temps pour exercer sa sévérité contre ceux qui auront dédaigné sa grâce. En ce monde même il fera sentir la rigueur de ses jugements, et quarante ans après sa mort, sa puissance vengeresse apparaîtra dans son royaume, pour châtier par une suprême catastrophe la nation rebelle qui l'aura rejeté, et la ville impie qui l'aura condamné. Plusieurs de ceux qui écoutent cette terrible prédiction vivront assez pour en voir l'accomplissement.

Pour établir Pierre chef de son Église, Notre Seigneur s'était transporté hors de Galilée, à la limite septentrionale de la Palestine, indiquant par là que le nouveau royaume qu'il fondait ne serait pas exclusivement juif, mais universel. Des environs

de Césarée il descendit ensuite, probablement par la rive gauche du Jourdain, afin d'éviter Capharnaüm et ses environs très peuplés; il arriva jusqu'au sud du lac de Tibériade, traversa le fleuve et s'achemina avec ses apôtres jusqu'à la montagne du Thabor, où la tradition a toujours placé le lieu de la transfiguration. Le Thabor, dont le nom signifie « élévation », se dresse au nord de la plaine d'Esdrelon, à environ deux lieues à l'est de Nazareth; il forme un dôme isolé d'à peu près six cents mètres d'altitude. Un village y avait été construit dans les anciens temps, et 218 ans av. J. C., Antiochus le Grand y bâtit même une forteresse. Le tout était très vraisemblablement ruiné et désert à l'époque évangélique, et c'est seulement en 67, au début de la guerre de Judée, que Josèphe entoura le mont de nouveaux remparts. Le Thabor a toujours été couvert d'une abondante végétation, et, que le sommet fût habité ou non, il dut être facile de trouver sur la montagne un abri solitaire.

On était alors au commencement du mois d'août. « Après six « jours » de voyage, par conséquent « environ le huitième jour « après l'entretien » de Césarée, parvenu au pied du Thabor, « Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, son frère, et les « conduisit seuls à l'écart sur la haute montagne. Il s'y mit en « prière », comme il le faisait d'habitude quand venait la nuit, « et pendant qu'il priait, il fut transfiguré en leur présence. Son « visage resplendit comme le soleil, et ses vêtements devinrent « éclatants et blancs comme la neige, mais d'une blancheur telle « qu'aucun foulon de ce monde n'en peut produire de pareille. « Et voici qu'apparurent deux hommes qui s'entretenaient avec « lui; c'était Moïse et Élie, dont l'aspect était majestueux. Ils « parlaient des dernières actions que Jésus devait accomplir à « Jérusalem. Cependant Pierre et ceux qui l'accompagnaient « étaient accablés par le sommeil; quand ils s'éveillèrent, ils « virent sa gloire et les deux personnages qui se tenaient auprès « de lui. Lorsque ceux-ci s'éloignèrent de Jésus, Pierre prit la « parole et lui dit : Maître, nous sommes bien ici. Si vous vou- « lez, faisons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse, et « une pour Élie. Il parlait encore qu'une nuée lumineuse les « couvrit, et les disciples eurent peur en les voyant entrer dans

« cette nuée. Et de la nuée partit une voix qui disait : Celui-ci « est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute ma complai- « sance, écoutez-le. En entendant cette voix, les disciples tom- « bèrent la face contre terre et furent épouvantés. Mais pendant « que la voix parlait, Jésus se trouva seul. Il s'approcha d'eux, « les toucha et leur dit : Levez-vous et n'ayez pas peur. Levant « donc les yeux et regardant autour d'eux, ils ne virent plus que « Jésus seul ».

La vision béatifique de la divinité, dont jouissait l'âme du Sauveur, devait naturellement élever son corps à cet état glorieux qui sera un jour celui des élus dans le ciel, après la résurrection générale. Pour paraître au milieu des hommes dans l'infirmité d'une chair mortelle, il fallut que, par un miracle perpétuel, la divinité cachât sa gloire et contînt sa majesté, en s'interdisant de rayonner à travers le voile si léger du corps humain pris par le Fils de Dieu. La transfiguration était donc moins un miracle que la cessation momentanée de la contrainte que le Fils de Dieu imposait à sa sainte Humanité. En contemplant ce merveilleux spectacle, les apôtres furent encore affermis dans leur foi en celui que Pierre avait salué comme le Christ, le Fils du Dieu vivant. Ils durent comprendre aussi ce que, pour convaincre un peuple incrédule, le Sauveur aurait pu faire. Rien ne lui était plus aisé que de renouveler les grandes manifestations du Sinaï. S'il employait des moyens plus humbles, c'est que la foi devait être, non le résultat d'une crainte servile ou d'un enthousiasme intéressé, mais l'œuvre de la grâce intérieure venant au secours de la bonne volonté de l'homme.

Depuis la promesse du pain de vie, Notre Seigneur se voyait abandonné par la plupart de ses disciples, et poursuivi avec acharnement par ses ennemis. Or voici que la voix du Père retentit du sein de la nuée pour attester que ce Sauveur, rejeté par beaucoup comme fils de Joseph, le charpentier bien connu, c'est son Fils bien-aimé ; si les hommes trouvent ses discours intolérables, le Père met en lui toutes ses complaisances ; de ce Docteur méconnu, Dieu lui-même vient dire : Écoutez-le. De plus, « la présence de Moïse, qui a donné la loi, témoigne qu'il ne transgresse pas la loi, comme l'en accusent les Juifs ; la présence

d'Élie, si zélé pour la gloire de Dieu, montre qu'il ne blasphème pas, en s'attribuant la gloire de la divinité » [1].

Pierre, Jacques et Jean, choisis pour être témoins de la transfiguration, ont déjà été pris à part au moment de la résurrection de la fille de Jaïre. Le divin Maître avait ses raisons pour en agir ainsi. Il voulait un jour les rendre témoins d'un tout autre spectacle. « Le but principal de cette transfiguration était d'ôter du cœur des disciples le scandale de la croix ; l'humiliation volontaire de la Passion ne troublerait plus leur foi, après que l'éminence de la dignité cachée du Sauveur leur aurait été révélée. D'autre part, une providence non moins grande préparait ainsi le fondement de l'espérance pour la sainte Église, afin que le corps tout entier du Christ reconnût à quelle transformation il serait appelé, et que les membres pussent se promettre de partager l'honneur qui avait resplendi dans le chef » [2].

« Pendant qu'ils descendaient de la montagne, Jésus leur fit « cette recommandation : Ne parlez à personne de ce que vous « avez vu, jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre « les morts. Ils se turent donc et gardèrent pour eux tout ce « qu'ils avaient vu, sans en rien dire à personne en ces jours-là. « Mais ils cherchaient ce que signifiait : Jusqu'à ce qu'il soit res- « suscité d'entre les morts. Toutefois ils lui firent cette question : « Que disent donc les pharisiens et les scribes, qu'il faut qu'Élie « vienne d'abord? Il leur répondit : Élie doit en effet venir « d'abord pour rétablir toutes choses. Mais, je vous le dis, Élie « est déjà venu, ainsi qu'il est écrit de lui. Cependant ils ne l'ont « pas reconnu, et ils l'ont traité comme ils ont voulu. De même « le Fils de l'homme aura beaucoup à souffrir d'eux, ainsi qu'il « est écrit, et il sera méprisé. Les disciples comprirent alors « qu'il leur avait parlé de Jean-Baptiste » [3].

La présence d'Élie à la transfiguration avait surpris les apôtres, plus encore que celle de Moïse, car les Juifs s'attendaient à l'apparition d'Élie avant l'avènement du Messie. Le Sauveur s'en

1. Saint Jean Chrysostome, *sur saint Matthieu, homélie* LVII.
2. Saint Léon, *Sermon* LI, *sur la Transfiguration.*
3. S. Matthieu, XVII, 1-13; S. Marc, IX, 1-12; S. Luc, IX, 28-36.

était déjà expliqué en parlant du précurseur. Élie marchant devant le Rédempteur, c'était Jean; Élie précédant le souverain Juge, ce serait l'ancien prophète lui-même. Élie, revenant en personne pour montrer le Sauveur, eût ôté tout mérite à la foi. Jean-Baptiste remplissant l'office d'Élie, sans être le prophète lui-même, avait montré le Sauveur assez clairement pour que les âmes droites ne pussent s'y tromper. Mais les hommes orgueilleux, qui ne voulurent pas purifier leur vue spirituelle par la pénitence et l'humiliation, ne reconnurent ni le précurseur, ni le Sauveur. Le premier avait été méprisé et mis à mort; le second sera traité de même. Ainsi s'accomplira la Rédemption, impossible si tous avaient cru; sa nécessité ne rendait pourtant pas excusables ceux qui concouraient à son accomplissement, car leur aveuglement et leur malice étaient volontaires.

Notre Seigneur recommanda très expressément aux trois apôtres de se taire jusqu'à sa résurrection. Il ne fallait ni exciter la jalousie des autres disciples, ni proposer à leur croyance un prodige qui dépassait peut-être l'énergie actuelle de leur foi, ni faire du bruit autour du Sauveur, dans une contrée et à une époque où il cherchait à passer inaperçu. Le secret fut bien gardé. Les témoins ne le divulguèrent que quand la résurrection rendit irrécusables tous les autres miracles, et que le privilège accordé aux trois apôtres eut été expliqué par leur présence à l'agonie du divin Maître. Saint Pierre était encore tout ému du glorieux souvenir de la transfiguration, quand il écrivait aux premiers chrétiens, plus de trente cinq ans après : « Ce n'est pas sur la foi de fables ingénieuses que nous vous avons révélé la puissance et la présence de Notre Seigneur Jésus Christ, c'est comme spectateurs mêmes de sa majesté. Il a reçu du Père honneur et gloire, quand de la nuée radieuse se fit entendre sur lui cette voix : Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances, écoutez-le. Et nous, nous avons entendu cette voix apportée du ciel, quand nous étions avec lui sur la montagne sainte »[1].

Les autres disciples du Sauveur étaient restés au pied de la montagne. Les gens du pays, s'apercevant de leur présence, en

1 II Pierre, I, 16-18.

conclurent que leur Maître ne devait pas être loin, et aussitôt ils accoururent avec des malades à faire guérir. Les apôtres, qui avaient reçu du Sauveur et déjà exercé avec succès le pouvoir de rendre la santé aux infirmes et de chasser les démons, se mirent en devoir de répondre aux demandes de la foule. Mais les choses n'allèrent pas tout à fait comme ils l'espéraient.

En descendant de la montagne, au matin, « le jour suivant, « Jésus arriva auprès de ses disciples, et vit autour d'eux une « grande foule et des scribes qui leur cherchaient querelle. A la « vue soudaine de Jésus, tout le peuple fut stupéfait et saisi de « crainte », soit que sur son visage demeurât encore quelque reflet de la transfiguration, soit que l'assistance eût conscience d'avoir mérité ses reproches en laissant malmener les apôtres par les scribes. Toutefois, l'assurance revint bientôt en présence de celui dont la bonté était si connue, « et s'approchant, ils le « saluaient. Il leur demanda : Quelle querelle avez-vous donc « entre vous? De la foule, un homme vint se mettre à genoux « devant lui et s'écria : Maître, je vous en prie, jetez les yeux « sur mon fils, mon unique enfant, et ayez pitié de lui. Je vous « l'ai amené, parce qu'il est épileptique, qu'il a un esprit muet et « souffre beaucoup. Dès que cet esprit s'empare de lui, il pousse « des cris; l'esprit le jette à terre, et il écume et grince des dents; « après l'avoir ainsi agité, l'esprit ne le quitte qu'à grand'peine, « au milieu de contorsions qui le laissent tout raidi. Je l'ai pré- « senté à vos disciples, en les priant de le délivrer, mais ils n'ont « pas pu le guérir.

« Jésus répondit : O race incrédule et perverse, jusqu'à quand « serai-je avec vous? jusqu'à quand aurai-je à vous souffrir? « Amenez-le-moi. On le lui amena, et à peine eut-il vu Jésus, « que le démon agita l'enfant et le jeta à terre, où il se roulait « en écumant. Jésus demanda à son père : Depuis combien de « temps cela lui arrive-t-il? — Depuis son enfance, dit-il, et fré- « quemment il l'a jeté dans le feu et dans l'eau pour le faire « périr. Mais si vous pouvez quelque chose, secourez-nous, par « pitié pour nous. Jésus lui dit : Si tu es capable de croire, tout « est possible à celui qui croit. Le père de l'enfant s'écria aussitôt « en versant des larmes : Je crois, Seigneur, venez en aide à

« mon peu de foi. Alors Jésus, voyant la foule qui se pressait « tout autour, menaça l'esprit immonde et lui dit : Esprit sourd « et muet, je te l'ordonne, sors de lui et n'y rentre plus jamais. « Avec des cris et de violentes convulsions, il sortit de l'enfant « qui devint comme mort, si bien que beaucoup disaient : Il est « mort. Mais Jésus, le prenant par la main, le releva, et il se « tint debout. Il était guéri, et Jésus le rendit à son père. « Tous étaient dans la stupéfaction sur la grandeur de Dieu.

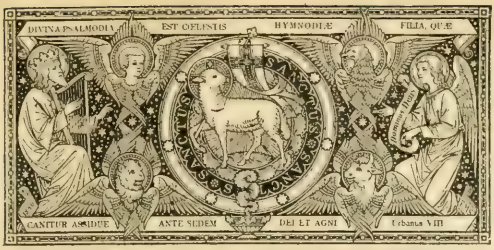
« Quand on fut rentré dans une maison, les disciples s'ap- « prochèrent en secret et lui demandèrent : Pourquoi donc « nous autres n'avons-nous pas pu le chasser? Jésus leur dit : « C'est à cause de votre manque de foi. Car, je vous le dis en « vérité, si vous aviez de la foi gros comme un grain de sénevé, « vous diriez à cette montagne : Passe de cet endroit à cet « autre, et elle passerait, et rien ne vous serait impossible. « Quant à ce genre de démons, on ne peut les chasser que par « la prière et le jeûne »[1].

Cette délivrance, opérée dans des conditions si surprenantes pour les apôtres, était encore destinée à les instruire en vue de leur futur ministère. Sans doute, quand ils ont été envoyés en mission, ils ont guéri les malades et chassé les démons. Dans l'exercice de la puissance que Notre Seigneur leur avait confiée, peut-être ont-ils apporté quelque complaisance personnelle, et ont-ils pensé que l'action miraculeuse leur serait toujours aussi aisée. Ils sont maintenant instruits par leur impuissance, en face d'une foule assez peu bienveillante, et d'adversaires qui ne manquent pas d'accentuer leur échec. Une coopération plus effective sera désormais nécessaire pour que leur pouvoir contre le démon soit efficace. Ils pourront toujours compter sur l'assistance divine, mais à condition de la réclamer par d'ardentes prières, et de la seconder par une vie pénitente et mortifiée. Il faudra surtout, de la part de ceux qui sollicitent des miracles ou qui veulent en opérer, une foi très vive. Or celle que possèdent en ce moment les apôtres et les disciples n'est pas même comme un grain de sénevé; qu'est donc celle de la foule? Le

1. S. Matthieu, XVII, 14-20; S. Marc, IX, 13-28; S. Luc, IX, 37-44.

pauvre père de l'enfant en est encore à dire au Sauveur : Si vous pouvez quelque chose! Du moins son humilité touche Notre Seigneur. Mais quelle souffrance pour le divin Maître, quand, après tant d'éclatants miracles, il trouve son peuple si incrédule!

Il s'en plaint d'autant plus douloureusement, qu'il prévoit les excès où vont bientôt aboutir l'incrédulité et la perversité de ceux qu'il est venu instruire et sauver. Quelques jours à peine se sont écoulés, depuis qu'il a annoncé à ses disciples les violences et la mort qui l'attendaient à Jérusalem. Sur le Thabor, il en parlait avec Moïse et Élie. En descendant de la montagne, c'était encore le sujet de sa conversation avec les trois apôtres. Le lugubre dénouement approche; Notre Seigneur l'appelle de ses vœux, moins pour sa délivrance personnelle, que pour le salut des hommes. Car, il l'a dit jadis à Nicodème, il faut que le Fils de l'homme soit élevé de terre comme le serpent d'airain, pour qu'on ait foi en lui et que cette foi conduise au salut.



CHAPITRE III.

JÉSUS A LA FÊTE DES TABERNACLES.

La fête des Tabernacles. — Départ tardif du Sauveur. — Jésus au temple, au milieu de la fête. — Ordre d'arrestation porté contre Jésus. — Le dernier jour de la fête. — La femme adultère. — Discussions sur l'origine du Messie. — Les Juifs indignes d'être enfants d'Abraham et de Dieu. — Jésus, Fils de Dieu. — On veut le lapider.

Quelques semaines après la transfiguration, devait se célébrer à Jérusalem une des grandes fêtes de l'année. Le quinze du mois hébreu de tischri, date qui correspond aux premiers jours d'octobre, commençait la solennité des Tentes ou des Tabernacles. Elle servait d'action de grâces après la vendange, et rappelait le séjour des Israélites sous les tentes, pendant les quarante ans du désert. Comme cette fête succédait immédiatement au grand jour des expiations, qui tombait le 10 du même mois, tous les Juifs étaient dans la joie; pendant sept jours, ils habitaient dans des cabanes de feuillage, dressées sur les terrasses des maisons ou dans la campagne qui avoisinait la ville, et ils portaient à la main des branches de verdure qu'ils agitaient avec allégresse. Au temple, il y avait chaque jour de solennelles libations de vin et d'eau, et de brillantes illuminations. Le septième jour, on effeuillait les branches qui avaient servi à la construction des cabanes, et, le lendemain, on se por-

tait en foule au temple, pour une nouvelle solennité qui servait de complément aux sept jours précédents.

En Galilée, le Sauveur persistait à se tenir à l'écart, et se contentait d'instruire ses apôtres et ses disciples loin du tumulte des villes et des foules. Ceux de ses parents qui comptaient sur sa réputation dans des vues tout humaines, s'accommodaient mal de la retraite à laquelle il se condamnait. Aussi comme « approchait la fête des Juifs, la Scénopégie » ou construction des tentes, « ses frères lui dirent : Partez d'ici, et allez en Judée, « afin que là aussi vos disciples voient les œuvres que vous « faites. Car on n'agit pas en secret, quand on veut se faire con- « naître. Puisque vous opérez de telles choses, manifestez-vous « donc au monde. Ses frères eux-mêmes en effet ne croyaient « pas en lui ». Quelle douloureuse constatation! Dans sa propre famille, le Sauveur trouve des parents qui partagent plus ou moins complètement l'incrédulité du grand nombre. Sans nier les miracles si éclatants, ils auraient voulu qu'un avantage plus positif en résultât pour eux. Voyant donc que son succès est compromis en Galilée par le caractère tout spirituel qu'il veut donner à son œuvre, ils invitent Jésus à se produire sur un théâtre plus important : en Judée, on comprendra mieux ses actes; il recevra des autorités religieuses la consécration officielle de sa mission, et son illustration personnelle sera enfin de quelque utilité pour ceux de sa famille.

« Jésus leur dit : Mon temps n'est pas encore venu, tandis « que votre temps à vous est toujours prêt, car le monde ne « peut pas vous haïr. Moi, au contraire, il me hait, parce que je « rends de lui ce témoignage que ses œuvres sont mauvaises. « Pour vous, montez à cette solennité; quant à moi, je ne monte « pas pour le jour même de la fête, parce que mon temps n'est « pas encore arrivé. Leur ayant ainsi parlé, il resta en Galilée ». Le divin Maître avait l'intention d'aller à la fête; mais il ne voulait pas se rendre à Jérusalem avec les nombreuses caravanes qui allaient partir. Les idées d'ambition personnelle, qui animaient beaucoup de ses parents et de ses disciples, les eussent portés sans doute à quelque fâcheux éclat, dont les autorités de

la capitale auraient profité pour hâter un dénouement tragique.
« Quand ses frères furent montés, il monta à son tour pour « aller à la solennité, mais sans le laisser savoir, et comme en « cachette ». Ses apôtres et peut-être quelques rares disciples l'accompagnaient dans ce voyage. « Ils partirent donc et tra« versèrent la Galilée; mais il ne voulait pas qu'on le sût »[1].

Cependant, à Jérusalem, on parlait beaucoup de Notre Seigneur. Les pèlerins venus du nord racontaient les nouveaux prodiges qu'il avait opérés. Les Juifs de la ville, fort intrigués de son absence à la dernière Pâque, s'enquéraient de lui avec une curiosité sympathique ou méprisante, suivant qu'ils condamnaient ou approuvaient les projets arrêtés au sanhédrin. La guérison de l'infirme de la piscine, bien que datant déjà de dix huit mois, était encore le thème d'ardents commentaires; elle avait été le prétexte de cette surveillance jalouse exercée depuis lors sur le Sauveur en Galilée, par les délégués du sanhédrin, et la question du sabbat violé par les guérisons miraculeuses ne cessait pas d'être agitée par les sectaires. En entendant parler de tous les miracles opérés même le jour du sabbat, les uns en concluaient que Jésus était un grand prophète et peut-être le Messie, les autres au contraire y voyaient la preuve qu'il était un contempteur de la loi et un imposteur. Il ne faut donc pas s'étonner si « les Juifs le cherchaient pendant la fête, et disaient : « Où est-il donc? Il y avait dans la foule grande rumeur à son « sujet. Les uns disaient : C'est un homme de bien. — Non, « disaient les autres, il égare les foules. Toutefois personne ne « parlait de lui ouvertement, par crainte des Juifs », c'est-à-dire des autorités de la nation.

« On était déjà au milieu de la fête, quand Jésus monta au « temple et se mit à enseigner. Les Juifs s'en étonnaient et di« saient : D'où lui vient cette science, à lui qui n'a pas étudié? « Jésus leur répondit : Ma doctrine ne vient pas de moi, mais « de celui qui m'a envoyé. Quiconque voudra faire ce qu'il « ordonne, reconnaîtra si cette doctrine vient de Dieu, ou si je « parle de moi-même. Celui qui parle de lui-même ne cherche

1. S. Jean, VII, 2-10; S. Marc, IX, 29.

« que sa propre gloire; mais celui qui cherche la gloire de celui « qui l'a envoyé est digne de foi, et l'iniquité n'est pas en lui. « Moïse ne vous a-t-il pas donné la loi? Cependant aucun de « vous n'accomplit la loi. Pourquoi cherchez-vous à me mettre « à mort? La foule lui répondit : Vous avez un démon; qui « cherche à vous mettre à mort? ».

Cette réponse venait à la fois de ceux qui ignoraient le complot tramé par les Juifs contre le divin Maître, et des Juifs intéressés à ne pas se trahir eux-mêmes. « Mais Jésus reprit : J'ai « accompli une œuvre, et vous en êtes dans l'étonnement. Comme « Moïse vous a donné la circoncision (bien qu'elle ne vienne pas « de Moïse, mais des patriarches), vous n'hésitez pas à circoncire « quelqu'un, même le jour du sabbat. Or, tandis qu'un homme « reçoit la circoncision le jour du sabbat, pour que la loi de « Moïse ne soit pas violée, vous vous indignez contre moi parce « que j'ai mis un homme tout entier en bonne santé le jour du « sabbat. Ne jugez pas superficiellement, mais portez un juge- « ment conforme à la justice ».

L'évangéliste saint Jean ne nous a conservé que la trame de tous ces entretiens du Sauveur, et parfois même le texte seul du sujet traité. Mais la pensée du divin Maître s'y retrouve tout entière. Dès son apparition au temple, il se met donc à enseigner, avec cette autorité que tous admiraient dans ses paroles. On ne l'a vu à l'école d'aucun docteur, et l'on s'étonne de sa science. Le seul docteur de qui il relève, c'est celui qui l'a envoyé, son Père. Sans doute, les autorités religieuses ont le droit d'apprécier sa doctrine; encore faut-il que leur jugement soit éclairé, impartial et respectueux pour le Dieu dont ils sont les mandataires. Or le Sauveur leur rappelle ce principe essentiel que, si une œuvre est divine, on ne peut la juger sainement qu'à la lumière divine, lumière qui n'éclaire que les âmes dégagées du mal; car « la sagesse n'entre pas dans une âme méchante, et n'habite pas dans un corps esclave du péché »[1]. C'est là une vérité capitale, que Notre Seigneur a déjà formulée dans son entretien avec Nicodème : c'est en accomplissant le bien, « c'est

1. Sagesse, I, 4.

en pratiquant la vérité qu'on parvient à la lumière ». L'état de péché est donc incompatible avec une vraie intelligence des choses religieuses. On ne peut, il est vrai, sortir du péché sans le secours divin; mais ce secours est assuré à tous ceux qui font leur possible pour profiter des grâces déjà reçues. Dieu n'éclaire pas du premier coup la route tout entière; il accorde d'abord la lumière dont on a besoin pour faire les premiers pas. Il faut faire ces premiers pas dans le bien, avec la confiance que Dieu illuminera la route à mesure qu'on avancera. La grâce divine et la bonne volonté de l'homme doivent marcher de conserve.

Les Juifs avaient au cœur l'orgueil, la haine, et des desseins homicides contre le Sauveur. Ils étaient donc dans une condition morale qui les mettait hors d'état d'apprécier la divinité de son enseignement. Bien plus, la perversion de leur cœur leur ôtait même toute clairvoyance dans des questions qui relevaient du simple bon sens; ainsi pour eux, circoncire un homme le jour du sabbat était un bien, malgré la loi du repos, guérir un infirme était un crime! Le Sauveur ne refusait donc pas aux docteurs et aux princes des prêtres le droit de juger s'il était le Messie; il les avait déjà pressés d'étudier dans ce but ses paroles et ses actes; mais il leur déniait toute compétence, tant qu'ils se maintiendraient dans un état moral condamné par leur propre conscience et réprouvé de Dieu. Ils ne pouvaient alors porter que des jugements superficiels; au lieu de voir qu'un grand miracle avait été opéré à la piscine, ils remarquaient seulement qu'une œuvre avait été accomplie le jour du sabbat, et la taxaient d'impiété à ce seul titre.

Les gens de la ville n'ignoraient pas ce qui se tramait contre Notre Seigneur. « Plusieurs de Jérusalem disaient donc : N'est-« ce pas celui qu'on cherche à mettre à mort? Voilà qu'il parle « en public sans qu'on lui dise rien. Les chefs ont-ils reconnu « sûrement qu'il est le Christ? Pourtant nous savons d'où est « celui-ci, tandis que, quand le Christ viendra, personne ne « saura d'où il est ». C'était l'objection familière aux incrédules de Galilée. On croyait que la naissance du Messie serait mys-

térieuse, et l'on avait raison. Mais le mystère de l'incarnation restait caché à tous, et les événements de Bethléem avaient été perdus de vue. Le Sauveur passait aux yeux de tous pour être né à Nazareth, de Joseph et de Marie.

Il n'ignorait pas les propos qu'on tenait à ce sujet. « Il enseignait donc à haute voix dans le temple et disait : Vous me « connaissez et vous savez d'où je suis; cependant je ne suis « pas venu de moi-même, mais celui qui m'a envoyé ne peut « tromper. Vous, vous ne le connaissez pas, tandis que moi je « le connais, parce que je suis par lui, et que c'est lui qui m'a envoyé ». Notre Seigneur laissait les Juifs croire ce qu'ils voulaient sur sa naissance. Il n'eût pu révéler le mystère de son origine sans se heurter à l'incrédulité générale, et sans donner à la malveillance une nouvelle arme contre lui. Mais ce qu'il affirmait était d'une constatation facile. Il avait une mission, et celui qui l'envoyait, loin de tromper personne, voulait au contraire que tous fussent éclairés sur la nature de son envoyé, par les miracles qu'il lui faisait opérer.

Cette déclaration du Sauveur ne modifia en rien l'animosité de ses adversaires. « C'est pourquoi on cherchait à le saisir; mais « personne ne mit les mains sur lui, parce que son heure n'était « pas encore venue. Cependant, dans la foule, beaucoup crurent en lui. Ils disaient : Quand le Christ viendra, fera-t-il « plus de miracles que n'en fait celui-ci? Des pharisiens entendirent la foule tenir tout bas ces propos sur lui. Aussi les chefs « et les pharisiens envoyèrent-ils des gardes pour le saisir ». L'argument de bon sens qui frappait les esprits du peuple, n'avait pas de prise sur les âmes orgueilleuses. Maîtres du pouvoir, les princes des prêtres et les sectaires ne trouvaient d'autre réponse à opposer au Sauveur que la violence. Pour l'empêcher de parler et d'agir, ils étaient résolus depuis longtemps à employer contre lui le moyen dont Hérode s'était servi contre Jean-Baptiste, comme si la victoire de la force brutale contre la vérité pouvait jamais être définitive ou même réelle. En donnant un ordre d'arrestation, le sanhédrin comptait sans la volonté de celui qui est le Maître des hommes et des événements.

Autour de Notre Seigneur continuaient à se presser dans le

temple les croyants, les indécis et les adversaires. « Jésus leur « dit : Je ne suis plus avec vous que pour un peu de temps, et « je m'en vais à celui qui m'a envoyé. Vous me chercherez, « mais vous ne me trouverez pas, car vous ne pouvez venir où « je suis. Les Juifs se dirent donc entre eux : Où doit-il aller, « pour que nous ne le trouvions pas? Ira-t-il dans la dispersion « des nations? Enseignera-t-il les païens? Que veut-il dire par « ces mots : Vous me chercherez, et vous ne me trouverez pas, « et vous ne pouvez venir où je suis »? La « dispersion des nations » désignait les Juifs nombreux qui étaient dispersés à travers toutes les nations du monde. Aller leur prêcher eût paru singulier aux Juifs de Jérusalem; mais prêcher aux païens eût été à leurs yeux une véritable abomination. Plus tard les apôtres eux-mêmes, appelés à entreprendre cette prédication, ne s'y décideront que sur une intimation formelle de la volonté divine. Notre Seigneur dit seulement qu'on ne peut le suivre « où il est », parce que « le Verbe divin, pour venir sur la terre, n'a pas quitté la droite de son Père »[1]. « Il est venu sur la terre sans quitter le ciel, il retourne au ciel sans nous quitter. Le Seigneur était sur la terre par sa chair visible, et par sa majesté invisible il était au ciel et sur la terre »[2]. Au ciel, où il va bientôt monter avec sa sainte humanité, les Juifs ne peuvent en effet le suivre, tant qu'ils persisteront dans leur malice. Le Sauveur restera donc au milieu des hommes tant qu'il voudra, et ensuite, il les quittera; à eux de mettre à profit sa présence.

Les contradictions se prolongèrent ainsi pendant les trois ou quatre derniers jours de la solennité. Cependant les rites sacrés s'accomplissaient avec la régularité accoutumée. Chaque matin, en particulier, on allait solennellement puiser de l'eau à la fontaine de Siloé, au sud de la ville, et ensuite on la répandait du haut de l'autel, pendant que le peuple répétait les paroles du prophète : « Vous puiserez les eaux avec joie aux sour-

1. Saint Thomas, *Hymne des Laudes du Saint Sacrement.*
2. Saint Augustin, *sur saint Jean,* XXXI, 9.

ces du salut »[1]. Ces sources du salut étaient maintenant dans le temple même. « Au grand jour qui terminait la fête, Jésus « se tenait debout et s'écriait : Que celui qui a soif vienne « à moi et boive ! Celui qui croit en moi, comme le dit l'Écriture, « des fleuves d'eau vive jailliront de son sein. Or il parlait ainsi « de l'Esprit que recevraient ceux qui croiraient en lui. Car « l'Esprit n'avait pas encore été donné, parce que Jésus n'avait « pas encore été glorifié ». Ainsi qu'il le dira bientôt, Notre Seigneur devait monter au ciel pour en faire descendre le Saint Esprit, et cet Esprit, à qui était réservée l'effusion de la grâce dans les âmes, ferait jaillir ces eaux de la vie surnaturelle, dont les eaux de Siloé ne sont que la lointaine figure.

« Lorsque dans la multitude on eut entendu ces paroles, les « uns disaient : C'est vraiment lui le prophète. D'autres di- « saient : C'est le Christ. Mais quelques-uns répliquaient : Est- « ce de Galilée que vient le Christ? L'Écriture ne dit-elle pas « que le Christ vient de la race de David et du bourg de « Bethléem, où était David ? Sur quoi on se mit à discuter dans « la foule à son sujet ». Cette difficulté frappait assez vivement les esprits populaires par son apparence d'insolubilité, et les docteurs s'appliquaient à la mettre toujours en avant, comme un obstacle infranchissable aux affirmations et aux miracles de Notre Seigneur. Mais cette objection ne servit qu'à attirer l'attention sur les origines mystérieuses du Sauveur, si parfaitement conformes à ce que les prophéties avaient annoncé.

Cependant l'ordre d'arrestation donné par le sanhédrin n'avait pu encore être exécuté par les serviteurs préposés à la police du temple. Il y avait autour de Jésus trop d'amis mêlés aux adversaires, et ces derniers ne se sentaient pas assez forts pour en imposer à l'opinion. Les mandataires du sanhédrin étaient très embarrassés. « Pourtant quelques-uns d'entre eux voulaient « s'emparer de lui; mais personne ne mit la main sur lui. Les « serviteurs revinrent donc vers les pontifes et les pharisiens. « Ceux-ci leur dirent : Pourquoi ne l'avez-vous pas amené? Les « serviteurs répondirent : Jamais homme n'a parlé comme cet

1. Isaïe, XII, 3.

« homme. Les pharisiens répliquèrent : Et vous aussi, avez-« vous été séduits? Est-il un seul des princes ou des pharisiens « qui ait cru en lui? Quant à cette foule ignorante de la loi, ce « sont des maudits. Nicodème, celui-là même qui était venu « trouver Jésus pendant la nuit, et qui était l'un d'entre eux, « leur dit : Notre loi juge-t-elle un homme sans l'avoir d'abord « entendu, et sans s'être rendu compte de sa conduite? Ils lui « répondirent : Es-tu galiléen, toi aussi? Fouille les Écritures, « et tu verras que de Galilée il ne sort pas de prophète. Et ils « s'en retournèrent chacun chez eux »[1].

En entendant affirmer que tous les membres du sanhédrin étaient opposés à Jésus, le timide Nicodème avait cru devoir intervenir au nom du bon sens et de la légalité. Il y gagna une injure, car le nom de galiléen désignait en Judée un esprit campagnard et grossier. D'autre part, il était faux que la Galilée n'eût fourni aucun prophète? Jonas était de Geth en Opher, dans la tribu de Zabulon; et quand même l'allégation eût été vraie, avait-on droit d'en conclure qu'aucun prophète ne pouvait sortir de Galilée? Les membres du sanhédrin ne savaient donc opposer que des préjugés ou des apparences de raisons aux preuves que le Sauveur fournissait de sa mission divine. Mais en faut-il davantage à qui veut que la force prévale contre la vérité? Ce jour-là toutefois, on ne prit aucune décision, et la haute assemblée se sépara en comptant que les circonstances ne tarderaient pas à favoriser ses plans.

Au soir de cette journée, où l'on avait voulu s'emparer de lui, « Jésus s'en alla sur la montagne des Oliviers ». C'est là que beaucoup des pèlerins de Galilée dressaient leurs tentes, quand ils venaient aux grandes fêtes. Le Sauveur dut y passer, selon son habitude, la plus grande partie de la nuit en prière. Quelles pensées se présentèrent à son âme dans cette retraite où il savait que, cinq mois plus tard, sa Passion commencerait par une terrible agonie!

« Dès le point du jour, il revint dans le temple. Tout le peuple

1. S. Jean, VII, 11-53.

« accourut à lui. S'étant assis, il se mit à les instruire. Or les « scribes et les pharisiens lui amenèrent une femme surprise en « adultère; ils la placèrent au milieu et lui dirent : Maître, cette « femme vient d'être surprise en adultère. En pareil cas, Moïse, « dans la loi, a prescrit la lapidation. Et vous, qu'en dites-vous? « Ils parlaient ainsi pour le tenter, afin de pouvoir l'accuser en- « suite. Mais Jésus s'inclinant se mit à écrire du doigt sur le « sol. Comme ils persistaient à l'interroger, il se redressa et leur « dit : Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la pierre « le premier. Puis, se baissant de nouveau, il écrivait sur le sol. « Quand ils l'eurent entendu, ils se retirèrent l'un après l'autre, « à commencer par les plus âgés, et Jésus demeura seul avec la « femme debout au milieu. Alors Jésus se releva et lui dit : « Femme, où sont ceux qui t'accusaient? Personne ne t'a con- « damnée? — Personne, Seigneur, dit-elle. — Moi non plus, je « ne te condamnerai pas. Va et ne pèche plus » [1].

Le piège tendu au divin Maître paraissait habile. La loi de Moïse, en effet, frappait de mort la femme coupable d'adultère. Le supplice était alors celui de la lapidation. Dans les cas analogues, la loi réglait que la première pierre devait être jetée par les deux ou trois témoins du crime [2]. On choisissait d'habitude, à l'usage de ces témoins accusateurs, une lourde pierre capable d'écraser du premier coup le criminel. Mais depuis que les Romains étaient maîtres du pays, le sanhédrin n'avait plus le droit d'exécuter aucune sentence capitale. Du reste, depuis la domination des Hérodes, les crimes contre les personnes et contre les mœurs s'étaient tellement multipliés en Palestine, que le sanhédrin lui-même avait renoncé à en poursuivre la répression selon la rigueur des lois. Si donc le Sauveur exemptait l'adultère de la lapidation, on l'accusait de violer la loi de Moïse, et de vouloir lui substituer la loi romaine, qui ne portait pas contre ce crime la peine de mort. On le rendait ainsi odieux, comme partisan du joug abhorré des étrangers, et comme contempteur des institutions nationales. Si, au contraire, il prescrivait de s'en tenir à la loi de Moïse, il faisait preuve de cruauté, par l'application ri-

1. S. Jean, VIII, 1-11.
2. Deutéronome, XVII, 7.

goureuse d'une loi tombée en désuétude, et s'insurgeait ouvertement contre l'autorité du procurateur, qui avait seul le droit de condamner à mort. De plus, pour compliquer le cas, des gens soudoyés par les princes des prêtres pouvaient procéder sur-le-champ à l'exécution de la coupable, et rejeter sur le Sauveur toute la responsabilité de l'affaire. Ces exécutions populaires ne répugnaient pas aux Juifs, comme on le vit quelques années plus tard pour le martyre de saint Étienne.

Quel que fût l'artifice de ses ennemis, Notre Seigneur ne pouvait être embarrassé par les difficultés qu'on lui créait. La sagesse divine ne se joue-t-elle pas de toutes les astuces? Il se penchait donc vers le sol et y écrivait, dans l'attitude d'un homme qui n'attache aucune importance aux questions qu'on lui pose. Quand enfin, pressé par les accusateurs, il formule sa sentence, c'est pour résoudre d'un simple mot le problème compliqué par lequel on comptait l'embarrasser. Puisque ces hommes si pleins de zèle pour la loi ont pris l'initiative de l'accusation, c'est qu'eux-mêmes sans doute sont sans reproche et n'agissent que par l'amour de la justice : qu'ils se rappellent donc à quoi la loi oblige les témoins du crime, et qu'ils osent obéir à cette loi, s'ils ne craignent pas qu'elle se retourne contre eux. Si les scribes et les pharisiens avaient soupçonné quelle honte allait faire peser sur eux la réponse du Sauveur, ils se fussent bien gardés d'intervenir. Ils s'étaient attribué le rôle d'accusateurs; les voilà forcés de prendre celui de coupables.

Quant à la femme, elle ne voyait plus, en face de sa misère, que la miséricorde du Sauveur. Celui qui avait fait un si compatissant accueil à la Samaritaine et à la pécheresse de Capharnaüm, aima mieux la sauver que la condamner. Il mit le repentir au cœur de la pauvre créature, et lui pardonna, en lui enjoignant de ne plus pécher. Il rendait ainsi à la malheureuse sa dignité de femme, et s'il la traitait avec tant d'indulgence, c'était pour qu'elle réparât par une vie désormais irréprochable sa conduite passée. L'indulgence humaine est parfois un encouragement au mal. L'indulgence divine est toujours au contraire un stimulant au bien; car elle ne s'accorde qu'au repentir sincère, et elle fortifie la nature contre ses propres défaillances.

Notre Seigneur restait donc maître de la situation; lui que les docteurs méprisaient, parce qu'il n'avait pas étudié à leur école, venait de les vaincre sur leur propre terrain, d'un seul mot, et devant tout le peuple. Il continua sa prédication interrompue par cet incident. Dans le temple se dressaient encore les énormes candélabres, hauts de cinquante coudées, ou environ vingt cinq mètres, qui avaient servi aux illuminations de la fête. Toujours entouré d'auditeurs, « Jésus reprit la parole et leur dit : Je suis « la lumière du monde : celui qui me suit ne marche pas dans « les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie. Les pharisiens « lui dirent alors : Vous vous rendez témoignage à vous-même : « votre témoignage n'est pas digne de foi. Jésus leur répondit : « Quoique je me rende témoignage à moi-même, mon témoignage « est digne de foi, parce que je sais d'où je suis venu et où je vais, « tandis que vous, vous ne savez ni d'où je viens, ni où je vais. « Vous jugez d'après la chair; moi, je ne juge personne, ou si je « juge moi-même, mon jugement est digne de foi, parce que je « ne suis pas seul : avec moi, il y a le Père qui m'a envoyé. Or, « dans votre loi, il est écrit que le témoignage de deux hommes « est valable. Je suis donc là pour me rendre témoignage à moi- « même, et le Père qui m'a envoyé me rend aussi témoignage. « Ils lui disaient alors : Où est votre Père ? Jésus répondit : Vous « ne connaissez ni moi, ni mon Père. Si vous me connaissiez, « peut-être connaîtriez-vous mon Père. Jésus parla ainsi dans « le trésor, pendant qu'il enseignait au temple, et personne ne le « saisit, parce que son heure n'était pas encore venue ».

Dans la cour des femmes, située entre le parvis des gentils et la cour d'Israël, se trouvaient treize troncs, appelés « trompettes », à cause de la forme évasée de leur orifice. Les Israélites y versaient les offrandes destinées aux différents services du temple. Cet endroit, où se gardait le trésor, était sous l'œil des prêtres, de sorte que Notre Seigneur se mettait ainsi entre les mains de ses ennemis, leur montrant bien l'impuissance de leur haine, tant que l'heure marquée par la Providence ne serait pas arrivée.

La discussion avec les pharisiens portait sur cette question, déjà plusieurs fois débattue : le Sauveur s'attribuait une mission; quelle autorité la lui avait donnée? En déclarant qu'il est

la lumière du monde, il n'a vraiment pas besoin d'un autre témoignage; car « en faisant voir les objets, la lumière se fait voir elle-même. Elle se donne donc témoignage à elle-même; elle éclaire les yeux qui sont sains, et est à elle-même son propre témoin, pour qu'on la reconnaisse comme lumière »[1]. La vie de Notre Seigneur présentait des caractères assez manifestement surhumains, pour qu'on reconnût en lui l'envoyé de Dieu. Mais, pour surcroît de preuves, le Père ajoutait son témoignage à celui de son envoyé, en lui faisant accomplir des œuvres divines. Les Juifs avaient donc là les deux témoins requis par leur loi. Mais le parti pris faussait leur jugement. Refusant de reconnaître le Fils, présent devant eux, ils méconnaissaient par là même le Père, qu'ils prétendaient servir. Car le Père et le Fils, inséparables dans leur action parmi les hommes, ne peuvent être séparés dans la foi et dans les hommages des créatures.

Poursuivant ses instructions, « Jésus leur dit encore : Je m'en « vais, et vous me chercherez, mais vous mourrez dans votre « péché. Là où je vais, vous ne pouvez venir. Les Juifs disaient « donc : Va-t-il se faire périr lui-même, puisqu'il dit : Là où « je vais, vous ne pouvez venir? Mais il ajoutait : Vous, vous « êtes d'en bas; moi, je suis d'en haut; vous, vous êtes de ce « monde; moi, je ne suis pas de ce monde. Je viens de vous « dire que vous mourrez dans vos péchés, parce que si vous ne « croyez pas ce que je suis, vous mourrez dans votre péché. Ils « lui disaient alors : Qui êtes-vous donc? Jésus leur dit : Dès « le principe, ma parole vous l'a appris. J'ai bien des choses à « dire et à juger sur vous; car celui qui m'a envoyé est véridique, « et ce que je dis dans le monde, c'est ce que j'ai entendu de lui. « Ils ne reconnurent pas que Jésus parlait de Dieu son Père. « Jésus ajouta : Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme, alors « vous connaîtrez qui je suis, et que je ne fais rien par moi-« même; mais je dis ce que mon Père m'a enseigné. Celui qui « m'a envoyé est avec moi, et ne m'a pas laissé seul, parce que « je fais toujours les choses qui lui plaisent ».

Le divin Maître révélait ainsi de plus en plus formellement sa

1. Saint Augustin, *sur saint Jean*, XXXV, 4.

divine origine. Il a parlé en Dieu, il a agi en Dieu; comme homme, il est le fidèle interprète du Père qui l'a envoyé, de sorte qu'à travers sa nature humaine, les âmes droites peuvent reconnaître la nature divine qui est en lui. Mais les Juifs s'obstinent dans leurs préjugés; ils mourront dans leur péché, à moins qu'ils n'ouvrent enfin les yeux, quand ils auront élevé le Sauveur sur la croix, et seront les témoins de sa résurrection. Quant à lui, méconnu par les hommes, il n'en est pas moins celui en qui le Père met toutes ses complaisances, et par un humble et affectueux retour, il ne vit, dans sa nature humaine, que pour faire le bon plaisir de ce Père adoré.

« Pendant qu'il parlait ainsi, beaucoup crurent en lui. Jésus « disait donc à ceux des Juifs qui croyaient en lui : Si vous res- « tez fidèles à ma parole, vous serez vraiment mes disciples; vous « connaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira ». Ces paroles offusquèrent ceux des auditeurs qui n'avaient pas la foi. N'ayant pas conscience des liens étroits dans lesquels les enserraient leurs péchés et leurs préjugés, et n'admettant pas que le joug de leur loi pût être adouci et anobli par la grâce de la rédemption, ils croyaient que leur titre d'enfants d'Abraham faisait d'eux une race d'une perfection sans rivale. C'est pourquoi « ils lui répon- « dirent : Nous sommes la race d'Abraham, et nous n'avons « jamais été esclaves de personne. Comment dites-vous donc : « Vous serez libres. ?

« Jésus leur répondit : En vérité, en vérité, je vous le dis, « quiconque fait le péché est esclave du péché. Or, l'esclave ne « demeure pas toujours dans la maison, mais le fils y demeure « toujours. Si donc le fils vous affranchit, vous serez vraiment « libres. Je sais bien que vous êtes enfants d'Abraham; mais « vous cherchez à me mettre à mort, parce que ma parole ne « pénètre pas en vous. Moi, je dis ce que j'ai vu en mon Père; « vous, vous faites ce que vous avez vu en votre père. Ils lui « répondirent : Notre père, c'est Abraham. Jésus leur dit : Si « vous êtes fils d'Abraham, faites donc les œuvres d'Abraham. « Or, en ce moment vous cherchez à me mettre à mort, moi qui « vous ai dit la vérité que j'ai entendue de Dieu : voilà ce qu'A-

« braham n'a pas fait. Les œuvres que vous faites sont celles « de votre père ».

Les Juifs ont beau se réclamer d'Abraham; s'ils sont ses enfants par le sang, ils sont les enfants d'un autre par les œuvres. Ils ont pris rang dans la famille parmi les esclaves qu'on vend et qui passent d'un maître à un autre. S'ils voulaient écouter le Fils de famille, celui-ci les affranchirait, et leur sort serait heureusement fixé. Mais leur opiniâtreté et leur malice obligeront Dieu, son Fils, et même son serviteur Abraham, à les renier pour enfants, en les abandonnant aux conséquences de la nouvelle paternité qu'ils se sont choisie. Comprenant que Notre Seigneur faisait allusion à quelque mystère de honte, ils se sentirent blessés dans leur orgueil. « C'est pourquoi ils dirent : Nous ne « sommes pas nés de la fornication; nous n'avons qu'un père, « Dieu. Jésus leur dit : Si Dieu était votre père, vous m'aimeriez « certainement, car c'est de Dieu que je suis sorti et que je suis « venu; ce n'est pas de moi que je suis venu, c'est lui qui m'a « envoyé. Pourquoi ne reconnaissez-vous pas mon langage? C'est « parce que vous ne pouvez même pas entendre mes paroles. Le « père de qui vous êtes, c'est le diable, et ce sont les désirs de « votre père que vous voulez accomplir. Or lui, il était homicide « dès le commencement, et n'est pas demeuré dans la vérité, de « sorte que la vérité n'est pas en lui. Quand il profère le men- « songe, il parle de son propre fonds, car il est menteur et père du « mensonge. Et moi, si je vous dis la vérité, vous ne me croyez « pas. Qui donc de vous me convaincra de péché? Si je vous dis « la vérité, pourquoi ne me croyez-vous point? Celui qui est de « Dieu écoute les paroles de Dieu; aussi vous ne les écoutez pas, « parce que vous n'êtes pas de Dieu ».

Après avoir montré aux Juifs qu'ils ne peuvent se prétendre enfants d'Abraham, le Sauveur leur refuse tout droit à se dire enfants de Dieu. Ceux-là n'ont certainement pas Dieu pour père, qui détestent son Fils et, de parti pris, refusent même de l'écouter. Homicides et menteurs, ils ne peuvent prétendre qu'à une seule paternité, celle du diable.

L'exaspération des Juifs est portée au comble par cette clair-

voyance du Sauveur, qui démasque si sûrement le fond de leur cœur, et qualifie leur conduite comme elle le mérite. A bout de raisons, ils en viennent aux injures. « Ils lui répondirent donc : « N'avons-nous pas raison de dire que vous êtes un samaritain, « et que vous avez un démon ? Jésus répliqua : Je n'ai pas de « démon, mais j'honore mon Père, et vous, vous m'outragez. « Et cependant je ne cherche pas ma gloire : il y a quelqu'un « pour la chercher et pour juger. En vérité, en vérité, je vous « le dis : celui qui gardera ma parole ne verra jamais la mort. « Les Juifs lui dirent : Nous reconnaissons bien maintenant « que vous avez un démon. Abraham est mort, ainsi que les « prophètes, et vous dites : Celui qui gardera ma parole ne goû- « tera jamais la mort. Êtes-vous plus grand que notre père « Abraham, qui est mort, et que les prophètes morts aussi ? Que « prétendez-vous être ? Jésus répondit : Si je me glorifie moi- « même, ma gloire n'est rien. Celui qui me glorifie, c'est mon « Père, dont vous dites qu'il est votre Dieu, alors que vous ne « le connaissez pas. Moi, au contraire, je le connais, et si je di- « sais que je ne le connais pas, je serais comme vous, un men- « teur. Mais je le connais et je garde sa parole. Abraham votre « père a tressailli pour voir mon jour ; il l'a vu et a été trans- « porté de joie. Les Juifs lui dirent : Vous n'avez pas seulement « cinquante ans, et vous avez vu Abraham ? Jésus leur dit : En « vérité, en vérité, je vous le dis, je suis avant qu'Abraham n'ait « été fait. Ils prirent alors des pierres pour les jeter sur lui. « Mais Jésus se déroba et sortit du temple »[1].

Dans cette discussion, qui se termine d'une façon si violente, le Sauveur a clairement revendiqué pour lui-même les titres qui conviennent au Fils de Dieu : il est envoyé par quelqu'un auprès de qui il va retourner, sans qu'on puisse le suivre ; il est la source des eaux vives de la grâce ; il est la lumière du monde ; le Père lui rend témoignage ; lui-même n'est pas de ce monde, mais d'en haut ; celui qui l'a envoyé est toujours avec lui ; ce qu'il dit, il l'a vu dans le Père, de qui il procède et de qui il vient ; il est sans

1. S. Jean, VIII, 12-59.

péché; sa parole est un gage d'immortalité pour celui qui la garde; il est avant qu'Abraham n'ait été mis au monde; le grand patriarche a désiré voir son jour, et il a tressailli de joie, quand les différents évènements de sa vie lui ont montré en figure ce que serait plus tard le Messie; enfin le Sauveur a pour Père celui que les Juifs appellent leur Dieu. Rien de plus net et de plus significatif que ces affirmations solennelles, malgré la concision avec laquelle l'évangéliste nous les a transmises.

Mais Notre Seigneur n'est point un Messie du goût des Juifs. Il leur en faut un qui flatte leur orgueil, et réponde à leurs préjugés de domination temporelle. Un Messie comme Jésus est pour eux un samaritain, c'est-à-dire un étranger détesté, un possédé du démon, un blasphémateur qui mérite d'être lapidé. Dans les parvis du temple encore inachevés, les sculpteurs et les autres artisans avaient repris leur travail au lendemain des grandes solennités. Des pierres et des déchets de sculpture gisaient sur le pavé des cours. Les Juifs s'en saisirent dans leur fureur pour lapider le divin Maître. « Quand ils prirent des pierres pour les jeter sur lui, eût-il été étonnant que soudain la terre s'entr'ouvrît pour les engloutir, et qu'au lieu de pierres ils trouvassent les enfers? Ce n'était point difficile à Dieu. Mais il aimait mieux donner l'exemple de la patience que la preuve de sa puissance. Il se déroba donc à eux, pour n'être pas lapidé. Lui qui est homme fuit devant les pierres; mais malheur aux cœurs endurcis que délaisse celui qui est Dieu! » [1].

1. Saint Augustin, *sur saint Jean,* XLIII, 18.

CHAPITRE IV.

L'AVEUGLE-NÉ ET LE BON PASTEUR.

La guérison de l'aveugle-né. — L'enquête des pharisiens. — Les vrais aveugles. — Le bon Pasteur. — La fête de la Dédicace. — Les brebis du bon Pasteur. — Jésus, Fils de Dieu.

Parmi les miracles accomplis à Jérusalem, il en était un qui avait plus particulièrement frappé les esprits : pendant son séjour pour la seconde Pâque, Notre Seigneur avait guéri l'infirme à la piscine de Bethesda. Il voulut marquer son passage dans la ville, à l'occasion de la fête des Tabernacles, par une autre merveille éclatante. Il l'opéra encore le jour du sabbat, pour montrer combien l'Évangile était au dessus des vaines prescriptions des pharisiens, et l'œuvre qu'il choisit fut la démonstration péremptoire des droits que le Sauveur revendiquait pour lui-même. Il avait affirmé qu'il était la lumière du monde et le Fils de Dieu : il allait le prouver.

Quand il fut sorti du temple, « Jésus vit en passant un homme « qui était aveugle de naissance. Ses disciples lui demandèrent : « Maître, qui a péché, de lui ou de ses parents, pour qu'il soit né « aveugle ? ». Il circulait alors en Palestine de singulières idées sur la nature des âmes. Sur la foi de certains docteurs, on admettait qu'elles avaient pu jouir d'une existence antérieure, et l'on expliquait l'inégalité des conditions présentes par la conduite des âmes dans cette autre vie. On croyait encore que l'enfant pou-

vait mal se comporter dès le sein de sa mère, et mériter par là un châtiment à sa naissance. Toutes ces rêveries égaraient les esprits populaires, déjà troublés par les mille traditions des pharisiens. On se souvenait aussi que le Seigneur avait promis de châtier dans les enfants les péchés des parents, et l'on regardait le mal physique comme la conséquence indéniable du péché commis. On oubliait que l'affliction corporelle peut avoir le caractère d'épreuve, comme l'avait enseigné, un millier d'années auparavant, l'auteur sacré du livre de Job. Notre Seigneur allait déclarer qu'une autre raison, d'ordre encore plus élevé, amène parfois la Providence à laisser souffrir la créature.

En effet, « Jésus répondit : Ce n'est point parce que lui ou ses « parents ont péché, mais afin que les œuvres de Dieu soient « manifestées en lui. Il faut en effet que j'accomplisse, pendant « qu'il fait jour, les œuvres de celui qui m'a envoyé; la nuit vient, « durant laquelle personne ne peut agir. Or, tant que je suis dans « le monde, je suis la lumière du monde ». Le Sauveur a encore quelques semaines à passer au milieu des hommes, pour les illuminer par sa parole et par ses miracles. La nuit qui arrive, c'est l'heure où la puissance des ténèbres aura la liberté d'agir, pour le saisir et le mettre à mort.

« Quand il eut ainsi parlé, il cracha à terre et fit de la boue « avec sa salive », reproduisant ainsi, pour créer la vue en cet aveugle, l'acte accompli jadis pour créer le corps de l'homme. « Ensuite il oignit ses yeux avec cette boue, et il lui dit : Va te « laver dans la piscine de Siloé (dont le nom signifie : envoyé). « L'aveugle s'en alla donc, se lava, et revint en voyant. Aussi ses « voisins et ceux qui l'avaient vu précédemment, quand il men- « diait, disaient : N'est-ce pas celui qui était assis et mendiait? « C'est lui, disaient les uns. D'autres : Point du tout, c'en est un « qui lui ressemble. Mais pour lui, il disait : C'est bien moi. On « lui demandait donc : Comment tes yeux ont-ils été ouverts? Il « répondit : Cet homme qui s'appelle Jésus, a fait de la boue, « en a oint mes yeux, et m'a dit : Va à la piscine de Siloé et lave- « toi. J'y suis allé, je me suis lavé et je vois. Ils lui dirent : Où est- « il? — Je ne sais pas, répondit-il.

« On amena alors aux pharisiens celui qui avait été aveugle.

« Or c'était le sabbat, quand Jésus fit de la boue et lui ouvrit les « yeux. Les pharisiens lui demandaient donc de nouveau com« ment il avait vu. Il leur dit : Il m'a mis de la boue sur les yeux, « je me suis lavé et je vois. Plusieurs pharisiens disaient alors : « Cet homme n'est pas de Dieu, puisqu'il ne garde pas le sabbat. « D'autres au contraire : Comment un homme pécheur peut-il « faire de tels miracles? Il y avait désaccord entre eux. Ils interpel« lèrent donc encore une fois l'aveugle : Toi, que dis-tu de celui « qui t'a ouvert les yeux? — C'est un prophète, répondit-il.

« Les Juifs ne crurent point que cet homme avait été aveugle « et ensuite avait vu, tant qu'ils n'eurent pas cité les parents de « celui qui avait recouvré la vue. Ils leur demandèrent : C'est « bien là votre fils, et vous dites qu'il est né aveugle; comment « donc voit-il à présent? Ses parents répondirent : Nous savons « que c'est notre fils et qu'il est né aveugle; mais comment voit« il maintenant, nous n'en savons rien; et qui lui a ouvert les « yeux, nous l'ignorons. Interrogez-le lui-même; il est en âge, « qu'il parle de ce qui le concerne. Ses parents tinrent ce langage « par peur des Juifs. Car déjà les Juifs avaient arrêté entre eux « que quiconque en Jésus reconnaîtrait le Christ, serait mis hors « de la synagogue. C'est pour cela que ses parents avaient dit : « Il est en âge, interrogez-le lui-même.

« Ils rappelèrent de nouveau celui qui avait été aveugle, et lui « dirent : Rends gloire à Dieu : nous savons que cet homme est « un pécheur. — Que ce soit un pécheur, répondit-il, je n'en sais « rien. Tout ce que je sais, c'est que j'étais aveugle, et qu'à « présent je vois. Ils lui dirent : Que t'a-t-il fait? Comment t'a« t-il ouvert les yeux? — Je vous l'ai déjà dit, répondit-il, et vous « l'avez entendu; pourquoi voulez-vous l'entendre encore une « fois? Ne voudriez-vous pas, vous aussi, devenir ses disciples? « Ils l'accablèrent de malédictions et dirent : Sois son disciple, « toi; nous, nous sommes les disciples de Moïse. Nous savons « que Dieu a parlé à Moïse; quant à celui-ci, nous ne savons « d'où il est. Cet homme leur répondit : Il est vraiment bien « étonnant que vous ne sachiez d'où il est, alors qu'il m'a ouvert « les yeux. Nous savons pourtant que Dieu n'écoute pas les « pécheurs; mais si quelqu'un honore Dieu et fait sa volonté,

« c'est celui-là que Dieu exauce. On n'a jamais entendu dire que « quelqu'un ait ouvert les yeux d'un aveugle-né. Si celui-ci n'était « pas de Dieu, il n'aurait pu rien faire. Ils lui répondirent : Tu « es né tout entier dans les péchés, et tu veux nous en appren- « dre! Et ils le jetèrent dehors ».

Rien de plus instructif que cette guérison de l'aveugle-né et que l'enquête dont elle est suivie. Tout d'abord, le Sauveur veut opérer le miracle dans les conditions de la plus éclatante notoriété. L'aveugle est rencontré en pleine ville; c'est devant tous que Notre Seigneur oint ses yeux avec de la boue, opération bien plus capable d'ôter la vue à un voyant que de la rendre à un aveugle. L'infirme est envoyé à la piscine de Siloé, alimentée par une source qui provient de la colline du temple, et où l'on a puisé l'eau solennellement, pendant la fête des Tabernacles. Le nom mystérieux de la fontaine fait qu'elle est une figure du véritable « envoyé » de Dieu, de celui qui est « la vraie lumière éclairant tout homme à sa venue dans ce monde ». Quand l'aveugle revient guéri, on s'empresse autour de lui, on discute son identité avec le mendiant bien connu, et son propre témoignage met fin à toutes les hésitations. Le miracle fait naturellement grand bruit; des gens qui surveillaient de près toutes les démarches du Sauveur mènent l'aveugle auprès des autorités, pour qu'il témoigne de ce qui s'est passé. Car c'est le jour du sabbat, et Jésus, en pétrissant un peu de boue, a transgressé la loi par un travail analogue à celui du boulanger ou du maçon!

Le sanhédrin ne se réunissait pas d'ordinaire le jour du sabbat; néanmoins beaucoup de ses membres se trouvaient présents et le cas était urgent. Pour atténuer l'effet produit par le miracle, il faut de toute nécessité soit le nier, soit l'expliquer. Le nier serait de beaucoup le plus sûr. Mais l'aveugle est là qui témoigne de sa guérison. On ne le croit pas : ses parents viennent confirmer son témoignage. On cherche à l'égarer, à l'intimider, à trouver dans son récit quelque contradiction : il tient bon, et, avec une fermeté admirable, cet homme du peuple défend la vérité contre les personnages les plus marquants de sa nation.

Le miracle ne peut être nié; on l'expliquera. Il n'est certaine-

ment pas une œuvre divine, car celui qui l'a accompli est un violateur du sabbat, un pécheur, un homme qui vient on ne sait d'où. Mais ici encore l'incrédulité des pharisiens se heurte au merveilleux bon sens de l'aveugle. En lui ouvrant les yeux du corps, le Sauveur a fait luire une étincelante clarté devant les yeux de son âme. Cet homme a pour chaque objection une réponse péremptoire, et sa conclusion est si logique que les pharisiens n'ont pour riposter que la colère et la brutalité.

L'enquête menée par les pharisiens sur la guérison de l'aveugle-né est le type parfait de celles qui sont poursuivies chaque jour par l'incrédulité contre l'intervention surnaturelle de Dieu dans le monde. Le miracle est-il éloigné dans le temps ou dans l'espace? On le nie. Sa réalité s'impose-t-elle? On cherche à l'expliquer. Les pharisiens disaient : « Nous savons que cet homme est un pécheur. Nous ne savons d'où il est ». Les incrédules disent de même : « Nous savons », quand ils veulent que ce qu'ils comprennent soit la mesure de ce que Dieu peut faire, et : « Nous ne savons pas », quand ils pensent que pour empêcher les faits surnaturels d'exister, il suffit de les passer sous silence. Les pharisiens jettent dehors le témoin gênant : les incrédules, quand ils ont la force en main, mettent au ban de la société ceux qui proclament que Dieu est le souverain Maître et que Jésus Christ est son Fils. Le Sauveur, ses actes et sa doctrine sont et seront toujours « le signe auquel il est contredit ». Beaucoup trouvent leur résurrection dans ce signe : à eux de supporter patiemment les mépris et les violences de ceux qui s'obstinent à y trouver leur ruine; aux croyants de plaindre les incrédules, au lieu de les maudire, de les éclairer au lieu de les abandonner à leurs ténèbres, d'appeler sur eux la lumière qui éclaire et convertit, au lieu de la foudre qui détruit sans retour.

Cependant le Sauveur suivait de son regard divin le fidèle témoin qui rendait à la vérité un si fier hommage, et déjà souffrait à cause de lui la haine des méchants. « Jésus entendit « rapporter qu'ils l'avaient jeté dehors, et quand il l'eut retrouvé, « il lui dit : Crois-tu au Fils de Dieu? Il répondit : Qui est-il, « Seigneur, afin que je croie en lui? Jésus lui dit : C'est lui que

« tu as vu, et c'est lui qui te parle. Il dit alors : Je crois, Seigneur. « Et se prosternant, il l'adora ». En se montrant fidèle à la première grâce reçue, cet homme s'en était attiré une autre d'un prix infiniment supérieur. Il croyait maintenant, d'une foi vive et ardente, que son bienfaiteur était le Fils de Dieu.

Le miracle portait encore avec lui un enseignement sur lequel Notre Seigneur voulut appeler l'attention. C'est pourquoi « Jésus « dit alors : Je suis venu en ce monde pour porter cet arrêt : ceux « qui ne voient pas verront, et ceux qui voient deviendront aveu- « gles. Quelques-uns des pharisiens qui étaient avec lui l'enten- « dirent : Est-ce que nous sommes aveugles, nous aussi? Jésus « leur dit : Si vous étiez aveugles, vous n'auriez pas de péché. « Mais du moment que vous dites : Nous voyons, votre péché « demeure »[1].

C'est la sentence déjà portée par le divin Maître contre les esprits orgueilleux. Aux âmes simples, humbles et droites, sont accordés la lumière, la grâce et le salut. A celles qui, infatuées d'elles-mêmes, croient tout savoir et tout pouvoir sans le secours divin, sont laissés leur aveuglement, leur impuissance et leur péché. Dieu veut que tout esprit s'incline, que toute volonté plie humblement devant lui; il le veut pour sa gloire et pour le salut de l'homme, et c'est folie quand ce dernier dispute à son souverain Maître le droit de ce Maître à l'éclairer, à le soutenir et à le sauver. C'est ce que fit ressortir le miracle de l'aveugle-né : ce pauvre homme fut illuminé d'une clarté de plus en plus vive, pendant que les pharisiens altiers se plongeaient de plus en plus profondément dans les ténèbres.

Victimes volontaires et opiniâtres du mensonge et de l'erreur, se refusant même à un examen loyal de celui qui se présentait comme leur Messie, les docteurs d'Israël étaient-ils capables de diriger la nation dans la véritable voie de sa vocation? Le Seigneur les avait depuis longtemps maudits par son prophète : « Malheur aux pasteurs qui dispersent et déchirent le troupeau de mon pâturage, dit le Seigneur. Aussi le Seigneur Dieu d'Israël dit

1. S. Jean, IX, 1-41.

aux pasteurs qui paissent mon peuple : Vous avez dispersé mon troupeau, vous l'avez chassé et ne l'avez pas visité; moi, je vous visiterai au sujet de la méchanceté de vos actions, dit le Seigneur. Je rassemblerai les restes de mon troupeau de toutes les terres vers lesquelles je les ai chassés; je les ramènerai à leurs campagnes, ils croîtront et se multiplieront. Je leur susciterai un pasteur unique qui les fera paître » [1]. Ce vrai pasteur est apparu au milieu du troupeau; c'est lui qui va désormais en prendre la direction.

Notre Seigneur annonce qu'il est là pour exécuter la promesse faite autrefois : « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui « qui n'entre pas par la porte dans le bercail des brebis, mais « qui escalade par ailleurs, est un voleur et un brigand. Mais « celui qui entre par la porte est le pasteur des brebis. Le gar- « dien de la porte lui ouvre, et les brebis entendent sa voix. Il « appelle par leur nom les brebis qui sont à lui et il les fait sortir, « et quand il conduit dehors les brebis qui sont à lui, il marche « devant elles, et les brebis le suivent, parce qu'elles connaissent « sa voix. Elles ne suivent pas un étranger, mais fuient loin de « lui, parce qu'elles ne connaissent pas la voix des étrangers. « Jésus leur dit cette allégorie, mais ils ne comprirent pas de « quoi il leur parlait ».

Il commençait ainsi par poser le principe. Les brebis, les âmes sont à Dieu; il est le maître du bercail. Par conséquent, n'est pas pasteur qui veut; « personne ne se décerne cet honneur à lui-même, il faut qu'il soit appelé de Dieu comme Aaron » [2]. Celui qui se fait pasteur de sa propre autorité, ou qui reçoit ce titre d'un autre que du maître des brebis, ne peut arriver à elles que par la fraude et la violence, à la manière des brigands. Quelle condamnation pour ces docteurs et ces guides des âmes, dont la mission tout humaine n'a d'autre origine que la volonté d'un prince temporel, ou le caprice d'un troupeau révolté!

« Jésus ajouta : C'est moi la porte des brebis. Tous ceux « qui sont venus sont des voleurs et des brigands, et les brebis « ne les ont pas écoutés. C'est moi la porte; celui qui entre

1. Jérémie, XXIII, 1-4; Ézéchiel, XXXIV, 23.
2. Hébreux, V, 4.

« par moi sera sauvé, il pourra entrer et sortir et trouvera des « pâturages. Le voleur ne vient que pour voler, tuer et détruire; « moi je suis venu pour que les brebis aient la vie et qu'elles « l'aient en abondance.

« Je suis le bon pasteur. Le bon pasteur donne sa vie pour « ses brebis; mais le mercenaire, qui n'est point pasteur, au- « quel les brebis n'appartiennent pas, voit venir le loup, aban- « donne les brebis et s'enfuit, pendant que le loup ravit et « disperse les brebis. Le mercenaire s'enfuit parce que c'est un « mercenaire et qu'il ne s'inquiète pas des brebis. Pour moi, « je suis le bon pasteur; je connais les miennes et les miennes « me connaissent, de même que mon Père me connaît et que je « reconnais mon Père; et je donne ma vie pour mes brebis. J'ai « encore d'autres brebis qui ne sont pas dans ce bercail; il faut « aussi que je les amène, elles entendront ma voix, et il n'y « aura plus qu'un seul bercail et qu'un seul pasteur.

« Si mon Père m'aime, c'est parce que je donne ma vie; mais « je la reprendrai ensuite, car personne ne me l'enlève; je la « dépose de moi-même, ayant le pouvoir de la déposer, et le « pouvoir de la reprendre. Tel est le commandement que j'ai « reçu de mon Père.

« Une nouvelle discussion s'éleva parmi les Juifs au sujet de « ces paroles. Beaucoup d'entre eux disaient : Il a un démon « et il déraisonne; pourquoi l'écoutez-vous? D'autres disaient : « Ce n'est pas ainsi qu'on parle quand on a un démon. Est-ce « un démon qui peut ouvrir les yeux des aveugles? »[1].

La touchante allégorie du bon pasteur peint au vif ce que doit être Jésus lui-même pour l'Église qu'il vient fonder. Il est la porte par laquelle devront passer nécessairement les brebis et les pasteurs appelés à être ses représentants; car, ainsi qu'il le dira bientôt, personne n'arrive au Père que par lui. Il est aussi le pasteur des brebis, le pasteur unique promis par le prophète, et dont les autres pasteurs ne sont que les instruments. Il n'est pas venu de lui-même, comme les mercenaires et les brigands, qui vivent des brebis; il a été envoyé par son

1. S. Jean, x, 1-21.

Père, afin de mourir pour ses brebis, de leur communiquer la vie la plus abondante, et d'introduire dans le bercail la nombreuse portion de l'humanité qui est encore en dehors. Sa houlette, symbole d'une douce et paternelle autorité, doit conduire tous les hommes. La volonté du Père est qu'il n'existe qu'un seul troupeau, et qu'un seul pasteur. Ce troupeau a été appelé par Jésus Christ « mon Église »; ce pasteur unique sera le Sauveur lui-même dans le ciel, et sur la terre l'apôtre auquel seul il dira un jour : « Pais mes brebis ».

Le Sauveur mourra pour ses brebis; les loups et les brigands verseront son sang. Mais si le bon Pasteur est mis à mort, ce n'est pas par impuissance, c'est par amour. Il meurt parce qu'il le veut et quand il veut; la preuve en est qu'il ressuscite après sa mort. Les Juifs sont avertis encore une fois du grand miracle par lequel le Sauveur doit compléter la démonstration de sa divinité. Mais beaucoup restent incrédules; quelques-uns seulement comprennent le langage des miracles et arrivent à la foi. Qu'importe au plus grand nombre un Messie pasteur! C'est un Messie guerrier qu'ils veulent. L'héritier de David doit moins tenir du petit berger de Bethléem que du puissant roi de Sion. Jésus Christ, avec ses humbles dehors et sa doctrine toute spirituelle, ne sera ni compris, ni reçu, ni supporté de ceux qu'il vient instruire et sauver.

La présence du Sauveur à Jérusalem, à l'occasion de la fête des Tabernacles, avait causé une vive émotion, à raison des incidents suscités et des instructions adressées aux Juifs. Pour laisser à ceux-ci le temps de réfléchir sur ce qu'ils avaient vu et entendu, le divin Maître s'éloigna et se tint à l'écart jusqu'à la fête de la Dédicace. Durant ces deux mois, sur lesquels les évangélistes ne nous donnent aucun détail, il s'employa sans doute à compléter l'instruction de ses apôtres et de ses disciples, et à évangéliser quelques campagnes de la Judée où il trouvait les esprits mieux disposés. Peut-être séjourna-t-il assez longuement à Bethanie, village voisin de Jérusalem, où une pieuse famille, composée de Marthe, de Marie-Madeleine et de leur frère Lazare, était honorée de son amitié. Bientôt les évangé-

listes nous parleront de la maison de Bethanie comme d'un séjour familier au Sauveur.

La fête de la Dédicace commençait le vingt cinq du mois de cisleu, soit du quinze au vingt décembre. Elle rappelait la restauration du temple par Judas Machabée, après sa victoire sur Antiochus Épiphane. Elle se célébrait non seulement à Jérusalem, mais dans tout le pays, pendant huit jours. En souvenir de la petite provision d'huile sainte, retrouvée dans le temple après la défaite des Syriens, qui avait suffi pour l'illumination du sanctuaire pendant toute l'octave, on allumait chaque nuit des lampes à la porte des maisons, d'où le nom de fête des lumières donné aussi à la solennité. En cette saison, la pluie tombait fréquemment, parfois à torrents et souvent accompagnée de tonnerre. Il fallait donc se mettre à couvert pour converser dans le temple.

Quand Notre Seigneur reparut dans la ville, « on célébrait « la fête de la Dédicace à Jérusalem et c'était l'hiver. Jésus se « promenait dans le temple, sous le portique de Salomon. Les « Juifs l'entourèrent et lui disaient : Jusqu'à quand nous tenez- « vous en suspens? Si vous êtes le Christ, dites-nous-le claire- « ment. Jésus leur répondit : Je vous parle et vous ne me « croyez pas. Ce sont les œuvres que je fais au nom de mon « Père, qui rendent témoignage de moi. Mais vous, vous ne « me croyez pas, parce ce que vous n'êtes pas de mes brebis. « Mes brebis écoutent ma voix; je les connais et elles me « suivent. Je leur donne la vie éternelle; elles ne périront ja- « mais, et personne ne les ravira de ma main. Ce que mon « Père m'a donné est supérieur à tout le reste, et personne ne « peut le ravir de la main de mon Père; or mon Père et moi, « nous ne sommes qu'un ».

Revenant sur son allégorie de la fête des Tabernacles, le Sauveur déclare qu'il entend exercer tous ses droits de pasteur. C'est là en effet ce qui froissait le plus les autorités religieuses de Jérusalem, et bientôt nous les verrons constater avec effroi que « tout le monde se met à la suite de Jésus ». C'est là ruine de leur influence, et du même coup celle de leur fortune. Ils

ont droit sans doute de demander au Sauveur s'il est le Christ; mais il a déjà répondu maintes fois par sa parole et surtout par ses œuvres. Dans le fond, les Juifs redoutent une réponse affirmative. Quoi qu'ils disent, ses œuvres les troublent de plus en plus, et ils ne savent comment tenir tête à un Maître dont la parole a tant d'autorité. Cependant leur mépris de la grâce a été tel que leur retour à la bonne foi, à la vérité et au salut est des plus difficiles. Comment les brigands deviendraient-ils des brebis? Mais tout brigands qu'ils sont, ils ne ravageront plus le bercail. Les brebis ont deux invincibles gardiens, le Père et son divin Fils, qui tous deux ne font qu'un, ayant même divinité, même substance, même puissance, même amour des hommes, même volonté de les sauver.

En entendant cette affirmation de son unité substantielle avec le Père, « les Juifs saisirent des pierres pour le lapider. Jésus « leur répliqua : J'ai accompli sous vos yeux de la part de « mon Père beaucoup d'excellentes œuvres; pour laquelle de « ces œuvres me lapidez-vous? Les Juifs répondirent : Ce n'est « pour aucune œuvre excellente que nous vous lapidons, c'est « pour le blasphème par lequel, n'étant qu'un homme, vous « vous faites Dieu. Jésus reprit : N'est-il pas écrit dans votre « loi : Je l'ai dit, vous êtes des dieux? Si elle appelle dieux ceux « à qui la parole de Dieu a été adressée, cette Écriture qu'on « ne peut supprimer, comment pouvez-vous dire à celui que « le Père a consacré et envoyé dans le monde : Vous blas- « phémez, parce que j'ai dit : Je suis le Fils de Dieu? Si je ne « fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez pas; mais si « je les fais, et que vous ne vouliez pas me croire moi-même, « croyez aux œuvres, afin de reconnaître et de croire que le « Père est en moi et moi dans le Père ».

Le Sauveur versait à flots la lumière sur ces pauvres égarés; avec une patience divine, il revenait sans cesse à cet unique argument, si clair dans sa simplicité : les miracles prouvent que celui qui les opère vient de Dieu et qu'il doit être cru. Quand cette conclusion s'imposait trop impérieusement, les Juifs recouraient à la violence pour l'éluder. Cette fois encore,

leurs bras armés pour la lapidation furent réduits à l'impuissance. Néanmoins « ils cherchaient toujours à se saisir de « lui; mais il s'échappa de leurs mains »[1]. « Le Verbe fait chair par amour pour nous ne dédaignait pas de se dérober, comme nous le faisons nous-mêmes, quand on le poursuivait; ni de fuir et de se soustraire aux pièges, quand il était en butte à la persécution. Mais lorsqu'il fit arriver lui-même le temps qu'il avait fixé, et où il voulait souffrir pour tous dans son corps, il se livra volontairement aux persécuteurs »[2].

Le séjour de Notre Seigneur à Jérusalem, à l'époque de ces deux solennités, avait procuré aux Juifs tout ce qu'ils étaient en droit d'attendre de lui. Précédé par la réputation que lui avaient assurée ses précédents miracles, il s'était présenté devant les autorités religieuses en qualité de Messie et de Fils de Dieu. On l'avait si bien compris qu'on voulait le lapider pour cette affirmation. Pour accréditer sa parole, il mit en avant ses miracles, et voulut même en opérer un nouveau à Jérusalem. Mais avec l'éclat de ses révélations croissait l'entêtement des Juifs; ils ne voulaient de lui à aucun prix, et s'obstinaient à refuser même l'examen des titres de sa mission. Leur fureur grandissante n'était plus retenue que par la puissance divine. Le Sauveur avait ainsi pourvu à ce que la foi de quelques-uns trouvât sa récompense dans les lumières dont il l'inondait, et à ce que l'hostilité du plus grand nombre fût à la hauteur de la tâche sanguinaire de laquelle dépendait le salut du monde.

Quant tout fut ainsi en état, au gré de sa Providence, il quitta Jérusalem pour n'y plus revenir que le sixième jour avant sa Passion.

1. S. Jean, x, 22-39.
2. Saint Athanase, *Apologie de sa fuite*.



Laissez venir à moi les petits enfants, et gardez-vous de les éloigner, car le royaume des cieux est pour leurs pareils.

S. MATTHIEU, XIX, 14.

V

DERNIER SÉJOUR EN GALILÉE ET EN PÉRÉE

(JANVIER-MARS)

CHAPITRE PREMIER.

INSTRUCTIONS AUX APOTRES.

Nouvelle annonce de la Passion. — L'impôt du temple. — Leçon d'humilité. — Zèle indiscret de Jean. — Il faut sacrifier tout ce qui porte au mal. — Les enfants et leurs anges gardiens. — La correction fraternelle. — Le pardon sans limites. — Parabole des dix mille talents et des cent deniers. — Les derniers mois de la vie publique. — Mauvais vouloir des gens de la Samarie. — Trois vocations. — Mission des soixante douze disciples. — Malédiction des villes ingrates.

Quand il eut quitté Jérusalem, après les fêtes de la Dédicace, Notre Seigneur remonta en Galilée. Mais comme son but principal, pendant cette dernière année, était de travailler à la formation des apôtres, il continua à se tenir habituellement loin des foules, sans renoncer toutefois à les instruire et à guérir leurs malades, quand l'occasion s'en présentait.

« Pendant qu'on se trouvait en Galilée, et que tous étaient « dans l'admiration de ses œuvres, Jésus instruisait ses disciples « et leur disait : Gravez bien ces paroles au fond de vos cœurs : « il arrivera que le Fils de l'homme sera livré aux mains des « hommes; ils le mettront à mort; mais, après sa mort, il res- « suscitera le troisième jour. Ils en furent vivement affligés; mais

« ils ne comprenaient point ce langage, et il était si voilé à leurs « yeux qu'ils n'en avaient nulle intelligence; ils n'osaient même « l'interroger à ce sujet »[1]. Cette prédiction n'était pas nouvelle; mais elle répugnait à la fois et à l'idée que les disciples se faisaient de la puissance et de la bonté du divin Maître, et aux espérances de grand avenir temporel dont ils ne pouvaient se départir. D'ailleurs Notre Seigneur, après avoir tenu tête à ses ennemis de Jérusalem, venait d'échapper par deux fois à la fureur de ceux qui voulaient le lapider. Était-il concevable qu'on pût un jour le mettre à mort? Les disciples refusaient de s'arrêter à cette pensée; ils ne comprenaient rien aux exigences du salut des hommes, et surtout à celles de l'amour divin, qui réclamaient le sang du Fils de Dieu. Ils n'osaient interroger le Sauveur, de peur d'en apprendre trop long sur ce douloureux mystère.

Au mois d'adar, qui était le dernier de l'année religieuse, tous les Israélites de vingt à cinquante ans avaient à payer l'impôt pour l'entretien du temple. Cet impôt, perçu au nom du sanhédrin, se montait à un didrachme ou double drachme, équivalant à 1 franc 75 de notre monnaie. Comme le Sauveur avait son domicile habituel à Capharnaüm, c'est aux percepteurs de cette ville qu'il devait payer, et ceux-ci s'en préoccupaient d'autant plus que Notre Seigneur passait pour hostile aux traditions. « Lors donc qu'ils furent arrivés à Capharnaüm, les percepteurs « du didrachme s'approchèrent de Pierre et lui dirent : Est-ce « que votre Maître ne paie pas le didrachme? — Si, dit-il. Quand « ils furent entrés dans la maison, Jésus prenant les devants lui « dit : Simon, que t'en semble, sur qui les rois de la terre per- « çoivent-ils les taxes et le cens? Sur leurs fils ou sur les étran- « gers? Il répondit : Sur les étrangers. Jésus lui dit : Les fils en « sont donc affranchis. Toutefois, pour ne pas les scandaliser, « va à la mer et jette l'hameçon; saisis le premier poisson qui « se présentera et ouvre-lui la bouche. Tu y trouveras un sta- « tère; prends-le, et donne-le-leur pour moi et pour toi »[2].

1. S. Matthieu, XVII, 21, 22; S. Marc, IX, 30, 31; S. Luc, IX, 44, 45.
2. S. Matthieu, XVII, 23-26.

En droit, le Fils de Dieu était exempt de cet impôt destiné à la maison de son Père; quand le Seigneur commanda à Moïse de l'établir [1], il ne songea pas plus à obliger son Fils que les rois de la terre n'obligent les leurs. Mais il ne fallait pas donner prétexte aux mauvais propos. Si le Sauveur se fût soustrait à cette obligation sacrée, on l'eût accusé de désobéissance à la loi et de mépris pour le temple. Il paya donc, mais en Dieu, et fit un miracle qui attestait tout ensemble et le pouvoir de sa divinité et la soumission de sa sainte humanité.

La dignité de Pierre apparaît nettement dans cet épisode. Les percepteurs le reconnaissent sans doute pour le principal des apôtres, car ils s'adressent à lui tout d'abord. Mais surtout Notre Seigneur, pour montrer que son vicaire ne fait qu'un avec lui, veut que la même pièce de monnaie acquitte leur dette en commun. Le statère valait précisément deux didrachmes.

En se rendant à Capharnaüm, les apôtres avaient eu entre eux une discussion qui trahissait des préoccupations trop humaines. Le Sauveur avait parlé de sa mort; après lui, qui prendrait la direction de son œuvre? Sans doute, Pierre a déjà été désigné comme devant remplir un rôle important; mais ce rôle sera-t-il le premier de tous? Quelque autre apôtre ne méritera-t-il pas d'être appelé à une dignité supérieure? On escomptait sans doute les marques de confiance ou de prédilection dont avait été favorisé celui-ci ou celui-là. « Pendant qu'ils étaient dans la « maison, Jésus leur dit : De quoi parliez-vous en chemin? Ils « se turent, car le sujet qui les avait occupés et sur lequel ils « avaient discuté en route, était de savoir qui d'entre eux était le « plus grand. Or Jésus voyait bien les pensées de leur cœur. A « ce moment les disciples s'avancèrent vers Jésus et dirent : Qui « donc, à votre avis, est le plus grand dans le royaume des « cieux? Jésus s'étant assis fit approcher les douze et leur « dit : Pour être le premier, il faut être le dernier de tous et le « serviteur de tous. Puis appelant un petit enfant, il le prit, le « mit tout près de lui, au milieu d'eux, l'embrassa et leur dit :

1. Exode, xxx, 11-15.

« En vérité, je vous le dis, si vous ne changez pas pour devenir « comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume « des cieux ; celui qui se fera humble comme ce petit enfant sera « le plus grand dans le royaume des cieux. Accueillir en mon « nom un petit enfant comme celui-ci, c'est m'accueillir moi-« même, c'est accueillir non plus moi seulement, mais aussi « celui qui m'a envoyé. Ainsi c'est le plus petit d'entre vous tous « qui est le plus grand » [1].

Quelle gracieuse et significative leçon ! Les apôtres ont discuté entre eux comme des enfants. Notre Seigneur leur enseigne que ce qu'il faut imiter dans les enfants, c'est leur humilité. Comme il reste humble et petit, malgré l'honneur qui lui est fait, cet enfant que le bon Maître vient d'embrasser et de placer au milieu de tous ces hommes ! Voici qu'à raison de son humilité, il est proclamé le modèle de tous : pour entrer dans le royaume évangélique, il faut lui ressembler ; pour y occuper la première place, il faut encore lui ressembler, et se faire le serviteur des serviteurs de Dieu, comme les successeurs de Pierre aimeront à en prendre le titre. Bien plus, l'enfant n'est pas seulement un modèle, c'est comme une personnification du Sauveur et de son Père céleste lui-même, puisque l'accueil fait à l'enfant, Dieu le considère comme fait à lui-même. Depuis le jour où le Verbe incarné avait daigné lui-même se faire enfant, jamais l'enfance ne fut honorée comme en cette occasion. Le Sauveur voulait que ses apôtres apprissent à aimer l'enfant pour apprendre à l'imiter.

« Jean, prenant alors la parole, lui dit : Maître, nous avons « vu quelqu'un qui chassait les démons en votre nom ; mais nous « l'en avons empêché, parce qu'il ne vous suit pas avec nous. « Mais Jésus dit : Gardez-vous de l'empêcher, car personne ne « peut faire acte de puissance en mon nom, et parler mal de moi « tout aussitôt. Quiconque n'est pas contre vous est pour vous » [2]. L'apôtre ne se rendait pas encore un compte suffisant de la signification du miracle. Le pouvoir de l'opérer venait de Dieu, et Dieu n'aurait pas communiqué ce pouvoir à quelqu'un qui s'en

1. S. Matthieu, XVIII, 1-5 ; S. Marc, IX, 32-36 ; S. Luc, IX, 46-48.
2. S. Marc, IX, 37-39 ; S. Luc, IX, 49, 50.

serait servi pour accréditer une doctrine opposée à celle de son divin Fils. Sans doute, les démons ont aussi le pouvoir d'accomplir des actes surhumains, avec la permission de Dieu; mais il est évident que chasser les démons au nom de Jésus Christ ne pouvait être une œuvre diabolique. Quand il s'agissait de miracles, n'être pas contre les disciples, c'était donc être avec eux, de même que, quand il s'agissait de doctrine, n'être pas avec le Sauveur, c'était être contre lui, parce qu'alors on pactisait avec l'erreur et le mensonge. Celui qui chassait les démons était donc en réalité un disciple du divin Maître, et s'il eût mal parlé de lui, son pouvoir surnaturel aurait été supprimé sur-le-champ.

Dans ses entretiens avec les apôtres, Notre Seigneur revenait volontiers sur des points de la morale évangélique déjà traités; il dut même s'en expliquer assez fréquemment pendant les périodes de sa vie publique sur lesquelles les évangélistes sont restés muets. Poursuivant donc l'ordre d'idées dans lequel il était entré avant l'interruption de Jean, il disait : « Quiconque en « mon nom vous aura donné à boire une coupe d'eau, parce que « vous appartenez au Christ, je vous le dis en vérité, il ne perdra « pas sa récompense. Mais celui qui aura porté au mal un seul « de ces petits qui croient en moi, mieux vaudrait qu'on lui atta- « chât au cou une de ces meules que tournent les ânes, et qu'on « le précipitât au fond de la mer. Malheur au monde pour ses « scandales! Il est nécessaire, sans doute, qu'il arrrive des « scandales; mais malheur à l'homme par qui le scandale ar- « rive!

« Si ta main est pour toi une cause de péché, coupe-la. Mieux « vaut pour toi être amputé et entrer dans la vie, qu'avoir deux « mains et aller en enfer, dans le feu qui ne s'éteint pas. Si ton « pied te porte au mal, coupe-le. Car mieux vaut pour toi être « boiteux et entrer dans la vie, qu'avoir deux pieds et être préci- « pité dans l'enfer du feu qui ne s'éteint pas, où leur ver ne meurt « pas et où le feu n'est jamais éteint. Si ton œil te porte au mal, « arrache-le, et jette-le loin de toi. Car mieux vaut pour toi « avoir un œil de moins et entrer dans le royaume de Dieu, « qu'avoir deux yeux et être envoyé dans l'enfer du feu, où leur

« ver ne meurt point et où le feu n'est jamais éteint. Car chacun « sera salé par le feu, et toute victime sera salée par le sel. Le « sel est bon; mais si le sel est affadi, avec quoi lui donnera-t-on « de la saveur? Ayez du sel en vous, et ayez la paix entre « vous »[1].

« Voyez donc à ne mépriser aucun de ces petits; car je vous « dis que dans les cieux leurs anges voient sans cesse la face de « mon Père qui est dans les cieux. Quant au Fils de l'homme, « il est venu pour sauver ce qui avait péri. Que vous en semble? « Si quelqu'un possède cent brebis, et que l'une d'elles s'égare, « n'en laisse-t-il pas quatre vingt dix neuf dans les montagnes, « et ne va-t-il pas à la recherche de celle qui s'est égarée? Et s'il « lui arrive de la trouver, je vous le dis en vérité, il a plus de « joie à son sujet que sur les quatre vingt dix neuf qui ne se « sont pas égarées. De même c'est la volonté de votre Père qui « est dans les cieux, que pas un seul de ces petits ne pé- « risse »[2].

Ces petits, dont parle le divin Sauveur et dont il prend si énergiquement la défense, sont les enfants et tous ceux qui leur ressemblent par la simplicité de la foi, l'humilité des sentiments et l'innocence de la vie. Ils sont l'objet principal de la prédilection divine. Le Père éternel veut qu'ils soient sauvés; le Fils de Dieu est venu en ce monde pour les racheter. Si l'un d'eux s'égare, le bon Pasteur semble abandonner les autres pour courir à sa recherche, et il assure qu'il éprouve plus de joie à le retrouver qu'à contempler la fidélité des autres, tant la perte d'une seule âme afflige son cœur! A l'heure du retour, il veut jouir de toute la satisfaction que le pécheur lui a refusée pendant le temps de ses égarements.

Pour surcroît de précautions, et en preuve nouvelle de son amour, il commet chacune de ces âmes à la garde d'un ange. Cet esprit céleste, sans cesser de contempler la gloire de Dieu dans le ciel, préside sur la terre aux destinées d'un être qui lui est inférieur par nature, mais dont il se fait volontiers le gardien

1. S. Matthieu, XVIII, 6-9; S. Marc, IX, 40-49.
2. S. Matthieu, XVIII, 10-14.

et le défenseur. Pourrait-il refuser d'imiter l'exemple du Fils de Dieu qui s'est condamné, pour le salut de l'homme, à de bien plus profonds abaissements? « Il y aurait donc péril à mépriser ces enfants, dont les désirs et les prières sont portés au Dieu éternel et invisible par le ministère docile et empressé des anges »[1].

On comprend dès lors l'indignation du Sauveur contre celui qui est une cause de scandale. Porter au mal ses semblables, et surtout les enfants, c'est aller contre la volonté la plus formelle du Père céleste et paralyser l'action rédemptrice du Fils de Dieu. Sans doute, le scandale est inévitable, et même nécessaire, puisque la résistance aux sollicitations du mal, sous toutes ses formes, est une des conditions du mérite. Mais celui qui porte au mal est coupable, parce que sa volonté perverse est libre et responsable; coupable, il mérite un châtiment proportionné à la ruine qu'il a causée, et ce châtiment, c'est l'enfer, avec son remords éternel et son feu qui ne s'éteindra jamais. Chose remarquable! Notre Seigneur associe la terrible menace de l'enfer à la protestation de son amour pour les âmes; s'il veut que la crainte de l'effroyable supplice nous décide à tous les sacrifices, c'est pour que sa tendresse puisse s'exercer sur nous. L'homme qu'il a créé est désormais immortel; réprouvé, il sera conservé par le feu vengeur qui, comme un sel énergique, le défendra contre la destruction; fidèle, il sera préservé de la corruption par le sel de la grâce, et, comme une victime agréable à Dieu, sera consumé, transformé, et glorifié par les feux de l'amour éternel. Le divin Maître veut que ses disciples conservent toujours en eux ce sel surnaturel, sans le laisser s'affadir; ils seront alors eux-mêmes le sel de la terre, et la paix règnera entre eux, sans que de vaines disputes de préséance viennent la troubler.

Ne pas porter les autres au mal ne doit pas suffire au vrai disciple; il faut encore les en détourner, d'abord par la douceur, ensuite par la sévérité, s'il est nécessaire. « Si ton frère t'a

1. Saint Hilaire, *sur ce passage de saint Matthieu.*

« offensé », ajoutait Notre Seigneur, « va et reprends-le, seul à seul « avec lui. S'il t'écoute, tu auras gagné l'âme de ton frère; s'il « ne t'écoute pas, prends avec toi un témoin ou deux, afin que « toute l'affaire se borne à l'intervention de deux ou trois témoins. « S'il ne les écoute pas, dis-le à l'Église, et s'il n'écoute pas l'É- « glise, qu'il soit pour toi comme un païen et un publicain ». Être comme un païen et un publicain, c'était, dans le langage de la Synagogue, être excommunié. Le Sauveur transmet donc à son Église le droit d'excommunication contre celui qui s'opiniâtre dans l'injustice et la haine; mais il veut qu'auparavant le coupable ait été l'objet d'avertissements de plus en plus solennels. Ce pouvoir donné à l'Église comportait l'extension à tous les apôtres des droits précédemment départis à Pierre. Car Notre Seigneur ajoute : « Je vous le dis en vérité, tout ce que vous « lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous dé- « lierez sur la terre sera délié dans le ciel ». Il suit de là que si Pierre possède à lui seul le pouvoir de lier et de délier sur la terre et dans le ciel, les autres apôtres ne l'ont qu'en commun avec Pierre. Ils dépendent de Pierre, et Pierre ne dépend pas d'eux.

La réprimande adressée au coupable suppose qu'ordinairement il se corrigera, et rentrera dans l'unité qui doit régner entre tous les membres de l'Église par la charité aussi bien que par la foi. Le Sauveur tenait tant à cette union des cœurs qu'il voulut y attacher la plus magnifique prérogative. « Je vous le dis encore, si deux d'entre vous s'accordent sur « la terre, quoi qu'ils demandent, ce leur sera accordé par mon « Père qui est dans les cieux. Car là où deux ou trois sont ras- « semblés en mon nom, je suis au milieu d'eux ». Si le Sauveur est là, c'est avec sa bonté, avec sa puissance d'intercession, avec les bénédictions inséparables de sa présence.

En entendant dire qu'il fallait réprimander l'offenseur pour arriver à une réconciliation, Pierre n'oubliait pas les précédents avis du Sauveur sur la miséricorde et le pardon des injures. Il y a des cas où il faut réprimander son frère, afin de le tirer du mal et de gagner son âme; il en est d'autres où le simple pardon

s'impose, soit que la faute commise ne mérite pas qu'on s'y arrête, soit que le coupable se corrige de lui-même, soit que son amendement ne puisse pas même être tenté. Mais l'intention de Notre Seigneur était-elle que ce pardon fût souvent réitéré? Les docteurs juifs enseignaient qu'il fallait pardonner jusqu'à trois fois; Pierre comprenait que l'esprit évangélique réclamait davantage; mais c'était au divin Maître de marquer la limite. C'est pourquoi « Pierre s'approcha et lui dit : Seigneur, quand mon frère aura « péché contre moi, combien de fois lui pardonnerai-je? Est-ce « jusqu'à sept fois? Jésus lui répondit : Je ne te dis pas jusqu'à « sept fois, mais jusqu'à soixante dix fois sept fois ».

« Aussi le royaume des cieux ressemble à un roi qui voulut « faire rendre leurs comptes à ses serviteurs. Quand il eut « commencé à faire rendre les comptes, on lui présenta quelqu'un « qui lui devait dix mille talents. Comme il n'avait pas de quoi « rendre, son maître ordonna de le vendre, avec sa femme, ses « enfants et tout ce qu'il avait, et de lui en remettre le prix. « Mais le serviteur se jetant à ses pieds le priait en ces termes : « Ayez patience à mon égard et je vous rendrai tout. Le maître « de ce serviteur eut pitié de lui, et le renvoya en lui remettant « sa dette. Quand il fut sorti, ce serviteur rencontra un de ses « compagnons qui lui devait cent deniers, et le saisissant il « l'étranglait, en disant : Rends ce que tu dois. Son compagnon « se jetant à ses pieds, le suppliait en ces termes : Aie patience « à mon égard, et je te rendrai tout. Mais il ne voulut pas; il « partit et le fit mettre en prison, jusqu'à ce qu'il payât sa dette. « A la vue de ce qui se passait, ses compagnons furent profon- « dément affligés; ils vinrent, et racontèrent à leur maître tout « ce qui était arrivé. Son maître l'appela alors et lui dit : Méchant « serviteur, je t'ai remis toute ta dette, parce que tu m'as prié. « Ne devais-tu pas, toi aussi, avoir pitié de ton compagnon, « comme j'ai eu moi-même pitié de toi? Alors son maître irrité « le livra aux exécuteurs, jusqu'à ce qu'il payât toute sa dette. « C'est ainsi que mon Père céleste vous traitera, si chacun de « vous ne pardonne à son frère de tout son cœur »[1].

1. S. Matthieu, XVIII, 15-35.

Le Fils de Dieu se proposait de ne jamais refuser son pardon, même aux plus grands pécheurs, quand leur repentir serait sincère; aussi exigeait-il que sa miséricorde fût imitée par les hommes, et qu'ils pardonnassent soixante dix fois sept fois, c'est-à-dire sans limite. La parabole qu'il raconte, pour bien faire entendre sa volonté, est le développement saisissant d'une des demandes de l'oraison dominicale : « Remettez-nous nos dettes comme nous les remettons à ceux qui nous doivent », ou, comme nous traduisons plus habituellement : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ». Ce serviteur, qui est débiteur de dix mille talents, doit être un de ces puissants fonctionnaires qui, au temps de Notre Seigneur, affermaient les impôts de tout un pays, et s'engageaient à verser une somme convenue au fisc impérial. Dix mille talents étaient une somme énorme, qui équivalait à plus de cinquante millions de notre monnaie. On comprend que la loi du temps, autorisant à vendre comme esclaves le débiteur insolvable avec toute sa famille, fût appliquée à celui qui ne pouvait rendre raison d'une pareille dette. Ces dix mille talents représentent la dette énorme que l'homme contracte vis-à-vis de Dieu par ses péchés, et cependant Dieu pardonne tout au repentir.

Cent deniers valent environ quatre vingt dix francs. Ils représentent la dette que l'homme contracte envers son semblable en l'offensant, somme toujours minime, si on la compare à la précédente. Le pécheur, à qui Dieu a remis une si grosse dette, refusera-t-il de remettre quelques misérables deniers à son frère? S'il pousse jusque là l'ingratitude, l'audace et la dureté, il mérite toutes les sévérités de Dieu. Il ne lui sera pas tenu rigueur pour les fautes déjà pardonnées, mais sa conduite à l'égard de son frère appellera les vengeances éternelles.

Le Sauveur ne pouvait pas prolonger longtemps son séjour en Galilée. Il se trouvait à Capharnaüm en adar, c'est-à-dire dans la seconde quinzaine de février. Or la Pâque, pendant laquelle il devait être crucifié, se célébrait au quinzième jour de nisan, c'est-à-dire à la fin de mars. Il restait donc cinq semaines

au plus avant son entrée solennelle à Jérusalem le jour des Rameaux, temps qui suffit à la rigueur pour ce que les évangélistes ont encore à raconter de la vie du Sauveur. Toutefois il est fort probable qu'on peut y ajouter quatre semaines, pour la raison suivante. Les Juifs comptaient les mois par les phases de la lune, de sorte qu'à leur année de douze mois lunaires manquaient dix ou onze jours pour coïncider avec l'année solaire. Ils rétablissaient l'équilibre en ajoutant tous les trois ans un treizième mois appelé veadar, ou second adar, à cause de la place qu'il occupait. Y eut-il un veadar l'année de la mort de Notre Seigneur? Il faudrait l'affirmer sans crainte, s'il était prouvé que les faits racontés entre le paiement du tribut sacré et l'entrée à Jérusalem réclament plus de quatre ou cinq semaines.

Le dernier voyage à travers la Galilée et la Pérée est rapporté avec détail par l'évangéliste saint Luc, qui en note les principaux épisodes, et consigne quelques-uns des enseignements du divin Maître. Cet évangéliste avait sous les yeux ce qu'écrivirent avant lui saint Matthieu et saint Marc. Après avoir donné seul les principaux récits de l'enfance du Sauveur, et s'être étendu, de concert avec les deux précédents évangélistes, sur le ministère du Sauveur en Galilée, il voulut transmettre en détail à la postérité les épisodes d'une mission dont ses prédécesseurs avaient à peine parlé. Plus tard, saint Jean fit connaître à son tour ce que les trois autres évangélistes avaient presque passé sous silence, le ministère de Jésus à Jérusalem.

« Lors donc qu'approchaient de leur terme les jours de son « retour au ciel, il se montra plein de fermeté pour se rendre « à Jérusalem ». Ses apôtres redoutaient pour lui la fureur des Juifs, mais ils se refusaient à croire possible une issue tragique. Le Rédempteur au contraire savait qu'il allait à la croix, et sa sainte humanité, que la crainte devait écraser au moment de l'agonie, s'animait d'une généreuse ardeur pour entreprendre le terrible voyage.

On se mit en route, comme pour se rendre à la capitale par le chemin le plus direct. Cependant l'intention du Sauveur était de répandre encore la bonne nouvelle sur son passage, et de

s'attarder quelque peu à la conquête des âmes. « Il envoya donc « devant lui des messagers, qui s'en allèrent et entrèrent dans « une ville des Samaritains, afin de tout disposer pour lui. « Mais on ne le reçut point, parce qu'il laissait voir qu'il allait « à Jérusalem. A ce spectacle, ses disciples Jacques et Jean « dirent : Seigneur, voulez-vous que nous disions au feu du ciel « de descendre et de les consumer? Il se retourna et les répri- « manda : Vous ne savez pas, dit-il, de quel esprit vous êtes. Le « Fils de l'homme n'est pas venu pour perdre les âmes, mais « pour les sauver. Ils allèrent alors dans un autre village » [1].

Toujours opiniâtres dans leur hostilité contre tout ce qui tient à Jérusalem, ces habitants de la Samarie ferment leurs portes même au Sauveur de tous les hommes. L'indignation des apôtres éclate, au souvenir du prophète Élie qui, dans ce pays même, avait fait tomber le feu du ciel sur les envoyés du roi impie Ochozias [2]. Mais l'Évangile n'est pas la loi de crainte; c'est la loi d'amour et de miséricorde, même pour les pécheurs, à plus forte raison pour les égarés. Le bon Maître prescrit l'indulgence envers les Samaritains. Ils sont encore moins ingrats à son égard que les Juifs. Bien plus, quand le Sauveur va bientôt tracer le portrait d'un homme charitable, il mettra en scène un samaritain!

Un autre jour, « pendant qu'ils étaient en route, un scribe vint « à lui et lui dit : Maître, je vais vous suivre partout où vous irez. « Jésus lui dit : Les renards ont leurs tanières, et les oiseaux du « ciel ont leurs nids : mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer « sa tête. Il dit à un autre : Suis-moi. Mais cet autre, qui était « au nombre des disciples, lui dit : Seigneur, permettez-moi « d'abord d'aller ensevelir mon père. Jésus lui dit : Suis-moi, et « laisse les morts ensevelir leurs morts. Pour toi, va, et annonce « le royaume de Dieu. Un autre dit : Seigneur, je vous suivrai, « mais laissez-moi auparavant me dessaisir de ce qui est à la mai- « son. Jésus lui dit : Celui qui met la main à la charrue et regarde « en arrière, n'est pas propre au royaume de Dieu » [3].

1. S. Luc, IX, 51-56.
2. IV Rois, I, 9-12.
3. S. Matthieu, VIII, 19-22; S. Luc, IX, 57-62.

Il y a là trois vocations différentes. Celle du scribe semble venir de lui-même, et être inspirée par des vues trop humaines. Notre Seigneur lui rappelle la loi du renoncement absolu imposé aux disciples d'un Maître auquel toutes les commodités de la vie vont faire défaut de plus en plus. L'Évangile ne dit pas si le scribe eut la générosité de passer outre. La seconde vocation vient du Sauveur : mais le disciple veut apporter quelque délai à y répondre; il désire ne quitter son vieux père qu'après sa mort. Notre Seigneur a dit précédemment qu'on n'est pas digne de lui quand on lui préfère son père ou sa mère. Son appel est impérieux, et quelque légitime que soit le vœu du fils, les hommes encore éloignés de la vie nouvelle sont assez nombreux pour suppléer ce dernier auprès de son père. La troisième vocation enfin paraît chancelante; le disciple désirerait s'occuper encore de ses affaires temporelles, au risque de s'éprendre à nouveau des biens qu'il a quittés. Ce regard en arrière vient d'une tentation qu'il doit mépriser. Il faut donc suivre Jésus avec une intention pure, sans délai et sans regret.

Le divin Maître voyait alors autour de lui bon nombre de disciples qui répondaient à cette triple condition. Il se résolut à exercer leur zèle en les envoyant en mission, comme il avait envoyé les douze l'année précédente. Il leur fit auparavant des recommandations analogues à celles qu'il avait adressées aux apôtres.

« Par la suite, le Seigneur en désigna soixante douze autres, « et les envoya deux par deux devant lui, dans chaque ville et « chaque localité où il devait aller lui-même, et il leur disait : La « moisson est abondante, mais les ouvriers sont peu nombreux. « Priez donc le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans « sa moisson. Allez : voici que je vous envoie comme des « agneaux au milieu des loups. Ne portez ni bourse, ni besace, « ni chaussures, et ne saluez personne en chemin. En quelque « maison que vous entriez, dites d'abord : Paix à cette maison! « S'il se trouve là un fils de la paix, votre paix se reposera sur « lui; sinon elle vous reviendra. Demeurez dans la même maison, « mangeant et bûvant ce qui se trouvera chez les habitants; car

« l'ouvrier mérite son salaire. Ne passez pas d'une maison à « l'autre. En quelque ville que vous entriez, si l'on vous reçoit, « mangez ce qui vous est servi; guérissez les infirmes qui s'y « trouvent, et dites à tous : Le royaume de Dieu est arrivé jusqu'à « vous. En quelque ville que vous entriez, si l'on ne vous reçoit « pas, sortez sur ses places et dites : Nous secouons sur vous-« mêmes la poussière de votre ville qui s'est attachée à nous. Sa-« chez toutefois que le royaume de Dieu est arrivé. Je vous le « dis, Sodome sera traitée un jour moins sévèrement que cette « ville-là » [1].

Ces disciples envoyés en mission sont les précurseurs des pasteurs secondaires de l'Église, comme les apôtres le sont des premiers pasteurs. Ils ont à suivre la même ligne de conduite que ceux-ci. Au milieu des méchants, qui auront contre eux une haine de loups, ils seront comme des agneaux par leur douceur et leur simplicité. Le divin Pasteur saura bien les défendre. Ils iront droit à leur but : point de bagages inutiles; point de ces salutations qui, en Orient, attardent le voyageur à d'interminables formalités; point de souci pour la nourriture; point d'allées et venues de maison en maison. Tout entiers à leur prédication, ils la feront retentir partout, que l'accueil soit favorable ou non, afin que le salut soit mis à la portée de tous.

Notre Seigneur savait bien qu'hélas! ses disciples se heurteraient fréquemment à l'indifférence, à l'incrédulité ou même à une haine féroce. Lui-même en voulut faire la triste expérience; pour la consolation de ceux qui poursuivraient son œuvre à travers les siècles, il consentit, lui, le Fils de Dieu, à rencontrer l'insuccès là même où son zèle avait déployé les ressources infinies de sa puissance et de sa bonté. Aussi, sur le point de quitter la Galilée pour toujours, « il se prit à reprocher aux villes, dans les-« quelles il avait accompli tant de ses miracles, de n'avoir pas « fait pénitence : Malheur à toi, Corozaïn ! Malheur à toi, Beth-« saïda ! parce que si les merveilles qui ont été opérées en vous « l'avaient été à Tyr et à Sidon, depuis longtemps elles se fussent

1. S. Luc, x, 1-12. Voir plus haut, p. 228.

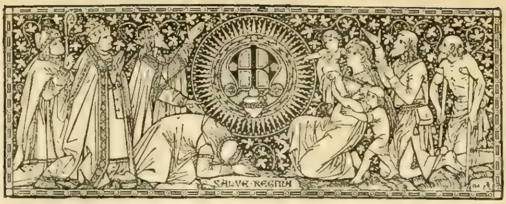
« assises pour faire pénitence avec le cilice et la cendre. Aussi au « jugement, il y aura moins de sévérité pour Tyr et Sidon que « pour vous. Et toi, Capharnaüm, qui veux t'élever jusqu'au ciel, « tu seras précipité au fond de l'enfer. Car si les miracles opérés « dans ton sein l'avaient été à Sodome, elle aurait certainement « subsisté jusqu'à ce jour. Aussi, je vous le dis, au jour du juge- « ment, il y aura moins de rigueur pour le pays de Sodome que « pour toi » [1].

L'effet des malédictions du Sauveur a été tel qu'aujourd'hui il est à peu près impossible de fixer sûrement l'emplacement des trois villes ingrates. Quelle n'eût pas été leur illustration si elles avaient voulu mettre à profit l'honneur que leur faisait le Fils de Dieu !

Avant de faire partir les nouveaux missionnaires, le Sauveur ajouta : « Celui qui vous écoute m'écoute, celui qui vous méprise « me méprise, et celui qui me méprise, méprise Celui qui m'a « envoyé » [2]. Les disciples avaient donc droit de dire, comme plus tard saint Paul : « Nous nous acquittons d'un message au nom du Christ, et c'est Dieu qui exhorte par notre bouche. Nous vous en conjurons au nom du Christ, réconciliez-vous avec Dieu » [3].

Après avoir reçu ces avis, les soixante douze partirent pour leurs différentes destinations.

1. S. Matthieu, XI, 20-24; S. Luc, X,13-15
2. S. Luc, X,16.
3. II Corinthiens, V, 20.



CHAPITRE II.

DERNIÈRE MISSION EN GALILÉE.

Retour des disciples. — Le bon samaritain. — Jésus chez Marthe et Marie. — La prière. — Éloge de la Sainte Vierge. — Malédictions contre les pharisiens et les docteurs. — Instructions aux disciples. — Détachement des biens de la terre. — La vigilance nécessaire. — Le feu sur la terre. — Pénitence. — Guérison d'une femme infirme le jour du sabbat. — Quels seront les élus. — Le Sauveur maître des évènements.

Quand ils eurent rempli la courte mission dont les avait chargés le Sauveur, « les soixante douze revinrent avec joie en « disant : Seigneur, les démons eux-mêmes nous sont soumis en « votre nom. Il leur dit : Je voyais Satan tombant du ciel comme « la foudre ! Voici que je vous ai donné le pouvoir de fouler aux « pieds les serpents, les scorpions et toute la puissance de l'en- « nemi, et rien ne pourra vous nuire. Cependant que ce ne soit « pas là le sujet de votre joie; réjouissez-vous plutôt de ce que « vos noms sont inscrits dans les cieux » [1].

La chute de Satan, tombé du ciel dans les enfers, était accélérée par la prédication de l'Évangile, qui le chassait de la terre où il avait établi son empire. Notre Seigneur, témoin de cette chute foudroyante, faisait connaître à ses disciples l'effet merveilleux de la parole qui leur était confiée. En même temps il les prémunissait contre une illusion des plus dangereuses. Le mérite d'un

1. S. Luc, x, 17-20.

homme ne vient pas du pouvoir dont il est investi, mais de la vertu qu'il pratique, et le bonheur d'arriver au ciel est incomparablement supérieur à l'honneur de faire des miracles. En distribuant les grâces qui servent aux autres, les ministres de l'Évangile doivent donc faire bon usage de celles qui leur sont personnellement destinées.

« En cette occasion, Jésus tressaillit d'allégresse sous l'influence « de l'Esprit Saint, et reprenant la parole, il dit : Je vous rends « grâces, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, parce que vous « avez caché ces choses aux sages et aux savants, et que vous les « avez révélées aux petits. Oui, Père, tel a été votre bon plaisir. « Toutes choses m'ont été mises en main par mon Père. Mais « personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père, et personne ne « connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils aura « bien voulu le révéler. Puis, se tournant vers ses disciples, il « dit : Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez! Car, je « vous le dis, beaucoup de prophètes et de rois ont voulu voir ce « que vous voyez, et ne l'ont pas vu, entendre ce que vous enten- « dez, et ne l'ont pas entendu. Venez donc à moi, vous tous qui « êtes fatigués et accablés, et je vous ranimerai. Prenez sur vous « mon joug et faites-vous mes disciples, parce que je suis doux et « humble de cœur, et vous trouverez le repos pour vos âmes; « car mon joug est agréable et mon fardeau léger » [1].

Par ces touchantes paroles, Notre Seigneur nous révèle tout le dessein de l'auguste Trinité pour le salut des hommes. Ceux qui ne se fient qu'à leur science et à leur sagesse personnelles, ne connaissent rien des secrets divins; aux âmes humbles sont réservées les plus hautes révélations. Le Sauveur, qui ne se lasse pas de le redire, s'en réjouit comme d'une œuvre digne de la sagesse et de la bonté divines. Or cette connaissance communiquée à la créature n'est rien moins que celle du Père et du Fils, désirée jadis par tant de saints et de prophètes, et enseignée maintenant aux âmes simples. Avec quelle tendresse le bon Maître appelle à lui tous ceux à qui les doctrines humaines n'ont procuré que l'inquiétude de l'esprit et l'accablement du cœur! Les

1. S. Matthieu, XI, 25-30; S. Luc, X, 21-24.

docteurs pharisiens sont des maîtres durs et orgueilleux ; ils ont fait du service de Dieu un joug intolérable, et leurs prescriptions humaines ne portent point avec elles la grâce qui rendrait l'obéissance aisée et méritoire. Le Sauveur commande avec douceur, attire à lui par l'humilité de son cœur, encourage par le charme de son service, assure la paix, la joie spirituelle, la vie de la grâce à ceux qui marchent à sa suite.

Mais en quoi consistaient ce joug agréable et ce fardeau léger? L'occasion de s'en expliquer allait se présenter immédiatement, grâce à la malveillance d'un de ces hommes qui ne guidaient les autres que pour les égarer. « Voici, en effet, qu'un « docteur de la loi se leva pour le tenter, et dit : Maître, que « ferai-je pour posséder la vie éternelle? Il lui dit : Qu'y a-t-il « d'écrit dans la loi? Qu'y lis-tu? Celui-ci répondit : Tu aimeras « le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de « toutes tes forces, et de tout ton esprit, et ton prochain comme « toi-même. — Tu as bien répondu, lui dit Jésus; fais cela et « tu vivras. Mais lui, voulant se donner raison, dit à Jésus : Et « qui est mon prochain? Jésus reprit alors : Un homme des« cendait de Jérusalem à Jéricho ; il tomba aux mains de voleurs « qui le dépouillèrent, le couvrirent de plaies et s'en allèrent, en « le laissant à demi-mort. Or il arriva qu'un prêtre descendit « par le même chemin, le vit et passa outre. De même un lévite, « quand il fut arrivé près de cet endroit et qu'il le vit, continua « son chemin. Mais un samaritain qui voyageait passa auprès « de lui, et, en le voyant, fut ému de pitié. Il s'approcha, banda « ses plaies en y versant de l'huile et du vin, et, le plaçant sur « sa monture, le mena dans une hôtellerie et prit soin de lui. Le « lendemain il tira deux deniers et les donna à l'hôtelier : Prends « soin de lui, dit-il, et tout ce que tu dépenseras en plus, je te le « rendrai à mon retour. Lequel des trois te semble avoir été le « prochain de celui qui tomba aux mains des voleurs? Celui-ci « répondit : C'est celui qui a exercé la miséricorde à son égard. « — Va donc, lui dit Jésus, et fais de même » [1].

1. S. Luc, x, 25-37.

Voilà donc le doux fardeau imposé par le Seigneur; c'est un fardeau d'amour, par conséquent un fardeau qui ne fatigue pas. Aimer Dieu, aimer le prochain, voilà toute la loi. Les circonstances de la parabole sont merveilleusement choisies pour faire bien comprendre le sens de ce mot de prochain. La scène se passe sur une route célèbre par les brigandages qui s'y commettent encore aujourd'hui. On va de Jérusalem à Jéricho par une sorte de ravin bordé de rochers dans lesquels s'embusquent les voleurs. Malheur au voyageur imprudent qui s'engageait seul dans ce défilé, avec un bagage capable d'exciter la cupidité des brigands! Jéricho servait de résidence à un grand nombre de familles lévitiques et sacerdotales. Aussi rien n'est plus naturel que le passage d'un prêtre et d'un lévite sur la route dangereuse. Ces deux hommes passent devant le blessé sans s'arrêter; ils redoutent pour eux-mêmes un sort pareil au sien, ou bien ils se sentent impuissants à lui porter secours; peut-être même, images trop fidèles du sacerdoce juif de cette époque, s'imaginent-ils que l'accomplissement des rites extérieurs de la religion mosaïque les exonère de toute autre obligation.

Le samaritain au contraire s'arrête et s'approche. Ce blessé est un juif, un homme qui le déteste et le maudit, un homme que viennent de laisser gisant ceux mêmes de sa propre nation. Qu'importe! Son malheur lui crée des droits à la pitié de tous ses semblables. Le samaritain s'émeut à sa vue. Il ne s'en tient pas là, et passant aussitôt à l'exercice de la charité la plus active, il panse le malheureux, sacrifie son temps, ses convenances et ses aises, pour le transporter en lieu sûr, dépense son argent pour qu'on le soigne, prend ses mesures, en le quittant, pour que le bien commencé ne reste pas inachevé, et se dérobe personnellement à toute reconnaissance. Voilà la charité en action. Faire pour le prochain ce que le samaritain a fait pour le juif abandonné et meurtri, c'est aimer son prochain comme soi-même. Et ce prochain n'est pas seulement le juif, comme les docteurs d'Israël le proclament, c'est l'étranger, le samaritain, le païen, l'ennemi, tout homme qui a besoin des bons offices de son semblable.

Cette émouvante parabole était destinée à briser le cercle étroit

dans lequel les pharisiens avaient emprisonné la charité, faite par Dieu pour être universelle. Mais elle cache un autre sens plus sublime encore. Les Juifs avaient traité le Sauveur de samaritain; Notre Seigneur se fait ici un titre de gloire de ce nom dont on prétendait l'injurier. C'est lui le bon samaritain. Le blessé, c'est l'humanité tombée au pouvoir des démons dans le paradis terrestre, et depuis lors dépouillée, meurtrie et conduite à la mort par ses perfides ennemis. La loi de Moïse, représentée par le prêtre et le lévite, n'a rien pu pour la sauver. Mais voici Jésus Christ, le divin Rédempteur : par l'incarnation, il s'approche de la malheureuse victime; par la rédemption, il bande ses plaies; il y verse l'huile et le vin des sacrements; par la grâce, il conduit l'humanité à son Église, la confie à l'hôtelier, qui est Pierre et ses successeurs, et, pour subvenir aux besoins spirituels de cette humanité rachetée, il laisse aux mains des pasteurs les mérites infinis de son sang répandu. Le Sauveur est ainsi lui-même le parfait modèle de cet amour des hommes dont il fait la loi fondamentale de la foi nouvelle.

Parmi les saintes femmes qui pourvoyaient aux besoins de Notre Seigneur et de sa suite, se trouvait Marie-Madeleine. Elle était probablement originaire des environs du lac de Tibériade, et sa famille jouissait d'une assez grande aisance. Avec sa sœur Marthe, et son frère Lazare, elle possédait à Bethanie, près de Jérusalem, une maison où le Sauveur aimait à se retirer, quand il était en Judée. Un court récit, que saint Luc intercale dans l'histoire de la dernière mission en Galilée, donne à supposer que les deux sœurs possédaient une autre habitation dans ce dernier pays. Lazare ne paraît pas s'y être trouvé quand le Sauveur y vint.

« Au cours du voyage, il lui arriva d'entrer dans un village, « et une femme nommée Marthe le reçut dans sa maison. Elle « avait une sœur nommée Marie qui, s'asseyant aux pieds du « Seigneur, écoutait sa parole : quant à Marthe, elle se multi- « pliait pour s'acquitter de mille soins. Elle s'arrêta et dit : Sei- « gneur, vous ne prenez point garde que ma sœur me laisse « servir seule; dites-lui donc de m'aider. Mais le Seigneur lui

« répondit : Marthe, Marthe, tu te préoccupes et te troubles « pour une foule de choses; or il n'y en a qu'une de nécessaire. « Marie a choisi la meilleure part, et celle-ci ne lui sera pas « ôtée »[1].

L'empressement de Marthe se comprend. Son amour pour le divin Maître, et le désir qu'elle a de bien le recevoir, ainsi que ses compagnons de voyage, la portent à se donner mille peines, et même à réclamer aimablement l'aide de sa sœur. Mais écouter la parole de Dieu, se laisser pénétrer par la lumière de sa doctrine et le feu de son amour est l'unique chose nécessaire. Marthe veut donner au Seigneur la vie corporelle, Marie veut recevoir de lui la vie spirituelle; cette dernière part est la meilleure, et l'âme qui en jouit n'en sera pas dépossédée. Marthe est le type de la vie active, occupée surtout des œuvres extérieures; Marie est celui de la vie contemplative, consacrée à la prière et à la méditation. Aucune de ces deux vies n'est exclusive, et ne va sans quelque emprunt fait à l'autre. La très Sainte Vierge a réuni en elle la perfection de ces deux vies, comme l'Église nous l'insinue, en nous faisant lire cet évangile de Marthe et de Marie au jour de l'Assomption.

Un autre jour que Notre Seigneur « était à prier dans un « endroit, sitôt qu'il eut fini, un de ses disciples lui dit : Seigneur, « enseignez-nous à prier, comme Jean l'a enseigné à ses disci- « ples. Il leur dit alors : Lorsque vous priez, dites : Père, que « votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive. Donnez-nous « aujourd'hui notre pain de chaque jour; pardonnez-nous nos « péchés, comme nous-mêmes nous pardonnons à quiconque « nous a offensés, et ne nous laissez pas succomber à la tenta- « tion ». Le Sauveur répète ici, à des disciples qui ne l'avaient pas encore entendue, la prière qu'il a déjà enseignée. La formule en est un peu abrégée; mais les deux demandes « que votre volonté soit faite », et « délivrez-nous du mal », sont comprises équivalemment dans celles qui les précèdent.[2]

Pour affermir la confiance des siens dans l'efficacité de la

1. S. Luc, x, 38-42.
2. Voir plus haut, p. 173.

prière, « il leur dit : Que quelqu'un de vous ait un ami, et qu'il « aille le trouver au milieu de la nuit pour lui dire : Ami, prête-« moi trois pains, parce qu'un de mes amis m'arrive de voyage, « et je n'ai rien à lui servir. Si l'autre lui répond de l'intérieur : « Laisse-moi tranquille; d'ailleurs la porte est fermée et mes en-« fants sont au lit, à mes côtés; impossible de me lever et de te « donner; — que le premier persiste à frapper. Je vous le dis, « si l'autre ne se lève pas pour lui donner à titre d'ami, il se « lèvera pourtant à cause de son importunité, et lui donnera « tous les pains dont il a besoin. Je vous le dis donc : demandez, « et l'on vous donnera; cherchez, et vous trouverez; frappez, et « l'on vous ouvrira. Car quiconque demande, reçoit; celui qui « cherche, trouve; et on ouvrira à qui frappe. Si l'un de vous « demande un pain à son père; celui-ci lui donnera-t-il une « pierre? Si c'est un poisson, lui donnera-t-il un serpent « au lieu de poisson? S'il demande un œuf, lui tendra-« t-il un scorpion? Si donc vous autres, qui êtes mauvais, vous « savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus « votre Père du ciel donnera-t-il le bon esprit à ceux qui l'invo-« quent » [1]!

Le Père éternel veut donc être prié avec une insistance qui, aux yeux des hommes, paraîtrait de l'importunité. Que l'humble solliciteur ne se lasse pas; il sera certainement exaucé, car « la prière est la seule puissance capable de vaincre Dieu » [2].

Pendant cette dernière mission en Galilée, Notre Seigneur se plut à répéter des instructions adressées plus d'une fois déjà au cours des voyages précédents. Il n'avait plus en face de lui les mêmes auditeurs, et cependant les vérités à enseigner ne changeaient pas. Aussi trouvons-nous sous la plume de saint Luc des discours du divin Maître déjà rapportés par saint Matthieu et par saint Marc, sous une forme plus étendue, dans le récit des missions antérieures. A cette époque se reproduisit la discussion soulevée jadis par les pharisiens, à la suite de la guérison d'un possédé. On accusa de nouveau Notre Seigneur de chasser les démons par Béelzébub, et on réclama de lui un signe dans

1. S. Luc, XI, 1-13. Voir plus haut, p. 178.
2. Tertullien, *de la Prière,* XXIX.

le ciel. Les pharisiens en effet ne cessaient de le poursuivre partout où il se rendait, pour épier ses actes, interpréter en mal tous ses discours et répandre parmi le peuple les plus malveillantes insinuations à son sujet [1].

Au milieu de la discussion, voici que soudain éclate au sein de la foule un cri de joie : c'est la louange la plus délicate qui se puisse adresser à un fils. « Pendant qu'il parlait ainsi, il arriva « qu'une femme élevant la voix du sein de la multitude, lui dit : « Bienheureux le sein qui vous a porté, et les mamelles où « vous vous êtes allaité ! Mais il reprit : Heureux plutôt ceux « qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent » [2] ! La très Sainte Vierge n'avait-elle pas dit dans son cantique que toutes les nations la proclameraient bienheureuse ? La prophétie commençait à s'accomplir. La réponse du Sauveur, en étendant à ses fidèles disciples la bénédiction dont a joui sa sainte Mère, fait ressortir un nouveau titre de Marie à l'admiration du monde. « Il affirme que la Mère de Dieu est heureuse d'avoir coopéré dans le temps à l'incarnation du Verbe, mais qu'elle est bien plus heureuse de le garder pour l'aimer dans l'éternité » [3]. Il faut le remarquer aussi : l'éloge de Marie est la réponse au sifflement que vient de faire entendre le serpent infernal, dont la tête va bientôt être écrasée par le Fils de l'heureuse Mère; et au moment où les docteurs de mensonge renouvellent leur perfide insinuation, une femme du peuple prélude à ce chant que l'Église doit redire à travers les siècles : « Réjouissez-vous, Vierge Marie, vous qui seule avez détruit toutes les hérésies dans le monde entier » [4] ! Ainsi en sera-t-il désormais. Pendant que les impies feront retentir le monde de leurs blasphèmes, d'humbles femmes du peuple répèteront avec amour les paroles de l'*Ave Maria,* et les cris des sectaires seront couverts par le pieux murmure des âmes qui prient. C'est ainsi que l'honneur du Fils et de la Mère sera toujours glorieusement vengé.

1. S. Luc, XI, 14-36. Voir plus haut, p. 197.
2. S. Luc, XI, 27, 28.
3. V. Bède, *sur saint Luc*, IV, 49.
4. *Office de la Sainte Vierge*, IIIe nocturne.

Cependant rien n'arrêtait l'acharnement des ennemis du divin Maître, partout où ils se rencontraient avec lui. C'est ainsi que, « pendant l'un de ses entretiens, un pharisien le pria de prendre « son repas chez lui. Jésus entra donc et se mit à table. Mais « le pharisien se prit à penser en lui-même et à se dire : Pour- « quoi ne s'est-il pas lavé avant le repas? Le Seigneur lui dit « alors : Vous autres, pharisiens, vous purifiez en ce moment le « dehors de la coupe et du plat; mais ce qui est au dedans de « vous est plein de rapine et d'iniquité. Insensés, celui qui a fait « le dehors n'a-t-il pas fait aussi le dedans? De ce qui vous « reste, faites donc plutôt l'aumône, et tout sera pur pour « vous.

« Mais malheur à vous, pharisiens, parce que vous payez la « dîme de la menthe, de la rue et de toutes les herbes, tandis que « vous laissez de côté la justice et l'amour de Dieu; il fallait « faire ces choses et ne pas omettre les autres. Malheur à vous, « pharisiens, parce que vous aimez les premiers sièges dans les « synagogues et les salutations sur la place publique. Malheur à « vous, parce que vous êtes comme des sépulcres qui ne parais- « sent pas, et sur lesquels on marche sans le savoir.

« Un des docteurs de la loi prit la parole et lui dit : Maître, « en parlant de la sorte, vous nous faites affront à nous aussi. « Mais Jésus reprit : Malheur à vous aussi, docteurs de la loi, « parce que vous chargez les hommes de fardeaux qu'ils ne peu- « vent porter, sans mettre vous-mêmes un seul de vos doigts « à la charge. Malheur à vous, qui bâtissez les tombeaux des « prophètes, quand ce sont vos pères qui les ont mis à mort. « Vous témoignez bien par là que vous donnez votre assenti- « ment à l'œuvre de vos pères : car eux les ont tués, et vous, « vous élevez leurs sépulcres. C'est pourquoi la sagesse de Dieu « a dit : Je leur enverrai des prophètes et des apôtres; ils en « tueront, ils en persécuteront; de sorte qu'on demandera à cette « génération le sang de tous les prophètes qui a été versé depuis « la formation du monde, depuis le sang d'Abel jusqu'au sang « de Zacharie, qui périt entre l'autel et le temple. Oui, je vous « le dis, on le demandera à cette génération. Malheur à vous, « docteurs de la loi, parce que vous avez pris la clef de la science,

« et, sans entrer vous-mêmes, vous avez empêché les autres « d'entrer.

« Comme il leur adressait ces paroles, les pharisiens et les « docteurs de la loi se mirent à le presser vivement, et à lui « fermer la bouche par une multitude de questions, lui tendant « des pièges et cherchant à trouver sur ses lèvres de quoi l'ac- « cuser »[1].

Ces hypocrites n'aimaient pas à être démasqués, surtout en public; mais les malédictions du Sauveur frappaient trop juste pour qu'ils pussent les parer. Aux pharisiens la honte de leur orgueil, de leur corruption intérieure et de leur mépris pour les plus graves devoirs. Aux docteurs la honte de leur égoïsme, de leur cruauté contre les envoyés de Dieu et de leur infidélité à la mission qu'ils avaient reçue d'instruire les autres. Dignes successeurs de Caïn, qui a tué son frère, de Joas qui a tué le prêtre Zacharie, fils de son bienfaiteur[2], ils vont mettre le comble à leur réprobation en faisant périr le plus grand de tous les envoyés de Dieu, le Fils même du Père. Le châtiment ne se fera pas attendre; les hommes de la génération qui écoute le Sauveur vont être punis pour leurs pères dont ils partagent les sentiments, et aux forfaits desquels ils ajouteront la mort du Rédempteur : ils seront les témoins et les victimes de la catastrophe dans laquelle sombreront le temple, la ville et la nation.

La fureur des pharisiens n'empêchait pas le peuple de se porter en foule sur les pas de Notre Seigneur. « Des multitudes « nombreuses l'entouraient, au point que les gens s'écrasaient « les uns les autres. Il se mit alors à dire à ses disciples : Gar- « dez-vous du levain des pharisiens, qui est l'hypocrisie. Rien « n'est couvert, qui ne doive être dévoilé, rien de caché, qui « ne doive être connu. Car ce que vous avez dit dans les ténèbres « sera publié à la lumière, et ce que vous aurez proféré à l'o- « reille dans la chambre, sera prêché sur les toits ». Les disciples n'auront donc pas, comme les pharisiens, des pensées qu'on ne voit pas, et une conduite toute différente des pensées; tout en

1. S. Luc, xi, 37-54.
2. II Paralipomènes, xxiv, 22.

eux sera net et franc, et l'Évangile qu'ils publieront reproduira fidèlement ce qu'ils ont entendu et ce qu'ils croient. Convictions, paroles, conduite, tout sera d'accord dans leur vie.

La crainte de Dieu seul et l'absolue confiance en sa Providence accompagneront les disciples dans leur œuvre. Le Sauveur répète à leur intention ce qu'il a déjà dit aux apôtres à ce sujet : « Je vous le dis à vous mes amis, ne soyez pas effrayés par « ceux qui tuent le corps et ne peuvent rien faire au delà. Je « vais vous indiquer celui que vous devez craindre : craignez « celui qui, après avoir tué, a le pouvoir d'envoyer en enfer. Oui, « je vous le dis, c'est celui-là qu'il faut craindre. Est-ce que cinq « passereaux ne se vendent pas deux as? Pourtant pas un seul « d'entre eux n'est en oubli devant Dieu. Bien plus, les cheveux « de votre tête sont tous comptés. Ne craignez donc pas; vous « valez plus que bien des passereaux. Je vous le dis : quiconque « m'aura rendu témoignage devant les hommes, le Fils de « l'homme lui rendra témoignage devant les anges de Dieu; mais « celui qui m'aura renié devant les hommes, sera renié devant « les anges de Dieu. Quiconque dit une parole contre le Fils « de l'homme, en aura la rémission; mais quiconque aura blasphémé contre l'Esprit Saint n'en aura pas le pardon. Quand « on vous traduira devant les synagogues, devant les magistrats « et les autorités, n'ayez nul souci de la forme ni de la nature « de vos réponses, ni de ce que vous direz; car l'Esprit « Saint vous apprendra à cette heure-là ce que vous aurez à « dire » [1].

Notre Seigneur avait parlé à ses disciples en présence du peuple qui écoutait. « Quelqu'un de la foule lui dit alors : Maître, « dites à mon frère de partager avec moi l'héritage. Mais Jésus « lui dit : Homme, qui donc m'a établi pour juger et partager « entre vous? Et il dit à tous : Veillez à vous garder de toute « avarice; car la vie de chacun ne dépend pas de l'abondance « des biens qu'il possède. Il leur dit alors cette parabole : Le « champ d'un homme riche rapporta des fruits abondants. Aussi

1. S. Luc, XII, 1-12. Voir plus haut, pp. 198, 229, 230.

« cet homme pensait-il en lui-même et se disait-il : Que ferai-je, « puisque je n'ai pas où recueillir mes récoltes? Voici ce que je « ferai, dit-il; je détruirai mes greniers, j'en ferai de plus grands, « et là j'amasserai tout ce qui m'est survenu et tous mes biens, « et je dirai à mon âme : Mon âme, tu as là de grands biens pour « bon nombre d'années; repose-toi, mange, bois, fais bonne chère. « Mais Dieu lui dit : Insensé, cette nuit même on va te redemander « ton âme; à qui seront les biens que tu as préparés? Ainsi en est- « il de celui qui amasse pour lui-même, et qui n'est pas riche « pour Dieu ».

La vraie richesse est celle des biens spirituels : c'est la seule qui ait cours au ciel. Mais s'attacher exclusivement à l'acquisition ou à la jouissance des biens temporels, c'est folie, car ces biens ne peuvent même pas procurer l'assurance d'une vie longue et heureuse ici-bas, et si la vie spirituelle est sacrifiée à cause d'eux, « plus on est riche dans le monde, plus on devient pauvre devant Dieu »[1].

Revenant sur un de ses plus touchants enseignements, le Sauveur « dit encore à ses disciples : C'est pour cela que je vous dis : « N'ayez point de souci pour votre vie, au sujet de la nourriture, « ni pour votre corps, au sujet du vêtement. La vie est plus que « la nourriture, et le corps plus que le vêtement. Voyez les cor- « beaux qui ne sèment ni ne moissonnent, et qui n'ont ni celliers « ni greniers : c'est Dieu qui les nourrit. Combien valez-vous « mieux qu'eux! Qui de vous, avec tout son esprit, peut ajouter « à sa vie la longueur d'une coudée? Si vous ne pouvez pas ce « qui est si peu de chose, pourquoi vous inquiétez-vous du reste? « Considérez comment croissent les lis; ils ne travaillent ni ne « filent; mais je vous le dis, Salomon dans toute sa gloire n'était « pas vêtu comme l'un d'entre eux. Si donc Dieu habille ainsi « l'herbe qui est aujourd'hui dans les champs, et qui demain « est jetée dans le four, combien plus fera-t-il pour vous, « hommes de peu de foi! Gardez-vous de toute recherche dans « le manger et le boire, et n'ayez pas de vues prétentieuses. « Les nations de ce monde s'enquièrent de toutes ces choses;

1. Saint Cyprien, *Des œuvres et de l'aumône.*

« mais votre Père sait que vous en avez besoin. Cherchez donc « tout d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces « choses vous seront données par surcroît [1].

« Ne craignez pas, petit troupeau, parce qu'il a plu à votre « Père de vous donner le royaume. Vendez ce que vous possé- « dez, et faites l'aumône. Faites-vous des bourses qui ne s'usent « point, et un trésor qui ne vous fasse point défaut, dans les cieux « où le voleur n'approche pas et où la teigne ne ronge pas. Car « là où est votre trésor, là aussi est votre cœur » [2].

Ces derniers conseils résument tout ce qui précède. Les disciples doivent « user de ce monde comme n'en usant pas » [3]; tous leurs intérêts sont ailleurs, et eux-mêmes ne vivent que pour parvenir au ciel en y conduisant les autres.

En travaillant pour l'autre vie, ils doivent sans cesse se tenir prêts à y être appelés. « Que vos reins soient ceints et que les « lampes allumées soient en vos mains. Soyez vous-mêmes « comme des hommes qui attendent leur maître, quand il re- « viendra des noces, afin que, quand il frappera à son retour, on « lui ouvre aussitôt. Heureux les serviteurs que le maître, à « son retour, trouvera vigilants. Je vous le dis en vérité, lui- « même se ceindra, les fera asseoir à table et se mettra à les ser- « vir. S'il vient à la seconde et à la troisième veille, et qu'il les « trouve vigilants, heureux sont ces serviteurs. Sachez bien que « si le père de famille était informé de l'heure où viendra le vo- « leur, il veillerait et ne laisserait pas percer sa maison. Pour « vous, soyez donc prêts, parce que le Fils de l'homme viendra « à l'heure que vous ne pensez pas ».

Le maître ne pouvait annoncer à l'avance l'heure précise à laquelle il rentrerait la nuit, à la suite des noces. Le voleur n'avertissait pas du moment où, pendant l'absence ou le sommeil des habitants, il pratiquerait une ouverture dans la muraille de terre et de paille, pour s'introduire dans la maison. Sous ces images, le Sauveur fait entendre qu'il viendra à l'improviste

1. Voir plus haut, p. 176.
2. S. Luc, XII, 13-34.
3. I Corinthiens, VII, 31.

pour demander compte à son serviteur de la conduite qu'il a tenue. Si le dernier jour de la vie est caché, c'est pour que tous les jours le disciple soit sur ses gardes, comme le serviteur qui, la ceinture aux reins et le flambeau en main, se tient prêt à ouvrir la porte à son maître et à le servir.

Cette vigilance s'impose plus spécialement encore à ceux qui sont préposés à la conduite des autres; car leur responsabilité est plus gravement engagée, et le compte à rendre plus redoutable. C'est ce que le Seigneur déclare, sur une question que Pierre lui adresse. « Pierre lui dit : Seigneur, est-ce à nous « seulement que vous dites cette parabole, ou à tous? Le Sei« gneur répondit : Quel est, penses-tu, l'intendant fidèle et pru« dent que le maître a préposé à sa maison, pour donner à cha« cun, quand il le faut, sa mesure de froment? Heureux le ser« viteur que le maître, à son arrivée, trouvera occupé de ce soin. « Je vous dis en vérité qu'il le mettra à la tête de tout ce qu'il « possède. Si au contraire ce serviteur se dit à lui-même : Mon « maître tarde à venir; s'il se met à frapper serviteurs et servantes, « à manger, à boire et à s'enivrer, le maître de ce serviteur sur« viendra au jour où il ne l'attend pas, à l'heure qu'il ignore; « il le châtiera et le relèguera parmi les infidèles. Le serviteur « qui a connu la volonté de son maître, et n'a rien préparé, ni « rien fait selon sa volonté, sera accablé de coups. Celui qui ne « l'a pas connue et a fait des actions dignes de coups, sera moins « châtié. Car on exigera beaucoup de celui à qui on a donné « beaucoup, et on réclamera davantage de celui à qui on aura « plus confié ».

Les pasteurs et tous les privilégiés de la grâce auront donc à répondre des charges et des faveurs qui les auront distingués des autres; plus Dieu se montre libéral envers une âme, plus il a droit à une généreuse docilité.

C'est avec tout leur courage que les apôtres et les disciples ont à se mettre à l'œuvre. Les contradictions, les difficultés, les persécutions les attendent; le Sauveur est précisément venu susciter en ce monde toutes ces oppositions. « Je suis venu jeter le feu « sur la terre », ajouta-t-il, « et que veux-je, sinon qu'il s'allume!

« J'ai moi-même à être baptisé d'un baptême, et de quel ardent « désir j'en attends l'accomplissement ! Vous pensez que je suis « venu apporter la paix sur la terre? Non, je vous le dis, mais « la division. Dès ce moment, les cinq d'une même maison se- « ront divisés trois contre deux et deux contre trois; on se divi- « sera, père contre fils et fils contre père, mère contre fille et fille « contre mère, belle-mère contre sa belle-fille et belle-fille contre « sa belle-mère ».

Jésus Christ sera toujours et nécessairement le signe de contradiction et le brandon de discorde. L'adhésion à son Évangile prendra vite le caractère d'une lutte violente, au sein même de la famille, entre ceux qui veulent vivre pour la terre, et ceux qui préfèrent travailler et souffrir pour le ciel : noble lutte dont les âmes égoïstes pourront se plaindre, mais qui sera mille fois préférable à la tranquille inertie de tous, sous la tyrannie des mêmes vices et des mêmes erreurs. Le Sauveur commencera par recevoir lui-même ce terrible baptême de sang, conséquence de l'hostilité naturelle du monde contre la vérité et la vertu, et plus tard la persécution sera la marque assurée à laquelle on distinguera ses vrais disciples d'avec ceux qui diminuent la vérité ou portent atteinte à la sublimité du devoir.

Notre Seigneur, tout en travaillant à la formation de ses disciples, « s'adressait aussi aux foules : Quand vous voyez la nuée « s'élever du couchant, vous dites aussitôt : Voici la pluie ; et c'est « ce qui arrive. Quand c'est le vent du midi qui souffle, vous « dites : Il fera chaud; et il en est ainsi. Hypocrites, vous savez « apprécier l'aspect du ciel et de la terre; comment donc ne « savez-vous pas discerner le temps présent? Comment ne jugez- « vous pas par vous-mêmes ce qui est jus e?

« Quand tu vas avec ton adversaire devant le magistrat, ef- « force-toi en chemin de te débarrasser de lui, de peur qu'il ne « te traîne devant le juge, que le juge ne te livre à l'exécuteur, « et que l'exécuteur ne te jette en prison. Je te le dis, tu n'en « sortiras pas avant d'avoir rendu jusqu'à la dernière obole » [1].

1. S. Luc, xii, 35-59. Voir plus haut, p. 169.

Les foules de Galilée méritaient les sévères apostrophes du Sauveur, elles qui, témoins de tant de merveilles accomplies par lui, ne savaient pas reconnaître leur Messie, et se laissaient égarer par les docteurs de mensonge. Il n'était que temps de s'accorder avec celui qui, Sauveur aujourd'hui, allait exercer demain les droits rigoureux du Juge souverain. La mission en Galilée était le dernier appel de la grâce à un peuple ingrat et volontairement aveugle.

« Dans ce même temps se présentaient des hommes qui lui an-
« noncèrent ce qui était arrivé aux Galiléens, dont Pilate avait
« mêlé le sang à celui de leurs sacrifices. Il leur répondit : Pen-
« sez-vous que ces Galiléens fussent plus pécheurs que les autres
« Galiléens, pour avoir ainsi souffert? Non, je vous le dis. Mais si
« vous ne faites pénitence, vous périrez tous pareillement. De
« même ces dix huit sur lesquels s'abîma la tour de Siloé et
« qu'elle écrasa, pensez-vous qu'ils fussent plus redevables que
« tous les autres habitants de Jérusalem? Non, je vous le dis.
« Mais si vous ne faites pénitence, vous périrez tous pareille-
« ment ».

Les massacres, comme celui auquel font allusion les nouveaux arrivants de Jérusalem, ne répugnaient pas à la sournoise cruauté de Pilate. Par le passage souterrain qui reliait la tour Antonia aux parvis du temple, le procurateur faisait pénétrer dans le sanctuaire des soldats déguisés qui, une fois en nombre, massacraient leurs victimes sans défense. C'est ainsi qu'il s'était déjà comporté, lorsqu'après avoir pris de l'argent dans le trésor du temple pour réparer un aqueduc, il avait eu à réprimer le soulèvement des Juifs, indignés de ce sacrilège. Peut-être l'accident survenu à la tour de Siloé avait-il pour cause la mauvaise exécution du travail entrepris. Mais la Providence se sert de tout, soit pour éprouver les justes, soit pour punir les coupables. Notre Seigneur avertit que des catastrophes analogues menacent tous ceux qui se refusent à faire pénitence.

Sans doute, la miséricorde imposait des délais à la justice; Dieu ne voulait pas frapper encore, et quarante ans s'écouleraient avant que le châtiment définitif atteignît la nation. Mais n'était-il pas urgent de mettre à profit ces délais pour se con-

vertir? Pour y inviter, Notre Seigneur « ajoutait cette parabole : Quelqu'un avait un figuier planté dans sa vigne. Il vint « pour y chercher du fruit, et n'en trouva pas. Il dit alors à celui « qui cultivait la vigne : Voilà trois ans que je viens chercher « du fruit sur ce figuier et que je n'en trouve pas. Coupe-le donc, « car à quoi bon occupe-t-il le terrain? Mais celui-ci répondit : « Seigneur, laissez-le encore cette année, jusqu'à ce que je creuse « tout autour et que j'y mette du fumier. On verra s'il porte du « fruit; sinon, vous le couperez l'an prochain ».

Depuis trois ans aussi, le Sauveur cherchait des fruits de salut en Galilée, et il n'en trouvait pas. Sa mort et sa résurrection réveilleraient-elles enfin un peuple resté insensible à sa prédication et à ses miracles?

La foi diminuant, les miracles devenaient plus rares. Cependant Notre Seigneur en accomplissait quand il le fallait pour affirmer son autorité ou combattre quelque mensonge. « Il enseignait le jour du sabbat dans une de leurs synagogues. Il se « trouvait là une femme qui avait depuis dix huit ans un esprit « d'infirmité. Elle était toute courbée, et ne pouvait pas du tout « regarder en haut. Quand Jésus la vit, il l'appela à lui et lui « dit : Femme, tu es délivrée de ton infirmité. Il lui imposa les « mains, et aussitôt elle se redressa et glorifiait Dieu. Le chef de « la synagogue, prenant la parole, s'indigna que Jésus eût guéri « le jour du sabbat, et il disait à la foule : Il y a six jours pendant lesquels on doit travailler; venez donc ces jours-là et « faites-vous guérir, et non le jour du sabbat. Mais le Seigneur « lui répondit : Hypocrites, chacun de vous ne détache-t-il pas « son bœuf ou son âne de l'étable, le jour du sabbat, et ne les « mène-t-il pas boire? Et cette fille d'Abraham, que Satan a « attachée depuis dix huit ans, ne fallait-il pas la délivrer de ce « lien, même le jour du sabbat?

« Pendant qu'il parlait ainsi, tous ses adversaires rougissaient, « mais le peuple entier se réjouissait de toutes les actions glorieuses qu'il opérait ». Il comprenait l'appel fait à son bon sens, et était heureux qu'un maître autorisé élargît le lien par trop étroit de la loi sabbatique, telle que l'interprétaient les docteurs.

Aussi, se tournant vers ce peuple, qui venait de lui témoigner quelque sympathie, Notre Seigneur « disait : A quoi est sem« blable le royaume de Dieu, et à quoi le comparerai-je? Il est « semblable à un grain de sénevé qu'un homme prit et mit dans « son jardin : il crût, et devint un grand arbre, et les oiseaux du « ciel se reposèrent dans ses branches. Il dit encore : A quoi « comparerai-je le royaume de Dieu? Il est semblable au levain « qu'une femme prit et mêla à trois mesures de farine, jusqu'à « ce que le tout fût fermenté » [1]. Le royaume de Dieu, né de l'Évangile, était encore petit et méprisable aux yeux du monde; mais il allait bientôt prendre de merveilleux accroissements, et remplacer pour ce pauvre peuple de Galilée la loi et les traditions qui l'enserraient si rigoureusement et l'isolaient du reste de l'humanité.

Notre Seigneur cependant continuait lentement son voyage; « il allait par les villes et les villages, enseignant et faisant route « vers Jérusalem. Or quelqu'un lui dit : Seigneur, sont-ce les « moins nombreux qui se sauvent? Mais il leur dit : Efforcez« vous d'entrer par la porte étroite, car beaucoup, je vous le « dis, chercheront à entrer et ne le pourront. Lorsque le père de « famille sera entré et aura fermé la porte, vous vous mettrez, « du dehors où vous serez, à frapper à la porte en disant : Sei« gneur, ouvrez-nous. Et il vous répondra : Je ne sais pas d'où « vous êtes. Alors vous commencerez à dire : Nous avons mangé « et bu en votre présence, et vous avez enseigné sur nos places. « Et il vous dira : Je ne sais pas d'où vous êtes. Retirez-vous de « moi, vous tous, artisans d'iniquité. C'est là qu'il y aura des « pleurs et le grincement de dents, quand vous verrez Abraham, « Isaac, Jacob et tous les prophètes dans le royaume de Dieu, « tandis que vous serez chassés dehors. Il en viendra de l'Orient « et de l'Occident, du Nord et du Midi, qui prendront place dans « le royaume de Dieu, et voici que les derniers seront les pre« miers, et que les premiers seront les derniers ».

La question du nombre des élus est oiseuse pour l'homme, et

1. Voir plus haut, p. 210.

le Sauveur n'y répond pas directement. L'important pour chacun, c'est d'être de ce nombre, et par conséquent, pendant qu'il en est temps, de faire effort pour profiter de la grâce et entrer par la porte étroite. Il ne servira de rien d'avoir été le commensal ou l'auditeur du divin Maître, si l'on n'a rien fait au delà; « car ce ne sont pas ceux qui entendent la loi qui sont justes aux yeux de Dieu; la justification est pour ceux qui accomplissent la loi »[1]. En Israël, beaucoup voient et entendent, mais peu croient et pratiquent; ces derniers seuls seront sauvés. Parmi les païens, appelés au salut après les Juifs, beaucoup seront fidèles à la grâce divine : ils auront donc part à la joie éternelle, que les enfants d'Abraham n'auront pas voulu mériter.

« Ce même jour, quelques-uns des pharisiens s'approchèrent « et lui dirent : Sortez et partez d'ici, car Hérode veut vous « mettre à mort. Il leur dit : Allez dire à ce renard : Voici que « je chasse les démons et que j'opère des guérisons aujourd'hui « et demain, et le troisième jour je suis consommé. Cependant, « il faut que je marche aujourd'hui, demain et le jour suivant, « parce qu'il ne convient pas qu'un prophète périsse hors de Jé- « rusalem ».

Pour éloigner le Sauveur, les pharisiens voulaient exploiter la crainte qu'il causait à Hérode. Notre Seigneur connaît le fond des cœurs; il n'est pas dupe de la nouvelle qu'on lui apporte. Quelles que soient la haine des pharisiens et la sournoise méchanceté du prince, auquel il donne le nom significatif de renard, Jésus accomplira son œuvre jusqu'au bout, et avant d'arriver à Jérusalem, le seul endroit où il veuille être mis à mort, il continuera à exercer sa puissance pour le soulagement et l'instruction de son peuple. L'évènement montrera qu'il a parlé en Dieu, car les choses arriveront dans l'ordre qu'il a marqué.

A cette pensée de Jérusalem, vers laquelle il s'achemine pour le dernier supplice, le divin Maître s'émeut et dit : « Jérusalem, « Jérusalem, qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont « envoyés, combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants,

1. Romains, II, 13.

« comme l'oiseau rassemble sa couvée sous ses ailes, et tu n'as « pas voulu! Voici que votre maison vous sera laissée déserte. « Mais je vous dis que vous ne me verrez pas, jusqu'à ce qu'ar- « rive le moment où vous direz : Béni soit celui qui vient au « nom du Seigneur »[1]!

Notre Seigneur prévoit la ruine qui sera le châtiment de la ville infidèle. Son temple, dont elle est si fière, sera désert; Dieu n'y résidera plus, et les hommes prendront le chemin d'un autre sanctuaire. Pourtant le Sauveur a tout fait pour ce peuple; les prévenances de sa grâce, les témoignages de sa tendresse ont été multipliés sans compter. Maintenant, il ne reste plus qu'à frapper le grand coup; Jésus ne reviendra à Jérusalem que pour le jour du triomphe éphémère des Rameaux, précédant de si peu la suprême immolation.

1. S. Luc, XIII, 1-35.



Prenez sur vous mon joug et faites-vous mes disciples, parce que je suis doux et humble de cœur.

S. Matthieu, xi, 29.



Venite ad me omnes, qui laboratis, et onerati estis. Matth. 11, 28.

CHAPITRE III.

LES PARABOLES SUR LA VIE CHRÉTIENNE.

Guérison d'un hydropique. — Les premières places au festin : leçon d'humilité. — Les convives à inviter : leçon de charité. — Parabole des invités au festin : docilité à la vocation. — Condition pour suivre le Sauveur : générosité. — La brebis et la drachme perdues. — L'enfant prodigue : retour à Dieu après le péché. — L'économe infidèle : bon usage des biens de ce monde. — Apostrophe aux pharisiens. — Lazare et le mauvais riche : bon usage des biens et des maux en vue de l'éternité. — Diverses recommandations. — Les dix lépreux : devoir de la reconnaissance. — Le second avènement : s'y tenir prêt.

Notre Seigneur se trouvait toujours en Galilée, où il continuait sa dernière mission. « Un jour de sabbat, Jésus était entré « dans la maison d'un chef des pharisiens, pour y prendre son « repas, et on l'observait. Or voici qu'un homme hydropique se « présenta à lui. Jésus, prenant la parole, dit aux docteurs de « la loi et aux pharisiens : Est-il permis de guérir le jour du « sabbat ? Mais ils se turent. Saisissant alors cet homme, il le « guérit et le renvoya. Il leur dit ensuite : Si l'âne ou le bœuf de « l'un d'entre vous tombe dans un puits, quel est celui qui ne le « retirera pas aussitôt, même le jour du sabbat? Ils ne pouvaient « rien lui répliquer ».

Avec un entêtement surprenant, les pharisiens de toutes les localités se refusaient à comprendre que guérir, comme faisait le Sauveur, n'était pas une œuvre servile, et qu'en tout cas celui

qui opérait de tels prodiges avait le droit de choisir son jour. Le bon sens l'indiquait. Mais souvent les esprits orgueilleux se heurtent à des obstacles que crée leur propre malice, et qui les empêchent de parvenir à la vérité.

C'est à un véritable festin qu'avait été convié le Sauveur. Soit pour l'épier plus à leur aise, soit pour s'attirer quelque considération en frayant avec un homme si célèbre, soit même parfois par une secrète sympathie, les pharisiens aimaient à faire asseoir Notre Seigneur à leur table. Il s'y rendait volontiers, et traitait les convives tantôt avec bienveillance, tantôt avec sévérité, suivant les dispositions qu'il voyait dans leurs cœurs.

Dans l'occasion présente, plusieurs s'oublièrent jusqu'à s'installer avec empressement aux places d'honneur; ces places étaient celles du milieu, sur chacun des divans où s'étendaient les convives. « S'apercevant donc que les invités choisissaient les premières « places, il leur adressait une parabole en ces termes : Quand « tu seras invité à des noces, ne t'établis pas à la première place, « de peur qu'un plus honorable que toi n'ait été invité par lui, « et que celui qui t'a invité ainsi que l'autre ne vienne te dire : « Cède-lui la place. Il te faudra alors rougir et occuper la der« nière place. Mais quand tu auras été convié, va, établis-toi à « la dernière place, afin que quand celui qui t'a invité sera venu, « il te dise : Ami, monte plus haut. Alors ce sera pour toi un « honneur aux yeux de tous les convives. Quiconque en effet « s'élève sera abaissé, et celui qui s'abaisse sera élevé ».

Il y a dans cette parabole plus qu'une leçon de savoir-vivre. L'humilité volontaire est présentée comme le fondement de toute élévation, et par conséquent de toute vie chrétienne. « Quand on songe à bâtir à une grande hauteur, il faut d'abord penser à la profondeur des fondations. Plus on a l'intention de superposer d'assises dans la construction, plus on veut que l'édifice soit majestueux, plus aussi on creuse profondément les fondations. Or jusqu'où doit atteindre la construction à laquelle nous travaillons? Jusqu'où montera le faîte de l'édifice? Jusqu'à la vue même de Dieu » [1]. Pour s'élever si haut, il est

1. Saint Augustin, *sur les paroles du Seigneur*, x.

donc nécessaire de commencer par s'abaisser profondément.

« Il disait aussi à celui qui l'avait invité : Quand tu fais un
« dîner ou un souper, n'invite ni tes amis, ni tes frères, ni tes
« parents, ni tes voisins qui sont riches; car eux-mêmes t'in-
« viteraient à leur tour et tu aurais ta récompense. Mais quand
« tu fais un banquet, invite les pauvres, les infirmes, les boiteux,
« les aveugles, et tu seras heureux, parce qu'ils n'ont rien à te
« rendre; c'est à la résurrection des justes qu'on te le rendra ».

Notre Seigneur convie lui-même tous les deshérités au grand banquet de la vie surnaturelle. Il veut que les riches de ce monde imitent sa générosité et son désintéressement. S'ils se contentent d'inviter ceux de leur condition, quand ils auront bien traité, on les traitera de même à leur tour, et les bienséances seront satisfaites. La charité chrétienne a d'autres exigences : elle réclame pour le malheureux non les miettes du festin, mais une place honorable au festin lui-même. Plus donc son superflu est abondant, plus le riche est tenu de soulager libéralement les infortunes qui l'entourent. Quelle joie et quelle gloire pour lui au tribunal de Dieu, quelle bénédiction pour les siens, s'il a su comprendre ce devoir et le remplir!

« Quand il eut entendu ces paroles, l'un des convives lui dit:
« Heureux qui prendra part au festin dans le royaume de Dieu!
« Jésus reprit alors : Un homme fit un grand festin et y invita
« beaucoup de monde; à l'heure du repas, il envoya son serviteur
« pour dire aux invités de venir, parce que tout était prêt. Mais
« tous se mirent à s'excuser. Le premier dit : J'ai acheté un do-
« maine, je suis dans la nécessité de sortir et d'aller le voir; je
« t'en prie, excuse-moi. Un autre dit : J'ai acheté cinq paires de
« bœufs et je vais les essayer; je t'en prie, excuse-moi. Un autre
« dit : Je viens de me marier, aussi ne puis-je venir. Le serviteur
« revint et rapporta toutes ces choses à son maître. Alors le père
« de famille irrité dit à son serviteur : Va vite sur les places et
« dans les rues de la ville, et fais entrer ici les pauvres, les in-
« firmes, les aveugles et les boiteux. Le serviteur dit : Seigneur,

« il a été fait comme vous avez commandé, mais il y a encore « de la place. Et le maître dit au serviteur : Va par les chemins « et le long des haies, force les gens à entrer, afin que ma maison « soit remplie. Mais, je vous le dis, aucun de ces hommes qui « ont été invités ne goûtera à mon festin ».

Trois classes d'hommes sont appelées à ce festin du royaume de Dieu, que l'un des convives du pharisien a rappelé. Les uns s'excusent : ce sont des riches que la Providence a débarrassés des soucis de la vie matérielle, des hommes d'intelligence, auxquels Dieu a départi d'abondantes lumières, des hommes d'action, doués de grande énergie pour faire prévaloir leur volonté. Abusant des dons de Dieu, ils s'arrêtent aux jouissances terrestres, aux satisfactions d'une activité tout humaine, aux conquêtes d'un génie orgueilleux, et, comme les pharisiens et les docteurs, estiment que le royaume de Dieu, l'Église de Jésus Christ, la vie chrétienne ne méritent pas même leur attention : ils ont trouvé mieux. Dieu alors appelle à leur place de pauvres Galiléens dont il fait ses disciples, et après ceux-ci les simples, les ignorants, les petits que le monde dédaigne. Enfin ils seront aussi du banquet ces délaissés qui se tiennent à distance des villes et qu'il faut aller chercher le long des haies, ces passants inconnus, ces païens si méprisés, et tous ces peuples dégradés ou sauvages qui semblent si loin de Dieu. Les ministres du Seigneur les iront chercher partout; on les traitera comme de petits enfants incapables de pourvoir à leurs propres intérêts; il faudra leur faire une douce violence, redoubler « d'instances à temps et à contre-temps, les interpeller, les conjurer, les harceler en toute patience afin de les instruire » [1]. L'Église de Dieu n'aura garde d'oublier le commandement du Seigneur. Le démon, le monde pervers, les passions tyranniques feront violence aux âmes pour les entraîner au mal, et, sous le nom de liberté, exerceront souvent les plus déloyales contraintes. A la violence, l'Église opposera les efforts d'un zèle infatigable pour établir dans les âmes le règne de Jésus Christ. On l'accusera d'ambition, d'oppression des consciences, et des pires forfaits. Ce sera son

1. II Timothée, IV, 2.

honneur d'être l'objet de toutes les calomnies de la part des méchants. Le Maître lui a dit : Force-les à entrer, c'est-à-dire use de tous les moyens qu'inspire un saint zèle pour tirer les âmes du mal. L'Église obéit. Elle trahirait sa mission divine, si les ennemis qu'elle doit combattre avaient jamais le droit de compter sur son indifférence, sur sa résignation, sur sa tolérance, quand l'intérêt des âmes est en péril.

A l'humilité, fondement de toute vie surnaturelle, le Sauveur veut voir s'ajouter cette autre vertu : la docilité pour répondre à l'invitation divine. Il est à noter d'ailleurs que, dans la parabole comme dans la réalité, ce sont les humbles qui seuls savent entendre l'appel de Dieu, tandis que les orgueilleux prêtent l'oreille au vain bruit des choses de ce monde, et s'en contentent.

A la suite de ce festin, où il avait adressé aux convives de si belles instructions, le Sauveur se remit en route. « Or des foules « nombreuses cheminaient avec lui. Il se tourna donc de leur « côté et dit : Si quelqu'un vient à moi et ne hait pas son « père, sa mère, sa femme, ses fils, ses frères, ses sœurs, et en « outre sa vie même, il ne peut pas être mon disciple. Celui « qui ne porte pas sa croix et ne vient pas après moi, ne peut « pas être mon disciple ».

Il ne suffit pas de s'attacher à lui, comme font les foules curieuses, pour voir des miracles ou recueillir des bienfaits. Il faut être prêt à tous les sacrifices exigés par son amour : renoncer aux affections les plus légitimes, quand elles deviennent incompatibles avec son service, embrasser une vie humble, obéissante et souffrante, enfin suivre le Sauveur jusqu'à la mort. C'est une rude tâche que la vie chrétienne. Si l'humilité y prépare, si la docilité y conduit, c'est la générosité qui y maintient.

Aussi, en entrant dans cette vie nouvelle, chacun doit-il bien savoir à quoi il s'engage et quel dévouement on réclamera de lui. « Qui de vous », ajoutait Notre Seigneur, « s'il veut bâtir « une tour, ne s'assied d'abord pour supputer ce qu'il sera né« cessaire de dépenser, et s'il a de quoi mener l'œuvre à bonne « fin, de peur que, quand il aura posé les fondations et n'aura « pu l'achever, tous ceux qui s'en aperçoivent ne commencent

« à se moquer de lui en disant : En voilà un qui s'est mis à « bâtir et qui n'a pu terminer? Ou encore, quel est le roi qui, « avant d'aller engager la guerre contre un autre roi, ne s'assied « d'abord pour se demander s'il pourra, avec dix mille hommes, « faire face à celui qui vient à lui à la tête de vingt mille? S'i « ne le peut, pendant que l'autre opère encore au loin, il lui en- « voie une ambassade pour demander à faire la paix. De même, « celui d'entre vous qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède, « ne peut être mon disciple. Le sel est bon, mais si le sel s'affa- « dit, avec quoi l'amendera-t-on? Il ne vaut plus rien ni pour la « terre, ni pour le fumier, mais on le jettera dehors. Entende « qui a des oreilles pour entendre »[1]. Le sel dont il est ici parlé n'est plus celui qui sert à l'assaisonnement de la nourriture; c'est la marne, et plus probablement la chaux, qui sert à stimuler la fécondité des champs. Quand elle se délite à l'air, elle devient impropre à l'amendement des terres.

Il ne faut pas au Sauveur de ces demi-courages ni de ces bonnes volontés éphémères qui s'évanouissent aux premières difficultés. D'un disciple qui a bien commencé et qui ne sait rien continuer il y a peu à attendre; si les premières grâces reçues ne portent aucun fruit, les suivantes seront aussi stériles.

Ce n'est pas à dire que l'âme, qui s'est généreusement résolue à suivre le Sauveur et qui a persévéré dans son entreprise, soit à l'abri de tout égarement. L'âme la plus fidèle peut se perdre. Le divin maître a prévu cette éventualité; mais loin d'abandonner à son sort le malheureux pécheur, il se propose de tout faire pour le ramener à lui. C'est ce qu'il indique dans les paraboles suivantes.

« Des publicains et des pécheurs s'approchaient de lui pour « l'entendre; les pharisiens et les scribes murmuraient en di- « sant : Il accueille les pécheurs et mange avec eux! Il leur dit « alors cette parabole : Quel est celui d'entre vous qui, ayant « cent brebis, s'il vient à en perdre une, n'en abandonne pas « quatre vingt dix neuf dans le désert, pour aller à celle qui

1 S. Luc, XIV, 1-35.

« est perdue, jusqu'à ce qu'il la retrouve? Et quand il l'a trou-« vée, il la met tout joyeux sur ses épaules, et revenu chez lui « il appelle ses amis et ses voisins et leur dit : Réjouissez-vous « avec moi, car j'ai trouvé ma brebis qui était perdue. Je vous « le dis, il y aura dans le ciel, pour un pécheur qui fait pénitence, « autant de joie que pour quatre vingt dix neuf justes qui n'ont « pas besoin de pénitence. Ou encore, quelle est la femme qui, « ayant dix drachmes, si elle vient à en perdre une, n'allume « sa lampe, ne balaie sa maison, et ne cherche avec soin jus-« qu'à ce qu'elle la retrouve? Et quand elle l'a trouvée, elle ap-« pelle ses amies et ses voisines, en disant : Réjouissez-vous « avec moi, parce que j'ai trouvé la drachme que j'avais perdue. « C'est ainsi, je vous le dis, qu'il y aura de la joie parmi les an-« ges de Dieu pour un seul pécheur qui fait pénitence ».

Le Sauveur n'abandonnera donc pas son disciple devenu pécheur; il se mettra à sa recherche et aura la plus grande joie à le retrouver. Toutefois, la brebis égarée ne peut être ramenée malgré elle; l'âme pécheresse a elle-même des efforts à faire pour se rapprocher du Dieu qui vient au devant d'elle. Le divin Maître va s'en expliquer dans celle de ses paraboles qui, peut-être, a produit dans les âmes les plus merveilleux effets de grâce. Nulle part ailleurs, dans les saints Livres, « les entrailles de la miséricorde de notre Dieu » ne s'étaient encore révélées d'une manière aussi touchante.

« Il dit donc : Un homme avait deux fils. Le plus jeune dit « à son père : Père, donne-moi la part de biens qui me re-« vient. Alors le père leur partagea ses biens. Peu de jours après, « quand il eut tout rassemblé, le plus jeune fils s'en alla à l'é-« tranger, dans une région lointaine, et là il dissipa tout son « bien en vivant dans la débauche. Lorsqu'il eut tout consommé, « une violente famine arriva dans ce pays-là, et il commença « à être dans le besoin. Il alla donc et se mit au service d'un « des habitants de ce pays. Celui-ci l'envoya dans son domaine « pour paître les pourceaux. Il en était à désirer de s'emplir « l'estomac avec les gousses que mangeaient les pourceaux; mais « personne ne lui en donnait ».

Tous les traits portent dans cette lugubre peinture du pécheur. Le prodigue réclame sa part d'héritage, comme si son père était déjà mort, et le père lui donne le tiers de ses biens, parce que, d'après la loi, l'aîné avait droit à une part double [1]. De même le pécheur veut de suite ces jouissances qui ne sont promises que pour l'autre vie, et il s'en va pour les chercher loin de Dieu. Renonçant par cet éloignement aux biens de la grâce, il abuse ensuite des biens de la nature, de cet esprit, de ce cœur, de ce corps, de cette vie qu'il dissipe dans toutes les folies du péché. Mais le bonheur cherché ne vient pas. L'âme du prodigue, privée de Dieu, éprouve une faim terrible; le démon lui donne à paître le troupeau de toutes les honteuses passions, mais ne lui procure rien qui puisse la rassasier; et ce fils de Dieu en est réduit à envier le sort des bêtes, qui trouvent une grossière félicité dans la satisfaction de leurs appétits.

C'est à cette extrémité que la grâce attend le pécheur. « Rentré « en lui-même il dit : Combien de mercenaires, dans la maison « de mon père, ont du pain en abondance, tandis qu'ici moi je « meurs de faim! Je vais me lever, j'irai à mon père et je lui « dirai : Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous. Je ne suis « plus digne d'être appelé votre fils; traitez-moi comme l'un de « vos mercenaires. Se levant alors, il se rendit vers son père. « Quand il était encore loin, son père le vit, et tout ému de « pitié, il accourut, tomba au cou de son fils et l'embrassa. Ce- « lui-ci lui dit : Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous; « je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. Mais le père dit « à ses serviteurs : Apportez vite une robe neuve et revêtez-le; « mettez l'anneau à sa main et les chaussures à ses pieds. Puis, « prenez le veau gras, tuez-le, mangeons et faisons fête; car « mon fils que voici était mort, et il revit, il était perdu, et il « est retrouvé. Et on commença le festin ».

Tel est l'accueil de Dieu. Toujours père, et plus père que personne, à peine a-t-il aperçu dans l'âme du pécheur le premier mouvement de docilité à sa grâce, qu'il accourt au devant de lui, l'aide à produire ces actes de repentir qui détachent du péché

1. Deutéronome, xxi, 17.

passé, et ces généreuses résolutions qui détournent du péché à venir. Du repentir, l'âme est bientôt conduite à l'amour, sa faute est pardonnée, la robe de l'innocence lui est rendue, les droits à l'héritage céleste lui sont restitués, le banquet de la grâce et des sacrements lui est préparé : tout est à la joie, au ciel et sur la terre. Le pécheur a senti lui-même sa honte; il s'est humilié profondément; il s'est adressé les plus sévères reproches; en retour, Dieu oublie le passé, et traite le prodigue avec une bonté, une délicatesse, une générosité qui affermissent la conversion mieux que n'auraient fait toutes les rigueurs.

Ainsi est vérifiée la parole inspirée au prophète : « L'impiété du méchant ne lui sera plus nuisible, du jour où il sera converti de son impiété, de même que la justice du juste ne le sauvera pas, du jour où il pèchera ». Les fils d'Israël murmuraient de cet arrêt divin, et disaient : « La conduite du Seigneur n'est pas équitable » [1]. Dans la parabole, il y a aussi quelqu'un pour adresser pareille plainte au père de famille.

« Son fils aîné était dans les champs, et pendant qu'il arri-
« vait et approchait de la maison, il entendit la symphonie et
« la danse. Il appela un des serviteurs, et lui demanda ce que
« c'était. Celui-ci lui dit : Votre frère est arrivé et votre père a
« tué le veau gras, parce qu'il a retrouvé son fils sain et sauf.
« Le fils aîné s'indigna et ne voulut pas entrer. Son père sortit
« donc et se mit à le prier. Mais il répondit à son père : Voilà
« nombre d'années que je vous sers, sans jamais transgresser
« vos ordres, et vous ne m'avez jamais donné un chevreau pour
« faire fête avec mes amis. Mais quand, après avoir dévoré son
« bien avec des courtisanes, votre fils que voilà est arrivé, vous
« avez tué pour lui le veau gras! Mais le père lui dit : Mon fils,
« tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi. Il
« fallait pourtant faire fête et se réjouir, parce que ton frère que
« voici était mort, et il revit; il était perdu, et il est retrouvé » [2].

Dieu est assez riche et assez puissant pour que l'accueil fait au prodigue ne porte aucun préjudice à l'âme restée fidèle. Celle-ci n'a-t-elle pas eu toujours la meilleure part, puisqu'elle a joui

1. Ézéchiel, XXXIII, 12, 17.
2 S. Luc, XV, 1-32.

sans cesse de l'intimité de son Dieu et n'a point connu les misères morales par lesquelles a passé le pécheur? La grâce divine sur la terre et la joie éternelle du ciel sont assurées au juste toujours fidèle et au pécheur repentant, sans qu'il suive de là que le bonheur de l'un doive être égal à celui de l'autre. A vrai dire, le juste n'est pas jaloux, et il partage la joie des anges de Dieu quand le prodigue se convertit. Mais Notre Seigneur vise les pharisiens, qui croyaient être les justes par excellence, et s'indignaient que le divin Maître fût compatissant pour les pécheurs. A leur sens, la maison du père de famille ne devait s'ouvrir ni au païen, ni au samaritain, ni au publicain, ni au contempteur de leurs traditions humaines. Eux, les fils d'Abraham, sont les aînés de la famille; le païen est ce fils plus jeune, égaré depuis des siècles, mais commençant à rentrer en lui-même à la voix du Sauveur. Que le pharisien prenne garde; s'il refuse de rentrer dans la maison paternelle, où les égarés sont reçus avec tant de joie, c'est lui qui cessera de compter parmi les fils du père. Tel est l'avertissement qui ressort de la parabole, dont la conclusion est laissée à dessein en suspens.

Fidèle de longue date ou repenti de la veille, le disciple du Sauveur doit se montrer actif et industrieux dans le service de Dieu. Les uns sont appelés à renoncer effectivement à tous les biens terrestres, les autres doivent se sanctifier par l'usage qu'ils en feront. Les premiers pratiquent le conseil à la lettre, les autres s'inspirent de son esprit, et se servent des choses de ce monde avec la volonté soit de les sacrifier quand il est nécessaire, soit de les employer habituellement à la gloire de Dieu et au bien du prochain. La parabole de l'économe infidèle explique cet enseignement.

Jésus « disait encore à ses disciples : Un homme riche avait « un intendant, sur le compte duquel on lui fit ce rapport défa« vorable qu'il avait dissipé ses biens. Il l'appela donc et lui « dit : Que m'apprend-on de toi? Rends-moi compte de ta « gestion, car désormais tu ne pourras plus être intendant. L'in« tendant se dit en lui-même : Que faire, puisque mon maître « me retire l'intendance? Je suis incapable de travailler la terre

« et j'ai honte de mendier. Je sais ce que je ferai, afin que, quand « j'aurai été éloigné de l'intendance, les gens me reçoivent chez « eux. Il fit donc appeler les uns après les autres les débiteurs « de son maître, et il dit au premier : Combien dois-tu à mon « maître? Celui-ci dit : Cent barils d'huile. L'intendant lui dit : « Reprends ta créance, assieds-toi vite et écris cinquante. Il dit « ensuite à un autre : Et toi, combien dois-tu? Celui-ci répondit : « Cent mesures de froment. L'intendant lui dit : Reprends ton « billet et écris quatre vingt. Le maître loua l'intendant mal« honnête de la prudence avec laquelle il avait agi.

« Les enfants de ce monde sont en effet plus prudents en ce « qui les concerne que les fils de lumière. Et moi je vous dis : « Faites-vous des amis avec l'argent d'iniquité, afin que, quand « vous ne serez plus, on vous reçoive dans les tabernacles éter« nels. Celui qui est fidèle dans une petite chose est fidèle dans « une plus grande, et celui qui est injuste dans une petite chose « est injuste dans une plus grande. Si donc vous n'avez pas été « fidèles en ce qui concerne l'argent d'iniquité, qui donc vous « confiera la richesse véritable? Et si vous n'avez pas été fidèles « au sujet d'un bien étranger, qui donc vous donnera celui qui « est à vous? Nul serviteur ne peut servir deux maîtres, car ou « bien il détestera l'un et aimera l'autre, ou bien il s'attachera à « l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et l'ar« gent »[1].

L'argent parvient souvent à prendre la place de Dieu dans le cœur de l'homme, soit à raison des jouissances matérielles qu'il procure, soit même parfois à cause du plaisir que certaines âmes grossières éprouvent à le posséder. Pour Notre Seigneur, l'argent est un bien qui doit rester étranger au cœur chrétien; il est la cause de l'iniquité d'un grand nombre, quand il n'en est pas en même temps le triste salaire. Le disciple de Jésus Christ doit imiter ce qu'il y a eu d'habile dans la conduite de l'intendant malhonnête; il doit se servir de l'argent pour se ménager des intelligences dans le ciel, par conséquent, l'employer en bonnes et saintes œuvres qui trouveront leur récompense « à la résurrection

1. Voir plus haut, p. 176,

des justes », ainsi que Notre Seigneur l'a promis pendant le repas chez le pharisien. Mais la règle posée est absolue : serviteur de Dieu et homme d'argent sont deux termes qui s'excluent.

De tels enseignements, on le conçoit, n'étaient pas du goût de tous. « En entendant toutes ces choses, les pharisiens, qui « étaient des avares, se moquaient de lui. Il leur dit : Vous au« tres, vous vous posez comme justes aux yeux des hommes; « mais Dieu connaît vos cœurs; aussi ce qui est grand pour les « hommes est l'abomination même devant Dieu. La loi et les « prophètes ont duré jusqu'à Jean; depuis lors, c'est le royaume « de Dieu qui est annoncé, et chacun fait effort pour y entrer. « Or il est plus facile au ciel et à la terre de passer, qu'à un seul « point de la loi de tomber. Quiconque renvoie sa femme et en « prend une autre, commet l'adultère, et quiconque prend celle « qu'un autre a renvoyée commet aussi l'adultère ».

L'évangéliste résume ici une apostrophe qui fut sans doute plus étendue, et au cours de laquelle Notre Seigneur renouvela aux pharisiens présents devant lui, les vifs reproches naguère adressés à d'autres [1]. Pour ces sectaires, la loi, interprétée à leur manière, était le dernier mot de la révélation divine; ils se posaient en modèles authentiques de la justice, et pour aller à Dieu, ils n'admettaient d'autre sentier que celui qu'ils frayaient. Bien plus, ils s'arrogeaient le droit de souverain arbitre dans l'interprétation de la volonté de Dieu, comme le montre la solution qu'ils donnaient à la question du divorce. Ces prétentieux docteurs ne sont ni les premiers, ni les derniers à se moquer; le monde verra encore bien d'autres aveugles qui nieront le soleil, bien d'autres fous qui se riront de la Sagesse éternelle. Cependant le royaume des cieux passe à côté d'eux, et s'ils font quelque figure aux yeux des hommes, Dieu n'est point pris à leurs dehors hypocrites.

Le disciple du Sauveur, s'il veut être fidèle à sa vocation, ne doit pas perdre de vue le terme vers lequel il marche. La double alternative des biens ou des maux éternels demeurera si bien

1. Voir plus haut, p. 188.

présente à sa pensée, que toutes ses actions en recevront leur direction. Dans une dernière parabole, le divin Maître trace le plus saisissant tableau de la fin dernière de l'homme, considérée au point de vue d'un des devoirs capitaux de la vie chrétienne, celui de la charité envers le prochain.

« Il y avait un homme riche, qui était vêtu de pourpre et de « lin, et qui faisait chaque jour de splendides festins. Il y avait « aussi un mendiant, nommé Lazare, qui gisait à sa porte, cou- « vert d'ulcères, et désireux de se rassasier avec les miettes qui « tombaient de la table du riche; personne ne lui en donnait, « mais les chiens venaient et léchaient ses ulcères. Il arriva que « le mendiant mourut, et fut porté par les anges dans le sein « d'Abraham. Le riche mourut aussi, et fut enseveli dans l'enfer. « Levant les yeux, pendant qu'il était dans les tourments, il vit « de loin Abraham, et Lazare dans son sein, et il s'écria : Père « Abraham, ayez pitié de moi, et envoyez Lazare tremper l'ex- « trémité de son doigt dans l'eau, pour qu'il rafraîchisse ma « langue, car je suis torturé dans cette flamme. Abraham lui « dit : Mon fils, souviens-toi que tu as reçu les biens pendant ta « vie, de même que Lazare a reçu les maux. A présent, il est « consolé, et toi tu es torturé. Mais par dessus tout, entre nous « et vous, un profond abîme a été établi, de sorte que ceux « qui veulent passer d'ici jusqu'à vous, ne le peuvent pas, non « plus que traverser de là jusqu'ici. Le riche dit alors : Je vous « prie donc, Père, de l'envoyer dans la maison de mon père; j'y « ai cinq frères; qu'il se présente à eux en témoin, afin qu'ils ne « viennent pas eux aussi dans ce lieu de tourments. Mais Abra- « ham lui dit : Ils ont Moïse et les prophètes, qu'ils les écoutent. « Le riche reprit : Non, père Abraham; mais si quelqu'un « d'entre les morts vient à eux, ils feront pénitence. Abraham » lui dit alors : S'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes, quel- « qu'un d'entre les morts aura beau ressusciter, ils ne croiront « pas »[1].

Cette effrayante histoire illumine de la plus vive clarté la destinée future de l'homme, et ne permet plus de discuter la justice

1. S. Luc, xvi, 1-31.

de la divine Providence. Pourquoi se plaindre de la répartition des biens et des maux ici-bas, quand on voit qu'après cette vie qui ne dure que peu de jours, une juste compensation est ménagée dans l'éternité? Lazare, mendiant sur la terre, mais craignant Dieu, est récompensé; le riche est effroyablement puni; la consolation, l'espérance même lui sont à jamais interdites. Mais si l'enfer est son partage, son égoïsme impitoyable en est la cause, et non sa richesse, puisqu'Abraham a été encore plus riche que lui.

Le tourment de l'enfer apparaît ici dans toute son horreur. Le mauvais riche endure de si affreuses tortures, qu'il intercède en faveur de ses frères, afin qu'ils soient détournés du mal, quand ce serait une consolation pour lui, semble-t-il, s'ils venaient partager ses souffrances. La réponse que lui fait Abraham s'adresse à tous les impies de ce monde. Ceux-ci se moquent des ministres de Dieu, qui parlent des châtiments éternels. Pour croire, prétendent-ils, il leur faudrait que quelqu'un revînt de l'enfer, et leur en attestât l'existence. S'il était fait droit à leur exigence, si insultante pour Dieu, croiraient-ils vraiment? N'auraient-ils pas des explications toutes naturelles, ou même des fins de non-recevoir bien connues d'avance, pour écarter le témoin gênant? Le Sauveur savait à quoi s'en tenir sur ce point, et il nous le fait connaître en terminant sa parabole.

Il faut enfin prêter attention à l'importance sociale de toute cette série d'instructions : Notre Seigneur met constamment en présence les riches et les pauvres. A ces derniers, il ne parle pas de revendications temporelles, mais seulement de récompense éternelle. Quel impérieux langage il tient au contraire aux fortunés de ce monde! Il dit au pharisien : « Quand tu fais un festin, invite les pauvres ». Dans la parabole du festin, les pauvres sont conviés à la place des riches; dans celle de l'économe infidèle, l'argent d'iniquité ne cesse d'être dangereux que quand on l'emploie au bien des pauvres. C'est en faveur des pauvres que le Sauveur conseille de renoncer à tout ce qu'on possède, et le mauvais riche n'est terriblement condamné qu'à raison de son mépris pour les pauvres. La pensée de l'éternité inspire la patience et même la joie au pauvre, quand il a la foi. S'il a le malheur de ne pas croire, combien l'exemple du riche géné-

reux, dévoué, réellement « intelligent des besoins du malheureux »[1], l'amènerait efficacement à de meilleurs sentiments! Enfin quelle société paisible et prospère, que celle où l'enseignement de Jésus Christ serait compris de tous!

S'adressant ensuite à ses disciples, le divin Maître leur rappela différentes recommandations. « Il dit à ses disciples : Il est im-« possible que les scandales ne se produisent pas; mais malheur « à celui par qui ils arrivent. Il vaudrait mieux pour lui qu'une « pierre à moudre lui fût mise au cou, et qu'on le jetât dans la « mer, plutôt que de le laisser porter au mal un seul de ces pe-« tits »[2]. Le scandaleux périrait, sans doute; mais sa responsabilité ne serait pas accrue par les crimes que d'autres commettront à son instigation.

« Prenez garde à vous », disait-il encore. « Si ton frère t'of-« fense, reprends-le, et s'il fait pénitence, pardonne-lui. S'il t'of-« fense sept fois par jour, et que sept fois par jour il revienne « vers toi en disant : Je me repens, pardonne-lui ». Il faut donc pardonner soixante dix fois sept fois, c'est-à-dire indéfiniment, si rapprochées que soient les alternatives d'écart et de retour[3].

On apercevait sans doute le lac de Tibériade de quelque hauteur, quand « les apôtres dirent au Seigneur : Augmentez en « nous la foi. Le Seigneur dit : Si vous aviez de la foi comme « un grain de sénevé, vous diriez à ce mûrier : Déracine-toi, et « transplante-toi dans la mer, il vous obéirait ». Peut-être les apôtres envisageaient-ils surtout l'augmentation de la foi comme moyen d'accroître leur puissance miraculeuse. Notre Seigneur leur redit encore que tout est possible à qui croit.

Il leur recommandait aussi l'humilité, d'autant plus nécessaire qu'on exerce au nom de Dieu un pouvoir plus étendu. « Si quel-« qu'un de vous a un serviteur au labour ou au pâturage, quand « celui-ci revient du champ, lui dira-t-il : Arrive vite et mets-toi « à table, au lieu de dire : Prépare-moi à souper, ceins-toi et « sers-moi, jusqu'à ce que j'aie mangé et bu, et ensuite tu mangeras

1. Psaume, XL, 2.
2. Voir plus haut, p. 307.
3. Voir plus haut, p. 311.

« et tu boiras? Sait-il grand gré à son serviteur d'avoir fait ce « qu'il lui avait commandé? Je ne le pense pas. De même vous, « quand vous aurez fait ce qu'on vous a commandé, dites : Nous « sommes des serviteurs inutiles; nous n'avons fait que ce que « nous devions faire ». Dieu en effet peut toujours se passer de sa créature, et l'homme n'accomplit le bien qu'avec le secours de la grâce divine, de sorte qu'en couronnant les mérites de ses serviteurs, le Seigneur ne fait que couronner ses dons.

Un dernier devoir s'impose au disciple de Jésus Christ. Puisque c'est Dieu qui l'appelle, qui le soutient, qui lui pardonne et qui veut le récompenser éternellement, la reconnaissance doit remplir son âme. Le fait suivant fournit l'occasion de la recommander.

« Il arriva qu'en se rendant à Jérusalem, il passait entre la « Samarie et la Galilée ». Repoussé par les Samaritains, et terminant sa mission en Galilée, le Sauveur suivait la frontière des deux pays pour se rendre au Jourdain.

« Comme il entrait dans un village, il se présenta à lui dix « lépreux, qui se tinrent à distance, et élevèrent la voix pour « dire : Jésus maître, ayez pitié de nous. Dès qu'il les vit, il dit : « Allez, montrez-vous aux prêtres. Pendant qu'ils allaient, ils « furent purifiés. L'un d'entre eux, voyant qu'il était purifié, re- « vint aussitôt en glorifiant Dieu à haute voix, et il se jeta la face « à ses pieds, en rendant grâces. Or c'était un samaritain. Jésus « prit la parole et dit : N'y en a-t-il pas eu dix de purifiés? Où « sont les neuf autres? Il ne s'est trouvé, pour revenir et rendre « gloire à Dieu, que cet étranger! Il lui dit alors : Lève-toi, et « va-t-en, car ta foi t'a sauvé ».

Un samaritain donne ici l'exemple de la reconnaissance, comme celui de la parabole avait donné l'exemple de la charité. L'israélite croyait que tout lui était dû, et ne songeait pas à remercier le Seigneur. Cette ingratitude est pénible au cœur du bon Maître, et il ne s'en cache pas. Il aime tant la reconnaissance que lui-même un jour se fera « eucharistie », c'est-à-dire action de grâces jusqu'à la fin des siècles. Il la récompense libéralement dans le lépreux; à la guérison du corps, il ajoute le salut de l'âme, mon-

trant ainsi qu'on obtient plus encore en remerciant qu'en demandant.

Notre Seigneur quittait définitivement la Galilée. La plupart de ceux qui l'avaient vu et entendu ne le retrouveraient plus qu'au jour suprême du jugement. Il était donc urgent pour eux de mettre à profit ses enseignements. « Comme les pharisiens lui deman- « daient : Quand doit venir le royaume de Dieu? il leur ré- « pondit : Le royaume de Dieu ne vient pas visiblement. On ne « dira pas non plus : Il est ici, ou il est là; car voici le royaume « de Dieu, il est au dedans de vous ». Après les manifestations éclatantes par lesquelles il avait témoigné de sa puissance divine, le Sauveur ne devait rien ajouter qui frappât les yeux. Il ne fallait donc pas s'attendre à cet avènement triomphal que rêvaient les Juifs, et dont l'absence servit de prétexte à l'incrédulité d'un grand nombre. Jésus Christ était venu pour établir son royaume au dedans, pour régner sur les âmes, et non pour dominer à la manière des princes de ce monde.

Laissant les pharisiens de côté, « il dit à ses disciples : Des « jours viendront où vous désirerez voir un seul jour du Fils « de l'homme, et vous ne le verrez pas. On vous dira : Il est « ici, il est là. N'y allez pas, n'y suivez personne. Car de même « que l'éclair qui brille sous le ciel illumine ce qui est sous le « ciel, ainsi sera le Fils de l'homme à son jour. Mais il faut « auparavant qu'il souffre beaucoup et qu'il soit rejeté par cette « génération. Comme il arriva aux jours de Noé, ainsi en sera- « t-il aux jours du Fils de l'homme. On mangeait, on buvait, on « prenait femme, on se donnait en mariage, jusqu'au jour où « Noé entra dans l'arche : le déluge survint et fit périr tout le « monde. Il en fut de même aux jours de Lot : on mangeait et « on buvait, on achetait et on vendait, on plantait et on bâtis- « sait; mais le jour où Lot sortit de Sodome, Dieu fit pleuvoir « du ciel le feu et le souffre et fit périr tout le monde. Ainsi en « sera-t-il au jour où le Fils de l'homme se manifestera. A cette « heure-là, que celui qui est sur le toit, pendant que ses usten- « siles sont à la maison, ne descende pas pour les prendre. Pa- « reillement, que celui qui est au champ ne revienne pas en

« arrière. Souvenez-vous de la femme de Lot. Quiconque cher-
« chera à sauver sa vie, la perdra, et quiconque la perdra, la
« fera renaître. Je vous le dis, cette nuit-là deux seront dans
« le même lit : l'un sera pris, l'autre sera laissé; deux femmes
« moudront ensemble : l'une sera prise, et l'autre sera laissée;
« deux seront dans le champ : l'un sera pris, l'autre sera laissé.

« Ils prirent la parole pour lui dire : Où donc, Seigneur? Il
« leur dit : En quelque endroit que soit le corps, les aigles s'y
« rassembleront »[1].

L'avènement actuel du Seigneur doit se terminer par la souffrance et la mort. Mais il sera suivi d'un second, dans lequel le Rédempteur agira en Juge. Ce second avènement aura lieu à la fin des temps, pour l'humanité en général, mais à la mort, pour chaque homme en particulier. Or c'est à cette dernière éventualité qu'il importe surtout de se préparer, parce que le premier jugement subi sera définitif pour l'éternité. Malheureusement, la plupart des hommes n'en ont nul souci. Uniquement occupés des choses du temps, ils oublient volontairement celles de l'éternité, et c'est à l'improviste que le souverain Juge les appellera les uns après les autres; la mort frappera celui-ci et épargnera celui-là, quand tous deux semblaient être pour le moment à l'abri de ses coups.

Les disciples, eux aussi, ne reverront le Sauveur qu'à cet instant suprême. Quand il aura quitté la terre, ils souhaiteront de le revoir, et les tribulations leur feront désirer, comme à saint Paul, la séparation qui les unira à Jésus Christ. Ce jour de la délivrance viendra; le fidèle doit l'attendre avec crainte, mais aussi avec confiance en son bien-aimé Sauveur.

Le lieu de cet avènement du souverain Juge n'est pas plus déterminé que le jour; là où tombe le cadavre, là s'abattent les oiseaux de proie : là où aura frappé la mort, là s'exercera la divine justice. Il ne reste donc au disciple qu'à « se souvenir de sa fin dans toutes ses actions, afin de ne jamais mal faire »[2].

1. S. Luc, xvii, 1-37.
2. Ecclésiastique, vii, 40.

CHAPITRE IV.

VOYAGE EN PÉRÉE ET EN JUDÉE.

L'indissolubilité du mariage. — La virginité. — Le juge inique. — Le pharisien et le publicain. — Les petits enfants. — Le jeune homme riche et le conseil du renoncement. — La récompense de ceux qui suivent ce conseil. — Les ouvriers envoyés à la vigne. — Séjour au delà du Jourdain. — Maladie de Lazare. — Sa résurrection. — La mort du Sauveur proposée par Caïphe au sanhédrin.

« Quand il eut terminé ces discours, Jésus se leva, partit de « la Galilée, et vint sur les frontières de la Judée, de l'autre côté « du Jourdain. Les foules se rassemblèrent de nouveau autour « de lui et le suivirent; et, selon sa coutume, il se remit à les « instruire et à opérer des guérisons dans cet endroit. Des pha- « risiens s'approchèrent alors de lui pour le tenter, et lui dirent : « Est-il permis à un homme de renvoyer sa femme pour quelque « raison que ce soit? Il leur répondit : N'avez-vous pas lu que « celui qui a fait l'homme au commencement, a fait un homme « et une femme et a dit : A cause de cela, l'homme quittera son « père et sa mère et s'attachera à son épouse, et ils seront deux en « une seule chair? Aussi ne seront-ils plus deux, mais une seule « chair. Que l'homme ne sépare donc pas ce que Dieu a uni. Ils « lui dirent alors : Pourquoi donc Moïse a-t-il permis de rédiger « un acte de répudiation, et de renvoyer sa femme? Il leur dit : Si



Il s'écria d'une voix forte : Lazare, viens dehors !
Aussitôt apparut celui qui avait été mort.

S. JEAN, XI, 43, 44.

« Moïse vous a permis de renvoyer vos femmes, c'est à cause « de la dureté de vos cœurs. Mais dans le principe il n'en « a pas été ainsi. Je vous dis donc que celui qui renvoie sa « femme, sauf dans le cas d'infidélité, et qui en épouse une autre « commet l'adultère; et celui qui épouse celle qu'on a renvoyée « commet aussi l'adultère.

« A la maison, les disciples l'interrogèrent de nouveau sur le « même sujet. Il leur dit encore : Quiconque renvoie sa femme et « en prend une autre, commet l'adultère avec elle; et la femme « qui renvoie son mari et en épouse un autre, commet l'adul- « tère. Les disciples lui dirent : Si telle est la situation de « l'homme vis-à-vis de son épouse, mieux vaut ne pas se marier. « Il leur dit : Tous ne comprennent pas cette parole, mais seu- « lement ceux qui en ont reçu le don. Il en est qui, du sein de « leur mère, sont nés incapables de mariage; d'autres qui ont été « rendus tels par les hommes; d'autres enfin qui s'en rendent « eux-mêmes incapables à cause du royaume des cieux. Com- « prenne qui peut comprendre »[1].

Dans le sermon sur la montagne, le divin Maître avait déjà traité cette question de l'indissolubilité du mariage[2]; il y était même revenu plusieurs fois depuis, parce que ce sujet prêtait à une application continuelle, et que certains docteurs permettaient le divorce avec une facilité déplorable. Les pharisiens de la Pérée lui posent de nouveau la question qui les divisait eux-mêmes, suivant le docteur dont ils embrassaient l'opinion. Ici le Sauveur parle en maître et en législateur. Moïse a dû tolérer le divorce, à cause de l'état moral d'un peuple encore grossier et rebelle à toute perfection spirituelle. Il faut désormais que l'institution du mariage soit ramenée à sa pureté des premiers jours : un seul homme uni pour la vie à une seule femme; pas de séparation, sinon quand, par son infidélité, l'un des époux ne mérite plus de vivre avec l'autre; mais jamais, du vivant des deux époux, d'union possible en dehors de la première. Même quand les époux sont séparés, le lien primitif subsiste intact; c'est Dieu qui l'a noué, personne au monde ne peut le dénouer.

1. S. Matthieu, XIX, 1-12; S. Marc, X, 1-12.
2. Voir plus haut, p. 170.

Telle est la loi imprescriptible. Tous ceux qui, par le baptême, sont devenus les sujets du royaume évangélique, sont astreints à cette loi; ceux qui la transgressent commettent le crime de l'adultère, et les législations humaines qui favorisent cette transgression attentent à la fois aux droits de Dieu et au véritable intérêt des peuples qu'elles régissent.

Les disciples sont étonnés de cette rigueur. Le divin Maître leur enseigne alors que, même ramené à sa perfection originelle, le mariage n'est pas encore l'état le plus éminent dans le royaume des cieux. « Mieux vaut ne pas se marier », ont dit les disciples, effrayés du caractère définitif imposé désormais à l'union conjugale. Notre Seigneur reprend leur parole, mais dans un autre sens. Renoncer au mariage par force est sans mérite; y renoncer volontairement, en vue du royaume de Dieu, est méritoire et glorieux. Toutefois, ce renoncement est un don divin, et le petit nombre y est seul appelé. Cette parole du Sauveur a suscité à travers les siècles ces légions d'hommes et de femmes qui, par la pratique d'une vertu plus sublime que la fidélité conjugale, sont devenus les principaux instruments de la sanctification du monde.

Pareil renoncement est impossible à l'infirmité humaine, et celui qui s'y voue témérairement est incapable de le soutenir. Mais tout devient possible à celui qui prie. « Il leur adressait « donc cette parabole, sur la nécessité de toujours prier sans « jamais se lasser. Il y avait dans une ville un juge qui ne « craignait pas Dieu et n'avait peur d'aucun homme. Il se « trouvait aussi dans cette ville une veuve qui vint au juge en « disant : Rendez-moi justice contre mon adversaire. Pendant « longtemps, il n'en voulut rien faire. Mais à la fin, il se dit « en lui-même : Il est vrai que je ne crains pas Dieu et que je « n'ai peur d'aucun homme. Mais cette veuve m'ennuie; je vais « donc lui rendre justice, car à force de venir, elle finirait par « me rompre la tête.

« Le Seigneur ajouta : Ecoutez ce que dit ce juge d'iniquité. « Quant à Dieu, ne rendra-t-il pas justice à ses élus qui crient

« vers lui le jour et la nuit, et gardera-t-il sa patience à leur « égard? Je vous dis qu'il leur fera justice au plus tôt. Et pour« tant, quand le Fils de l'homme viendra, pensez-vous qu'il « trouve de la foi sur la terre » [1]?

La prière est le grand secours contre les ennemis du salut, parce qu'elle attire la grâce divine, à laquelle nulle tentation, nulle convoitise, nulle difficulté ne résiste. Notre Seigneur emploie la comparaison du juge inique, dont nul autre que Dieu lui-même n'aurait pu se servir sans une souveraine inconvenance, pour bien nous faire comprendre avec quelle certitude sera exaucée la prière confiante et persévérante. Et pourtant, la foi en la Providence, la confiance en sa bonté toute puissante manqueront aux hommes! Quand le Sauveur reviendra sur la terre, invisiblement après son ascension, visiblement au jour du jugement, ce qu'il en trouvera ne sera rien, comparé à ce qu'aurait dû produire l'inépuisable munificence de Dieu.

Mais il est encore une autre qualité essentielle à la prière. Le Sage avait dit autrefois : « La prière de celui qui s'humilie pénètrera les nues » [2]. Le Sauveur montre, dans une courte mais vivante parabole, les effets opposés de l'orgueil et de l'humilité en celui qui prie.

« Il dit cette parabole à certains hommes qui, confiants en eux« mêmes parce qu'ils se regardaient comme justes, méprisaient les « autres. Deux hommes montèrent au temple pour prier. L'un était « pharisien et l'autre publicain. Le pharisien debout priait ainsi « en lui-même : Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis « pas comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes, « adultères, ni même comme ce publicain. Je jeûne deux fois « la semaine, et je donne la dîme de tout ce que je possède. « Le publicain, debout au loin, ne voulait même pas lever les « yeux au ciel; mais il se frappait la poitrine et disait : Dieu, « ayez pitié de moi, qui suis un pécheur. Je vous le dis, celui-ci « descendit justifié dans sa maison, mais non celui-là. Car qui-

1. S. Luc, XVIII, 1-8.
2. Ecclésiastique, XXXV, 21.

« conque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé »[1].

Ce pharisien se trouvait parfait, comme la plupart de ceux de sa secte; il ne voyait rien à ajouter à ses vertus hypocrites; debout au milieu des parvis du temple, il faisait en sorte que sa prière ne fût qu'un éloge public de sa propre conduite. Que pouvait donc lui obtenir son orgueilleuse action de grâces, sinon de nouvelles malédictions? Mais au pécheur, si coupable qu'il soit, Dieu accorde le pardon, quand il est demandé humblement. Le pauvre publicain se tenait à l'écart; il ne priait pas pour être vu ni entendu des hommes. Sa prière ne s'adressait qu'à Dieu; aussi Dieu l'écouta. Cette parabole est un nouvel avertissement aux pharisiens. Beaucoup d'entre eux vont être rejetés à cause de leur orgueil, tandis que les païens, les publicains, les pécheurs qu'ils méprisent, arriveront au salut.

La leçon d'humilité allait être encore accentuée de la façon la plus aimable : « On lui amenait alors de petits enfants pour qu'il « les touchât, leur imposât les mains et priât sur eux. A cette vue, « les disciples faisaient des reproches à ceux qui les amenaient. « Jésus s'en aperçut et s'en montra indigné; il fit approcher ces « enfants et dit : Laissez venir à moi les petits enfants et ne les « empêchez pas de m'approcher, car le royaume des cieux est à « leurs pareils. Je vous le dis en vérité, quiconque ne recevra pas « le royaume de Dieu comme un petit enfant, n'y entrera pas. « Alors il les embrassa, leur imposa les mains, les bénit et « partit de là »[2].

Les vertus de l'enfance, humilité, candeur, simplicité, douceur, innocence et joyeuse obéissance sont nécessaires pour entrer dans le royaume évangélique. Telle est la leçon qui ressort de ce trait charmant. Mais en même temps, comme le bon Maître consacre divinement les droits de l'enfance au respect, au dévouement, et à l'amour de ses vrais disciples! C'est en voyant Jésus bénir et embrasser les enfants qu'ils apprennent à avoir pour ces petits « un amour de frère, un amour de père et de mère »[3].

1. S. Luc, XVIII, 9-14.
2. S. Matthieu, XIX, 13-15; S. Marc, X, 13-16; S. Luc, XVIII, 15-17.
3. Saint Augustin, *de l'Instruction des ignorants,* XII, 17.

« Quand il fut sorti sur la route, un des principaux accourut, et, « fléchissant le genou devant lui, lui adressa cette demande : Bon « Maître, qu'ai-je à faire de bien pour obtenir la vie éternelle ? « Jésus lui dit : Pourquoi m'interroges-tu sur le bien ? Pourquoi « m'appelles-tu bon? Il n'y a de bon que Dieu seul. Si tu veux « entrer dans la vie, garde les commandements. — Lesquels ? « dit celui-ci. Jésus repartit : Tu les connais : tu ne tueras pas, « tu ne commettras pas d'adultère, tu ne feras pas de vol, tu ne « profèreras pas de faux témoignage; honore ton père et ta mère, « et aime ton prochain comme toi-même. Le jeune homme lui « répondit : Maître, j'ai observé toutes ces choses depuis ma « jeunesse; que me manque-t-il encore ? A ces paroles, Jésus le « regarda et l'aima; puis il lui dit : Il te manque encore une chose : « si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu possèdes et « donne-le aux pauvres; tu auras alors un trésor dans le ciel; « puis viens et suis-moi. En entendant ce langage, le jeune « homme fut affligé et s'en alla tout triste; car il possédait beau- « coup de bien ».

Ce jeune homme, probablement chef de synagogue, avait la généreuse ambition du bien, mais il lui manquait une connaissance suffisante du Sauveur, et le courage du renoncement. Il ne voyait en Notre Seigneur qu'un docteur, meilleur que les autres, mais homme comme eux. Il attendait de lui quelque leçon élevée, qui l'aidât à dépasser le niveau des honnêtes israélites; mais il connaissait trop peu le Maître pour savoir que Jésus préférait les mâles vertus aux plus belles théories. Invité à faire le grand sacrifice, il s'attriste et s'en va tout désappointé, à l'idée que la perfection n'est autre chose que le renoncement à tout. Le Sauveur, qui voit le fond des cœurs, avait aperçu dans cette âme des dispositions favorables; de là ce regard et cet amour dont le jeune homme avait été l'objet de sa part. Peut-être la grâce triompha-t-elle plus tard des hésitations de ce cœur trop attaché aux biens de la terre.

Pour le moment, « Jésus, le voyant tout attristé, jeta les yeux « autour de lui et dit à ses disciples : En vérité, je vous le dis, « qu'il est difficile à ceux qui possèdent des richesses d'entrer « dans le royaume de Dieu ! Ses disciples étaient stupéfaits de ces

« paroles. Mais Jésus se reprit à leur dire : Je vous le répète,
« mes chers fils, qu'il est difficile à ceux qui mettent leur confiance
« dans les richesses d'entrer dans le royaume de Dieu ! Il est plus
« facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, qu'à
« un riche d'entrer dans le royaume de Dieu. Encore plus
« étonnés, les disciples se disaient entre eux : Et qui donc peut
« être sauvé? Jésus, les regardant, leur dit : Pour les hommes,
« c'est impossible, mais non pour Dieu; car tout est possible à
« Dieu ».

Ainsi les richesses constitueraient un obstacle insurmontable au salut, si l'homme en était réduit aux seules forces de sa nature. Pour le faire comprendre, Notre Seigneur se sert d'un proverbe familier aux Juifs : chercher à faire passer un chameau par le trou d'une aiguille indiquait une extrême difficulté, une impossibilité naturelle. Il ajoute cependant qu'avec le secours divin, l'obstacle de la richesse peut être surmonté. Nul doute que, s'il eût imploré ce secours, le jeune chef qui venait de s'éloigner n'eût été capable de répondre sur-le-champ à l'appel divin.

Cet appel au renoncement absolu a été adressé aux apôtres et aux disciples. La plupart y ont déjà répondu avec une entière générosité. Sans doute, les biens qu'ils ont quittés n'étaient guère considérables; le renoncement n'en a pas été moins méritoire. La nature humaine est ainsi faite que souvent le pauvre est aussi attaché à son misérable avoir que le riche à son opulence.

Se rappelant le sacrifice accompli, « Pierre prit alors la parole
« et lui dit : Et nous, qui avons tout quitté et vous avons suivi,
« qu'aurons-nous donc ? Jésus leur dit : En vérité, je vous le
« dis, vous qui m'avez suivi, à la résurrection, quand le Fils de
« l'homme sera assis sur le trône de sa majesté, vous aussi vous
« serez assis sur douze trônes, pour juger les douze tribus d'Israël;
« et quiconque aura quitté sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs,
« ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses
« champs, à cause de moi et de l'Évangile, maintenant, dans le
« temps présent, il recevra cent fois autant, en maisons, en frères,
« en sœurs, en mères, en enfants, en champs, avec des persécu-
« tions, et dans le siècle futur la vie éternelle. Mais beaucoup des

« premiers seront les derniers, et les derniers seront les pre-
« miers »[1].

Si l'on renonce aux biens matériels et aux affections de la nature, par amour pour le Sauveur, « on recevra une récompense spirituelle dont le prix, comparé aux autres biens, sera comme le nombre cent auprès d'un nombre infime »[2]. Même sur la terre, quelle innombrable postérité spirituelle ont engendrée ces apôtres, ces saints, ces hommes de Dieu, qui avaient renoncé à toute paternité terrestre! L'enfantement des âmes à la vie de la grâce est d'ailleurs à ce prix, et l'apostolat reste frappé de stérilité dans la proportion où fait défaut le vrai renoncement à tout et à soi-même. Au nombre des compensations de cette vie, Notre Seigneur met les persécutions. Faut-il s'en étonner, de la part de celui qui a dit déjà : « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice »? La persécution soufferte à cause du Sauveur est un honneur, un bonheur, et le commencement de la félicité éternelle. Ils le sentaient bien, ces deux apôtres, Pierre et Jean, qui, flagellés par les Juifs, « s'en allaient tout joyeux de la séance du sanhédrin, parce qu'ils avaient été jugés dignes d'endurer un affront pour le nom de Jésus »[3]. Saint Paul le sentait aussi quand « il surabondait de joie au milieu de toutes ses tribulations »[4]. Associés de plus près aux travaux et aux souffrances de leur Maître, les apôtres le seront un jour au triomphe de sa justice. Ils jugeront alors ceux qui sur la terre les auront méprisés, condamnés et mis à mort. Ainsi les rôles seront renversés : les petits de ce monde seront grands dans l'autre, et ceux qui commandaient ici-bas, avec orgueil et mépris de Dieu, seront traités plus tard selon leur vrai mérite.

La dernière sentence formulée par le Sauveur a un sens profond qu'il voulut expliquer par une parabole. « Le royaume « des cieux », dit-il, « est semblable à un père de famille qui sortit « de bon matin afin de louer des ouvriers pour sa vigne. Quand

1. S. Matthieu, XIX, 16-30; S. Marc, X, 17-31; S. Luc, XVIII, 18-30.
2. Saint Jérôme, *sur saint Matthieu*, III, c. 19.
3. Actes, V, 41.
4. II Corinthiens, VII, 4.

« il fut convenu avec les ouvriers d'un denier pour la journée,
« il les envoya dans sa vigne. Sorti vers la troisième heure, il en
« vit d'autres qui se tenaient sur la place à ne rien faire. Il leur
« dit : Et vous aussi, allez à ma vigne, et je vous donnerai ce qui
« sera juste. Ils s'y en allèrent. Il sortit encore vers la sixième et
« la neuvième heure, et fit de même. Sorti enfin vers la onzième
« heure, il en vit d'autres qui étaient là et leur dit : Pourquoi
« restez-vous ici tout le jour à ne rien faire? — Parce que, dirent-
« ils, personne ne nous a loués. Il leur dit : Et vous aussi, allez
« à ma vigne. Quand le soir fut arrivé, le maître de la vigne dit
« à son intendant : Appelle les ouvriers, et donne-leur le salaire,
« en commençant par les derniers jusqu'aux premiers. Lorsque
« vinrent ceux qui étaient arrivés vers la onzième heure, ils
« reçurent chacun un denier. Les premiers vinrent à leur tour,
« et supposèrent dès lors qu'ils recevraient davantage; mais ils
« ne reçurent eux aussi que chacun un denier. En le recevant, ils
« murmuraient contre le père de famille : ces derniers, disaient-
« ils, n'ont travaillé qu'une heure, et vous les traitez de la même
« manière que nous, qui avons porté le poids du jour et de la
« chaleur. Mais s'adressant à l'un d'eux : Mon ami, dit le maître,
« je ne te fais pas d'injustice. N'es-tu pas convenu avec moi d'un
« denier? Prends ce qui est à toi et va-t-en. Je veux donner à
« celui qui est venu le dernier autant qu'à toi; ne m'est-il pas
« permis de faire ce que je veux? Est-ce parce que je suis bon que
« ton œil est mauvais? C'est ainsi que les derniers seront les
« premiers, et les premiers les derniers; car il en est beaucoup
« d'appelés, mais peu d'élus » [1].

Le royaume des cieux est toujours l'Église, dont les membres doivent un jour devenir les citoyens du ciel. La parabole a donc trait tout d'abord à la vocation des différents peuples. Les Juifs ont été appelés à la première heure; les païens vont l'être à la onzième, et ils auront part aux mêmes grâces, au même salut que les premiers. Ceux-ci murmurent, et prétendent que l'ancienneté de leur vocation et la durée de leur service constituent pour eux un privilège. Qu'ils se détrompent. La munificence divine est

1. S. Matthieu, xx, 1-16.

sans bornes, et les païens qui en profiteront humblement passeront avant les Israélites orgueilleux et jaloux; parmi ces derniers même, il y aura moins d'élus que d'appelés, à cause des mauvaises dispositions qui les animeront. Cette parabole jette ainsi un nouveau jour sur la place qui sera faite aux Juifs dans la société chrétienne; le Messie ne les appellera pas seuls dans son royaume; toutefois, ce qui leur a été promis par Dieu leur sera intégralement accordé. Mais la bonté divine ne sera pas épuisée par les grâces départies aux Juifs; le Seigneur en ménage tout autant aux autres hommes, sans astreindre sa munificence à prendre pour mesure des dons divins l'égoïsme étroit et jaloux d'Israël.

La parabole peut aussi s'appliquer aux hommes en particulier. Les uns sont appelés au service de Dieu dès le jeune âge; d'autres y viennent à différentes époques de la vie, beaucoup à la dernière heure. Dieu accorde à tous la même grâce du salut, sans qu'il suive de là pourtant que la récompense soit égale pour tous dans le ciel. Ceux qui persévèrent pendant toute leur vie n'ont pas à murmurer contre la miséricorde qui accueille le pécheur sur le point de mourir. Dieu est le maître de ses bienfaits, et la persévérance de toute la vie est un don aussi gratuit que la conversion du dernier moment.

A chaque heure du jour, jusqu'à la onzième, le père de famille trouve des ouvriers inoccupés. Mais combien d'autres ne se sont pas même donné la peine de venir sur la place publique! Combien par conséquent qui, volontairement sourds à l'appel divin, ne pourront compter au nombre des élus!

Le divin Maître, en poursuivant sa route à travers la Pérée, « était arrivé de nouveau, au delà du Jourdain, à l'endroit où « Jean avait baptisé d'abord. Il y séjourna. Beaucoup vinrent à « lui et disaient : Jean, il est vrai, n'a fait aucun miracle; mais « tout ce que Jean a dit de celui-ci était véritable. Et beaucoup « crurent en lui »[1].

Le témoignage de Jean amenait encore des âmes au Sauveur, et l'on comprenait mieux à ce moment la mission du Précurseur, envoyé pour montrer le Messie. Notre Seigneur, d'autre part,

1. S. Jean, x, 40-42.

avait merveilleusement répondu aux espérances de ceux qui s'étaient attachés à lui, sur la foi de Jean. Mais la « race des vipères » se montrait plus surexcitée que jamais contre un Messie dont elle ne voulait pas.

L'évangéliste saint Jean, qui ne raconte pas la dernière mission du Sauveur à travers la Pérée, résume tout le récit de saint Luc par ce seul mot : « Il y séjourna ».

Pendant que Notre Seigneur était au delà du Jourdain, l'heure arriva pour lui d'accomplir un de ses plus éclatants miracles. A trois quarts de lieue de Jérusalem, « à Bethanie, le village de « Marie et de Marthe, sa sœur, se trouvait malade Lazare. (Marie « était celle qui avait oint le Seigneur de parfum, et lui avait « essuyé les pieds avec ses cheveux; Lazare, le malade, était « son frère). Ses sœurs envoyèrent donc dire à Jésus : Seigneur, « celui que vous aimez est malade. A cette nouvelle, Jésus leur « dit : Cette maladie ne doit pas aboutir à la mort, mais à la « gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu en soit glorifié. Or « Jésus aimait Marthe, sa sœur Marie et Lazare. Mais quand il « eut appris la maladie de ce dernier, il demeura encore deux « jours dans le même endroit. Il dit ensuite à ses disciples : Re- « tournons en Judée. Les disciples lui dirent : Maître, naguère « les Juifs cherchaient à vous lapider, et vous y retournez en- « core! Jésus répondit : N'y a-t-il pas douze heures de jour? « Celui qui marche pendant le jour ne se heurte pas, parce qu'il « voit la lumière de ce monde; mais s'il marche pendant la nuit, « il se heurte, parce que la lumière n'est pas en lui. Après avoir « ainsi parlé, il ajouta : Notre ami Lazare dort, mais je vais « pour le réveiller de son sommeil. — Seigneur, dirent les dis- « ciples, s'il dort, il sera sauvé. Mais Jésus avait parlé de sa « mort, tandis qu'eux pensèrent qu'il parlait d'un sommeil or- « dinaire. Jésus leur dit alors clairement : Lazare est mort, et je « me réjouis, à cause de vous, de n'avoir pas été là, afin que vous « croyiez. Mais allons à lui. Thomas, surnommé Didyme, dit « à ses compagnons : Allons, nous aussi, pour mourir avec « lui ».

La prière des deux sœurs est d'une délicatesse souveraine;

comme elle manifeste bien leur confiance dans la bonté et dans la puissance du Sauveur, et en même temps leur soumission aux décrets de la volonté divine! Comprirent-elles la réponse que le messager leur rapporta? Probablement non, comme le montre la suite du récit. Elles savaient qu'il était périlleux pour Notre Seigneur de se rendre si près de Jérusalem. Les apôtres eux-mêmes sont vivement émus, quand le divin Maître annonce sa résolution d'aller à Bethanie. Mais la tendre amitié qu'il portait à Lazare et à ses sœurs l'y appelait, et surtout la volonté de son Père le guidait en toutes ses démarches. Son jour s'achevait; bientôt la nuit de la mort arrêterait le cours de ses œuvres visibles; il voulait auparavant frapper un grand coup, aux portes mêmes de Jérusalem, afin que rien ne fût omis de ce qui pouvait convaincre et convertir ses ennemis.

Les apôtres se rappellent que lui-même a déjà prédit sa mort et que les autorités juives trament des complots homicides. Thomas est le fidèle interprète des sentiments de tous, quand il parle d'aller mourir avec lui. Hélas! quand viendra le moment décisif, tous s'enfuiront; mais leur généreuse résolution est sincère, et s'ils la trahissent, il en faudra moins chercher la cause dans l'ingratitude du cœur que dans la faiblesse de la volonté. Dieu est souvent obligé de se contenter des bons sentiments du cœur humain, sans trop les mettre à l'épreuve.

Lazare était mort pendant ce délai de deux jours que le Sauveur avait laissé à dessein s'écouler entre la nouvelle de la maladie et son propre départ pour Bethanie. Notre Seigneur « avait tardé à guérir afin de pouvoir ressusciter » [1]. « Jésus arriva donc et le « trouva dans le tombeau déjà depuis quatre jours ». Chez les Juifs, en effet, on portait le défunt au tombeau quelques heures seulement après la mort. Quand la famille était riche, comme celle de Lazare, on taillait la chambre funéraire dans le rocher; le corps y était déposé sur une dalle, et entouré d'aromates, qui constituaient un embaumement trop imparfait pour arrêter la corruption. On fermait l'entrée du caveau avec une grosse pierre. Les amis de la famille, après avoir assisté au repas de

1. Saint Augustin, *sur S. Jean*, XLIX, 5.

deuil qui suivait les funérailles, revenaient les jours suivants pour consoler les parents et pleurer avec eux. Marthe et Marie étaient connues et estimées dans le pays, et comme « Bethanie « n'était qu'à environ quinze stades », soit à peu près trois kilomètres de Jérusalem, « beaucoup d'entre les Juifs s'étaient ren- « dus auprès de Marthe et de Marie, pour les consoler au sujet « de leur frère ».

« Sitôt qu'elle apprit que Jésus était arrivé, Marthe accourut « à lui. Marie était restée assise à la maison. Marthe dit donc à « Jésus : Seigneur, si vous aviez été là, mon frère ne serait pas « mort. Toutefois, je sais bien maintenant que tout ce que vous « demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera. Jésus lui dit : Ton « frère ressuscitera. — Je sais, reprit Marthe, qu'il ressuscitera « à la résurrection, au dernier jour. Jésus lui dit : Je suis la « résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, même s'il est « mort, vivra, et quiconque vit et croit en moi, ne mourra ja- « mais. Le crois-tu? — Oui, Seigneur, dit-elle, je le crois déjà, « vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en « ce monde. Quand elle eut ainsi parlé, elle s'en alla, et appela « tout bas Marie sa sœur, en disant : Le Maître est là, et il t'ap- « pelle.

« A cette annonce, celle-ci se leva sur-le-champ et vint à lui. « Car Jésus n'était pas encore arrivé dans le village, mais il « était resté dans l'endroit où Marthe l'avait rencontré. Lors « donc que les Juifs, qui étaient dans la maison avec Marie et « qui la consolaient, la virent se lever subitement et sortir, ils la « suivirent en disant : Elle va au tombeau pour y pleurer. Mais « Marie, arrivée à l'endroit où était Jésus, l'aperçut, tomba à « ses pieds et lui dit : Seigneur, si vous aviez été là, mon frère « ne serait pas mort. Quand Jésus vit qu'elle pleurait, et que « les Juifs qui étaient venus avec elle pleuraient aussi, il frémit « en son âme et se troubla lui-même. — Où l'avez-vous mis, « dit-il. On lui répondit : Seigneur, venez et voyez.

« Alors Jésus pleura. Aussi les Juifs dirent-ils : Voilà comme « il l'aimait! Mais plusieurs d'entre eux reprirent : Ne pouvait-il « pas, lui qui a ouvert les yeux de l'aveugle-né, faire en sorte

« que celui-ci ne mourût pas? Jésus, frémissant de nouveau en « lui-même, vint au tombeau. C'était une grotte, et une pierre « était placée par devant. Jésus dit : Otez la pierre. Marthe, la « sœur du mort, lui dit : Seigneur, il sent déjà mauvais, car « c'est son quatrième jour. Jésus reprit : Ne t'ai-je pas dit que, « si tu crois, tu verras la gloire de Dieu? On ôta donc la pierre.

« Jésus leva les yeux en haut et dit : Père, je vous rends grâces « de m'avoir exaucé. Je savais bien que toujours vous m'exaucez, « mais j'ai parlé à cause du peuple qui m'entoure, afin qu'on « croie que c'est vous qui m'avez envoyé. Après ces paroles, il « s'écria d'une voix forte : Lazare, viens dehors! Aussitôt apparut « celui qui avait été mort, les pieds et les mains liés de bande- « lettes, et le visage enveloppé d'un suaire. Jésus leur dit : Dé- « liez-le et laissez-le aller »[1].

Que de fois, pendant la maladie de leur frère, les deux sœurs avaient dit : Si le Maître était là! C'est le mot qui s'échappe successivement de leur cœur à l'une et à l'autre, quand elles revoient le Sauveur. Mais si vive que soit leur foi, elles n'osent espérer un miracle aussi éclatant qu'une résurrection. Elles savent bien qu'à la parole de Jésus, la fille de Jaïre, le jeune homme de Naïm, d'autres encore, ont été arrachés aux mains de la mort. Mais Lazare est au tombeau depuis quatre jours, et il semble que si le Sauveur avait voulu faire quelque chose pour son ami, il l'aurait guéri de loin, à la première annonce de sa maladie. Marthe et Marie n'osent s'arrêter à cette idée que la « gloire de Dieu », dont le divin Maître a parlé à leur messager, puisse être la résurrection de leur frère.

Toutes les circonstances rehaussent l'éclat du miracle. Le mort est au tombeau depuis quatre jours, et déjà le travail de la décomposition est commencé. Les assistants sont nombreux; ce sont des Juifs de Jérusalem, dont beaucoup sont encore incrédules et animés des plus grandes préventions contre le Sauveur. Plusieurs cependant croient à sa puissance, et s'étonnent qu'il ne l'ait pas exercée en faveur de son ami Lazare, comme naguère en faveur de l'aveugle-né.

1. S. Jean, XI, 1-44.

La signification de ce prodige n'est pas moins remarquable. La prière d'actions de grâces que Jésus adresse à son Père, montre qu'il veut donner ce dernier miracle comme une preuve péremptoire de sa mission divine. A ce point de vue, la résurrection de Lazare doit compléter, pour les autorités religieuses de Jérusalem, la démonstration commencée par les guérisons de l'infirme de Bethesda et de l'aveugle-né. L'invocation du Père prouve aussi que le pouvoir de faire des miracles n'est pas communiqué au Sauveur par le démon, comme ses ennemis se sont plu à le dire. Enfin, cette résurrection, ainsi que tous les autres prodiges, est le signe de merveilles d'ordre supérieur. Jésus est la résurrection et la vie des âmes ; il fait renaître à la grâce et celles qui viennent de mourir, et celles que le démon emporte déjà comme une conquête assurée, et aussi celles que la corruption du péché a déjà entamées profondément, et qui sont ensevelies dans le mal. Telle est la haute signification des trois résurrections racontées en détail par l'Évangile; celle de la fille de Jaïre, celle du jeune homme de Naïm et celle de Lazare.

Le Sauveur, après ce dernier prodige, aura donc tout droit de dire : « Je suis la voie, la vérité et la vie ». Voie, il fait marcher les âmes paralytiques; vérité, il éclaire les âmes aveugles; vie, il ressuscite les âmes mortes par le péché. Les trois grands miracles accomplis sous les yeux des Juifs de Jérusalem forment ainsi une démonstration harmonieuse de la divine puissance de Jésus Christ.

Le saint Évangile, qui ne dit rien d'inutile, nous laisse à deviner la joie et la reconnaissance qui éclatèrent dans la maison de Bethanie, au retour du ressuscité. Mais il note que « beaucoup d'entre les Juifs, qui étaient venus auprès de Marie et de « Marthe, et qui avaient vu ce que fit Jésus, crurent en lui ».

Tous ne crurent donc pas. Ainsi se vérifiait ce que le Sauveur avait dit dans la parabole du mauvais riche : « Alors même que quelqu'un des morts ressusciterait, ils ne croiront pas ». Les plus grands prodiges laissent toujours l'homme libre de ne pas croire à l'intervention divine; la plupart de ceux

qui tiennent pour non avenus les miracles dont ils n'ont pas été personnellement témoins, auraient, comme les Juifs, mille prétextes pour éluder la signification des prodiges qu'ils verraient de leurs yeux.

Pendant que beaucoup de Juifs se rendaient à l'évidence, « plusieurs d'entre eux allèrent trouver les pharisiens, et leur « dirent ce que Jésus avait fait. Alors les pontifes et les phari-« siens réunirent le conseil et dirent : Que faire? Car voici que « cet homme opère quantité de miracles. Si nous le laissons aller « ainsi, tous croiront en lui. Les Romains viendront alors, et « ruineront notre ville et notre nation. Or l'un d'eux, nommé « Caïphe, qui était le pontife de cette année-là, leur dit : Vous « n'y entendez rien, et vous ne songez pas qu'il est de votre « intérêt qu'un homme seul meure pour le peuple, et que toute « la nation ne périsse pas !

« Il ne parlait pas ainsi de lui-même ; mais comme il était le « pontife de cette année-là, il prophétisa que Jésus devait mourir « pour la nation, et non seulement pour la nation, mais afin « de réunir ensemble les fils de Dieu qui étaient dispersés. De « ce jour donc ils songèrent à le mettre à mort ».

Les hypocrites! Ils attendent un Messie conquérant qui, les armes à la main, les délivre du joug étranger, et parce que Notre Seigneur se présente à eux comme un Messie tout spirituel, ils prétendent que ce Messie va porter ombrage aux Romains, et attirer toutes sortes de calamités sur la nation. On verra bientôt, pendant la Passion, ce que vaut cette allégation. Le vrai mot de la situation est celui que Caïphe adresse au sanhédrin : « Il est de votre intérêt » qu'il périsse. La délibération de ce conseil de mort avait été rédigée plus d'un siècle à l'avance, et consignée dans les Livres saints par un Sage inconnu. La parole de Caïphe n'était que l'écho de ces propos des impies : « Que notre force soit la loi de la justice, car ce qui est faible n'est bon à rien. Traquons donc le Juste, parce qu'il nous est inutile, qu'il est opposé à notre manière d'agir, nous reproche de violer la loi, et proclame à notre honte les fautes de notre conduite. Il prétend posséder la science divine, et se nomme Fils de Dieu. Il s'est fait le révélateur de nos propres pensées. Sa

vue seule nous est insupportable, parce que sa vie n'est point comme celle des autres, et qu'il a une ligne de conduite toute différente. Nous passons dans son esprit pour des hommes de futilités; il s'abstient de notre manière de vivre comme d'une immoralité, préconise la fin des justes et se vante d'avoir Dieu pour père. Voyons si ce qu'il dit est vrai; expérimentons ce qui peut lui arriver, et nous verrons bien quelle sera sa fin. Car s'il est vraiment Fils de Dieu, Dieu prendra sa défense, et le délivrera des mains de ses adversaires. Infligeons-lui donc l'épreuve des outrages et des tourments, afin de nous rendre compte de sa contenance et d'éprouver sa patience. Condamnons-le à la mort la plus honteuse, et l'on verra ce qu'il faut penser de ses discours »[1].

Mais la haine ne parlait pas seule par la bouche de Caïphe. Cette homme était revêtu du souverain pontificat; il représentait donc officiellement ce Testament Ancien qui, sur le point de prendre fin, et d'être remplacé par le Nouveau, résumait en un dernier mot toutes les prophéties d'autrefois : la mort de cet homme est nécessaire au salut de la nation et du monde entier.

Cependant, il s'en fallait encore de quelques jours que l'heure marquée pour la mort du Rédempteur arrivât. « C'est pourquoi « Jésus n'allait plus en public au milieu des Juifs; mais il se « retira dans une région voisine du désert, dans la ville nommée « Éphrem, et il y restait avec ses disciples » [2].

Éphrem était une petite ville, située à quatre ou cinq lieues au nord-est de Jérusalem, et à trois lieues au nord-ouest de Jéricho. Notre Seigneur y passa dans la retraite les derniers moments qui précédèrent le grand voyage dont le Calvaire devait être le terme. Il put trouver facilement le calme qu'il cherchait pour prier, dans le désert qui s'étendait à l'est d'Éphrem. Ce désert n'était que le prolongement de celui où le divin Maître avait été conduit par l'Esprit après son baptême, afin d'y être tenté. Notre Seigneur y alla, comme pour porter le défi suprême à l'ennemi du genre humain, et lui donner rendez-vous au champ-clos du Golgotha.

1. Sagesse, II, 11-20.
2. S. Jean, XI, 45-54.



CHAPITRE V.

L'AVANT DERNIÈRE SEMAINE.

L'approche de la Pâque. — Troisième prédiction de la Passion. — La demande des deux fils de Zébédée. — Leçon d'humilité. — Guérison d'un aveugle à Jéricho. — Le séjour chez Zachée. — La parabole des mines. — Guérison d'un second aveugle. — Le repas et l'onction chez Simon le lépreux. — Affluence des Juifs à Bethanie.

Le séjour de Notre Seigneur à Éphrem ne se prolongea pas longtemps, quelques jours à peine. Car « la Pâque des Juifs « était proche. Aussi beaucoup montèrent-ils du pays à Jéru- « salem avant la Pâque, afin de se purifier ». Pour prendre part à la fête, il fallait en effet être exempt de toute souillure légale, et les Juifs ne manquaient pas d'accomplir à l'avance tous les rites exigés pour la purification.

« Ils cherchaient donc Jésus, et pendant qu'ils étaient dans le « temple, ils se disaient l'un à l'autre : Qu'en pensez-vous? Ne « viendra-t-il pas pour le jour de la fête? Quant aux pontifes « et aux pharisiens, ils avaient donné ordre à quiconque savait « où il était de le faire connaître, afin qu'on le saisît » [1].

Tous les esprits se préoccupaient du Sauveur. Il n'en pouvait être autrement après le miracle de Bethanie. Ses ennemis étaient

1. S. Jean, xi, 55, 56.

impatients de se débarrasser de lui. Depuis plusieurs mois déjà, ils avaient mis Jésus hors la loi, et l'excommunication portée contre lui entraînait la peine de mort. Une première tentative d'arrestation avait eu lieu à la fête des Tabernacles. Son insuccès n'était pas de nature à décourager les membres du sanhédrin. Tout au contraire, ils jugèrent urgent d'en finir au plus tôt, avant même les solennités pascales sur le point de commencer. D'innombrables pèlerins allaient arriver, avec les dispositions les plus diverses à l'égard du prophète de Galilée. Personne n'était sûr des événements que pouvait provoquer l'explosion de leurs sentiments de sympathie ou d'antipathie. Mieux valait donc que tous ces étrangers se trouvassent en présence du fait accompli : condamné et exécuté, Jésus ne serait plus à craindre.

Cependant le divin Maître savait tout et dirigeait les évènements à son gré. Ce que le saint roi David avait chanté allait s'accomplir de point en point : « Pourquoi les nations se soulèvent-elles, pourquoi les peuples méditent-ils des riens ? Pourquoi les rois de la terre se lèvent-ils, et les princes complotent-ils ensemble contre le Seigneur et contre son Christ ? Celui qui habite dans les cieux s'en rit, et le Maître se moque d'eux »[1]. Rien ne pouvait avancer l'heure marquée par la Providence, et les pontifes avaient beau faire, les évènements prendraient le tour que leur assignerait celui dont ils se croyaient les juges et les maîtres. Le Sauveur jugea à propos de ne pas rentrer à Jérusalem par le chemin qu'il avait pris pour venir à Éphrem. Il redescendit directement sur Jéricho, pour monter de là à Bethanie. Il avait des grâces de salut à semer sur cette route.

Le moment venu, « Jésus prit avec lui les douze, et il se « mirent en route pour monter à Jérusalem. Jésus les précé« dait. Quant à eux, ils étaient tout consternés, et c'est avec « crainte qu'ils le suivaient ». Ils avaient déjà manifesté leur épouvante quand il fallut retourner en Judée, à l'annonce de la maladie de Lazare. A présent, il s'agissait d'aller à Jérusalem même, où siégeaient ceux qui voulaient faire périr leur

1. Psaume II, 1-4.

Maître. Notre Seigneur tenait pourtant à ce qu'ils connussent bien ce qui devait se passer, afin que la prédiction les prémunît contre le scandale des évènements. « Les prenant donc « encore tous les douze, il se mit à leur dire en particulier ce « qui allait lui arriver : Voici que nous montons à Jérusalem, « et tout ce qui a été écrit par les prophètes au sujet du Fils « de l'homme sera accompli. Il sera livré aux princes des « prêtres, aux scribes et aux anciens, et ils le condamneront à « mort. Ensuite ils le livreront aux païens, qui se moqueront « de lui, lui cracheront au visage, le flagelleront et le feront « mourir sur la croix. Mais le troisième jour, il ressuscitera. Ils « ne comprirent rien à ces choses; c'était pour eux un mystère « impénétrable, et ils n'entendaient rien à ce qui leur était « dit »[1].

C'était la troisième fois que le Sauveur faisait en quelques mots l'histoire précise de sa future Passion. Auprès de Césarée et à la suite de sa transfiguration, il avait parlé dans les mêmes termes, mais sans être jamais compris, tant ce mystère de souffrance et de mort déroutait toutes les idées que les disciples se faisaient du règne messianique. L'évangéliste se sert de trois formules consécutives, pour mieux exprimer leur aveuglement. La prédiction se terminait pourtant par l'assurance de la résurrection au troisième jour. Mais les apôtres ne furent point frappés par ce dernier terme de la prophétie, et l'incrédulité qu'ils opposeront, dix jours plus tard, à l'annonce de son accomplissement, montre assez que leur esprit n'avait rien saisi dans cette révélation du plan divin.

Ils partageaient sur ce point les illusions de leurs compatriotes, et, comme les autres Juifs de leur temps, ils ne voulaient voir que le côté glorieux des prophéties relatives au Messie, sans prendre garde à ce qui était prédit des humiliations et des souffrances du Rédempteur.

Néanmoins, à travers la confusion de leurs idées, les apôtres comprennent qu'un dénouement est proche, et que le règne messianique va s'affirmer solennellement. Il y a quelques jours

1. S. Matthieu, xx, 17-19; S. Marc, x, 32-34; S. Luc, xviii, 31-34.

à peine, le Sauveur ne leur assurait-il pas qu'ils siègeraient tous les douze pour juger les tribus d'Israël? Il avait bien ajouté que ce serait « à la rénovation des choses, quand le Fils de l'homme siègerait sur le trône de sa majesté », mais les apôtres pensaient que cette rénovation et ce triomphe de la majesté du Fils de l'homme allaient se produire visiblement, dans le domaine des choses temporelles. Déjà le divin Maître, en plusieurs circonstances, et notamment à la transfiguration, avait traité en privilégiés Pierre, Jacques et Jean. Pierre s'était vu investi d'une primauté dont les autres apôtres ne discernaient peut-être pas encore clairement la nature. Jacques et Jean n'auraient-ils rien de plus que les autres? L'un et l'autre s'en préoccupaient. Ils en causèrent avec Salomé, leur mère, une des pieuses femmes qui accompagnaient habituellement le Sauveur, et comme l'heure de la fondation du grand royaume semblait imminente, ils se résolurent à tirer la conséquence de l'amitié que leur avait témoignée leur Maître.

Notre Seigneur marchait en avant sur la route. « C'est alors « que la mère des fils de Zébédée s'approcha de lui, avec ses « fils Jacques et Jean, l'adora et lui adressa une demande ». Une fois la question posée par leur mère, les deux frères s'enhardirent à parler : « Maître, nous voudrions que vous nous « accordiez tout ce que nous avons à vous demander ». S'adressant à Salomé, « Jésus lui dit : Que veux-tu? Elle répondit : « Dites que mes deux fils que voici soient assis l'un à votre « droite, et l'autre à votre gauche, dans le royaume de votre « gloire. Mais Jésus répondit : Vous ne savez pas ce que vous « demandez. Pouvez-vous boire le calice que j'ai à boire, et « recevoir le baptême que je dois recevoir? — Nous le pouvons, « dirent-ils. Jésus reprit : Vous boirez le même calice que moi, « et vous serez baptisés du même baptême; mais vous asseoir « à ma droite ou à ma gauche, il ne m'appartient pas de vous « l'accorder : c'est pour ceux auxquels mon Père l'a destiné ».

Les deux frères ne demandaient rien moins que les deux premières places dans le royaume. Notre Seigneur, qui connaît leur dévouement, met la plus grande douceur à réprimer leur ambition. Ils répondent un peu inconsidérément qu'ils sont

capables de boire le même calice que lui; plus tard la grâce leur donnera le courage d'exécuter leur engagement. Jacques sera le premier des apôtres à verser son sang pour le Sauveur, et Jean ne survivra à tous les autres que pour souffrir le martyre, l'exil et toutes les contradictions de l'hérésie naissante. En attendant, c'est au Père à décider quelle place chacun doit occuper. Aussi bien pour le moment s'agit-il moins de triomphe que de souffrance, de repos que de travail, de gloire que d'humiliation.

Les autres apôtres n'avaient pas été sans prendre garde à la requête des deux frères, et « en les entendant, les dix s'indi-« gnèrent contre Jacques et Jean. Mais Jésus les fit venir auprès « de lui et dit : Vous le savez, ceux qui paraissent régner sur « les nations les dominent, et les princes exercent sur elles « leur pouvoir. Il n'en sera pas ainsi parmi vous. Mais celui « qui voudra devenir le plus grand parmi vous devra être votre « serviteur, et celui qui voudra être le premier parmi vous « devra être l'esclave de tous. C'est ainsi que le Fils de l'homme « n'est point venu pour qu'on le serve, mais afin de servir « lui-même, et donner sa vie pour la rédemption d'un grand « nombre »[1].

Tout se termina donc par une bonne leçon d'humilité. Le divin Sauveur se proposa lui-même pour modèle. Fils de Dieu et Maître de tous, ne se faisait-il pas le serviteur de chacun? N'allait-il pas s'humilier encore plus profondément, en se mettan à la merci de ses ennemis et des païens, et en donnant sa vie non seulement pour ceux qui profiteront de la rédemption, mais même pour ceux qui fouleront aux pieds son sang répandu? C'est en ce sens qu'il parlait de la rédemption d'un grand nombre : il avait la volonté de racheter tous les hommes, mais beaucoup d'entre eux refuseraient le salut.

La leçon d'humilité si doucement donnée par le Sauveur ne fut pas perdue, et, plus tard, à partir de saint Augustin, et surtout de saint Grégoire le Grand, le titre de « serviteur des serviteurs de Dieu » fut cher aux pontifes de l'Église.

1. S. Matthieu, xx, 20-28; S. Marc, x, 35-45.

Pour se rendre à Jérusalem, Notre Seigneur traversa le désert qui est à l'est d'Éphrem et gagna la route de Jéricho. C'est en cette ville, bâtie dans un site des plus agréables, au milieu d'une oasis de palmiers, que s'élevait le palais magnifique où séjournait souvent et où mourut Hérode, où son fils Archélaüs habita à son tour. Là se trouvait aussi un important poste de douane, sur le passage de la route qui allait de Jérusalem en Arabie.

« Comme il approchait de Jéricho, il y avait un aveugle qui « était assis sur le bord de la route et mendiait. En entendant « la foule qui passait, il demanda ce que c'était. On lui dit « que Jésus de Nazareth s'avançait. Alors il s'écria : Jésus, fils « de David, ayez pitié de moi. Ceux qui passaient le pressaient « vivement de se taire; mais il n'en criait que plus fort : Fils « de David, ayez pitié de moi. Jésus s'arrêta et ordonna qu'on « le lui amenât. Quand l'aveugle fut près de lui, il l'interrogea « en ces termes : Que veux-tu que je te fasse? — Seigneur, « dit-il, que je voie! Jésus lui dit : Vois, ta foi t'a sauvé. Aussitôt il vit, et le suivit en glorifiant Dieu. Tout le peuple, à « cette vue, rendit gloire à Dieu »[1].

« Ensuite il entra et traversait Jéricho. Il se trouva qu'un « homme nommé Zachée, chef des publicains et riche, cher- « chait Jésus, pour voir comme il était. Mais il ne le pouvait « à cause de la foule, parce qu'il avait une très petite taille. Cou- « rant donc en avant, il monta sur un sycomore pour le voir; « car Jésus devait passer par là. Quand il fut arrivé à cet « endroit, Jésus leva les yeux, le vit et lui dit : Zachée, hâte- « toi de descendre, car il faut qu'aujourd'hui je demeure dans « ta maison. Zachée se hâta de descendre et le reçut avec joie. « A cette vue, tous murmuraient en disant que Jésus allai « prendre son repas chez un pécheur. Mais Zachée, debout « devant le Seigneur, lui dit : Seigneur, je donne la moitié de « mes biens aux pauvres, et si j'ai fait tort à quelqu'un, je « lui rends le quadruple. Jésus lui dit : Aujourd'hui, le salut

1. S. Luc, XVIII, 35-43.

« a été accordé à cette maison, parce que celui-ci est aussi un « fils d'Abraham. Car le Fils de l'homme est venu chercher « et sauver ce qui avait péri » [1].

C'était, selon toute apparence, le jeudi soir, huit jours avant l'institution de la sainte Eucharistie; et il semble qu'en descendant chez Zachée, le divin Sauveur ait voulu montrer comment il voulait être reçu dans la sainte Communion. A Jéricho, beaucoup de personnages ambitionnaient sans doute l'honneur de sa visite; mais plusieurs en avaient moins besoin que Zachée, et un bien plus grand nombre n'auraient pas été disposés à en tirer profit. Le chef des publicains était méprisé et haï, à cause de sa profession; il passait pour un pécheur aux yeux des pharisiens. Notre Seigneur cependant discerne dans son cœur d'excellentes dispositions, et reconnaît en lui, en dépit de tous les préjugés de la foule, un vrai fils d'Abraham. Pourquoi ce publicain serait-il exclu du salut promis à tous les hommes, offert à tous les pécheurs, accordé à toutes les âmes humbles et repentantes?

Comme Zachée, le chrétien qui prétend à l'honneur de recevoir Notre Seigneur doit être animé de saints désirs, se faire humble et petit, s'écarter du tumulte de la foule et des affaires humaines, s'élever au dessus de la terre et des pensées vulgaires, répondre sans hésiter aux appels de Jésus, saluer avec joie en sa venue la meilleure des bénédictions qui puisse être départie à une âme croyante, enfin faire honneur à la grâce qu'apporte avec elle une pareille visite, en pratiquant généreusement les grandes vertus du renoncement, de la charité et de la justice. Une communion faite dans ces conditions est le salut d'une âme, et ce salut rayonne sur toute la maison, c'est-à-dire sur toutes les âmes d'alentour. C'est le plus puissant moyen qu'un chrétien ait le pouvoir de mettre en œuvre pour édifier et convertir ceux qui vivent auprès de lui.

Une foule de pèlerins qui se rendaient à Jérusalem se trouvaient à Jéricho en même temps que Jésus, et furent témoins de ce qui se

1. S. Luc, XIX, 1-10.

passa chez Zachée. Le choix que le Sauveur avait fait de la maison du publicain pour y descendre était l'objet de multiples commentaires, et le salut accordé à cette maison causait l'étonnement d'un grand nombre. D'autres s'entretenaient de ce qui se préparait à Jérusalem : comment Jésus y serait-il accueilli? L'opposition que le Sauveur rencontrait de la part des autorités religieuses supposait chez celles-ci des raisons sérieuses pour ne pas reconnaître en lui le Messie : les autorités étaient-elles dans le vrai ou dans le faux? Jésus de Nazareth, s'il étonnait par sa doctrine et ses miracles, n'était-il pas, par certains autres côtés, bien loin de répondre à ce qu'on attendait du Messie? D'autre part, s'il était vraiment le Messie, n'allait-il pas bientôt se manifester avec éclat, et fonder enfin le grand royaume que tous attendaient? Dans une saisissante parabole, Notre Seigneur fit connaître ce qu'il avait à dire sur toutes ces questions. La vue du palais d'Hérode, qui se dressait à Jéricho même, rendait transparente l'allusion qu'il fit à ce qui arriva après la mort du prince. Archélaüs, son fils, se hâta de partir pour Rome, afin de se faire donner par l'empereur Auguste l'investiture de la succession paternelle; une députation juive l'y suivit, pour supplier qu'on épargnât à la nation l'humiliation d'avoir un tel roi. Archélaüs, revenu en Palestine avec un titre et un pouvoir amoindris, ne manqua pas de faire sentir sa vengeance à ceux qui devenaient ses sujets malgré eux.

« Lors donc qu'on eut entendu ce que Jésus avait dit, il ajouta « une parabole, parce qu'on était près de Jérusalem, et qu'on « s'imaginait que le royaume de Dieu allait se manifester sur-le-« champ.

« Il dit donc : Un homme de haut rang s'en alla dans un pays « lointain pour y recevoir la royauté et revenir ensuite. Mais il « appela auparavant dix de ses serviteurs, leur donna dix mines « et leur dit : Faites-les valoir jusqu'à mon retour ». La mine était une monnaie grecque valant 97 francs; c'est cette faible somme que chaque serviteur avait à faire fructifier pendant l'absence du maître.

« Or ses concitoyens le haïssaient. Ils envoyèrent une députa-« tion à sa suite pour dire : Nous ne voulons pas que celui-là « règne sur nous. Il revint cependant, après avoir été investi de

« la royauté, et il fit appeler les serviteurs auxquels il avait confié « de l'argent, afin de savoir dans quelle mesure chacun l'avait « fait valoir. Le premier vint et dit : Seigneur, votre mine a « rapporté dix mines. Le roi lui dit : C'est bien, bon serviteur; « puisque tu as été fidèle dans cette petite chose, tu exerceras « l'autorité sur dix villes. Un autre vint et dit : Seigneur, votre « mine a produit cinq mines. Le roi lui dit : Pour toi, sois préposé « à cinq villes. Un autre vint et dit : Seigneur, voici votre mine; « je l'ai tenue enveloppée dans un linge. J'ai, en effet, eu peur « de vous, parce que vous êtes un homme sévère, qui prenez ce « que vous n'avez pas placé et qui moissonnez ce que vous n'avez « pas semé. Le roi lui dit : Je te juge sur tes propres paroles, « mauvais serviteur. Tu savais que je suis un homme sévère, qui « prends ce que je n'ai pas placé et qui moissonne ce que je n'ai « pas semé. Pourquoi donc n'as-tu pas mis mon argent en « banque, afin qu'à mon retour je le retire avec intérêt? Il dit « alors à ceux qui étaient là : Otez-lui sa mine, et donnez-la à « celui qui en a déjà dix. — Mais, Seigneur, lui dit-on, il en a « déjà dix. — Je vous le dis, c'est à celui qui a déjà qu'on don« nera, et il sera dans l'abondance. Quant à celui qui n'a rien, « on lui ôtera même ce qu'il a. Et maintenant, qu'on amène ici « mes ennemis, qui n'ont pas voulu que je règne sur eux, et qu'on « les mette à mort devant moi ».

Une première application de la parabole doit être faite aux Juifs. Ce sont eux qui vont s'écrier dans huit jours, en parlant de leur Messie : « Ce n'est pas lui que nous voulons, c'est Barabbas... Nous n'avons pas d'autre roi que César ». Ce sont eux qui réclameront violemment, parce que Pilate aura écrit en haut de la croix : « Jésus de Nazareth, roi des Juifs ». La terrible sentence qui termine la parabole leur sera implacablement appliquée, et les Romains, dont ils ont réclamé le César pour seul et unique roi, détruiront leur temple, ruineront leur ville, feront périr par le fer et le feu la plus grande partie de la nation, et disperseront le reste à tous les coins de l'univers. Le châtiment ne s'arrêtera pas là. Le peuple juif avait reçu le dépôt de la vraie religion; c'est une mine qu'il a gardée dans le secret de son sanctuaire, mais qu'il n'a pas su faire fructifier. Il n'a vu en Dieu

qu'un maître sévère, et quand « apparut la bonté et l'humanité du Dieu Sauveur » [1], il a fermé volontairement les yeux. La mine qu'il avait entre les mains va donc lui être ôtée, pour être donnée à un autre peuple qui saura la faire valoir. La religion d'Abraham cessera d'être le culte légitime du vrai Dieu, pour devenir une religion déshonorée, impuissante et maudite par le Seigneur méconnu de son peuple.

Mais le chrétien aussi doit s'instruire et trembler à la lecture de cette parabole. Le Dieu fait homme ici-bas a vécu et souffert sur la terre, pour qu'ensuite sa sainte humanité montât au pays lointain du ciel, et y reçut l'investiture de la royauté universelle. A chaque homme, ce Dieu confie des biens naturels et des grâces spirituelles à faire valoir jusqu'à son retour. Ce retour, c'est le jour du jugement. La récompense est alors proportionnée aux mérites acquis. Le mauvais serviteur n'est pas seulement le révolté qui a repoussé, comme les Juifs, le règne de Jésus Christ; c'est celui qui n'a vu dans la sévérité du Maître qu'un prétexte à excuser sa paresse; celui dont le cœur a été insensible à l'attrait des récompenses, et surtout aux nobles sentiments de la reconnaissance et de l'amour envers son Dieu; c'est l'honnête homme qui n'a fait ni bien ni mal; qui s'est borné aux jouissances légitimes, mais égoïstes, de la vie présente; qui a respecté les biens, l'honneur, la vie du prochain, mais est resté sourd aux plaintes des malheureux; qui a gardé au fond du cœur une vague religiosité, mais n'a su s'imposer aucun sacrifice pour la pratique des grands commandements, aucune peine pour l'exercice des grandes vertus, aucune souffrance pour l'expiation des grandes défaillances de toute vie humaine passée loin de Dieu. Celui-là n'a voulu tirer parti ni des bienfaits naturels ni des dons de la grâce dont il avait été comblé. Un jour viendra où tout lui sera ôté.

La parabole des mines ouvrait les perspectives de l'éternité derrière la croix du Sauveur. Elle convenait bien à ce vendredi, le dernier avant celui de la Passion.

« Quand il eut ainsi parlé, Jésus marcha en avant pour monter « à Jérusalem » [2].

1. Tite, III, 4.
2. S. Luc, XIX, 11-28.

Notre Seigneur ne se lassait pas d'éclairer ses malheureux compatriotes; ils avaient tous autant besoin que Zachée de bien se rendre compte de ce qu'il était lui-même, afin de le reconnaître pour leur Messie. Mais ils restaient volontairement aveugles. Le Sauveur cherchait à ouvrir les yeux de leur âme, en ouvrant les yeux du corps à des malheureux atteints de cécité. La guérison opérée à l'entrée de la ville avait excité de vives espérances dans le cœur des affligés. Le lendemain, à son départ, Notre Seigneur trouva un autre aveugle qui, instruit de ce qui s'était passé la veille, eut grand soin de solliciter sa guérison dans les mêmes termes que son compagnon d'infortune.

« Comme il partait de Jéricho, avec ses disciples et une foule « très considérable, un aveugle, Bartimée (fils de Timée) était « assis au bord de la route et mendiait. Quand celui-ci eut appris « que c'était Jésus de Nazareth, il se mit à crier et à dire : Jésus, « fils de David, ayez pitié de moi. Beaucoup lui adressaient des « menaces pour le faire taire; mais il n'en criait que plus fort : « Fils de David, ayez pitié de moi. Jésus s'arrêta et commanda de « l'appeler. On appelle alors l'aveugle en lui disant : Aie bon cou- « rage, lève-toi, il t'appelle. Jetant son manteau, celui-ci s'élance « et vient à lui. Jésus prit la parole et lui dit : Que veux-tu que je te « fasse? L'aveugle lui répondit : Maître, que je voie! Jésus lui dit : « Va, ta foi t'a sauvé. Aussitôt il vit, et il le suivit sur la route » [1].

Ces deux guérisons, que saint Luc et saint Marc racontent séparément, mais que saint Matthieu unit en un seul récit, sont les derniers miracles opérés par le Sauveur avant son entrée solennelle à Jérusalem, ou du moins les derniers dont les évangélistes fassent mention. Leur signification est grande. Notre Seigneur demanda à chacun de ces malheureux : Que veux-tu que je te fasse? Tous deux répondirent : Que je voie! Quelques jours encore, et Jérusalem accueillera son Messie en l'appelant fils de David. — Que veux-tu que je te fasse? lui dira aussi Jésus. — Que je ne voie pas! répondra la ville ingrate, par la bouche de ses plus hauts représentants. Notre Seigneur tient du moins à lui montrer ce qu'il aurait pu faire pour elle, si elle avait voulu.

1. S. Marc, x, 46-52; S. Matthieu, xx, 29-34.

Bethanie n'est qu'à cinq lieues environ de Jéricho. Notre Seigneur voulait y arriver le soir, avant le soleil couché; car à ce moment devait commencer le sabbat, et cesser le droit de voyager. Il avait l'intention de passer ce jour-là dans la famille qu'il aimait, et d'y célébrer à l'avance le grand sabbat de sa sépulture qui allait arriver huit jours après.

« Six jours avant la Pâque, Jésus arriva à Bethanie, où avait « été mort Lazare, que Jésus ressuscita. Là on lui fit un repas, « dans la maison de Simon le lépreux. Marthe servait et Lazare « était un des convives ». Ce Simon était évidemment très lié avec la famille de Lazare, puisque Marthe servait chez lui et que le divin Maître daignait accepter son hospitalité. Le surnom que lui garde l'Évangile donne à penser que Notre Seigneur l'avait guéri. Lazare était présent, « afin qu'on ne crût pas que le mort ressuscité n'était qu'un fantôme; il était là, vivant, parlant, mangeant. La vérité brillait au grand jour, et l'incrédulité des Juifs était confondue » [1].

« Pendant qu'on soupait, Marie prit dans un vase d'albâtre « une livre de nard très pur et très précieux, et brisant le vase, « elle répandit le contenu sur la tête de Jésus qui était couché, « en parfuma ses pieds et les essuya avec ses cheveux. La maison « fut remplie par l'odeur du parfum.

« A cette vue, quelques-uns des disciples s'indignèrent en eux- « mêmes et dirent : A quoi bon perdre ainsi ce parfum? On « aurait pu le vendre très cher, plus de trois cents deniers, et en « donner le prix aux pauvres. Et ils murmuraient contre elle. « L'un des disciples, Judas Iscariote, celui qui devait le trahir, « dit donc : Pourquoi ce parfum n'a-t-il pas été vendu trois cents « deniers et donné aux malheureux? Il parla ainsi, non par « intérêt pour les malheureux, mais parce qu'il était voleur, et « qu'ayant la bourse il gardait ce qu'on y mettait.

« Jésus, connaissant toutes ces choses, dit alors : Pourquoi « faire de la peine à cette femme? Laissez-la, car ce qu'elle a fait « à mon égard a été bien fait. Vous aurez toujours des pauvres « avec vous, et quand vous voudrez, vous pourrez leur faire du

1. Saint Augustin, *sur saint Jean*, L, 5.

« bien; mais moi, vous ne m'aurez pas toujours. Ce que cette « femme a pu faire, elle l'a fait. En répandant ce parfum sur mon « corps, elle a préludé à ma sépulture. En vérité, je vous le dis, « partout où sera prêché cet Évangile dans le monde entier, on « racontera à sa louange ce qu'elle a fait » [1].

Rien de plus délicat, de plus respectueux, de plus humble, de plus affectueux que la reconnaissance de Marie Madeleine. Elle doit à Notre Seigneur sa conversion, la résurrection de son frère et l'incomparable honneur d'une amitié divine pour elle et pour sa famille. Rien ne lui coûte quand il s'agit de témoigner son respectueux attachement; sans s'inquiéter de ce que diront les assistants, elle brise le vase précieux et répand ce parfum, dont les disciples estiment le prix à trois cents deniers, soit environ 300 francs. Elle est un bel exemple de cette sainte prodigalité que l'Église a toujours aimé à déployer dans le culte de l'Hôte invisible de ses tabernacles. Certains hommes, à la foi éteinte et au cœur étroit, peuvent s'en offusquer; ils ont pour eux le triste patronage de l'Iscariote, et contre eux l'approbation formelle que Notre Seigneur a donnée à l'acte de Madeleine.

Les pauvres n'ont rien d'ailleurs à perdre aux libéralités des chrétiens envers leur Dieu; les mains qui s'ouvrent généreusement pour l'honneur extérieur du divin Maître, sont aussi les premières tendues vers cet autre Jésus Christ qui est le pauvre, et, dans les moments plus difficiles, l'Église n'a jamais hésité à dépouiller le tabernacle de ses richesses pour venir en aide aux membres souffrants de Celui dont, mieux que personne, elle connaît les intentions.

Les murmures des disciples sont vite apaisés par la parole du Maître. Il n'est plus avec eux pour longtemps, mais il y aura toujours des pauvres parmi eux. Ce dernier avertissement coupe court aux rêveries de ceux qui prétendent pouvoir un jour bannir de la terre la pauvreté et tous les autres maux. La pauvreté est une grande école de sanctification pour ceux qui la supportent avec résignation, l'embrassent avec amour, ou l'assistent avec une humble et tendre charité. En rêver la suppression, c'est, le

1. S. Matthieu, XXVI, 6-13; S. Marc, XIV, 3-9; S. Jean, XII, 1-8

plus souvent, penser moins à exempter le pauvre de sa misère qu'à se débarrasser soi-même d'un devoir gênant. Jésus Christ a parlé : le pauvre sera toujours là. Le chrétien l'aidera de tout son pouvoir à sortir de la misère, il l'aidera avant tout à parvenir au ciel.

A quatre jours de la trahison, la grossière passion de Judas nous est révélée : il est un homme d'argent. Il a voulu tenter cette conciliation impossible entre Dieu et l'argent : c'est l'argent qui tient la première place dans son cœur et qui en a chassé Dieu. L'indigne apôtre vient de voir avec dépit trois cents deniers lui échapper ; à quel crime va-t-il en venir bientôt pour gagner du moins trente pièces d'argent !

Cependant beaucoup de pèlerins ont poursuivi leur route jusqu'à Jérusalem, et y ont fait connaître la présence du Sauveur à Bethanie. « Un très grand nombre de Juifs apprirent donc « que Jésus était là, et ils vinrent, non pas à cause de Jésus « seulement, mais aussi pour voir Lazare qu'il ressuscita d'entre « les morts. De leur côté, les princes des prêtres songèrent à faire « périr Lazare, parce que beaucoup d'entre les Juifs s'en allaient « à cause de lui et croyaient en Jésus » [1].

Lazare ressuscité était un argument inattaquable en faveur de la puissance divine de Jésus Christ. Les grands personnages du temple ne trouvent qu'un moyen de répondre, c'est de mettre Lazare à mort, comme si la malice des hommes pouvait tenir tête à la bonté de Dieu. Ce n'est pas Lazare, c'est Jésus lui-même qui périra. Les pontifes n'en seront pas plus avancés ; car de cette mort datera la fin de leur puissance et l'avènement du nouveau royaume des cieux.

1. S. Jean, XI, 9-11.

A ⁂ Ω

VI

LA SEMAINE DE LA PASSION.

CHAPITRE PREMIER.

LA MANIFESTATION SOLENNELLE DU MESSIE AU TEMPLE.

Le cortège triomphal du jour des Rameaux. — Pleurs sur Jérusalem. — Visite au temple. — Le Lundi Saint : malédiction du figuier stérile. — Les vendeurs chassés du temple. — Protestation des princes des prêtres et des scribes. — Le Mardi Saint : le figuier desséché, puissance de la prière. — De quelle autorité agit Jésus? De qui est le baptême de Jean? — Les deux fils envoyés à la vigne. — Parabole des vignerons homicides. — Parabole des noces et de la robe nuptiale. — Les étrangers qui veulent voir Jésus. — La Passion et le triomphe prochains du Fils de l'homme.

Le Sauveur passa à Bethanie la journée du dernier sabbat qu'il devait célébrer sur la terre.

« Le lendemain », probablement vers le milieu du jour, il se mit en route pour Jérusalem. « Quand il fut arrivé à Bethphagé, « non loin de Bethanie, sur la montagne des Oliviers, il envoya « deux disciples, en disant : Allez à la ferme qui est en face de « vous. Sitôt entrés, vous y trouverez attachés une ânesse « et son ânon, sur lequel personne n'est jamais monté ; détachez-« le et amenez-le moi. Si l'on vous dit : Que faites-vous là? pour-« quoi le détachez-vous? répondez que le Seigneur en a besoin, « et aussitôt on les laissera aller.



Voici ton Roi qui t'arrive plein de douceur, assis sur une ânesse et sur l'ânon de celle qui porte le joug.

S. Matthieu, xxi, 5.

« Les envoyés partirent, et, comme il leur avait été dit, ils « trouvèrent un ânon attaché dehors à la porte entre deux « chemins. Pendant qu'ils le détachaient, ses maîtres qui étaient « là leur dirent : Qu'avez-vous à détacher l'ânon? Ils répondirent, « comme Jésus le leur avait commandé : C'est parce que le « Seigneur en a besoin. Alors on le leur laissa ».

Tout ce détail si familier a pour but, sans doute, de montrer que, dans ce qui allait se passer, rien ne serait abandonné au hasard. C'est le Sauveur qui réglait toutes choses avec sa science et sa puissance divines. Du reste, ce modeste ânon, auquel il est fait tant d'honneur, était là pour l'accomplissement d'une célèbre prophétie.

Les disciples « amenèrent à Jésus l'ânesse et l'ânon, jetèrent « leurs manteaux sur celui-ci, et y firent monter Jésus. Tout « ceci fut fait pour l'accomplissement de ce qui avait été dit par « le prophète : Dites à la fille de Sion : Ne crains pas; voici ton « Roi qui t'arrive plein de douceur, assis sur une ânesse et sur « l'ânon de celle qui porte le joug. Les disciples ne s'en aper- « çurent pas sur le moment; mais quand Jésus fut glorifié, il « se rappelèrent que ces choses avaient été écrites à son sujet. « Voilà donc ce qu'ils lui firent ».

L'humble monture convenait bien au triomphe d'un Roi pauvre et souffrant. Un âne avait déjà porté le Verbe incarné, quand Marie fit le voyage de Nazareth à Bethléem. L'ânon sur lequel monte le Sauveur, pour entrer à Jérusalem, n'a encore porté personne; l'ânesse sa mère avait servi souvent de monture. On a vu là un instructif symbole. L'ânesse et l'ânon représentent la Synagogue et l'Église chrétienne, marchant côte à côte à travers les siècles. La première a porté les prophètes et garde encore leurs écrits; la seconde n'a jamais porté et ne portera jamais que Jésus Christ, avec son Évangile qui montre les prophéties accomplies. Celle d'entre ces prophéties qui annonçait l'entrée triomphale du Messie, monté sur l'ânon, parlait aussi de ses suites glorieuses : « Voici que ton Roi t'arrivera, Roi de justice et de salut, mais Roi affligé, monté sur une ânesse et son ânon. J'exterminerai les chars d'Ephraïm et les chevaux de Jérusalem; les arcs guerriers seront brisés. Il prêchera la

paix aux nations, et sa puissance s'étendra d'une mer à l'autre, et des fleuves aux extrémités de la terre » [1]. La foule des disciples qui accompagnaient Notre Seigneur depuis Bethanie, et la multitude qui, des hauteurs de Jérusalem, épiait son apparition sur la montagne des Oliviers, avaient donc bien raison de s'unir pour lui faire cortège et l'acclamer.

« La foule nombreuse qui était arrivée pour le jour de la fête, « apprenant que Jésus venait à Jérusalem, se porta à sa ren- « contre. Pendant qu'il s'avançait en descendant le mont des « Oliviers, beaucoup étendirent leurs manteaux sur le chemin; « d'autres coupaient des branches d'arbres et en jonchaient la « route; un très grand nombre avaient en main des rameaux « de palmiers. Les multitudes de ses disciples, toutes joyeuses, « se mirent à louer Dieu à haute voix de toutes les merveilles « dont elles avaient été témoins, et, tant ceux qui marchaient « devant que ceux qui suivaient, s'écriaient: Hosanna au Fils « de David, Roi d'Israël! Béni soit celui qui vient au nom du « Seigneur! Béni l'avènement du règne de notre père David! « Hosanna! Paix dans le ciel, gloire au plus haut des cieux! La « foule qui était avec lui quand il rappela Lazare du tombeau « et le ressuscita d'entre les morts, lui rendait témoignage, et la « multitude s'était portée à sa rencontre, parce qu'elle avait en- « tendu parler des miracles qu'il avait opérés ».

Nul triomphe ne fut plus spontané : c'était le cœur de tout un peuple que la reconnaissance faisait éclater en transports. Nul ne fut plus significatif : celui qu'on acclamait, c'était le Fils de David, l'Envoyé du Seigneur, le Roi d'Israël, le Messie en un mot. Tout ce peuple, plus intelligent que ses docteurs, l'avait reconnu à ses incomparables miracles, comme le notent expressément les évangélistes. Ce cri d'hosanna, « sois le Sauveur », qui était en Israël le grand cri de la joie et de l'espérance, avait en ce moment sa plus haute signification, et le chant même des anges de Bethléem trouvait un solennel écho dans les acclamations populaires de ce jour.

Seuls les pharisiens et les amis des pontifes faisaient entendre

1. Zacharie, IX, 9, 10.

une note discordante dans ce concert. « Quelques-uns des pharisiens, qui étaient au milieu de la foule, lui dirent : Maître, « faites donc taire vos disciples. Il leur répondit : Je vous le dis, « s'ils se taisent, les pierres crieront ». Il faut en effet qu'en ce jour on acclame Notre Seigneur comme Messie; il doit être bien avéré que c'est comme tel que Jésus va mourir. Dieu, qui des pierres du chemin pourrait faire lever des enfants d'Abraham, ferait crier ces mêmes pierres en l'honneur de son Fils, si les hommes se taisaient.

Au milieu même de son triomphe, le Sauveur voulut qu'une pensée de tristesse vînt affliger son cœur. Car ce cœur, pour être uni à la divinité, n'en était pas moins accessible à tous les sentiments qui font la gloire de la nature humaine : l'amour de la patrie y tenait une grande place. Aussi, à la pensée de ce qui arriverait bientôt, « quand il fut près de la ville, en la voyant, « il pleura sur elle et dit : Si toi aussi tu avais reconnu, même « encore en ce jour, ce qui peut te donner la paix! Mais à « présent c'est caché à tes yeux. Aussi des jours viendront pour « toi où tes ennemis t'environneront d'un retranchement; ils « t'entoureront, te presseront de toutes parts, t'abattront jusqu'à terre avec les enfants qui sont dans ton sein, et ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas reconnu le temps où tu as été visitée ».

Les habitants de la ville s'étaient tenus presque tous à l'écart de la manifestation, à cause des préjugés qui les animaient contre le Sauveur. Beaucoup d'étrangers, arrivés pour la Pâque, ignoraient encore l'importance du mouvement que la prédication et les miracles du divin Maître avaient suscité dans tout le pays. Aussi « quand il fut entré à Jérusalem, toute la ville fut « en émoi : quel est celui-ci? disait-on; et les gens du peuple « répondaient : C'est Jésus, le prophète de Nazareth en Galilée ». Ils le connaissaient bien en effet, tous ces hommes simples qu'il avait charmés par sa parole, ces affligés qu'il avait secourus, ces infirmes qu'il avait guéris, ces morts qu'il avait ressuscités, et qui tenaient en ce jour mémorable à faire éclater leur foi et leur reconnaissance. Ils sentaient qu'ils ne se trom-

paient pas en saluant Jésus comme leur royal Messie. Hélas! quelques jours encore, et à cette foule joyeuse, aimante et enthousiaste, succèdera une autre foule haineuse, incrédule et altérée de sang, grossie elle aussi par le flot des indifférents, et dont la mission sera de conduire le Rédempteur à la croix.

Quant à Notre Seigneur, « il se rendit dans le temple, et « après avoir tout examiné, comme on était déjà au soir, il s'en « retourna à Bethanie avec les douze.

« De leur côté, les pharisiens se dirent les uns aux autres : « Vous voyez que nous n'avançons à rien : voici que tout « le monde s'est mis à sa suite » [1]!

Cette visite au temple avait un sens qui ne fut alors compris que de Notre Seigneur. C'est en ce jour qu'on choisissait les agneaux destinés à l'immolation pascale; il se présentait donc lui-même au choix de son Père éternel. Venu là en victime, il demeura humble et silencieux et remit au jour suivant l'exercice de son autorité. Car le regard qu'il jeta dans les parvis du temple fut attristé par de nouvelles profanations dans la maison du Seigneur.

L'attitude des membres du sanhédrin devenait fort embarrassée. Toutes les mesures de rigueur n'aboutissaient à rien; le prophète de Nazareth paraissait de plus en plus populaire, et l'affluence à Jérusalem des gens de Galilée et des pays parcourus par lui, rendait d'une exécution bien difficile les plans homicides qu'on avait concertés en haut lieu. Tous les soirs d'ailleurs, Notre Seigneur quittait la ville et rendait ainsi impossible le coup de main qu'on aurait pu tenter à la faveur des ténèbres pour s'emparer de sa personne.

« Le lendemain, comme on était parti de Bethanie pour reve- « nir à la ville, il eut faim. Il vit de loin, le long du chemin, un « figuier qui avait des feuilles, et il s'en approcha afin d'y « trouver peut-être quelque chose. Mais quand il fut arrivé « auprès, il n'y trouva que des feuilles, car ce n'était pas la

1. S. Matthieu, XXI, 1-11; S. Marc, XI, 1-11; S. Luc, XIX, 29-44; S. Jean, XII, 12-19.

« saison des figues. Il prit la parole et dit : Qu'il ne naisse « plus jamais de toi aucun fruit qu'on puisse manger ! Ses « disciples l'écoutaient. Sur-le-champ, le figuier se dessé- « cha »[1].

Bethphagé, « la maison des figues vertes », était un endroit fertile en figuiers. Il s'en trouvait de plusieurs espèces. La figue, qui avait donné son nom à la localité, n'arrivait pas ordinairement à maturité avant l'hiver, et restait sur l'arbre jusqu'au printemps suivant. C'est ce qui explique l'action de Notre Seigneur. Sa faim est toute mystérieuse; elle ressemble à la soif qu'il éprouvera sur la croix : il a faim et soif des âmes de son peuple, mais ses désirs divins ne sont pas satisfaits.

La malédiction qu'il prononce contre le figuier est un terrible symbole. Au cours de l'année précédente, le divin Maître avait parlé du peuple juif sous la figure d'un arbre stérile ; le fermier obtenait un répit en sa faveur, et promettait de mettre du fumier au pied de l'arbre et de l'entourer de soins nouveaux. Depuis cet avertissement, Notre Seigneur a multiplié les preuves de sa mission divine; il a en particulier ressuscité Lazare aux portes mêmes de Jérusalem, et les Juifs sont restés presque tous incrédules. L'heure de la malédiction est arrivée. Le peuple juif demeurera le long du ehemin, comme un arbre desséché. L'humanité viendra auprès, sans y pouvoir cueillir aucun fruit; elle connaîtra seulement que Dieu passa par là un jour, qu'il vit sur cet arbre le feuillage touffu des prescriptions et des prophéties anciennes, qu'à l'ombre de ce feuillage ne germèrent point les fruits attendus, et qu'une malédiction terrible frappa le peuple infidèle à sa mission.

En pénétrant dans le temple, le soir de son triomphe, le Sauveur avait constaté le retour de tous les abus corrigés si sévèrement, la première année de sa vie publique. L'honneur de son Père exigeait qu'il accomplît un nouvel acte d'autorité. « On arriva à Jérusalem. Jésus entra dans le temple, et se « mit à en chasser les vendeurs et les acheteurs. Il renversa les

1. S. Matthieu, xxi, 18, 19; Saint Marc, xi, 12-14.

« tables des changeurs et les sièges des vendeurs de colombes, « et il ne souffrit pas que personne portât quelque ustensile à « travers le temple. Il leur faisait entendre cet enseignement : « N'est-il pas écrit : Ma maison est une maison de prière, c'est « ainsi qu'on l'appellera parmi toutes les nations, et vous, « vous en avez fait une caverne de voleurs! ».

Cette fois, on n'a plus osé introduire le gros bétail dans les parvis; mais par contre, on les traverse avec toutes sortes d'objets, pour s'éviter un détour par les rues de la ville. Bien plus, en rappelant une parole du prophète Jérémie, le Sauveur nous révèle une des plaies de son peuple ingrat : un trafic malhonnête a établi ses agences sous les portiques mêmes du temple, et l'israëlite qui vient de la province ou de l'étranger y est rançonné, avec la connivence des grands-prêtres, par des agioteurs sans scrupule. Caverne de voleurs! Depuis que Notre Seigneur a proféré ce mot, on dirait que l'Israël déchu a tenu à le justifier, et à en faire l'enseigne de son culte éhonté du veau d'or.

Comme la première fois, le divin Maître fut obéi sans résistance, tant ses ennemis mêmes comprenaient qu'il avait raison. Mais sa juste sévérité ne lui faisait rien perdre de sa bonté. Le peuple le savait bien. « Des aveugles et des boiteux s'approchèrent alors de lui dans le temple, et il les guérit. Chaque « jour il était à enseigner dans le temple ».

« Les princes des prêtres et les scribes, voyant les merveilles « qu'il accomplissait, et les enfants qui s'écriaient dans le tem- « ple : Hosanna au Fils de David! s'indignèrent et lui dirent : « Entendez-vous ce qu'ils disent? — Certainement, répondit « Jésus. Ne l'avez-vous pas lu : C'est de la bouche des petits « enfants et de ceux qui sont à la mamelle, que vous avez reçu « une louange parfaite.

« En l'entendant, les princes des prêtres, les scribes et les « chefs du peuple cherchaient comment le perdre; mais ils n'ar- « rivaient pas à savoir que lui faire. Ils le craignaient en effet, « parce que la multitude était suspendue pour l'entendre et « admirait son enseignement.

« Le soir venu, il les laissa, sortit de la ville, s'en alla à Beth-
« anie et y demeura »[1].

Notre Seigneur s'était tenu toute cette journée du lundi dans la forteresse même de ses ennemis, et il y avait exercé avec éclat son autorité souveraine, sans que l'indignation des prêtres et des pharisiens osât se produire autrement qu'en paroles. Il agissait en Maître durant le jour, et la multitude des pèlerins, étrangère aux antipathies des gens de Jérusalem, ne lui ménageait pas son admiration; elle se pressait autour de lui pour l'entendre, et lui formait une inviolable garde du corps. La nuit eût prêté plus facilement à un coup de main; mais le Sauveur se mettait à l'abri, à Bethanie, en attendant son heure.

« Le lendemain matin, en passant, les disciples virent le
« figuier desséché jusqu'aux racines, et ils s'en étonnèrent.
« Comment, dirent-ils, s'est-il desséché tout d'un coup? Pierre
« se ressouvenant lui dit : Maître, voici que le figuier que vous
« avez maudit s'est desséché. Jésus prit la parole et leur dit :
« Ayez foi en Dieu. Je vous le dis en vérité, si vous aviez la foi,
« sans aucune hésitation en vous-mêmes, non seulement vous
« en feriez autant pour un figuier, mais vous diriez à cette mon-
« tagne : Ote-toi, et jette-toi dans la mer, et cela se ferait. C'est
« pourquoi je vous dis : Tout ce que vous demanderez par la
« prière, croyez que vous le recevrez, et cela vous arrivera.
« Toutefois lorsque vous vous lèverez pour prier, si vous avez
« quelque grief contre un autre, remettez-le lui, afin que votre
« Père qui est dans les cieux vous remette vos péchés. Car si
« vous ne remettez pas, votre Père qui est dans les cieux ne
« vous remettra pas non plus vos péchés »[2].

Notre Seigneur n'explique pas à ses disciples le sens symbolique de la malédiction du figuier; mais il en prend occasion de leur renouveler un avis plus pratique sur la prière. Animée par une foi ardente et vivifiée par la charité, elle accomplirait des merveilles, elle précipiterait le mont des Oliviers dans la mer Morte. Il y a là une puissance incalculable mise par le Seigneur

1. S. Matthieu, XXI, 12-17; S. Marc, XV, 15-19; S. Luc, XIX, 45-48.
2. S. Matthieu, XXI, 20-22; S. Marc, XI, 20-26.

dans la main de l'homme; mais il faudrait la foi pour la mettre en œuvre, et l'homme se conduit comme si la puissance et la bonté de Dieu étaient les dernières choses auxquelles il soit en droit de croire!

« Ils vinrent de nouveau à Jérusalem. Pendant qu'il se pro-
« menait dans le temple, enseignant le peuple et l'évangélisant,
« les princes des prêtres, les scribes et les anciens s'approchè-
« rent de lui et lui dirent : En vertu de quelle autorité agissez-
« vous ainsi? Dites-le nous. Quel est celui qui vous a donné
« ce pouvoir? ».

C'était le sanhédrin, vivement ému des événements de la veille, qui envoyait ses représentants pour interroger publiquement le Sauveur. Maintes fois déjà la réponse a été faite à leur question. Notre Seigneur a reçu de son Père le pouvoir de parler et d'agir, et à chacune de ses apparitions à Jérusalem, il l'a nettement déclaré aux autorités religieuses de la nation. Mais le sanhédrin n'a voulu se rendre ni au témoignage des paroles, ni à l'évidence des miracles du Sauveur. S'il ignore encore en vertu de quelle autorité agit ainsi le divin Maître, il l'ignore par sa faute, et il n'est pas admissible que, sur une question de cette importance, les docteurs soient moins bien renseignés que la foule du peuple. Ce qui manquait au sanhédrin, ce n'était pas la lumière; il la refusait obstinément. Pour être éclairé, il lui eût fallu plus de loyauté, d'humilité et de conscience.

« Jésus prit la parole et leur dit : Et moi aussi, je vais vous
« poser une question. Répondez-moi, et je vous dirai en vertu
« de quelle autorité j'agis ainsi. D'où venait le baptême de
« Jean, du ciel ou des hommes? Mais ceux-ci réfléchissaient
« en eux-mêmes et disaient : Si nous répondons : Il vient du
« ciel, il nous dira : Pourquoi donc ne croyez-vous pas en lui? Si
« nous disons : Il vient des hommes, nous avons le peuple à
« redouter; car tous s'uniront pour nous lapider, certains qu'ils
« sont que Jean était vraiment un prophète. Ils répondirent
« donc à Jésus : Nous n'en savons rien. Et Jésus repartit : Ni

« moi non plus je ne vous dirai pas en vertu de quelle auto-« rité j'agis ainsi »[1].

L'arrogance des docteurs d'Israël fut ainsi confondue devant tout le peuple. Ils ne pouvaient dire si Jean-Baptiste était oui ou non un envoyé de Dieu. Par là même, ils reconnaissaient leur incapacité à remplir leur mission religieuse. De quel droit dès lors demandaient-ils compte au Sauveur de ses actes? Après avoir tant de fois répondu à leurs légitimes exigences, sans trouver créance auprès d'eux, Notre Seigneur déclinait maintenant leur vaniteuse incompétence.

Sans rien atténuer de la vérité, en face de ses juges du lendemain, Notre Seigneur continuait : « Que vous en semble? « Un homme avait deux fils. Il alla au premier et lui dit : « Mon fils, va-t-en aujourd'hui travailler à ma vigne. — Je « ne veux pas, répondit celui-ci; mais ensuite, touché de re-« pentir, il y alla. S'approchant de l'autre, le père parla de « même. — J'y vais, Seigneur, répondit celui-là, et il n'y alla pas. « Lequel des deux a fait la volonté de son père? — Le premier, « lui disent-ils. Jésus reprit : Je vous dis en vérité que les pu-« blicains et les courtisanes arriveront avant vous dans le « royaume de Dieu. Car Jean est venu à vous par le chemin « de la justice, et vous n'avez pas cru en lui, tandis que les « publicains et les courtisanes ont cru en lui. Vous en avez été « témoins, et ensuite vous ne vous êtes pas repentis pour croire « en lui »[2].

Non seulement les docteurs n'imitaient pas la conversion des publicains et des courtisanes, mais encore ils les excluaient impitoyablement du salut. La parabole du Sauveur tombait sur eux de tout son poids. La nation juive d'ailleurs partageait leur révolte; c'était elle ce fils insoumis qui, après avoir consenti à se rendre à la vigne, refusait maintenant de travailler, tandis que les pécheurs accouraient à l'appel du Seigneur.

Pour mieux préciser sa pensée, le divin Maître ajouta une

1. S. Matthieu, xxi, 23-27; S. Marc, xi, 27-33; S. Luc, xx, 1-8.
2. S. Matthieu, xxi, 28-32.

autre parabole dont ses ennemis ne pourraient méconnaître le sens. « Il se mit donc à parler en paraboles. Écoutez cette autre « parabole, dit-il au peuple.

« Un père de famille planta une vigne, l'entoura d'une haie, « y creusa un pressoir, y bâtit une tour, la loua à des vignerons « et partit pour un très long voyage. Quand le temps des « fruits arriva, il envoya un de ses serviteurs auprès des vi- « gnerons, pour recevoir d'eux le fruit de la vigne. Mais ceux- « ci le saisirent, le frappèrent et le renvoyèrent les mains vides. « Il leur envoya alors un autre serviteur; mais ils le blessèrent « à la tête, l'accablèrent d'outrages et le renvoyèrent les mains « vides. Il en envoya encore un autre, et ils le tuèrent; d'autres « enfin en grand nombre, qu'ils blessèrent et chassèrent, qu'ils « lapidèrent et mirent à mort. A la fin, le maître se dit : Que « ferai-je? Je vais leur envoyer mon fils bien-aimé. Il le leur « envoya donc après tous les autres, en se disant : Quand ils « le verront, peut-être le respecteront-ils.

« Lorsque les vignerons l'aperçurent, ils se dirent entre eux : « C'est l'héritier; allons, tuons-le, et l'héritage sera à nous. « Ils le saisirent alors, le jetèrent hors de la vigne et le mirent « à mort. Quand donc le Maître de la vigne viendra, que « fera-t-il à ces vignerons? Ils lui dirent : Ce sont des mé- « chants qu'il fera périr violemment; puis il louera sa vigne « à d'autres vignerons, qui lui rapporteront du fruit à la saison. « — Il viendra en effet, reprit Jésus, il fera périr ces vignerons « et donnera la vigne à d'autres.

« A ces paroles, quelques-uns dirent : A Dieu ne plaise! « Mais Jésus les regardant ajouta : N'avez-vous donc pas lu « ceci dans les Écritures : La pierre que les constructeurs ont « rejetée est devenue la pierre angulaire; c'est là l'œuvre du « Seigneur, c'est une merveille à nos yeux? C'est pourquoi je « vous le dis : le royaume de Dieu vous sera enlevé, et sera « donné à une nation qui lui fera produire ses fruits. Et qui- « conque tombera sur cette pierre se brisera, et si elle tombe « sur quelqu'un, elle l'écrasera.

« En entendant cette parabole, les princes des prêtres, les « pharisiens et les scribes reconnurent qu'il y parlait d'eux. Ils

« cherchaient donc en ce moment à mettre la main sur lui; mais « ils craignaient la foule, parce qu'on le regardait comme un « prophète. Ils le laissèrent alors et s'en allèrent » [1].

La parabole est d'une clarté saisissante, et personne ne se trompa sur sa signification. Cette vigne est celle dont les prophètes ont si souvent parlé : « Mon bien-aimé avait une vigne sur une fertile colline; il l'environna d'une haie, en ôta les pierres et la planta d'un cep de choix. Il bâtit une tour au milieu et y creusa un pressoir. Il s'attendait à ce qu'elle portât des raisins, et elle n'a produit que des fruits sauvages. La vigne du Seigneur des armées, c'est la maison d'Israël » [2]. Le Seigneur a tout fait pour son peuple; il l'a entouré d'une barrière de commandements et d'institutions pour le séparer des autres peuples; lui-même a été la tour inexpugnable élevée pour sa défense; il en a confié la garde et la culture à des chefs civils et religieux qui devaient faire produire à cette vigne des fruits de salut. De temps en temps, il a envoyé quelqu'un de ses serviteurs, les prophètes, pour demander compte aux vignerons de leur travail. La plupart de ces envoyés ont été l'objet de persécutions, et leur voix n'a pas été écoutée. Isaïe a été scié par ordre du roi Manassé; Jérémie lapidé par ses compatriotes en Égypte; Ézéchiel mis à mort lui aussi par ceux de sa nation. Les autres n'ont rencontré qu'incrédulité et révolte. Le dernier, Jean-Baptiste, vient d'avoir la tête tranchée par Hérode, à la satisfaction secrète des autorités de Jérusalem, que gênaient les leçons, les exemples et l'influence du Précurseur. Maintenant voici venu à la vigne le Fils bien-aimé du Père. Qu'importent aux princes des prêtres, aux scribes et aux grands de la nation les droits de Dieu et le salut du peuple? L'envoyé du Père vient les troubler dans la jouissance de leur autorité, de leur considération, de leurs dignités, de leurs biens temporels : qu'il disparaisse comme les autres; l'héritage leur reviendra, s'imaginent-ils, cet héritage qui n'appartient qu'au Seigneur. Déjà ils ont jeté le Fils hors de la vigne, en l'excommuniant, et en chassant de la synagogue ceux qui croient en lui. Trois

1. S. Matthieu, XXI, 33-46; S. Marc, XII, 1-12; S. Luc, XX, 9-19.
2. Isaïe, V, 1-7.

jours encore, et ils réaliseront le terrible dénouement indiqué par le divin Sauveur : après la révolte contre le Fils bien-aimé, la condamnation suprême et la mise en croix!

Notre Seigneur ne dissimule pas les lamentables conséquences de la juste colère du Père, et c'est surtout cette révélation qui exaspère les Juifs. D'abord, la vigne du Seigneur ne sera plus le peuple d'Israël, mais l'humanité entière. Un plant nouveau va y être introduit, et le sang du Rédempteur l'arrosera et lui donnera une inépuisable fécondité. Ensuite les vignerons infidèles vont subir le châtiment de leurs crimes; ici encore se montre à l'horizon le sort réservé à Jérusalem et à la nation. Enfin celui qu'on jette hors de la vigne, celui dont on convoite l'héritage, celui dont on va se débarrasser violemment, apparaîtra, selon la parole du psaume, comme la pierre angulaire, le fondement indispensable du nouvel édifice élevé par le Seigneur. C'est lui cette petite pierre que le prophète a vue se détacher de la montagne et réduire en poussière toutes les puissances de ce monde [1]. L'histoire montrera ce qu'il en coûtera aux insensés de se heurter contre cette pierre, et d'oser porter une main impie sur « l'œuvre du Seigneur ».

Les membres du sanhédrin sont furieux de ce qu'ils viennent d'entendre. Incapables de répliquer par la raison, ils voudraient intervenir par la violence. Mais l'assistance qui entoure le Sauveur lui est favorable, et ils en sont réduits à se retirer honteusement.

Quand ils furent partis, « Jésus reprit la parole, et, se servant « encore de paraboles, s'exprima ainsi : Le royaume des cieux « est semblable à un roi qui célébra les noces de son fils. Il « envoya ses serviteurs appeler les invités aux noces, mais ils « ne voulaient pas venir. Il envoya de nouveau d'autres servi- « teurs, avec cet ordre : Dites aux invités : Voici que j'ai pré- « paré mon festin; mes taureaux et mes animaux gras sont tués; « tout est prêt; venez aux noces. Mais ils n'en tinrent aucun « compte, et s'en allèrent l'un à sa ferme, l'autre à son com- « merce. D'autres se saisirent de ses serviteurs, les accablèrent

1. Daniel, II, 34.

« d'outrages et les mirent à mort. A cette nouvelle, le roi entra « en colère; il envoya ses armées, fit périr ces homicides et « brûla leur ville. Alors il dit à ses serviteurs : Les noces sont « prêtes, mais ceux qui avaient été invités n'en ont pas été di- « gnes. Allez donc aux carrefours des chemins, et invitez aux « noces tous ceux que vous trouverez. Ses serviteurs sortirent « sur les routes, et rassemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, « bons et mauvais; et aux noces il y eut affluence de convives. « Or le roi entra pour voir les convives, et il aperçut un homme « qui n'était pas revêtu de la robe nuptiale. Il lui dit : Ami, « comment es-tu entré ici sans la robe nuptiale? Celui-ci resta « muet. Le roi dit alors à ses exécuteurs : Liez-lui les mains et « les pieds, et jetez-le dans les ténèbres extérieures, là où seront « les pleurs et les grincements de dents. Car beaucoup sont ap- « pelés, peu sont élus »[1].

La parabole des vignerons était historique et résumait la conduite passée du peuple de Dieu; celle des noces est prophétique, et dévoile les secrets de l'avenir par rapport au salut des hommes.

Ces premiers invités aux noces que le Père célèbre en l'honneur de son Fils, à l'occasion de son union avec l'humanité représentée par l'Église, ce sont encore les Juifs. En masse, ils dédaignent l'invitation divine. Tout entiers alors à leurs propriétés et à leur commerce, ils y sont restés rivés jusqu'à nos jours, contents de leur prospérité matérielle et ne se souvenant du festin spirituel que pour outrager, persécuter et mettre à mort, quand ils le peuvent, les serviteurs du Roi qui les a invités.

Les étrangers trouvés sur les chemins sont les pécheurs et les païens, conviés à leur tour aux noces évangéliques. C'était l'usage, en Orient, quand on invitait à un repas solennel, de fournir à chacun de ses hôtes un vêtement précieux, avec lequel il assistait à la fête. A leur entrée dans l'Église, les nouveaux venus reçoivent de même, au saint baptême, le vêtement de la grâce, dont on ne peut se passer pour s'asseoir à la table du Seigneur. Celui qui n'a pas la robe nuptiale, soit qu'il ait né-

1. S. Matthieu, XXII, 1-14.

gligé de s'en revêtir, soit qu'il l'ait perdue, est inexcusable, puisque cette robe a été distribuée gratuitement à tous et n'est reçue que pour être conservée. L'un des convives est donc jeté dans les ténèbres extérieures, dans le séjour de la damnation éternelle, avec les rebelles qui n'ont pas répondu à l'invitation de Dieu. Cet homme qui, seul parmi tant de convives, mérite d'être exclu, représente ceux qui sont infidèles à la grâce. Ces derniers sont-ils nombreux? N'y en a-t-il qu'un sur des centaines d'invités? Dieu seul le sait. Mais chacun doit redouter d'être celui-là, et, comme le dira saint Paul aux premiers chrétiens, il faut « travailler avec crainte et tremblement à faire son salut »[1].

« Beaucoup d'appelés, peu d'élus ». Notre Seigneur rappelle cette mystérieuse sentence. Tous sont appelés, puisque « Dieu notre Sauveur veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité »[2]; mais chacun garde sa liberté, et voilà pourquoi, parmi tant d'hommes qui passent sur la terre, les brebis fidèles ne forment qu'un « petit troupeau ».

Il se trouvait alors à Jérusalem, parmi les pèlerins qui affluaient à la fête, un certain nombre de prosélytes de la porte, étrangers qui croyaient au vrai Dieu et l'adoraient, sans cependant appartenir à Israël par la circoncision. Ils étaient autorisés à prier dans la première cour du temple, qu'on appelait à cause d'eux le parvis des gentils. « Quelques-uns de ces étrangers, parmi « ceux qui étaient montés pour adorer au jour de la fête, s'ap- « prochèrent donc de Philippe, qui était de Bethsaïde en Galilée, « et ils lui adressaient cette demande : Seigneur, nous voulons « voir Jésus. Philippe alla le dire à André; André à son tour « et Philippe le dirent à Jésus ».

Au nom des publicains et des pécheurs, Zachée naguère avait désiré voir Jésus; au nom de la multitude des gentils, ces étrangers manifestent le même désir. Leur requête cause grande joie au Sauveur, et lui donne occasion de montrer à ses disciples, à travers les ombres de sa Passion, les glorieux horizons de la moisson évangélique. Témoins de sa mort, qui est imminente,

1. Philippiens, II, 12.
2. Timothée, II, 3, 4,

les disciples croiront que c'en est fait de l'œuvre du Messie; qu'ils se détrompent : l'humiliation est le fondement de la gloire, et la mort, la condition de la vie.

« Jésus répondit donc et leur dit : Voici venue l'heure où le Fils de l'homme doit être glorifié. En vérité, en vérité, je vous « le dis, si le grain de blé qui tombe sur la terre ne meurt point, « il reste seul; mais s'il meurt, il produit beaucoup de fruit. « Celui qui aime sa vie, la perdra, et celui qui déteste sa vie « en ce monde, la garde pour la vie éternelle. Que celui qui est « mon serviteur me suive, et là où je suis, sera aussi mon ser- « viteur. Celui qui aura été mon serviteur, mon Père le traitera « avec honneur ».

Le Sauveur « lui-même était ce grain qui devait mourir et se multiplier : mourir par l'infidélité des Juifs, se multiplier par la foi des peuples » [1]; grain qui allait être broyé sous la meule sanglante de la Passion, pour être ensuite enseveli, sous forme de pain de vie, dans la terre féconde des âmes, et faire de chaque fidèle un autre Jésus Christ. Mais cette voie royale de la souffrance et de la mort volontaires, par où le Rédempteur va passer le premier, ses disciples devront la gravir à leur tour, sans souci de la vie éphémère du temps, s'ils veulent rejoindre leur Maître là où il est déjà par sa divinité, et recevoir les honneurs que le Père tient en réserve pour ceux qui auront servi son Fils bien-aimé.

A la pensée des souffrances qui l'attendent et des persécutions qui accableront ses disciples, le cœur du Dieu fait homme s'émeut, et il s'écrie, comme il fera au soir de son agonie : « En ce mo- « ment mon âme est troublée. Que dirai-je donc? Père, déli- « vrez-moi de cette heure-là. Mais c'est pour cette heure-là que « je suis venu. Père, glorifiez votre nom ». Cette heure de la Passion est effroyable pour la sainte Humanité du Sauveur, qui voudrait y échapper. Mais cette heure terrible est la raison d'être de toute sa vie; c'est d'elle que dépendent et le salut des hommes et surtout la gloire du Père. Fils obéissant et dévoué, Notre Sei-

1. Saint Augustin, *sur saint Jean*, LI, 9.

gneur, par un sublime effort de sa volonté, appelle cette gloire inséparablement liée à ses tortures et à sa mort.

« Alors une voix vint du ciel : Je l'ai glorifié et je le glorifierai « encore. La foule qui était debout à écouter disait que c'était « un coup de tonnerre. D'autres disaient : Un ange lui a parlé. « Jésus prit la parole et dit : Ce n'est pas à cause de moi que « cette voix s'est fait entendre, mais à cause de vous. C'est « maintenant le jugement du monde; c'est maintenant que le « prince de ce monde va être jeté dehors. Et moi, quand j'aurai « été élevé de terre, j'attirerai tout à moi. Il parlait ainsi « pour signifier de quelle mort il allait mourir ».

La voix du Père retentit pour affermir la foi des disciples : leur maître va périr, mais le triomphe suivra l'humiliation, et celui qui a eu la gloire d'accomplir tant de miracles et de ressusciter Lazare, aura bientôt celle de se ressusciter lui-même et d'établir sur la terre le règne triomphant du Père. Écartant la pensée de ses incomparables douleurs, Notre Seigneur n'en voit plus maintenant que les deux grandes conséquences.

La première, c'est que le démon, prince de ce monde, va être dépossédé de son empire et jeté dehors, dans ces ténèbres extérieures qui constituent son vrai domaine. « Le démon possédait le genre humain, et il détenait à titre de pécheurs ceux qui méritaient le châtiment. Il régnait dans les cœurs des infidèles; il les trompait et les gardait en esclavage, afin de les entraîner à délaisser le Créateur pour adorer la créature. La foi du Christ, confirmée par sa mort et sa résurrection, son sang répandu pour la rémission des péchés, ont arraché à la domination du démon des milliers de croyants, pour unir au corps du Christ et faire vivre de son esprit les membres fidèles de ce grand et unique chef. C'est ce qu'il appelle le jugement, la séparation, l'expulsion du démon du milieu de ceux qu'il a rachetés » [1].

La seconde conséquence, c'est qu'élevé en croix le Rédempteur attirera tout à lui, pour tout remettre aux mains de son Père. L'usurpateur chassé, le vrai roi du monde recouvrera son empire, pour le bien de la créature et la gloire du Créateur.

1. Saint Augustin, *sur saint Jean*, LII, 6.

Le sens de ces paroles : « être élevé de terre », n'était obscur pour personne ; chacun savait que Notre Seigneur faisait allusion au supplice de la croix. Aussi « la foule lui répondit : Nous « avons appris par la loi que le Christ demeure éternellement. « Comment dites-vous donc : Il faut que le Fils de l'homme soit « élevé? Quel est ce Fils de l'homme? Jésus leur dit donc : La « lumière est encore parmi vous pour un peu de temps. Mar- « chez pendant que vous avez la lumière, afin que les ténèbres « ne vous saisissent pas ; car celui qui marche dans les ténèbres « ne sait où aller. Pendant que vous avez la lumière, croyez à « la lumière, pour que vous soyez les fils de la lumière ».

Le Sauveur ne juge pas à propos de donner à la foule de plus amples explications sur le mystère de sa mort et de sa glorification. L'important pour le moment est de profiter de la lumière qui luit encore pour quelque temps, et de croire à la parole du divin Maître. Les mystères s'éclairciront par la suite, et les âmes humbles et dociles saisiront le parfait accord qui existe entre les prophéties et la réalité, entre les nécessités de la rédemption et les humiliations du Fils de l'homme, entre la gloire promise au Messie et le prix auquel il doit l'acheter.

« Après avoir ainsi parlé, Jésus s'en alla et se déroba à leur « vue » [1].

1. S. Jean, XII, 20-36.

CHAPITRE II.

LES DERNIÈRES DISCUSSIONS AVEC LES SECTAIRES.

Le tribut à César. — La résurrection des corps et l'immortalité des âmes. — Le plus grand commandement de la loi. — Le Christ, fils de David. — Le Sauveur envoyé par le Père. — Malédictions contre les scribes et les pharisiens. — L'aumône de la pauvre veuve.

La mort du Sauveur était résolue par le sanhédrin; les circonstances seules, particulièrement la présence à Jérusalem de très nombreux pèlerins favorables à Jésus, obligeaient de surseoir à l'exécution. Comme Notre Seigneur n'hésitait pas à se rendre chaque jour au temple, ses ennemis décidèrent qu'il fallait en profiter pour le discréditer publiquement, en mettant sa science et sa sagesse en défaut devant ses partisans eux-mêmes. Quand ils le peuvent, les méchants aiment à donner l'apparence de la justice aux arrêts dictés par la passion, et c'est pour eux un besoin de déshonorer leur victime avant de la frapper.

Les sectaires, qui avaient l'autorité dans le temple, étaient trop jaloux et trop orgueilleux pour se refuser cette satisfaction vis-à-vis du Sauveur. « Les pharisiens s'en allèrent donc tenir « conseil sur les moyens de le prendre en défaut dans ses paro- « les, afin de le livrer ensuite aux princes des prêtres et au tri- « bunal du procurateur. Après y avoir réfléchi, ils lui envoyè- « rent des espions, qui devaient se donner les apparences « d'hommes justes. C'étaient quelques-uns des pharisiens et des

« hérodiens. Ceux-ci vinrent à lui et lui posèrent cette question :
« Maître, nous savons que vous dites la vérité, sans souci de
« personne ; car vous n'avez de partialité pour aucun homme, et
« vous enseignez en toute vérité la voie de Dieu. Dites-nous
« donc ce que vous en pensez : est-il permis de payer le tribut
« à César, ou faut-il le refuser ? ».

La question n'était pas moins insidieuse que celle qu'on avait posée naguère au Sauveur, à propos de la femme adultère; mais elle se compliquait de conséquences politiques qui préoccupaient vivement l'opinion populaire. Répondre qu'il fallait payer le tribut, c'était prendre ouvertement parti pour la domination étrangère, et se donner l'odieux de heurter de front le patriotisme si susceptible des Juifs. Décider qu'il ne fallait pas payer, c'était entrer en révolte contre l'autorité romaine, et combler les perfides désirs de ceux qui ne rougiront pas de produire cette calomnie au prétoire de Pilate : « Nous « l'avons trouvé qui défendait de payer le tribut à César » [1]. Mais que peut l'astuce des méchants contre la sagesse divine? Notre Seigneur, selon son habitude, les mit en demeure de fournir eux-mêmes les éléments de la réponse.

« Jésus connaissait bien leur malice. Pourquoi me tentez-vous,
« hypocrites? leur dit-il. Faites-moi voir la monnaie du tribut?
« Ils lui présentèrent un denier. Jésus leur dit : De qui est cette
« image et cette inscription? — De César, lui dirent-ils. Jésus
« reprit : Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce
« qui est à Dieu.

« En entendant cette réponse, ils furent dans l'étonnement et
« ne purent lui adresser aucun reproche devant le peuple. Ils
« se turent, le laissèrent et s'en allèrent » [2].

La domination romaine en Palestine était un fait incontestable. Tout en gardant leurs aspirations à l'indépendance nationale, les Juifs avaient accepté le fait accompli. Ils jouissaient fort volontiers des privilèges que l'empereur leur octroyait dans les différents pays, et ils n'hésiteront pas à reconnaître leur assujettissement quand ils feront entendre à Pilate ce cri significatif :

1. S. Luc, XXIII, 2.
2. S. Matthieu, XXII, 15-22 ; S. Marc, XII, 13-17 ; S. Luc, XX, 20-26.

« Nous n'avons pas d'autre roi que César ». Le signe de cette dépendance, c'était l'usage de la monnaie impériale. Le peuple profitait de cet ensemble d'institutions administratives et protectrices qui constituaient ce qu'on appelait « la paix romaine »; il demeurait donc obligé d'en acquitter les charges en payant le tribut.

Par égard pour la religion juive, les procurateurs frappaient des monnaies qui portaient seulement le nom du César régnant et des emblèmes dépourvus de toute signification idolâtrique. Ailleurs, la monnaie de Tibère présentait l'image du prince avec divers symboles païens. Beaucoup de Juifs se servaient sans doute sans scrupule de ces pièces à effigie, car c'est l'une d'elles qu'on tendit à Notre Seigneur dans le temple même.

La réponse du divin Maître projette sur la question une si vive lumière que ses ennemis eux-mêmes en sont émerveillés. A César ce qui est à César; le peuple qui reconnaît César pour son souverain lui doit ce qu'il réclame justement. « Que chacun soit soumis aux puissances supérieures », écrira plus tard saint Paul, « car il n'y a pas de puissance qui ne vienne de Dieu, et celles qui existent ont été ordonnées par lui. Qu'on rende donc à chacune ce qui lui est dû : le tribut, l'impôt, le respect, l'honneur à qui ils appartiennent » [1]. La sentence portée par le Sauveur met tout à sa place et n'autorise en rien les écarts de la puissance de César. Cette puissance est limitée par celle de Dieu, et quand, par malice ou par ignorance, elle va plus loin que ses droits, le danger de rendre à César plus qu'il ne lui appartient est écarté par l'obligation de rendre à Dieu ce qui est à Dieu. En certains cas, le chrétien est appelé à suivre, même aux dépens de ses biens, de sa liberté ou de sa vie, la ligne de conduite tracée par les apôtres : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes » [2]. En dehors des cas de conflit violent, c'est en s'inspirant de la maxime du Sauveur que le vrai disciple obéit à la puissance temporelle sans servilité, et respecte les droits de son Dieu sans les laisser entamer.

1. Romains, XIII, 1-7.
2. Actes, V, 29.

Les pharisiens et les hérodiens avaient échoué dans leur hypocrite manœuvre. Les saducéens s'imaginèrent qu'ils auraient plus facilement raison du Sauveur. « Ce même jour, se présentè-« rent donc à lui des saducéens, qui prétendent qu'il n'y aura « pas de résurrection, et ils l'interrogèrent en ces termes : Maître, « voici ce que Moïse nous a écrit : Si quelqu'un vient à mourir, « en laissant sa femme, mais point d'enfants, son frère doit s'unir « à cette femme, afin de procurer une descendance à son frère. « Or il y avait parmi nous sept frères. Le premier se maria, puis « mourut sans enfants. Le second prit sa femme, et mourut à « son tour, sans laisser de postérité. Le troisième fit de même, « ainsi que les autres jusqu'au septième, mais sans laisser d'en-« fants. La femme mourut enfin après tous les autres. A la « résurrection, duquel sera-t-elle la femme, puisqu'il y en a « sept qui ont été mariés avec elle?

« Jésus leur répondit : Vous êtes dans l'erreur, et vous ne « comprenez ni les Écritures, ni la puissance de Dieu. Les en-« fants de ce monde prennent femme et se donnent en mariage; « mais ceux qui seront jugés dignes de l'autre vie et de la résur-« rection d'entre les morts, ne se donneront plus en mariage et « ne prendront plus femme, puisqu'ils ne pourront plus mourir. « Ils sont alors pareils aux anges et les fils de Dieu, parce qu'ils « sont les fils de la résurrection.

« Quant à la résurrection des morts, n'avez-vous pas lu dans « les livres de Moïse ce que Dieu lui dit auprès du buisson : Je « suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob? « Or Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais le Dieu des vivants; « car pour lui tous sont vivants. Vous êtes donc gravement dans « l'erreur.

« Quelques-uns des scribes prirent la parole et lui dirent : « Maître, vous avez bien dit. Les foules qui l'entendaient étaient « dans l'admiration de sa science » [1].

Les scribes avaient grande joie à voir réduire au silence les dédaigneux saducéens et réfuter leurs doctrines matérialistes. Ces derniers pensaient sans doute que l'anecdote des sept

1. S. Matthieu, XXII, 23-33, 46; S. Marc, XII, 18-27, 34; S. Luc, XX, 27-39.

frères, inventée à plaisir et racontée avec tant de complaisance, constituerait pour le divin Maître une objection insoluble, et un argument sans réplique à la fois contre la résurrection des corps et contre l'immortalité de l'âme. Car, dans la pensée des Juifs qui n'appartenaient pas à leur secte grossière, la résurrection n'était faite que pour rendre à l'âme toujours vivante le corps séparé d'elle un moment par la mort. Si la résurrection était impossible, l'immortalité de l'âme, semblait-il aux saducéens, n'avait plus de raison d'être; aussi niaient-ils jusqu'à l'existence des anges.

Notre Seigneur les confond d'un mot. Le but du mariage, sur la terre, est la propagation de l'espèce humaine. L'union des corps sera donc inutile dans l'autre vie, « puisqu'ils ne pourront plus mourir ». Seule, l'union des âmes persistera, anoblie et purifiée, semblable à celle qui existe entre les anges de Dieu. Les affections de famille, sans rien perdre de leur force ni de leur tendresse, deviendront plus parfaites, plus spirituelles, plus intimes encore, aux rayons de l'amour de ce Dieu qui sera tout en tous. Chaque âme recevra de lui une puissance d'aimer assez grande pour continuer dans le ciel et développer magnifiquement les affections légitimes contractées ici-bas.

De l'exemple particulier cité par les saducéens, le Sauveur passe à la grave erreur dans laquelle ils sont tombés. Ils ont allégué la loi de Moïse; c'est Moïse qui fournit contre eux un argument péremptoire. Si Abraham, Isaac et Jacob étaient morts tout entiers, corps et âme, le Seigneur ne se donnerait pas comme leur Dieu. Le Dieu vivant ne peut avoir des serviteurs sans vie; il ne règne pas sur des morts.

« Les pharisiens, apprenant qu'il avait imposé silence aux « saducéens, se rassemblèrent, et l'un des docteurs de la loi qui « avait entendu la question de ces derniers, et avait été témoin de « la bonne réponse de Jésus, s'approcha à son tour pour le « mettre à l'épreuve, et lui demanda : Maître, quel est le premier « et le plus grand commandement dans la loi ? Jésus lui répondit : « Écoute, Israël, le Seigneur ton Dieu est le seul Dieu. Tu aimeras « donc le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme,

« de tout ton esprit et de toute ta force. C'est là le plus grand et « le premier commandement. Le second lui est semblable : Tu « aimeras ton prochain comme toi-même. De ces deux comman- « dements découlent toute la loi et les prophètes, et il n'y a pas de « précepte plus grand que ceux-là ».

Les docteurs aimaient à discuter sans fin sur l'importance relative des commandements, et le grand tort des pharisiens était de donner en général le pas à la loi rituelle sur la loi morale. La question avait été posée déjà au Sauveur, et il avait répondu dans les mêmes termes. Sa sentence était d'ailleurs conforme aux traditions primitives d'Israël. Les pharisiens portaient ce commandement écrit sur leurs phylactères, bandes de parchemin qu'ils s'attachaient au front et aux bras, pour avoir sans cesse devant les yeux et sous la main ce qu'il y a de capital dans la loi du Seigneur. C'est encore pour se rappeler le décalogue que, sur l'ordre de Dieu [1], ils fixaient des franges bleues aux coins de leurs manteaux. Mais leur cœur ne comprenait plus le langage de ces signes matériels.

Toutefois la réponse du Sauveur satisfit celui qui l'avait interrogé. En effet, « le scribe lui dit : Maître, vous êtes tout-à-fait « dans la vérité en disant qu'il n'y a qu'un Dieu, et qu'il n'y en a « point d'autre en dehors de lui ; qu'on doit l'aimer de tout son « cœur, de tout son esprit, de toute son âme et de toute sa force, « et qu'aimer le prochain comme soi-même vaut mieux que tous « les holocaustes et les sacrifices.

« Jésus, voyant qu'il avait répondu avec sagesse, lui dit : Tu « n'es pas loin du royaume de Dieu » [2]. Il ne manquait plus en effet au docteur que de mettre sa conduite d'accord avec sa croyance. « Dès lors, personne n'osa plus lui poser de ques- « tions » [3].

Comme personne n'interrogeait plus le Sauveur, il prit lui-même les devants pour attirer l'attention des pharisiens et des docteurs sur sa qualité de Messie. C'était une dernière grâce qu'il

1. Nombres, xv, 38
2. S. Matthieu, xxii, 34-40 ; S. Marc, xii, 28-34.
3. S. Luc, xx, 40.

offrait à ces incrédules, une dernière lumière qu'il faisait luire à leurs yeux pour les convertir. « Les pharisiens se trouvant « rassemblés, pendant que Jésus enseignait dans le temple, il leur « demanda : Que pensez-vous du Christ? De qui est-il fils? « — De David, lui dirent-ils. Il reprit : Comment les docteurs « disent-ils que le Christ est fils de David? Car David lui-même, « sous l'influence de l'Esprit Saint, dans les Psaumes, l'appelle « son Seigneur, quand il dit : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : « Assieds-toi à ma droite, en attendant que je fasse de tès ennemis « l'escabeau de tes pieds. David l'appelle donc son Seigneur. « Comment dès lors est-il son fils? Personne ne fut capable de lui « répondre un seul mot, et personne n'osait plus l'interroger; « mais une foule très grande l'écoutait volontiers » [1].

Le texte du psaume se rapporte au mystère de l'Incarnation. Pour le comprendre, il faut se rappeler que Jésus Christ est composé de deux natures en une seule personne : par sa nature divine, il est le Seigneur de David : par sa nature humaine, il est son fils. Or les docteurs se refusaient à entrer dans cet ordre d'idées. Tout entiers à ce préjugé que le Messie apparaîtrait avec grand éclat temporel, et fermant opiniâtrément les yeux sur le côté humilié et souffrant de sa mission, ils s'obstinaient à ne pas reconnaître en Notre Seigneur le Fils même de Dieu. Les miracles opérés par lui permettaient de soulever ce voile de l'humanité qui cachait la présence de la divinité; mais la lumière faisait peur à leurs consciences troublées.

« Bien qu'il eût fait un si grand nombre de miracles devant « eux, ils ne croyaient pas en lui. C'était pour l'accomplissement « de l'oracle du prophète Isaïe, qui a dit : Seigneur, qui a cru « à ce qu'il a entendu de nous? A qui le bras du Seigneur a-t-il « été révélé? Ils ne pouvaient croire, parce qu'Isaïe a dit encore : « Il a aveuglé leurs yeux et endurci leurs cœurs, afin que leurs « yeux ne voient pas, que leurs cœurs ne comprennent pas, pour « se convertir et pour que je les guérisse. C'est ce qu'a dit Isaïe « quand il a vu sa gloire et qu'il a parlé de lui ».

« Toutefois, même parmi les Juifs, beaucoup crurent en lui;

1. S. Matthieu, XXII, 41-46; S. Marc, XII, 35-37; S. Luc, XX, 41-44.

« mais, à cause des pharisiens, ils ne se déclaraient pas, afin de « n'être point chassés de la synagogue. Ainsi ils préférèrent la « gloire de l'homme à la gloire de Dieu.

« Jésus s'écria donc et dit : Celui qui croit en moi, croit non « pas en moi, mais en celui qui m'a envoyé, et celui qui me voit, « voit celui qui m'a envoyé. Je suis la lumière : je suis venu en « ce monde afin que quiconque croit en moi ne reste pas dans les « ténèbres. Si quelqu'un écoute mes paroles et ne les observe « pas, ce n'est pas moi qui le juge; car je ne suis pas venu pour « juger le monde, mais pour sauver le monde. Celui qui me « méprise et ne reçoit pas mes paroles a ce qui doit le juger : c'est « la parole que j'ai fait entendre qui le jugera au dernier jour. « Car ce n'est pas de moi-même que j'ai parlé. Le Père, qui « m'a envoyé, m'a commandé ce que je dois dire et ce dont j'ai « à parler, et je sais que son ordre, c'est la vie éternelle. Lors « donc que je parle, je parle comme mon Père m'a dit de « parler »[1].

Cette déclaration solennelle de sa mission est la dernière que fera le Sauveur, avant de comparaître au tribunal de Caïphe. C'est un suprême appel à la conscience des pharisiens et des docteurs, pour qu'ils reconnaissent enfin l'envoyé du Père, celui qui, sur l'ordre du Seigneur Dieu adoré dans le temple, leur apporte la lumière, la parole de vie, le salut. Beaucoup croient déjà, à Jérusalem même, et se donnent ouvertement pour les disciples du divin Maître. D'autres sont arrêtés par le respect humain, et n'osent laisser apercevoir dans leur conduite la lumière qu'ils ont pourtant reçue volontiers. Un trop grand nombre enfin restent volontairement sourds à la parole divine, aveugles à l'éclat des miracles, rebelles à la grâce qui les presse. Ils réalisent ainsi en eux la terrible prophétie d'Isaïe, et se défendent, avec un lamentable succès, contre la bonté de leur Sauveur. Israël, la vigne du Seigneur, ne donne que des fruits sauvages au lieu de raisins. Le Fils de Dieu en est réduit à redire la plainte amère que le prophète a écrite à l'avance : « Et à présent, habitants de Jérusalem et hommes de Juda, soyez juges entre moi et ma vigne.

1. S. Jean, XII, 37-50.

Qu'ai-je dû faire de plus pour ma vigne, que je ne lui aie fait? Ne devais-je pas m'attendre à ce qu'elle produisît des raisins, au lieu des fruits sauvages qu'elle a portés? »[1].

Si les pharisiens et les scribes voulaient se perdre, du moins fallait-il arracher à leurs mains tout ce pauvre peuple qu'ils entraînaient à la ruine. C'est pourquoi le Seigneur Jésus, le vrai pasteur des âmes, pour lesquelles il allait donner sa vie, voulut révéler solennellement aux pauvres brebis que leurs gardiens n'étaient que des loups. Jadis il avait fait entendre huit fois le mot de bienheureux! à ceux qui, pour être ses disciples, pratiqueraient les grandes vertus de pauvreté et de douceur, de patience et de justice, de miséricorde et de pureté, de paix et de générosité. Aujourd'hui le Sauveur méconnu, présent pour la dernière fois dans son temple, y va faire retentir huit fois le cri de la malédiction : malheur à l'hypocrisie qui s'oppose au règne de Dieu, à la cupidité, au faux zèle, à l'interprétation déloyale des préceptes; malheur à la religion d'apparence, à la pureté qui n'atteint pas l'intérieur, à la corruption qui se dissimule, à la haine qui persécute!

« Jésus se mit donc à dire aux foules et à ses disciples : Les « scribes et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse; « observez et faites tout ce qu'ils vous diront, mais ne conformez « pas votre conduite à la leur, car ce qu'ils disent, ils ne le font « pas. Ils attachent des fardeaux lourds et insupportables et les « mettent sur les épaules des autres; mais ils se gardent bien de « les remuer, même du bout du doigt. Défiez-vous des scribes, « car ils accomplissent toutes leurs actions pour être vus des « hommes. Ils se font de larges phylactères et des franges « démesurées. Ce qu'ils aiment, ce sont les premières places dans « les festins, les premiers sièges dans les synagogues, c'est qu'on « les salue sur la place publique et qu'on les appelle maîtres.

« Pour vous, ne vous faites pas appeler maîtres, car vous « n'avez qu'un Maître et vous êtes frères. Ne donnez à personne « le nom de père sur la terre; vous n'avez qu'un Père, qui est

1. Isaïe, v, 2-4

« dans les cieux. Ne vous appelez pas non plus docteurs, car vous « n'avez qu'un Docteur, le Christ. Celui qui est le plus grand « parmi vous sera votre serviteur; mais celui qui s'élève sera « humilié, tandis que celui qui s'humilie sera élevé.

« Malheur donc à vous, scribes et pharisiens hypocrites, « parce que vous fermez aux hommes le royaume des cieux : vous « n'y entrez pas, et vous ne permettez pas qu'on y entre.

« Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui dévo- « rez les maisons des veuves, sous prétexte d'y prier longue- « ment; votre jugement en sera plus étendu et votre condam- « nation plus grande.

« Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que « vous parcourez la mer et le désert pour faire un seul prosé- « lyte, et quand il l'est devenu, vous en faites un fils de l'enfer « deux fois pire que vous.

« Malheur à vous, guides aveugles qui dites : Jurer par le « temple, ce n'est rien; mais quand on jure par l'or du temple, « on est obligé. Insensés et aveugles! lequel est donc le plus « important, de l'or ou du temple qui sanctifie l'or? Jurer par « l'autel, ce n'est rien; mais quand on jure par l'offrande qui « est placée dessus, on est obligé. Aveugles! lequel est le plus « important, de l'offrande ou de l'autel qui sanctifie l'offrande? « Jurer par l'autel, c'est jurer par lui, et par toutes les choses « qui sont dessus; jurer par le temple, c'est jurer par lui, et par « celui qui y habite; et jurer par le ciel, c'est jurer par le trône « de Dieu et par celui qui y siège.

« Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui payez « la dîme de la menthe, de l'aneth et du cumin, et qui négligez « ce qu'il y a de plus grave dans la loi : la justice, la miséri- « corde et la fidélité. Il fallait faire l'un et ne pas omettre l'autre, « guides aveugles, qui filtrez le moucheron et avalez le cha- « meau!

« Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui puri- « fiez l'extérieur de la coupe et du plat, mais qui à l'intérieur « êtes pleins de rapine et d'impureté. Aveugles pharisiens! puri- « fiez donc d'abord l'intérieur de la coupe et du plat, afin que « l'extérieur devienne pur aussi.

« Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui res-
« semblez à des sépulcres blanchis, de belle apparence au de-
« hors, mais au dedans pleins d'ossements de morts et de
« toutes les pourritures. Vous aussi, du dehors, vous paraissez
« justes aux yeux des hommes, mais au dedans vous êtes rem-
« plis d'hypocrisie et d'iniquité.

« Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui bâtis-
« sez les sépulcres des prophètes et embellissez les tombeaux des
« justes, en disant : Si nous avions été au temps de nos pères,
« nous ne nous serions pas associés à eux pour verser le sang des
« prophètes. Mais par là vous témoignez vous-mêmes que vous
« êtes les fils de ceux qui ont tué les prophètes. Mettez le
« comble à la mesure de vos pères. Serpents, engeance de vi-
« pères! comment vous soustrairez-vous au jugement de l'en-
« fer?

« En effet, je vous envoie des prophètes, des sages, des scri-
« bes. Vous tuez et crucifiez les uns, vous flagellez les autres
« dans vos synagogues et vous les poursuivez de ville en ville,
« afin que retombe sur vous tout le sang des justes qui a été
« versé sur la terre, depuis le sang du juste Abel jusqu'au
« sang de Zacharie, fils de Barachie, que vous avez mis à mort
« entre le temple et l'autel. Je vous le dis en vérité, toutes ces
« choses retomberont sur cette génération.

« Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et lapides
« ceux qui te sont envoyés, combien de fois j'ai voulu rassem-
« bler tes enfants, comme la poule rassemble ses poussins sous
« ses ailes, et tu n'as pas voulu! Aussi votre maison vous sera
« laissée déserte; car je vous le dis, vous ne me verrez plus dé-
« sormais, jusqu'à ce que vous disiez : Béni celui qui vient au
« nom du Seigneur! » [1].

A cette longue et sévère invective, les pharisiens et les scribes n'osèrent rien répliquer devant le peuple; mais deux jours plus tard, en pleine nuit, à huis-clos, dans le palais de Caïphe, ils feront entendre leur réponse. Elle sera courte : « Il est digne de mort »! C'est ainsi que les ténèbres se vengent de la lumière,

1. S. Matthieu, XXIII, 1-39; S. Marc, XII, 38-40; S. Luc, XX, 45-47.

le mensonge de la vérité, l'hypocrisie de la vertu, le mal du bien, l'homme méchant de son Sauveur.

Tristes personnages que les sectaires! Ce sont eux qui, dans le passé, se sont opposés par la violence à la mission des envoyés de Dieu. Ce sont eux encore qui dans l'avenir vont faire une opposition sans trève à la propagation de l'Évangile. Si Notre Seigneur les maudit, c'est qu'il voit à l'avance ses apôtres flagellés, saint Étienne lapidé, saint Jacques précipité du haut du temple, saint Paul traqué de synagogue en synagogue depuis Jérusalem jusqu'à Rome, son Église enfin outragée, calomniée, persécutée jusqu'à la fin des siècles à travers le monde entier. A cette œuvre satanique, il voit s'acharner les fils des pharisiens, et ceux qui, pour vivre de leur or, ne rougiront pas de partager leur haine contre la victime du Calvaire.

Le châtiment prochain est encore annoncé ; la génération présente le verra, et le temple, qui est tout pour Israël, sera lui-même réduit à rien. Bientôt même il perdra ce qui fait son honneur; Notre Seigneur l'appelle déjà « votre maison » ; il va cesser d'être la maison de Dieu.

Pourtant, à travers les arrêts de la justice, percent encore les tendresses de la miséricorde. Les ailes maternelles du Sauveur resteront ouvertes du côté de son peuple. Déjà beaucoup, au jour de l'entrée triomphale, se sont écriés avec foi : « Béni celui qui vient au nom du Seigneur »! Que d'autres répètent ce cri, qu'ils reconnaissent en Jésus le Sauveur envoyé par le Père : ce sera pour eux le salut. Sinon, jamais plus ils ne verront leur Messie.

Avant de quitter définitivement le temple, Notre Seigneur voulut le parcourir une fois encore. Arrivé au parvis des femmes, « Jésus s'assit auprès du trésor. Il regardait la foule qui mettait « de l'argent dans les troncs, et un grand nombre de riches qui « y versaient des dons considérables. Survint une pauvre veuve « qui y mit deux petites pièces valant le quart d'un as. Il la vit « et, appelant ses disciples, il leur dit : Je vous le dis en vérité, « cette pauvre veuve a mis dans le trésor beaucoup plus que « tous les autres n'y ont versé. Car tous les autres ont pris, pour

« l'offrir à Dieu, de ce qu'ils possédaient en abondance; mais « celle-ci a pris sur son indigence tout ce qu'elle avait, et ce qui « lui était nécessaire pour vivre, elle l'a versé totalement »[1].

Cette pauvre veuve comprenait mieux que les docteurs et les pharisiens l'esprit de la loi, qui est l'amour de Dieu jusqu'à l'oubli de soi-même. Ainsi le premier mot du Sauveur dans le temple, au début de sa vie publique, avait été prononcé pour flétrir ceux qui profanaient la maison sainte par un honteux trafic, et son dernier mot est à la louange d'une pauvre femme qui honore le temple par son humble et généreuse charité! Le Sauveur est vraiment dévoré par le zèle de la maison de son Père!

Notre Seigneur vient d'achever son œuvre auprès des autorités religieuses de Jérusalem. Il s'est présenté comme l'envoyé de Dieu, il a attesté sa mission par d'éclatants miracles. Les âmes droites ont cru, et la grâce de l'Esprit Saint les aidera bientôt à tirer les conséquences de leur foi. Les âmes rebelles n'ont que faire d'instructions et de miracles auxquels elles tiennent à rester insensibles; il faudra la mort et la résurrection du Rédempteur pour ébranler les moins opiniâtres.

C'est ainsi que « durant le jour il enseignait dans le temple; « la nuit il s'en allait et demeurait sur la montagne appelée des « Oliviers. De bon matin, le peuple l'attendait au temple pour « l'entendre »[2].

Le soir du mardi, Jésus sortit du temple pour n'y plus rentrer jamais.

1. S. Marc, XII, 41-44; S. Luc, XXI, 1-4.
2. S. Luc, XXI, 37, 38.

CHAPITRE III.

LES PROPHÉTIES SUR LA RUINE DE JÉRUSALEM ET LA FIN DU MONDE.

La ruine du temple. — Signes avant-coureurs de cette catastrophe. — La ruine de Jérusalem. — Signes avant-coureurs de la fin du monde. — L'époque de la fin du monde ne peut être révélée. — Il faut se tenir prêt. — Parabole des dix vierges. — Parabole des talents. — La double sentence du dernier jugement.

« Après être sorti du temple, Jésus s'en allait, quand ses dis-« ciples se rapprochèrent de lui pour lui faire remarquer comme « le temple était construit en belles pierres, et enrichi de dons. « Maître, dit l'un d'eux, voyez donc quelles pierres et quelles « constructions »! Le Sauveur venait de prédire aux scribes et aux pharisiens que « leur maison serait laissée déserte ». Cette annonce étonnait les apôtres. Le temple d'Hérode était une merveille; il faisait l'orgueil de la nation, et l'on méritait d'être traité en blasphémateur quand on tenait à son sujet quelque propos irrévérencieux. Le seul grief articulé nettement par les faux témoins au tribunal de Caïphe contre le divin Maître, sera une parole proférée au sujet du temple : « Je puis détruire le temple de Dieu, et le rebâtir en trois jours ». Les apôtres partageaient la vénération de toute la nation pour l'édifice sacré. L'ornementation n'en était pas encore terminée, et ils ne comprenaient pas que le Sauveur parlât déjà de son abandon.

« Mais Jésus leur répondit : Vous voyez toutes ces constructions



Alors on verra le Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel avec sa toute-puissance et sa majesté, et il enverra ses anges avec la trompette et une voix éclatante pour rassembler ses élus.

S. Matthieu, xxiv, 30, 31.

« gigantesques? Je vous le dis en vérité, des jours viendront où « l'on n'en laissera pas pierre sur pierre, sans qu'elle soit ren- « versée ». Les Romains en effet rasèrent le temple au niveau du sol, à la suite de l'incendie qui le consuma malgré eux, et ils firent passer la charrue sur son emplacement. Cependant les fondations subsistaient encore. En voulant donner un démenti à la prophétie du Sauveur, l'impie Julien l'Apostat en procura le complet accomplissement. Il entreprit, dit-on, de relever l'édifice de ses ruines. Quand on eut déblayé ce qui restait en place, des flammes jaillirent des fondations et éloignèrent les ouvriers, chaque fois qu'ils tentèrent de se mettre à l'œuvre. Force fut donc d'abandonner l'entreprise[1].

Les apôtres furent encore plus surpris des paroles nouvelles que venait de leur faire entendre le Sauveur. Ils comprenaient bien que l'incrédulité des Juifs appelait un châtiment sans exemple; mais tout se confondait dans leur esprit, la vengeance divine à exercer contre Jérusalem, l'inauguration du règne temporel du Messie et la rénovation du monde. Leurs idées terrestres les empêchaient encore de saisir le plan divin.

Cependant Notre Seigneur poursuivit sa route, et après avoir descendu la montagne du temple et traversé le Cédron, il gravit les pentes opposées. « Quand il fut sur le mont des Oliviers, en « face du temple, il s'assit. Ses disciples s'avancèrent alors sans « témoins auprès de lui, et Pierre, Jacques, Jean et André « l'interrogèrent en particulier : Maître, dirent-ils, dites-nous « quand ces choses arriveront. A quel signe reconnaîtra-t-on le « commencement de leur accomplissement, votre avènement et « la fin du monde?

« Jésus, pour leur répondre, commença ainsi : Prenez garde « qu'on ne vous séduise. Il y en a beaucoup, en effet, qui vien- « dront en mon nom et diront : C'est moi le Christ, le temps « est arrivé; et ils en séduiront un grand nombre. Ne vous mettez « pas à leur suite. Vous entendrez parler de combats, de « bruits de guerres et de révoltes : ne vous effrayez pas. Il

1. Ammien Marcellin, XXIII, 1.

« faut d'abord que ces choses arrivent; mais la fin ne suivra « pas immédiatement. On verra, ajoutait-il, s'élever nation « contre nation et royaume contre royaume. Il y aura de grands « tremblements de terre par endroits, des pestes, des famines, « des signes terrifiants dans le ciel et de grands prodiges. Mais « ce ne sera que le commencement des calamités.

« Prenez bien garde à vous; car, avant que ces choses n'ar- « rivent toutes, on mettra la main sur vous, on vous persé- « cutera, on vous traduira devant les tribunaux, on vous traî- « nera en prison, on vous flagellera dans les synagogues, on « vous fera comparaître à cause de moi devant les procurateurs « et les rois, afin de rendre témoignage devant eux, on vous « mettra à mort. Or, quand on vous mènera pour vous faire « comparaître, retenez bien ceci dans vos cœurs : Vous ne pen- « serez à l'avance ni à ce qu'il faudra dire, ni à la manière « de répondre. Vous direz ce qui vous sera inspiré sur le mo- « ment même; car je vous communiquerai une parole et une « sagesse à laquelle tous vos adversaires ne pourront ni résister ni « contredire. Ce n'est pas vous qui parlerez, c'est l'Esprit Saint.

« Alors un grand nombre seront portés au mal, se livre- « ront et se détesteront mutuellement; le frère livrera son frère « à la mort, et le père son fils; les enfants s'élèveront contre « leurs parents et les feront périr. Vous-mêmes, vous serez « livrés par vos parents, vos frères, vos alliés, vos amis, et ils « en feront périr d'entre vous. Vous serez en haine à tous à « cause de mon nom. Mais il ne périra pas un seul cheveu de « votre tête, et c'est par votre patience que vous garderez vos « âmes.

« Il s'élèvera alors beaucoup de faux prophètes, qui en sé- « duiront un grand nombre, et à cause de la recrudescence de « l'iniquité, la charité de beaucoup se refroidira. Mais celui qui « persévèrera jusqu'à la fin sera sauvé.

« Cet Évangile du royaume sera prêché dans tout l'univers, « parmi toutes les nations, et c'est seulement alors qu'arrivera « la fin »[1].

1. S. Matthieu, xxiv, 1-14; S. Marc, xiii, 1-13; S. Luc, xxi, 5-19.

Cette première partie de la prophétie comprend la période qui s'écoulera de la Pentecôte au siège de Jérusalem. L'histoire en éclaire tous les détails d'une vive lumière.

Notre Seigneur parle d'abord des bouleversements physiques et politiques qui vont bientôt agiter le monde. A l'époque indiquée, les faux prophètes et les faux Messies pullulent : Theudas, qui périt avec la plupart de ses partisans, les deux fils de Judas le Gaulonite, qui furent crucifiés, Simon le magicien, le premier hérétique, et entre autres imposteurs, un égyptien qui rassembla trente mille hommes sur le mont des Oliviers, et en fit massacrer une partie. Les Juifs se soulèvent dans toute la Palestine; les Romains exercent contre eux de terribles représailles, et les nations voisines, les Syriens, les Égyptiens, profitant de l'occasion favorable pour satisfaire leurs antiques rancunes, massacrent les Juifs par milliers. Des pestes et des famines, à Rome et dans les provinces, sont signalées par les historiens profanes, et les tremblements de terre sont fréquents entre les années 60 et 70. Les prodiges effrayants se multiplient à Jérusalem. Dès l'an 62, un prophète appelé Jésus, fils d'Ananus, commence à faire retentir ce cri qu'il répètera jusque pendant le siège de Jérusalem : « Malheur à la ville! Malheur au peuple! Malheur au temple »! En 65, une lumière soudaine éclaire le temple pendant la nuit. Une autre fois, la porte de bronze du sanctuaire, que vingt hommes avaient peine à mouvoir, s'ouvre d'elle-même à minuit. On voit apparaître dans les airs des chars de guerre, des armées qui s'entrechoquent, une ville qu'on assiège. Enfin retentissent dans le sanctuaire des voix qui disent : « Sortons d'ici »!

Cependant cette période de troubles et de menaces sinistres est aussi celle de la grande activité apostolique. L'Évangile est prêché partout. Saint Philippe, saint Thomas, saint André, saint Matthieu, saint Simon portent la bonne nouvelle en Orient; saint Paul parcourt le monde romain et atteint les confins de l'Occident. Dès l'an 42, saint Pierre paraît à Rome, et en sa personne, l'Église de Jésus Christ prend possession de sa future capitale. Mais les persécutions accompagnent et fécondent la prédication de l'Évangile, et, comme l'a annoncé le Sauveur,

ses envoyés sont en butte à la malveillance universelle. Il en va de même encore aujourd'hui. Les religions d'institution humaine rencontrent la faveur, ou tout au moins l'indifférence des hommes, parce que les passions s'accommodent aisément de leurs prescriptions. Seule, la religion de Jésus Christ provoque la haine du monde, parce qu'elle ne pactise jamais ni avec les erreurs de l'esprit, ni avec les illusions de la conscience, ni avec les lâchetés de la volonté. Cette haine, inspirée par celui qui est homicide dès le commencement, a toujours soif de sang. Le disciple du Sauveur s'en console, parce qu'aucun de ses cheveux ne peut périr sans la permission du Père, et qu'aucune violence ne peut le dépouiller des biens qui survivent à la mort; il s'en réjouit même, parce que pour lui la patience en face de la persécution est le plus sûr moyen de sauver son âme.

Le divin Maître décrit ensuite à ses apôtres ce qui se passera au moment du siège : « Quand vous verrez l'abomination de la « désolation, qui a été prédite par le prophète Daniel, établie dans « le lieu saint, là où elle ne devrait pas être (que celui qui lit, « comprenne), quand vous verrez Jérusalem entourée par une « armée, sachez alors que sa ruine est prochaine. Qu'à ce moment « ceux qui sont en Judée s'enfuient dans les montagnes. Que « ceux qui sont dans la ville s'en éloignent, et que ceux qui sont « dans les campagnes n'y entrent pas. Que celui qui est sur « son toit se garde, en descendant, de pénétrer dans sa maison « pour en enlever quoi que ce soit, et que celui qui est dans « les champs n'y revienne pas pour prendre son vêtement. « Malheur aux femmes enceintes et à celles qui nourriront dans « ces jours-là! Priez pour que vous n'ayez à fuir ni en hiver, « ni le jour du sabbat. Car ce seront les jours de la vengeance, « pour l'accomplissement de tout ce qui a été écrit. Les cala- « mités seront si grandes, qu'il n'y en a pas eu de pareilles « depuis que Dieu a créé le monde, et qu'il n'y en aura jamais. « Il y aura une affreuse détresse dans le pays, et l'on s'achar- « nera contre ce peuple. Si le Seigneur n'avait pas abrégé ces « jours, personne n'eût pu échapper. Mais à cause des élus qu'il « s'est choisis, il abrègera ces jours-là. Néanmoins les uns

« tomberont sous le tranchant du glaive, les autres seront em-
« menés captifs dans toutes les nations, et Jérusalem sera foulée
« aux pieds par les païens, jusqu'à ce que les temps des nations
« soient accomplis » [1].

Deux fois déjà, au moment de la conquête de la Judée par Pompée, et à l'avènement d'Hérode, les aigles romaines avaient pénétré dans la ville sainte; le conquérant osa même violer par sa présence le Saint des saints. Mais l'abomination de la désolation prédite par Daniel, et annoncée par le Sauveur concernait une autre irruption des armées romaines, destinée à signaler l'imminence de la catastrophe finale.

En l'année 66, le procurateur Gessius Florus, outré des plaintes portées par les Juifs contre son administration, fit dans les rues de Jérusalem un massacre de plus de trois mille hommes. De là une insurrection terrible, au cours de laquelle les Juifs s'emparèrent de la forteresse Antonia, et égorgèrent la garnison romaine qui y résidait. Cestius Gallus, légat de Syrie, accourut aussitôt pour réduire la place. Les Juifs l'attaquèrent d'abord à Gabaon, à une lieue de la ville, et lui firent périr cinq cents hommes. Le légat s'avança néanmoins, pénétra dans Jérusalem, en brûla un faubourg et campa en face du palais d'Hérode. Mais il eut peur d'engager une bataille dans les rues et sortit de la ville. Cette retraite imprudente enhardit les Juifs qui se mirent à sa poursuite, et lui tuèrent plus de cinq mille hommes dans les défilés de la Judée.

Selon la parole du Sauveur, on avait vu « l'abomination de la désolation », les Romains avec leurs étendards idolâtriques, au cœur même de la cité; on avait vu « Jérusalem entourée par une armée ». Les chrétiens comprirent ce signe; ils prévirent bien d'ailleurs que les Romains ne resteraient pas sous le coup du désastre qui venait de leur être infligé. Abandonnant donc la ville déïcide, ils émigrèrent au delà du Jourdain, dans les montagnes du Hauran, à Pella, ville de Pérée, qui relevait alors du gouvernement d'Agrippa II, ami des Romains. Leur fuite s'opéra sans retard, car le Sauveur avait recommandé

1 S. Matthieu, XXIV, 15-22; S. Marc, XIII, 14-20; S. Luc, XXI, 20-24.

une grande promptitude, plaignant à l'avance ceux auxquels des nécessités de famille ou de religion imposeraient quelque délai. Bientôt, en effet, dès la fin de l'hiver de 67, une formidable armée romaine envahit la Palestine, sous la conduite de Vespasien, pour tirer des Juifs une vengeance éclatante.

Les calamités qu'entraîna le siège furent épouvantables. Les opérations définitives commencèrent en mars 70, à un moment où les solennités de la Pâque avaient attiré dans la ville, comme à l'époque du déicide, des foules considérables. La famine ne tarda pas à se faire sentir. Bientôt elle devint horrible, et une mère en arriva à manger son enfant, comme Moïse l'avait prédit quinze siècles à l'avance [1]. Le siège dura cinq longs mois, et Dieu, qui n'est point jaloux des vertus naturelles de ses pires ennemis, permit que la résistance fût la plus héroïque que l'histoire ait enregistrée. Titus avoua publiquement qu'il eût été impuissant, si Dieu n'avait combattu pour lui et chassé les Juifs de leurs remparts.

Le nombre de ceux qui périrent par la famine, la peste ou le glaive des Romains doit être évalué à plus d'un million d'hommes, et des milliers de survivants furent vendus comme esclaves sur les différents marchés de l'empire. La race périssait tout entière, si Dieu n'eût arrêté la fureur déchaînée partout contre les Juifs. Parmi ceux-ci, un certain nombre étaient déjà chrétiens; les autres survécurent pour perpétuer à travers tous les siècles une postérité maudite. Par une exception unique dans l'histoire, et en vertu d'un plan dont il est impossible de nier le caractère providentiel, la race juive est toujours vivante et distincte au milieu du genre humain, comme un dépositaire fidèle des anciennes prophéties, et un exemple irrécusable de la vengeance divine.

La ruine de Jérusalem était la figure de la grande catastrophe qui doit terminer l'existence de l'humanité sur la terre. Voilà pourquoi Notre Seigneur passe sans transition du premier évènement au dernier. Du reste, de part et d'autre, c'est la jus-

1. Deutéronome, XXVIII, 52-57.

tice de Dieu qui s'exerce. Le Sauveur continue donc : « Si à ce « moment quelqu'un vous dit : Le Christ est ici, ou : Il est là, « n'en croyez rien. Car il s'élèvera de faux christs et de faux « prophètes. Ils produiront de grands signes et des prodiges « qui feraient tomber dans l'erreur même les élus, s'il était pos- « sible. Prenez-y donc garde, car je vous ai averti de tout à « l'avance. Si donc on vous dit : Le voici dans le désert, ne « sortez pas; le voilà dans le secret des maisons, n'en croyez « rien. Mais de même que l'éclair jaillit de l'orient et paraît « jusqu'en occident, ainsi sera l'avènement du Fils de l'homme. « Partout où sera le corps, les aigles se rassembleront ».

A cette dernière heure, l'esprit de mensonge multipliera les efforts pour égarer les hommes. Les disciples du Seigneur ne s'y laisseront pas tromper. Le Fils de l'homme n'apparaîtra pas ici ou là, au désert ou dans les villes, comme à son premier avènement. Sa manifestation sera éclatante et universelle, comme l'apparition de l'éclair qui brille d'une extrémité du ciel à l'autre, comme celle des oiseaux de proie, qui planent de haut au dessus de leurs victimes.

« En ces jours-là, à la suite de cette tribulation, il y aura « des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles. Le « soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus sa lumière et les « étoiles tomberont du ciel. Sur la terre, les nations seront « dans l'effroi, au bruit confus de la mer et des flots, et les « hommes sècheront de frayeur, dans l'attente de ce qui devra « se passer dans tout l'univers. Car les puissances mêmes des « cieux seront ébranlées ».

De grands cataclysmes épouvanteront alors les hommes. Quelle en sera la nature? Le soleil aura-t-il alors épuisé la plus grande partie de sa lumière et de sa chaleur? La lune s'éteindra-t-elle parce que sa source de lumière se sera elle-même affaiblie? Que seront ces étoiles qui tomberont du ciel à travers les espaces? Que sont ces puissances des cieux qui seront alors ébranlées? Le Maître de la nature modifiera-t-il les lois par lesquelles il régit le monde sidéral? Ou bien tous ces bouleversements résulteront-ils de leur jeu normal, tel que nous le connaissons? Le divin Maître a voulu nous laisser dans l'ignorance sur

tous ces points. Son apôtre saint Pierre dira seulement aux premiers chrétiens, en parlant de la fin du monde : « Les cieux passeront comme un trait qui siffle, les éléments brûlés seront dissous, et la terre et les œuvres qui sont en elle seront consumées »[1]. Cette prophétie du Sauveur est écrite pour l'utilité de ceux qui vivront alors. Son explication ne profiterait qu'à notre curiosité, tandis que notre humilité trouve avantage à l'obscurité de la prédiction. Nous savons qu'il y aura un jugement, et que ce jugement atteindra chacun de nous : c'est tout ce qu'il nous importe actuellement de connaître, pour la direction de notre vie.

A la suite de ces phénomènes terrifiants, « on verra apparaître « sur les nuées du ciel le Fils de l'homme, dans la grandeur de « sa puissance et la majesté de sa gloire. Il enverra ses anges, « avec la trompette et une voix éclatante, pour rassembler ses « élus des quatre vents, du sommet des cieux jusqu'aux pro- « fondeurs de la terre. A cette vue, toutes les tribus de la terre « se rassembleront.

« Quand ces choses commenceront à se produire, regardez et « levez la tête, parce que votre délivrance est proche. Il leur « proposa alors cette comparaison : Comprenez-le par l'exemple « du figuier et des autres arbres. Quand leurs branches s'at- « tendrissent, que leurs feuilles poussent et qu'ils commencent « à produire du fruit, vous savez que l'été est proche. De « même, quand vous verrez toutes ces choses, sachez que le « royaume de Dieu est là tout près, aux portes mêmes.

« Je vous le dis en vérité, cette génération ne passera pas « sans que toutes ces choses n'arrivent. Le ciel et la terre pas- « seront, mais mes paroles ne passeront pas »[2].

La génération contemporaine de Notre Seigneur ne passera pas, sans avoir vu la ruine de Jérusalem; le genre humain ne passera pas, sans voir arriver son souverain Juge. « Telle est la loi : la mort pour tous les hommes, et ensuite le jugement. Tous, sans exception, nous devrons comparaître devant le tribunal du Christ »[3].

1. II Pierre, III, 10.
2. S. Matthieu, XXIV, 23-35; S. Marc, XIII, 21-31; S. Luc, XXI, 25-33.
3. Hébreux, IX, 27; II Corinthiens, V, 10.

Les apôtres avaient encore demandé : « Quand ces choses arriveront-elles » ? Le Sauveur a déjà annoncé plusieurs fois que l'avènement de sa justice serait inopiné. Il veut que les hommes se tiennent toujours prêts à comparaître devant lui. Pour couper court à toute recherche sur la question posée, il ajoute : « En ce qui concerne ce jour et l'heure, personne n'en sait rien, ni « les anges du ciel, ni le Fils; le Père seul le connaît. Ouvrez « les yeux, veillez et priez. Prenez garde à vous, afin que vos « cœurs ne soient pas appesantis par les excès du manger et « du boire et par les soucis de cette vie, de sorte que ce jour-là « fonde sur vous à l'improviste. Car il s'abattra comme un filet « sur tous ceux qui vivent à la surface de la terre entière. Il en « sera de l'avènement du Fils de l'homme comme aux jours de « Noé. Dans les jours qui précédèrent le déluge, on mangeait « et on buvait, on prenait femme et on se donnait en mariage, « jusqu'au moment où Noé entra dans l'arche. On ne s'aperçut « de rien jusqu'à ce qu'arrivât le déluge, qui emporta tous les « hommes. Il en sera ainsi de l'avènement du Fils de l'homme. « De deux qui sont dans le champ, l'un sera pris et l'autre « laissé; de deux qui font tourner la meule, l'une sera prise et « l'autre laissée ».

Le Fils unique de Dieu connaît nécessairement tout ce que connaît le Père, vis-à-vis duquel il n'a aucune sorte d'infériorité. Il sait donc à quel moment du temps finira le monde. Mais « le Fils comme notre docteur, le Fils comme l'interprète de la volonté de son Père envers les hommes, ne le sait pas, parce que cela n'est pas compris dans ses instructions, ni dans tout ce qu'il a vu pour nous; et le Fils de Dieu parle ainsi pour transporter en lui-même le mystère de notre ignorance, sans préjudice de la science qu'il avait d'ailleurs, et nous apprendre non seulement à ignorer, mais encore à confesser sans peine que nous ignorons » [1].

Si l'homme, déjà si léger et si présomptueux, connaissait l'heure de son jugement, il serait tenté de ne s'y préparer qu'aux

1. Bossuet, *Méditations sur l'Évangile, dernière semaine*, LXXVIII[e] *jour.*

dernières heures de la vie, et un trop grand nombre succomberaient à cette tentation. Pour aider notre vigilance et notre générosité, pour accroître nos mérites et nous faire posséder dès cette terre le seul vrai bien, qui est son amour, Dieu cache à l'humanité l'heure du dernier jugement, et à chaque homme l'instant où il doit paraître seul devant son Juge. La mort frappe à l'improviste : l'un est pris, l'autre est laissé, sans qu'on discerne la cause qui préside au choix divin. Notre Seigneur insiste sur les conséquences pratiques de l'incertitude où nous laisse à dessein sa paternelle bonté.

« Veillez donc, puisque vous ne savez pas à quelle heure « votre Maître doit venir. Remarquez-le bien, si le père de « famille connaissait à quelle heure le voleur doit venir, il veil- « lerait certainement et ne laisserait pas percer sa maison. Aussi « vous, soyez prêts, puisque vous ne savez pas à quelle heure « le Fils de l'homme doit venir.

« Quand un homme part pour un long voyage et laisse sa « maison, il donne pouvoir à ses serviteurs pour chacune de « leurs fonctions et commande au portier de veiller. De même « veillez, puisque vous ne savez pas quand le maître de la « maison doit venir, le soir, au milieu de la nuit, au chant du « coq ou le matin, afin que, quand il reviendra à l'improviste, « il ne vous trouve pas endormis.

« Où est, pensez-vous, le serviteur fidèle et prudent que son « maître a établi à la tête de sa maison, pour donner à chacun « la nourriture au moment voulu? Heureux le serviteur que « le maître, à son retour, trouvera occupé de ce soin! Je vous « le dis en vérité, il le mettra à la tête de tous ses biens. Mais « si ce serviteur est mauvais et dit en son cœur : Mon maître « tarde à venir; et s'il se met à frapper ses compagnons, à « manger et à boire avec les débauchés, le maître de ce servi- « teur arrivera au jour où il ne l'attend pas et à l'heure qu'il « ignore; il le mettra de côté et lui assignera sa place avec les « hypocrites. C'est là que seront les pleurs et grincements de « dents.

« Veillez donc et priez en tout temps, afin d'être jugés dignes « d'échapper à tout ce qui doit arriver, et de vous présenter

« devant le Fils de l'homme. Et ce que je vous dis à vous, je le « dis à tous : veillez »[1].

L'insistance de Notre Seigneur sur cette recommandation s'explique assez par le désir ardent qu'il a de procurer la gloire de son Père et d'assurer le salut de ces âmes pour lesquelles il va verser son sang. Mais hélas! que d'indifférents vont encore fermer l'oreille à ces solennels avertissements! que de méchants vont mépriser l'affectueuse tendresse qui pousse le cœur de Jésus à réitérer ses conseils et ses menaces! La question est d'une telle gravité que le bon Maître veut encore accentuer sa recommandation par deux paraboles.

Il emprunte la première aux usages suivis par les Juifs dans la cérémonie du mariage. La partie la plus caractéristique de cette cérémonie se célébrait la nuit. La fiancée se tenait chez ses parents, entourée de celles de ses amies qui étaient conviées aux noces. Ces jeunes filles, ayant à la main des lampes allumées, demeuraient prêtes à accompagner la fiancée jusqu'à la salle du festin, quand l'époux viendrait la chercher. Sitôt que ce dernier arrivait, on formait un joyeux cortège, et l'on se rendait, à la lueur des lampes, jusqu'à la maison où devaient se célébrer les noces. Quand tous étaient entrés, on fermait la porte et l'on n'ouvrait plus à personne.

Notre Seigneur disait donc : « Le royaume des cieux sera « alors semblable à dix vierges, qui prirent leurs lampes et « sortirent pour aller au devant de l'époux et de l'épouse. Mais « parmi elles cinq étaient folles et cinq étaient sages. Les cinq « folles prirent leurs lampes, sans se munir d'huile; mais les « cinq sages prirent, avec leurs lampes, de l'huile dans des vases. « Comme l'époux se faisait attendre, toutes s'assoupirent et « enfin dormirent. Mais au milieu de la nuit, un grand cri re- « tentit : Voici l'époux qui arrive, allez au devant de lui. Toutes « ces vierges se levèrent donc et garnirent leurs lampes. Les « vierges folles dirent alors aux sages : Donnez-nous de votre « huile, parce que nos lampes s'éteignent. Les sages leur ré-

1. S. Matthieu, xxiv, 36-51; S. Marc, xiii, 32-37; S. Luc, xxi, 34-36.

« pondirent : Nous n'en aurions probablement pas assez pour « nous et pour vous. Allez donc plutôt chez ceux qui en vendent, « et achetez-vous en. Pendant qu'elles allaient en acheter, l'époux « arriva, celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui aux noces « et la porte fut fermée. Bien après, les autres vierges arrivè- « rent en disant : Seigneur, seigneur, ouvrez-nous. Mais il leur « répondit : En vérité, je vous le dis, je ne vous connais « pas.

« Veillez donc, puisque vous ne savez ni le jour ni l'heure »[1].

L'enseignement qui se dégage de cette parabole intéresse au plus haut point chaque homme en particulier. Les vierges folles se voient interdire l'entrée de la salle des noces; pourtant elles ont été invitées, elles auraient été prêtes si l'époux était venu dès le début de la nuit; elles ne sont ni méchantes, ni criminelles; seulement leur lampe n'éclaire pas, parce qu'elles-mêmes ont négligé de faire provision d'huile. « L'huile figure la grâce du Christ »[2]. Ce seul mot révèle le sens capital de la parabole. Être appelé au salut, faire partie de l'Église, posséder l'état de grâce au début de la vie et même pendant un long temps, pratiquer les grandes vertus naturelles qu'estiment les hommes, sont des conditions insuffisantes pour entrer au ciel : il faut que la lampe brille, il faut que l'âme ait en elle la flamme de la charité à l'heure où Dieu l'évoque à son tribunal. De plus il dépend de chacun d'être en possession de la grâce de Jésus Christ. L'Église la distribue libéralement par les sacrements, et par surcroît de bonté, le Sauveur veut bien l'accorder parfois directement, quand le repentir de l'âme pécheresse est inspiré par une charité assez ardente et une loyale résolution de se soumettre à toutes les volontés divines. A chacun donc de prendre à temps ses précautions.

Mais c'est toujours la grâce elle-même qui vient au devant de l'homme. Le moyen le plus sûr de la posséder au dernier instant, c'est donc de la recueillir et de la faire fructifier pendant tout le cours de la vie. C'est ce que fait entendre Notre Seigneur

1. S. Matthieu, xxv, 1-13.
2. Saint Thomas, *Somme théologique*, 1. 2. CII, iii, 13.

dans une dernière parabole, analogue à une autre qu'il avait déjà proposée à ses disciples.

« Il en est comme d'un homme qui, partant pour un lointain « voyage, appela ses serviteurs et leur confia ses biens. A l'un, « il donna cinq talents, à l'autre deux, à un autre un, à chacun « selon sa capacité. Il partit aussitôt après. Celui qui avait reçu « cinq talents s'en alla, les fit valoir et en gagna cinq autres. « De même, celui qui avait reçu deux talents en gagna deux « autres. Celui qui n'en avait reçu qu'un, s'en alla creuser la « terre et y enfouit l'argent de son maître.

« Après un long temps, le maître de ces serviteurs revint, et « leur fit rendre leurs comptes. Celui qui avait reçu cinq talents « s'avança et en présenta cinq autres, en disant : Maître, vous « m'aviez confié cinq talents, en voici cinq autres que j'ai ga- « gnés en plus. Son maître lui dit : C'est bien, bon et fidèle « serviteur, puisque tu as été fidèle en de petites choses, je te « mettrai à la tête de grandes. Entre dans la joie de ton maî- « tre. Celui qui avait reçu deux talents s'approcha et dit : « Maître, vous m'aviez confié deux talents, en voici deux autres « que j'ai gagnés. Son maître lui dit : C'est bien, bon et fidèle « serviteur, puisque tu as été fidèle en de petites choses, je te « mettrai à la tête de grandes. Entre dans la joie de ton « maître.

« Celui qui avait reçu un talent s'approcha à son tour et dit : « Maître, je sais que vous êtes un homme exigeant; vous mois- « sonnez où vous n'avez pas semé, et vous recueillez où vous « n'avez rien mis. Aussi j'ai eu peur, et je suis allé cacher votre « talent dans la terre. Tenez, voici ce qui est à vous. Son « maître prit la parole et lui dit : Méchant et paresseux servi- « teur, tu savais que je moissonne où je n'ai pas semé, et que « je recueille où je n'ai rien mis; il fallait donc confier mon « argent aux banquiers, et, à mon retour, j'aurais retrouvé avec « intérêt ce qui est à moi. Otez-lui donc son talent, et donnez- « le à celui qui a dix talents. Car à quiconque a déjà, on don- « nera encore, et il sera dans l'abondance; mais à celui qui « n'a rien, on ôtera même ce qu'il paraît avoir.

« Quant au serviteur inutile, qu'on le jette dans les ténèbres

« extérieures, là où il y aura des pleurs et des grincements de « dents »[1].

On sera donc condamné non seulement pour avoir commis le mal, mais encore pour n'avoir fait aucun bien positif. Être honnête homme, sans être chrétien, ne fait pas trouver grâce devant le souverain Juge. Il faut remarquer aussi que chacun est récompensé, non d'après le nombre des talents qu'il a reçus, mais d'après le bon usage qu'il en a fait. Celui qui avait cinq talents et celui qui en avait deux ont gagné chacun autant qu'on leur a confié : leur mérite et par conséquent leur récompense sont identiques. Mais quelle magnificence dans cette récompense promise au bon et fidèle serviteur! D'ordinaire, c'est la joie qui entre dans le cœur de l'homme, et quand on peut dire qu'elle déborde, on ne le dit pas longtemps. Dans l'éternité, la joie n'aura ni mesure, ni terme; ce sera la participation au bonheur infini de Dieu, bonheur qui enveloppera les élus comme un océan sans fond et sans rivages. Ce n'est pas là une joie qui puisse entrer dans l'âme; il faudra que ce soit l'âme qui entre dans la joie.

Après les paraboles, la réalité. Le divin Maître veut bien décrire, en terminant cette solennelle révélation, ce que sera le jugement général.

« Quand le Fils de l'homme sera venu dans sa majesté, accompagné de tous les anges, il s'assiéra sur le trône de sa « gloire. Toutes les nations seront rassemblées devant lui, et il « séparera les uns d'avec les autres, comme le berger sépare les « brebis d'avec les boucs. Il mettra les brebis à sa droite, et les « boucs à sa gauche. Le Roi dira alors à ceux qui seront à sa « droite : Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume « qui vous a été préparé dès l'origine du monde. Car j'ai eu faim, « et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez « donné à boire; j'étais sans asile et vous m'avez recueilli; nu, « et vous m'avez vêtu; malade, et vous m'avez visité; prisonnier, et vous êtes venus me voir. Les justes lui répondront

1. S. Matthieu, xxv, 14-30.

« alors : Seigneur, quand donc nous est-il arrivé de vous voir « affamé, et de vous nourrir; altéré, et de vous donner à boire; « de vous voir sans asile, et de vous recueillir; nu, et de vous « couvrir; de vous voir malade ou en prison et d'aller à vous? « Le Roi alors leur répondra : Je vous le dis en vérité, quand « vous l'avez fait pour l'un de ces petits qui sont mes frères, « c'est à moi-même que vous l'avez fait.

« Ensuite il dira à ceux qui seront à sa gauche : Retirez-vous « de moi, maudits, au feu éternel qui a été préparé pour le « démon et pour ses anges. Car j'ai eu faim, et vous ne m'avez « pas donné à manger; j'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné « à boire; j'étais sans asile, et vous ne m'avez pas recueilli; nu, « et vous ne m'avez pas couvert; malade et en prison, et vous « ne m'avez pas visité. Alors ils prendront la parole eux aussi « pour dire : Seigneur, quand nous est-il arrivé de vous voir « affamé, ou altéré, ou sans asile, ou nu, ou malade, ou en « prison, sans vous assister? Il leur répondra : Je vous le dis « en vérité, quand vous ne l'avez pas fait pour l'un de ces petits, « c'est à moi que vous ne l'avez pas fait.

« Ceux-ci s'en iront au supplice éternel, et les justes à la « vie éternelle »[1].

Au dernier jour, l'humanité sera ainsi séparée définitivement en deux camps opposés, et la séparation se fera d'après la manière dont chacun se sera comporté relativement au précepte de l'amour du prochain. Ce n'est pas que la pratique des autres commandements soit indifférente, et qu'il suffise d'avoir été charitable pour être sauvé. Mais la charité effective envers le prochain est la marque ordinaire à laquelle on peut reconnaître une âme fidèle à Dieu. Si l'amour de Dieu n'est pas encore dans cette âme, il ne tardera guère à y être attiré par l'amour du prochain; et pareillement, celui qui n'aime pas son prochain sera par là même étranger à l'amour de Dieu. « Celui qui a les richesses de ce monde », écrira plus tard saint Jean, « et qui, voyant son frère dans le besoin, lui ferme son cœur, comment l'amour de Dieu est-il en lui? Mes petits enfants, ne

1. S. Matthieu, xxv, 31-46,

nous aimons pas en paroles, ni de langue, mais en action et en vérité. Si quelqu'un dit : J'aime Dieu, et qu'il déteste son frère, c'est un menteur. Car celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas? Voici le commandement que nous avons reçu de Dieu : Que celui qui aime Dieu aime aussi son frère » [1].

Le royaume céleste a été préparé dès l'origine du monde. C'est pour les y faire entrer tous un jour que Dieu a créé des anges, puis des hommes. L'enfer, au contraire, ne faisait point partie du plan primitif de Dieu; il a commencé d'exister, non par la volonté de Dieu, mais par la force des choses qui éloignait les esprits déchus à la fois du néant et de Dieu. C'est le péché de Lucifer et des anges rebelles qui a créé l'enfer. Les hommes n'y tombent que contre le gré de Dieu, quand ils font plus d'efforts pour se perdre en dépit de la grâce, qu'il ne leur en faudrait pour profiter de cette grâce et se sauver.

La terrible et irrévocable sentence : « Retirez-vous de moi, maudits, au feu éternel! » est d'une clarté qui ne souffre aucune réplique et n'a besoin d'aucun commentaire. Elle est d'ailleurs écrite au fond de chaque conscience : elle tourmente l'impie au milieu de ses joies coupables; elle aiguillonne le pécheur, quand il tarde à se convertir; elle fait trembler le juste lui-même, car on n'a jamais trop de sûretés contre un malheur éternel.

En face de cette menace d'un châtiment effroyable, l'homme n'a qu'à s'humilier, qu'à se frapper la poitrine et à dire avec l'Église : « O Roi d'effrayante majesté, vous qui accordez le salut sans qu'on puisse le mériter, sauvez-moi, ô source de miséricorde. Mes prières ne le méritent pas, mais vous, qui êtes bon, traitez-moi avec bonté pour que je n'aie pas à endurer le feu éternel. Je vous en supplie humblement, avec un cœur broyé comme la cendre, prenez soin de ma fin! » [2]. Heureusement pour l'homme, son Juge de demain est son Sauveur d'aujourd'hui, et celui qu'il doit craindre est encore son meilleur refuge, parce que c'est aussi celui qu'il doit aimer dans le temps et dans l'éternité.

1. I Jean, III, 17, 18; IV, 20, 21.
2. *Prose des morts.*

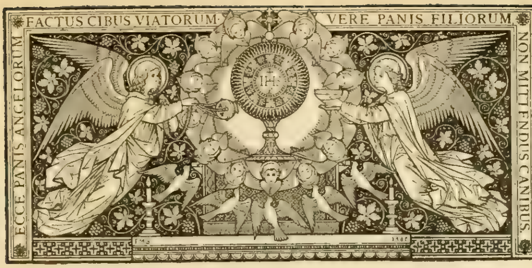
Le pauvre pécheur peut donc encore s'écrier avec quelque espérance : « Hélas ! Seigneur, que j'ai péché pendant ma vie ! Que faire, malheureux ? Où fuir, sinon vers vous, mon Dieu ? Ayez pitié de moi, quand vous viendrez au dernier jour » [1].

1. *Office des morts*, II *nocturne*, 2me *répons*.



Pendant leur repas, Jésus prit du pain, le bénit, le rompit, le leur donna et dit : Recevez, ceci est mon corps.

S. MARC, XIV, 22.



CHAPITRE IV.

LA DERNIÈRE CÈNE.

La trahison de Judas. — Les préparatifs de la Pâque. — Le festin pascal. — Discussion sur la préséance. — Le lavement des pieds. — Dénonciation et départ de Judas. — Institution de la sainte Eucharistie. — Le sacrement et le sacrifice.

« La fête des azymes, qu'on appelle la Pâque, était proche. « Quand il eut achevé tous ces discours, Jésus dit donc à ses « disciples : Vous savez que c'est la Pâque dans deux jours, et « que le Fils de l'homme sera livré pour être crucifié ».

Cette annonce replaçait les apôtres en face de l'effroyable réalité. Ce Messie dont ils attendaient le glorieux triomphe, ce Fils de Dieu qui venait de leur décrire l'avenir, et qui devait un jour apparaître en souverain Juge de tous les hommes, ce Maître divin qui, pendant trois jours, avait affronté victorieusement ses ennemis dans le temple, il allait donc succomber, être livré, mourir sur une croix! Il importait que les apôtres comprissent bien que cette fin tragique était voulue, et que rien ne devait arriver qui ne fût prévu et nettement décidé dans les conseils divins. Ils restèrent toute la journée du mercredi sous l'impression de cette annonce. Notre Seigneur passa ce temps dans le silence, la prière et d'intimes épanchements avec ceux qu'il allait quitter. Dans la maison de Bethanie se trouvèrent réunis pour la

dernière fois avec le Sauveur quelques-uns des disciples, les saintes femmes dévouées à son service, les apôtres, et sa bienheureuse Mère, appelée pour assister aux grands mystères de ces derniers jours.

Pendant ce temps, les ennemis ne restaient pas inactifs. « Alors « en effet les princes des prêtres, les scribes, et les anciens du « peuple », c'est-à-dire le sanhédrin, « se réunirent dans la grande « salle du prince des prêtres, qui s'appelait Caïphe, et ils tinrent « conseil sur les moyens de se saisir de Jésus par ruse, et de le « mettre à mort. Mais ils redoutaient le peuple et disaient : Que « ce ne soit pas un des jours de la fête, de peur qu'il ne se produise « du tumulte parmi le peuple » [1].

L'arrêt de mort n'était même plus discuté : le conseil n'hésitait que devant les difficultés de l'exécution. Les circonstances ne paraissaient guère favorables, en effet. A l'occasion de la Pâque, la multitude des pèlerins était accourue des provinces et de l'étranger, et beaucoup d'entre eux prenaient parti pour le Sauveur, surtout après l'avoir vu et entendu les trois jours précédents dans le temple. Il fallait donc s'emparer de lui par la ruse, à l'insu du peuple, le tenir sous bonne garde jusqu'après le départ des pèlerins, et alors procéder à l'exécution. La Sagesse divine avait aussi arrêté ses résolutions : le Sauveur serait condamné et mis en croix au jour le plus solennel de la fête, et il n'y aurait de tumulte parmi le peuple que pour réclamer sa mort et applaudir à son supplice.

Le sanhédrin n'en restait pas moins dans l'embarras. La solution lui vint d'où il l'attendait le moins.

« Satan entra dans l'un des douze, Judas, surnommé Iscariote. « Celui-ci s'en alla donc trouver les princes des prêtres et les « magistrats, et il leur dit : Que voulez-vous me donner, et je « vous le livrerai? Il s'entretint ensuite avec eux sur la manière « de le leur livrer. En l'entendant, ils furent dans la joie, et pro- « mirent de lui donner trente pièces d'argent. Il s'engagea, puis « cherchait l'occasion favorable de le leur livrer en dehors des « foules » [2].

1. S. Matthieu, XXVI, 1-5; S. Marc, XIV, 1, 2; S. Luc, XXII, 1, 2.
2. S. Matthieu, XXVI, 14-16; S. Marc, XIV, 10, 11; S. Luc, XXII, 3-6.

Satan était entré dans Judas! Depuis longtemps il faisait le siège de cette malheureuse âme, défendue en vain par la grâce de celui qui avait appelé Judas à être apôtre. Le démon de la cupidité s'était insinué peu à peu en elle. Le jour du banquet de Bethanie, quand Madeleine répandait son parfum, l'apôtre avait protesté méchamment, sous l'empire de sa triste passion. Comprenant enfin, peut-être plus tôt que les autres, que toutes les espérances de royaume temporel seraient déçues, et rendu insensible, par un long abus de la grâce, à tout noble sentiment, il résolut de pourvoir à son intérêt personnel en faisant argent de la liberté et de la vie de son Maître. La somme qu'il obtint fut médiocre : trente pièces d'argent, environ cent francs de notre monnaie! C'était le prix qu'on payait à celui dont on avait tué involontairement l'esclave [1]; c'était aussi la somme assignée par le prophète pour le salaire du pasteur d'Israël [2]. Judas se rendit-il compte de ce que sa démarche avait de révoltant? Se flatta-t-il que sa trahison n'aurait d'autre conséquence qu'une satisfaction pour sa basse cupidité, et que le divin Maître aurait bien la puissance d'échapper aux mains de ses ennemis? L'Évangile dit que Satan était entré en lui; son acte fut donc diabolique. Les écrivains sacrés n'ont qu'un mot pour désigner Judas : « le traître »; l'Église l'appelle un « abominable trafiquant » [3], et depuis son crime, seuls au monde, quelques impies, héritiers de ses sentiments, ont tenté de décharger sa mémoire.

Le lendemain jeudi, « c'était le premier jour des azymes, jour « auquel, d'après la loi, on immolait la Pâque ». Dès le matin, on cherchait avec soin dans les maisons tout ce qui pouvait rester de pain fermenté et on le détruisait. Dans le temple, on immolait les agneaux qui devaient servir au festin pascal. Comme les animaux à immoler se comptaient par centaines de mille, on est fondé à croire que l'agneau pascal n'était pas mangé le même jour par tous les pèlerins. Il existait d'ailleurs des divergences sur la manière de constater l'apparition de la nouvelle lune qui

1. Exode, XXI, 32.
2. Zacharie, XI, 12.
3. *Office du Jeudi Saint*, II *nocturne*, 2me *répons*.

réglait la Pâque, et les docteurs avaient donné force de loi à certaines interprétations en vertu desquelles on pouvait, en certains cas, retarder la solennité de vingt quatre heures. Aussi est-il fort possible que l'année où Notre Seigneur fit la dernière Cène, une partie des Juifs aient mangé la Pâque le jeudi soir, et l'autre partie le vendredi soir. Il est certain du moins que le Sauveur la mangea le jeudi soir, à la nuit tombante, par conséquent à une heure qui, chez les Juifs, appartenait à la journée du vendredi.

Le matin du jeudi, « les disciples s'approchèrent de Jésus et « lui dirent : Où voulez-vous que nous allions faire les préparatifs « pour que vous mangiez la Pâque »? C'était Judas qui d'ordinaire avait charge de faire les dépenses et de veiller aux préparatifs : peut-être comptait-il livrer son Maître dans la maison même où se célèbrerait la Pâque. Notre Seigneur savait tout; il ne voulait pas que cette dernière Cène, pendant laquelle il avait tant de merveilles à accomplir, fût interrompue par ses ennemis. Au lieu donc de désigner Judas, « il envoya Pierre et Jean, en leur « disant : C'est vous qui irez nous préparer la Pâque que nous « devons manger. Ils lui dirent : Où voulez-vous que nous pré- « parions? — Allez à la ville, leur répondit-il; dès que vous y « entrerez, vous rencontrerez un homme portant une cruche « d'eau. Suivez-le jusqu'à la maison où il entrera, et vous direz « au père de famille de cette maison : Voici ce que dit le Maître : « Mon temps est proche; c'est chez toi que je fais la Pâque avec « mes disciples. Où est la salle où je pourrai manger la Pâque? « Il vous montrera alors une salle à manger vaste et décorée; « c'est là que vous nous ferez les préparatifs. Les disciples firent « comme Jésus leur avait ordonné; ils s'en allèrent, vinrent à la « ville, trouvèrent celui dont il leur avait parlé et préparèrent la « Pâque ».

Le Sauveur avait des amis dévoués, auxquels il suffisait de parler au nom du Maître pour tout obtenir. C'est à l'un de ces amis qu'on avait naguère emprunté l'ânesse et l'ânon de Bethphagé. Celui dont le Sauveur voulait la salle fut sans nul doute averti à l'avance, car les tapisseries et les meubles étaient déjà disposés. Aux indications données, aucun des apôtres ne

put savoir de quelle maison il s'agissait, et Judas se vit obligé d'attendre jusqu'au soir pour connaître le lieu de la réunion. Notre Seigneur se jouait ainsi de la malice des hommes et arrivait à ses fins en dépit de tous les complots.

La maison contenant cette salle à manger, que nous appelons de son nom latin, le Cénacle, se trouvait à quelques pas seulement du palais des grands-prêtres. A la faveur du jour qui baissait et de la foule qui encombrait la ville, le Sauveur pouvait s'y rendre sans être remarqué. « Quand le soir fut arrivé, « il vint avec les douze apôtres et se mit à table »[1].

Le festin pascal avait un caractère essentiellement religieux; c'était à la fois un mémorial du passé et une figure de l'avenir. Il rappelait d'une manière expressive ce qui était arrivé au moment de la sortie d'Égypte, et c'est à cette première signification que s'attachaient surtout les Juifs. En même temps, il figurait le véritable Agneau, qui devait être immolé pour le salut du monde et être donné en nourriture aux hommes. Pour se conformer à la loi, Pierre et Jean avaient dû acheter un agneau d'un an et sans tache; puis ils l'avaient présenté au temple, à l'entrée de la cour des prêtres. Ceux-ci s'étaient empressés d'égorger l'animal, de recueillir son sang pour le répandre au pied de l'autel, de le dépouiller, de jeter au feu ses entrailles et sa graisse, et, après une prière, de le remettre aux disciples. De retour à la maison, Pierre et Jean avaient fait passer au travers de son corps une baguette, à l'aide de laquelle l'agneau devait être maintenu devant le feu; une autre plus courte venait traverser la première par le milieu, de sorte que pour rôtir, la victime était assujettie sur une sorte de croix.

Autrefois, l'agneau pascal était mangé debout; l'usage s'introduisit ensuite de le manger, couchés sur des divans, comme dans les repas ordinaires. Ces divans, au nombre de trois, étaient disposés autour des trois côtés d'une table, et l'on s'y accoudait sur le coude gauche, de telle sorte que le voisin de droite pouvait facilement appuyer sa tête sur la poitrine de

1. S. Matthieu, XXVI, 17-20; S. Marc, XVI, 12-17; S. Luc, XXII, 7-14.

celui qui était à sa gauche. Le président du festin assignait les places, et il y en avait une plus honorable que les autres sur chaque divan. Notre Seigneur se trouvait probablement sur le divan central, avec saint Jean à sa droite; saint Pierre occupait la place d'honneur du divan de droite; Judas était sur le divan de gauche.

Tous les mets servis à ce repas avaient un sens symbolique. Au premier service, on apportait des herbes amères et des laitues sauvages, en souvenir des épreuves que les Hébreux avaient endurées en Égypte; une sauce très épicée, dans laquelle entraient du vinaigre et de l'eau salée, rappelait par son épaisseur et sa couleur rougeâtre l'argile qu'ils pétrissaient pour faire des briques à Phithom et à Ramessès. On trempait les herbes dans cette sauce, appelée charoseth, et, après en avoir mangé, on buvait la « coupe d'amertume » et on se lavait les mains.

Le second service commençait par le chant d'une partie du « hallel », ou cantique de louange composé des psaumes CXII à CXVII; on s'étendait ensuite sur les divans, et l'on mangeait les viandes qui formaient le corps même du repas. Puis on se passait la seconde coupe, appelée « coupe de réjouissance », on se levait de nouveau pour se laver les mains et l'on continuait le hallel. Cette double ablution rappelait les deux passages de la mer Rouge et du Jourdain.

Au troisième service, on servait deux pains azymes et l'agneau pascal. Les pains azymes, c'est à dire sans levain, indiquaient la nécessité d'abandonner tout ferment vicieux, de même que les Hébreux avaient abandonné l'Égypte idolâtre et persécutrice. Le président divisait ces pains, et, pour faire honneur aux convives, les leur présentait lui-même, après les avoir trempés dans le charoseth ou dans quelque autre sauce. L'agneau pascal devait être mangé sans qu'on rompît aucun de ses os; tout ce qui en restait était brûlé. Quand l'agneau pascal avait été mangé, on faisait circuler la « coupe de bénédiction » et l'on terminait le hallel. On pouvait encore, si on voulait, ajouter une ou deux coupes, et chanter le grand hallel composé des psaumes CXIX à CXXXVI.

Dans leur récit, les évangélistes supposent que tous ces usages sont bien connus, et ils y font continuellement allusion.

Notre Seigneur assigna d'abord les places aux convives. Chacun sentait que le dénouement approchait, et que ce royaume de Dieu, sur la nature duquel on se faisait tant de fausses idées, était au moment d'être inauguré. Ce fut l'occasion d'un douloureux incident.

« Il s'éleva parmi eux une discussion, sur celui d'entre eux « qui était le plus grand. Mais Jésus leur dit : Les rois des « nations les dominent, et ceux qui ont le pouvoir sur les « hommes sont appelés bienfaiteurs. Qu'il n'en soit pas ainsi « de vous, mais que celui qui est le plus grand parmi vous en « soit comme le plus petit, et que celui qui préside soit comme « le serviteur. Qui est le plus grand, en effet, de celui qui est « couché, ou de celui qui sert? N'est-ce pas celui qui est couché? « Or moi, je suis au milieu de vous comme celui qui sert. « Quant à vous, vous êtes restés avec moi au milieu de mes « épreuves; aussi je vous prépare le royaume comme mon Père « me l'a préparé, afin que vous mangiez et buviez à ma table « dans mon royaume, et que vous soyez assis sur des trônes, « pour juger les douze tribus d'Israël »[1].

Au temps de Notre Seigneur, la flatterie décernait aisément le nom d'« évergètes », ou bienfaiteurs, à ceux dont tout le bienfait consistait à dominer les autres. Aux yeux du divin Maître, on ne domine les autres qu'en les servant, en leur étant utile; c'est ainsi qu'il a fait, et c'est ainsi que doivent faire ses disciples. Quant au royaume qu'imaginent leurs rêves ambitieux, il sera pour eux ce qu'il a été pour lui, un royaume de labeurs, d'épreuves, de persécutions. Ainsi l'a réglé le Père, pour son Fils et pour ceux qui seront associés à l'œuvre de son Fils. C'est plus tard seulement, dans une autre vie, que viendront les délices de la récompense et les gloires de la domination sur tout Israël et sur tous les hommes.

Au commencement du repas, « il leur dit : J'ai eu le plus « ardent désir de manger cette Pâque avec vous, avant de « souffrir. Car, je vous le déclare, je ne la mangerai plus désor-

1. S. Luc, XXII, 24-30.

« mais jusqu'à sa consommation dans le royaume de Dieu.
« Puis, prenant la coupe, il rendit grâces et dit : Prenez, et « partagez entre vous; car, je vous le déclare, je ne boirai plus « de ce produit de la vigne, jusqu'au jour où j'en boirai un « nouveau dans le royaume de Dieu mon Père »[1].

C'est pour la dernière fois que Notre Seigneur prend son repas avec ses apôtres; il ne se lasse pas de le répéter, pour les disposer aux grands évènements qui vont suivre. Il touche au moment où l'agneau figuratif va céder la place au véritable Agneau de Dieu, où le festin symbolique va être remplacé par le banquet spirituel de l'Eucharistie, où le sang du Rédempteur va être substitué au vin dans la coupe, où l'alliance nouvelle va succéder à l'ancienne. A cette pensée, le Sauveur tressaille de joie, et révèle aux apôtres l'ardent désir dont il est depuis si longtemps animé. Mais à cette joie se mêle la douleur, car la nouvelle alliance, comme l'ancienne, doit être scellée dans le sang, et tout, dans ce jour de fête solennelle, présage déjà la Passion du lendemain.

Après avoir vidé la première coupe, on devait se laver les mains. Le divin Maître a ici de grandes leçons à donner à ses apôtres et à tous ceux qui deviendront un jour ses disciples.

« Avant le jour de fête de la Pâque », c'est à dire le jeudi, suivant la manière de compter les jours en usage dans le monde romain, « Jésus, sachant que son heure est arrivée de « passer de ce monde à son Père, après avoir aimé les siens « qui étaient en ce monde, voulut les aimer jusqu'à la fin. Au « cours du repas, quand déjà le démon avait mis au cœur de « Judas Iscariote, fils de Simon, l'idée de le trahir, sachant que « le Père lui a tout remis entre les mains, qu'il est venu de « Dieu et qu'il retourne à Dieu, il se leva de table, déposa ses « vêtements, et après avoir pris un linge, il se ceignit ».

Dans ce préambule solennel, saint Jean résume tout ce qui a été révélé aux hommes de la grandeur du Fils de Dieu et de son amour envers ceux qu'il est venu racheter. Après l'humiliation à laquelle il s'est réduit par l'incarnation, après les

1 S. Luc, xxii, 15-18; S. Matthieu, xxvi, 29; S. Marc, xiv, 5.

abaissements et les supplices qui l'attendent encore, il va retourner vers Dieu son Père, qu'il n'a point quitté par sa divinité, mais auprès duquel il doit faire monter l'humanité sainte dont il s'est revêtu. Cette Pâque, qui rappelle aux Juifs le « passage du Seigneur »[1] pendant la nuit où furent exterminés les premiers-nés des Égyptiens, sera illustrée par le passage du Sauveur de ce monde à son Père. Mais il ne veut quitter les hommes qu'en restant au milieu d'eux; il veut les aimer d'un amour digne d'un Dieu, jusqu'à la fin de sa vie mortelle, jusqu'à la fin de ce monde, jusqu'à la fin de ce que peuvent la puissance et la bonté d'un Dieu. L'Eucharistie sera l'expression de cet amour. Saint Jean n'en raconte point l'institution, déjà bien connue par le récit des trois premiers évangélistes et par la première Épître de saint Paul aux Corinthiens; mais quand il écrit : « Il aima les siens jusqu'à la fin », il exprime à la fois la grandeur de l'amour de Jésus Christ, et l'impuissance de l'homme à en parler dignement. Il fait aussi remarquer le contraste qui existe entre ce que le Sauveur veut faire pour les hommes, et ce que les hommes vont faire contre lui. C'est pendant que ses ennemis trament sa mort, pendant qu'un de ceux qu'il a le plus aimés, un apôtre, Judas, pense à le trahir, c'est « dans la nuit où il est livré »[2], que Notre Seigneur se donne lui-même à tous les hommes dans son sacrement.

Mais avant de l'instituer, il veut préluder, par un grand acte d'humilité, à toutes les ignominies de sa Passion, pour mieux montrer que tous ses abaissements sont volontaires. Il va remplir l'office de l'esclave, se mettre aux pieds de chacun de ses apôtres, même de Judas; et comme Satan est déjà dans le cœur du traître, le Fils de Dieu renouvellera devant l'esprit d'orgueil la preuve d'humilité qu'il a donnée le jour de la tentation au désert.

Quand donc il se fut ceint d'un linge, « il mit ensuite de l'eau « dans un bassin, et commença à laver les pieds de ses dis- « ciples, et à les essuyer avec le linge dont il était ceint. Lors- « qu'il fut arrivé à Simon Pierre : Vous, Seigneur, lui dit

1. Exode, XII, 11.
2. I Corinthiens, XI, 23.

« celui-ci, me laver les pieds! Jésus lui répondit : Tu ne sais « pas maintenant ce que je fais, mais tu le sauras plus tard. « Pierre lui dit : Jamais vous ne me laverez les pieds. Jésus « reprit : Si je ne te lave, tu n'auras point part avec moi. — « Alors, Seigneur, lui dit Simon Pierre, non seulement les « pieds, mais encore les mains et la tête. Jésus lui dit : Celui « qui sort du bain n'a plus besoin que de se laver les pieds, « et il est pur tout entier. Pour vous, vous êtes purs, mais non « pas tous. Car il savait celui qui allait le trahir; c'est pourquoi « il dit : Vous n'êtes pas tous purs.

« Lors donc qu'il leur eut lavé les pieds, il reprit ses vête-« ments, se recoucha de nouveau et leur dit : Savez-vous ce « que je vous ai fait? Vous m'appelez Maître et Seigneur, et « vous avez raison, car je le suis. Si donc je vous ai lavé les « pieds, moi le Seigneur et le Maître, vous aussi vous devez « vous laver les pieds les uns aux autres. Car je vous ai donné « l'exemple afin que, ce que je vous ai fait, vous le fassiez à « votre tour. En vérité, en vérité, je vous le dis, le serviteur « n'est pas plus grand que son maître, ni l'apôtre plus grand « que celui qui l'a envoyé. Si vous savez ces choses, pratiquez-« les et vous serez bienheureux »[1].

Le lavement des pieds, Notre Seigneur l'indique lui-même, présente un triple enseignement. C'est d'abord une leçon d'humilité; qui rougirait donc de s'abaisser, qui prétendrait à une orgueilleuse préséance, quand le Seigneur et Maître a honoré les fonctions de l'esclave en les remplissant lui-même? C'est ensuite une leçon de pureté. Des ablutions et des bains étaient en usage, et revêtaient même le caractère d'obligation religieuse, comme préparation aux actes solennels du culte. Avant de célébrer la Pâque, les apôtres avaient dû se soumettre à cette pratique, d'où la remarque du Sauveur à Pierre qu'après le bain, il ne reste plus qu'à laver les pieds souillés par la poussière du chemin. Au point de vue moral, une pureté parfaite est requise en celui qui doit participer à la sainte Eucharistie. Le sacrement de pénitence est le bain sacré qui la pro-

1. S. Jean, XIII, 1-17.

cure, et comme ensuite « il est inévitable que même les cœurs chrétiens soient souillés par la poussière du monde »[1], la prière, en particulier l'oraison dominicale, doit rendre à l'âme une pureté complète. Enfin c'est une leçon de charité fraternelle. Pour se rendre moins indigne de recevoir de Jésus Christ cette grande marque d'amour que constitue la sainte Communion, il est bien juste de donner auparavant à son frère le baiser de paix et de lui rendre tous les bons offices commandés par la plus cordiale charité.

Pierre proteste en voyant le Sauveur à ses pieds; plus tard, il comprendra mieux les grandes leçons qui lui sont données à ce moment, et il saura que l'humilité, la pureté et la charité sont des grâces avant d'être des vertus, et que sans elles on n'est point le disciple de Jésus Christ.

Cependant, malgré sa parfaite connaissance de l'avenir, le Sauveur ne pouvait abandonner Judas sans multiplier les tentatives pour le faire rentrer en lui-même : allusions discrètes, doux reproches, terribles menaces, il va tout employer pour atteindre ce but. Dieu n'a besoin de personne et ne doit rien à personne; mais il est Père, et il ne se résigne jamais à la perte de sa créature.

« Comme on s'était remis à table, et qu'on mangeait, Jésus « dit : Je ne parle pas de vous tous, car je connais ceux que j'ai « choisis : mais il faut que l'Écriture s'accomplisse : Celui qui « mange le pain avec moi lèvera le talon contre moi. Je vous le « dis maintenant, avant que la chose n'arrive, afin que, quand elle « arrivera, vous ayez foi en moi ». Quoique trahi, il sera toujours le Fils de Dieu; lui-même aura prédit et permis l'attentat. Du reste, Judas n'entraînera pas dans la solidarité de son crime le collège apostolique dont il fait partie. Les autres apôtres garderont leur titre et leurs prérogatives. Notre Seigneur leur en répète ici l'assurance : « En vérité, en vérité, je vous le dis, quiconque « reçoit celui que j'aurai envoyé, me reçoit moi-même, et qui- « conque me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé.

1. Saint Léon, *Sermon* 11 *pour le carême*.

« Quand il eut ainsi parlé, Jésus se troubla dans son esprit et « fit entendre cette déclaration : En vérité, en vérité, je vous le « dis, il y en a un de vous qui me trahira, et celui-là mange avec « moi. Profondément attristés, les apôtres se regardaient les uns « les autres, se demandant avec anxiété de qui il parlait. Chacun « se mit à lui dire : Est-ce moi, Seigneur? — C'est l'un des douze, « reprit-il; quelqu'un qui met la main au plat avec moi me « trahira. Quant au Fils de l'homme, il s'en va, suivant ce qui « est écrit de lui. Mais malheur à celui par qui le Fils de l'homme « sera trahi ! Il eût été préférable pour lui de ne naître jamais. « Pendant que tous cherchaient entre eux quel était celui qui « devait agir ainsi, Judas, qui le trahit, prenant la parole, dit « aussi : Est-ce moi, Maître? — Tu l'as dit, répondit Jésus ».

La question et la réponse furent faites sans que personne y prêtât attention, tant était poignante l'anxiété générale. Le cœur du traître ne s'émut pas, et cette nouvelle rencontre de la misère du coupable avec la miséricorde du Sauveur resta sans succès. Comment l'âme si tendre du divin Maître ne se fût-elle pas troublée, en face d'une pareille opiniâtreté! « Mais si celui-là se trouble, qui ne peut être troublé que par sa seule volonté, c'est pour la consolation de celui qui est troublé malgré sa volonté » [1].

Le repas se continuait au milieu de la consternation de tous. Pendant qu'on mangeait les différents mets et l'agneau pascal, Notre Seigneur trempait de temps en temps dans la sauce amère des morceaux de pain azyme, et, suivant l'usage, les tendait aux convives. « L'un des disciples, celui que Jésus aimait, était « appuyé sur la poitrine de Jésus. Simon Pierre lui fit signe et « lui dit : De qui parle-t-il ? Celui-ci, se replaçant sur la poitrine « de Jésus, lui dit : Seigneur, qui est-ce? Jésus répondit : C'est « celui à qui je vais tendre le pain trempé. Et quand il eut trempé le « pain, il le donna à Judas Iscariote, fils de Simon. A la suite de « cette bouchée, Satan entra en lui. Jésus lui dit : Ce que tu fais, « fais-le vite. Aucun des convives ne sut pourquoi il lui disait « cette parole. Plusieurs pensaient que, comme Judas avait la « bourse, Jésus lui avait dit : Achète ce qui nous est nécessaire

1. Saint Augustin, *sur saint Jean,* LX, 2.

« pour le jour de fête, ou bien : Il faudra donner une aumône « aux pauvres. Quand donc il eut pris la bouchée, il sortit sur-le- « champ. Or il faisait nuit » [1].

Le traître était ainsi dénoncé sans qu'aucun apôtre, sauf saint Jean, sût de qui le Sauveur avait parlé. La sortie de Judas n'éveilla pas non plus de soupçons pour le moment. Mais l'apôtre infidèle emportait avec lui sa malédiction. Il avait résisté à toutes les sollicitations de la grâce, et maintenant Satan s'emparait de lui définitivement, comme d'une proie assurée. Il était déjà entré dans son cœur pour lui inspirer son perfide dessein; il y rentrait pour l'aider à en consommer l'exécution.

En remarquant l'absence de Judas durant tout le reste de la soirée, les autres apôtres comprirent peut-être que le divin Maître avait voulu le désigner. Il ne revint plus au cénacle, et « c'est sans lui que s'accomplit la vraie Pâque, quand on prit la coupe et qu'on rompit le pain : il n'était pas digne en effet de communier aux sacrements éternels » [2]. Le divin Maître avait dit au traître : « Fais vite »! Le malheureux courut consommer sa trahison. Notre Seigneur savait que quelques heures devaient encore se passer avant que le complot tramé par ses ennemis pût être mis à exécution.

Judas parti, il y eut comme une détente et un soulagement dans l'esprit de tous les assistants. Car, « lorsqu'il fut sorti, « Jésus dit : A présent, le Fils de l'homme a été glorifié, et Dieu « a été glorifié en lui; et comme Dieu a été glorifié en lui, Dieu « le glorifiera à son tour en lui-même, et il va le glorifier sans « délai » [3].

Cette glorification du Fils par le Père et du Père par le Fils commença sur la terre avec l'incarnation : elle va être achevée par l'accomplissement des mystères les plus sublimes : l'Eucharistie, la mort sur la croix, la résurrection, le règne éternel du Dieu incarné.

1. S. Matthieu, xxvi, 21-25; S. Marc, xiv, 18-21; S. Luc, xxii, 21-23; S. Jean, xiii, 18-30.
2. Saint Hilaire, *sur saint Matthieu,* xxx, 2.
3. S. Jean, xiii, 31, 32.

Le repas touchait à son terme. Notre Seigneur avait encore devant lui le pain azyme et le vin de la coupe, ces deux aliments principaux de l'homme, et en même temps ces deux symboles si parfaits de l'union qui doit régner entre les cœurs, puisque les grains du blé et du raisin doivent être broyés et mélangés ensemble de la manière la plus intime, pour former le pain et le vin.

Autrefois, le prêtre Melchisédech avait offert au Seigneur le pain et le vin, et il avait été écrit du Messie : « Tu es prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech » [1]. Le moment était venu pour le Sauveur d'exercer l'acte solennel de ce sacerdoce. C'est pourquoi « pendant qu'ils mangeaient, Jésus prit du pain, le « bénit, le rompit et le donna à ses disciples en disant : Prenez « et mangez, ceci est mon corps, qui est livré pour vous. Faites « ceci en mémoire de moi. Puis, prenant la coupe à la fin du « repas, il rendit grâces et la leur donna en disant : Buvez-en tous : « ceci est mon sang, celui de la nouvelle alliance, qui sera versé « pour vous et pour un grand nombre, afin de remettre les pé- « chés » [2]. C'est ainsi qu' « à la suite de l'agneau figuratif, quand le repas fut terminé, le corps du Seigneur fut donné aux disciples » [3].

L'action du Sauveur, si simplement racontée, était l'institution même du plus grand de tous les sacrements. Ces quelques mots : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang », prononcés par Celui qui dispose de la puissance créatrice, qui fait exister immédiatement tout ce qu'il énonce et dont la parole ne peut tromper, disent clairement ce qu'il a accompli. Ce qu'il laisse aux siens qu'il a tant aimés, c'est un souvenir digne de sa puissance et de sa bonté; ce n'est pas un pain vulgaire, une image sans ressemblance, un mémorial vide de réalité, c'est son corps et son sang, substantiellement présents, bien que voilés sous des apparences qui leur sont étrangères. La persistance de ces apparences, après le changement de la substance du pain et du vin en celle du corps

1. Psaume CIX, 4.
2. S. Matthieu, XXVI, 26-28; S. Marc, XIV, 22-24; S. Luc, XXII, 19, 20.
3. Saint Thomas, *Hymne du S. Sacrement*, à Matines.

et du sang du Sauveur, se conçoit aisément. Il faut laisser à la foi son épreuve et son mérite; il faut aussi présenter ce corps et ce sang sous une forme telle que l'homme puisse obéir à l'ordre du divin Maître : « Prenez, mangez, buvez ». Ainsi se trouve réalisée et expliquée la promesse qui a tant scandalisé les Juifs à Capharnaüm, un an auparavant : « Le pain que je vous donnerai à manger, c'est ma chair, et le vin que je vous donnerai à boire, c'est mon sang ». — « Entourons donc d'hommages un si grand sacrement, dans lequel l'antique coutume doit céder la place au rite nouveau; et si les sens s'y perdent, que la foi vienne y suppléer » [1].

En ajoutant : « Faites ceci en mémoire de moi », Notre Seigneur communique à ses apôtres et à son Église le pouvoir d'opérer en son nom le même changement mystérieux. Par là, il procure à tous les hommes qui vivront sur la terre le bonheur de participer, comme les convives du cénacle, au festin de son Eucharistie.

Ce n'est pas seulement un sacrement, c'est aussi le sacrifice de la loi nouvelle que Jésus Christ institue au cénacle. Pour cette raison, il établit une relation expresse entre l'aliment mystérieux qu'il présente aux apôtres et la Passion qu'il va subir. Ce corps qu'il donne à manger, c'est celui qui est livré pour les hommes; ce sang, c'est celui qui doit être versé pour la rémission des péchés. Il y a là un fait dont l'importance est capitale dans l'économie de la rédemption.

Dans les sacrifices anciens, institués sur l'ordre même de Dieu, trois actes étaient essentiels depuis le péché de l'homme : l'offrande, l'immolation et la communion. Quand la victime avait été offerte à Dieu et agréée par lui, elle était mise à mort, à la place de l'homme qui méritait de périr à cause de son péché. Puis celui qui l'offrait mangeait une partie de cette victime immolée à sa place, afin qu'aux yeux de Dieu il ne fît, pour ainsi dire, plus qu'un avec elle, et apaisât ainsi la divine justice. Par cette manducation d'une victime dont Dieu avait en quelque sorte pris sa part, était encore signifiée la participation de l'homme à la vie divine.

1. Saint Thomas, *Hymne* Pange lingua.

Mais une satisfaction réelle ne pouvait être fournie à la justice et à l'infinie bonté du Créateur qu'autant que la victime serait capable, par elle-même, de restituer à Dieu l'honneur extérieur qui lui avait été ravi, et de communiquer à l'homme ce que Dieu voulait lui transmettre de sa propre vie divine. A ce titre, les victimes de l'ancienne loi ne pouvaient être que de pâles et impuissantes figures du grand sacrifice du Verbe incarné; toutefois elles représentaient exactement ce qui devait s'accomplir dans le mystère de la rédemption. Aussi Notre Seigneur voulut-il se soumettre lui-même aux conditions essentielles à tout sacrifice.

Dès le premier instant de son incarnation, il s'offrit à son Père, et, le jour de sa présentation au temple, se fit offrir publiquement par sa très sainte Mère. A la croix, son immolation sera parfaite. Il restait à pourvoir à la troisième condition du sacrifice; il était nécessaire que l'homme pût communier à la victime et se l'incorporer. La sainte Eucharistie est instituée pour mettre cette victime à la portée de tous les hommes, sous une forme qui leur permette à tous de s'en nourrir jusqu'à la fin des siècles. En disant à ses apôtres de faire ceci en mémoire de lui, Jésus Christ a établi le sacrifice de la messe, qui est la représentation et la continuation du sacrifice de la croix.

La messe représente d'abord la première partie du sacrifice, l'offrande; car lorsqu'à l'offertoire le prêtre présente au Père éternel le pain et le vin, il ne voit en eux que des symboles de la divine victime, et parle déjà « d'hostie sans tache » et de « calice du salut ».

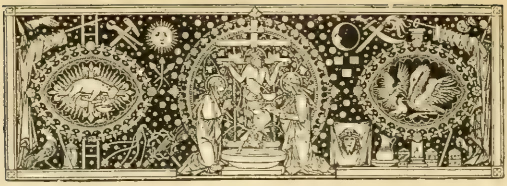
Elle représente encore l'immolation, qui n'a pu avoir lieu qu'une fois; car « le Christ ressuscité d'entre les morts ne meurt plus », et « c'est par une oblation unique qu'il a assuré à tout jamais la sanctification » des hommes [1]. Mais si le corps du Sauveur ne peut plus être séparé de son sang, comme à la croix, les apparences du pain sont séparées des apparences du vin, ce qui suffit à la représentation symbolique de l'immolation sanglante.

1. Romains, VI, 9; Hébreux, X, 14.

Enfin, quand à la messe le Sauveur est présent tout entier avec sa divinité et son humanité, le troisième acte du sacrifice peut s'accomplir, et il n'y a plus ici représentation, mais continuation de ce qui s'est fait à la croix. La victime est présentée à l'homme dans cet état mystérieux, mais absolument réel, qu'elle avait quand elle fut offerte aux convives du cénacle; et c'est pour qu'on ne pût douter de la réalité de son corps et de son sang que Notre Seigneur voulut instituer la sainte Eucharistie dans les dernières heures de liberté que la malice des hommes lui laissa avant sa Passion, et non après sa résurrection, alors que son humanité semblait déjà ne plus appartenir à la terre.

Le mystère du Jeudi Saint n'est donc pas seulement le mystère de l'amour infini du Fils de Dieu envers ceux qu'il veut bien appeler ses frères; c'est le complément nécessaire du grand sacrifice rédempteur; c'est l'institution du sacrement par lequel le mérite de la Passion nous est le plus libéralement appliqué, par lequel, comme le dit la sainte Église, « nous sentons perpétuellement en nous le fruit de la rédemption »[1].

1. *Oraison du Saint Sacrement.*



CHAPITRE V.

LE DERNIER ENTRETIEN APRÈS LA CÈNE.

Commandement de la charité fraternelle. — Prédiction du reniement de saint Pierre. — L'union intime du Père et du Fils. — L'union des trois personnes divines avec l'âme surnaturelle. — Départ du cénacle. — L'allégorie de la vigne : la vie chrétienne. — L'amour de Dieu et la charité fraternelle. — La haine du monde pour les disciples. — La mission du Saint Esprit, contre le monde, en faveur des disciples. — Consolations et encouragements. — Prière du Sauveur pour demander sa glorification et celle de ses disciples.

Quand le festin pascal fut terminé, et que le divin Sauveur eut institué le sacrement de son Eucharistie et celui de son sacerdoce, « on récita l'hymne » d'action de grâces, avant de « sortir, « pour aller à la montagne des Oliviers ». La soirée était encore peu avancée. Notre Seigneur employa les quelques heures qui lui restaient avant le milieu de la nuit à s'entretenir avec ses apôtres. Cet entretien suprême précédait immédiatement le supplice du Sauveur; c'était comme le testament du Dieu qui allait mourir. Aussi, dans tout l'Évangile, rien de plus profond, de plus émouvant, de plus lumineux que ces dernières paroles du Sauveur Jésus.

« Mes petits enfants », dit-il d'abord, « je ne suis plus avec « vous que pour un peu de temps. Vous me chercherez; mais, « de même que j'ai dit aux Juifs : Là où je vais, vous ne pouvez « venir, je vous le dis à vous à présent.

« Je vous donne un commandement nouveau, c'est de vous « aimer les uns les autres comme je vous ai aimés; c'est ainsi « que vous vous aimerez mutuellement. Tous reconnaîtront que « vous êtes mes disciples à l'affection que vous aurez les uns « pour les autres ».

Le Sauveur veut insister plus que jamais sur ce précepte de l'union fraternelle, précepte nouveau, car dans l'ancienne loi le commandement d'aimer le prochain n'avait eu ni l'universalité, ni l'intensité, ni l'efficacité qu'il va lui donner désormais. Il en fait la marque caractéristique de son disciple, et comme la démonstration vivante et populaire de sa religion, tant cet amour fraternel est combattu par toutes les passions humaines, et tant il accuse lui-même la divinité de sa source.

Notre Seigneur avait parlé de son départ pour un séjour où l'on ne pouvait le suivre. « Simon Pierre lui dit : Seigneur, où « allez-vous? Jésus répondit : Là où je vais, tu ne peux me « suivre à présent, mais tu me suivras plus tard. Simon, Simon, « ajouta le Seigneur, voici que Satan vous a réclamés pour « vous passer au crible comme le froment. Mais moi, j'ai prié « pour toi afin que ta foi ne défaille point. Et toi, une fois con- « verti, affermis tes frères. Quant à vous tous, cette nuit même « vous serez en butte au scandale à mon sujet; car il est écrit : « Je frapperai le pasteur, et les brebis du troupeau seront dis- « persées. Mais, quand je serai ressuscité, je vous précèderai en « Galilée. Pierre reprit : Pourquoi ne puis-je pas vous suivre à « présent? Alors même que tous seraient scandalisés à votre « sujet, je ne le serai pas. Je suis prêt à aller avec vous en prison « et à la mort; je donnerai ma vie pour vous. — Tu donneras ta « vie pour moi? répondit Jésus. En vérité, en vérité, je te le dis, « cette nuit même, le coq n'aura pas chanté deux fois que tu « m'auras renié trois fois. Mais Pierre n'en répétait que davan- « tage : Je ne vous renierai pas. Tous les autres disciples par- « laient de même »[1].

L'âme généreuse, mais gravement présomptueuse de Pierre,

1. S. Matthieu, XXVI, 30-35; S. Marc, XIV, 26-31; S. Luc, XXII, 31-34; S. Jean, XIII, 33-38.

se révèle ici tout entière. Il commence à comprendre qu'il s'agit pour son Maître de prison et de mort, mais ses pensées s'arrêtent à un avenir purement temporel. Il veut suivre le Sauveur, sans se rendre compte que le Fils de Dieu retourne à son Père. Il ne le peut pas. Son rôle a déjà été assigné; Pierre doit être le fondement sur lequel s'élèvera l'Église. Les puissances infernales se déchaîneront, et Satan a demandé et obtenu de faire passer par le crible des persécutions les prédicateurs de la vérité. Mais Notre Seigneur aussi a prié pour que la foi de Pierre soit inébranlable. Le chef de l'Église pourra donc tomber dans le péché; Pierre va y tomber le premier; il ne pourra jamais tomber dans l'erreur, autrement la prière du Sauveur aurait été vaine. Pécheur, il aura besoin de conversion; inébranlable dans la foi, il y maintiendra ses frères, les autres pasteurs, à qui n'est point assurée personnellement la possession toujours inviolable de la vérité. Ainsi donc sera constituée l'Église : le chemin du ciel y sera infailliblement indiqué, non par l'exemple, mais par la parole de son chef; et pour être dans la voie du salut, il suffira au troupeau de se régler sur ce que dit le pasteur, sans s'inquiéter de ce qu'il fait. Ainsi le veut Notre Seigneur dont la divine sagesse a constitué la charge pastorale en faveur des fidèles, bien plus que pour l'avantage personnel de celui qui l'exerce.

Par une touchante attention de sa bonté, Notre Seigneur attribue l'infaillibilité doctrinale à un homme qui peut pécher. Pierre gravement coupable, puis repentant, exercera sa charge avec plus d'humilité, de miséricorde et de dévouement, et il sera visible à tous les yeux que la parole de vérité qui est sur ses lèvres vient de Dieu seul, et non de l'homme sujet au péché.

Cette malheureuse facilité de faillir dans la conduite, qui est le lot de la faiblesse humaine, allait se manifester cette nuit même dans les apôtres. Le Sauveur, qui sait tout à l'avance, n'a pas un mot amer pour s'en plaindre; il se contente d'annoncer ce qui va se passer, et il traite les disciples avec cette tendre intimité qu'appellent leur bonne volonté du présent et surtout leur héroïsme futur.

Quand Notre Seigneur parle de l'abandon de tous, Pierre n'en

veut rien croire; les protestations de fidélité et de dévouement jusqu'à la mort s'échappent naturellement de son cœur. Du reste, elles sont sincères. La grave révélation que lui fait le Sauveur ne réussit point à triompher de son entêtement. Il veut avoir le dernier mot, et ce mot est un démenti formel à la parole de son Maître. Quelle folle présomption de prétendre avoir raison contre Dieu, et quelle chute lamentable Pierre se prépare par son orgueilleuse confiance en lui-même!

Enhardis par son exemple, les autres apôtres joignent leur protestation à la sienne. Notre Seigneur passe outre avec une miséricordieuse bonté. L'évènement ne lui donnera que trop tôt raison. Toutefois, pour qu'ils ne perdent pas de vue l'imminence de sa mort violente, « il leur dit : Quand je vous ai en« voyés sans bourse, ni besace, ni chaussures, avez-vous manqué « de quelque chose? — De rien, lui dirent-ils. Il ajouta alors : « Maintenant que celui qui a une bourse la prenne, ainsi que « sa besace, et que celui qui n'en a point vende sa tunique et « achète une épée. Car, je vous le dis, il faut que s'accomplisse « à mon sujet ce qui a encore été écrit : Il a été mis au rang « des scélérats. Ils lui dirent : Seigneur, voilà ici deux épées. — « Assez! leur répondit-il »[1].

Les apôtres sont toujours enclins à prendre au sens littéral et matériel les comparaisons dont se sert le Sauveur. Il ne s'agit pas de se défendre les armes à la main, mais de se préparer à la lutte qui va commencer pour ne plus finir. Dans leur première mission, les apôtres ont été accueillis partout avec sympathie; désormais ils vont se trouver face à face avec la haine et la violence. Pour résister et triompher, il leur faudra d'autres armes que les deux épées qui se trouvent au cénacle : la vigilance et la prière leur seront d'une tout autre utilité pour la défensive, comme le Sauveur va le rappeler à trois d'entre eux pendant son agonie.

Les apôtres commencent à être effrayés par toutes ces allusions à des évènements tragiques. Pour les rassurer, Notre

1. S. Luc. xx, 35-38.

Seigneur continue l'entretien en ces termes : « Que votre cœur « ne se trouble pas. Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. « Dans la maison de mon Père, il y a beaucoup de demeures. « S'il en était autrement, je vous l'aurais dit. Je vais donc vous « préparer une place, et lorsque je m'en serai allé et que je « vous aurai préparé une place, je viendrai de nouveau et je « vous prendrai avec moi, afin que là où je suis, vous y soyez « aussi ».

Si le Seigneur s'en va là où les apôtres ne peuvent encore le suivre, ceux-ci n'ont pourtant pas à se décourager. Dans la maison du Père, il n'y a pas seulement place pour le Fils : les places sont nombreuses et chacun aura la sienne, suivant ses mérites. Mais le ciel est fermé depuis le péché d'Adam : par sa mort, le Sauveur va le rouvrir, et en assurer l'entrée à chacun de ses serviteurs.

Il a déjà dit qu'il retournait vers le Père; aussi ajoute-t-il : « Vous savez où je vais, et vous en connaissez le chemin. « Thomas lui dit : Seigneur, nous ne savons pas où vous « allez; comment pouvons-nous en connaître le chemin? Jésus « lui dit : Je suis la voie, la vérité et la vie. Personne ne vient « à mon Père que par moi. Si vous m'aviez connu, vous auriez « aussi connu mon Père; mais dès ce moment même, vous le « connaissez et vous l'avez vu. Philippe lui dit : Seigneur, « montrez-nous le Père, et cela nous suffit. Jésus lui dit : Je « suis avec vous depuis si longtemps, et vous ne m'avez pas « connu! Philippe, celui qui me voit, voit aussi mon Père. « Comment donc dis-tu : Montrez-nous le Père. Ne croyez-vous « pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi? Les « paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même. Le « Père, qui demeure en moi, fait lui-même les œuvres. Ne « croyez-vous pas que je suis dans le Père, et que le Père est en « moi? Croyez-le du moins à cause des œuvres elles-mêmes ».

Il y a donc une résidence mutuelle du Père dans le Fils, et du Fils dans le Père, et ce mystère d'habitation réciproque s'étend au Saint Esprit, égal en toutes choses aux deux autres personnes. La divinité est invisible, mais sa présence se révèle directement en Jésus Christ, au moyen des paroles et des œu-

vres dont sa sainte Humanité a été l'organe: et comme les trois personnes divines sont inséparables et agissent de concert dans toutes les œuvres extérieures qui ne font point partie du mystère de la sainte Trinité, les trois personnes divines sont en commun le principe d'action surnaturel qui anime la sainte âme du Sauveur. Les apôtres voient donc en Jésus Christ tout ce qu'un œil humain peut voir de la divinité du Père, aussi bien que de la divinité du Fils. En ces quelques mots, le divin Maître confirme la réalité de sa nature divine, et donne une idée des merveilles insondables qu'elle renferme.

La sainte Humanité est l'intermédiaire établi entre Dieu et les hommes. Jésus Christ, Verbe fait homme, est la voie par laquelle on va au Père, et cette voie est unique, de sorte que ceux qui veulent se passer de Jésus Christ n'atteignent Dieu que par des pensées vagues et incertaines et par des hommages insuffisants. Il est la vérité substantielle, communiquée à l'homme par la grâce de la foi, et cette vérité est en même temps la vie, vie divine à laquelle l'homme est associé par la vie surnaturelle, en attendant la vie glorieuse et éternelle qui en sera la conséquence.

De cette union des personnes divines, il suit que prier le Père ou prier le Fils, c'est tout un. « En vérité, en vérité, je « vous le dis, celui qui croit en moi fera lui aussi les œuvres « que je fais, et même en fera de plus grandes, parce que je « m'en vais vers le Père. Tout ce que vous demanderez au Père « en mon nom, je le ferai, afin que le Père soit glorifié dans le « Fils : je ferai aussi ce que vous me demanderez à moi-même « en mon nom ». Les apôtres ne sont que des hommes et ils auront à convertir le monde : il faudra donc que la puissance surnaturelle soit mise à leur disposition, pour cette œuvre humainement impossible. Cette puissance ne leur fera pas défaut; ils n'auront qu'à demander, et par eux Dieu accomplira des merveilles que son divin Fils n'avait pas mission d'accomplir lui-même

Notre Seigneur s'en va à son Père; mais de même que, pour venir en ce monde par l'incarnation, sa divinité n'a point quitté le sein du Père, ainsi, en disparaissant aux yeux des hommes,

il ne les quittera point en réalité. Bien plus, les trois personnes divines resteront plus que jamais unies à l'âme du disciple fidèle. C'est ce qu'explique maintenant le Sauveur. « Si « vous m'aimez », dit-il, « gardez mes commandements. Alors « je prierai le Père, et il vous donnera un autre Inspirateur, « pour qu'il soit toujours avec vous, l'Esprit de vérité, que le « monde ne peut pas recevoir, parce qu'il ne le voit pas et ne « le connaît pas. Mais vous, vous le connaîtrez, parce qu'il « demeurera avec vous et sera en vous ». Cet Esprit de vérité est un autre « paraclet », c'est-à-dire une autre personne appelée pour défendre, conseiller et encourager. L'Esprit Saint ne fera donc ainsi que continuer le rôle commencé par le premier inspirateur, Jésus Christ; et comme l'action des trois personnes est commune, l'intervention de l'Esprit Saint n'empêchera en rien celle du Père et du Fils, ainsi que le divin Maître l'explique immédiatement après.

« Je ne vous laisserai pas orphelins, je viendrai à vous. En« core un peu de temps et le monde ne me verra plus; mais vous, « vous me verrez, parce que je vis et que vous vivrez. Ce jour-là, « vous connaîtrez que je suis dans mon Père, et vous en moi, « et moi en vous. Celui qui a mes commandements et qui les « garde, c'est celui-là qui m'aime. Celui qui m'aime sera aimé « de mon Père; moi-même je l'aimerai et je me manifesterai à « lui.

« Jude, différent de l'Iscariote, lui dit : Seigneur, comment « se fait-il que vous vous manifesterez à nous et non au monde? « Jésus lui répondit : Celui qui m'aime gardera ma parole; « alors mon Père l'aimera, nous viendrons à lui et nous établi« rons notre demeure en lui ». Dieu ne se manifeste qu'à ceux qui aiment et obéissent aux commandements. Le monde est exclu de cette manifestation à raison de ses dispositions perverses; il voudrait d'abord voir et comprendre avant d'aimer et d'obéir; l'ordre divin est qu'on commence par faire acte de bonne volonté, en croyant sans voir ni comprendre. A sa résurrection, le Sauveur appliquera lui-même la règle qu'il vient de formuler : il ne se manifestera pas à ses ennemis, mais seulement aux disciples qui l'aiment et gardent sa parole.

« Celui qui ne m'aime pas », poursuit le Sauveur, « ne garde
« pas mes paroles. Quant à la parole que vous avez entendue,
« elle n'est pas de moi, mais de Celui qui m'a envoyé, du Père.
« Je vous ai dit ces choses pendant mon séjour parmi vous.
« Mais l'Inspirateur, l'Esprit Saint que le Père enverra en mon
« nom, vous enseignera toutes choses, et vous rappellera tout
« ce que je vous aurai dit.

« Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix : je vous la
« donne, mais non comme le monde la donne. Que votre cœur
« ne se trouble pas, qu'il ne craigne point. Vous avez entendu
« que je vous ai dit : Je m'en vais et je viens à vous. Si vous
« m'aimiez, vous ne manqueriez pas de vous réjouir de ce que
« je vais au Père, parce que le Père est plus grand que moi. Je
« vous en ai parlé à présent, avant que la chose n'arrive, afin
« que, quand elle sera arrivée, vous croyiez. Je ne m'entre-
« tiendrai plus longuement avec vous désormais, car voici
« qu'arrive le prince de ce monde, bien qu'en moi rien ne soit
« à lui. Mais afin que le monde sache que j'aime le Père, j'agis
« selon l'ordre que le Père m'a donné.

« Levez-vous, allons-nous-en d'ici » [1].

La paix que laisse le Seigneur n'est point comme la paix que donne le monde. Les enfants du monde n'ont la paix ni avec eux-mêmes, ni avec Dieu ; ils l'ont seulement avec leurs passions, dont ils sont devenus les esclaves, et avec toutes les puissances du mal, auxquelles ils obéissent sans résistance. La paix des enfants de Dieu suppose la lutte avec tout ce qui est mauvais, en eux et en dehors d'eux ; mais l'amitié de Dieu fait que la joie surabonde en leurs âmes, au milieu même des tribulations. Rien ne devra donc troubler les apôtres, puisque leur Dieu sera toujours avec eux.

Notre Seigneur voit venir le démon, le prince de ce monde ; il suit pas à pas les progrès de son suprême attentat, mais il l'attend de pied ferme. Depuis le péché d'Adam, Satan trouve en tous les hommes des titres à sa cruauté : ils sont tous pécheurs, il peut tous les frapper de mort. Le Fils de Dieu

1. S. Jean, XIV, 1-31.

échappe à son atteinte; la trace même du péché n'existe pas en lui. Mais Satan, aveuglé par son orgueil, ne veut voir en lui qu'un homme pareil aux autres. Notre Seigneur souffrira qu'il l'approche et qu'il le frappe; tel est l'ordre de son Père, et il s'y soumet avec amour, parce que, s'il est son égal par sa nature divine, il est son inférieur par sa nature humaine.

A ce moment, le Sauveur fit lever ses apôtres, probablement assis dans le cénacle après être sortis de table, et il donna le signal du départ. Était-ce pour passer dans une autre salle et y continuer l'entretien? On ne voit point trop alors pourquoi saint Jean aurait noté un détail aussi insignifiant. Il est donc plus probable qu'alors « il sortit, pour aller suivant sa coutume « à la montagne des Oliviers, et ses disciples le suivirent »[1].

Il faisait nuit, mais la lune brillait dans son plein, puisqu'on était à la fête de la Pâque, qui se célébrait le quinzième jour de la lune. Comme le cénacle était situé dans Sion, au sud de Jérusalem, non loin de l'enceinte, le Sauveur dut sortir près de la fontaine de Siloé, et remonter ensuite la vallée du Cédron, le long des contreforts du faubourg d'Ophel et de la montagne du temple. Tout était silencieux, et la lune n'était pas encore assez élevée au dessus de l'horizon pour éclairer le fond de la vallée. Pendant que la petite troupe cheminait lentement, et s'arrêtait peut-être dans quelque solitude plus recueillie, le divin Maître poursuivit ses dernières instructions.

La première eut trait au fondement même de toute la religion : la vie surnaturelle. « Je suis la vraie vigne, et mon « Père est le vigneron. Toute branche qui ne porte pas du fruit « en moi, il la retranchera, et toute branche qui porte du fruit, « il l'émondera, afin qu'elle porte davantage de fruit. Déjà « vous êtes purs, à cause des paroles que je vous ai dites : « demeurez donc en moi, et moi en vous. De même que la « branche ne peut porter du fruit par elle-même, si elle ne « demeure sur la vigne, ainsi vous non plus, si vous ne demeu- « rez en moi. Je suis la vigne, vous les branches. Celui qui

1. S. Luc, xxii, 39.

« demeure en moi et moi en lui, celui-là porte beaucoup de « fruit, car sans moi vous ne pouvez rien faire. Celui qui ne « demeure pas en moi sera jeté dehors, comme le sarment; il « se dessèchera, on le ramassera, on le mettra au feu et il « brûlera. Si vous demeurez en moi et si mes paroles demeurent « en vous, vous demanderez tout ce que vous voudrez, et cela « vous arrivera. Mon Père trouve sa gloire à ce que vous por- « tiez beaucoup de fruit, et que vous vous fassiez mes disciples ».

Cette allégorie de la vigne montre clairement ce que sera la vie chrétienne. L'âme du disciple doit être unie à Jésus Christ comme la branche au cep de la vigne. La sève divine passe alors du Maître au disciple, lui fait porter des fruits de vertu, pour la gloire du Père, et le rend capable d'obtenir tout ce qu'il veut. Le Père cultive cette branche avec amour; les épreuves, les tentations, les souffrances l'émondent et aident à sa fertilité spirituelle.

Au contraire, l'âme séparée de Jésus Christ par le péché est frappée d'une stérilité spirituelle absolue; elle végète, se dessèche et n'attend plus que le feu éternel. Tel est le secret du malheureux état d'impuissance surnaturelle où languissent les âmes séparées de Jésus Christ par l'incrédulité, l'hérésie, le schisme, l'indifférence ou même simplement la perte de la grâce sanctifiante.

Le premier fruit de cette vie surnaturelle, c'est l'amour de Dieu pour l'âme, et de l'âme pour Dieu. « De même que mon « Père vous a aimés, je vous ai aimés. Demeurez dans mon « amour. C'est en gardant mes commandements que vous de- « meurerez dans mon amour, de même qu'en gardant les com- « mandements de mon Père, je demeure dans son amour. Je « vous ai dit ces choses afin que ma joie soit en vous, et que « votre joie soit complète ».

Ainsi croire n'est pas tout, il faut aimer, et l'amour de Dieu n'est point fait de vaines formules et d'une vague sentimentalité : aimer, c'est pratiquer les commandements.

Le second fruit est la charité fraternelle, inséparable de l'a-

mour de Dieu. « Voici mon commandement : c'est que vous « vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés. On « ne peut avoir de plus grand amour que de donner sa vie pour « ceux qu'on aime. Vous, vous êtes mes amis, si vous faites ce « que je vous ai commandé. Désormais je ne vous appellerai « plus serviteurs, parce que le serviteur ignore ce que fait son « maître. Je vous ai donné le nom d'amis, parce que tout ce « que j'ai appris de mon Père, je vous l'ai fait connaître. Ce « n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis, « et qui vous ai établis pour que vous alliez, que vous portiez « du fruit et que votre fruit demeure, afin que tout ce que vous « demanderez au Père en mon nom, il vous le donne. Je vous « prescris ces choses, afin que vous vous aimiez les uns les « autres ».

Jésus Christ a donné aux apôtres, et il donne à proportion à tous les fidèles, les mêmes marques de son incomparable amour : sa vie immolée pour chacun, la communication des vérités et des grâces divines, la vocation sainte, l'énergie surnaturelle, le crédit auprès du Père éternel. Comment donc chacun n'aimerait-il pas son frère que Jésus aime tant? Comment oserait-il juger indigne de son affection celui qu'un Dieu honore de la sienne?

Les disciples doivent se tenir d'autant plus unis à Dieu et à leurs frères par la charité, qu'ils seront en butte à la haine du monde. « Si le monde vous déteste, sachez qu'il m'a détesté « avant vous. Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui « est à lui; mais parce que vous n'êtes pas du monde, et que je « vous ai choisis en vous tirant du monde, à cause de cela, le « monde vous déteste. Souvenez-vous de la parole que je vous « ai dite : Le serviteur n'est pas plus grand que son Maître. « S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront; comme ils ont « gardé ma parole, ils garderont la vôtre. Mais tout ce qu'ils « feront contre vous sera à cause de mon nom, parce qu'ils ne « connaissent pas celui qui m'a envoyé. Si je n'étais pas venu, « et si je ne leur avais pas parlé, ils ne seraient point coupables; « mais à présent, ils n'ont pas d'excuse à leur péché. Me dé-

« tester, c'est détester mon Père. Si je n'avais pas fait parmi « eux des œuvres que personne autre n'a faites, ils ne seraient « pas coupables. Mais à présent, ils ont vu, et ils m'ont détesté, « moi et mon Père. C'est pour l'accomplissement de la parole « qui est écrite dans leur loi : Ils m'ont haï sans raison.

« Mais quand sera venu l'Inspirateur que je vous enverrai « de mon Père, l'Esprit de vérité qui procède du Père, il « rendra témoignage de moi. Et vous aussi, vous rendrez té- « moignage, parce que vous êtes avec moi depuis le commen- « cement [1]. Je vous ai dit ces choses afin que vous ne soyez pas « scandalisés : ils vous chasseront des synagogues, et voici « l'heure où quiconque vous mettra à mort croira rendre hom- « mage à Dieu. Ils en agiront ainsi avec vous, parce qu'ils ne « connaissent ni le Père, ni moi ».

Le monde, c'est cette portion de l'humanité qui restera volontairement sous l'empire du démon et partagera sa haine contre le Christ et contre son Église. Cette haine ne s'apaisera jamais, rejaillira du Maître sur les disciples et constituera pour eux une épreuve nécessaire. Bien que parfois les fanatiques s'imaginent travailler à l'honneur de Dieu en exterminant ceux qui le servent au nom de Jésus Christ, cette haine est criminelle, car tout a été fait pour éclairer le monde, les Juifs en particulier : la parole et les miracles ont ouvert les yeux aux hommes sincères et de bonne volonté.

La mission du Sauveur va se terminer, celle de l'Esprit Saint va commencer, et c'est ce divin Esprit qui doit présider à l'établissement de l'Église et à l'application de la rédemption au genre humain. Sa venue est donc nécessaire.

« Je vous ai dit ces choses afin que, quand leur heure sera « venue, vous vous souveniez que je vous les ai dites. Je ne « vous les ai pas dites dès le commencement, parce que j'étais « avec vous. Maintenant je vais à celui qui m'a envoyé, et per- « sonne de vous ne me demande : Où allez-vous? Mais parce « que je vous ai dit ces choses, la tristesse a rempli votre cœur.

1. S. Jean, xv, 1-27.

« Pourtant c'est la vérité que je vous dis; il vous est avanta-
« geux que je m'en aille, parce que si je ne m'en vais pas, l'Ins-
« pirateur ne viendra pas à vous; mais si je m'en vais, je vous
« l'enverrai.

« Lorsqu'il sera venu, il montrera que le monde a tort au sujet
« du péché, de la justice et du jugement : au sujet du péché,
« parce qu'ils n'ont pas cru en moi; au sujet de la justice,
« parce que je vais à mon Père, et que désormais vous ne me
« verrez plus; au sujet du jugement, parce que le prince de ce
« monde est déjà jugé ».

Loin de rien changer à ce qui a été enseigné par le Sauveur, le Saint Esprit ne fera que continuer sa prédication par le ministère des apôtres qu'il inspirera, et son premier soin sera de faire éclater à tous les yeux l'iniquité du monde dans sa conduite envers Jésus Christ.

Les Juifs vont condamner le Sauveur parce qu'il s'est dit le Christ et le Fils de Dieu, ce qui est, à leurs yeux, un péché sans nom. Le Saint Esprit montrera que tout le péché est du côté de ces Juifs qui, malgré tant de miracles, n'ont pas voulu reconnaître leur Messie. Dès sa première prédication, le jour même de la Pentecôte, saint Pierre le publiera hardiment : « Que toute la maison d'Israël sache en toute certitude que Dieu a fait de ce Jésus, que vous avez crucifié, le Seigneur et le Christ »[1].

Au lieu de saluer en Notre Seigneur le Juste par excellence, les Juifs le traiteront comme un imposteur, et ils se moqueront à la croix de la filiation divine qu'il s'est attribuée : « S'il est le roi d'Israël, qu'il descende maintenant de la croix et nous croyons en lui. Il a mis sa confiance en Dieu; que Dieu le délivre maintenant, s'il l'aime, car il a dit : Je suis le Fils de Dieu »[2]. Or la justice n'a pas été du côté des juges qui l'ont condamné, et le Saint Esprit fera ressortir l'iniquité de leur sentence. Saint Pierre dira encore : « Vous avez renié le Saint et le Juste, et vous avez réclamé qu'on vous délivrât le meurtrier. Vous avez mis à mort l'auteur de la vie : Dieu l'a res-

1. Actes, II, 36.
2. S Matthieu, XXVII, 42, 43.

suscité d'entre les morts, nous en sommes témoins »[1]. Le Sauveur est si bien la justice en personne, qu'il retourne à son Père, et introduit son Humanité glorieuse dans le séjour qui appartient éternellement à sa divinité.

Enfin le monde a un prince, aux inspirations duquel il obéit, et ce prince est Satan. Encore quelques heures, et les Juifs, à l'instigation de Satan, leur père, comme l'a déjà dit le Sauveur, porteront ce jugement : « Il est digne de mort ». Mais que vaut le jugement de celui qui est déjà condamné lui-même, et qui a commencé à subir depuis des siècles l'éternel châtiment de sa révolte? Le Saint Esprit viendra réformer l'odieuse sentence portée par Satan et par le monde, son complice. Celui qui a été jugé digne de mort sera la source de toute vie pour l'humanité, et, en punition de son attentat, celui qui a jugé sera dépouillé de toute sa puissance sur les hommes et sur la création.

Le Saint Esprit n'aura pas seulement pour mission de soutenir la lutte contre le monde; son rôle principal consistera à répandre et entretenir la vie dans l'Église, par l'effusion de la grâce et la révélation de la vérité divine. « J'ai encore bien des « choses à vous dire », ajoute Notre Seigneur, « mais vous ne « pouvez les porter en ce moment. Quand cet Esprit de vérité « sera venu, il vous enseignera toute vérité; car il ne parlera « pas de lui-même, mais il dira tout ce qu'il entendra, et il vous « annoncera ce qui doit arriver. C'est lui qui me glorifiera, parce « qu'il recevra de ce qui est à moi et vous l'annoncera. Tout ce « qu'a le Père est à moi; c'est pourquoi j'ai dit qu'il recevra de « ce qui est à moi et vous l'annoncera ».

Le Saint Esprit sera l'organe du Père et du Fils, comme le Fils a été celui du Père. Il procède en effet de l'un et de l'autre, sans que cette manière d'être implique la moindre infériorité vis-à-vis des deux autres personnes; car dans la sainte Trinité, engendrer ou être engendré, être source commune de l'Esprit Saint ou procéder du Père et du Fils, sont des perfections égales et éternelles. Les apôtres ont reçu de ce Maître qui va disparaître

1. Actes, III, 14, 15.

beaucoup d'enseignements qu'ils n'ont ni compris, ni retenus; bien d'autres vérités, qu'ils ne pourraient porter, leur sont encore cachées. A la Pentecôte, le Saint Esprit versera dans leurs âmes le trésor de toutes les révélations nécessaires à la vie de l'Église, et destinées à alimenter la foi des chrétiens jusqu'à la fin des siècles. Il leur révèlera même l'avenir le plus éloigné, et saint Pierre dans ses Épîtres, saint Jean dans son Apocalypse, en mettront l'annonce par écrit.

Notre Seigneur note expressément que la révélation du Saint Esprit ne sera point une révélation nouvelle : « Il parlera de ce qu'il aura entendu, il recevra de ce qui est à moi ». Il suit de là que « Jésus Christ et le Saint Esprit ne nous enseignent pas des choses différentes; mais l'un enseigne en dehors, et l'autre au dedans; et lorsqu'on dit que le Saint Esprit enseigne au dedans, il faut entendre que Jésus Christ même enseigne aussi au dedans, parce que c'est lui qui envoie le Saint Esprit, qui est plein de lui » [1]. Ainsi est condamnée à l'avance toute révélation qui prétendrait venir du Saint Esprit, et diffèrerait de celle qu'a laissée Jésus Christ. C'est pourquoi saint Paul prémunissait les fidèles contre ces prédicateurs turbulents, qui « entreprennent de changer l'Évangile du Christ. Si nous-même », écrivait-il, « ou si un ange du ciel vous prêche un Évangile qui ne soit pas celui que nous vous avons prêché, qu'il soit anathème; car l'Évangile que je vous ai prêché ne vient pas de l'homme, mais de la révélation même de Jésus Christ » [2].

Il ne reste plus au bon Maître qu'à consoler ses apôtres, et à leur communiquer la lumière et la grâce nécessaires pour traverser la grande épreuve qui va commencer. « Un peu de « temps », leur répète-t-il, « et vous ne me verrez plus, et encore « un peu de temps, et vous me verrez, parce que je vais au Père. « Quelques-uns de ses disciples se dirent alors entre eux : Que « nous dit-il ainsi : Un peu de temps, et vous ne me verrez plus, « et encore un peu de temps, et vous me verrez, parce que je « vais au Père? Ils disaient donc : Que dit-il là, un peu de

1. Bossuet, *la Cène*, 1re *partie*, xcvme *jour*.
2. Galates, I, 8-12

« temps? Nous ne savons ce dont il parle. Jésus savait qu'ils « voulaient l'interroger, et il leur dit : Vous vous demandez « entre vous pourquoi j'ai dit : Un peu de temps, et vous ne me « verrez plus, et encore un peu de temps, et vous me verrez. « En vérité, en vérité, je vous dis que vous gémirez et que vous « pleurerez, tandis que le monde se réjouira; vous serez dans « la tristesse, mais votre tristesse sera changée en joie. Quand « une femme enfante, elle a de la tristesse, parce que son « heure est venue; mais quand elle a mis au monde un enfant, « elle ne se souvient plus de la souffrance, dans la joie qu'elle a « de ce qu'un homme est venu au monde. Ainsi pour vous, vous « avez maintenant de la tristesse; mais je vous verrai de nou- « veau; alors votre cœur se réjouira, et personne ne vous enlèvera « votre joie. En ce jour-là, vous ne me ferez plus de questions ».

Après la résurrection, les apôtres comprendront d'eux-mêmes ces alternatives d'absence et de retour, de tristesse et de joie, dont leur parle le divin Maître. Il veut d'ailleurs que toujours ils comptent sur l'amour que le Père a pour eux. Le Père et le Fils ne font qu'un, et la tendresse que le Fils a témoignée à ses disciples est l'expression de celle que leur porte le Père. « En « vérité, en vérité, je vous le dis, si en mon nom vous demandez « quelque chose au Père, il vous le donnera. Jusqu'ici vous « n'avez rien demandé en mon nom; demandez et vous rece- « vrez, afin que votre joie soit complète. Je vous ai dit ces « choses en paraboles. Voici l'heure où je ne vous parlerai « plus en paraboles, mais où je vais m'exprimer clairement au « sujet du Père. Ce jour-là, vous demanderez en mon nom, et « je ne vous dis pas que je prierai le Père en votre faveur; car « le Père vous aime, parce que vous m'avez aimé, et que vous « avez cru que je suis sorti de Dieu. Je suis sorti du Père, et je « suis venu dans le monde; et maintenant je quitte le monde et « je m'en vais au Père.

« Ses disciples lui dirent : Voici qu'à présent vous parlez « clairement, et vous ne dites plus de parabole. Nous savons « bien maintenant que vous connaissez toutes choses, et que « vous n'avez pas besoin qu'on vous interroge : aussi croyons- « nous que vous êtes sorti de Dieu.

« Jésus leur répondit : Vous croyez maintenant? L'heure « vient, la voici même, où vous allez être dispersés chacun de « votre côté, et où vous me laisserez seul. Je ne suis pas seul « cependant, parce que le Père est avec moi. Je vous ai dit ces « choses afin que vous ayez la paix en moi. Dans le monde, « vous souffrirez persécution : mais ayez confiance, j'ai vaincu « le monde » [1].

Tout est donc annoncé par celui qui est le maître absolu des évènements. Tout-à-l'heure, dans un moment de faiblesse, ses apôtres vont l'abandonner. Il ne leur en fait pas un reproche; dans son affectueuse bonté, il veut même que cette défaillance serve à l'affermissement de leur foi : les disciples se rappelleront que le Sauveur avait prédit tout ce qui devait arriver, et ils n'en croiront que plus fidèlement en lui. Jésus leur promet encore une fois la paix, et le premier mot qu'il leur dira après sa résurrection sera : « La paix soit avec vous! ».

Enfin trois mots éclairent pour eux tout l'avenir : persécutions de la part du monde, confiance en Dieu, et victoire finale. Le monde et son prince vont être terrassés à la croix; leurs violences contre l'Église seront les derniers efforts d'un vaincu dont toute la rage est impuissante à reconquérir un empire à jamais perdu.

Une prière sublime, une incomparable effusion d'amour couronne l'entretien. C'est le Fils qui s'adresse au Père et qui le prie pour son Église. La prière qui va d'un tel Fils à un tel Père est digne de l'un et de l'autre, et l'homme n'en peut sonder les mystérieuses profondeurs. Jésus Christ la prononce tout haut, dans le silence de cette dernière nuit, « pour l'édification de ceux qui étaient là pour entendre, et aussi de nous qui devions lire ce qui a été mis par écrit » [2].

« Après avoir ainsi parlé, Jésus leva les yeux vers le ciel et « dit : Père, voici l'heure : glorifiez votre Fils, afin que votre « Fils vous glorifie, vous qui lui avez donné puissance sur toute « chair, pour qu'à tous ceux que vous lui avez confiés, il assure

1. S. Jean, XVI, 1-33.
2. Saint Augustin, *sur saint Jean*, CIV, 2.

« la vie éternelle : cette vie éternelle qui consiste à vous con-
« naître, vous le seul vrai Dieu, et celui que vous avez envoyé,
« Jésus Christ. Je vous ai glorifié sur la terre; j'ai accompli
« l'œuvre que vous m'aviez assignée à faire. Et maintenant,
« Père, glorifiez-moi en vous-même, par cette gloire que j'ai
« eue en vous avant que le monde existât.

« J'ai fait connaître votre nom aux hommes que vous avez pris
« en ce monde pour me les donner. Ils étaient à vous, et vous
« me les avez donnés. Ils ont gardé votre parole; ils savent
« maintenant que tout ce que vous m'avez donné vient de vous;
« car les paroles que vous m'avez confiées, je les leur ai trans-
« mises. Ils les ont reçues; ils ont connu en toute vérité que je
« suis sorti de vous, et ils ont cru que vous m'avez envoyé.

« Je vous prie pour eux. Je ne prie pas pour le monde, mais
« pour ceux que vous m'avez donnés, parce qu'ils sont à vous,
« que tout ce qui est à vous est à moi, et ce qui est à moi est à
« vous, et que j'ai été glorifié en eux. Voici que je cesse d'être
« dans le monde, tandis qu'eux sont dans le monde, pendant
« que je viens à vous. Père saint, gardez-les dans votre nom,
« eux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme
« nous. Quand j'étais avec eux, c'est moi qui les gardais dans
« votre nom; ceux que vous m'avez donnés, je les ai gardés, et
« nul d'entre eux n'a péri, si ce n'est le fils de perdition, pour
« l'accomplissement de l'Écriture. Mais maintenant je viens à
« vous, et en ce monde où je suis encore je dis ces choses pour
« qu'ils aient en eux ma joie dans sa plénitude.

« Je leur ai transmis votre parole, et le monde les a pris en
« haine, parce qu'ils ne sont pas du monde, pas plus que je ne
« suis moi-même du monde. Je ne vous prie pas de les retirer
« du monde, mais de les préserver du mal. Ils ne sont pas du
« monde, pas plus que je ne suis moi-même du monde. Sancti-
« fiez-les dans la vérité, dans cette vérité qui est votre parole. De
« même que vous m'avez envoyé dans le monde, je les ai en-
« voyés dans le monde, et c'est pour eux que je me sanctifie
« moi-même, afin qu'ils soient, eux aussi, sanctifiés dans la
« vérité.

« Je ne prie pas seulement pour eux, mais aussi pour ceux

« qui croiront en moi sur leur parole. Que tous ne soient qu'un, « et, de même que vous, Père, vous êtes en moi, et moi en vous, « qu'ils ne soient qu'un en nous, afin que le monde croie que « vous m'avez envoyé. Si je les ai associés à la gloire que vous « m'avez attribuée, c'est pour qu'ils ne soient qu'un, comme « nous-mêmes nous sommes un. Je suis en eux et vous en moi, « pour qu'ils soient consommés dans l'unité, et que le monde « connaisse que vous m'avez envoyé, et que vous les avez aimés, « comme vous m'avez aimé moi-même.

« Père, ceux que vous m'avez donnés, je veux que là où je « suis, ils soient avec moi, et qu'ils contemplent la gloire que « vous m'avez attribuée à cause de l'amour que vous avez eu « pour moi avant que le monde fût créé. Père juste, le monde « ne vous a pas connu; mais moi, je vous ai connu, et ceux-ci « ont connu que vous m'avez envoyé. C'est à eux que j'ai fait « connaître, et que je ferai encore connaître votre nom : que « l'amour dont vous m'avez aimé soit donc en eux, que moi- « même je sois en eux » [1].

Tout est résumé dans cette prière de Jésus Christ. Pour lui-même, il demande la gloire à laquelle il a droit : il veut tenir de la bonté du Père ce qu'il pourrait exiger de sa justice. Pour les apôtres qui sont restés fidèles à sa parole, et qui vont demeurer après lui au milieu d'un monde pervers, il réclame deux grâces : la préservation du mal, c'est-à-dire du péché, et la sanctification dans la vérité, c'est-à-dire dans la parole du Père, par conséquent dans son Verbe incarné. C'est dans ce but qu'il se sanctifie lui-même, et qu'il va multiplier jusqu'au dernier soupir les actes de sainteté, qui seront pour son Église un trésor inépuisable d'exemples, de grâces et de mérites.

Pour tous ses enfants qui viendront dans la suite des siècles, il demande la grâce d'une charité fraternelle, d'une union intime, qui soit parmi eux comme le prolongement de la vie divine elle-même. Le Père et le Fils sont unis ensemble et habitent l'un dans l'autre; le Fils est uni à ses disciples et habite en eux par la communication de sa vie divine; les disciples doivent

1. S. Jean, XVII, 1-26.

former entre eux une union semblable. C'est le vœu suprême du divin Maître. Il semble tenir par dessus tout à cette union; dans son plan, elle sera aux yeux du monde la preuve de sa mission et de l'amour du Père pour ses enfants. « Voyez comme ils s'aiment! » disaient les païens à la vue des premiers chrétiens. Si la prière du Sauveur redevenait de nos jours la loi généreusement et ouvertement suivie par tous les chrétiens, qui donc, à la vue d'un spectacle aussi surhumain, hésiterait à croire que Jésus a été le Messie envoyé aux hommes, et que Dieu a aimé le monde jusqu'à lui donner son Fils unique? La charité fraternelle, l'entente parfaite de tous les chrétiens serait une merveille hors de pair, et constituerait la grande apologie de la religion et une irrésistible prédication de l'Évangile.

Enfin, pour tous ses enfants, le Sauveur ne demande plus, mais exige la gloire éternelle. « Je veux », dit-il, et ici il fait appel à la justice du Père. Ceux qui ont cru, ceux qui ont aimé, ont droit à entrer dans le ciel, non par eux-mêmes, mais parce que Jésus Christ est en eux, et que le Père éternel ne peut se dispenser d'aimer et de récompenser en eux son Fils bien-aimé.

« On peut voir maintenant tout le dessein et toute la suite de cette prière. Il commence par demander que son Père le glorifie, et cette glorification se termine à nous en faire part, en sorte que la perfection de la glorification de Jésus Christ soit dans la nôtre, ce qui nous unit tellement à lui que le Père même ne nous en sépare pas dans son amour. Après quoi il faut se taire avec le Sauveur, et, demeurant dans l'étonnement de tant de grandeur où nous sommes appelés en Jésus Christ, n'avoir plus d'autre désir que de nous en rendre dignes avec sa grâce » [1].

1. Bossuet, *la Cène*, 2e *partie*, LXVe *jour*.



Un ange lui apparut du ciel et le fortifia; pour lui, tombé en agonie, il prolongeait sa prière.

S. Luc, xxii, 43.

CHAPITRE VI.

L'AGONIE, L'ARRESTATION, LA CONDAMNATION PAR LE SANHÉDRIN.

Le jardin de Gethsémani. — L'agonie et les trois prières. — L'arrestation. — La comparution devant Anne. — Le premier reniement de Pierre. — La séance de nuit chez Caïphe. — Les deux autres reniements de Pierre. — Jésus maltraité par les valets. — La séance légale du sanhédrin.

« Quand il eut ainsi parlé, Jésus s'en alla avec ses disciples « au delà du torrent du Cédron, dans un enclos appelé Geth- « sémani, où il y avait un jardin; il y entra avec ses disci- « ples ».

Ce torrent, dont le nom signifie « le trouble », coulait au fond de la vallée de Josaphat, entre les collines du temple et d'Ophel, et le mont des Oliviers. Il recevait le sang des victimes immolées dans le sanctuaire. L'enclos où se rendit Notre Seigneur était au bas de la montagne des Oliviers, en face du temple. C'est là qu'on écrasait les fruits recueillis sur les nombreux oliviers des environs, d'où le nom de Gethsémani, c'est-à-dire « pressoir à huile ». C'est là aussi que le Sauveur allait être broyé sous le pressoir de la vengeance divine, et que le sang jaillirait de son corps agonisant comme l'huile s'échappait de l'olive écrasée. L'enclos appartenait peut-être à quelque ami du divin Maître; Jésus y venait fréquemment chercher la solitude et le silence, quand il résidait à Jérusalem. Les oliviers y entretenaient l'ombre et la fraîcheur pendant le jour, et fournissaient

un abri pendant la nuit. C'est dans ce jardin que le sort de l'humanité, compromis au paradis terrestre, allait être débattu à nouveau, entre Dieu et le second Adam.

« Lorsqu'il fut arrivé, il dit à ses disciples : Asseyez-vous ici, « pendant que je vais aller là-bas pour prier. Puis prenant « avec lui Pierre et les deux fils de Zébédée, Jacques et Jean, il « commença à être saisi de tristesse, d'angoisse et d'épouvante. « Il leur dit alors : Mon âme est triste jusqu'à la mort. Demeu- « rez ici, veillez avec moi et priez, pour ne point entrer en « tentation. S'étant ensuite éloigné d'eux, à la distance d'un jet « de pierre, il s'agenouilla, se prosterna la face contre terre et « pria en disant : Mon Père, s'il est possible, que ce calice « s'éloigne de moi ! Père, si vous le voulez bien, éloignez de « moi ce calice; toutefois, que ce ne soit pas ma volonté qui « s'accomplisse, mais la vôtre ! ».

Il y avait une grotte au fond du jardin. C'est dans cette retraite que le Sauveur affligé chercha un refuge auprès de son Père. Mais en ce moment, par un mystère que nous ne pouvons comprendre, les torrents de joie qui débordaient de la divinité pour inonder la sainte âme du Sauveur, semblaient arrêtés dans leur cours. Les flots amers de la tristesse et de l'effroi montaient jusqu'à elle. Le prophète voyait à l'avance cette poignante angoisse, quand il disait au nom du Messie : « Viens à mon secours, ô Dieu, car les eaux montent jusqu'à mon âme. Je suis plongé dans le gouffre de fange, et il n'y a pas où mettre le pied. Je suis descendu au plus profond des eaux et le torrent me submerge. Je suis fatigué de crier, ma gorge est en feu, mes yeux s'épuisent dans l'attente de mon Dieu. Dieu d'Israël, c'est pour toi que je souffre l'opprobre et que la honte couvre ma face. Je suis devenu étranger à mes frères, et parce que le zèle de ta maison me dévore, les opprobres de tes insulteurs sont tombés sur moi. Tire-moi de la boue, de peur que je ne m'y enfonce. Dans ta grande miséricorde, tourne-toi vers moi ; ne dérobe pas ta face à ton serviteur; je suis dans l'angoisse, hâte-toi de m'exaucer ! L'opprobre a brisé mon cœur; je souffre, j'attends qu'on me plaigne, et personne ! qu'on me console, et je ne trouve rien ! Pour nourriture, ils me donnent l'herbe

amère, dans ma soif, ils m'abreuvent de vinaigre. Pour moi, misérable et souffrant, que ton aide, ô Dieu, me relève! »[1].

Que contenait donc ce calice qui effrayait tant le bien-aimé Sauveur, et que voulait lui imposer le Père? A cette heure, Jésus Christ n'était plus pour son Père ce Fils chéri, objet de toutes ses complaisances; c'était le bouc émissaire chargé de tous les crimes d'Israël, l'homme volontairement responsable de tous les péchés de l'humanité. « Dieu a mis sur lui notre iniquité à tous », avait dit le prophète, et « c'est à cause du crime de mon peuple que je l'ai frappé »[2]. Le Sauveur apparaissait en ce moment aux yeux de Dieu comme le pécheur par excellence; bien plus, comme le péché en personne; car, ainsi que le dit saint Paul, Dieu « le fit péché à notre place, lui qui n'avait pas connu le péché »[3]. Notre Seigneur, la pureté et la sainteté infinies, se voyait chargé de toutes les hontes du péché, et se tenait, sous les yeux de son Père irrité, comme un homme couvert de la plus répugnante, de la plus ignominieuse et de la plus maudite de toutes les lèpres, la lèpre du péché. Comment cette âme si délicate pouvait-elle accepter un rôle si affreux? Comment celui qui n'avait d'autre haine que celle du péché pouvait-il soulever ce fardeau de tous les péchés du monde, et en faire alors comme son œuvre et son bien personnel? Pour en avoir quelque idée, il faudrait comprendre d'abord ce qu'est la malice du péché, et ce qu'étaient en Jésus Christ l'horreur pour le péché et la tendresse pour le pécheur. Toujours est-il que l'âme du Sauveur hésita, qu'elle supplia le Père d'éloigner le calice, et que l'acceptation de ce rôle du péché en personne fut au dessus de ses forces naturelles. Mais dans son désir d'obéir au Père, elle pria pour que la volonté du Père s'accomplît.

La prière du Sauveur fut exaucée. « Un ange du ciel apparut « et le fortifia ». Il lui fallait cette humiliation que le Père envoyât son secours au Verbe incarné par le ministère d'un ange, au lieu de permettre à la divinité elle-même de relever

1. Psaume LXVIII, 2-30.
2. Isaïe, LIII, 6, 8.
3. II Corinthiens, V, 21.

l'humanité défaillante. Le secours vint néanmoins, non pour atténuer la rigueur de la lutte, mais pour augmenter la force du combattant, afin qu'il pût souffrir davantage. Aussi « tombé en « agonie, il pria avec plus d'instance, et une sueur pareille à « des gouttes de sang coula de son corps jusqu'à terre ».

C'était déjà l'agonie, le combat terrible contre la mort. L'horrible vision causait au Sauveur une telle angoisse, qu'elle eût pu déterminer la séparation de son âme et de son corps, si l'intervention du Père, manifestée par l'apparition de l'ange, n'eût ordonné la prolongation de cette vie pour d'autres supplices. La prière instante du pauvre agonisant lui obtint de pouvoir dire au Père avec la plus humble soumission : « Que votre volonté soit faite »! Le prophète avait encore annoncé ce dénouement : « Il s'est offert parce qu'il l'a bien voulu » [1].

« Il vint alors à ses disciples et les trouva endormis, accablés « par la tristesse, et il dit à Pierre : Simon, tu dors? Vous « n'avez donc pu veiller une heure avec moi! Levez-vous, « veillez et priez, afin de ne pas entrer en tentation; car l'esprit « est prompt, mais la chair est faible ». En effet, l'esprit des apôtres avait été ardent à promettre au divin Maître de le suivre jusqu'à la mort; mais leur corps, appesanti par les émotions si diverses qui venaient de se succéder, n'était plus de force à prolonger la lutte. Et pourtant il fallait veiller et prier afin d'échapper à la tentation du doute et du découragement. Quel effrayant contraste, en effet, entre le glorieux transfiguré du Thabor et le livide agonisant de Gethsémani!

Après avoir porté cet encouragement aux apôtres, « il s'en « alla une seconde fois et pria en disant : Mon Père, si ce calice « ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté soit « faite »! Le calice paraît moins à redouter que tout-à-l'heure; mais qu'il est encore affreux! La justice divine a enfin trouvé une victime digne d'elle. Quand elle frappait l'homme coupable, celui-ci pouvait dire : « C'est contre une feuille entraînée par le vent que vous déchaînez votre puissance, c'est un fétu desséché

1. Isaïe, LIII, 7.

que vous poursuivez »[1]. Mais à présent, la victime offerte à cette justice est de toutes la plus noble par son origine, la plus digne de châtiments par la responsabilité qu'elle a assumée, la plus capable de souffrir vivement et longtemps, grâce à la délicatesse et à la force de résistance de sa nature. Aussi la vengeance divine s'exercera-t-elle contre cette victime de manière à satisfaire ses plus rigoureuses exigences, si bien que, dans son corps comme dans son âme, « la douleur du Christ sera la plus grande qu'on puisse souffrir dans la vie présente »[2].

Le Sauveur a lu dans les prophètes un résumé des tourments qui lui sont réservés. « Nous l'avons vu », dit Isaïe; « il n'avait ni beauté, ni splendeur, et son visage n'était point de nature à nous plaire. Il était méprisé, honni des hommes, homme de douleurs, ne connaissant que trop la souffrance. Son visage paraissait voilé; il était objet de mépris et nous n'avons pas fait cas de lui. Il a vraiment porté nos maladies et a été chargé de nos douleurs. Nous l'avons pris pour un lépreux, pour un homme frappé de Dieu et humilié. Il a été transpercé à cause de nos iniquités, il a été broyé à cause de nos crimes. Le châtiment qui nous valait la paix l'a accablé, et c'est par ses blessures que nous avons été guéris. Nous tous, nous étions égarés comme des brebis; chacun avait suivi sa propre voie. Mais Dieu a mis sur lui notre iniquité à tous. Il a été offert parce qu'il l'a bien voulu, et n'a pas ouvert la bouche, pareil à la brebis qu'on mène à la boucherie; comme l'agneau devant celui qui le tond, il n'a pas ouvert la bouche »[3].

Le divin agonisant trouvait encore, dans un psaume de son ancêtre David, l'expression même de ses angoisses au milieu des souffrances : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? Je suis un vermisseau, et non un homme, l'opprobre du genre humain et le rebut du peuple. Tous ceux qui me voient se moquent de moi; ils ont la raillerie aux lèvres et branlent la tête. Des taureaux sans nombre m'environnent, des bêtes brutales m'entourent, ouvrant contre moi leur gueule, comme un lion qui

1. Job, XIII, 25.
2. Saint Thomas, *Somme théologique*, III, XLVI, 6.
3. Isaïe, LIII, 2-7.

rugit et dévore. Je suis comme l'eau qui s'écoule et tous mes os sont disjoints. Mon cœur se fond comme la cire au milieu de mes entrailles, ma force se dessèche comme l'argile, ma langue s'attache à mon palais : tu me réduis en poussière de mort. Voici que des chiens me cernent, une troupe de scélérats m'assiège : ils percent mes mains et mes pieds, je pourrais compter tous mes os. Pour eux, ils regardent et m'examinent; ils partagent entre eux mes vêtements et tirent ma tunique au sort »[1].

Notre Seigneur voit donc devant lui la sanglante carrière qu'il lui faut parcourir, et au bout la croix. « Que votre volonté soit faite »! dit-il à son Père. Pendant ce temps, les apôtres ont encore oublié la recommandation de leur Maître, et la chair a vaincu l'esprit. « Il vint à eux de nouveau et les trouva endormis, « car leurs yeux étaient appesantis et ils ne savaient que lui « répondre ».

« Il les laissa donc, s'en retourna encore et pria pour la troi- « sième fois, en répétant les mêmes paroles ». Le calice était toujours là, sans que son amertume fût toute épuisée. Après la honte, après le supplice, il y restait l'ingratitude. Cette humanité pour laquelle le Fils de Dieu vient souffrir et mourir n'acceptera pas tout entière le bienfait de la rédemption. Le Sauveur pourra dire avec une tristesse profonde : « J'ai nourri des enfants, je les ai élevés, et ils n'ont eu pour moi que mépris[2]. Cieux, soyez-en dans la stupeur, portes du ciel, gémissez amèrement; car voici deux forfaits qu'a commis mon peuple : ils m'ont abandonné, moi, la source d'eau vive, et ils se sont creusé des citernes, des citernes percées qui ne peuvent pas seulement garder les eaux »[3] ! A son amour, à son nom, à son sang, à ses sacrements, à sa grâce, à son Église, à son ciel, à lui-même, les hommes préféreront des jouissances passagères et coupables qui les rendront malheureux pour l'éternité. Sa mort sera donc inutile pour beaucoup. C'est la lie du calice. Il la boira jusqu'à la der-

1. Psaume XXI, 2-19.
2. Isaïe, I, 2.
3. Jérémie, II, 12, 13.

nière goutte. Le dernier mot de sa prière est encore : « Que votre volonté soit faite »!

Voilà le Sauveur sorti vainqueur de cette lutte, la plus rude de celles qu'il aura à subir. Le prophète a chanté ce premier triomphe : « Qui vient donc ainsi avec son manteau teint de pourpre? Qu'il est beau avec son vêtement, et quelle puissance dans sa démarche! — C'est moi, le grand justicier, venu pour défendre et sauver. — Pourquoi donc ton manteau est-il rouge, et tes vêtements comme ceux des hommes qui foulent au pressoir? — J'ai été seul à fouler le pressoir, et nul d'entre les hommes n'était avec moi. Je les ai foulés dans ma fureur, je les ai écrasés dans ma colère; leur sang a rejailli sur mes vêtements, ils en ont tous été tachés. Car il est arrivé le jour auquel j'avais songé pour la vengeance, elle est venue l'année où je vais sauver »[1]. Les puissances infernales étaient en effet écrasées par l'acte de soumission parfaite que venait d'accomplir le Sauveur. La Passion, dont les différents supplices vont se succéder, montrera à quoi il s'est engagé en disant au Père : « Que votre volonté soit faite! » — « S'humiliant lui-même, il sera obéissant jusqu'à la mort, la mort de la croix »[2].

L'agonie était terminée; « il vint alors vers ses disciples et « leur dit : Dormez maintenant et reposez-vous »[3].

Pendant ce court repos des apôtres, le Sauveur suivait de son regard divin les dernières démarches du traître, et il l'attendait dans l'enclos de Gethsémani. « Judas, qui le trahissait, con- « naissait bien l'endroit, parce que Jésus s'y était rendu très « souvent avec ses disciples. Judas était accompagné d'une « escouade; de plus, les pontifes, les pharisiens, les scribes et « les anciens avaient envoyé des serviteurs munis de lanternes, « de falots et d'armes, et il s'y était joint une foule nombreuse « armée d'épées et de bâtons. Le traître leur avait donné ce « signe : Celui que j'embrasserai, avait-il dit, c'est celui-là.

1. Isaïe, LXIII, 1-4.
2. Philippiens, II, 8.
3. S. Matthieu, XXVI, 36-45; S. Marc, XIV, 32-41; S. Luc, XXII, 39-46; S. Jean, XVIII, 1.

« Saisissez-le, et prenez vos précautions pour l'emmener ».

Tout était donc prévu. Les soldats romains restaient continuellement sur pied pendant les fêtes de la Pâque, afin de parer aux évènements. Une escouade fut empruntée à la garnison de la tour Antonia; sa présence devait donner un caractère plus officiel à l'arrestation, et n'être pas inutile pour prêter main-forte, au cas où les Galiléens et les partisans de Jésus s'apercevraient du complot et tenteraient de s'y opposer. D'ailleurs on avait choisi le milieu de la nuit pour faire le coup, et les valets étaient munis de falots et de lanternes, afin de pouvoir sonder, au besoin, tous les réduits de l'enclos plongé dans l'ombre épaisse des oliviers. Comme ni les soldats, ni la plupart des valets du temple n'étaient capables de reconnaître Notre Seigneur au milieu de la nuit, le traître dut se charger de le désigner clairement. « Prenez vos précautions pour l'emmener », avait-il ajouté. Il savait que son Maître s'était déjà dérobé aux mains d'ennemis furieux; il tenait à ce qu'il ne pût le faire avant que le prix de la trahison ne fût versé. Une fois aux mains des pontifes, pensait-il peut-être, Jésus saura bien se tirer d'affaire.

La troupe sinistre arrivait déjà près du jardin. Le Sauveur dit aux apôtres endormis : « C'est assez. Voici venue l'heure où le « Fils de l'homme va être livré aux mains des pécheurs. Levez- « vous et allons. Celui qui doit me trahir est tout près d'ici. Il « parlait encore que parut Judas avec la foule qui l'accompa- « gnait ». Celui-ci ne s'attendait pas à trouver Notre Seigneur sur ses gardes et si près de l'entrée. Toujours hypocrite, et jouant jusqu'au bout la fidélité, afin de ne pas se compromettre aux yeux des autres apôtres, il se détacha rapidement de son escorte, et « s'avançant aussitôt auprès de Jésus, il dit : Salut, « Maître! et il l'embrassa. Jésus lui dit : Ami, voilà donc pour- « quoi tu es venu? Judas, c'est par un baiser que tu trahis le « Fils de l'homme!

« Cependant Jésus savait bien tout ce qui devait arriver. Il « se porta donc en avant et leur dit : Qui cherchez-vous? Ils lui « répondirent : Jésus de Nazareth. — C'est moi, leur dit Jésus. « Avec eux se tenait alors Judas, qui le trahissait. Dès qu'il « leur eut dit : C'est moi, ils s'en allèrent à la renverse et

« tombèrent à terre. Il leur demanda donc de nouveau : Qui « cherchez-vous? Ils dirent : Jésus de Nazareth. Jésus répondit: « Je vous l'ai dit, c'est moi. Si donc c'est moi que vous cher- « chez, laissez aller ceux-ci. C'était afin que s'accomplît cette « parole de l'Écriture : De ceux que vous m'avez donnés, je n'ai « perdu personne.

« Ils s'avancèrent alors, mirent les mains sur Jésus et se « saisirent de lui. Ceux qui étaient à ses côtés, voyant ce qui « allait se passer, lui dirent : Seigneur, si nous frappions de « l'épée? Au même moment, Simon Pierre portant la main à « l'épée qu'il avait, la tira, en frappa le serviteur du grand- « prêtre et lui coupa l'oreille droite. Ce serviteur s'appelait « Malchus. Jésus dit à Pierre : C'en est assez. Remets ton épée « au fourreau, car tous ceux qui prendront l'épée périront « par l'épée. Crois-tu donc que je ne puisse prier mon Père, « qui m'enverrait aussitôt plus de douze légions d'anges? Mais « comment alors s'accompliraient les Écritures qui marquent « que tout doit se passer ainsi? Ne faut-il pas que je boive le « calice que m'a présenté mon Père? Puis il toucha l'oreille de « Malchus et le guérit.

« Reprenant la parole, Jésus dit alors à ceux qui étaient « venus vers lui, princes des prêtres, fonctionnaires du temple « et anciens : Vous êtes venus vers moi comme vers un bri- « gand, armés d'épées et de bâtons pour m'arrêter. Pourtant « j'étais chaque jour au milieu de vous, à enseigner dans le « temple, et vous n'avez pas mis la main sur moi pour m'ar- « rêter. Mais en ce moment c'est votre heure et les ténèbres « ont tout pouvoir. Tout ceci s'est fait pour l'accomplissement « de ce qui a été écrit par les prophètes.

« Alors tous ses disciples l'abandonnèrent et s'enfuirent. Un « jeune homme s'était mis à sa suite, couvert seulement d'un « drap. On se saisit de lui. Mais rejetant le drap, il s'échappa « ainsi de leurs mains » [1].

Bien que la puissance des ténèbres ait maintenant le champ libre, Notre Seigneur veut montrer qu'il est toujours le maître

1. S. Matthieu, XXVI, 45-56; S. Marc, XIV, 41-52; S. Luc, XXII, 47-54; S. Jean, XVIII, 2-11.

des hommes et des évènements. C'est l'homme qu'on arrête, mais c'est le Dieu qui, d'un mot, terrasse la foule de ses ennemis, guérit par un simple attouchement l'oreille de Malchus, et se fait obéir quand il défend d'inquiéter ses apôtres. Le sort du jeune homme inconnu qui s'est joint au cortège montre ce qu'on eût fait d'eux, si la protection du divin Maître ne les eût couverts. Et pour bien faire remarquer à ses ennemis qu'il ne dépend en rien de leur pouvoir, il leur rappelle leur impuissance contre lui dans l'enceinte même du temple. Ces princes des prêtres, ces membres du sanhédrin ont sacrifié leur orgueil à leur haine. Eux qui vont être juges tout-à-l'heure, s'abaissent au rang de ceux qui traquent les voleurs; les voilà, au milieu de la nuit, avec des épées et des bâtons. Notre Seigneur leur en adresse l'humiliant reproche, et ils n'ont rien à répondre.

« L'escouade et son officier avec les serviteurs des Juifs s'em-
« parèrent donc de Jésus et le garrottèrent ». Ils descendirent quelque temps le long du torrent, et remontèrent les pentes du sud-est de la ville. « Ils le conduisirent d'abord chez Anne. C'était
« le beau-père de Caïphe, pontife de cette année-là, de ce Caïphe
« qui avait donné aux Juifs ce conseil : Il est avantageux qu'un
« homme meure pour le peuple ». Anne était cet ancien grand-prêtre qui, après avoir exercé le souverain pontificat vingt ans auparavant, avait conservé toute son influence sous ses successeurs. Il était l'âme de la persécution contre le Sauveur. Son palais, presque contigu à celui de son gendre, s'élevait non loin du cénacle. C'est pour donner satisfaction à son orgueil et à sa haine sénile que le cortège s'arrêtait chez lui. Du reste, cet arrêt devait ménager le loisir de rassembler le sanhédrin chez Caïphe.

« Le pontife interrogea donc Jésus sur ses disciples et sur sa
« doctrine. Jésus lui répondit : J'ai parlé publiquement au
« monde; j'ai toujours enseigné dans la synagogue et dans le
« temple, où tous les Juifs se réunissent, et je n'ai jamais parlé
« en secret. Pourquoi m'interrogez-vous? Interrogez ceux qui
« ont entendu ce que je leur ai dit; ils savent bien ce que je
« leur ai dit.

« Quand il eut ainsi parlé, un des serviteurs, debout près de

« lui, donna un soufflet à Jésus, en disant : Est-ce ainsi que tu « réponds au pontife? Jésus lui répondit : Si j'ai mal parlé, « fournis la preuve que j'ai tort; mais si j'ai bien dit, pourquoi « me frappes-tu? Alors Anne l'envoya garrotté au pontife « Caïphe »[1].

Le vieux sectaire était déçu dans son attente. Il n'avait pas qualité officielle pour interroger juridiquement; aussi Notre Seigneur déclina sa compétence. A la question posée sur ses disciples, il ne répondit rien ; il n'avait à en rendre compte qu'à son Père. Pour sa doctrine, il renvoyait à ses auditeurs; Anne ne méritait pas d'en entendre l'exposé de la bouche du Fils de Dieu, et jamais le précepte de « ne pas jeter les perles aux pourceaux » n'avait eu meilleure occasion d'être appliqué. Le dépit du pontife ne put se dissimuler; l'inqualifiable brutalité du valet en fut la conséquence. Mais la douce réponse du Sauveur fit voir combien il restait maître de lui, et de quelle hauteur il dominait ses ennemis égarés par les pires passions. Tout était prêt maintenant chez Caïphe, dont le palais se trouvait à environ cent cinquante mètres de là. Anne y fit conduire l'auguste prisonnier chargé des liens réservés aux pires malfaiteurs.

Cependant, dans la cour d'Anne, venait de se produire un douloureux incident. Les apôtres s'étaient dispersés au jardin de Gethsémani. Mais « de loin, Simon Pierre suivait Jésus, avec « un autre disciple », Jean, selon toute apparence. « Ce disci- « ple, qui était connu du pontife, entra à la suite de Jésus dans « la cour du grand-prêtre, tandis que Pierre se tenait dehors, « à la porte. L'autre disciple, qui était connu du pontife, parla « à la portière et fit entrer Pierre. On avait allumé du feu au « milieu de la cour, parce qu'il faisait frais; tout autour avaient « pris place, assis ou debout, les serviteurs et les gardes, et « ils se chauffaient. Pierre vint au milieu d'eux, afin de voir « comment se terminerait l'affaire.

« Quand il fut assis à la lumière, la servante du grand-prêtre, « chargée de la porte, l'aperçut, et dit en le regardant : En voici

1. S. Jean, XVIII, 12-14, 19-24.

« un qui était avec lui. N'es-tu pas, toi aussi, des disciples de cet « homme-là? Tu étais avec Jésus de Nazareth? Mais Pierre le « nia devant tout le monde et dit : Femme, je n'en suis pas, je « ne le connais pas, je ne sais pas seulement ce que tu dis. Puis « il sortit dehors, devant la cour, et le coq chanta »[1].

Tout le courage de Pierre s'était dépensé dans son coup d'épée malencontreux; il avait voulu résister à sa manière, il ne savait pas encore rester ferme selon l'esprit du Sauveur. En ce moment, Anne pouvait bien interroger le divin Maître sur ses disciples : Pierre, le chef des apôtres, était là pour répondre : Je ne le connais pas! Comprenant pourtant qu'il fallait détourner de lui l'attention, l'apôtre sortit. Le coq chanta, et Pierre n'y prit point garde, tant la présomption aveuglait encore son esprit.

« Chez le grand-prêtre Caïphe s'étaient réunis tous les prêtres, « les scribes et les anciens », c'est-à-dire tout le sanhédrin, moins les quelques membres favorables au Sauveur. « Or les « grands-prêtres et tout le conseil cherchaient un faux témoi- « gnage contre Jésus, afin de le livrer à la mort; ils n'en trou- « vaient pas. Beaucoup de faux témoins s'étaient pourtant pré- « sentés, mais leurs témoignages ne concordaient pas. A la fin « cependant deux faux témoins apportèrent leur témoignage « contre lui : Il a dit : Je puis détruire le temple de Dieu et le « reconstruire en trois jours. — Nous l'avons entendu dire : Je « détruirai ce temple fait de main d'homme, et en trois jours j'en « rebâtirai un autre qui ne sera pas fait de main d'homme. Leurs « témoignages ne concordaient pas ».

Tous ces témoins étaient subornés, mais ils répétaient mal leur leçon. En faisant accuser Notre Seigneur de blasphème contre le temple, les grands-prêtres connaissaient bien le vrai sens des paroles qu'il avait prononcées, eux qui le lendemain iront avertir Pilate que le crucifié a dit : « Je ressusciterai au bout de trois jours ». Mais Dieu permettait que les calomnies suggérées à leurs suppôts ne pussent tenir debout. Il ne voulait pas

1. S. Matthieu, xxvi, 58, 69, 70; S. Marc, xiv, 54, 66-68; S. Luc, xxii, 55-57; S. Jean, xviii, 15-18.

qu'il y eût d'équivoque sur le vrai motif de la condamnation. Le prophète avait encore vu cette scène d'iniquité, quand il disait : « Lorsque les méchants se sont rués contre moi pour dévorer ma chair, lorsque mes oppresseurs et mes ennemis ont été devant moi, ce sont eux qui ont chancelé et ont tombé. Ne me livre pas au désir de mes adversaires, car il se dresse contre moi des témoins de mensonge qui ne respirent que violence » [1].

Aucun de ces témoignages n'était recevable. « Le grand-prêtre « se leva alors au milieu de l'assemblée et demanda à Jésus : « Tu ne réponds donc rien aux témoignages que ceux-ci portent « contre toi ? Mais Jésus se taisait et ne fit aucune réponse ». Ce silence indiquait assez quel cas l'on devait faire de pareilles accusations. « Le grand-prêtre l'interpella de nouveau et lui dit : « Je t'en adjure par le Dieu vivant, dis-nous si tu es le Christ, « le Fils du Dieu béni. Jésus lui dit : Oui je le suis. J'ajoute « même : Un jour vous verrez le Fils de l'homme assis à la « droite de la majesté de Dieu et venant sur les nuées du ciel. « Alors le grand-prêtre déchira ses vêtements et dit : Il a blas- « phémé ! Qu'avons-nous encore besoin de témoins ? Vous venez « d'entendre le blasphème; que vous en semble? Tous profé- « rèrent cette sentence : Il est digne de mort » [2].

Cette parole : « Il est digne de mort », et les efforts qui furent faits par les princes des prêtres pour la mettre à exécution, constituent le plus énorme de tous les crimes commis pendant la Passion du Sauveur. « Les princes des Juifs connaissaient le Christ, et s'il y avait en eux quelque ignorance, elle était volontaire et incapable de les excuser. Aussi leur péché fut-il le plus grand de tous, tant par lui-même que par la malice de leur volonté » [3].

Interrogé sur sa nature divine par le représentant suprême de l'autorité religieuse, Notre Seigneur répond par l'affirmation la plus nette, et, pour l'appuyer, il s'applique à lui-même ce que Daniel avait dit du Messie : « Je regardais dans la vision de la nuit, et voici qu'avec les nuées du ciel le Fils de l'homme

1. Psaume XXVI, 2, 12.
2. S. Matthieu, XXVI, 57. 59-66; S. Marc, XIV, 53, 55-64; S. Luc, XXII, 54.
3. Saint Thomas, *Somme Théologique*, III, XLVII, 6.

arrivait, et il parvint jusqu'à l'Ancien des jours »[1]. On le condamne; mais quel triomphe pour sa sainteté inattaquable! Ses ennemis les plus acharnés n'ont à lui reprocher qu'un mot, et la suite des évènements a prouvé que ce mot était la vérité même.

Pendant cette séance du sanhédrin les valets et les gardes, réunis dans la cour de Caïphe, continuaient à se chauffer. Pierre, entré à leur suite, se tenait prudemment à l'écart. Avec quelle ardeur n'avait-il pas répondu jadis au Sauveur : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant », et comme cette profession de foi eût été une noble réplique à l'adjuration du grand-prêtre! De loin, autant qu'il le pouvait, l'apôtre suivait des yeux ce qui se passait dans la grande salle du palais. « Une « autre servante le vit alors, et dit à ceux qui étaient là : Celui-« ci était aussi avec Jésus de Nazareth. — Oui, dit un autre, tu « es l'un de ceux-là. Mais Pierre lui dit : Homme, je n'en suis « pas; puis il nia de nouveau avec serment : Non, je ne connais « point cet homme ». Quel contraste : « Vous êtes le Christ, le « Fils du Dieu vivant », et « Je ne connais pas cet homme »! Mais qui osera jeter à l'apôtre la première pierre ?

« Une heure environ s'écoula ». Croyant avoir déjoué tous les soupçons, il revint vers le milieu de la cour. « Simon « Pierre était là debout et se chauffant, quand on lui dit : « N'es-tu pas de ses disciples? Il nia et dit : Je n'en suis pas. — « Mais si, vraiment, assura un autre, tu es de ceux-là, car tu es « galiléen, ton langage te fait reconnaître. — Homme, je ne « sais pas ce que tu dis, répondit Pierre. Un des serviteurs du « grand-prêtre, parent de celui dont Pierre avait coupé l'oreille, « lui dit : Ne t'ai-je pas vu dans le jardin avec lui? Pierre se « mit à faire des protestations et des serments, en disant : Je « ne connais pas cet homme dont vous parlez. Lui-même par-« lait encore que soudain le coq chanta pour la seconde fois. « Le Seigneur se retourna et jeta un regard sur Pierre. Pierre « se souvint alors de la parole que lui avait dite le Seigneur :

1. Daniel, VII, 13.

« Avant que le coq ne chante deux fois, tu me renieras trois « fois. Pierre sortit dehors et se mit à pleurer amèrement »[1].

La chute était consommée. A Gethsémani, Judas, qui n'aimait pas le Sauveur, l'avait embrassé en lui donnant publiquement le nom de Maître; dans la cour du pontife, Pierre, qui aimait tant Notre Seigneur, l'a par trois fois traité d'homme qu'il ne connait pas. A l'hypocrite, le Sauveur avait fait entendre une parole d'amitié dont son cœur ne fut point ému; au présomptueux, il jette un regard de tendre reproche, et ce regard fait jaillir dans l'âme généreuse de Pierre une source désormais intarissable de repentir, d'humilité et d'amour. Il n'eût tenu qu'au traître de partager le repentir du renégat et de rentrer en grâce en même temps que lui. Mais par ce double exemple, Dieu voulait montrer ce que peut la volonté humaine en face de la grâce divine : saisir cette grâce et en profiter pour se relever, même après les chutes les plus profondes, ou bien la mépriser et se perdre éternellement.

La séance tenue en pleine nuit par le sanhédrin était illégale et de nulle valeur. Les membres du grand conseil le savaient bien, et, résolus à fouler aux pieds toute justice, ils tenaient à rester respectueux de la légalité. Les violents ne peuvent s'empêcher de rendre à la justice au moins cet hommage : ils cherchent à en observer les formes extérieures. Il fallait attendre le jour pour tenir une séance légale. Trois heures environ devaient s'écouler avant l'aurore. Ce furent des heures de torture pour le divin Sauveur. « Ceux qui le gardaient se moquaient de lui et le frap« paient. Plusieurs se mirent à lui cracher au visage et à le « souffleter. Ils lui jetèrent ensuite un voile sur la tête, et de « la main ils le frappaient au visage, en disant : Devine, Christ, « quel est celui qui t'a frappé! Les valets l'accablaient de souf« flets et proféraient contre lui une foule d'autres blasphèmes »[2]

Ce fut une scène ignoble. Après la sentence des maîtres, la persécution des valets, et ceux-ci suppléèrent abondamment à

1. S. Matthieu, XXVI, 71-75; S. Marc, XIV, 69-72; S. Luc, XXII, 58-62; S. Jean, XVIII 18, 25-27.
2. S. Matthieu, XXVI, 67, 68; S. Marc, XIV, 65; S. Luc, XXII, 63-65.

l'insuffisance du mépris et de la haine par la bassesse, la grossièreté et l'indignité révoltante de leurs procédés. Ainsi est traité le Fils de Dieu. Mais il se tait. C'était écrit : « J'ai livré mon corps à ceux qui le frappaient, et mes joues à ceux qui me souffletaient; je n'ai point détourné mon visage de ceux qui m'outrageaient et qui crachaient sur moi. Le Seigneur Dieu est mon aide; aussi je n'ai pas à rougir. J'ai fait de mon visage une pierre qu'on ne peut entamer, et je sais bien que je ne serai pas confondu. Celui qui proclame ma justice est à mes côtés : qui donc pourra m'accuser? » [1].

On voulait procéder au plus vite, dès les premières heures du jour, afin d'éviter l'agitation parmi le peuple, et de couper court à toute intervention des partisans de la victime. Quand ils se verraient en face du fait accompli, les Galiléens et les disciples ne pourraient que protester vainement. C'est pourquoi, « sitôt que le matin fut arrivé, dès la première heure, tous les « grands-prêtres, les anciens du peuple et les scribes se réunirent en conseil, au grand complet, afin de livrer Jésus à la « mort ». Cette seconde séance se tint encore dans le palais de Caïphe. Il existait bien au temple une salle où devaient se juger les affaires criminelles; mais depuis que l'autorité romaine avait ôté au sanhédrin le pouvoir de condamner à mort, on ne se réunissait plus dans cette salle, pour protester contre la restriction des droits du grand-conseil.

Les grands-prêtres prirent soin que l'interrogatoire en arrivât de suite à la question capitale. « Ils le firent comparaître et « dirent : Si tu es le Christ, dis-le nous. Il répondit : Si je « vous le dis, vous ne me croirez pas. Si d'autre part je vous « interroge, vous ne me répondrez pas et ne me renverrez pas. « Le Fils de l'homme ne s'en assiéra pas moins à la droite de « la majesté de Dieu. Ils lui dirent tous : Tu es donc le Fils « de Dieu? — Vous l'avez dit, répondit-il, je le suis. Ils dirent « alors : Qu'avons-nous encore besoin de témoignage? Nous « venons de l'entendre nous-mêmes de sa bouche » [2].

1. Isaïe, L, 6-8.
2. S. Matthieu, XXVII, 1; S. Marc, XV, 1; S. Luc, XXII, 66-71.

Le cri de mort retentit à nouveau. Les autorités religieuses de Jérusalem ont méconnu, rejeté, condamné irrévocablement leur Messie. Mais de la condamnation à l'exécution, il y a loin encore. L'intervention de Pilate est indispensable, et l'on n'est point assuré de l'obtenir : tout va dépendre de la disposition d'esprit où sera ce jour-là le procurateur, et de la pression qu'on pourra réussir à exercer sur sa volonté.

CHAPITRE VII.

LE JUGEMENT DE PILATE.

Le cortège à travers la ville. — Le repentir et le suicide de Judas. — La résidence de Pilate. — Comparution devant Pilate. — Le renvoi à Hérode. — Le retour au tribunal de Pilate. — Barabbas. — La flagellation. — Le couronnement d'épines. — La condamnation.

Les évènements de la nuit n'avaient pas tardé à être connus dans toute la ville de Jérusalem. Malgré les précautions prises par les princes des prêtres, une arrestation de cette importance ne pouvait passer inaperçue. D'ailleurs les allées et venues des membres du sanhédrin, et leur réunion insolite chez Caïphe dès la pointe du jour, étaient plus qu'il n'en fallait pour donner l'éveil à la multitude qui encombrait alors les maisons, les rues et les places de la ville. Dès la première heure, tout le monde fut donc sur pied. Mais tandis que les uns, pharisiens haineux et partisans aveugles des grands-prêtres, se félicitaient du résultat déjà obtenu, les autres, étrangers, galiléens, menu peuple, habitués aux bienfaits du Sauveur, étaient pour la plupart sous l'empire de tout autres sentiments. Ils pouvaient être le nombre; mais, comme il arrive dans les grands attentats, la minorité qui conduisait l'affaire avait pour elle la ruse, la décision, l'audace et la violence. Les membres du sanhédrin ont précipité les évènements; assurés déjà de l'avantage de la chose jugée, ils prennent toutes les mesures pour qu'entre leur sentence et son

exécution il s'écoule le moins de temps possible. Le mot d'ordre est donné partout, et une foule hostile se trouve postée dans tous les endroits où il est nécessaire de refouler les amis du Sauveur ou de couvrir leur voix.

C'est dans ces conditions que « dès le matin, toute la multi-« tude se mit en route et mena Jésus garrotté de chez Caïphe « jusqu'au prétoire du procurateur Ponce Pilate »[1]. Le triste cortège eut à traverser presque toute la ville, du sud au nord. Les outrages prodigués au Sauveur durant la nuit, dans le palais même du grand-prêtre, permettent de supposer ce qui se passa dans les rues. Toute la populace voulut s'approcher du condamné; plus d'un, sans doute, tint à y aller de son injure, de sa moquerie, de son coup brutal ou sournois. A quoi bon des égards pour le faux prophète, l'imposteur, le blasphémateur que les juges suprêmes de la nation envoyaient à la mort? Témoins de ce spectacle, les étrangers et le grand nombre de ceux qui n'étaient ni amis ni ennemis gardaient le silence de l'étonnement, ou échangeaient entre eux les questions et les réflexions : C'était donc là le prophète de Galilée, dont on parlait tant à Jérusalem depuis trois ans! On avait raconté de lui des merveilles, et dans les synagogues du monde entier on parlait de ses œuvres et de sa prédication; on pouvait même se demander s'il ne serait pas le Messie. On s'était trompé. Les princes des prêtres avaient dû examiner mûrement la chose; le résultat de l'enquête amenait la condamnation à mort du prophète, de l'habile imposteur. On disait qu'il guérissait des malades, ressuscitait des morts et faisait d'autres prodiges. Sans doute, le démon avait eu grande part dans ces prétendues merveilles. En tous cas, les sortilèges du Galiléen prenaient fin maintenant; garrotté solidement, il était impuissant à se délivrer lui-même. De retour dans la province ou à l'étranger, on n'aurait donc qu'un mot à répondre aux questionneurs : Jésus de Nazareth n'était qu'un faux prophète; le sanhédrin l'a condamné à mourir.

D'autres peut-être gardaient un silence sympathique et se tenaient sur la réserve, attendant la fin des évènements pour por-

1. S. Matthieu, XXVII, 2; S. Marc, XV, 1; S. Luc, XXIII, 1; S. Jean, XVIII, 28.

ter un jugement. Mais combien peu faisaient assez attention aux prophéties, pour s'arrêter à cette idée que les humiliations prodiguées au divin Maître étaient la marque même de son caractère messianique!

Pendant que les principaux membres du grand-conseil précédaient chez Pilate la divine victime, d'autres s'étaient rendus au temple pour y présider aux cérémonies sacrées, au matin de ce grand jour de fête. Les Israélites qui devaient célébrer la Pâque ce jour-là accouraient déjà au temple pour y faire immoler les agneaux. Tout-à-coup, à travers la foule, les princes des prêtres virent se frayer un passage l'homme qu'ils attendaient le moins, Judas.

Quand, au milieu de la nuit, Notre Seigneur avait été traîné chez Caïphe, le traître était venu recevoir le prix de son forfait. Mais, à son grand étonnement, Jésus, loin de se défendre, s'était laissé outrager et condamner à mort; le procurateur allait probablement ratifier la sentence, et tout portait à croire qu'elle serait exécutée. Le malheureux comprit-il alors les prophéties que le Sauveur avait faites lui-même de sa mort? S'aperçut-il qu'après avoir accompli tant de miracles, Jésus renonçait à se servir pour lui-même de sa propre puissance? Saisi de honte et d'effroi à la pensée de ce qui allait arriver, il se rendit enfin compte du rôle odieux qu'il venait de jouer; c'est par son baiser fatal que tout avait commencé; c'est lui-même qui était la cause première de cette arrestation, de ce jugement, bientôt peut-être de cette fin tragique!

« Judas, qui le trahit, voyant alors qu'il était condamné, « fut saisi de repentir, et rapporta les trente pièces d'argent aux « princes des prêtres et aux anciens, en disant : J'ai péché en « livrant le sang innocent. Mais ils lui dirent : Que nous im- « porte? C'est ton affaire. Il jeta alors les pièces d'argent dans « le temple, et il se retira ». Voilà donc Judas qui se repent. Comme Pierre, il a épouvantablement péché; mais que son repentir diffère de celui de Pierre! C'est un repentir tout humain, sans foi suffisante en Celui qu'il a livré, sans espérance du pardon, sans trace d'amour envers le Dieu qui, la nuit même, le traitait encore d'ami. « Il s'en alla et se pendit ». Sa fin fut af-

freuse. Six semaines plus tard, saint Pierre la rappelait au cénacle, au moment de choisir au traître un successeur : « Quand il se fut pendu, son corps se déchira par le milieu, et toutes ses entrailles se répandirent »[1]. « Ainsi le fils de perdition en arriva au désespoir avant que le Christ eût accompli le mystère de la rédemption de tous. Car, lorsque le Seigneur mourut pour tous les impies, celui-ci aurait pu peut-être aussi trouver là son remède, s'il ne s'était hâté de se pendre. Mais dans ce méchant cœur, tantôt livré aux fraudes du vol, tantôt occupé de desseins parricides, il ne s'était jamais rien fixé des enseignements du Sauveur sur la miséricorde »[2].

La mort du traître avait été prédite par le prophète : « Parce qu'il ne s'est point souvenu d'avoir de l'affection, qu'il a persécuté le pauvre, le malheureux, l'homme au cœur affligé, pour le faire mourir, il a aimé la malédiction, et elle lui arrive; il a dédaigné la bénédiction, et elle s'éloigne de lui. Il s'est revêtu de la malédiction comme d'un vêtement; elle pénètre comme l'eau au dedans de lui, et comme l'huile à travers ses os. Qu'elle soit pour lui le vêtement dont il s'enveloppe, et la ceinture qui ne cesse de l'étreindre. Voilà comment le Seigneur paie ceux qui me combattent et ceux qui profèrent le mal contre moi »[3].

L'argent jeté dans le temple inquiéta la conscience des princes des prêtres, cette conscience qui, sans l'ombre de scrupule, vouait le Saint des saints à une mort infâme. « Ils ramassèrent l'argent « et dirent : Il ne nous est pas permis de le mettre dans le « trésor, parce que c'est le prix du sang. S'étant concertés, ils « en achetèrent le champ d'un potier, pour la sépulture des étran- « gers. C'est pourquoi ce champ fut appelé Haceldama, c'est- « à-dire le champ du sang, jusqu'à ce jour. Alors fut accompli « ce qui avait été dit par le prophète Jérémie : Ils ont reçu trente « pièces d'argent, prix de celui qu'ils ont estimé et acheté des « enfants d'Israël, et ils les ont données pour le champ d'un « potier, ainsi que le Seigneur me l'a ordonné »[4].

1. Actes, I, 18.
2. Saint Léon, *Sermon* XI *sur la Passion.*
3. Psaume CVIII, 16-20.
4. S. Matthieu, XXVII, 3-10.

La résidence de Pilate, vers laquelle on conduisait Notre Seigneur, était dans la citadelle Antonia. Cette forteresse, reconstruite par Hérode, s'appuyait au portique septentrional du temple. Elle se composait de quatre tours massives, dont l'une était surmontée d'un belvédère permettant aux officiers romains d'apercevoir tout ce qui se passait dans le temple. Entre les tours s'élevaient des bâtiments somptueux, dans lesquels Hérode avait déployé tout le luxe et réuni tout le confort de l'époque. A l'est et au nord, la forteresse était protégée par de larges et profonds fossés, avec des glacis de marbre; au midi, elle se dressait à pic au dessus des portiques du temple; à l'ouest, elle était précédée d'une vaste cour, élevée elle-même au dessus du niveau de la ville. Autour de cette cour, ou forum, régnaient des portiques, sur lesquels on pouvait monter et circuler à l'aise. Un vestibule, surmonté d'un grand arc, y donnait accès. C'est dans ce forum que se rendaient ceux qui avaient quelque affaire à traiter avec le procurateur, ou avec les tribuns qui le remplaçaient pendant son séjour à Césarée. Au fond de la cour, dans les substructions de la vaste terrasse sur laquelle était bâtie le palais, avaient été ménagées des salles pour les différents services de la garnison. L'une d'entre elles servait de prétoire, et le procurateur y rendait la justice. Les Juifs évitaient d'entrer dans ces édifices occupés par des païens. Ils regardaient la forteresse comme une demeure souillée par l'idolâtrie, dont le contact leur eût fait perdre leur pureté légale [1].

C'est devant cette forteresse, probablement dans la cour de l'ouest, qu'allaient apparaître avec leur victime les représentants les plus autorisés du sanhédrin. Peut-être le grand-prêtre lui-même ne crut-il pas déroger à sa dignité en s'y rendant en personne, tant on avait à cœur d'obtenir une solution favorable et prompte. « En réservant le jugement tout entier à la puissance du procurateur, comme par respect pour les lois romaines, ils cherchaient bien plutôt un exécuteur de leur cruelle sentence qu'un juge de la cause. En effet, ils amenaient Jésus garrotté de durs liens, frappé de soufflets et de coups sans nombre, couvert de crachats, condamné à l'avance par leur clameurs, afin que, sur tant d'indications de leur volonté, Pilate n'osât pas absoudre celui

1. Voir la vue de l'Antonia, p. 102.

dont tous voulaient la mort »[1]. Du rôle de juges, les membres du sanhédrin étaient maintenant descendus à celui d'accusateurs. Toutefois, « ils ne pénétrèrent pas eux-mêmes dans le « prétoire, afin de ne pas se souiller et de pouvoir manger la « Pâque ».

Averti à l'avance qu'on allait lui amener un accusé dès cette heure matinale, à raison des grandes solennités qui devaient occuper presque tout le reste de la journée, et se prêtant à leurs exigences pour ne pas susciter des animosités toujours dangereuses chez une nation pareille, « Pilate sortit donc dehors, « jusqu'auprès d'eux, et dit : Quelle accusation apportez-vous « contre cet homme? — S'il n'était pas un malfaiteur, lui « répondirent-ils, nous ne vous l'aurions pas livré. Pilate leur « dit donc : Prenez-le vous-mêmes, et jugez-le selon votre loi. « Les Juifs lui dirent alors : Il ne nous est pas permis de mettre « à mort qui que ce soit. Ainsi s'accomplissait la parole que « Jésus avait dite pour marquer de quelle mort il devait « mourir »[2].

Dès le début, Pilate le prend de haut avec les accusateurs; il refuse de les croire sur parole parce que, tenu au courant des faits par sa police, il sait bien que Jésus n'a rien commis qui puisse tomber sous le coup des lois romaines. Si les princes des prêtres ont contre lui des griefs d'ordre religieux, qu'ils le jugent eux-mêmes selon leur loi. Mais dans ces conditions, ils ne peuvent infliger à leur victime que l'excommunication ou la flagellation; or ce qu'ils veulent, c'est la mort : à défaut de leur aveu exprès, les brutalités dont le Sauveur porte sur lui la trace le diraient assez. Il leur faut donc recourir à Pilate. Investis du droit de vie et de mort, les Juifs auraient lapidé Jésus, suivant la coutume de leur nation. Obéissant à la loi romaine, Pilate, auquel ils en appellent, le crucifiera. Les Juifs procureront ainsi l'accomplissement de la parole du Sauveur, qui a dit : « Quand je serai élevé de terre », comme le serpent que Moïse a élevé dans le désert, « j'attirerai tout à moi ». Leur rage ne fait qu'aller au

1. Saint Léon, *Sermon* VIII *sur la Passion.*
2. S. Jean, XVIII, 28-32.

devant des volontés divines. « Dieu préside invisiblement même aux mauvais conseils et les conduit à ses fins cachées. Il ordonne les ténèbres aussi bien que la lumière, c'est-à-dire qu'il rapporte aux desseins secrets de sa Providence non moins les complots criminels que les actions vertueuses; et quelque effort que les méchants fassent pour se retirer de lui, ils retombent d'un autre côté dans l'ordre de sa sagesse » [1].

Il fallait que les princes des prêtres alléguassent d'autres griefs pour obliger Pilate à retenir la cause. « Ils se mirent alors à « accuser Jésus en disant : Nous l'avons trouvé agitant notre « nation, défendant de payer le tribut à César et disant qu'il est « le Christ roi » [2]. Les deux premières accusations étaient de pures calomnies; le procurateur n'en fit aucun cas. D'ailleurs c'étaient des questions de son ressort, et en les lui signalant, les accusateurs lui faisaient l'injure d'insinuer qu'elles lui avaient échappé. Pilate fut blessé de cette insolence. Le titre de roi, qu'on attribuait au Christ, attira cependant son attention, parce que se proclamer roi, dans un pays directement soumis à l'administration romaine, c'était se mettre en état de révolte ouverte. « Pilate « rentra donc dans le prétoire et il fit comparaître Jésus devant « lui : Tu es donc le roi des Juifs? lui dit-il. Jésus répondit : Le « dites-vous de vous-même, ou d'autres vous l'ont-ils dit de moi? « — Est-ce que je suis juif? repartit Pilate; ta nation et les pontifes « t'ont traduit devant moi : qu'as-tu fait? Jésus répondit : Mon « royaume n'est pas de ce monde. Si mon royaume était de ce « monde, j'aurais des officiers qui combattraient pour que je ne « sois pas livré aux Juifs; mais en ce moment mon royaume n'est « pas d'ici. Pilate lui dit alors : Tu es donc roi? Jésus répondit : « Vous l'avez dit, je suis roi. Je suis né et je suis venu en ce monde « pour rendre témoignage à la vérité, et quiconque procède de « la vérité écoute ma voix. Pilate lui dit : Qu'est-ce que la vérité? « Et sitôt qu'il eut dit ces paroles, il sortit de nouveau vers les « Juifs ».

Rien de moins surprenant que cette dernière question sur les lèvres d'un fonctionnaire romain. De son temps, dans le monde

1. Bossuet, *Passion,* 1666, 2me *point.*
2. S. Luc, XXIII, 2.

païen auquel il appartenait, la vérité n'était qu'un vain nom. Les sages avaient chacun leur système sur l'existence et la nature de Dieu, sur l'origine et la destinée de l'homme, sur la règle des mœurs et sa sanction. Laissant les sages discuter sur ces questions qui paraissaient insolubles, les hommes du monde vivaient dans le doute et surtout dans l'indifférence, et ne suivaient d'autre loi que celle de leur intérêt. Pilate comptait parmi ces derniers. La vérité lui semblait un fantôme insaisissable, et, en se proclamant le héraut de la vérité, Jésus se rangeait à ses yeux au nombre de ces rêveurs inoffensifs qui courent à la suite d'une chimère.

Le Sauveur dit que son royaume n'est pas de ce monde, c'est-à-dire qu'il appartient à un autre monde par son origine, sa nature, ses moyens d'action et son but. Tel est en effet le « royaume des cieux », le royaume de la vérité, l'Église qu'il est venu fonder et qui doit être dans ce monde sans être de ce monde. Le procurateur comprit aisément qu'un royaume sans fonctionnaires portant les armes, sans autre but que celui de rendre témoignage à la vérité, ne pouvait en rien menacer l'ordre établi. Des trois griefs articulés contre le divin Maître, il ne restait donc rien. C'est pourquoi, Pilate « sortit de nouveau vers les « princes des prêtres et vers la foule, et il dit : Je ne trouve en « cet homme aucun sujet de condamnation. Alors les princes des « prêtres et les anciens portèrent contre lui une foule d'accusations, « sans qu'il répondît rien. Pilate l'interrogea de nouveau et dit : « Tu ne réponds rien ? N'entends-tu donc pas toutes les accusations « qu'ils portent contre toi ? Mais Jésus ne lui répondit pas même « un seul mot, si bien que le procurateur en fut dans un profond « étonnement ». Quel était donc cet accusé d'une innocence si éclatante, qui pourtant dédaignait de se défendre contre ses ennemis, au tribunal d'un juge qui ne pensait qu'à le délivrer ? Jésus se taisait. Son silence même exaspérait les princes des prêtres. « Ils s'acharnaient de plus en plus à dire : Il soulève le « peuple par son enseignement dans toute la Judée, à commencer par la Galilée jusqu'ici »[1].

1. S. Matthieu, XXVII, 11-14; S. Marc, XV, 2-5; S. Luc, XXIII, 3-5; S. Jean, XVIII, 33-38.

Ce nom de Galilée fut un trait de lumière pour le procurateur. « Pilate, entendant nommer la Galilée, demanda si cet homme « était de Galilée, et dès qu'il apprit qu'il appartenait à la juridic- « tion d'Hérode, il le renvoya à Hérode, qui se trouvait lui-même « à Jérusalem pendant ces jours ». Le tétrarque avait quitté son palais de Tibériade pour venir habiter, à l'occasion de la Pâque, le palais construit dans la capitale par les anciens rois asmonéens, dont son père avait usurpé le trône. Par suite d'un malentendu ou d'un conflit entre deux puissances si voisines, une vieille rancune existait entre le procurateur et le tétrarque, et le caractère de Pilate, dont l'autorité était d'ailleurs prépondérante, ne l'inclinait guère à faire des avances en vue d'une réconciliation. Les circonstances lui inspirèrent pourtant de renvoyer à Hérode le jugement d'un accusé qui, par son origine présumée, appartenait à la juridiction de ce prince. Au fond, Pilate tenait surtout à se débarrasser d'une affaire épineuse, et son apparente courtoisie n'avait d'autre but que de rejeter sur Hérode l'odieux d'une condamnation ou la responsabilité d'une sentence d'absolution.

Les princes des prêtres n'avaient pas moins d'antipathie pour le tétrarque que pour le gouverneur romain. Ce fut pour eux une dure humiliation que d'avoir à se présenter devant Hérode, et à mendier auprès du fils de l'usurpateur étranger la ratification de leur sentence de mort. Le contre-coup de leur fureur dut se faire douloureusement sentir au Sauveur pendant ce nouveau trajet.

Un officier de Pilate était allé porter au tétrarque l'avis que le prophète de Galilée venait d'être renvoyé à son tribunal. Celui-ci se tint prêt. « A la vue de Jésus, Hérode fut transporté de joie. « Depuis longtemps il désirait le voir, parce qu'il avait beaucoup « entendu parler de lui, et qu'il espérait lui voir accomplir quelque « miracle ». La déférence de Pilate le flattait, sans doute, et il se sentait fier du rôle qu'on lui donnait à jouer devant les autorités religieuses de Jérusalem. Mais il était surtout satisfait de voir ce prophète fameux. Il avait entendu raconter de lui tant de merveilles en Galilée, qu'il l'avait pris un instant pour Jean-Baptiste ressuscité. Pourtant le prophète ne daigna jamais frapper à

sa porte, au palais des bords du lac. Maintenant que sa liberté en dépend, Jésus de Nazareth ne va pas manquer d'opérer quelque grand prodige, pour honorer et charmer son juge et pour se concilier ses bonnes grâces.

« Hérode l'interrogeait donc avec grande abondance de paroles, « mais Jésus ne répondait rien. D'autre part, les princes des « prêtres et les scribes étaient là debout et l'accusaient avec « acharnement ». Obligés de rester debout, comme de vulgaires accusateurs, ils étaient mortifiés que le tétrarque eût semblé témoigner plus d'égards à leur victime qu'à eux-mêmes. Hérode se trouvait encore plus humilié; le silence et le calme du Sauveur parlaient assez : nulle justice n'était à attendre du voluptueux et de l'adultère qui avait fait trancher la tête du précurseur. La conscience du prince fut un moment troublée; il n'osa porter contre le silence de Jésus la même sentence que contre la parole de Jean-Baptiste, mais il prit contre lui une mesure qui couvrait mal son dépit. « Hérode, avec sa garde, le méprisa. Par dérision, « il le revêtit d'une robe blanche et le renvoya à Pilate. De « ce jour, Hérode et Pilate devinrent amis, d'ennemis qu'ils « étaient auparavant »[1].

Le Sauveur ne pouvait donc servir à rien, pas même à divertir Hérode. La robe blanche dont on l'affubla était celle que portaient les grands personnages dans les cérémonies d'apparat. Le tétrarque le renvoyait avec ce travestissement, pour marquer qu'il ne voyait en lui qu'un homme atteint de la folie des grandeurs. C'était la dérision, ce n'était pas la sentence de mort qu'avaient réclamée les princes des prêtres. Honteux et la rage au cœur, ces derniers furent donc obligés de revenir vers le procurateur.

A ce retour inattendu, Pilate vit renaître son embarras. Toutefois l'avis d'Hérode était conforme au sien, et il allait en tirer un nouvel argument contre les exigences des accusateurs. « Pi- « late fit donc approcher les princes des prêtres, les magistrats « et le peuple, et il leur dit : Vous m'avez présenté cet homme

1. S. Luc, XXIII, 6-12.

« comme un séducteur du peuple, et voici que, l'interrogeant « devant vous, je n'ai trouvé dans cet homme aucun des chefs « d'accusation que vous apportez contre lui. Hérode non plus. « Car je vous ai renvoyés devant lui, et on ne l'a convaincu de « rien qui mérite la mort. Je vais donc le faire châtier et le « renvoyer » [1].

Cette conclusion étonne. Mais Pilate, en qui la notion de la justice reste toujours un peu flottante, veut ménager les farouches accusateurs, en faisant expier à la victime le tort qu'elle a eu de se les aliéner. Au prix d'un traitement barbare, mais passager, celle-ci achètera le droit de vivre. Une pareille sentence ne pouvait satisfaire la haine furieuse du sanhédrin. Déjà une foule énorme remplissait la place, et une sourde effervescence agitait cette populace altérée de sang. Pilate avait sous la main, pour la contenir, toute la garnison d'Antonia; mais les hommes qui remplissaient la ville se comptaient ces jours-là par millions, et une répression par les armes ne laissait pas que d'être hasardeuse.

Heureusement Pilate disposait en cet instant d'une ressource dont le succès lui paraissait certain. « Au jour de fête de la « Pâque, la coutume obligeait le procurateur à délivrer au « peuple un des prisonniers, celui qu'on voulait. Or il y « avait en ce moment dans les fers un prisonnier fameux, qui « s'appelait Barabbas. C'était un voleur qui, au cours d'un « émeute dans la ville, avait commis un homicide, et avait été « pris avec les révoltés. Quand donc la foule fut montée, elle « se mit à réclamer ce qu'on avait coutume de lui accorder. « Pilate prit la parole et leur dit : Lequel voulez-vous que je « vous délivre, Barabbas, ou Jésus qui est appelé le Christ? « Voulez-vous que je vous délivre le roi des Juifs? Il savait « en effet que les princes des prêtres l'avaient livré par jalousie », et il ne doutait pas que la majeure partie du peuple ne profitât de la circonstance pour réclamer la délivrance de l'accusé.

« Pendant que Pilate était assis sur son tribunal » élevé sur

1. S. Luc, XXIII, 13-16.

une estrade ou dressé sur une galerie donnant sur la cour, et qu'il laissait au peuple le loisir de se concerter, « sa femme lui « envoya dire : Ne faites rien contre ce juste, car aujourd'hui, « dans une vision, j'ai été très tourmentée à son sujet ». En sa qualité de païenne, la femme de Pilate, Claudia Procla, attachait une grande importance aux songes. D'ailleurs son trouble de la nuit n'était pas l'effet du hasard. Déjà elle avait entendu parler de Jésus, de son enseignement et de ses miracles; elle savait qu'il était un juste et elle s'intéressait d'autant plus vivement à son sort qu'elle n'ignorait pas la haine que lui portaient les grands de la nation. Peut-être qu'avant de prendre son repos, elle avait été mise par son mari au courant de ce qui se tramait pour la nuit. Son avertissement était un appel que Dieu faisait à la conscience du procurateur, en faveur de l'innocence menacée. Hélas! Claudia Procla ne sera écoutée qu'un moment et obtiendra seule plus tard, en devenant chrétienne, la récompense de sa charitable intervention.

Pendant ce temps, les meneurs travaillaient avec rage à diriger dans leur sens le suffrage de la foule. « Les princes des « prêtres et les anciens agitèrent le peuple, et lui persuadèrent « de réclamer Barabbas et de perdre Jésus. Reprenant donc la « parole, Pilate leur dit : Lequel des deux voulez-vous qu'on « vous délivre? — Barabbas, s'écrièrent-ils tous ensemble; ôtez « celui-ci, et délivrez-nous Barabbas. — Que voulez-vous donc, « leur dit Pilate, que je fasse de Jésus qui est appelé le Christ? « Tous s'écrièrent : Crucifiez-le! — Mais enfin, reprit pour la « troisième fois Pilate, quel mal a-t-il fait? Je n'ai rien trouvé « en lui qui mérite la mort. Je vais donc le châtier et je « le renverrai. Mais ceux-ci criaient encore plus fort : Cru- « cifiez-le! Qu'il soit crucifié! Et leurs cris devenaient de plus « en plus violents »[1]. Scène infernale dont il faut rougir pour l'humanité, mais dans laquelle doivent se reconnaître tous ceux qui, à un moment de leur vie, ont sacrifié leur Dieu à une jouissance coupable.

1. S. Matthieu, xxvii, 15-23; S. Marc, xv, 6-14; S. Luc, xxiii, 17-23; S. Jean xviii, 39,40.

« Pilate voyant qu'il n'avançait à rien, mais que le tumulte ne « faisait que grandir, donna ordre de saisir Jésus et de le fla- « geller »[1]. Ce supplice de la flagellation, que les évangélistes indiquent d'un seul mot, fut infligé au Sauveur dans les conditions ordinaires. Mais ce qui l'aggrava pour lui, ce fut l'extrême sensibilité de sa chair virginale et l'état d'épuisement où l'avaient réduit son agonie et tous les mauvais traitements endurés depuis son arrestation à Gethsémani. Les exécuteurs, armés du fouet à lanières de cuir, s'approchèrent de Notre Seigneur, le dépouillèrent de ses vêtements, l'attachèrent à la colonne dressée pour cet usage à l'un des angles de la cour, et, aux yeux d'un peuple féroce, le criblèrent de coups; car la loi romaine ne limitait pas, comme la loi juive, le nombre des coups qu'on pouvait infliger au condamné, et les barbares exécuteurs ne furent retenus que par l'ordre formel du procurateur, qui avait prescrit un châtiment, et non la mort. La chair du divin Agneau ne tarda pas à voler en lambeaux, le sang à ruisseler à terre. C'est à peine si, à travers les rugissements des spectateurs, on pouvait entendre les gémissements plaintifs de l'adorable victime, alternant avec le sifflement des fouets. Aucune partie de son corps ne fut épargnée. Peut-être le Sauveur, après tant de souffrances déjà endurées, n'eût-il pu survivre à ce supplice effroyable, si une autre puissance que celle de sa volonté divine eût été capable de séparer son âme de son corps. Mieux encore que de cet Israël prévaricateur, frappé par la justice de Dieu, on pouvait dire de lui : « De la plante des pieds au sommet de la tête, rien en lui n'est intact. Ce n'est que blessure, contusion et plaie vive qu'on ne bande point, qu'on laisse sans remède pour la guérir et sans huile pour l'adoucir »[2]. Quelle expiation pour toutes les complaisances criminelles que l'homme se permet dans son corps! Quelle sanglante rançon pour tant de satisfactions accordées à la sensualité sous toutes ses formes!

Cependant Pilate « s'étant fait apporter de l'eau, se lava les « mains devant le peuple en disant : Je suis innocent du sang « de ce juste; c'est votre affaire. Et le peuple tout entier ré-

1. S. Matthieu, XXVII, 24; S. Jean, XIX, 1.
2. Isaïe, I, 6.

« pondit : Que son sang soit sur nous et sur nos enfants »[1]! Souhait impie que la colère divine exauça. Quarante ans plus tard, la patrie juive succomba sous la plus terrible des catastrophes, et depuis lors reste imprimé sur le front des fils d'Israël un stigmate sanglant que tout l'or du monde ne parviendra jamais à recouvrir. Quant à Pilate qui, comme sa femme, décerne à Jésus le nom de juste, il peut parler de son innocence! Par son ordre coule le sang de celui que personne n'a pu convaincre de péché, et dont l'innocence éclate à ses yeux! La postérité chrétienne ne se laissera pas prendre à la vaine protestation du juge inique, et elle répètera jusqu'à la fin des siècles la parole inscrite par les apôtres dans le symbole de la foi : « A souffert sous Ponce Pilate ».

La flagellation terminée, la douce victime se recouvrit de sa robe. « Alors les soldats du procurateur emmenèrent Jésus « dans le prétoire, et réunirent autour de lui la cohorte tout « entière ». Les cohortes romaines en garnison dans la Judée se composaient d'auxiliaires, recrutés surtout en Samarie, en Syrie et en Idumée, pays où la haine du juif était de tradition. La cohorte comptait tantôt cinq cents, tantôt mille hommes, dont une centaine de cavaliers. Celle qui occupait la citadelle de Jérusalem devait avoir l'effectif le plus élevé. En tenant compte des soldats occupés aux différents postes du voisinage, il pouvait donc se trouver autour de Notre Seigneur plusieurs centaines d'hommes, envieux d'exercer leur cruauté sur un juif qu'on disait être le roi des Juifs. Le Sauveur souffrait pour tous les hommes; ne fallait-il pas que les païens concourussent à sa Passion aussi bien que les Juifs? « Ils le dépouillèrent donc et l'enve« loppèrent d'un manteau écarlate. Puis, tressant une couronne « avec des épines, ils la placèrent sur sa tête et mirent un « roseau dans sa main droite; et fléchissant le genou devant « lui, ils lui adressaient cette salutation ironique : Salut, roi « des Juifs! Ensuite, crachant sur lui, ils prenaient le roseau, « frappaient sur sa tête et lui donnaient des soufflets »[2].

1. S. Matthieu, xxvii, 24, 25.
2. S. Matthieu, xxvii, 27-30; S. Marc, xv, 16-19; S. Jean, xix, 1-3.

Cette scène de dérision et de violences servait encore d'expiation; elle était méritée au Rédempteur par les crimes que l'orgueil fait commettre à l'homme. C'est parce que la créature aime à s'élever, à se vanter, à dominer, à se faire obéir, servir et honorer, que le Créateur voulut être ainsi bafoué, méprisé, insulté, maltraité de la pire façon. Il est à remarquer toutefois qu'à travers toutes les ignominies de la Passion, la royauté de Jésus Christ ne cessait de s'imposer à la pensée des hommes. Les princes des prêtres parlaient du Christ roi, Pilate appelait Jésus le roi des Juifs, Hérode le revêtait de la robe royale, et maintenant les soldats du procurateur, en ne croyant obéir qu'à leurs instincts cruels, accusaient encore davantage le grand dessein de Dieu. Ils offraient au roi mystérieux un manteau de pourpre, rebut de la dépouille d'un soldat, mais symbolisant bien, par sa couleur et par son origine, les combats et la victoire sanglante du roi Messie; et avec ce manteau, une couronne, un sceptre, des hommages. En tout ceci, les Juifs ne voyaient que honte, et les païens que folie; c'était pourtant « la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu » qui se manifestaient [1].

« Pilate avait ordonné la flagellation afin que les Juifs, satisfaits de ce supplice, estimassent qu'il était suffisant, et cessassent de tourmenter Jésus jusqu'à la mort. C'est pour la même raison que le procurateur avait permis à sa cohorte d'agir comme elle avait fait » [2]. Le Sauveur se trouvait maintenant réduit à l'état le plus pitoyable qu'on puisse concevoir; c'était l'homme de douleurs, rassasié d'opprobres, le corps en lambeaux, le visage honteusement défiguré, et traité par les hommes avec une cruauté que n'auraient point eue des tigres. Le procurateur avait droit de supposer que sa vue exciterait quelque compassion parmi ces Juifs rassemblés devant son palais. « Pilate sortit donc de nouveau dehors, et il leur dit : Voici que « je vous le ramène dehors, afin que vous sachiez bien que je « ne trouve rien à condamner en lui. Jésus sortit alors portant « la couronne d'épines et le manteau de pourpre. Pilate leur

1. I Corinthiens, I, 23, 24.
2. Saint Augustin, *sur saint Jean*, CXVI, I.

« dit : Voilà l'homme. En le voyant, les pontifes et les fonc-
« tionnaires crièrent : Crucifiez-le! crucifiez-le! — Prenez-le
« vous-mêmes, reprit Pilate, et crucifiez-le. Quant à moi, je
« ne le trouve pas condamnable. Les Juifs lui répondirent :
« Nous avons une loi, et d'après cette loi il doit mourir, parce
« qu'il s'est fait Fils de Dieu. En entendant ces paroles, Pilate
« fut encore plus effrayé ».

Étonné de la rage impitoyable des princes des prêtres, toujours acharnés à leur proie, et commençant lui-même à craindre que l'affaire ne prît les proportions d'une émeute populaire, le procurateur sentit redoubler son effroi quand on lui parla d'un Fils de Dieu. Il consentait bien à laisser les pontifes se faire justice eux-mêmes, puisqu'ils tenaient tant à sacrifier un innocent. Mais cet innocent, si calme et si digne au milieu des tourments, n'était-il pas un être de nature supérieure, dont la vengeance inattendue pouvait envelopper bientôt le juge, les accusateurs et les bourreaux? Avec ses idées païennes, Pilate redoutait quelque coup d'une divinité inconnue. Sa perplexité était grande entre la sentence qu'on exigeait de lui, et le retour fatal dont il se sentait menacé. Il fit donc ramener la victime, et « lui-même
« rentra dans le prétoire et dit à Jésus : D'où es-tu? Mais Jésus
« ne lui fit aucune réponse. Pilate lui dit alors : Tu ne me dis
« rien? Ignores-tu que j'ai le pouvoir de te crucifier, et que j'ai
« aussi le pouvoir de te délivrer? Jésus répondit : Vous n'au-
« riez aucune puissance contre moi si elle ne vous avait été don-
« née d'en haut. C'est pour cela que celui qui m'a livré à vous
« est plus coupable ».

Ce coupable, c'était Caïphe qui, en sa qualité de grand-prêtre, aurait eu, s'il l'avait voulu, toutes les lumières et toutes les grâces pour discerner en Notre Seigneur le Fils même de Dieu. Pilate, il est vrai, n'était pas compétent pour juger cette question; mais il l'était pour décider si, oui ou non, Jésus méritait la mort. Son crime à lui sera d'envoyer le Sauveur à la mort, tout en proclamant l'innocence de celui qu'il va condamner. Sa sentence, il est vrai, tirera sa valeur exécutoire de la volonté du Père éternel, qui a condamné lui-même son divin Fils à périr, pour expier les péchés des hommes; mais

la responsabilité du juge qui prononce cette sentence n'en est pas moins engagée. Avec leur ignorance volontaire et leur haine opiniâtre, les Juifs seront déicides; avec sa lâche faiblesse, Pilate n'est qu'homicide.

La remarque du Sauveur le confirma néanmoins dans sa résolution première, et « à partir de ce moment, Pilate cher-« chait à le renvoyer ». D'autorité, il aurait dû imposer sa volonté, et garder le Sauveur dans la citadelle pour le soustraire aux attentats de ses persécuteurs. Il préféra parlementer avec les Juifs, enhardis déjà par ses concessions et ses hésitations. Sans rien vouloir entendre, « les Juifs lui crièrent : Si « vous le délivrez, vous n'êtes pas l'ami de César, car qui-« conque se fait roi s'élève contre César ».

Le César d'alors, c'était Tibère, prince d'une rigueur intraitable contre tout prétendant à une royauté locale. Les autorités juives accusaient le Sauveur de vouloir se faire roi, et il leur était aisé de porter leur accusation jusqu'à Rome. Pour le procurateur négligent à signaler et à supprimer le prétendant, ce pouvait être la disgrâce, l'exil, peut-être la mort. Pilate n'était pas un héros, et, dans sa conscience, l'honnêteté se défendait mal contre les assauts de la crainte et de l'intérêt. Les princes des prêtres, avec cet instinct qui aide les méchants à trouver le point faible dans une âme qu'ils veulent asservir, restaient dès lors les maîtres du procurateur. « Dès qu'il eut entendu ces « paroles, Pilate fit venir Jésus dehors, et il prit place sur son « tribunal, à l'endroit qui est appelé Lithostrotos, et en hébreu « Gabbatha ». Le mot hébreu signifie « lieu élevé », et le mot grec « pavé de mosaïque », deux expressions qui indiquent la manière dont était construite l'estrade servant de base au siège du procurateur. « Or c'était le vendredi de la Pâque, et en-« viron la sixième heure », c'est-à-dire aux approches de midi. Saint Jean a noté avec soin tous les détails de cette scène mémorable où va être ordonnée dans le temps la mort d'un Dieu résolue dans l'éternité.

Quand Pilate fut dans tout l'appareil de son pouvoir souverain, « il dit aux Juifs : Voici votre roi. — Otez-le! crièrent-ils, « ôtez-le! crucifiez-le! Pilate leur dit : Je crucifierai donc votre

« roi? Les pontifes répliquèrent : Nous n'avons pas d'autre roi « que César.

« Pilate, voulant alors contenter le peuple, décida qu'il serait « fait droit à leur demande. Il leur délivra Barabbas, et leur « remit Jésus pour qu'il fût crucifié »[1].

Tout en condamnant lâchement l'innocence, le procurateur témoignait de son mépris pour les accusateurs. A ces Juifs qu'il savait si impatients du joug romain et si disposés à suivre le premier agitateur qui leur promettrait l'indépendance, il présentait Jésus avec insistance comme leur roi. Ces pontifes si orgueilleux qui, à leur dépendance absolue d'un pouvoir étranger, auraient dû reconnaître que le sceptre était sorti de Juda et que le temps du Messie était arrivé, il les obligeait à faire profession publique, solennelle, sans réserve, d'obéissance à César!

Pilate lui-même sortit de ce jugement amoindri et malheureux. « Il avait quelque probité et quelque justice; il avait même quelque force et quelque vigueur; il était capable de résister aux persuasions des pontifes et aux cris d'un peuple mutiné. Mais parce qu'il n'est pas capable de soutenir le nom de César, tout l'amour de la justice lui est inutile. Sa faiblesse a le même effet qu'aurait la malice; elle lui fait flageller, elle lui fait condamner, elle lui fait crucifier l'innocence même. Ce qu'aurait pu faire de pis une iniquité déclarée, la crainte le fait entreprendre à un homme qui paraît juste. Telles sont les vertus du monde; elles se soutiennent vigoureusement jusqu'à ce qu'il s'agisse d'un grand intérêt. O vertus indignes d'un nom si auguste! O vertus qui n'avez rien par dessus les vices qu'une faible et misérable apparence »[2]!

Quelques années après, en 36, Pilate fut destitué, à la suite d'un massacre de Samaritains. L'empereur Caligula l'exila, croit-on, à Vienne, dans les Gaules, et l'ancien procurateur mit fin lui-même à ses jours.

1. S. Matthieu, XXVII, 26; S. Marc, XV, 15; S. Luc, XXIII, 24, 25; S. Jean, XIX, 4-16.

2. Bossuet, *Passion* 1662, 2me *point*.



De même que Moïse a élevé le serpent dans le désert, ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit élevé... Et quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi.

S. Jean, III, 14; XII, 32.



CHAPITRE VIII.

LA MORT SUR LA CROIX.

Le chemin de la croix. — Simon le Cyrénéen. — Les femmes de Jérusalem. — Le crucifiement. — Le titre de la croix. — Les vêtements partagés. — Père, pardonnez-leur. — Le défi des Juifs. — Tu seras avec moi dans le paradis. — Voici votre fils, voici ta mère. — Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? — J'ai soif. — Tout est consommé. — Père, je remets mon âme entre vos mains.

Pilate avait livré aux membres du sanhédrin l'innocente victime dont il ne se sentait pas le courage de défendre la vie. Les Juifs allaient donc pouvoir assouvir leur fureur en toute liberté. Les cris sauvages avec lesquels ils accueillirent la sentence du procurateur durent réjouir l'enfer : ils étaient dignes des démons.

On pressa les derniers préparatifs de l'exécution. Le Sauveur se trouvait encore en l'état où l'avaient mis les soldats du prétoire. « On lui ôta le manteau de pourpre et on lui remit ses « vêtements ». Il fallait que, sur le parcours du funèbre cortège, chacun pût reconnaître dans le condamné à mort Jésus, le prophète de Galilée. Trois croix furent apportées, car « on condui« sait avec lui deux autres malfaiteurs, destinés au supplice », afin d'envelopper dans une même réprobation ceux qui allaient partager le même sort. Ces croix furent des croix latines, telles

que les faisaient ordinairement les Romains. La branche transversale était fixée à l'arbre un peu au dessous du sommet, afin qu'on pût clouer l'écriteau sur la partie qui dépassait. Les trois croix se ressemblaient. Quand plus tard sainte Hélène les fit tirer de terre, il fallut un miracle pour distinguer celle de Notre Seigneur. Peut-être le Sauveur héritait-il de l'instrument de supplice primitivement destiné à Barabbas.

Le cortège s'organisa rapidement. En tête, le centurion et l'escouade des soldats romains chargés de maintenir l'ordre et de procéder à l'exécution; puis les condamnés chargés eux-mêmes de leur croix, conformément à la loi, et précédés d'un homme qui portait l'écriteau de bois énonçant la cause de la condamnation. Les pontifes et les scribes, auxquels avait été remise la victime, venaient ensuite, comme des fauves acharnés à leur proie. Enfin se pressait en arrière une multitude de peuple, les uns attirés par la curiosité, d'autres par une commisération tardive et impuissante, beaucoup peut-être par une haine féroce et la soif du sang.

« Ils prirent donc Jésus et l'emmenèrent, et, portant sa croix, « il alla jusqu'à l'endroit qui est appelé le Calvaire, en hébreu « Golgotha ». Ce nom, qui signifie « le crâne », indiquait à peu près la forme du petit monticule dénudé sur lequel devait être dressée la croix. Le calvaire n'avait que quelques mètres d'élévation. On dut choisir cet endroit parce qu'il était tout voisin de la ville, et à proximité d'une route fréquentée. Le supplice eut donc ainsi beaucoup de témoins. Du reste, à l'insu des hommes, la Providence veillait aux moindres détails du grand sacrifice. « Le Sauveur ne voulait pas souffrir dans une maison, ni dans le temple juif, afin de ne pas laisser les Juifs accaparer pour eux le sacrifice du salut, et ne pas donner à croire que ce sacrifice n'avait été offert que pour ce peuple. Il souffrit hors de la cité, hors des murs, afin qu'on sût bien que le sacrifice était pour tous » [1]. De la sorte, « la victime nouvelle était placée sur un autel nouveau, et la croix du Christ n'était plus l'autel du temple, mais l'autel du monde » [2].

1. Saint Jean Chrysostome, *Sermon sur la croix et le larron.*
2. Saint Léon, *Sermon* II *sur la Passion*, 5.

De la citadelle Antonia au Calvaire, le chemin était de 6 à 700 mètres; il descendait d'abord un peu, puis remontait par une pente assez raide jusqu'à la porte Judiciaire, qui menait au Golgotha. Jésus s'avançait donc chargé de sa lourde croix, comme autrefois Isaac du bois de son sacrifice, et, suivant la parole du prophète, « il portait sur son épaule le signe de sa puissance »[1]. Mais le fardeau était accablant pour un homme déjà épuisé par tant de tourments, et par trois fois le divin Sauveur s'affaissa sur le sol. Les Juifs craignirent qu'il ne pût aller jusqu'au bout et que l'infamie de la mort sur la croix lui fût épargnée. « Ils rencontrèrent en sortant un homme de Cy-« rène qui revenait d'une ferme; c'était Simon, père d'Alexan-« dre et de Rufus », qui tous deux devinrent des chrétiens bien connus dans la primitive Église. Simon manifesta-t-il quelque compassion à l'égard de Notre Seigneur, ou bien son extérieur étranger le désigna-t-il seul à l'attention des soldats? On l'ignore; mais « il le réquisitionnèrent pour qu'il portât la croix « derrière Jésus ». Heureux cyrénéen! Peut-être ne comprit-il pas tout d'abord l'honneur qui lui était fait; mais il ne tarda pas à sentir combien la grâce rendait doux et léger le fardeau qu'on lui avait imposé. Dans sa défaillance, Notre Seigneur « ne pouvait point appeler d'ange à son secours, parce que la croix n'était point pour les anges; il ne devait point faire de miracle pour la porter seul, parce que la croix n'était pas pour lui seul. C'était la croix des hommes et la sienne; il fallait donc qu'il la portât avec les hommes et que les hommes la portassent avec lui; et c'est pourquoi il souffre que Simon, ce pauvre étranger, lui soit associé »[2].

Au cours de la voie douloureuse, la tradition a gardé le souvenir de deux rencontres mémorables. Ce fut d'abord celle d'une pieuse femme, du nom de Véronique ou Bérénice, qui, fendant hardiment la foule, s'approcha de Jésus, et avec un linge essuya les souillures de son visage. Sur le passage du sinistre cortège se trouva aussi la Mère du divin Sauveur. L'Évangile ne parle

1. Isaïe, IX, 6.
2. Bourdaloue, *Exhortation sur Jésus Christ portant sa croix*, I.

d'elle qu'au pied de la croix. Il n'avait pas besoin de nous dire avec quel tendre dévouement elle suivait partout son divin Fils, surtout depuis qu'elle voyait approcher l'heure du sanglant sacrifice. En quel état le trouva-t-elle pendant qu'il marchait au Calvaire, et comme elle sentit le terrible glaive prédit par Siméon s'enfoncer de plus en plus dans son cœur! Mais la grâce soutint la nature; car, de même qu'Ève avait été debout au pied de l'arbre, pour inviter Adam à manger le fruit défendu, il fallait que Marie vînt au pied de cette croix sur laquelle le nouvel Adam devait expier le crime du premier.

A ces deux rencontres, l'Évangile en ajoute une troisième. « A sa suite venait une grande foule de peuple et de femmes « qui gémissaient et se lamentaient sur lui. Jésus se tourna vers « elles et dit : Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, « mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants. Car des jours « viendront dans lesquels on dira : Heureuses les stériles, et « les entrailles qui n'ont pas engendré, et les mamelles qui n'ont « point allaité! C'est alors qu'on se mettra à dire aux monta- « gnes : Tombez sur nous, et aux collines : Couvrez-nous. Car « si on traite ainsi le bois vert, que fera-t-on pour le bois des- « séché? »[1]. Ces paroles rappelaient celles du prophète aux Israélites coupables d'idolâtrie : « Donnez-leur, Seigneur. — Que leur donner? — Donnez-leur des entrailles sans enfants et des mamelles arides. — A cause de la perversité de leur conduite, je les chasserai de ma maison. Je ne continuerai plus à les aimer, car tous leurs princes s'éloignent de moi. S'ils engendrent, je ferai périr le fruit chéri de leur sein. Ils diront alors : Nous n'avons pas de roi, parce que nous ne craignons pas le Seigneur. Un roi, à quoi nous serait-il bon? La ronce et le chardon couvriront leurs autels, et eux-mêmes diront aux montagnes : Couvrez-nous, et aux collines : Tombez sur nous »[2]. Les Assyriens avaient terriblement châtié l'idolâtrie d'Israël; les Romains feront expier plus cruellement encore le déicide. Le traitement infligé au bois vert, à Jésus source de toute vie,

1. S. Matthieu, xxvii, 31, 32; S. Marc, xv, 20-22; S. Luc, xxii, 26-32; S. Jean, xix, 16, 17.
2. Osée, ix, 14-x, 8.

ne sera rien à côté du châtiment mérité par le bois mort, par ce peuple juif qui repousse son Messie, et va rester jusqu'à la fin des siècles comme une vigne aride, desséchée et maudite. Jadis une femme de la Pérée s'était écriée, en parlant du Sauveur : « Bienheureuses les entrailles qui vous ont engendré ! » — « Bienheureuses les entrailles qui n'ont point engendré ! » répond maintenant Notre Seigneur, en prévoyant quelle sera la douleur des mères pendant la guerre de Judée et le siège de Jérusalem. Le cœur de Marie ne sera pas seul transpercé par le glaive; les mères des déicides sentiront, elles aussi, la lame impitoyable. Les paroles du divin Maître sont effrayantes. C'est comme un dernier adieu adressé à la ville ingrate. Déjà cinq jours auparavant il a fait entendre de semblables accents en sortant de la cité, à la suite de son entrée triomphale des Rameaux; il les rappelle au moment de sa sortie définitive, sur cette voie douloureuse par laquelle on ne revient plus. Elles renferment un suprême avertissement, mais on entend déjà la justice se presser sur les pas de la miséricorde outragée.

« On arriva au Golgotha, et là ils lui donnèrent à boire du vin « mêlé de myrrhe. Lorsqu'il y eut goûté, il n'en voulut point « boire »[1]. On croyait obéir à une pensée de pitié, conseillée d'ailleurs par une femme compatissante dans les Livres saints[2], en présentant aux condamnés à mort un breuvage narcotique qui paralysait leur sensibilité et atténuait pour eux les horreurs de la sanglante agonie. Le privilège de préparer cette liqueur enivrante était réservé aux plus nobles dames de la ville. Par égard pour leur charité, Notre Seigneur y goûta; mais il refusa de boire, parce que sa volonté était de rester sensible aux moindres étreintes de la douleur.

Au Calvaire, Jésus fut de nouveau dépouillé de ses vêtements. L'absolue pauvreté qui jadis l'accueillit à la crèche avait pris avec lui un dernier rendez-vous à la croix. Sur cette croix, étendue à terre, il se coucha amoureusement, comme jadis Isaac sur son bûcher. D'énormes clous fixèrent ses mains à

1 S. Matthieu, xxviii, 33, 34; S. Marc, xxv, 23.
2. Proverbes, xxxi, 6, 7.

la rude traverse, et la douleur qu'il ressentit fit tressaillir tout son corps d'une terrible convulsion. Endurcis à toutes les émotions d'un pareil spectacle, les bourreaux tirèrent ensuite ce corps en lambeaux, afin de le redresser, et enfoncèrent deux autres clous dans les pieds pour les attacher au gibet : sanglant ouvrage qui montre à quelle cruauté sait descendre la nature humaine, quand elle tombe au pouvoir de celui qui est « homicide dès le commencement ». On éleva ensuite la croix au moyen de cordes, on la fit arriver jusqu'au fond du trou qui avait été creusé à l'avance et on en cala solidement le pied. Le Sauveur se trouva ainsi suspendu à une faible distance du sol; mais tout le poids de son corps portait sur les blessures de ses pieds et de ses mains. La torture était effroyable, et ce n'est pas sans raison que les Romains eux-mêmes appelaient le crucifiement « le plus cruel et le plus atroce des supplices ». Comme les organes vitaux n'étaient pas attaqués, l'agonie se prolongeait pendant de longues heures, et les Juifs avaient l'habitude d'y mettre fin le soir même en brisant les jambes du supplicié.

« Avec lui, ils crucifièrent les deux autres, l'un à droite, « l'autre à gauche. Jésus était au milieu, et ainsi s'accomplit « l'Écriture qui dit : Il a été mis au rang des scélérats. C'était « environ la troisième heure quand on le crucifia ». Cette troisième heure va de neuf heures à midi. Ce renseignement fourni par saint Marc n'est pas en désaccord avec celui que saint Jean a donné plus haut. Les deux indications sont approximatives, et les évènements qui se sont passés entre neuf heures et midi sont rapportés par l'un à l'heure où ils commencent et par l'autre à l'heure où ils finissent.

« Pilate avait écrit le titre et le fit placer sur la croix. On « mit donc au dessus de sa tête la cause de sa condamnation. « Voici ce qui était écrit : Jésus de Nazareth, roi des Juifs ». La royauté de Notre Seigneur éclate plus que jamais, à présent que le roi est debout sur son trône. Jadis les Mages, arrivant dans cette même ville de Jérusalem, avaient demandé : « Où est le roi des Juifs qui vient de naître » ? Alors ce roi se cachait

et fuyait; aujourd'hui il est là, exposé à tous les yeux et cloué à la croix. La plus haute puissance politique de la terre, celle de Rome, a écrit au dessus de sa tête : « Roi des Juifs », et elle monte la garde à ses côtés.

La plus grande puissance religieuse d'alors, celle des pontifes du temple du vrai Dieu, est présente elle aussi, et ce titre a pour elle une tout autre signification que pour les Romains; car, aux yeux du peuple de Dieu, roi des Juifs et Messie, c'est tout un. « Un grand nombre de Juifs lurent ce titre, parce que le « lieu où Jésus fut crucifié était voisin de la ville. Il était écrit « en hébreu, en grec et en latin. Les pontifes des Juifs disaient « donc à Pilate : N'écrivez pas : Roi des Juifs, mais ce qu'il « a dit lui-même : Je suis le roi des Juifs. Pilate répondit : Ce « que j'ai écrit, je l'ai écrit ». Pilate obéissait à un dessein qu'il ignorait. Fort mécontent de la sentence qu'on lui avait arrachée, il témoignait sa mauvaise humeur en humiliant les pontifes par une inscription blessante pour eux et par un refus péremptoire opposé à leur requête. En réalité, il exécutait une volonté divine.

« Quand les soldats l'eurent crucifié, ils se partagèrent ses « vêtements. Ils en firent quatre parts, une pour chaque soldat, « et ils tirèrent au sort à qui prendrait chaque objet. Restait la « tunique, qui était sans couture, et dont l'étoffe de dessus « avait été tissée d'une seule pièce. Ils se dirent donc les uns aux « autres : Ne la déchirons pas, mais tirons au sort à qui elle sera. « C'était afin que fût accompli ce qu'avait dit le prophète : Ils « se sont partagé mes vêtements, ils ont tiré ma robe au sort. « Ainsi firent les soldats »[1]. Le divin Maître ne devait plus rien garder à lui en ce monde; mais la piété de ses amis racheta plus tard aux soldats leur précieux butin, pour le transmettre à la vénération des siècles chrétiens.

Notre Seigneur avait choisi le supplice de la croix, préférablement à tout autre, pour bien des raisons mystérieuses qui

1. S. Matthieu, XXVII, 35-38; S. Marc, XV, 24-28; S. Luc, XXIII, 33, 38; S. Jean, XIX, 18, 24.

nous échappent ici-bas. Nous comprenons cependant que si la croix ménageait au Sauveur une mort cruelle, du moins elle laissait à ses derniers instants une liberté parfaite pour s'adresser à son Père du ciel et à ses frères de la terre. « La croix où sont cloués les membres du mourant devient comme une chaire du haut de laquelle il enseigne en Maître » [1].

Le premier mot qu'il fait entendre exprime l'idée fondamentale de toutes ses souffrances : « Jésus disait donc : Père, « pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font » [2]. Jésus souffre et meurt pour expier le péché, même celui des méchants qui le mettent à mort. N'a-t-il pas droit d'adresser une pareille demande à son Père et d'en être exaucé? Il ne le sera pourtant que si l'homme se repent et s'unit à lui pour faire appel à la miséricorde. Car si le pécheur ne sait jamais tout ce qu'il fait en offensant Dieu, il en sait toujours assez, quand sa faute est grave, pour contracter une dette effrayante envers la justice divine, et avoir besoin d'un Sauveur qui intervienne en sa faveur. Mais comme elle est éloquente cette première leçon tombée du haut de la chaire ensanglantée! Qui refuserait le pardon à son frère, quand Jésus expirant l'a imploré pour ses meurtriers?

Devant la croix, « le peuple était debout et regardait. Les « passants blasphémaient contre lui et disaient en branlant la « tête : Allons, toi qui détruis le temple de Dieu et qui le rebâtis « en trois jours, sauve-toi toi-même ! Si tu es le Fils de Dieu, « descends de la croix »! Ces insulteurs savent que la principale accusation formulée contre le Sauveur au tribunal de Caïphe, est celle de blasphème contre le temple. C'est la calomnie qu'on a cherché à rendre populaire. Sans le savoir, ces passants moqueurs font déjà retentir au pied de la croix l'annonce de la résurrection. Les Juifs détruisent le temple auguste de son corps : au troisième jour, Jésus l'aura rebâti.

Les membres du sanhédrin étaient toujours là, comme des oiseaux de proie se repaissant de carnage; ces juges avaient l'âme plus basse que les bourreaux. « Les princes des prêtres,

1. Saint Augustin, *sur saint Jean,* CXIX, 2.
2. S. Luc, XXIII, 34.

« eux aussi, avec les scribes et les anciens, se moquaient de lui « et disaient entre eux : Il a sauvé les autres, qu'il se sauve « lui-même, s'il est le Christ, l'élu de Dieu. Mais il n'est pas « capable de se sauver. S'il est le Christ, roi d'Israël, qu'il « descende maintenant de la croix, et, à cette vue, nous croyons « en lui. Il a mis sa confiance en Dieu; que Dieu le délivre à « présent, s'il l'aime; car il a dit : Je suis le Fils de Dieu. Les « soldats s'avançaient aussi et le tournaient en dérision, et en « lui offrant du vinaigre, ils disaient : Si tu es le roi des Juifs, « sauve-toi donc »[1].

Les princes des prêtres commencent à perdre de leur assurance. Ils ont peur que du haut de sa croix cet étrange supplicié ne leur lance une réplique qui les confonde devant tout le peuple. Ils n'osent s'adresser directement à lui, comme les soldats, et ils n'échangent qu'entre eux leurs propos insultants. Mais à la dérision même se mêle l'involontaire hommage.

Pilate et les soldats ont rappelé le titre de roi des Juifs. Les pontifes énumèrent tous les autres noms glorieux qui appartiennent au Sauveur : le Christ, le roi d'Israël, l'élu de Dieu, le Fils de Dieu. Les ennemis eux-mêmes apportent leur témoignage involontaire à la vérité. Cependant Notre Seigneur n'oppose qu'une patience silencieuse à l'odieux défi qui lui est adressé, et il ne descend pas de la croix. « Ce seul miracle eût détruit tous les autres et arrêté le grand ouvrage qu'il avait entrepris, et à quoi tous les autres miracles se rapportaient comme à leur fin, savoir l'ouvrage de la rédemption des hommes, qui devait être consommée sur la croix. D'ailleurs ses ennemis, préoccupés de leurs passions, auraient aussi peu déféré à ce miracle qu'à celui de la résurrection de Lazare »[2].

L'étrange ressemblance qui se fait remarquer entre les paroles : « S'il est le Christ, roi d'Israël, qu'il descende de la croix », et celles de la tentation au désert : « Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas », décèle la présence au Calvaire de l'Esprit des ténèbres, qui jouit en ce moment de son heure de puissance. La lutte se poursuit toujours entre le Rédempteur et Satan.

1. S. Matthieu, XXVII, 39-43; S. Marc, XV, 29-32; S. Luc, XXIII, 35-37.
2. Bourdaloue, *Carême, Passion*, 1er *point*.

Celui-ci se tenait sur ses gardes depuis qu'il avait été éconduit au désert, et souvent les œuvres admirables accomplies par le Sauveur lui avaient fait craindre que Jésus ne fût le Fils même de Dieu, auquel il ne lui était pas permis de toucher. Pourtant « lorsqu'il le vit sujet à la souffrance et soumis comme tous les hommes aux atteintes de la mort, tous les soupçons qu'il avait eus de sa divinité furent dissipés par l'arrogance de son orgueil. Lui en effet, qui ne respire qu'orgueil, en le voyant humble ne put croire qu'il fût Dieu »[1]. La perfection même qu'il avait remarquée dans le Sauveur l'excita à plus d'audace. « Au milieu de tant de générations qui lui étaient assujetties par la loi de la mort, il vit parmi les fils des hommes quelqu'un dont la vertu surpassait tellement celle des saints de tous les temps, qu'il en fut étonné, et il se crut assuré de la perpétuité de sa domination si tous les mérites de ce juste ne pouvaient le garantir contre la violence de la mort cruelle. Il excita donc plus vivement contre lui ses serviteurs et ses mercenaires; mais il exerça sa cruauté pour sa perte, en s'imaginant que celui qu'il pouvait mettre à mort était son débiteur »[2].

Cependant, en une affaire de cette importance, où il y allait de son empire sur l'humanité, Satan voulut prendre toutes les précautions. « Au milieu même des souffrances de sa victime, l'habile ennemi entrevoyait des preuves de divinité, et bien qu'il aimât mieux que cette victime ne fût qu'un homme, il était forcé de soupçonner qu'elle était Dieu. C'est pourquoi, dans son effroi, il voulut arriver à savoir sûrement s'il avait Dieu en face de lui, et, à ses derniers moments mêmes, il le tenta, en lui disant par ceux qui l'avaient crucifié : S'il est le Fils de Dieu, qu'il descende maintenant de la croix, et nous croyons en lui, — afin qu'ému par ces paroles d'outrage, le Seigneur, si c'était lui, sortît du mystère pour venger l'injure »[3]. Le silence du divin patient trompa le tentateur. Celui-ci, persuadé qu'un Dieu eût relevé une telle provocation, se crut en droit d'être rassuré sur l'issue de l'attentat dont il était le premier inspirateur.

1. Saint Grégoire le Grand, *Morales sur Job*, II, 43.
2. Saint Léon, *Sermon* LXVII, 3.
3. J. Cassien, *de l'Incarnation*, VII, 13.

L'insulte ne partait pas seulement des rangs de la foule. « Les « voleurs qui étaient crucifiés avec lui lui adressaient les mêmes « outrages. L'un d'eux blasphémait contre lui, en disant : Si tu « es le Christ, sauve-toi toi-même et nous avec toi ». Cependant de la croix du Sauveur s'échappaient des grâces de repentir qui allaient solliciter les âmes de tous les témoins du supplice. L'effet s'en fit sentir victorieusement sur l'un des deux brigands. « Prenant la parole, il adressait des reproches à l'autre et lui « dit : Toi non plus, tu ne crains donc pas Dieu », en insultant celui « dont tu partages la condamnation. Pour nous, « c'est justice, car nous subissons ce que nous ont mérité nos « forfaits; mais celui-ci n'a rien fait de mal. Et il disait à Jésus : « Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous serez arrivé dans « votre royaume. Jésus lui dit : En vérité, je te le dis, aujour-« d'hui tu seras avec moi dans le paradis »[1].

Ce paradis, c'était le sein d'Abraham, les limbes où attendaient les justes de l'ancienne loi, et où la bienheureuse âme du Sauveur allait descendre, précédant de quelques instants seulement celle du larron converti. Ce dernier devait son pardon à son humble confession, à son repentir sincère et à sa foi en la royauté de celui qui souffrait auprès de lui. Le Sauveur n'avait donc pas imploré en vain la clémence de son Père. Le pardon descendait dans les âmes repentantes, et la grâce triomphait du brigand crucifié comme elle avait triomphé, la nuit précédente, de Pierre reniant son Maître.

La nature entière semblait prendre le deuil. « Depuis la « sixième heure jusqu'à la neuvième », c'est-à-dire de midi à trois heures, « les ténèbres s'étendirent sur toute la surface de « la terre, et le soleil s'obscurcit »[2]. A la vue de l'effrayant phénomène, un membre de l'aréopage d'Athènes, le futur disciple de saint Paul, Denis, qui voyageait alors en Égypte, s'écria : « C'est le Dieu de la nature qui souffre ou c'est le mécanisme de l'univers qui se détruit »[3]. L'illustre voyageur ne se

1. S. Matthieu, XXVII, 44; S. Marc, XV, 32; S. Luc, XXIII, 39-43.
2. S. Matthieu, XXVII, 45; S. Marc, XV, 33; S. Luc, XXIII, 44, 45.
3. *Office de S. Denis*, 2me *nocturne*, 1re *leçon*.

trompait pas. Le Dieu de la nature allait mourir. Les ténèbres qui s'épaississaient jetèrent l'effroi dans Jérusalem. La stupeur régnait dans la ville, et au temple l'offrande des victimes pascales ne se faisait plus qu'à grand'peine au milieu de l'obscurité. Le remords et l'épouvante s'emparaient des âmes; chacun sentait que le supplice du prophète de Nazareth n'était point étranger à cette disparition soudaine de la lumière, image trop frappante des ténèbres qui régnaient dans les cœurs.

Autour de la croix, il s'était fait quelque solitude, et les plus chers amis du divin Sauveur avaient pu s'approcher. « Il y « avait là, debout, à côté de la croix de Jésus, sa Mère, la sœur « de sa mère, Marie, femme de Cléophas, et Marie Made- « leine ». Saint Jean les accompagnait. « Quand donc Jésus eut « vu sa Mère et, debout près d'elle, le disciple qu'il aimait, il « dit à sa Mère : Femme, voici votre fils. Ensuite il dit au dis- « ciple : Voici ta mère. Et à dater de cette heure le disciple la prit « avec lui »[1].

Le bien-aimé Sauveur qui, la veille, a donné aux hommes sa personne sacrée dans l'Eucharistie, et qui dans un instant va mourir pour eux, veut maintenant leur faire un nouveau don, celui de sa Mère. Car ce n'est pas à saint Jean seul qu'il donne Marie pour mère. Cet apôtre avait encore la sienne, Salomé, femme de Zébédée, qui réclamait naguère pour ses deux fils les premières places dans le nouveau royaume, et qui, en ce moment, se tenait à quelque distance du Calvaire avec d'autres saintes femmes. La tradition a toujours vu en saint Jean, debout au pied de la croix, le représentant de tous les autres hommes.

Or, cette parole : « Voici ta mère », a la même vertu créatrice que cette autre : « Ceci est mon corps », et par la volonté de Jésus expirant, Marie devient la mère des hommes aussi véritablement que le pain est devenu le corps du Sauveur. Le pain s'était prêté avec une obéissance passive au mystère de la transsubstantiation; avec une obéissance voulue, pleine de douleur et pleine d'amour, Marie consent à devenir la mère des

1. S. Jean, XIX, 25-27.

hommes, et elle en adopte sur-le-champ tous les sentiments, tous les droits et tous les devoirs, de même que, au nom de tous, saint Jean contracte les obligations filiales et en reçoit les inestimables avantages. « Cette parole entra donc au fond de leurs âmes ainsi qu'un glaive tranchant. Ils en furent percés et ensanglantés avec une douleur incroyable. Mais aussi leur fallait-il faire cette violence. Il fallait de cette sorte entr'ouvrir leurs cœurs, afin, si je puis parler de la sorte, d'enter en l'un le respect d'un fils, et dans l'autre la tendresse d'une bonne mère » [1]. Ainsi se révélait la nécessité du glaive prédit par Siméon. Pour devenir mère des hommes, Marie devait prendre part aux souffrances imposées à celui qui était le Sauveur des hommes, et il était nécessaire que la violence du glaive ouvrît son cœur pour que l'amour de l'humanité rachetée y pût pénétrer et s'y fixer à jamais.

« Tous les autres disciples étant dispersés, la Providence n'a retenu près du Dieu mourant que Jean, le bien-aimé de son cœur. C'est l'unique, c'est le vrai fidèle. Car celui-là est vraiment fidèle à Jésus, qui suit Jésus jusqu'à la croix, et ainsi cet unique fidèle représente tous les fidèles. Par conséquent lorsque Jésus Christ parlant à sa Mère lui dit que Jean est son fils, il lui donne en la personne de Jean tous ses disciples et tous ses fidèles, tous les héritiers de la nouvelle alliance et tous les enfants de la croix. De là vient qu'il l'appelle femme; il veut dire femme par excellence, femme choisie singulièrement pour être la mère du peuple élu » [2]. Ce jour-là, Marie devint la médiatrice du genre humain, chargée d'appuyer de sa puissante intercession les prières de ses enfants, de leur obtenir des grâces plus abondantes par sa propre prière, et de leur transmettre tout ce que son divin Fils a pu seul leur mériter par l'effusion de son sang. Car, en devenant la mère des hommes, elle n'a point cessé d'être la Mère de Jésus Christ, et cette dernière maternité est la source de sa puissance, comme la première est la raison d'être de sa bonté.

1. Bossuet, *Panégyrique de saint Jean*, 2e *point.*

2. Bossuet, *Sermon sur la Nativité de la Sainte Vierge*, 1658, 2me *point, note marginale.*

Pendant trois longues heures se prolongea l'agonie de Notre Seigneur en croix. « Vers la neuvième heure, Jésus s'écria « d'une voix forte : Eli, Eli, lamma sabachthani! ce qui veut « dire : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous aban- « donné? Quelques-uns de ceux qui se tenaient là disaient en « l'entendant : Voilà qu'il appelle Élie. Alors Jésus, sachant que « toutes choses ont été accomplies, afin de se conformer à l'É- « criture, dit : J'ai soif. Il y avait là un vase rempli de vinaigre. « L'un d'eux accourut aussitôt, prit une éponge, la remplit de « vinaigre, et la fixant à une tige d'hyssope lui donna à boire. « Les autres disaient : Laisse donc, voyons si Élie viendra pour « le délivrer. — Oui, reprit-il, attendons voir si Élie viendra « pour le descendre » [1].

Ces mots « Eli, Eli, lamma sabachthani », sont les premiers du psaume vingt et unième, dans lequel David décrit prophétiquement les souffrances de la Passion. Notre Seigneur les fait entendre afin de bien montrer qu'aucun des tourments prédits ne lui a été épargné. « La cause principale de cette plainte, c'est que la colère divine, après avoir occupé toutes ses puissances, avait produit son dernier effet en perçant et pénétrant jusqu'au fond de l'âme. Tous les autres tourments de notre Sauveur, quoique leur rigueur soit insupportable, ne sont qu'une ombre et une peinture en comparaison des douleurs, de l'oppression, de l'angoisse que souffre son âme très sainte sous la main de Dieu qui la froisse. De quelle sorte le Fils de Dieu a pu ressentir ce coup de foudre, c'est un secret profond qui passe de trop loin notre intelligence, soit que sa divinité se fût comme retirée en elle-même, soit que, ne faisant sentir sa présence qu'en une certaine partie de son âme, elle eût abandonné tout le reste aux coups de la vengeance divine, soit que, par quelque autre miracle inconnu et inconcevable aux mortels, elle ait trouvé le moyen d'accorder ensemble l'union très étroite de Dieu et de l'homme avec cette suprême désolation où l'homme Jésus Christ a été plongé sous les coups redoublés et multipliés de la vengeance divine. Toujours est-il assuré qu'il n'y avait que le

1. S. Matthieu, XXVII, 46-49; S. Marc, XV, 34-36; S. Jean, XIX, 28, 29.

seul effort d'une détresse incompréhensible qui pût arracher du fond de son cœur cette plainte étrange qu'il fait à son Père »[1].

A l'angoisse de l'âme s'ajoute de plus en plus vive la torture du corps. La perte de tant de sang pendant la flagellation, le couronnement d'épines et le crucifiement a épuisé le Sauveur. Maintenant qu'il est suspendu par les plaies cuisantes de ses mains et de ses pieds, le sang qui lui reste ne peut plus suivre son cours normal, s'engorge dans les artères et les veines voisines du cœur, et cause au pauvre agonisant cette soif ardente que les blessés ressentent si douloureusement après la perte de leur sang. Le prophète avait minutieusement décrit cette torture au psaume de la Passion, quand il faisait dire au Messie : « Ma vigueur se dessèche comme l'argile, ma langue s'attache à mon palais, tu me réduis en poussière de mort ».

Les assistants se méprennent sur les paroles prononcées par le Sauveur. Les premiers mots leur font croire qu'il appelle Élie, ce prophète dont les Juifs imploraient l'assistance dans les dangers. Un des soldats, pris de quelque compassion, tend à Notre Seigneur du vinaigre, c'est-à-dire de cette boisson acide qui faisait leur breuvage habituel. Mais comment étancher une soif voulue et endurée par amour pour les hommes ? Comment surtout désaltérer le bon Pasteur qui se fatigue à la recherche de ses brebis perdues ? Car « cette soif, c'est son amour, que toutes les eaux de sa Passion n'ont pu éteindre. Cette soif, c'est le zèle des âmes, de ces âmes que l'enfer tenait captives et qu'il est venu racheter. Cette soif, c'est une sainte impatience de consommer le chef-d'œuvre de sa miséricorde en consommant le sacrifice de sa vie »[2].

Un autre grand mystère est révélé par ces deux dernières paroles de Notre Seigneur. Il souffre pour expier le péché et en porter la peine à notre place. Or le péché mérite l'enfer, dont les deux grands supplices sont indiqués dans la sentence du souverain Juge : « Retirez-vous, maudits, au feu éternel ». Sur la croix, le Sauveur est maudit de son Père, et aussi éloigné et

1. Bossuet, *Passion*, 1660, 3e *point*.
2. Bourdaloue, *Exhortation sur le crucifiement*, 2e *partie*.

délaissé de lui qu'il est possible. La loi porte qu' « est maudit de Dieu quiconque est suspendu sur le bois » du supplice [1], et Jésus Christ « a été fait pour nous malédiction » [2]. Son Père lui fait sentir toute la rigueur de cet anathème. « Il y a un visage que Dieu tourne contre les pécheurs. Dieu montre à son Fils ce visage; il lui montre cet œil enflammé, il le regarde de ce regard terrible dont il porte l'effroi dans les consciences; il le regarde enfin comme un pécheur et marche contre lui avec tout l'attirail de sa justice. Mon Dieu, pourquoi vois-je contre moi ce visage dont vous étonnez les réprouvés? Visage doux et paternel, je ne vois plus aucun de vos traits, je ne vois plus qu'un Dieu irrité » [3]. A ce premier tourment, qui renferme quelque chose d'analogue à la peine du dam ou de la perte de Dieu, se joint pour Notre Seigneur la peine du sens, ce feu intérieur qui le consume et l'oblige à désirer, comme le damné dont il a raconté l'histoire, qu'on vienne rafraîchir sa langue avec une goutte d'eau. La compagnie des démons ne lui est même pas épargnée; car ils sont là autour de lui, infestant l'air de leur présence, possédant les âmes de tous ces Juifs qui ont demandé sa mort, et visibles à son regard divin. L'éternité manque, il est vrai, à son supplice; mais un Dieu souffre plus en trois heures que la multitude des damnés pendant les siècles éternels. Jésus Christ avait pour la souffrance des aptitudes qui sont épargnées à une simple créature, et ce qu'il a enduré sur la croix a été d'un prix assez grand pour racheter tous les damnés, et pour les exempter de l'enfer mérité par leurs péchés, s'ils avaient voulu profiter de la rédemption.

« Lorsque Jésus eut reçu le vinaigre, il dit : Tout est con-« sommé » [4]. Il était toujours en pleine possession de son âme, et la douleur, si intense qu'elle fût, ne pouvait apporter le moindre trouble à l'exercice de ses facultés. Il parcourut donc, avec son puissant coup d'œil, tout l'ensemble de l'œuvre ré-

1. Deutéronome, XXI, 23.
2. Galates, III, 13.
3. Bossuet, *Passion*, 1660, 3e *point*.
4. S. Jean, XIX, 30.

demptrice; il vit les prophéties accomplies, le péché réparé, la peine due aux crimes des hommes expiée, la tyrannie du démon abattue, l'homme réconcilié avec Dieu, le ciel ouvert de nouveau, la volonté du Père amoureusement obéie jusqu'en ses moindres désirs. Quand il eut terminé l'œuvre de la création, « Dieu vit toutes les choses qu'il avait faites : toutes étaient parfaitement bonnes » [1]. En achevant l'œuvre de la rédemption, qui n'a rien coûté à sa divinité, mais qui a été d'un si rude labeur pour son humanité, le Fils de Dieu se rend un témoignage analogue : « Tout est consommé », achevé, parfaitement accompli.

Le visage du Père était maintenant rasséréné. Après avoir traversé la nuée orageuse, le divin soleil allait se coucher dans la lumière et dans la gloire. « Jésus s'écria de nouveau d'une « voix forte, et dit : Père, je remets mon âme entre vos mains ». La confiance fut la pensée dominante de son cœur à cet instant suprême; il voulut finir par un dernier acte d'amour envers son adorable Père, car bien mieux que l'ancien Juste, il savait dire : « Même s'il me met à mort, j'espèrerai en lui » [2].

Maître absolu de sa propre vie, il pouvait seul, comme il l'avait dit lui-même, y mettre un terme. C'est pour le bien prouver qu'il fit entendre une voix puissante en remettant son âme à son Père. En lui « le châtiment du péché ne pouvait pas aller jusqu'à la mort du corps; l'âme ne l'abandonna pas malgré elle, mais parce qu'elle le voulut, quand elle le voulut, comme elle le voulut » [3].

Il s'écria donc d'une voix forte : « Père, je remets mon âme entre vos mains », comme s'il voulait que la dernière leçon tombée de sa chaire sanglante fût une leçon de confiance et d'amour envers le Père qui est dans les cieux. « En disant ces « mots, il inclina la tête et expira » [4].

1. Genèse, I, 31.
2. Job, XIII, 15.
3. S. Augustin, *de la Trinité,* IV, 13.
4. S. Matthieu, XXVII, 50; S. Marc, XV, 37; S. Luc, XXIII, 46; S. Jean, XIX, 30



Joseph prit le corps, l'ensevelit dans un suaire sans tache, et le plaça dans le caveau neuf qu'il s'était taillé dans la pierre.

S. Matthieu, xxvii, 59, 60.



CHAPITRE IX.

LA SÉPULTURE.

La victoire sur Satan. — La descente aux enfers. — Les signes qui accompagnent la mort du Sauveur. — Le coup de lance dans le côté. — La sépulture par les soins de Joseph d'Arimathie et de Nicodème. — Les gardes placés au sépulcre.

Aucun instant ne fut plus solennel, dans l'histoire du monde, que celui où le Sauveur Jésus expira sur la croix. Nul évènement n'eut pour l'humanité de plus graves et de plus heureuses conséquences. Ce fut la délivrance des hommes, la victoire remportée par quelqu'un de leur race contre leur puissant ennemi. Aveuglé par son orgueil, Satan s'était laissé prendre au piège. « Méconnaissant le dessein de la miséricorde de Dieu, au lieu de s'appliquer à modérer par la douceur les esprits des Juifs, ce cruel et orgueilleux ennemi les avait enflammés de haines injustes, et il allait perdre son empire sur les captifs, à la suite de son attentat contre la liberté de celui qui ne lui devait rien » [1].

Au lieu de délivrer le genre humain par un coup de puissance, Dieu avait jugé meilleur de faire intervenir sa sagesse, afin de confondre davantage celui qui, déjà chassé du ciel par la

1. Saint Léon, *Sermon* II *sur la Passion*.

puissance divine, se flattait de pouvoir faire obstacle par son habileté à l'accomplissement des grands desseins de Dieu. C'est ce triomphe de la sagesse et de l'amour divins que l'Église aime à rappeler à l'anniversaire de la mort du Sauveur : « Chante, ma langue, le suprême effort du glorieux combat, et, devant le trophée de la croix, célèbre ce noble triomphe : c'est par son immolation que le Rédempteur du monde a vaincu. Ému de compassion à la suite de la fourberie dont fut victime notre premier père, quand il tomba dans la mort pour avoir mangé le fruit fatal, le Créateur décida dès lors que le bois servirait à réparer le dommage causé par le bois. Voilà donc l'œuvre que réclamait l'ordre de notre salut : il fallait l'artifice pour tromper la ruse du traître hypocrite; il fallait que l'ennemi procurât le remède par le moyen même qui avait causé la blessure » [1]. Cet artifice consista à voiler la majesté divine sous les dehors de l'humiliation et de la souffrance. Satan se laissa prendre, tandis que les âmes humbles entrevoyaient la vérité. « Par l'entremise des persécuteurs, ce serpent mordit au corps du Fils de Dieu incarné, et l'aiguillon de la divinité le transperça. Il avait d'abord reconnu le Dieu à ses miracles; mais cette connaissance se changea en doute quand il le vit dans les souffrances. Son humanité fut un appât sur lequel il se jeta pour le dévorer, et la divinité se cacha pendant la Passion pour le faire périr. Il fut donc pris à l'hameçon; ce qu'il mordit fut cause de sa ruine, et il perdit les mortels qu'il avait droit de retenir, pour avoir eu l'audace de frapper le coup de la mort contre l'immortel sur lequel il n'avait aucun droit » [2].

Cette heureuse nouvelle que « la Vie avait souffert la mort, et par sa mort nous avait rendu la vie » [3], « le Christ, une fois mort pour nos péchés, s'en alla l'annoncer aux esprits qui étaient dans la prison » [4]. Après avoir quitté son corps, sa bienheureuse âme, inséparable de la divinité depuis le premier

1. Claudien Mamert, *Hymne aux Matines de la Passion.*
2. Saint Grégoire le Grand, *Morales sur Job*, II, 10.
3. Fortunat, *Hymne aux Vêpres de la Passion.*
4. I Pierre, III, 18, 19.

instant de l'incarnation, descendit aux enfers, c'est-à-dire dans les limbes, dans ce séjour où les âmes des justes attendaient l'heure de la rédemption et l'ouverture du ciel. « La peine due au péché d'origine était la mort du corps et l'exclusion de la vie de la gloire. C'est pourquoi le Christ, quand il descendit aux enfers, délivra les saints, par la vertu de sa Passion, de cette peine qui les excluait de la vie de la gloire, afin qu'il leur fût possible de voir Dieu en lui-même, ce qui constitue le parfait bonheur de l'homme. Mais comme le moment n'était pas encore venu pour eux de sortir, le Christ séjourna au milieu d'eux dans les enfers pendant le temps que son corps était au tombeau, et sa présence même fut pour eux le comble de la gloire » et de la félicité [1]. Cette vue de l'âme du Sauveur unie à la divinité les remplit d'un incomparable bonheur et leur permit d'attendre dans l'allégresse le jour de l'Ascension, où le Rédempteur devait les faire entrer au ciel à sa suite.

Sur la croix demeura cloué le corps du Sauveur. C'était toujours le corps du Fils de Dieu; par conséquent, même en l'absence de l'âme, la divinité restait présente dans ces membres sans vie.

Des signes terrifiants signalèrent le dernier soupir de Notre Seigneur. « Le voile du temple se déchira en deux, depuis le « haut jusqu'en bas; la terre trembla, les rochers se fendirent, « les tombeaux s'ouvrirent, et beaucoup de corps des saints qui « étaient morts se levèrent, et sortant de leurs sépulcres après « sa résurrection, vinrent dans la ville sainte et apparurent à « un grand nombre » [2]. Le voile du temple était un rideau chargé de lourdes et précieuses broderies, qui fermait l'entrée du Saint des saints. Le mystère de l'ancienne alliance était remplacé désormais par celui de la nouvelle, et Dieu quittait le Saint des saints pour occuper d'autres sanctuaires au milieu de tous les peuples; le rôle du temple prenait donc fin. La nuit précédente, le grand-prêtre avait déchiré sa robe en signe de douleur, quand Notre Seigneur avait déclaré qu'il était le Fils

1. Saint Thomas, *Somme théologique,* III, LII, 4, 5.
2. S. Matthieu, XXVII, 51-53; S. Marc, XV, 38; S. Luc, XXIII, 45.

de Dieu; maintenant le sanctuaire lui-même semblait prendre le deuil du Messie méconnu et crucifié. Pendant que le voile se déchirait avec le sinistre crépitement de la foudre, tout se mit à trembler non seulement au Calvaire, mais dans la ville et dans le temple. La multitude était épouvantée par ces étranges ténèbres qui duraient depuis trois heures, et ce monde impie redoutait déjà la nuit éternelle; le tremblement du sol mit le comble à l'effroi général. Les plus acharnés rentraient en eux-mêmes et, malgré eux, convenaient que quelque grande iniquité avait soulevé l'horreur de la nature. La violence des secousses ouvrit un grand nombre de tombeaux; on ne put les refermer le lendemain, à cause du sabbat, et dès le jour suivant des morts sortirent, et s'en allèrent par la ville attester la divinité du Sauveur et reprocher le déicide à leurs ingrats descendants. Au Calvaire, les rochers se fendirent. On voit encore une de ces fentes, assez large pour qu'on y mette la main, sur une étendue et une profondeur de plusieurs mètres. Contrairement à toutes les lois du règne minéral, la fracture s'est produite dans un sens opposé à celui des couches de la roche. Le Sauveur n'avait-il pas dit un jour : « S'ils se taisent, les pierres crieront »? Elles crient encore, et « si l'on veut nier qu'un Dieu soit mort en cet endroit, qu'on regarde seulement les rochers déchirés du Calvaire » [1].

L'action divine s'exerça plus vivement encore sur les âmes. « Le centurion qui se tenait en face » du Sauveur en croix, « voyant qu'il avait expiré en poussant un si grand cri, et témoin de ce qui se passait, glorifia Dieu en disant : Vraiment « cet homme était un juste, c'était véritablement le Fils de Dieu. « Ceux qui l'accompagnaient pour garder Jésus, à la vue du « tremblement de terre et de ce qui arrivait, furent saisis d'épouvante et disaient aussi : C'était vraiment le Fils de Dieu. « Toute la foule de ceux qui se trouvaient aussi là, assistant « à ce spectacle, et voyant ce qui se passait, s'en retournaient « en se frappant la poitrine » [2]. La grâce, qui avait converti l'un des deux larrons, continuait son œuvre. Le centurion et les soldats païens reconnaissaient le Fils de Dieu dans ce condamné

1. Saint Cyrille de Jérusalem, *Catéchèse* 18.
2. S. Matthieu, XXVII, 54; S. Marc, XV, 39; S. Luc, XXIII, 47, 48.

dont ils avaient surveillé le supplice; les Juifs eux-mêmes, plus rebelles à la grâce parce qu'ils en avaient davantage abusé, sentaient le repentir agiter leurs cœurs.

« A distance se tenaient tous ceux qui le connaissaient, ainsi « que beaucoup de femmes qui regardaient de loin. Parmi elles « étaient Marie Madeleine, Marie, mère de Jacques le mineur et « de Joseph, et Salomé, mère des fils de Zébédée. C'étaient les « femmes qui allaient à la suite de Jésus en Galilée pour le servir, « ainsi que beaucoup d'autres qui étaient montées avec lui à « Jérusalem »[1]. Leur présence silencieuse et discrète témoignait de la constance de leur amour, mais aussi de l'impuissance de leur intervention dans les tristes évènements qui venaient de s'accomplir. Que pouvaient-elles faire maintenant pour le bon Maître au service duquel elles s'étaient dévouées pendant qu'il vivait?

« Comme c'était le vendredi, afin que les corps ne restassent « pas en croix le jour du sabbat qui était un jour très solennel, « les Juifs demandèrent à Pilate qu'on leur brisât les jambes et « qu'on les enlevât. Les soldats arrivèrent donc, et ils brisèrent « les jambes du premier et de l'autre qui avait été crucifié avec « lui. Quand ils vinrent à Jésus, et qu'ils virent qu'il était déjà « mort, ils ne lui brisèrent pas les jambes; mais l'un des soldats « lui ouvrit le côté d'un coup de lance, et il en sortit aussitôt « du sang et de l'eau. Celui qui l'a vu en rend témoignage, et « son témoignage est sincère; il a conscience de dire la vérité, « afin que vous croyiez. Ces choses se firent afin que s'accomplît « l'Écriture : Vous ne briserez aucun de ses os, — et l'autre « Écriture qui dit encore : Ils jetteront les yeux sur celui qu'ils « ont transpercé »[2].

Tandis que les Romains laissaient sur la croix les corps des suppliciés, pour servir de pâture aux oiseaux ou aux bêtes féroces, les Juifs les détachaient à la fin de la journée, après avoir pris soin de les achever. Ce jour-là, il était d'autant plus urgent de le faire que, dès la nuit tombante, allait commencer le

1. S. Matthieu, xxvii, 55, 56; S. Marc, xv, 40, 41; S. Luc, xxiii, 49.
2. S. Jean, xix, 31-37.

sabbat le plus solennel de cette année. Ce sabbat coïncidait en effet avec le second jour de l'octave pascale, où l'on offrait les prémices de la moisson, et à partir duquel commençaient les sept semaines aboutissant à la Pentecôte. Un plus grand mystère que tous ceux de l'ancienne loi fut révélé dans ces dernières heures du Vendredi-Saint, le mystère de ce cœur qui a tant aimé les hommes, et qui tint à répandre pour eux jusqu'aux dernières gouttes de son sang. Pour l'ouvrir, la Providence dirigea elle-même la lance du soldat, et fit pratiquer cette cinquième plaie dans le corps sacré du Sauveur.

« Cette ouverture est faite comme pour nous ménager l'entrée de la vie. C'est de là qu'ont coulé les sacrements de l'Église, sans lesquels on ne peut entrer dans la vie véritable. Ce sang est répandu pour la rémission des péchés; cette eau adoucit le breuvage du salut, et sert à purifier et à désaltérer. C'est pour le figurer que Noé reçut l'ordre de pratiquer dans le côté de l'arche une ouverture par où entreraient les êtres que devait épargner le déluge, et qui étaient la figure de l'Église. C'est pour cela aussi que la première femme fut tirée du côté de l'homme endormi, et fut appelée vie et mère des vivants, figurant ainsi un grand bien avant de causer un grand mal par son péché. Le second Adam inclinant la tête s'endormit sur la croix, afin qu'une épouse lui fût formée de ce qui s'échappa de son côté pendant son sommeil »[1]. Telles sont les grandes significations de cette mystérieuse blessure faite au cœur de Jésus : ce cœur est l'arche du salut, il y fallait une entrée; Jésus Christ est le nouvel Adam, son épouse devait être tirée d'une plaie pratiquée à son côté; le cœur sacré du Dieu fait homme est le réservoir de la grâce, c'est pourquoi « l'eau et le sang coulent, l'une symbole du baptême, l'autre du sacrement eucharistique »[2]. Adorer ce cœur percé par la lance du soldat, c'est donc reconnaître et célébrer la plus sublime manifestation de l'amour divin envers les hommes.

Pendant que les Juifs se préoccupaient de faire enlever les

1. Saint Augustin, *sur saint Jean,* cxx, 2.
2. Saint Jean Chrysostome, *sur ce passage.*

corps des suppliciés, les amis de Notre Seigneur faisaient d'actives démarches pour lui procurer une sépulture honorable. D'après l'usage, les condamnés devaient être enterrés avec l'instrument de leur supplice à l'endroit même de leur mort; la coutume juive permettait toutefois d'ensevelir un supplicié dans un tombeau, pourvu que ce ne fût pas dans une sépulture de famille. La loi romaine ne décidait rien sur la question; tout dépendait des autorités locales, et celles-ci mettaient l'autorisation d'enlever le cadavre à un prix d'autant plus élevé, qu'on paraissait tenir davantage à le posséder. Les trois croix et les deux larrons furent enfouis au lieu même du crucifiement. Le prophète avait annoncé qu'il en serait autrement du Messie : « En ce jour-là, le rejeton de Jessé sera élevé comme un étendard aux yeux des peuples; les nations l'imploreront et son sépulcre sera glorieux. On avait marqué sa sépulture avec les scélérats, mais dans sa mort il a été à un homme riche »[1].

« Il y avait un noble décurion nommé Joseph, d'Arimathie, « ville de Judée. C'était un homme riche, bon et juste, disciple « de Jésus, mais en secret, par crainte des Juifs, et vivant dans « l'attente du royaume de Dieu. Il n'avait point donné son con- « sentement à leur complot ni à leurs actes. Pendant la soirée, « il se rendit résolument auprès de Pilate, et demanda à en- « lever le corps de Jésus. Pilate s'étonna qu'il fût déjà mort. Il « fit appeler le centurion et lui demanda s'il était déjà mort. « Quand il l'eut appris du centurion, il donna le corps à Joseph « et commanda qu'on le lui remît ».

Joseph était décurion, ou plus exactement, suivant le texte grec, conseiller, c'est-à-dire membre du sanhédrin. Cette qualité lui permettait d'obtenir facilement audience du procurateur. Naguère disciple timide, il ne craignit pas de se mettre en avant pour soustraire le corps du divin Maître à la honte d'une sépulture vulgaire. D'ailleurs le mécontentement de Pilate envers les princes des prêtres, et l'effet produit par les phénomènes qui venaient de troubler la nature, devaient faciliter sa tâche. Pilate fut étonné de la mort si prompte du prophète de Nazareth,

1 Isaïe, XI, 10; LIII, 9.

même avant le brisement des jambes. Il ne lui avait infligé que le supplice commun aux autres condamnés, et auquel on succombait d'ordinaire beaucoup moins rapidement. Peut-être un vague soupçon de la nature supérieure de Jésus faisait-il concevoir au procurateur un dénouement un peu différent. Il ne savait pas que le Sauveur, maître absolu de sa propre vie, l'avait déposée à l'heure de son choix. Renseignements pris, il se montra désintéressé et fit droit volontiers à la requête qu'on lui adressait.

« Joseph acheta un suaire et alla prendre le corps de Jésus. « Nicodème, celui qui au commencement s'était rendu auprès « de Jésus pendant la nuit, arriva aussi, portant un mélange « de myrrhe et d'aloès, pesant environ cent livres », soit à peu près trente trois kilogrammes d'aujourd'hui. « Ils prirent « le corps de Jésus, l'enveloppèrent dans des linceuls avec des « aromates et dans le suaire blanc, suivant le mode de sépul- « ture des Juifs. A l'endroit où Jésus avait été crucifié se trou- « vait un jardin; dans ce jardin, Joseph possédait un sépulcre « tout neuf, qu'il avait fait creuser dans le roc, et où personne « n'avait encore été mis. C'est là qu'on plaça Jésus, à raison de « la proximité du sépulcre; car c'était le vendredi, et le sabbat « des Juifs était sur le point de commencer. A l'entrée du sé- « pulcre on roula une grosse pierre et l'on s'en alla.

« Or Marie Madeleine et Marie, mère de Joseph, assises « auprès du sépulcre, ainsi que les autres femmes qui avaient « suivi Jésus, après être venues de Galilée avec lui, considé- « raient le tombeau, et virent de quelle manière on y plaça son « corps. A leur retour, elles préparèrent des aromates et des « parfums. Mais pendant le sabbat, elles se tinrent en repos, « suivant la loi »[1].

Cette sépulture hâtive n'était que provisoire; on se promettait bien de revenir de bonne heure le surlendemain pour procéder avec plus de soin à l'embaumement du corps. Le tombeau, que le riche Joseph avait fait préparer pour lui-même, était taillé d'une seule pièce dans la roche même, comme ceux de la vallée

1. S. Matthieu, xxvii, 57-61; S. Marc, xv, 42-47; S. Luc, xxiii, 50-56; S. Jean xix, 38-42.

de Josaphat, et dégagé de la masse environnante. Un bloc de pierre y avait été ménagé et creusé en forme d'auge, pour recevoir un corps. L'étroite chambre mortuaire de $2^{m},07$ de long sur $1^{m},93$ de large avec son revêtement actuel de marbre, devait être précédée d'un vestibule, dans lequel on pénétrait en descendant quelques marches, quand on venait du jardin. La piété de Joseph fut bien récompensée : le tombeau qu'il s'était préparé allait devenir le « sépulcre glorieux » dont avait parlé le prophète.

Ce tombeau, ainsi qu'autrefois le sein de la bienheureuse Vierge Marie, ne fut habité que par le Seigneur Jésus. Comme toutes choses, dans cette demeure du repos, parlent éloquemment au chrétien qui veut donner au Sauveur l'hospitalité de son cœur : ce blanc suaire, si semblable aux blanches apparences de l'Eucharistie, emblème de pureté et d'innocence; ce roc taillé au vif, symbole de la mortification et des saintes rigueurs de la vie chrétienne; ces aromates, images des vertus; ce silence et ce recueillement, qui constituent la plus facile et la plus expressive des louanges adressées au Très-Haut!

Marie présida à tous les soins funèbres. Son divin Fils avait cessé de souffrir; mais la Passion de la pauvre Mère durait encore. A meilleur droit que le prophète gémissant sur les ruines de Jérusalem, elle pouvait s'écrier : « O vous tous qui passez par le chemin, regardez et voyez s'il est une douleur pareille à ma douleur! »[1]. Et pourtant, seule parmi les amis consternés du Sauveur, elle croyait d'une foi inébranlable que, dans quelques heures, les gloires de la résurrection allaient succéder aux humiliations de la croix!

Contraste étrange! Les ennemis se préoccupaient de la résurrection du Sauveur, alors que ses amis les plus dévoués ne songeaient qu'à l'ensevelir, l'embaumer, le pleurer, et porter le deuil sans fin de Celui qui avait promis, leur semblait-il, d'établir sur la terre le grand royaume, mais n'était plus là désormais pour tenir sa promesse.

1. Jérémie, *Lamentations*, I, 12.

« Le jour suivant, le lendemain même du vendredi, les « princes des prêtres et les pharisiens allèrent en corps trouver « Pilate et dirent : Seigneur, nous nous sommes rappelés que ce « séducteur a dit, quand il était encore vivant : Je ressusciterai « après trois jours. Ordonnez donc que le sépulcre soit gardé « jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples ne viennent « le dérober et ne disent au peuple : Il est ressuscité d'entre les « morts. Car cette dernière tromperie serait pire que la pre- « mière. Pilate leur dit : Vous avez une garde; allez, gardez « comme vous savez le faire. Ils s'en allèrent donc et mirent le « sépulcre hors d'atteinte, en posant les scellés sur la pierre, et « en plaçant des gardes »[1].

Le sanhédrin tenait à ce que le procurateur prît sous sa responsabilité la garde du tombeau. Pilate ne s'y prêta qu'indirectement. Il jugeait son rôle terminé. Il savait du reste que les princes des prêtres avaient seuls intérêt à empêcher la tromperie qu'ils redoutaient; ils pouvaient bien garder mort celui qu'ils avaient gardé vivant. « Gardez comme vous savez le faire », remarque le procurateur non sans ironie, à la vue de cette haine qui poursuit une victime innocente jusqu'au seuil du tombeau où elle a enfin trouvé le repos.

Des postes de soldats romains étaient à la disposition des grands-prêtres pendant les fêtes de la Pâque, pour maintenir l'ordre aux alentours du temple. Ceux-ci détachèrent un certain nombre d'hommes et partirent pour le sépulcre. Quand ils furent arrivés, ils s'assurèrent d'abord que le corps s'y trouvait réellement, remirent en place la grosse pierre, y apposèrent soigneusement les scellés officiels, et laissèrent les soldats avec une consigne sévère, surtout en vue du troisième jour, qui était le terme fixé pour la résurrection. Ces soldats païens étaient destinés par la Providence à être les témoins forcés du miracle qu'on se promettait d'empêcher, et, pour les siècles futurs, une irrécusable garantie que le tombeau resta intact pendant tout le temps que le Sauveur y prit son repos.

La haine jalouse des ennemis veillait donc à la porte du sé-

1. S. Matthieu, XXVII, 62-66.

pulcre. Mais une autre garde se tenait, fière et ardente d'amour, autour du monument sacré; elle pénétrait jusqu'au dépôt divin qu'il renfermait, sans être arrêtée ni par la lance des soldats, ni par les épaisses parois du rocher. De même que « les aigles se rassemblent là où est le corps », les anges du ciel étaient accourus autour de ce trophée sanglant de la rédemption des hommes. Sans doute, eux-mêmes n'avaient pas eu besoin d'être rachetés; mais dans ce Fils de Dieu fait homme, ils reconnaissaient leur chef, parce qu'il était « le premier-né de toute la création »[1]; parce qu'à raison de son « obéissance jusqu'à la mort, et la mort de la croix, Dieu l'exaltait et lui donnait un nom au dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus, tout genou fléchît, au ciel, sur la terre et dans les enfers »[2]; parce qu'en récompense de tout ce qu'il avait souffert pour la gloire de son Père, Dieu allait « le ressusciter d'entre les morts, l'établir à sa droite dans les cieux au dessus de toute Principauté, de toute Puissance, de toute Vertu, de toute Domination, en un mot de tout ce qui a un nom dans le temps et dans l'éternité »[3]. C'était lui aussi qui allait rouvrir le ciel aux hommes, et combler les vides que les esprits superbes y avaient fait par leur révolte. La gloire du Verbe incarné et souffrant rejaillissait donc sur les anges et mettait le comble à leur félicité. Ils n'avaient pu s'approcher de ce bien-aimé Seigneur pendant sa Passion, parce que c'était « l'heure de la puissance des ténèbres ». Maintenant que Satan n'est plus seulement écarté, comme au désert, mais définitivement terrassé, ils sont là pour servir le glorieux vainqueur, l'adorer, et se confondre devant lui en hommages d'amour, d'admiration et de reconnaissance.

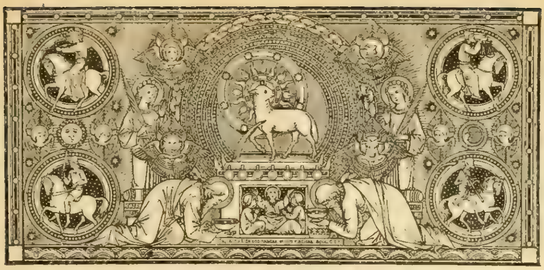
Ils attendent dans la joie l'heure prochaine du triomphe, car ils connaissent le grand dessein que le Messie a révélé par son prophète : « Ma chair reposera en paix; parce que vous ne laisserez pas mon âme dans les enfers, et vous ne permettrez pas que votre Saint voie la corruption »[4].

1. Colossiens, I, 15.
2. Philippiens, II, 8-10.
3. Éphésiens, I, 20, 21
4. Psaume XV, 13.



Elle vit Jésus debout, sans savoir que c'était Jésus... Jésus lui dit : Marie! Elle se retourna et lui dit : Bon Maître!

S. Jean, xx, 14, 16.



TROISIÈME PARTIE

LA VIE GLORIEUSE DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS CHRIST.

CHAPITRE PREMIER.

LA RÉSURRECTION.

La journée du sabbat. — Le matin de la résurrection. — L'arrivée des saintes femmes. — L'apparition des anges. — La visite de Pierre et de Jean. — Apparition du Sauveur à Marie Madeleine. — Apparition aux saintes femmes. — Mensonge des pontifes. — Incrédulité des disciples. — Apparition aux disciples d'Emmaüs. — Apparition au cénacle. — Le sacrement de pénitence. — Nouvelle apparition en faveur de saint Thomas. — Notre Seigneur n'apparaît pas à ses ennemis.

La journée du sabbat se passa dans la tristesse pour les amis du Sauveur; leur deuil contrastait avec la solennité du jour, et, comme le leur avait prédit le divin Maître, ils étaient vraiment dans la désolation pendant que le monde se livrait à la joie. Mais c'est à peine s'ils conservaient un vague espoir de voir leur désolation se changer en joie. Celui qu'ils avaient suivi venait de périr par une mort honteuse et violente; c'était la ruine de toutes leurs espérances. La foi qu'ils gardaient encore à leur Maître ne savait plus guère à quoi se rattacher; à peine pou-

vaient-ils croire à la réalité. De leurs trois années de commerce avec lui, il ne leur restait que d'amers regrets, une incertitude absolue de l'avenir et un immense vide au fond du cœur. Pour le moment, réduits à l'inaction par la solennité du sabbat, n'osant d'ailleurs se montrer au dehors, ils étaient à l'abandon comme des « brebis sans pasteur ».

Plus maîtresses de leur douleur, les saintes femmes songeaient seules à tout préparer pour achever l'ensevelissement du Sauveur. Déjà le vendredi soir, avant le commencement du sabbat, elles s'étaient procuré à la hâte des aromates et des parfums. Le samedi, à la nuit tombante, « quand le sabbat fut passé, Marie « Madeleine, Marie, mère de Jacques et Salomé achetèrent des « aromates, afin d'aller embaumer Jésus »[1].

L'attention des gardes du sépulcre se tenait plus que jamais en éveil. Sans doute, le samedi soir, des envoyés des pontifes durent venir ranimer leur zèle, car l'heure critique approchait. D'après la manière de compter des Juifs, et en général de toute l'antiquité, les quelques heures du Vendredi-Saint écoulées depuis la mort du Sauveur jusqu'à la nuit, comptaient pour un jour; la nuit et la journée du sabbat en formaient un second; au soir du samedi, c'était donc le troisième jour qui commençait.

La nuit se passa sans incidents. Aux approches du matin, « un violent tremblement de terre se produisit soudain; l'ange « du Seigneur descendit du ciel et, s'approchant de la pierre, il « la renversa de côté et se tint assis dessus. Son aspect était « celui de l'éclair et son vêtement avait l'éclat de la neige. Il « causa aux gardes un tel effroi qu'ils en furent attérés et de« vinrent comme morts »[2].

L'ange apparaît pour annoncer que la résurrection est accomplie, et il vient dégager l'entrée du tombeau pour indiquer que ce tombeau est vide. Le mystérieux retour de l'âme dans le corps du Sauveur s'était opéré sans autres témoins que les anges. L'Église chante : « O bienheureuse nuit, qui seule eut le privilège de connaître le temps et l'heure où le Christ ressus-

1. S. Marc, XVI, 1.
2. S. Matthieu, XXVIII, 2-4.

cita des enfers! »[1]. Cette âme est entrée en pleine possession de toute la félicité que l'union personnelle avec la divinité peut lui assurer, et qu'aucune tristesse, aucune douleur n'atténueront désormais, comme il est arrivé pendant la Passion. Elle communique sa gloire au corps. Le corps, devenu impassible, est soustrait à l'empire des lois qui régissent ici-bas les êtres matériels, et participe à la subtilité et à l'agilité des esprits. Il ressuscite « corps spirituel »[2], pouvant se transporter en un instant d'un endroit à l'autre, franchissant tous les obstacles à la manière des esprits, gardant pourtant la faculté d'être visible et palpable, et de se prêter aux différents actes de la vie ordinaire, quand l'âme le jugera à propos.

Les gardes ne le virent point; l'ange éclatant de lumière, au milieu des ombres de la nuit à son déclin, frappa seul leurs regards. Revenus de leur épouvante, ils se hâtèrent de fuir.

Or « pendant la nuit même du sabbat, de fort bonne heure, « alors qu'il faisait encore sombre, et que les premières lueurs « du jour commençaient à poindre, Marie Madeleine et l'autre « Marie partirent pour aller voir le sépulcre. Les autres femmes « vinrent aussi au tombeau, portant avec elles les aromates « qu'elles avaient préparés. Elles arrivèrent quand le soleil était « déjà levé. Et elles se disaient l'une à l'autre : Qui donc nous « ôtera la pierre de l'entrée du monument? Quand elles aper« çurent le tombeau, elles virent que la pierre avait été roulée « de côté. C'était une pierre énorme »[3].

Les saintes femmes ne se préoccupaient point des gardes; elles ignoraient qu'on en eût placé, et ceux-ci avaient déjà disparu à leur arrivée. L'ange n'était plus assis dehors sur la pierre. Apercevant le sépulcre ouvert, Marie Madeleine n'avança pas davantage, mais n'imaginant qu'une cause à ce qu'elle voyait, « elle s'en alla en courant trouver Simon Pierre et l'autre dis« ciple que Jésus aimait, et elle leur dit : Ils ont ôté le Seigneur « du monument, et nous ne savons pas où ils l'ont mis. Aussitôt

1. *Exultet du Samedi saint.*
2. I Corinthiens, xv, 44.
3. S. Matthieu, xxviii, 1; S. Marc, xvi, 2-4; S. Luc, xxiv, 1, 2; S. Jean, xx, 1

« Pierre se leva, et, avec l'autre disciple, ils coururent à la hâte « au tombeau »[1].

Après le départ de Marie Madeleine, les autres saintes femmes avaient pénétré dans le jardin, et « entrant dans le tombeau, « elles ne trouvèrent pas le corps du Seigneur Jésus. Elles en « étaient toutes consternées en elles-mêmes, quand soudain elles « virent apparaître près d'elles deux hommes vêtus d'une robe « éclatante. Effrayées », et ne pouvant soutenir l'éclat de cette apparition, « elles inclinèrent leur visage vers le sol ». Quand elles furent revenues à elles, « elles virent un jeune homme assis « sur la droite ». C'était l'un des deux anges qui venaient de leur apparaître sous une forme humaine. « Et l'ange, prenant « la parole, dit aux femmes : N'ayez pas peur. Je sais que vous « cherchez Jésus de Nazareth, qui a été crucifié. Pourquoi « cherchez-vous un vivant parmi les morts? Il n'est pas ici, il « est ressuscité, comme il l'avait dit. Rappelez-vous le langage « qu'il vous a tenu, pendant qu'il était encore en Galilée : Il « faut, disait-il, que le Fils de l'homme soit livré aux mains « des pécheurs, qu'il soit crucifié et que le troisième jour il « ressuscite. — Elles se rappelèrent en effet ses paroles. — « Venez, voyez l'endroit où le Seigneur avait été placé ». Quand elles eurent de nouveau examiné le tombeau, l'ange ajouta : « Et « maintenant allez au plus vite dire à ses disciples et à Pierre « qu'il est ressuscité. Il vous précèdera en Galilée; c'est là que « vous le verrez, comme il vous l'a dit lui-même. Voilà ce que « j'avais à vous annoncer. Elles sortirent aussitôt du tombeau, « saisies de crainte et d'effroi, et coururent porter la nouvelle « aux disciples. En même temps, leur joie était grande, mais la « crainte les empêcha de parler à personne » en chemin[2].

Du cénacle, où s'étaient vraisemblablement retirés les apôtres, jusqu'au sépulcre, la distance est de plus d'un kilomètre, en tenant compte des détours des rues.

Partis à la hâte, sur l'avis de Madeleine, Pierre et Jean

1. S. Jean, xx, 2, 3; S. Luc, xxiv, 12.
2. S. Matthieu, xxviii, 5-8; S. Marc, xvi, 5-8; S. Luc, xxiv, 3-8.

« couraient tous deux ensemble. Mais cet autre disciple courait « plus vite que Pierre et arriva le premier au tombeau. Il se « pencha et vit que les linceuls y étaient posés, mais il n'entra « pas. Simon Pierre vint à sa suite et entra dans le tombeau, « et se prosternant, il vit que les linceuls s'y trouvaient seuls, « et que le suaire qui avait été placé sur sa tête n'était point « avec les linceuls, mais était roulé à part en un autre endroit. « Alors le disciple qui était arrivé le premier entra à son tour « dans le tombeau; il vit et il crut. Ils n'avaient pas compris « jusqu'à ce moment l'Écriture annonçant qu'il devait ressus- « citer d'entre les morts. Les disciples s'en retournèrent alors « chez eux, en admirant ce qui était arrivé »[1].

La manière dont les linges ont été laissés ne permet pas aux apôtres de partager l'idée de Madeleine. Il n'y a pas eu d'enlèvement, le corps a dû disparaître de lui-même. Pierre et Jean arrivèrent à cette conclusion après un examen attentif du tombeau. Ils n'avaient point vu les anges, ni rencontré les saintes femmes : l'idée de la résurrection ne leur fut suggérée que par la constatation de l'état du sépulcre, et c'est alors seulement que leur revint le souvenir des Écritures et des prédictions du Sauveur. Dieu, qui voulait éprouver leur foi, leur refusa tout d'abord la faveur de voir et d'entendre les anges, tandis qu'il l'accordait aux saintes femmes, plus courageuses et plus constantes dans leur amour.

Marie Madeleine, revenue au tombeau à la suite des deux apôtres, resta dans le jardin après leur départ. Sa conviction restait la même : on avait enlevé le corps du Sauveur, et, pour le moment, tout son désir était de savoir où on l'avait transporté. Personne n'avait encore vu Jésus ressuscité, à l'exception de sa bienheureuse Mère. On ne peut en effet s'empêcher de croire que la première visite du Seigneur fut pour celle qui lui avait donné la vie à Bethléem. A l'instant où il reprit cette vie, déposée à la croix, Jésus ne dut-il pas procurer le spectacle de sa gloire à celle qu'il avait le plus aimée au monde? Sans

1. S. Jean, xx, 4-10; S. Luc, xxiv, 12.

doute, la foi de Marie ne réclamait pas cette visite. Mais bientôt Notre Seigneur va s'empresser de témoigner à ses apôtres que la résurrection n'a rien changé à ses sentiments pour eux; n'est-on pas en droit de penser qu'il en a agi de même tout d'abord avec sa très sainte Mère?

Après la Vierge Marie, « la première à qui il se montra, au « matin de sa résurrection, le premier jour de la semaine, fut « Marie Madeleine, de qui il avait chassé sept démons »[1]. Voici les circonstances de cette apparition. « Marie était debout, « hors du tombeau, et elle pleurait. Tout en pleurant, elle se « pencha et jeta un regard dans le sépulcre. Elle vit deux anges « habillés de blanc, assis l'un à la tête et l'autre aux pieds, à « l'endroit où le corps de Jésus avait été placé. Ils lui dirent : « Femme, pourquoi pleures-tu? ». Elle prit les anges pour des hommes ordinaires, et toujours sous l'empire de sa première idée, « elle leur dit : Parce qu'ils ont enlevé mon Seigneur, et je « ne sais où ils l'ont mis. Quand elle eut ainsi parlé, elle se re- « tourna en arrière, et vit Jésus debout, mais sans savoir que « c'était Jésus. — Femme, lui dit Jésus, pourquoi pleures-tu? qui « cherches-tu? Celle-ci, croyant que c'était le jardinier, lui dit : « Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous « l'avez placé, et moi, j'irai le prendre. Jésus lui dit : Marie! « Se tournant vers lui, elle lui dit : Rabboni! ce qui signifie : « Maître. — Ne me touche pas, reprit Jésus, car je ne suis pas « encore monté vers mon Père; mais va trouver mes frères et « dis-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon « Dieu et votre Dieu »[2].

Marie Madeleine ne reconnaît le Sauveur qu'au son de sa voix bénie, de cette voix qui naguère lui avait accordé le pardon en récompense de son amour. Aussitôt elle se précipite à ses pieds, et veut les retenir par ses embrassements, comme à la table de Simon, et l'avant-veille à la croix. Elle s'écrierait volontiers : « J'ai trouvé le bien-aimé de mon âme, je le tiens, je ne le laisserai plus aller »[3]. Mais le temps n'est plus de ces effusions

1. S. Marc, XVI, 9.
2. S. Jean, XX, 11-17.
3. Cantique, III, 4.

sensibles. Notre Seigneur va permettre tout-à-l'heure aux saintes femmes d'embrasser ses pieds, et, dans huit jours, il ordonnera à saint Thomas de mettre la main dans la plaie de son côté. Mais il dit à Marie Madeleine : « Ne me touche pas »! Madeleine n'aurait-elle encore qu'une foi incomplète [1], et a-t-elle le tort de vouloir contrôler par le toucher le témoignage de l'ouïe et de la vue? Ou bien le Sauveur veut-il épurer davantage la foi de cette âme si aimante, et lui apprendre à croire sur une simple parole tombée de ses lèvres divines? Ou enfin cherche-t-il à lui faire entendre que l'état dans lequel il veut bien se montrer à elle n'est pas définitif, que ses apparitions sur la terre ne sont que transitoires et que bientôt il va monter à son Père, pour ne plus revenir visiblement ici-bas avant la fin du monde? On ne peut le décider. Mais Marie Madeleine obéit sans murmurer, et le Sauveur récompense sans nul doute l'obéissance de cette âme fidèle et généreuse, en lui accordant une foi plus parfaite et en la comblant de consolations intérieures.

Le Sauveur disparu, Marie Madeleine partit joyeuse pour aller retrouver les apôtres. Sur le chemin qu'elle reprit continuaient à s'avancer les autres femmes, ses compagnes, qui avaient vu les anges en son absence. Elles marchaient, muettes de saisissement et de bonheur, quand « tout d'un coup, Jésus « vint au devant d'elles en disant : Je vous salue. Elles s'ap- « prochèrent alors, embrassèrent ses pieds et l'adorèrent. Puis « Jésus leur dit : N'ayez pas peur. Allez, annoncez à mes « frères qu'ils aillent en Galilée. C'est là qu'ils me verront » [2]. Notre Seigneur ne voulait se montrer à Jérusalem qu'à ses apôtres et à un petit nombre de disciples. A tous les autres, venus en grand nombre pour les fêtes pascales, il donnait rendez-vous dans le tranquille pays de la Galilée, où il se les était attachés par sa parole et par ses miracles.

Les saintes femmes s'empressèrent de remplir leur mission. « De retour du sépulcre, elles annoncèrent toutes ces choses aux « onze et à tous les autres. Marie Madeleine vint aussi porter

1. Saint Thomas, *Somme théologique*, III, LXXX, 4.
2. S. Matthieu, XXVIII, 9, 10.

« cette nouvelle aux disciples désolés et en pleurs : J'ai vu le « Seigneur, et voilà ce qu'il m'a dit. En entendant dire qu'il vi- « vait, et qu'il avait été vu par elle, ils refusèrent de croire. Avec « Marie Madeleine, Jeanne, Marie, mère de Jacques, et les « autres qui les accompagnaient parlaient de même aux apôtres. « Mais toutes ces paroles ne leur semblèrent que folie, et ils « n'en crurent rien »[1].

Sauf Pierre et Jean, que leur visite au tombeau disposait à admettre le récit des saintes femmes, personne ne voulait donc croire à la résurrection, ni surtout à l'apparition du Sauveur vivant. Les promesses du divin Maître se heurtaient sur ce point à une obstination formelle de la part de ses apôtres et de ses disciples. Mais ce n'est pas à eux seuls qu'avait été portée la nouvelle du grand évènement.

A la suite du tremblement de terre et de l'apparition terrifiante de l'ange, les gardes s'étaient enfuis sans trop savoir où ils allaient. Les saintes femmes avaient pu s'approcher du tombeau sans se douter de ce qui venait de se passer. « Elles étaient « déjà reparties, quand quelques-uns des gardes arrivèrent dans « la ville, et annoncèrent aux princes des prêtres tout ce qui « s'était passé. Ceux-ci s'assemblèrent avec les anciens, et après « avoir tenu conseil, ils donnèrent aux soldats beaucoup d'ar- « gent, avec cette recommandation : Vous direz : Ses disciples « sont venus la nuit, et l'ont dérobé pendant que nous dor- « mions. Si le procurateur en entend parler, nous arrangerons « l'affaire avec lui, de manière que vous n'ayez rien à craindre. « Ceux-ci prirent l'argent et firent ce qu'on leur avait recom- « mandé, et ce propos s'est propagé parmi les Juifs jusqu'au- « jourd'hui »[2].

Les membres du sanhédrin étaient bien forcés de se rendre à l'évidence; l'épouvante des soldats n'avait été que trop réelle, et les phénomènes extraordinaires qu'ils racontaient suivaient de trop près ceux de l'avant-veille pour qu'on les révoquât en doute. Il était facile du reste de contrôler le dire des gardes par l'examen

1. S. Marc, XVI, 10, 11; S. Luc, XXIV, 9-11; S. Jean, XX, 18.
2. S. Matthieu, XXVIII, 11-15.

des lieux. Quelques soldats seulement se rendirent auprès des pontifes; les autres rentrèrent directement à leur poste ordinaire, et ne manquèrent pas de raconter par le détail ce dont ils avaient été témoins. Il importait donc d'opposer un récit imaginaire au récit véritable qui allait se répandre. Les princes des prêtres s'en acquittèrent avec cette maladresse qui semble être le caractère obligé de toute explication purement naturelle des actes de la Sagesse divine. Comment concevoir en effet tout un poste de soldats endormis, au moment même où on leur a recommandé une plus active surveillance? des gardes que n'éveillent ni le bruit nécessairement produit pour mettre de côté la grosse pierre de l'entrée, ni tout le mouvement que les ravisseurs durent se donner pour enlever le corps? des témoins qui sont crus sur parole quand ils racontent ce qui s'est passé à côté d'eux pendant leur sommeil? des hommes de confiance qui, au lieu d'être inquiétés pour avoir si mal rempli leur importante mission, sont au contraire laissés en liberté et même largement payés par ceux dont ils n'ont pas su exécuter les ordres? des disciples, odieux au sanhédrin, accusés d'avoir nuitamment brisé des scellés, trompé la vigilance d'un poste de soldats, enlevé un dépôt si bien gardé, et pourtant laissés indemnes par l'autorité? enfin et surtout, un mort, soustrait par des partisans qui veulent tromper le monde en faisant croire à sa résurrection, et ce prétendu mort se montrant lui-même plein de vie, pendant quarante jours, à un grand nombre de personnes? Le miracle ne s'était pas produit à l'improviste; les ennemis mêmes du Sauveur, prévenus à l'avance de son accomplissement, avaient en vain multiplié leurs efforts pour y mettre obstacle. La nouvelle s'en propagea et convertit le monde, malgré le récit fantaisiste qu'ils firent courir, et qui persistait encore chez les Juifs quand saint Matthieu écrivait son évangile, une quinzaine d'années après l'évènement.

Si les membres du sanhédrin sont contraints de croire à la résurrection beaucoup plus qu'ils ne veulent, les apôtres et les disciples sont bien éloignés de l'admettre comme ils l'auraient dû. Encore en proie à l'émotion si poignante que leur a causée

la Passion du Sauveur, ils repoussent avec obstination l'idée même qu'il ait pu reprendre la vie, bien que cette idée, si conforme à ce qu'ils savent de la puissance de leur divin Maître et à ses promesses réitérées, paraisse la plus naturelle. L'attestation des saintes femmes, la constatation faite par Pierre et Jean n'ont aucun effet sur leur esprit. Les évènements du matin durent être racontés, détaillés, commentés, débattus maintes fois dans le cours de la journée. L'incrédulité générale résista à tout, et le passage subit d'une profonde douleur à une immense joie fut jugé impossible et sans raison.

La très Sainte Vierge, dont le cœur débordait de bonheur, laissait à son divin Fils le soin de convaincre les incrédules, et comme autrefois à la crèche, « Marie conservait toutes ces choses et les repassait dans son cœur ».

Dans le cours de la journée, probablement vers le soir, « le « Seigneur vraiment ressuscité apparut à Simon » [1]. Les détails de cette apparition ne nous ont pas été transmis; mais comment ne pas admirer l'ineffable bonté du Sauveur? Il tient à assurer Pierre en particulier que son triple reniement est oublié, que lui-même reste toujours le chef des apôtres et le futur fondement de l'Église, et que rien n'est changé aux desseins primitifs de la Providence. Où trouver ailleurs un exemple plus éclatant du retour en grâce d'un pécheur repenti?

Avant d'apparaître aux autres, le Seigneur « se montra sous « une figure étrangère à deux disciples, pendant qu'ils étaient « en chemin pour aller à une ferme » [2]. Voici le récit que saint Luc fait de cette apparition.

« Deux d'entre eux s'en allaient ce jour-là même à un village « nommé Emmaüs, distant de Jérusalem de soixante stades », soit environ onze kilomètres. « Ils conversaient entre eux de tout « ce qui était arrivé. Or, voici que, pendant qu'ils s'entretenaient « et cherchaient ensemble des explications, Jésus lui-même les « rejoignit et se mit à marcher avec eux; mais leurs yeux ne « pouvaient arriver à le reconnaître. Il leur dit : De quoi vous

1. S. Luc, xxiv, 34.
2. S. Marc, xvi, 12.

« entretenez-vous donc ainsi l'un et l'autre en marchant? pour-
« quoi êtes-vous tristes? L'un d'eux, qui s'appelait Cléophas, ré-
« pondit : Vous êtes donc seul assez étranger à Jérusalem, pour
« ne pas savoir ce qui s'y est passé pendant ces jours? — Quoi
« donc? leur dit-il. Ils reprirent : Au sujet de Jésus de Naza-
« reth, qui fut un prophète puissant par l'action et par la parole
« devant Dieu et devant tout le peuple; et aussi comment les
« grands-prêtres et nos chefs l'ont livré pour être condamné à
« mort et l'ont crucifié. Pour nous, nous espérions qu'il serait le
« Rédempteur d'Israël; et maintenant, pour mettre le comble
« à tout le reste, nous voilà aujourd'hui au troisième jour de-
« puis que ces choses se sont passées. Il y a bien quelques femmes
« d'entre les nôtres qui nous ont effrayés, après être allées avant
« le jour au tombeau, et n'ayant point trouvé son corps, être
« revenues en disant qu'elles avaient vu une apparition d'anges
« assurant qu'il est vivant. Quelques-uns des nôtres se sont
« alors rendus au tombeau; ils ont trouvé les choses dans l'état
« que les femmes avaient dit, mais ils ne l'ont pas trouvé lui-
« même.

« Il leur dit lui-même alors : O insensés! o cœurs lents à
« croire tout ce qu'ont dit les prophètes! N'a-t-il pas fallu que
« le Christ souffrît ainsi afin d'entrer dans sa gloire? Et à com-
« mencer par Moïse et tous les prophètes, il leur expliquait dans
« toutes les Écritures ce qui le concernait. Ils arrivèrent près du
« village où ils se rendaient, et il feignit de vouloir continuer sa
« route. Mais ils le pressèrent en disant : Restez avec nous,
« car il se fait tard et déjà le jour baisse. Il entra alors avec
« eux.

« Or voici que, pendant qu'il était à table avec eux, il prit
« du pain, le bénit, le rompit et le leur tendit. Alors leurs yeux
« s'ouvrirent, ils le reconnurent, mais il disparut à leurs yeux.
« Ils se dirent l'un à l'autre : Notre cœur n'était-il pas tout
« brûlant au dedans de nous, pendant qu'il parlait sur le che-
« min et nous découvrait les Écritures? Se levant sur-le-champ,
« ils retournèrent à Jérusalem, et trouvèrent rassemblés les onze
« et ceux qui étaient avec eux. On leur dit : Le Seigneur est
« vraiment ressuscité et il est apparu à Simon. Eux-mêmes racon-

« tèrent ce qui était arrivé en chemin, et comment ils l'avaient « reconnu à la fraction du pain » [1].

Quelques-uns croyaient donc déjà à la résurrection du Sauveur, à cause de son apparition à Simon; mais la plupart restaient incrédules. Aussi quand les deux voyageurs d'Emmaüs, « à leur retour, firent leur récit aux autres, on ne les crut pas « non plus » [2].

Les deux disciples étaient probablement partis de Jérusalem dans l'après-midi, puisque, quand ils parvinrent à Emmaüs, le jour baissait déjà, ce qui suppose environ cinq heures du soir. Incrédules eux aussi, ils n'admettaient dans les évènements du matin que ceux qui ne heurtaient point leurs idées préconçues. Pour eux, l'apparition des anges, la disparition du corps étaient choses possibles à la rigueur; mais la vue du Sauveur vivant par les saintes femmes et par Marie Madeleine, comptait au nombre de ces imaginations dont il ne convenait même pas de faire mention à un interlocuteur sérieux.

Avec quelle bonté Notre Seigneur leur explique par les Écritures la raison de ce qui s'est accompli, et comme cette leçon du Maître ressuscité dut être avidement recueillie plus tard par les auditeurs des deux disciples! Ils ne reconnurent leur compagnon de voyage qu'à la fraction du pain. Cette dernière expression a un sens très précis sous la plume de saint Luc. C'est lui qui parle ailleurs des chrétiens « réunis le premier jour de la semaine pour rompre le pain » [3], c'est-à-dire pour participer au sacrifice eucharistique. Les deux disciples d'Emmaüs, bien instruits de la merveille qui s'était accomplie le Jeudi-Saint, avaient donc eu le bonheur de la voir se renouveler en leur faveur. Après les avoir nourris de la divine doctrine, Notre Seigneur daigna leur offrir le précieux aliment de son corps, et c'est en le recevant qu'ils le reconnurent. Il y a dans ce fait un enseignement de haute importance. On peut entendre parler de Jésus Christ, on peut lire son Évangile et le méditer : les yeux de l'âme demeurent fermés, ou du moins très incomplètement ouverts. La pleine connais-

1. S. Luc, xxiv, 13-35.
2. S. Marc, xvi, 13.
3. Actes, ii, 46; xx, 7.

sance est le fruit de la sainte Communion; rien ne révèle mieux Jésus Christ à une âme que la présence de Jésus Christ lui-même.

Il pouvait être de huit à neuf heures du soir environ, quand les deux disciples d'Emmaüs furent de retour à Jérusalem et trouvèrent les apôtres rassemblés, dans la maison amie où avait eu lieu la dernière Cène. Ce furent l'endroit et le moment choisis par le Seigneur pour se manifester. « Le soir de ce « même jour, le premier de la semaine, il apparut en dernier « lieu aux onze, pendant qu'ils étaient à table. Les portes étaient « fermées, dans l'endroit où les disciples se trouvaient réunis, « par crainte des Juifs ». Les voyageurs d'Emmaüs « parlaient « encore, quand Jésus vint, se tint au milieu d'eux et leur dit : « La paix soit avec vous C'est moi, n'ayez pas peur. Troublés « et effrayés, ils s'imaginaient voir un esprit. Il leur dit alors : Pour-« quoi êtes-vous troublés et quelles pensées s'élèvent dans vos « cœurs? Voyez mes mains et mes pieds : c'est bien moi, tou-« chez et voyez. Un esprit n'a ni chair ni os, comme vous m'en « voyez. Après avoir ainsi parlé, il leur montra ses mains, son « côté et ses pieds.

« Les disciples furent dans la joie en voyant le Seigneur. Ce-« pendant ils ne croyaient pas encore, tant il y avait d'éton-« nement mêlé à leur joie. Il leur dit : Avez-vous ici quelque « chose à manger? Ils lui présentèrent un morceau de poisson « rôti et un rayon de miel. Il en mangea devant eux, prit les « restes et les leur donna. Il leur reprocha ensuite leur incrédu-« lité et la dureté de leur cœur, parce qu'ils n'avaient pas cru « à ceux qui l'avaient vu ressuscité. Puis il leur dit encore une « fois : La paix soit avec vous! De même que mon Père m'a « envoyé, je vous envoie. Après ces paroles, il souffla sur eux « et ajouta : Recevez le Saint Esprit : les péchés de ceux à qui « vous les remettrez, leur sont remis, et à ceux à qui vous les « retiendrez, ils sont retenus »[1].

L'obstination des disciples à ne pas croire à la résurrection,

1. S. Marc, XVI, 14; S. Luc, XXIV, 36-43; S. Jean, XX, 19-23.

même quand le Seigneur est au milieu d'eux, leur attire de justes reproches. Pourtant, elle a eu une double utilité, prévue par la divine Providence. Elle a été pour le monde une garantie formelle de vérité; on n'a pu accuser les apôtres d'avoir cru à la légère, d'avoir pris leurs désirs pour la réalité, et d'avoir admis la résurrection sur la foi de vagues apparitions ou de récits suspects. Ils ont au contraire poussé la circonspection au delà même des justes limites, et n'ont cru qu'après avoir personnellement vu, entendu, touché Jésus bien vivant, deux jours après sa mort sur la croix. Les apôtres étaient aussi les futurs prédicateurs de l'Évangile : le souvenir de leur propre incrédulité devait leur inspirer une compassion plus tendre et un zèle plus généreux, en faveur des pauvres âmes qu'ils trouveraient lentes à s'incliner sous le joug de la foi. Avec quelle déplorable facilité se montrent parfois sévères envers les malheureux incrédules, ceux dont la foi n'a jamais connu d'obstacles ni de tentations!

Le divin Maître se prêta, avec la plus gracieuse condescendance, aux exigences secrètes des disciples : il se laissa toucher, il mangea sous leurs yeux le poisson et le miel, puis leur donna les restes, pour qu'ils pussent constater que la nature de ces aliments n'avait pas changé. Cependant l'état glorieux de son corps demeurait voilé, et l'on ne voyait pas resplendir cet éclat qu'il avait eu à la transfiguration. C'est qu'en effet « après sa résurrection, le Seigneur voulait surtout montrer qu'il était bien le même que celui qui était mort. S'il leur eût laissé voir l'éclat de son corps, c'eût été un grand obstacle à ce dessein, car le changement d'aspect eût empêché de croire à son identité. Avant sa Passion, pour prémunir ses disciples contre le mépris de ses humiliations, le Christ voulut à la transfiguration les rendre témoins de la gloire de sa majesté, dont l'éclat de son corps était la preuve principale. Après la résurrection, il importait que cette démonstration fût faite par des signes différents » [1].

Mais Notre Seigneur, apparaissant tout-à-coup au milieu du cénacle fermé de toutes parts, ne vient pas seulement pour con-

1. Saint Thomas, *Somme théologique,* III, LV, 6.

vaincre ses apôtres de la réalité de sa vie nouvelle. Il apporte avec lui les fruits de la rédemption. Un mot les résume, mot que les anges ont fait retentir au dessus de la crèche comme une espérance assurée, et que Jésus Christ lui-même proclame maintenant comme le gage d'un bien désormais acquis : la paix soit avec vous! C'est lui seul, en effet, qui « a pacifié par le sang de sa croix ce qui est sur la terre et ce qui est au ciel » [1], en réconciliant les hommes avec Dieu. Or les disciples sont destinés à devenir les messagers de la paix et les ministres de la réconciliation au milieu des hommes. Voilà pourquoi le Seigneur les envoie et leur donne le pouvoir de remettre le péché, qui est le seul obstacle véritable à la paix des âmes. Saint Paul pourra donc écrire plus tard : « Dieu nous a réconciliés avec lui par le Christ, et il nous a confié le ministère de la réconciliation. Car c'est Dieu même qui était dans le Christ, réconciliant le monde avec lui, ne tenant plus compte aux hommes de leurs péchés, et nous chargeant nous-mêmes de la parole qui réconcilie [2] ».

Ce pouvoir de réconciliation n'est autre que celui de remettre les péchés. « Le Seigneur institua le sacrement de pénitence particulièrement quand, ressuscité d'entre les morts, il souffla sur ses disciples en disant : Recevez le Saint Esprit : les péchés de ceux à qui vous les remettrez, leur sont remis, et à ceux à qui vous les retiendrez, ils sont retenus. Par cet acte mémorable et par ces paroles si claires, le pouvoir de remettre et de retenir les péchés, pour réconcilier les fidèles tombés après le baptême, fut communiqué aux apôtres et à leurs successeurs légitimes : tous les Pères se sont toujours accordés à le comprendre ainsi » [3]. Les paroles du Sauveur n'impliquent pas seulement un pouvoir conféré aux apôtres, mais aussi un devoir imposé aux fidèles, celui de confesser leurs péchés. Les ministres de l'Église reçoivent en effet le pouvoir soit de remettre, soit de retenir, c'est-à-dire de ne pas remettre les péchés. « Or il est certain que les prêtres ne peuvent porter ce jugement sans connaître la cause, qu'ils ne peuvent pas prescrire des peines conformes à

1. Colossiens, I, 20.
2. II Corinthiens, V, 18, 19.
3. Concile de Trente, *Session* XIV, chapitre I.

l'équité, si on ne leur a pas déclaré les péchés eux-mêmes, non d'une manière générale, mais bien plutôt suivant l'espèce et le nombre » [1]. D'ailleurs le divin Sauveur ne s'est pas contenté de ces paroles capitales consignées dans l'Évangile. Dans les nombreuses entrevues qu'il eut avec ses apôtres avant son ascension, il ne manqua pas de leur expliquer ses intentions, et de leur indiquer par le détail la manière de remettre les péchés et les conditions à remplir par le pénitent. Aussi ce qui se pratique actuellement dans l'Église, n'étant que la continuation fidèle de ce qui se pratiquait au temps des apôtres, éclaire-t-il complètement pour le chrétien le sens des paroles du Sauveur.

La rémission des péchés par le sacrement de pénitence est donc le grand bienfait apporté au monde par Notre Seigneur, le jour même de la résurrection. Il avait pu instituer son Eucharistie la veille de sa mort, parce que ce sacrement était l'effet de sa pure bonté et de sa libéralité personnelle envers les hommes. Le sacrement de pénitence ne pouvait être établi qu'après sa résurrection, parce qu'il supposait la justice du Père satisfaite par le mystère sanglant de la croix.

Les amis les plus intimes du Sauveur avaient presque tous eu le bonheur de le voir dans cette bienheureuse journée. Il est à remarquer toutefois que la rapidité de leur foi à la résurrection avait été en rapport avec leur courage à suivre Jésus pendant sa Passion. La très Sainte Vierge Marie avait toujours cru sans hésiter que son divin Fils devait ressusciter, et elle avait été la première favorisée de sa glorieuse visite. Jean, Marie Madeleine, les saintes femmes, fidèles jusqu'au pied de la croix, crurent dès la première heure. Un peu plus tard, Pierre, qui avait suivi le Sauveur au moins jusque chez les pontifes, vit son divin Maître ressuscité. Les deux disciples d'Emmaüs durent sans nul doute montrer quelque extraordinaire courage pendant la Passion. Enfin, sur le soir, les apôtres, qui avaient complètement disparu dès le jardin de Gethsémani, reçoivent à leur tour la visite du bon Maître. Les autres disciples, plus irrésolus ou moins fervents,

1. Concile de Trente, *Session* XIV, chapitre 5.

ne le verront qu'en Galilée. Les grâces de Dieu ne peuvent être méritées, sans doute; mais ordinairement le Seigneur aime à proportionner ses faveurs aux sacrifices que ses serviteurs font pour lui.

Quand le divin Maître eut disparu, le cœur des disciples fut tout entier à la joie. Quel incomparable bonheur pour eux! Leur Jésus bien-aimé était très certainement vivant, et malgré sa gloire, il les traitait toujours en disciples, en amis, en frères. Une ombre vint cependant bientôt se projeter sur le radieux tableau.

« Thomas, l'un des douze, qui était appelé Didyme », c'est-à-dire le jumeau, « ne se trouvait pas avec eux quand Jésus vint. Les « autres disciples lui dirent donc : Nous avons vu le Seigneur. « Mais il leur dit : Si je ne vois dans ses mains la trace des « clous, si je ne mets mon doigt à la place de ses clous, si je ne « mets ma main dans son côté, je ne croirai pas ». Le refus était catégorique. Thomas résiste comme ses compagnons l'ont fait, mais avec moins de raison encore, parce que le nombre des témoins est bien plus grand. Pendant huit jours, on chercha à le convaincre, en revenant maintes fois sur les circonstances des différentes apparitions. On put visiter le tombeau à plusieurs reprises; le bruit de la résurrection s'accrédita de plus en plus dans la ville, parmi les habitants les mieux disposés, et la tranquillité même qu'on laissa aux apôtres prouva suffisamment que le récit mensonger propagé par le soin des pontifes n'avait rien de sérieux. Thomas resta incrédule, et son obstination s'accrut avec le délai que mettait le divin Maître à se montrer de nouveau. Les autres disciples furent affligés, et craignirent peut-être pour l'incrédule un acte de sévérité qui le retrancherait du nombre des apôtres.

Enfin, « après huit jours, les disciples étaient de nouveau « dans la maison, et Thomas avec eux. Jésus vint, les portes « closes, se tint au milieu et dit : La paix soit avec vous! En- « suite il dit à Thomas : Mets ton doigt là et vois mes mains; « approche ta main, et mets-là dans mon côté, et ne sois plus « incrédule, mais croyant. Thomas répondit : Mon Seigneur « et mon Dieu! Jésus reprit : C'est parce que tu m'as vu,

« Thomas, que tu as cru. Heureux ceux qui n'ont pas vu et « qui ont cru » [1].

L'obstination de l'apôtre valut aux siècles futurs un surcroît de preuves en faveur de la résurrection. Puisqu'un homme si exigeant a été convaincu, qui donc pourrait raisonnablement refuser de croire? Elle fut aussi l'occasion d'une des plus consolantes paroles du divin Sauveur. Croire quand on a vu, entendu, touché, est naturel. Combien il y a plus de mérite et de bonheur à croire sans voir, sur la parole de Dieu, sous quelque forme qu'il lui plaise de nous la faire parvenir! « Croire en effet est un acte de l'intelligence qui admet la vérité divine sur l'injonction de la volonté, mise en mouvement par la grâce de Dieu; c'est donc un acte qui dépend de notre liberté et qui, par conséquent, peut être méritoire. Savoir au contraire ce qu'on est forcé d'admettre, à cause de la démonstration, n'est plus un acte méritoire par lui-même » [2]. Saint Thomas n'a cru que vaincu par les preuves; la vraie foi, qui est un don de Dieu, croit sans autre preuve que la parole même de Dieu, dès que l'authenticité de cette parole lui est démontrée.

Les apparitions du divin Maître étaient des grâces de choix qui ne devaient pas être accordées « à tout le peuple, mais aux témoins que Dieu avait marqués à l'avance » [3]. Elles avaient surtout pour but de produire une foi inébranlable dans certaines âmes privilégiées, qui à leur tour communiqueraient leur conviction « à ceux qui étaient marqués à l'avance pour la vie éternelle » [4]. C'étaient donc des grâces données à quelques hommes en vue du bien général de l'Église future. Aussi furent-elles refusées à tous ceux qui, au mépris des démonstrations les plus lumineuses, s'étaient faits volontairement les adversaires du Sauveur. Notre impatience humaine eût éprouvé quelque satisfaction à voir Jésus ressuscité apparaître à ceux qui l'avaient odieusement condamné. Mais Dieu a l'éternité pour lui; sa patience est plus

1. S. Jean, xx, 24-29.
2. Saint Thomas, *Somme théologique*, IIª IIæ, II, 9.
3. Actes, x, 41.
4. Actes, xiii, 48.

longue que celle des hommes. Ni Pilate, ni Caïphe, ni les membres du sanhédrin ne virent Notre Seigneur après sa résurrection. Un rendez-vous plus lointain avait été pris avec ces derniers, quand le divin Maître leur disait en plein tribunal : « Vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la majesté de Dieu, et venant sur les nuées du ciel » [1]. Ils ne voulurent croire ni à sa parole, ni à ses miracles, ni à l'accomplissement des prophéties en sa personne; il n'eût point été digne de Dieu, « qui nous traite avec un grand respect » [2], de violenter leur conscience, en leur imposant une foi librement repoussée par eux au jour où toutes les grâces et toutes les lumières leur avaient été offertes. D'ailleurs la vue du Sauveur vivant, trois jours après sa mort cruelle, les eût-elle convaincus? Notre Seigneur avait répondu à l'avance : « S'ils n'écoutent ni Moïse, ni les prophètes, ils ne croiront pas, alors même que quelqu'un d'entre les morts ressusciterait » [3].

1. S. Marc, XIV, 62.
2. Sagesse, XII, 18.
3. S. Luc, XVI, 31.



Jésus dit à Simon Pierre : Simon, fils de Jona, m'aimes-tu ? — Oui, Seigneur, vous savez, que je vous aime. — Pais mes agneaux, pais mes brebis.

S. JEAN, XXI, 15-17.



CHAPITRE II.

LES APPARITIONS EN GALILÉE ET L'ASCENSION.

La pêche miraculeuse et le repas sur le bord du lac. — Saint Pierre établi pasteur des agneaux et des brebis. — Son futur martyre. — La destinée de saint Jean. — Apparition sur une montagne de Galilée. — Mission donnée aux apôtres. — Dernières recommandations. — L'Ascension. — Conclusion.

Après les solennités de la Pâque, les Galiléens, disciples du Sauveur, étaient retournés dans leur pays, les uns avec l'assurance d'y voir leur divin Maître ressuscité, les autres avec des doutes plus ou moins accusés sur la réalité des faits qu'on leur avait racontés à la ville. Les apôtres ne partirent de Jérusalem qu'après la seconde apparition à saint Thomas. Ils se rendirent à Capharnaüm, leur séjour habituel avant la Passion.

« C'est à la mer de Tibériade que Jésus se manifesta de nou-
« veau à ses disciples. Voici comment il se manifesta. Ensemble
« se trouvaient Simon Pierre, Thomas, qui est appelé Didyme,
« Nathanaël, originaire de Cana en Galilée, les fils de Zébédée
« et deux autres de ses disciples. Simon Pierre leur dit : Je
« vais à la pêche. — Nous allons avec toi, répondirent-ils. Ils
« partirent donc et montèrent en barque. Mais cette nuit-là, ils
« ne prirent rien. Au matin, Jésus était debout sur le rivage,
« sans que les disciples connussent que c'était Jésus. Enfants,

« leur dit alors Jésus, avez-vous à manger? — Non, lui répon-« dirent-ils. Il leur dit : Jetez le filet à droite du bateau et vous « trouverez. Ils le jetèrent, et bientôt ils ne pouvaient plus le « tirer, à cause de la multitude des poissons. Le disciple que « Jésus aimait dit à Pierre : C'est le Seigneur! Sitôt que Simon « Pierre eut entendu que c'était le Seigneur, il serra autour de « lui sa tunique dont il s'était dépouillé et se jeta à la mer. Les « autres disciples vinrent en barque jusqu'à la terre dont on « n'était éloigné que de deux cents coudées », soit une centaine de mètres, « en tirant le filet aux poissons. Dès qu'ils furent « descendus à terre, ils virent un brasier tout prêt, du poisson « placé dessus et du pain. Jésus leur dit : Apportez des pois-« sons que vous venez de prendre. Simon Pierre remonta en « barque et tira à terre le filet rempli de cent cinquante trois « gros poissons, et malgré cette quantité le filet ne se rompit « pas. Venez, leur dit Jésus, et mangez. Aucun des convives « n'osait lui demander : Qui êtes-vous? Car ils savaient que « c'était le Seigneur. Jésus s'approcha alors, prit du pain, le « leur donna, et fit de même pour le poisson. C'était la troi-« sième fois que Jésus se manifestait à ses disciples, depuis qu'il « était ressuscité d'entre les morts ».

Tous les détails de cette scène sont notés avec précision : on voit que l'évangéliste a lui-même été pêcheur. Ce jour-là, Notre Seigneur voulut rappeler à ses apôtres la leçon que leur avait donnée la première pêche miraculeuse. Il ne s'agissait plus seulement pour lui de prouver sa résurrection, il fallait aussi pourvoir à l'établissement de l'Église. Saint Luc le remarque expressément : « Il montra, par beaucoup de preuves, qu'il était en vie après sa Passion, et pendant quarante jours il leur apparut et leur parla du royaume de Dieu » [1].

La pêche sur le lac de Tibériade indiquait donc à nouveau aux apôtres le rôle qu'ils allaient avoir à remplir dans le royaume de Dieu. A ce point de vue, tous les détails ont leur signification. Quand Pierre parle d'aller à la pêche, les autres apôtres se joignent à lui : c'est le symbole de la subordination hiérarchique

1. Actes, I, 3.

et de l'union qui doit régner entre les ouvriers évangéliques. Pendant la nuit, ils ne prennent rien, et sur l'indication du Sauveur, ils font une pêche miraculeuse : dans la conquête des âmes, l'effort purement humain est stérile, si habile, si dévoué, si prolongé qu'il soit; le travail surnaturel, c'est-à-dire aidé de la grâce, est seul fécond. Après avoir pêché, les apôtres descendent sur le rivage et trouvent Jésus qui les nourrit et converse avec eux. De même la vie active ne doit pas absorber tout le temps du pêcheur d'hommes; il faut que l'apôtre vienne auprès de Jésus recevoir de lui la nourriture, le repos et la grâce nécessaires pour de nouveaux travaux; il doit être tantôt comme Marthe, appliqué aux œuvres extérieures, tantôt comme Marie Madeleine, en contemplation aux pieds de Jésus. Tous les autres détails de cette scène, si simple en apparence, renferment des leçons analogues.

Les apôtres étaient singulièrement émus, en voyant le Sauveur ressuscité en user avec eux aussi familièrement qu'il faisait naguère. Ils n'osaient parler; mais, en présence de Notre Seigneur, leur cœur était ardent comme l'avait été le cœur des disciples d'Emmaüs. Ce qui venait de se passer symbolisait bien la vie qu'allaient avoir à mener les ministres de l'Évangile. Mais à l'Église il fallait un chef. Notre Seigneur, qui avait déjà pourvu à cette nécessité en mettant Pierre à la tête de tous les autres, voulut confirmer publiquement son premier choix, et faire comprendre à tous que la faute de l'apôtre n'avait point amoindri ses prérogatives.

« Quand le repas fut terminé, Jésus dit à Simon Pierre : « Simon, fils de Jona, m'aimes-tu plus que ceux-ci? — Oui, « Seigneur, dit-il, vous savez que je vous aime. — Pais mes « agneaux, lui dit Jésus. Puis il reprit : Simon, fils de Jona, « m'aimes-tu? — Oui, Seigneur, dit-il, vous savez que je vous « aime. — Pais mes agneaux, lui dit Jésus, et il ajouta pour « la troisième fois : Simon, fils de Jona, m'aimes-tu? Pierre fut « affligé qu'il lui eût demandé une troisième fois : M'aimes-tu? « Seigneur, dit-il, vous qui savez tout, vous savez bien que je « vous aime. Jésus lui dit : Pais mes brebis. En vérité,

« en vérité, je te le dis, quand tu étais plus jeune, tu te cei-« gnais toi-même et tu allais où tu voulais. Mais quand tu seras « devenu vieux, tu étendras tes mains, et un autre te ceindra et « te conduira où tu ne veux pas. Il parla de la sorte pour si-« gnifier par quel genre de mort il glorifierait Dieu, et quand « il eut ainsi parlé, il ajouta : Suis-moi ».

La triple question posée à Pierre lui fournit l'occasion de réparer publiquement son triple reniement. « Il faut que sa langue soit au service de l'amour comme elle a été au service de la crainte; il faut que sa voix s'élève en présence de la vie comme elle l'a fait à la menace de la mort. La crainte s'est manifestée par le reniement du pasteur, l'amour s'exercera en paissant le troupeau du Seigneur »[1]. Autant Pierre était jadis présomptueux, autant il est devenu humble et réservé. Il s'était avancé à promettre de rester fidèle, lors même que tous les autres abandonneraient le Seigneur, et maintenant il n'ose se flatter d'aimer le divin Maître « plus que ceux-ci »; laissant de côté cette partie de la question, il se contente simplement d'affirmer son amour.

Cette fois Pierre tiendra parole, et il donnera au Sauveur une double preuve de son affection. La première sera de paître le troupeau du Seigneur, agneaux et brebis, c'est-à-dire fidèles et pasteurs, sur lesquels plein pouvoir lui est attribué à nouveau. « Le Maître demande au disciple s'il l'aime, non pour l'apprendre, car celui qui connaît tous les cœurs n'a rien à apprendre, mais pour nous faire voir combien lui tenait à cœur la direction d'un troupeau comme le sien. Quand nous en voyons qui prennent soin de nos serviteurs ou de nos troupeaux, nous regardons cette sollicitude comme une marque d'amour envers nous, alors même que le service en est acheté à prix d'argent. Quelle récompense donnera donc aux pasteurs celui qui a acheté son troupeau non avec l'argent, ni avec quelque autre chose pareille, mais avec sa propre vie, et qui a donné son sang pour prix de la bergerie »[2]! Avant de confier à Pierre la garde

1. Saint Augustin, *sur saint Jean*, CXXIII, 5.
2. Saint Jean Chrysostome, *du Sacerdoce*, II, 1.

d'un troupeau tant aimé, Notre Seigneur veut donc faire entendre à tous que la première qualité du pasteur est l'amour de ce troupeau, amour qui doit être d'autant plus grand que le pasteur est plus élevé dans la sainte hiérarchie, amour qui sera l'expression la plus exacte de celui que le pasteur croit avoir pour Jésus Christ.

Le Sauveur avait dit que la plus grande marque d'amour, c'est de donner sa vie pour ceux qu'on aime. Pierre, lui aussi, portera l'amour de Dieu et de l'Église jusqu'à ce degré suprême. Un jour, il étendra les mains, pour qu'on les fixe à une croix; un autre le ceindra avec les liens qui enchaînent le condamné; on le mènera où il ne veut pas, à la mort, pour laquelle il éprouvera cette répugnance que le Sauveur a bien voulu ressentir lui-même. Ainsi son martyre est prédit à l'avance; il suivra son Sauveur pas à pas, dans la vie comme dans la mort, et comme lui périra glorieusement sur la croix.

En disant à son apôtre : « Suis-moi », le Sauveur veut marquer toute la suite des travaux et des souffrances par lesquels Pierre doit passer. Il veut aussi, sur cette rive du lac de Tibériade, le prendre à part pour lui donner les instructions nécessaires à sa charge. L'apôtre avait en saint Jean un compagnon tendrement aimé et inséparable, surtout depuis les derniers évènements. Il comptait sur lui comme sur un puissant soutien, et il pensait que Notre Seigneur, qui aimait tant ce disciple, allait lui assigner un rôle prépondérant dans son Église. « Pierre « se retournant vit à sa suite le disciple que Jésus aimait, celui « qui à la Cène reposa sur sa poitrine et dit : Seigneur, quel « est celui qui vous trahira? Lors donc que Pierre l'eut vu, il « dit à Jésus : Seigneur, et celui-ci? Jésus lui dit : Si je veux « qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe? Toi, « suis-moi. C'est pourquoi parmi les frères se répandit ce bruit, « que ce disciple ne doit pas mourir. Pourtant Jésus ne lui avait « pas dit : Il ne mourra pas, mais : Si je veux qu'il demeure « jusqu'à ce que je vienne, que t'importe? » [1].

1. S. Jean, xxi,1-23.

La curiosité de Pierre ne fut donc point satisfaite. Si lui-même doit suivre le Sauveur jusque sur la croix, un sort différent est réservé à Jean : il demeurera jusqu'à la venue du divin Maître. Que voulaient dire ces paroles mystérieuses? Quand plus tard on vit saint Jean survivre à son frère, Jacques le Majeur, mis à mort par Hérode Agrippa dès l'an 43, à Jacques le Mineur, parent du Seigneur et premier évêque de Jérusalem, qui fut lapidé en 62, à Pierre, crucifié à Rome en 67, et à tous les autres apôtres; quand surtout ses années, se prolongeant au delà de la ruine de Jérusalem en 70 et de son propre martyre dans l'huile bouillante vers l'an 90, atteignirent la fin du siècle, les chrétiens pensèrent que l'apôtre bien-aimé vivrait jusqu'au dernier avènement du Seigneur. Saint Jean, écrivant son évangile vers l'année 98, repousse formellement cette interprétation des paroles du Sauveur. Ces mots « jusqu'à ce que je vienne » n'indiquaient ni le dernier jugement, ni peut-être le châtiment de Jérusalem, mais la douce venue du Sauveur rappelant à lui son serviteur à la fin d'une longue carrière, sans le laisser succomber, comme Pierre et les autres apôtres, à la mort violente du martyre.

La mention si détaillée que fait saint Jean, à cette distance des évènements, de la primauté et des prérogatives attribuées à saint Pierre, nous fait merveilleusement connaître les volontés du Seigneur touchant le gouvernement de son Église. Pendant les trente et quelques années que saint Jean survit à saint Pierre, l'Église n'est point gouvernée par « le disciple que Jésus aimait », mais par les successeurs de Pierre, qui ne furent ni apôtres, ni disciples immédiats du Sauveur, Lin, Anaclet, Clément, et les autres. Tel était donc bien l'ordre établi par le divin Maître.

Les apparitions se multiplièrent pendant quarante jours, pour convaincre les disciples hésitants, récompenser la foi des croyants et surtout donner aux apôtres les instructions nécessaires en vue de leur ministère futur. Que devenait dans les intervalles des apparitions la sainte humanité du Sauveur? Favorisait-elle de visites prolongées la très Sainte Vierge ou des disciples privi-

légiés? Aimait-elle à parcourir invisiblement les lieux témoins de ses travaux, de ses humiliations et de ses souffrances? Allait-elle se montrer aux âmes bienheureuses qui attendaient encore dans les limbes? Ou bien se plaisait-elle déjà à visiter tous les lieux de l'univers prédestinés à jouer un grand rôle dans la sanctification des hommes? On ne le sait. Mais à coup sûr cette âme et ce corps, présents sur la terre pendant quarante jours, y travaillaient merveilleusement à la gloire de Dieu et au salut du monde.

Saint Paul écrit que le Sauveur ressuscité « s'est fait voir à Céphas, ensuite aux onze, puis à plus de cinq cents frères ensemble, dont beaucoup vivent encore, tandis que d'autres sont morts; il s'est encore fait voir à Jacques, puis à tous les apôtres »[1]. L'apparition à saint Jacques n'a pas été racontée en détail, non plus que celle dont fut favorisé saint Pierre. La manifestation aux cinq cents disciples est peut-être celle dont saint Matthieu fait le récit suivant.

« Les onze disciples s'en allèrent en Galilée, sur la mon-« tagne que leur avait assignée Jésus. Là ils le virent et l'ado-« rèrent », mais parmi la foule de ceux qui s'étaient joints à eux, « plusieurs doutèrent ». Le divin Maître voulut les convaincre en se laissant voir et entendre de tous, pendant qu'il parlait à ses apôtres. « Jésus s'approcha donc et leur dit : Toute puis-« sance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc, « enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, « et du Fils et du Saint Esprit, et leur apprenant à observer « tout ce que je vous ai prescrit. Et voici que je suis avec vous « tous les jours jusqu'à la consommation des siècles »[2].

Ici Notre Seigneur ne parle plus en figure comme aux bords du lac. Au nom de la toute-puissance divine qui lui est propre, au nom de cette autre toute-puissance communiquée à sa sainte humanité en récompense de ses souffrances, il investit ses apôtres et les futurs pasteurs de l'Église d'un triple pouvoir : pouvoir d'enseigner la vérité révélée, pouvoir de distribuer la grâce des sacrements, pouvoir de prescrire le devoir tel que lui-même l'a délimité.

1. I Corinthiens, xv, 5-7.
2. S. Matthieu, xxviii, 16-20.



Je ne vous laisserai pas orphelins... Je reviendrai à vous, et je vous prendrai avec moi, afin que, là où je suis, vous y soyez aussi.

S. Jean, xiv, 3, 18.

Notre Seigneur s'engage à demeurer avec les chefs de son Église jusqu'à la fin du monde. « Il daigne être non seulement le gardien des brebis, mais encore le pasteur des pasteurs eux-mêmes, invisible aux yeux du corps, mais sensible au cœur spirituel, absent par la chair qui le rendait visible, présent par la divinité en vertu de laquelle il est toujours tout entier partout »[1]. Cette présence de Jésus Christ dans son Église est effective et réelle; elle serait au contraire illusoire pour les hommes et déshonorante pour le Sauveur lui-même, si les pasteurs, avec lesquels il a promis de rester toujours, pouvaient enseigner l'erreur, prescrire le mal et laisser perdre le trésor des grâces sacramentelles. Si Jésus Christ est avec son Église, c'est pour qu'elle soit entre ses mains un instrument toujours docile et à jamais incapable de dénaturer l'action du Dieu qui enseigne en elle, qui commande et qui sauve par elle. Ainsi se vérifiera la parole du divin Maître : « Vous écouter, c'est m'écouter »[2].

Les apôtres retournèrent à Jérusalem quelques jours avant les fêtes de la Pentecôte. Là le Seigneur renouvela ses apparitions et continua ses instructions. Il leur dit : « Allez dans le monde « entier et prêchez l'Évangile à toute créature. Celui qui croira « et sera baptisé sera sauvé; celui qui ne croira pas sera con- « damné. Voici les signes qui s'attacheront à ceux qui croiront : « ils chasseront les démons en mon nom, ils parleront des « langues nouvelles, ils saisiront les serpents; s'ils boivent « quelque poison mortel, ils n'en éprouveront aucun dommage; « ils imposeront les mains sur les malades, et ceux-ci seront « remis en bon état »[3].

Notre Seigneur insiste sur le caractère d'universalité qu'il veut imprimer au ministère apostolique : il institue des pasteurs pour le monde entier, pour toute créature, pour tous les siècles jusqu'à la fin des temps. Si l'on veut entrer dans l'Église, et par l'Église arriver au salut, il faudra croire et être baptisé;

1. Saint Léon, *Sermon* II *pour l'anniversaire de son élévation.*
2. S. Luc, x, 16.
3. S. Marc, XVI, 15-18.

mais il ne suffira pas d'une foi morte et purement spéculative. Croire ne sera pas seulement admettre la vérité divine de la doctrine; ce sera aussi se soumettre à l'obligation divine des commandements, et par conséquent accomplir les œuvres et pratiquer les vertus dont la foi révèle la nécessité. « La foi est véritable quand les mœurs ne contredisent point ce qu'expriment les paroles. Nous sommes vraiment fidèles si nous accomplissons par nos œuvres ce que nous avons promis par nos paroles. Car, au jour du baptême nous nous sommes engagés à renoncer à toutes les œuvres et à toutes les pompes de l'antique ennemi »[1].

Le don des miracles est attaché à la foi des premiers disciples. « Ces dons furent nécessaires au commencement de l'Église. Pour que la foi grandît, il fallait qu'elle fût alimentée par les miracles. Quand nous plantons de jeunes arbres, nous les arrosons jusqu'à ce que nous les voyions consolidés dans le sol, et quand une fois ils ont pris racine, nous cessons de les arroser »[2]. Lorsque l'Église fut développée, son développement même, si vivement combattu par toutes les passions humaines, fut une preuve suffisante de sa divinité, et les miracles diminuèrent. Ils n'ont pourtant pas cessé d'être nécessaires pour accréditer la mission donnée par Dieu à certains hommes dans le cours des siècles. Ceux qui ont voulu s'attribuer à eux-mêmes un rôle extraordinaire dans l'Église, ont montré que leur mission ne venait pas de Dieu, par cela même qu'ils n'avaient point reçu le don des miracles.

Le Sauveur ajouta encore : « Voilà donc les paroles que je « vous ai dites pendant que j'étais avec vous : il est nécessaire « que s'accomplisse tout ce qui a été écrit dans la loi de Moïse, « dans les prophètes et dans les psaumes à mon sujet. Alors « il leur ouvrit l'intelligence, pour qu'ils comprissent les « Écritures, et il leur dit : C'est en effet ce qui a été écrit, et « il fallait que le Christ souffrît ainsi, qu'il ressuscitât des « morts le troisième jour, et qu'en son nom soit prêchée la pé-

1. Saint Grégoire, *sur l'Évangile*, *homélie* XXIX, 2.
2. Saint Grégoire, *même homélie*.

« nitence et la rémission des péchés parmi toutes les nations, à « commencer par Jérusalem »[2]. L'argument des prophéties accomplies devait être capital pour prouver la divine mission du Sauveur, surtout aux yeux des Juifs. C'est pourquoi Notre Seigneur donne à ses apôtres la grâce de comprendre les saintes Écritures, et de s'en servir pour éclairer les autres.

« Pendant qu'il mangeait avec eux, il leur fit cette recom- « mandation : Demeurez dans la ville, jusqu'à ce que vous « soyez revêtus de la vertu d'en haut. Car Jean a baptisé dans « l'eau, mais vous, vous serez baptisés dans le Saint Esprit, « dans quelques jours seulement. Ceux qui se trouvaient avec « lui l'interrogeaient donc et disaient : Seigneur, est-ce mainte- « nant que vous allez rétablir le royaume d'Israël? Il leur dit : « Il ne vous appartient pas de savoir les temps ni les moments « que le Père a gardés en son pouvoir. Mais je vais envoyer « en vous celui que le Père a promis; vous recevrez la vertu du « Saint Esprit qui descendra en vous, et vous serez mes té- « moins à Jérusalem, dans toute la Judée, dans la Samarie, et « jusqu'aux extrémités de la terre »[2].

Les apôtres ne s'étaient point encore départis de leur idée de royaume temporel. A une question sans portée, Notre Seigneur fait une réponse qui coupera court à toute vaine curiosité. D'ailleurs, il ne s'agit pas pour les apôtres de devenir des ministres royaux en Israël; ils devront être témoins, c'est-à-dire « martyrs », hérauts de la vérité par la parole et par le sang, dans cette Jérusalem qui a crucifié leur Maître, dans cette Judée qui l'a mal accueilli, dans cette Samarie intolérante pour tout ce qui lui est étranger, dans le monde entier qui ne connaît point Dieu et se soulèvera furieusement contre les messagers du Sauveur.

C'était un jeudi, quarante jours après la résurrection, dix jours avant la venue du Saint Esprit. Notre Seigneur venait de partager avec ses apôtres un dernier repas, dans ce cénacle où il avait institué la sainte Eucharistie, six semaines auparavant.

1. S. Luc, xxiv, 44-47.
2. S. Luc, xxiv, 48, 49; Actes, i, 4-8.

Le moment solennel était arrivé où il allait définitivement « quitter ce monde pour aller à son Père ». Il partit du cénacle comme il y était venu, se rendant invisible aux Juifs de Jérusalem, ou prenant au milieu d'eux une figure étrangère, comme celle qui avait empêché Marie Madeleine et les disciples d'Emmaüs de le reconnaître tout d'abord.

Il avait donné ses suprêmes instructions aux apôtres. « Quand « il eut ainsi parlé, le Seigneur Jésus les emmena au dehors, à « Bethanie », sur ce mont des Oliviers témoin de tant de douleurs et destiné à tant de gloire, « et élevant les mains, il les « bénit. Et voici que, tout en les bénissant, il les quitta et, à « leurs yeux, s'éleva au ciel. Une nuée le déroba à leurs re- « gards. Ils le contemplaient encore montant au ciel, quand « deux hommes parurent près d'eux, en vêtements blancs, et « leur dirent : Hommes de Galilée, pourquoi rester là à re- « garder le ciel? Ce Jésus, qui vient de vous quitter pour s'é- « lever au ciel, en reviendra comme vous l'avez vu y monter ».

C'était donc fini : le bon Maître n'apparaîtrait plus à ceux qui l'aimaient. Il était maintenant « assis à la droite de Dieu », et ne redescendrait avec l'appareil de sa majesté qu'au jour du jugement.

« Ils adorèrent et, transportés de joie, revinrent à Jérusalem. « Quand ils furent entrés dans le cénacle, ils montèrent dans « l'endroit où se tenaient les apôtres. Ils étaient tous à persé- « vérer ensemble dans la prière, avec les femmes, Marie, mère « de Jésus, et ses frères. Ils étaient continuellement dans le « temple, louant et bénissant Dieu ».

Le départ du Sauveur, au lieu de les attrister, devenait pour eux une abondante source de joie. « Lorsqu'il se retira au sein de la gloire de la majesté paternelle, il commença d'une ineffable manière à être d'autant plus présent par sa divinité, qu'il était plus éloigné par son humanité »[1]. C'était son règne qui commençait invisiblement dans les âmes, et la joie qu'il apportait avec lui se traduisait par les ferventes prières et les chants d'actions de grâces des apôtres.

1. Saint Léon, *Sermon* II *sur l'Ascension.*

Pendant dix jours, ils attendirent, sous la présidence de la sainte Vierge Marie, la venue du Saint Esprit. La mère du Sauveur, qui avait veillé si tendrement sur le berceau de Jésus enfant, était encore destinée à entourer de ses soins le berceau de l'Église naissante. Éclairés, fortifiés, transformés par la vertu d'en haut, les apôtres « s'en allèrent prêcher de tous côtés, « avec l'aide du Seigneur et l'appui qu'il donnait à leur parole « par les miracles dont il l'accompagnait »[1].

Tels sont les récits des évangélistes. Saint Jean ajoute en terminant : « Jésus a fait sous les yeux de ses disciples un grand « nombre d'autres miracles qui n'ont pas été consignés dans ce « livre. Mais ceux-ci ont été écrits pour que vous croyiez, et « qu'en croyant vous ayez la vie éternelle en son nom »[2].

Ceux qui prièrent saint Jean d'écrire un résumé de tout ce qu'ils lui avaient entendu dire de Notre Seigneur, pendant plus d'un demi-siècle, ajoutèrent à la fin de son évangile cette mention, dont la forme hyperbolique trahit une admiration sans bornes : « C'est ce disciple lui-même qui rend témoignage de « ces choses et qui les a écrites. Nous savons que son témoi- « gnage est véritable. Mais il y a encore bien d'autres choses « que Jésus a faites. Si on les écrivait par le détail, je ne crois « pas que le monde même puisse contenir les livres qu'on en « écrirait »[3]. Paroles justifiées au fond, si, aux récits de la vie du Sauveur dans le temps, on tentait d'ajouter la description des infinies perfections de sa divinité.

Jésus Christ n'est plus visible sur la terre. Mais il a laissé à ses enfants sa parole dans l'Évangile, sa personne même dans l'Eucharistie. Ces deux présents divins s'expliquent l'un l'autre et s'illuminent de leur mutuel rayonnement. L'âme chrétienne y trouve vie, bonheur, force et consolation. Quand elle les possède, elle oublie sans peine les misères de ce monde, reste sourde aux blasphèmes de l'impiété, et demeure insensible aux vains

1. S. Marc, xvi, 19, 20; S. Luc, xxiv, 50-53; Actes, i, 4-14.
2. S. Jean, xx, 30, 31.
3. S. Jean, xxi, 24, 25.

attraits de tout ce qui n'est pas Dieu ou ne vient pas de lui.

Donc « béni soit Dieu, le Père de Notre Seigneur Jésus Christ, qui nous a comblés, par le Christ, de toutes les bénédictions spirituelles du ciel, après nous avoir choisis avant la constitution du monde, à cause de lui, pour qu'en sa présence nous soyons saints et sans tache dans la charité »[1] !

Béni aussi Celui à qui la sainte Église chante chaque jour : « O roi de gloire, ô Christ, Fils éternel du Père, c'est vous qui, voulant prendre la nature humaine pour la sauver, n'avez pas eu en horreur le sein de la Vierge. C'est vous qui, après avoir triomphé de l'aiguillon de la mort, avez ouvert aux croyants le céleste royaume. C'est vous qui êtes assis à la droite de Dieu, dans la gloire du Père ; vous en qui notre foi salue le Juge à venir.

« Daignez donc venir en aide à vos serviteurs, que vous avez rachetés par votre sang précieux. Faites qu'ils soient du nombre de vos saints dans la gloire éternelle. Sauvez votre peuple, Seigneur, et bénissez votre héritage. Gardez-les, faites-les monter jusqu'à votre éternité.

« C'est pour cela que nous vous bénissons tous les jours, et que nous louons votre nom dans les siècles des siècles »[2].

1 Éphésiens, I, 3, 4.
2. *Hymne* Te Deum.

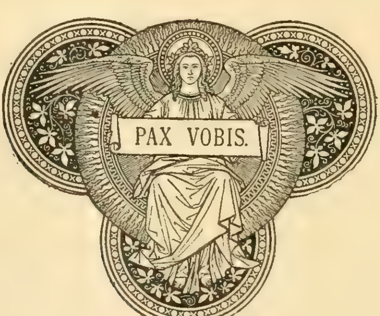


TABLE DES TEXTES ÉVANGÉLIQUES

PAR CHAPITRES ET VERSETS

SAINT MATTHIEU.

SAINT MARC.

SAINT LUC.

SAINT JEAN.

TABLE

DES TERMES MOINS CONNUS EXPLIQUÉS DANS LE LIVRE

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE.

L'ENFANCE ET LA VIE CACHÉE DE NOTRE SEIGNEUR.

DEUXIÈME PARTIE.

LA VIE PUBLIQUE DE NOTRE SEIGNEUR.

— DE LA PRÉDICATION DE SAINT JEAN-BAPTISTE A LA PREMIÈRE PAQUE.

II. — DE LA PREMIÈRE A LA DEUXIÈME PAQUE.

TROISIÈME PARTIE.

LA VIE GLORIEUSE DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS CHRIST.

	DATE DUE		